LES FABLES ÉGYPTIENNES

E T

GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe,

AVEC

UNE EXPLICATION DES

HIÉROGLYPHES,

ET DE

LA GUERRE DE TROYE :

Par Dom *ANTOINE-JOSEPH PERNETY*, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii ; ipsi autem sub nomimbus Deorum patriorum philosophabantur. *Orig.l. i. contra Celsum.*

TOME DEUXIEME.

Prix, *12* liv. les 2. Vol rel.

A PARIS,

Chez DELALAIN l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 240.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

LES FABLES EGYPTIENNE ET GRECQUES.

LIVRE III.

La Généalogie des Dieux.

CHAPITRE PREMIER.

ous l'avons dit, les fictions des Grecs viennent pour la plupart d'Egypte & de Phénicie. On ne saurait en douter, après le témoignage formel des plus Nanciens Auteurs. Les Fables étaient le fondement de la Religion : elles avaient introduit ce grand nombre de Dieux qu'on avait substitués à la place du véritable. Ainsi, en apprenant la Religion des Egyptiens, les Grecs apprenaient aussi leurs Fables. Il est certain, par exemple, dit M. l'Abbé Banier (*Myth. Tom. I. p.84*), que le culte de Bacchus était formé sur celui d'Osiris ; Diodore le dit en plus d'un endroit (*Lib. I.*). Les représentations obscènes de leur Hermès & de leur Priape, n'étaient-elles pas les mêmes que le *Phallus* des Egyptiens ? Cérès & Cybèle, les mêmes qu'Isis ? Le Mercure des Latins, l'Hermès des Grecs, le Teutat des Gaulois, différaient-ils du Thot ou Thaut d'Egypte ? Enfin ni les Pélasges, qu'Hérodote (*Lib. 2.)* dit avoir introduit en Grèce le culte & les infamies du *Phallus*, ni les Grecs mêmes ne sont à beaucoup près si anciens que les Egyptiens. S'il y a donc quelques différences & dans les noms & dans les circonstances des Fables, c'est que les Grecs qui avaient un penchant marqué pour les fictions, & qui d'un autre côté voulaient passer pour anciens, changeaient les noms & les aventures, pour qu'on ne reconnût pas d'abord qu'ils descendaient des autres Peuples, & qu'ils avaient appris d'eux les cérémonies de la Religion. De-là vient sans doute que l'on trouve chez les Grecs les Fables Egyptiennes si défigurées, & qu'il y a tant de différence entre ce qu'Hérodote, Diodore de Sicile & Plutarque disent d'Isis & d'Osiris d'après les Prêtres d'Egypte, & ce que les Poètes racontent de Cérès, de Cybèle, de Diane, de Bacchus & d'Adonis, qu'on serait tenté de croire que ce ne sont pas les mêmes Divinités.

Si nonobstant toutes ces différences, les Mythologues, qui ne soupçonnaient pas le véritable objet de ces fictions, y ont reconnu le même fond, quoique habillé différemment, ils auraient dû n'en pas varier si fort les explications, & les faire envisager routes dans le même point de vue : mais, & les Historiens & les Mythologues sont si peu d'accord entre eux, qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Car enfin, si toutes ces Fables ont été inventées pour le même objet ; si celles des Grecs ne diffèrent de celles des Egyptiens que par l'habillement & les noms, quand on a expliquée ces dernières, on ne devrait pas donner des premières des explications différentes des autres. Si les voyages de Bacchus sont les mêmes que ceux d'Osiris, quand on sait ce que signifient ceux du prétendu Roi d'Egypte, on sait aussi à quoi s'en tenir pour ce qui regarde ceux de Bacchus.

Homère & Hésiode sont en quelque manière les pères des Fables, parce qu'ils les ont réduites en corps, & qu'ils les ont divulguées d'une façon assez constante; mais ils n'en sont pas les inventeurs : l'idolâtrie était plus ancienne que ces deux Poètes. Orphée, Mélampe, &c. en avaient rempli leurs ouvrages, & l'on n'ignore pas que ces Poètes & bien d'autres, de même qu'Homère, avaient puisé ces fictions en Egypte & dans la Phénicie.

Entreprendre de réfuter les Poètes & les historiens sur l'existence réelle des Dieux & des Déesses, comme tels, c'est l'ouvrage d'un Chrétien, qui n'envisage ces Dieux que par rapport à la Religion. Ce n'est pas l'objet que je me propose. Le sentiment de plusieurs Mythologues qui les regardent comme des personnes réelles, & qui adoptent cette existence comme celle des personnes que les peuples ont divinisées, mais qui ont un rapport nécessaire & direct à l'Histoire ; & ceux qui pensent que les fables font des allégories pour la morale, ne pensent même pas qu'elles puissent avoir eu un autre objet. Les uns & les autres m'engagent à examiner cette théogonie, & à prouver qu'ils se sont également trompés : car enfin si ces Dieux, ces Déesses, ces Héros n'ont jamais existé personnellement, le Chrétien prendrait aujourd'hui une peine fort inutile pour combatte au milieu du Christianisme un être actuel de raison. L'Historien Chronologique établirait son histoire sur des époques chimériques, telle qu'est l'Histoire du Monde de M. Samuel Shuckford, quant au profane de ces siècles appelles fabuleux. Et comment le Moraliste trouverait-il des règles pour les bonnes mœurs dans des exemples qui sont propres qu'a les corrompre ?

M. l'Abbé Banier a recueilli avec un travail immense tout ce que les Poètes & les Historiens nous ont transmis des Dieux, & en a fait trois volumes de Mythologie, dans lesquels il s'est proposé de démontrer que toutes les fables ne sont que des traits d'histoire, défigurés par une quantité prodigieuse de fixions qu'on y a mêlées. Il est surprenant que ce Savant, après s'être vu forcé d'avouer

que toutes les anciennes Fables des Grecs sont des imitations d'autres Fables pures d'Egypte, il ait malgré cela pris le parti d'en regarder les personnes feintes, comme des hymnes oui ont réellement existé. « C'est dans ce Livre, dit-il (liv. 5. du tome 1.), qu'après avoir rapporté les sentiment des Philosophes anciens sur la Divinité, je prouverai par tout ce que l'antiquité a de plus respectable, que malgré leurs raffinements, on a cru toujours que la plupart des Dieux avaient été des hommes, sujets à la mort, comme ceux qui les adoraient ; & j'espère que cet article de la Théologie Païenne sera prouvé d'une manière qui ne souffrira point de réplique.»

Ce n'est cependant pas un peut embarras que de débrouiller dans ce sens là la généalogie des Dieux ; & ne pourrait-on pas lui dire avec Horace (Art Poet) .

Verum quid tanto feret promissor hiatu ?

Cet auteur, pour tenir sa promesse a employé tous les textes des Anciens qui favorisent son système, & suivant les circonstances ou il en avait besoin. Il est arrivé de-là que ce qu'il dit dans un chapitre, détruit souvent ce qu'il avait dit dans un autre, & que son ouvrage est rempli de contradictions. J'en donne des preuves dans ce-lui-ci, lorsque je traite la même matière, & l'on pourrait faire un volume des exemples dont je ne ferai point mention Quelquefois même il donne pour une véritable histoire, ce que dans quelques autres endroits il traite de fable pure. Il avoue que Palephate & beaucoup d'autres Auteurs sont très suspects, & il ne laisse pas de s'étayer de leur autorité toutes les fois qu'il trouve leurs textes propres à son projet. Quel fond peut-on faire après cela sur les explications qu'il donne des Fables ? Et pensera-t-on avec lui qu'elles ne souffriront point de réplique ? Je laisse au Lecteur sensé & attentif, à juger si cette grande confiance était bien fondée.

Les Fables nous ont été transmises dans les écrits de plusieurs anciens Auteurs qui nous restent. Hésiode dans sa Théogonie, Ovide dans ses Métamorphoses, Hygin & plusieurs autres en ont traité assez au long. Homère (*Iliad. lib. 8*.) parle de cette généalogie des Dieux sous l'allégorie d'une chaîne d'or, à laquelle tous les Dieux s'étaient suspendus pour chasser Jupiter du Ciel, & dit que leurs efforts furent inutiles. La plupart des Païens regardaient Jupiter comme le plus grand des Dieux, mais comme ils ne disaient pas qu'il n'avait point d'autre origine que lui-même, nous examinerons quels étaient son père, sa mère & ses aïeux.

CHAPITRE II.

Du Ciel & de la Terre.

Les Auteurs des généalogies des Dieux n'ont eu que des connaissances fort confuses sur la véritable origine du Monde ; on pourrait même dire qu'ils l'ont Labsolument ignorée. Eclairés par les seuls lumières de la raison, ils se sont égarés dans leurs vaines spéculations, comme l'Apôtre Saint Paul le leur reproche, & ils se sont en conséquence formés des idées diverses & de Dieu & de l'Univers. Cicéron, qui avait recueilli toutes ces idées dans son Livre de la nature des Dieux, nous en a fait voir lui-même le peu de solidité.

Quelques-uns ont entrevu un être indépendant de la matière, une intelligence infinie & éternelle qui donne au Monde le mouvement, qui lui a donné la forme, & qui le conserve dans sa manière d'être ; mais ils ont aussi supposé la matière coéternelle à cette intelligence. Aristote & les Péripatéticiens paraissent l'avoir pensé ainsi. Platon & ses sectateurs reconnaissent un Dieu éternel comme cause efficiente de tout ce qui existe, & l'Univers comme un effet de cette cause, produit par ce Dieu, quand il lui ***** & non de toute éternité comme lui. D' ***** avec Epicure, ont pensé que le Monde était formé par le concours fortuit d'u ****** d'atomes, qui, après avoir longtemps voltigé dans le vide, se seraient réunis ou coagulés comme le beurre ou le fromage se forme du lait, sans nous dire quelle a été ou pu être l'origine de des atomes.

Thalès, Héraclite & Hésiode ont regardé l'eau comme la première matière des choses, & ils seraient en cela d'accord avec la Genèse, s'ils avaient ajouté que le chaos ou cet abîme n'existait pas de lui-même, & qu'une suprême intelligence & éternelle lui avait donné l'être, la forme & l'ordre que nous y voyons

La création de l'Univers s'est faite dans des ténèbres trop épaisses, pour que nous puissions voir comment les chutes s'y sont passées. C'est temps perdu que de raisonner là-dessus, & de vouloir imaginer des systèmes. Tous ceux qui en ont formé, ou qui ont voulu raffiner sur le peu que Moïse nous en a dit, n'ont rien donne de satisfaisant, & sont quelquefois tombés dans le ridicule. Je laisse aux Physiciens la discussion de tous ces sentiments ; je ferai seulement observer que le Créateur de tout ce qui existe, n'étant pas assez connu des anciens Philosophes, ils n'ont peut-être étudié la nature des Dieux que par rapport aux choses sensibles, dont ils cherchaient à connaître l'origine & la formation, & qu'au lieu de soumettre la Physique à la Théologie, comme le dit fort bien M. l'Abbé Banier, ils ne fondaient leur Théologie que fur la Physique.

Ces idées se formèrent des conséquences mal entendues, mais puisée dans les principes philosophiques que les Grecs furent étudier chez les Egyptiens. Thaut, suivant le témoignage de Philon de Byblos, Traducteur de Sanchoniathon, avait écrit l'histoire des anciens Dieux ; mais c'était des Dieux dont nous avons parlé dans le premier Livre ; & le même Philon avoue que des Auteurs mêmes des siècles suivants ne les avaient regardés que comme des allégories. Nous avons assez prouvé que Thaut ou Mercure Trismégiste ne reconnaissait qu'un seul Dieu, & s'il n'a parlé & écrit de quelques autres Dieux, il ne croyait ni ne voulait pas que l'on croit qu'ils avaient été des hommes véritables & mortels, qu'on avaient déifiés dans la suite, puisqu'il était défendu, sous peine de la vie, de dire qu'ils avaient existé sous forme humaine ; non qu'ils eussent été en effet des hommes, mais pour les raisons que nous avons déduites assez au long, lorsque nous avons expliqué les idées des Prêtres Egyptiens sur Isis & Osiris. Ainsi tous les témoignages des Auteurs que l'on apporte pour prouver que les Dieux avaient été de vrais hommes, prouvent seulement qu'ils n'étaient pas au fait du secret des Prêtres d'Egypte, & qu'ils avaient pris à la lettre ce qu'on n'avait donné que pour des allégories.

Les Philosophes & les Poètes se sont souvent moquas de ces Dieux. Rien de plus indigne & de plus choquant que la manière dont ils en parlent. Ils en font des monstres, dit le célèbre A. Bossuet (Discours sur l'histoire Universelle.) ; ils en représentent de ronds, de quarrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles : ils parlent d'une manière bouffonne des amours d'Anubis avec la Lune; ils disent que Diane eut le fouet ; ils font battre les Dieux, & les font blesser par des hommes ; ils les font fuir en Egypte, où ils sont obligés, pour se cacher, de se métamorphoser en animaux. Apollon pleure Esculape, Cybèle Athis : l'un, chassé du Ciel, est obligé de garder des troupeaux ; l'autre, réduit à travailler à des ouvrages de maçonnerie, n'a pas le crédit de Se faire payer : l'un est Musicien, l'autre Forgeron, l'autre Sage-femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes ; ce qui sent plutôt la bouffonnerie du Théâtre, que la majesté des Dieux.

Peut-on en effet trouver rien de plus indécent que le rôle qu'Homère leur fait jouer dans Ses Ouvrages ? Et si ces Dieux avaient été des Rois, ou même des Héros, en aurait-il parlé avec si peu de respect ? Lucien, dans Ses Dialogues, ne Se joue-t-il pas aussi des Dieux ? Juvenal dit (1) que les enfants Seuls le croient.

Nec pueri credunt, nisi qui nondum are lavantur.

1 Sat. 6.

Nombre d'anciens Philosophes & Poêles reconnaissaient cependant un Dieu unique, une intelligence suprême, de laquelle tout dépendait, qui gouvernait tout (2) : mais comme peu de gens avaient assez réfléchi pour connaître le vrai Dieu, & en avoir une idée juste, ne trouvant rien de plus parfait que le ciel & la terre, il était tout naturel de les regarder comme les premiers Dieux. Ils imaginèrent delà que l'air & le ciel, la mer & la terre, les neuves, les fontaines, les montagnes, les vents doivent être parents ou alliés, ou du moins contemporains, ou même, ce qui était plus croyable, tous frères & sœurs jumeaux (3). Mais comme le soleil & la Lune étaient les deux objets les plus beaux & les plus frappants qui se présentent à nos yeux, ces deux astres devinrent les Dieux de presque tous les Peuples. Si nous en croyons les Anciens, le soleil était l'Osiris des Egyptiens, l'Ammon des Lybiens, le Saturne des Carthaginois (4); l'Adonis des Phéniciens, le Bal ou le Belus des Assyriens, le Moloch des Ammonites, le Dionysos ou l'Urotal des Arabes, le Mithras des Perses, le Belenos des Gaulois. Apollon, Bacchus, Liber ou Dionysus, étaient la même chose que le soleil chez les Grecs, Macrobe (5) le prouve d'une manière qui ne laisse point de réplique, dit M. l'Abbé Banier (6).

De même la Lune était Isis en Egypte, Astarée en Phénicie, Alilat chez les Arabes, Mylitta chez les Perses; Artémis, Diane, Dictynne, &c. en Grèce, dans l'île de Crète, dans celle de Délos & ailleurs. Macrobe va même jusqu'à dire que tous les Dieux du Paganisme devaient rapporter & rapportaient en effet leur origine au Soleil & à la Lune. Après un tel aveu de M. l'Abbé Banier, n'est-il pas

---

2 Il y avait à l'entrée du Temple de Delphes une ancienne inscription comprise dans ces deux lettres grecques EI : sur quoi Plutarque fait dire à Ammonius, principal interlocuteur dans le Dialogue qui a cette inscription pour objet, que ce mot EI était le titre le plus auguste que l'on pouvait donner à la Divinité ; qu'il signifie Tu ES, & exprime l'existence nécessaire de l'Etre Suprême ; que comme ce titre ne peut convenir à aucune créature, & qu'il n'y en a aucune dont on puisse dire dans un sens, absolu, EI, Tu ES, parce que leur existence est empruntée, incertaine, dépendante, sujette au changement & momentanée, ce nom peut, dans son sens le plus propre, être donné à la Divinité, parce que Dieu est indépendant, incréé, immuable, éternel, toujours le même, & par conséquent que c'est de lui seul qu'on peut dire, qu'il est Plutarque conclut encore mieux de ce seul moi EI, l'unité de Dieu, sa simplicité, & les droits qu'il a sur nos hommages .

3 Voy. Hésiode Theog. v. 125. & Suiv.

4 Servius in 2. Æneid.

5 Sat. 1. I. c. 10.

6 Myth. T. I. p. 451.

surprenant qu'il veuille en faire des hommes ?

Mais enfin on convenait que le Soleil & la Lune devaient leur origine à quelqu'un plus ancien qu'eux, & l'on établissait en conséquence une succession généalogique, dont le Ciel & la Terre étaient la première racine.

Uranus, dont le nom dans la Langue Grecque signifie le Ciel, épousa Titée ou la Terre, sa sœur, & en eut plusieurs enfants. Voila le Ciel & la Terre reconnus comme source des Dieux C'est donc eux & leur race que nous allons passer en revue à l'imitation de d'Hésiode (d).

Ces Dieux eurent pour enfants, Titan, Océan, Hypérion, Japet, Saturne, Rhée, Thémis & les autres que ce Poète rapporte. De Saturne & Rhée naquirent Jupiter, Junon, Neptune, Glauca & Pluton : de Saturne & Phillyre, Chiron le Centaure. Des suites d'une opération violente que Jupiter fit à Saturne, naquit Vénus De Junon seule vint Hebé. De Jupiter & de Métis, que ce Dieu avait engloutie, sortit Pallas. Jupiter eut de Junon, Sa Sœur, Vulcain & Mars, de Latone, Apollon & Diane ; de Maja, Mercure ; de Séméle, Denys ou Bacchus ; de Coronis, Esculape ; de Danaé, Persée ; d'Alemene, Hercule ; de Leda, Castor & Pollux, Hélène & Clytemnestre ; d'Europe, Minos & Rhadamante; d'Antiope, Amphion & Zethe ; les Palisques de Thalie, & Proserpine de Cérès.

Nous ne ferons mention que de Saturne, Jupiter & ses enfants que nous venons de nommer, & nous y ajouterons seulement quelques-uns de ses petits-fils ; car nous ne finirions pas, si nous voulions parler de tous. Au reste ce que nous dirons de ceux-ci, Sera plus que suffisant pour apprendre à interpréter ce qui regarde ceux que nous omettrons.

Comme la généalogie du Ciel & de la Terre ne s'étend pas au-delà d'eux, à moins qu'avec quelques Auteurs on ne les dise enfants du Chaos, il est inutile d'en parler plus au long. Voyons ce que c'était que Saturne, afin d'avoir quelque connaissance du père par le fils.

CHAPITRE III.

Histoire de Saturne.

Saturne fut le dernier & le plus méchant des fils du Ciel & de la Terre. Les Anciens, pour s'accommoder aux procédés que la Nature emploie dans toutes ses générations, se sont trouvés dans la nécessité de personnifier ces deux parties qui composent l'Univers : & comme toute génération suppose un

d Théog. V. 104

accouplement du mâle & de la femelle dans les êtres animés, ou de l'agent & du patient dans ceux qui ne le sont pas, on a donné à Saturne, supposé animé & intelligent, un père & une mère de même espèce.

Il n'y a pas d'apparence qu'en supposant le Ciel qui est sur nos têtes, & la Terre sur laquelle nous marchons, père & mère de Saturne, Hésiode & les autres aient prétendu nous faire croire que le Ciel & la Terre se soient accouplés à la manière des êtres animés ; c'est donc comme agent & patient, comme forme & matière ; le Ciel faisant la fonction de mâle, & la Terre l'office de femelle ; le premier comme agent, donnant la forme ; la seconde comme patiente, & fournissant la matière. Il ne faut donc pas s'imaginer que les Anciens aient déliré au point de supposer en réalité au Ciel & à la Terre des parties animales propres à la génération d'individus animés.

Les Mythologues qui ont voulu rapporter les Fables à l'Histoire, ont été obligés d'en fabriquer une, sans s'inquiéter beaucoup si elle était conforme à ce que les plus anciens Poètes nous ont dit de Saturne, quoique ce fut d'eux seuls que l'on pouvait apprendre l'histoire de ce Dieu, puisqu'ils sont plus anciens que les Historiens. On a donc feint qu'Urane ou le Ciel était un Prince, qui surpassa tellement tout ce que son père & ses prédécesseurs avaient fait de remarquable, qu'il effaça dans le souvenir de la postérité jusqu'aux noms mêmes de ceux dont il descendait (a). On ajoute qu'il passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, conquit plusieurs Iles, se jeta rapidement sur les autres Provinces de l'Europe, pénétra jusqu'en Espagne, & payant le détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du Monde, d'où revenant sur ses pas (b), il alla du côté du Nord de l'Europe, dont il soumit tout le pays à sa puissance. On dit même qu'il ne fut nommé Urane, que par le soin qu'il eut de s'appliquer à la science du Ciel, à en connaître la nature, les révolutions & les divers mouvements des astres.

Si Uranus n'a pris son nom que de là, il faudra donc dire aussi que Titée n'a pris le sien que de l'application qu'elle s'est donnée à connaître la nature de la Terre & ses propriétés Mais ne voit-on pas que de telles explications sont peu satisfaisantes ? On ne s'est pas avisé de celle du nom de Titée, elle eût cependant été nécessaire pour former une explication vraisemblable. Car comment serait il arrivé que la femme d'Uranus se serait précisément nommée Titée ? Et s'ils n'avaient l'un & l'autre ces noms, que par des raisons aussi peu solides que celles que nous venons de déduire, comment les Titans, leurs

a M. l'Abbé Banier T. II. P. 22.

b Diod. De Sic. I.

enfants, en auraient-ils pris occasion de *publier qu'ils étaient les enfants du Ciel & de la Terre, croyant se rendre aussi respectables par cette origine, qu'ils étaient redoutables par leur force & leur valeur* (a) ?

Les Titans que nous venons de nommer, ne furent pas les seuls enfants de la Terre. Irritée de la victoire que les Dieux avaient remportée sur eux, elle fit un dernier effort, & fit sortir de son sein le redoutable Typhon, qui seul donna plus de peine aux Dieux que tous ses autres frères ensemble : mais nous en avons déjà parlé dans le premier Livre; revenons à Saturne.

« Urane, père de Saturne, dit Hésiode (b), ayant jeté les Titans, ses fils, liés & garrottés dans le Tartare, qui est le lieu le plus ténébreux des Enfers, ce fut, ajoute cet Auteur, dans cette occasion que Titée, indignée du malheureux sort de ses enfants, engagea les autres Titans à dresser des embûches à son mari, & qu'elle donna à Saturne, le plus jeune de tous ses fils, cette faux de diamant avec laquelle il le mutila. »

En feignant Urane & Titée enfants du Chaos, comme ont fait les Anciens, il n'est pas naturel de les regarder comme des personnes réelles, & cette mutilation d'Urane ne peut en conséquence avoir lieu, & être prise dans le sens naturel. Si on les prend pour le Ciel & la Terre, qu'auraient-ils engendrés ? Sans doute un autre Ciel & une autre Terre, puisque chaque individu engendre son semblable dans son espèce. Saturne, Rhée & leurs enfants auraient donc été autant de nouveaux Ciels ou de nouvelles Terres. Les Mythologues n'ont pas fait cette réflexion. De Saturne ils ont fait le Temps, de Thétis une Déesse marine, de Thémis la Déesse de la Justice, de Cérès la Déesse des grains, de Titan, de Japet, &c. je ne sais trop quoi. Selon les Atlantides, ces enfants du Ciel & de la Terre étaient au nombre de dix-huit, & Suivant les Crétois, cette famille n'était composée que de six garçons & de cinq filles.

Du nombre des garçons, Saturne fut le plus célèbre. On le représentait anciennement sous la figure d'un vieillard pale, & courbé sous le poids des années, tenant une faux à la main, avec un dragon qui se mordait la queue, & de l'autre un enfant qu'il portait à sa bouche béante, comme pour le dévorer. Sa tête était couverte d'une espèce de casque, & ses habits sales & déchirés, la tête nue & presque chauve. On plaçait à ses côtés ses quatre enfants, Jupiter mutilant son père, & Vénus naissante de ce qu'il avait coupé. Saturne, quoique le plus jeune des enfants d'Urane, s'empara du Royaume, qui appartenait par

a M. l'Abbé Banier, T. II. p. 22

b Theog.

droit d'aînesse à Titan Les enfants de celui-ci eurent beau s'opposer à la puissance naissante de leur oncle, tout plia sous elle ; mais il ne mit fin à cette guerre que par une paix, dont les conditions étaient que Saturne serait mourir tous les enfants mâles qu'il aurait de Rhée, son épouse & sa sœur. Scrupuleux observateur du traité, Saturne les dévorait lui-même à mesure qu'ils naissaient. Jupiter eut éprouvé le même sort, si Rhée n'avait usé de stratagème pour le soustraire à la voracité filicide de son père. Elle présenta à son mari un caillou emmailloté, & tout couvert de langes. Saturne sans examiner l'avala, pensant que c'était Jupiter.

Rhée ayant ainsi trompé son époux, mit Jupiter en nourrice chez les Corybantes, & leur confia son éducation, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à un âge propre à régner. Neptune & Pluton furent aussi sauvés par quelqu'autre ruse Saturne devint ensuite sensible aux appas de Phillyre, fille de l'Océan, & se voyant pris sur le fait par Ops, il se métamorphosa en cheval : c'est pourquoi Phillyre mit au monde Chiron, le plus juste & le plus prudent des Centaures, à qui fut contée l'éducation d'Hercule, celles de Jason, d'Achille, &c. Jupiter en usa ensuite impitoyablement avec Saturne, comme celui-ci en avoir usé avec le Ciel, son père. On dit même que dans une des imprécations que la colère dicte aux pères & aux mères contre un fils ingrat, Urane & Titée annoncèrent à Saturne que ses enfants le traiteraient comme il les avait traités lui-même & qu'intimidé par cette menace, il prit le parti de faire périr tous ses enfants.

Saturne mutilé & détrôné, errant du Ciel, se retira en Italie, où il se cacha ; & c'est de là, ajoute-t-on, que l'Italie prit le nom de *Latium*, de *latere,* se cacher (a). Il est en vérité bien surprenant qu'une si petite portion de la Terre air pu contenir & cacher le fils d'un père si vaste & si étendu. Il a plu aux Auteurs de s'égayer ainsi, sans doute dans le dessein de donner à leurs Villes & à leur pays un relief qui les mît au-dessus des autres Peuples.

Saturne était un des principaux Dieux de l'Egypte, de même que Rhée son épouse. Quelques Auteurs ont même avancé qu'il fut père d'Isis & d'Osiris. Hérodote, & après lui beaucoup d'Historiens, & presque tous les Mythologues, conviennent que les Grecs ont pris des Egyptiens le culte des Dieux. Il est constant d'ailleurs que le culte de Saturne était établi en Egypte avant que les

---

a Primus ab Æthereo venit Saturnus Olympo, Arma Jovis fugiens & regnis exul ademptis. Is genus indocile, ac dispersum montibus altis Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.
Virg. Æneid. I. 8.

Phéniciens prissent le parti de conduire des Colonies dans la Grèce. Il est certain encore, comme l'assure le même Hérodote, que les Egyptiens n'ont point emprunté le Saturne ni le Jupiter des Grecs. Quoique l'antiquité nous ait laissé peu de lumière sur le temps auquel Saturne & Jupiter ont régné, M. l'Abbé Banier (a) pense qu'on peut le déduire de la généalogie de Déucalion, dont les marbres de Paros placent le règne en la neuvième année de celui de Cécrops. Enfin tout calcul fait, ce savant Mythologue croit qu'on peut fixer la mort de Jupiter à l'an 1780 avant l'Ere vulgaire, & le règne de Saturne vers l'an 1914 avant Jésus-Christ Il s'agit de savoir si le Saturne dont il parle, est le même que celui d'Egypte : Hérodote (b) parle des huit grands Dieux des Egyptiens ; & puis des douze ; & l'on sait que Saturne & Jupiter étaient du nombre des premiers. On les disait même l'un & l'autre pères d'Osiris, comme nous l'avons rapporté dans le premier Livre. M. l'Abbé Banier pense aussi (c) qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qu'il dit être Ammon. Mais de quelque manière qu'on regarde la chose, il restera pour constant que Saturne était un des grands Dieux d'Egypte, & que s'il fut Roi dans ce pays-là, on a tort de supposer son règne dans la Grèce ou dans l'Italie, puisque les meilleurs & les plus anciens Auteurs soutiennent que les Grecs empruntèrent des Egyptiens le culte des Dieux, dont celui-ci était du nombre.

Au reste, tout ce que les Grecs disaient de leur Saturne, convenait très-bien au Saturne d'Egypte, & il y a grande apparence que l'amour-propre & la vanité seule avaient engagé les (Grecs à feindre que Saturne & Jupiter avaient pris naissance chez eux ; parce que, comme nous l'avons dit, ils ne voulaient pas qu'on crut qu'ils tiraient leur origine d'autres que des Dieux. Si M. l'Abbé Banier & la plupart des Anciens avaient fait cette réflexion, ils ne se seraient pas tant mis l'esprit à la torture pour chercher l'époque du règne de Saturne & des autres Titans, & auraient vu sans peine que toutes ces fables étaient des fables purement allégoriques, & non de véritables histoires racontées fabuleusement. Il suffit même, pour en être convaincu, de lire avec un peu d'attention l'histoire de ces Dieux dans la Mythologie du savant Abbé que nous citons si souvent. Quelque ingenieuses que soient les explications qu'il en donne, on sent combien il est difficile de suivre, ou plutôt de faire promener Saturne dans différents cantons de la Grèce, de Espagne, ensuite de l'Italie ; combien il en coûte au Jugement pour se persuader qu'il y a eu un autre Saturne que celui d'Egypte, s'ils comme lui du Ciel & de la Terre, frère & époux de Rhée, & père de Jupiter !

a T. II. p. 130.

b Liv. 2.

c T. I. p. 484.

Cérès même, fille de Saturne, suivant les Grecs, n'est point différente d'Isis. Vesta, autre fille de Saturne, était aussi une Déesse de l'Egypte. Typhon enfin, qui causa tant de peines & d'embarras aux Dieux Saturne, Jupiter, &c. était un Titan, & un Titan Egyptien, de même que Prométhée, fils de Japet, & neveu de Saturne, puisque Osiris le constitua Gouverneur d'une partie de ses Etats pendant le voyage qu'il fit aux Indes Il suffirait donc de rapprocher toutes ces histoires, pour voir d'un coup d'œil sur les explications que nous avons données dans le premier Livre, & sur ce que nous venons de dire que ces prétendus Princes Titans ne sont que des êtres fabuleux & allégoriques.

Par Saturne, plusieurs ont interprété le Temps, à cause de son nom Chronos. Il est unique, dit-on, il paraît engendre, ou, si l'on veut, combiné & mesuré par le mouvement des Cieux ; cette filiation unique a fait imaginer qu'il avoir mutilé son père. On se fonde encore dans ce sentiment, sur ce que le temps dévore tout ; ce qui se fait dans le temps, est comme son enfant, & s'il épargne quelque chose, c'est tout au plus les cailloux & les pierres les plus dures : c'est pourquoi l'on feint qu'il vomit le caillou qu'il avait avalé, croyant avoir dévoré Jupiter. *Tempus edax rerum,* dit Horace.

Telle est l'explication de quelques autres Mythologues, appuyée sur le témoignage de Cicéron même, qui dans son Livre de la nature des Dieux, fait parler deux Philosophes, dont un des Interlocuteurs dit que c'était ce Dieu qui gouvernait le cours du temps & des saisons.

Il faut avouer que cette explication n'est pas mal trouvée *:* mais malheureusement elle cloche par quelque endroit, & laisse à côté plusieurs circonstances de cette fable. Que le Ciel soit père de Saturne, passe ; mais que la Terre soit sa mère, cela ne cadre pas tout-à-fait bien. La Terre aurait-elle donc conçu le Temps ? Et que fait la Terre à sa production ? Qu'y fait même le Ciel ? à moins que l'on n'y considère que le cours & le mouvement des Planètes & des Astres, Pour moi, j'aurais plutôt imaginé le Soleil que Saturne pour père du Temps ; on ne le regarde cependant que comme le petit-fils de ce premier des Dieux. C'est sur le cours du Soleil que se règlent le jour & la nuit, l'année, l'été, l'hiver & les autres saisons. Je l'aurais même pris pour le Temps même, plutôt que le fils du Ciel.

Pourquoi en effet représenter le Temps sous la figure d'un Vieillard pâle, languissant, courbé sous le poids des années, par conséquent très pesant & très tardif, lui qui vole plus vite que le vent, lui dont rien n'égale la célérité, lui qui ne vieillit jamais, & qui se renouvelle a chaque instant ? On dit que le dragon ou serpent que l'on met à la main de Saturne, signifie l'année & ses révolutions,

parce qu'il mord sa queue ; mais il représenterait mieux, s'il me semble, le symbole de la jeunesse, parce que le serpent semble rajeunir toutes les fois qu'il change de peau, au lieu qu'une année passée ne revient plus. Je ne vois même aucune différence entre ce serpent, & ceux que l'on donne à Mercure, à Esculape, ceux mêmes qui étaient constitués gardiens de la Toison d'or & du jardin des Hespérides. Pourquoi serait-il donc là le symbole de la révolution annuelle, ici celui de la concorde & de la réunion des contraires, là celui de la Médecine, & ici celui de la prudence & de la vigilance ?

Pour trouver la véritable signification de ce serpent, c'est des Egyptiens, les pères des symboles & des hiéroglyphes, qu'il faut l'apprendre. Horappollo (a) nous dit que ces Peuples voulant représenter hiéroglyphiquement la naissance des choses, leur résolution dans la même matière, & les mêmes principes dont elles sont faites, mettaient devant les yeux la figure d'un serpent qui dévore sa queue. Le même Auteur dit que pour représenter l'Eternité, les Egyptiens peignaient le Soleil & la Lune, ou un Basilic, appelé par les Egyptiens Urée, parce qu'ils regardaient ces Astres comme éternels, & cet animal comme immortel (b). Il ajoute (art. 3.) que la figure d'Isis était le symbole de l'année, comme le palmier : mais il ne dit en aucun endroit, que le serpent mordant sa queue, en fut la figure. Le Père Kircher (c) semble avoir voulu généraliser l'idée d'Horapollo, en disant que les Egyptiens voulant désigner le Monde, représentaient un serpent mordant sa queue, comme s'ils eussent voulu indiquer que tout ce qui se forme dans le monde, tend peu à peu à sa dissolution en sa première matière, suivant cet axiome, *in id resolvimur ex quo sumus*. Il apporte même en témoignage le sentiment d'Eusebe, qui en parlant de la nature du serpent, suivant l'idée qu'en avaient les Phéniciens, dit : χαι εαυτοϖ αναλυεται ω πεξιϖροχειται.

Le Père Kircher approche même de l'idée que les Philosophes Hermétiques attachent à la figure & au nom du serpent, lorsqu'il dit (d) que les Egyptien figuraient les quatre éléments par ce reptile : car les Philosophes prennent le serpent, tantôt pour symbole de la matière du Magistère, qu'ils disent être l'abrégé des quatre éléments, tantôt pour cette matière terrestre réduite en eau, & enfin pour leur soufre ou terre ignée, qu'ils appellent la minière du feu céleste, & le réceptacle dans lequel abonde cette vertu ignée qui produit tout

a Lib. 2. cap. 2.

b Ibid. chap. I.

c Ideae Hierog. Lib. 4°.

d Loc. cit.

dans le monde. Cette matière, disent-ils, composée des quatre éléments, doit se résoudre en ses premiers principes, c'est-à-dire en eau, & c'est par son action que les corps sont réduits en leur première matière. Si vous voulez savoir quelle est noire matière, ajoutent-ils, cherchez celle en quoi tout se résout ; car les choses retournent toujours à leurs principes, & sont composées de ce en quoi ils le résolvent. Bernard Trévisan (e) explique cette résolution, & avertit qu'il ne faut pas s'imaginer que les Philosophes entendent parler des quatre éléments sous les noms de première matière, ou de premier principes ; mais les principes secondaires ou principiés des corps, c'est-à-dire eau mercurielle

Les Philosophes ont souvent pris le serpent ou le dragon pour symbole de leur matière. Nicolas Flamel y est précis. Majer (a) en a fait le quatorzième de ses emblèmes, avec ces vers au-dessous :

Aiguillonné par la sinistre faim, le poulpe
Ronge ses membres, et l'homme se repaît de l'homme.
Tandis que le dragon mord et mange sa queue,
Il a pour aliment une part de lui-même.
Dompte-le par le feu, la faim et la prison ;
Qu'il se mange et vomisse, et se tue et s'enfante.

Les Disciples d'Hermès ont donc suivi les idées de leur Maître sur l'hiéroglyphe du serpent. Ils en ont donné à Cadmus, à Saturne, à Mercure, à Esculape, &c. Ils ont dit qu'Apollon avait tué le serpent Python, pour dire que l'or philosophique avait fixé leur matière volatile. Ils en ont fait Typhon l'anagramme de Python, & lui ont donné pour enfants tous ces dragons & ces monstres dont il est parlé dans les Fables. Les Philosophes plus modernes se sont conformés aux anciens, & par le serpent qui dévore sa queue, ils entendent proprement leur soufre, comme nous l'apprennent une infinité d'entre eux, particulièrement Raymond Lulle, en ces termes (b) : « Mon fils, c'est le soufre ou la couleuvre qui dévore sa queue, le lion rugissant, l'épée tranchante qui coupe, mortifie & dissout tout ». Et l'auteur du Rosaire : « On dit que le dragon dévore sa queue, lorsque la partie volatile, vénéneuse & humide semble se consumer, car la volatilité du serpent dépend beaucoup de sa queue ». D'Espagnet fait aussi mention de ce serpent en ces termes :

In ambabus his posterioibus operationibus saevit in seipsum draco, & caudam suam

e Philos. Des Métaux.

a Atalanta fugiens.

b Codic. c. 31.

devorando totum se exhaurit, ac tandem in lapidem convertitur.

Quant au serpent simplement considéré en lui-même, les Philosophes en ont donné le nom à leur eau mercurielle, parce qu'on dit communément que les eaux serpentent en s'écoulant, & que les ondes imitent les inflexions que le serpent fait en rampant. D'ailleurs, dans la seconde opération du Magistère, le serpent philosophique commence à se dissoudre par sa queue, au moyen de sa tête, c'est-à-dire de son premier principe.

Ces explications ne sont pas de moi. Il ne faut qu'avoir tant soit peu lu les ouvrages des Philosophes, pour en être convaincu. « Considérez bien ces deux dragons, dit Flamel (a) ; car ce sont les vrais principes de la Philosophie, que les sages n'ont pas osé montrer & nommer clairement à leurs enfants propres. Celui qui est dessous sans ailes, c'est le fixe ou le mâle ; celui qui est dessus avec des ailes, c'est le volatil, ou la femelle noire & obscure, qui prendra la domination pendant plusieurs mois. Le premier est appelé soufre, ou bien calidité & siccité & le second, argent-vif, ou frigidité & humidité. Ce sont le Soleil & la Lune de source mercurielle & origine sulfureuse, qui par le feu continuel s'ornent d'habillements royaux pour vaincre toute chose métallique. solide, dure & forte, lorsqu'ils seront unis ensemble, & puis changés en quintessence. Ce sont ces serpents & dragons que les anciens Egyptiens ont peints en cercle, la tête mordant la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, & qu'elle seule était suffisante à elle-même, & qu'en son contour & circulation elle se parfaisait. Ce sont ces dragons que les anciens Poètes ont mis à garder, sans dormir, les pommes dorées des jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur lesquels Jason, en l'aventure de la Toison d'or, versa le jus préparé par la belle Médée ; des discours desquels les livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y en a point qui n'en ait écrit, depuis le véridique Hermès Trismégiste, Orphée, Pythagoras, Artéphius, Morienus & les autres suivants jusqu'à moi. Ce sont, &c ».

Le portrait que Basile Valentin fait de Saturne (b) convient très-bien avec celui de la Fable. « Moi Saturne, dit ce Philosophe, la plus élevée des Planètes du Firmament, je confesse & proteste devant vous tous, mes Seigneurs, que je suis le plus vil & le moindre d'entre vous ; j'ai un corps infirme & corruptible, de couleur noire, sujet à beaucoup d'afflictions, & à toutes les vicissitudes de cette vallée de misère. C'est moi cependant qui vous éprouve tous ; je n'ai point une demeure fixe, & en d'envolant, j'enlève tout ce que je trouve de semblable à

a Explic. des fig. chap. 4.

b Préf. de ses douze Clefs.

moi. Je ne rejette la faute de ma misère que sur l'inconstance de Mercure, qui par sa négligence & son peu d'attention, m'a causé tous ces malheurs ». Un Auteur anonyme, en parlant de la génération de Saturne, dit (c) : « Il est sujet à beaucoup de vices par le défaut de sa nourrice, boiteux, mais cependant d'un génie doux, aisé, sage, prudent ; & même si rusé, qu'il est le vainqueur de tous, excepté de deux. Sa mauvaise digestion, ajoute-t-il, le rend pâle, infirme, courbé ; il porte la faux, parce qu'il éprouve les autres. On lui donne un serpent, parce qu'il les renouvelle & les rajeunit, pour ainsi dire, en se renouvellent lui-même ».

Je ne prétends pas nier que la plupart des Anciens n'aient pris Saturne pour le symbole du Temps. Cicéron, assez bien instruit de la Théologie Païenne, dit positivement dans son second livre de la nature des Dieux : « Les Grecs prétendaient que Saturne est celui qui contient le cours & la conversion des espaces & du temps. Ce Dieu s'appelle en grec, Chronos, mot qui signifie le temps. Il est appelé Saturne, parce qu'il est saoul d'années : & l'on feint qu'il a dévoré ses propres fils, parce que l'âge dévore les espaces du temps, & se remplit insatiablement des années qui s'écoulent. Il a été lié par Jupiter, de peur que sa course ne fût immodérée : voilà pourquoi Jupiter s'est servi des Etoiles, comme de liens pour le garrotter. »

Si cet endroit de Cicéron prouve pour ceux qui prétendent avec lui que Saturne ne signifie que le Temps, au moins prouve-t-il également que Saturne ne fut jamais un Prince réel de la Grèce, mais seulement un personnage feint, & son histoire une allégorie. Et si c'était le sentiment même des Grecs, en vain M. l'Abbé Banier & quelques autres Mythologues se mettent-ils en frais de raisonnements & de preuves tirées de Diodore de Sicile & de plusieurs Anciens, pour en fabriquer une histoire donc ils prétendent nous soutenir la réalité. Varron lui-même, après bien d'autres Philosophes qui avaient raisonné sur la nature des Dieux, trouvèrent tant d'absurdités dans le fond même de leurs Histoires, qu'ils sentirent la nécessité indispensable de recourir à l'allégorie, pour trouver quelques explications au moins vraisemblables : mais la grande diversité de leurs interprétations, prouve qu'ils n'étaient pas au fait des objets que les Auteurs de ces allégories avaient en vue. Saint Augustin les trouvait si peu satisfaisantes, qu'il dit que par leurs explications, ils veulent faire honneur a ces fables ridicules, extravagantes, en les appliquant aux opérations de la Nature & de l'Univers, & aux différences parties de l'un & de l'autre. Il suffit en effet de lire tout l'endroit que nous venons de citer de Cicéron, pour voir

c Philos. Occ. ch. 12.

clairement que ces explications sont absolument forcées. Car qui prendra jamais des étoiles pour des liens de laine ? Qui pourra penser avec lui que Saturne a été ainsi nommé, de ce qu'il est *saoul d'années*, *quod saturetur annis*, puisque le Temps en est au contraire insatiable ? L'en croira. t-on sur sa parole, quand il ajoute, que l'on feint que Saturne a dévoré ses propres si fils, parce que l'âge dévore les espaces du temps ? Si cela était ainsi, comment aurait-on pu dire qu'il revomit le caillou & le reste qu'il avait dévoré, au moyen d'une boisson qu'on lui fit prendre, puisque le temps une fois passé ne revient pas, & ne rend jamais ce qu'il a englouti ?

L'histoire de Saturne renferme même une infinité de circonstances qui ne peuvent convenir au Temps. Ses guerres, par exemple, avec les Titans, sa mutilation, son détrônement, sa fuite, & sa retraite en Italie pour s'y cacher, son règne avec Janus, sa parenté même ; car que ferait-on de Titan, de Japet, d'Atlas, de Rhée & des autres ? à quelles parties du Temps les attribuera-t-on ? Et si le Temps le plus ancien est l'aîné des choses, comment pourra-t-on dire que Saturne était le plus jeune des enfants du Ciel & de la Terre ?

Quant à son nom grec Κρονος, qu'on dit être le même que Ξρονος, *tempus*, je croirais que cette ressemblance de noms a été la cause de l'erreur de ceux qui ont pris Saturne pour le Temps. Si l'on avait fait attention aux autres noms que les Grecs donnaient à ce Dieu, on aurait reconnu que Κρονος pouvait ne pas signifier le Temps, puisque celui d'Ιλος, que Philon de Byblos interprète de Sanchuniathon, donne à Saturne, suivant le témoignage d'Eusèbe, n'a aucun rapport avec le Temps. On sait qu'Ι'λυς veut dire du limon, de la boue, & qu'il a été fait d'ελος, *palus*, duquel on peut également avoir fait Ι'λος , qui est le nom de Saturne ; & alors Κρονος pourrait venir de Κρονα, ας, que les Doriens disaient pour Κρηνη, *fons* ; car on n'ignore pas que les Grecs changeaient assez souvent l'*a* en *o* : peut-être viendrait-il encore de Κρυνος, *fons scaturiens*, qui a été fait aussi de Κρηνη, & dans ce cas on aurait dit Κρονος par syncope pour Κρυνος. Cette étymologie parait d'autant plus naturelle, que la plupart des Anciens admettaient avec les Philosophes Hermétiques, l'eau comme premier principe, ou le chaos, qu'ils regardaient comme une boue, & un limon duquel tout était sorti. Quelques-uns ont même dit que l'Océan ou l'eau était le plus ancien & le père des Dieux. D'autres ont dit qu'Océan était feulement frère de Saturne, sans doute parce que l'eau & la boue sont toujours ensemble. L'eau serait alors l'Océan, & le limon Saturne ; ce qui serait désigné par son nom Ι'λος.

Les Philosophes Hermétiques ont toujours eu cette idée de leur Saturne, puisqu'ils ont donné ce nom à leur chaos ou matière dissoute, & réduite en boue noire, qu'ils ont appelée plomb des Sages. Mais comme ces noms de *plomb*

& de *Saturne* pouvaient induire en erreur les Chimistes, Riplée les en avertit, en disant (a) :

« Notre racine est renfermée dans une chose vile, méprisée, & à laquelle la vue ne mec point de prix ; (qu'y a-t-il en effet de plus méprisable que la boue ?) Mais prenez garde de vous tromper sur notre Saturne. Le plomb, croyez-moi, sera toujours plomb. »

Telle est la véritable idée que nous devons avoir de Saturne ce Dieu couvert de haillons, ou d'habits sales & déchirés ; puisque la matière du Magistère est dans cet état de dissolution & de noirceur, un objet vil méprisé comme de la boue, qui paraît à l'œil sous un dehors sale, & plus capable de la faire rejeter & fouler aux pieds, que d'attirer des regards. Les Philosophes, toujours attentifs à ne s'exprimer que par énigmes, ou par des allégories ont parlé de cette matière, tantôt en général tantôt en particulier,» & l'ont appelée *Saturnie végétale*, *race de Saturne* ; ils en ont parlé dans cet état de confusion & de chaos comme de la matière de laquelle se formait ce chaos & cette boue. Raymond Lulle dit en conséquence (b) ; « Elle paraît » à nos yeux sous un habit sale, puant, infecté, & venimeux ». Et l'auteur du *Saculum aureum redivivum* : « Le lait & le miel coulent de ses mamelles. L'odeur de ses vêtements est pour le Sage comme celle des parfums du Liban & les fous l'ont en horreur & en abomination. »

C'est proprement cette dissolution, appelée par les Philosophes, *réduction des corps en leur première matière*, qui a fait donner le serpent & la faux pour symbole à Saturne, comme nous l'avons dit ci-devant, conformément à l'idée qu'en avaient les Egyptiens, desquels les Grecs avaient emprunté la plupart des leurs. Et si l'on a feint que Saturne avait dévoré ses propres enfants, c'est qu'étant le premier principe des métaux, & leur première matière, il a seul la propriété & la vertu de les dissoudre radicalement, & de les rendre de sa propre nature. Aussi Avicenne dit-il avec les autres Philosophes : *Vous ne réussirez jamais, si vous ne réduisez es métaux* (philosophiques) *en leur première matière* (a).

De tous les enfants que Saturne dévora aucun n'est nommé jusqu'à Jupiter ; & les Philosophes n'en nomment aucun jusqu'à la noirceur, ou leur Saturne. Avant que cette couleur paroisse, ils appellent leur matière chaos. « Elle est dit Synésius (b), le nœud & le lien de tous les éléments qu'elle contient en soi,

a Philoriï, cap. 20.

b Theor. c. 18.

a Avicen. Epist. de recta.

b Sur l'œuvre des Philosophes.

comme elle est l'esprit qui nourrit & vivifie toutes choses » » & par le moyen duquel la Nature agit dans l'Univers ». Cette matière, dit un Anonyme, est la semence du Ciel & de la Terre premier principe radical de tous les êtres corporels. Saturne est le dernier des enfants du Ciel & de la Terre & règne néanmoins au préjudice de Titan, son frère aîné ; mais il n'obtient pas la Couronne sans guerres & sans combats ; car ta dissolution ne peut se faire sans une fermentation. Les Titans, fils de la Terre, sont les parties de la terre philosophique, qui se combattent avant la putréfaction ; de cette putréfaction naît la noirceur appelée Saturne : & comme cette noirceur est aussi appelée *Tartare*, à cause du mouvement & de l'agitation des parties de la matière pendant qu'elle est dans cet état on a feint que Saturne avait précipité les Titans dans le Tartare, qui vient de αζασσο, *turbo*, *commoveo*.

Le règne de Saturne dure donc autant que la noirceur. Il semble alors dévorer tout jusqu'au caillou même qu'on lui présente au lieu de Jupiter, puisque tout est dissous ; mais le caillou est de trop dure digestion & sitôt qu'on aura fait boire à Saturne une certaine liqueur que la fable ne nomme pas c'est-à-dire, après que les parties aqueuses & volatiles auront commencé à monter au haut du vase en forme de vapeur & après s'être condensées en eau elles retomberont sur la matière terrestre & noire, appelée Saturne, comme pour lui donner à boire dans le sens que Virgile dit : *Claudite jam rivos » pueri, sat prata biberunt*.

On, comme on dit que la rosée & la pluie abreuvent la terre : alors Saturne rendra le caillou qu'il avait englouti la matière des Philosophes, qui était terre avant d'être réduite en eau par sa dissolution, recommencera à paraître, sitôt que la couleur grise commencera à se manifester. Alors Jupiter, qui n'est autre que cette couleur grise, par conséquent fils de Saturne & de Rhée puisqu'il est formé de la noirceur, lavée par la pluie, dont nous venons de parler. Cette pluie est parfaitement désignée par Rhée qui vient de τεω, *fluo*, *fundo*. Jupiter alors détrônera son père ; c'est-à-dire, que la couleur grise succédera à la noire. Les quatre enfants de Saturne & de Rhée sont tous formés dans cette occasion. Jupiter est cette couleur grise ; Junon est cette vapeur ou humidité de l'air renfermé dans le vase ; Neptune est l'eau mercurielle ou la mer philosophique, venue de la putréfaction ; Pluton ou le Dieu des richesses est la terre même qui se trouve au fond du vase : ce qui a fait dire aux anciens Poètes, que l'Enfer ou le Royaume de Pluton était au fond de la Terre. Jupiter & Junon se trouvent par conséquent les plus élevés & occupent le Ciel parce que cette couleur grise se manifeste sur la superficie de la matière qui surnage ; c'est-là le Ciel des Philosophes, où nous verrons que sont cous les Dieux Neptune ou l'eau se trouve au-dessous, & enfin Pluton est la terre, qui est au fond de l'eau. Cette

terre renferme le principe aurifique ; elle est fixe & c'est elle qui fait la base de la pierre philosophale, source des richesses. On a donc raison d'appeler Pluton, le Dieu des richesses : & si l'on donne à Mercure l'épithète de *dator bonorum*, c'est que le mercure philosophique est l'agent de l'œuvre, & celui qui perfectionne la pierre. Quant à Chiron le Centaure, autre fils ce Saturne & de Phillyre, j'expliquerai dans son lieu ce qu'on doit en penser.

Ceux qui ont pris Saturne pour le Temps, l'ont représenté quelquefois avec un clepsydre ou fable sur la tête, au lieu d'un casque que quelques Anciens y avaient mis pour désigner & force. Les ailes avec lesquelles quelques-uns représentent Saturne, contredisent visiblement ceux qui ont avancé qu'il avait les pieds liés avec des cordes de laine ; à moins qu'on ne veuille dire qu'on lui avait donné des ailes pour suppléer au défaut des pieds. Pour moi, je croirais plutôt que ceux qui se sont avisés anciennement d'expliquer allégoriquement les Fables & de les représenter par figures symboliques sans être au fait de l'intention des Auteurs de ces Fables ont confondu la figure ou l'hiéroglyphe du Temps avec celle de Saturne. Je penserais donc qu'il faut distinguer les unes des autres, & ne regarder comme figure de Saturne que celles qui ont un rapport visible avec son histoire, & laisser au Temps celles qui lui conviennent. Je ne nie cependant pas que chez les Grecs & les Romains on n'ait pris Saturne pour le Temps, & qu'on ne lui en ait donné les attributs ; mais on ne trouve aucun monument Egyptien, & aucun Auteur ne peut avancer sur des raisons solides , que les Egyptiens ou les Phéniciens aient jamais regardé Saturne comme le symbole du Temps. Il peut se faire que dans les siècles postérieurs à ceux qui ont transporté les fictions Egyptiennes dans la Grèce, les Artistes mal instruits de leurs intentions, aient représenté Saturne comme le Temps. Ainsi les mauvaises interprétations des Fables & les représentations de Saturne faites en conséquence, auront contribué à faire naître l'erreur, & à l'entretenir.

Aucun des Philosophes disciples d'Hermès ne le sont avisés de donner dans cette erreur. Ils ont pris Saturne suivant l'idée des Egyptiens, & s'ils disent avec eux qu'il fallut combattre ion frère Titan pour s'emparer du Trône c'est qu'ils savent que le fixe & le volatil sont frères ; que celui-ci dans la dissolution remporte la victoire , & demeure le maître ; de manière que Jupiter son fils, est le seul qui puisse le détrôner par les raisons que nous avons dites ci-devant. Ils savent aussi qu'Hésiode (a) avait raison de dire que la pierre avalée & rejetée par Saturne, fut déposée sur le Mont-Hélicon, où les Muses font leur séjour parce qu'ils n'ignorent pas que ce *Mont-Hélicon* n'est autre chose que cette terre

a Theog.

surnageante, en forme de mont, qui peut être appelée Mont-Hélicon ou *Mont noir*, d'ελικος, *niger*, On peut le dire proprement l'habitation des Muses, puisque c'est sur lui que voltigent les parties volatiles, que nous avons dit dans le premier Livre avoir été désignées par les Muses, comme nous le démontrerons encore dans la suite. C'est d'ailleurs cette pierre célèbre déposée sur le Mont-Hélicon, qui a fourni matière aux Poèmes d'Orphée, d'Homère & de tant d'autres. Ce mont a pris différents noms. Suivant les différents états où il se trouve, & les variations de couleurs qu'il éprouve pendant le cours de l'œuvre. Lorsqu'il transpire ou transsude, c'est-à-dire, que lorsque ayant la forme du chapeau qui s'élève sur le moût ou suc de raisin dans la cuve, il forme une espèce de monticule, & que l'eau mercurielle qui est au-dessous transsude à travers, pour s'élever en vapeurs & retomber en rosée ou pluie, on lui a donné le nom de Mont-Ida , d'ιδος, sueur, quant après cela il devient blanc, beau & brillant, c'est le mont couvert de neige d'Homère (b) ; le Mont-Olympe, sur lequel habitent les Dieux. Tantôt c'est l'Ile flottante, où Latone met au monde Phébus & Diane ; tantôt Nisa environné d'eau, où Bacchus fut élevé : ici c'est l'Ile de Rhodes, où tombe une pluie d'or à la naissance de Minerve, là c'est l'Ile de Crète, &c.

Les Philosophes Hermétiques représentent Saturne dans leurs figures symboliques, de la même manière que les Anciens, c'est-à-dire sous la figure d'un Vieillard tenant une faux & ayant des ailes. Nicolas Flamel nous a conservé dans ses figures hiéroglyphiques celles d'Abraham Juif, & nous présente dans la première. Mercure ou un jeune homme ayant des ailes aux talons, avec un caducée ; & un Vieillard venant à lui les ailes déployées, avec une faux à la main, comme pour lui couper les pieds.

Noël le Comte, entêté de sa morale, qu'il croit voir dans toutes les fables, ne peut souffrir qu'on leur donne d'explications qui tendent à un autre but. Il avoue que les Chimistes interprètent la fable de Saturne des opérations de la Chimie ; mais il paraît qu'il ne savait pas faire la distinction d'un Chimiste vulgaire & d'un Chimiste Hermétique. « Comme on a attribué dit-il (c), un métal à chaque planète, à cause de quelques ressemblances qu'on a cru remarquer entre elles les tyrans des métaux ou Chimistes ont expliqué presque toute cette fable relativement à leur art, voulant se donner par-là pour les disciples & les imitateurs d'Hermès de Geber & de Raymond Lulle qui étaient Platoniciens. . . . Car ces bourreaux des métaux s'efforcent d'inventer de tels &

b Iliad. l. I. v. 420. & al.bi.

c Myth. 1. 2.

semblables artifices pour les transmuer & leur donner d'autres formes par la crainte qu'ils ont de la forme affreuse de la pauvreté. »

Cet Auteur en traitant les Disciples d'Hermès de *bourreaux des métaux*, montre son ignorance parfaite de l'art Hermétique ; premièrement, parce que Geber, Raymond Lulle & les autres Philosophes ne parlent que des métaux philosophiques, & non des vulgaires ; & ont soin d'avertir que ceux du vulgaire sont morts, & les leurs vifs (a). 2°. Ils ne suivent pas les procèdes de la Chimie vulgaire dans leurs opérations, & ne bourrellent pas les métaux, puisqu'on peut être très-bon Philosophe Hermétique, & ignorer parfaitement la Chimie vulgaire (b). Celle-ci n'est guère occupée que de la destruction des mixtes, l'autre travaille à les perfectionner. Les Chimistes vulgaires ou plutôt les Souffleurs, cherchent à faire de l'or, & détruisent celui qu'ils ont. L'art Hermétique se propose de faire un remède qui guérisse les maladies du corps humain : il ne Se flatte pas de faire de l'or immédiatement, mais de faire une matière qui perfectionne les bas métaux en or. D'ailleurs Noël le Comte dit fort mal-à-propos que Geber, Hermès étaient Platoniciens, puisque Platon fut très postérieur à Hermès. Mais peut-être ce Mythologue le disait-il, comme S. Jérôme disait de Philon Juif : *aut Plato philonisat, aut Philo platonisat*.

Nous avons déjà parlé du règne de Saturne en Italie, dans le Livre précédent, au chap. du Siècle d'or. Il nous resterait à parler du culte de-ce Dieu, & des fêtes instituées eu son honneur ;

mais nous renvoyons cet article au Livre suivant, qui traitera des fêtes, des jeux & des combats institués en l'honneur des Dieux & des Héros.

CHAPITRE IV.

Histoire de Jupiter.

Si je m'étais proposé d'expliquer toute la Mythologie, ce serais ici le lieu de parler de Titan, Japet, Thétis, Cérès, Thémis & les autres enfants du Ciel & de la Terre : mais comme j'en parlerai dans les circonstances qui Se présenteront, je les laisse pour ne pas rompre la suite de la chaîne dorée, & je viens à Jupiter.

Entreprendre de discuter ici tous les sentiments différents sur Jupiter, sa généalogie, ses différents noms ; vouloir aussi entrer dans le détail de tout ce que les Historiens, les Poètes & les Mythologues en ont dit, soit pour rendre son

a D'Espagnet Arcan. Herm. Philosof. Can. 21 & in Can 23, & in Can 44.

b D'Espanet Can.n 7. Cosmop. Nov. Lumen Chemic. Tract. 2. Philal. Introit. Apertus. Cap. 18.

histoire moins absurde, soit pour constater son existence réelle, comme Dieu, ou comme Roi, ou même comme homme, ce serait se mettre en tête un ouvrage qui n'aurait pas une liaison assez directe avec le but que je me suis proposé. On peut voir tout cela dans le premier Livre du second Tome de la Mythologie de M. l'Abbé Banier.

Ainsi, que des Rois de la Grèce aient, si l'on veut, porté le nom de Jupiter, peu m'importe ; & quelque matière à contradiction que me fournisse la fixation des époques des vies & des règnes de ces prétendus Rois, par le Savant Mythologue que je viens de citer, je n'examinerai point si, comme il ledit (a). Apis, Roi d'Argos & petit-fils d'Inachus, prit le nom dû Jupiter, & vivait 1800 ans avant Jésus-Christ. S'il est vrai qu'un Astérius, Roi de Crète, environ 1400 ans avant l'Ere Chrétienne, ait pu enlever Europe, fille d'Agenor, Roi de Phénicie, & sœur de Cadmus, qui vint s'établir dans la Grèce, suivant le même Auteur (b), 1350 ou 60 ans avant Jésus-Christ, la quatrième année du règne d'Hellen, fils de Deucalion, qui régnait 1611 ans avant la même Ere (c). Si le premier fait est vrai, il faut avouer que les Crétois gardaient la rancune & le désir de se venger par représailles bien long-temps, puisque plus de 400 ans ne purent d'éteindre. Hérodote, au commencement de son Histoire, convient avec Echemenide dans son histoire de Crète, que les Crétois, en enlevant Europe, ne le firent que par droit de représailles, les Phéniciens ayant auparavant enlevé Ino, fille d'Inachus. Il n'est pas moins surprenant qu'Apis, Roi d'Argos & petit-fils d'Inachus, ait régné près de 1800 ans avant Jésus-Christ (d), pendant qu'Inachus lui-même ne s'établit dans le pays, qui depuis fut appelé Péloponnèse, que 1880 ans avant le même Jésus-Christ (e). On sent combien de telles fixations d'époques me donneraient d'embarras à discuter; j'abandonne donc tout cela à ceux qui voudront se donner la peine de faire une critique suivie de ce savant & pénible ouvrage, pour m'en tenir à l'histoire de Jupiter, suivant l'opinion la plus commune.

Que nous regardions ici Jupiter comme Egyptien, ou comme Grec, c'est à peu près la même chose, puisque l'un & l'autre. Selon presque toute l'Antiquité, étaient fils de Saturne & de Rhée, & petits-fils du Ciel & de la Terre. Titan ayant fait une convention avec Saturne, par laquelle le premier cédait l'Empire à

a Loc. cit. c. I.

b Tom III.p.62.

c Loc. cit.p,60.

d Tom. II. p. 14

e Tom. III. p. 22.

l'autre, a condition qu'il ferait périr cous les enfants mâles qu'il aurait de Rhée ; Saturne les dévorait à mesure qu'ils naissaient. Rhée, indignée d'en avoir déjà perdu quelques-uns, songea à sauver Jupiter, donc elle se sentait grosse ; & quand elle fut accouchée, elle trompa son mari, en lui présentant, au lieu de Jupiter, un caillou emmailloté. Elle fît transporter Jupiter dans l'île de Crète, & le confia aux Dactyles pour le nourrir & l'élever. Les Nymphes qui en prirent soin (a), se nommaient Ida & Adrasté : on les appelait aussi les Mélisses. Quelques-uns disent qu'on le fit allaiter par une chèvre, & que les abeilles furent aussi les nourrices : mais quoique les Auteurs varient assez là-dessus , tout se réduit presque à dire qu'il fut élevé par les Corybantes de Crète, qui feignant des sacrifices qu'ils avaient coutume de faire au son de plusieurs instruments , ou, comme quelques-uns le prétendent, dansant & frappant leurs boucliers avec leurs lances, faisaient un assez grand bruit pour qu'on ne pût entendre les cris du petit Jupiter.

Quand il fut devenu grand, Titan en fut averti ; & croyant que Saturne avait voulu le tromper & violer les conditions de la paix, en levant des enfants mâles, Titan assembla les siens, déclara la guerre à Saturne, se saisit de ai & d'Opis, & les mit en prison Jupiter prit a défense de son père, attaqua les Titans, les vainquit, & mit Saturne en liberté. Celui-ci peu reconnaissant, tendit des pièges à Jupiter, qui par le conseil de Métis, fit prendre à son père un breuvage qui lui fit vomir premièrement la pierre qu'il avait avalée, & ensuite tous les enfants qu'il avait dévorés. Pluton & Neptune se joignirent à Jupiter, qui déclara la guerre à Saturne, & s'en étant saisi, il le traita précisément de la même manière qu'il avait traité lui-même Son père Uranus, & avec la même faux. Il le précipita ensuite avec les Titans dans le fond du, Tartare, jeta la faux dans l'île Drepanum, & les parties mutilées dans la mer, desquelles naquit Vénus.

Les autres Dieux accompagnèrent Jupiter dans la guerre qu'il soutint contre les Titans & contre Saturne. Pluton, Neptune, Hercule, Vulcain, Diane, Apollon, Minerve, Bacchus même lui aidèrent à remporter une victoire complète.

Bacchus y fut si maltraité, qu'il y fut mis en pièces. Heureusement Pallas le rencontra dans cet état, & lui trouvant encore le cœur palpitant, elle le porta à Jupiter, qui le guérit.

Apollon, habillé d'une étoffe de couleur de pourpre, chanta cette victoire sur sa guitare, Jupiter, plein de reconnaissance envers Vesta, qui lui avait procuré l'Empire, lui proposa de lui demander tout ce qu'elle voudrait. Vesta fit choix

a Apollod. 1. I.

de la virginité & des prémices des sacrifices. Les Géants firent ensuite la guerre à Jupiter, & voulurent le détrôner, mais aidé encore des Dieux, il les vainquit, les foudroya, & ensevelit les plus redoutables sous le Mont-Ethna. Il est à remarquer que Mercure ne se trouva pas dans la guerre contre les Titans, & qu'il fut un de ceux qui combattirent avec le plus d'ardeur contre les Géants.

Les Anciens représentaient Jupiter de différentes manières. La plus ordinaire dont on le peignait, était sous la figure d'un homme majestueux, & avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, & de l'autre une victoire, ayant à ses pieds un aigle, les ailes déployées, qui enlevé Ganymède, ou seule : ce Dieu ayant la partie supérieure du corps nue , & ta partie inférieure couverte. Pausanias (a) décrit la statue de Jupiter Olympien en ces termes : « Ce Dieu est représenté assis sur un trône, il est d'or & d'ivoire, & il a sur la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier ».

« De la main droite il tient une victoire, qui est aussi d'ivoire & d'or, ornée de bandelettes, & couronnée; de la gauche, Jupiter tient un sceptre où brillent toutes sortes de métaux. Un aigle repose sur le bout de ce sceptre. La chaussure & le manteau sont aussi d'or : sur le manteau sont représentés toutes sortes d'animaux, toutes sortes de fleurs, & particulièrement des lys. Le trône est tout éclatant d'or & de pierres précieuses : l'ivoire & l'ébène y font par leur mélange une agréable variété. » Jamblique (b) dit que les Egyptiens peignaient Jupiter assis sur le lotus. Les Libyens le représentaient, ou sous la forme de bélier, ou avec des cornes de cet animal, & le nommaient Ammon, parce que la Libye où le temple de ce Dieu fut bâti, était pleine de sable. La raison qu'ils croyaient avoir de le figurer ainsi, est parce qu'on le trouva, disent quelques-uns, encre des moutons & des béliers, après qu'il eut abandonné le Ciel par crainte des Géants ; ou qu'il se métamorphosa lui-même en bélier, de peur d'être reconnu. Je ne rapporte pas ici les autres raisons qu'en donnent Hérodote au sujet du désir qu'Hercule avait de voir Jupiter, & Hygin en parlant des dispositions que Bacchus fit pour son voyage des Indes.

On trouve dans les Anciens, & l'on voit sur les monuments que le temps a épargnés, plusieurs autres représentations de Jupiter. L'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon, en fournit de bien des sortes, mais on ne peut nier que la plupart des symboles, des attributs & des attitudes mêmes de ce Dieu ne soient venus on du caprice des ouvriers, ou de la fantaisie de ceux qui faisaient faire ces statues ou ces peintures. Cicéron nous en donne une grande preuve,

a In Eliac.

b De Myster. Aegyp.

Lorsqu'il dit (c) : « Nous connaissons Jupiter, Junon, Minerve, Neptune, Vulcain, Apollon & les autres Dieux, aux traits que leur a donnés la caprice des Peintres & des sculpteurs ; & non seulement aux traits, mais encore à l'âge, à l'habillement, & à d'autres marques.» J'ai expliqué dans le premier Livre ce qu'on entendait par Jupiter Sérapis.

Jupiter a été de tous les Dieux du Paganisme un de ceux donc le culte était le plus solennel & le plus étendu. Les victimes les plus ordinaires qu'on lui immolait, étaient la chèvre, la brebis & le taureau blanc, donc on avait soin de dorer les cornes.

Les Anciens varient si fort entre eux sur l'idée que l'on avait de Jupiter, qu'il serait très-difficile de s'en former une fixe & nette. On peut en conclure seulement qu'ils ne le regardaient pas comme un Dieu qui avait existé sous forme humaine, malgré que les Crétois, au témoignage de Lucien , voulussent faire croire qu'il était mort chez eux, & qu'ils étaient possesseurs de son tombeau (a). Callimaque dit que les Crétois étaient des menteurs, puisque Jupiter vit toujours, & se trouve partout.

Cretes mendaces semper, Rex alme, sepulcrum, Erexere tuum : tu vivis semper, & usque es. (b)

Les uns avec Horace (c) prenaient Jupiter pour l'Air : *Jacet sub Jove frigido* ; & Théocrite dans sa quatrième Elogue : Jupiter & *quandoque pluit*, *quandoque serenus*. Virgile parlait de lui sous le nom d'Ether.

Tum Pater omnipotens soecundis imbribus AEther Conjugis in gremium lata descendit, & omnes Magnus alit magno conumistus corpore foetus.

L. 2. Georg.

Cicéron (d) dît aussi d'après Euripide, que l'Ether doit être regardé comme le plus grand des Dieux. Anaxagoras débitait que cette partie de l'Univers était toute ignée & pleine de feu, & que de là il se répandait pour animer toute la Nature. Platon (e) semble avoir pris Jupiter pour le Soleil. Mais lorsqu'on a

c De Nat. Deor. 1. I.

a Luciam. in sacrif.

b In hymn.

c in I° Odar.

d De Nat. Deor. 1. 2.

e In Praedro.

voulu le présenter comme Dieu, alors Jupiter est devenu le père des Dieux & des hommes, le principe & la fin de tout, & celui qui conserve & gouverne toute la Nature, comme il lui plaît (f). C'est sans doute ce qui l'a fait nommer, tantôt Jupiter Olympien ou le Céleste, & tantôt Jupiter infernal, comme on le voit souvent, & dans Homère & dans Virgile. Un ancien Poète a même dit que Jupiter, Pluton, le Soleil & Bacchus n'étaient qu'une même chose

Toute l'Antiquité s'accorde néanmoins à dire que Jupiter était fils de Saturne & de Rhée ; & ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est que la plupart des Mythologues font Saturne fils du Ciel & de Vesta, qui est la Terre, selon eux de même que Cybèle, Ops, Rhée & Cérès ; Rhée serait par conséquent la propre mère à elle-même, & sa propre fille ; elle serait aussi mère, femme & sœur de Saturne. Cérès, qui eut Proserpine de Jupiter, serait devenue sa femme en même temps que sa mère & sa sœur. Il serait bien difficile d'accorder tout cela, si l'on ne l'explique allégoriquement ; & quelle allégorie trouvera-t-on qui puisse y convenir, a moins qu'on en fasse l'application à la Chimie Hermétique, où le père, la mère, le fils, la fille, l'époux & l'épouse, le frère & la sœur ne sont en effet que la même chose, prise sous différents points de vue ? Mais pourquoi, dira-t-on, inventer un si grand nombre de fables sur Jupiter & les autres ? C'était pour présenter la même chose de différentes manières. Les Philosophes Hermétiques ont fait une quantité prodigieuse de Livres dans ce goût-là. Toutes leurs allégories ont pour but les mêmes opérations du grand œuvre, & néanmoins elles diffèrent entre elles suivant les idées & la fantaisie de ceux qui les ont inventées. Chaque homme s'est exprimé selon la manière dont il était affecté. Un Médecin a tiré son allégorie de la Médecine, un Chimiste a formé la sienne sur la Chimie, un Astronome sur l'Astronomie, un Physicien sur la Physique, & ainsi des autres. Et comme la Pierre Philosophale a suivant l'expression d'Hermès (a), toutes les propriétés des choses supérieures & inférieures, & ne trouve point de forces qui lui résistent. Ses disciples ont inventé des fables qui pussent exprimer & indiquer tout cela.

Tel nous est représenté Jupiter, appelé en conséquence, *Père des Dieux & des Hommes*, le Tout-puissant. Hésiode, presque toutes les fois qu'il le nomme, ajoute le surnom de *Largitor bonorum*, comme étant la source & le distributeur des biens & des richesses. Il ne faut pas non plus s'imaginer avec quelques Mythologues, que la prétendue cruauté de Saturne envers ses enfants lui a fait perdre la qualité de père des Dieux, pendant que sa femme Rhée ou Cybèle a

f Orpheus in Hymno quodam.

[a] Table d'Emeraude.

été appelée la mère des Dieux & la grand-mère, & était honorée comme celle dans tout le Paganisme La véritable raison qui a fait conserver ce titre à Cybèle, c'est que la Terre Philosophique d'où Saturne & les autres Dieux sont sortis, est proprement la base & la substance de ces Dieux. Il est même bon de remarquer que quoiqu'on ait confondu souvent, & fait une même chose de Rhée & de Cybèle, on n'a jamais donné le nom de mère des Dieux à Rhée, comme Rhée , mais seulement comme Cybèle, parce qu'il paraît que l'on a fait le nom de Cybèle, de Κυβη, *caput*, & de λαας, *lapis*, comme si l'on disait la première, la principale ou la plus ancienne, & la mère pierre. Les autres noms qu'on a donnés à cette mère des Dieux, sont aussi pris des différents états où se trouve cette pierre ou terre, ou matière de l'œuvre pendant le commencement des opérations. Ainsi en tant que terre première ou matière de l'œuvre, mise dans le vase en commençant l'œuvre, elle fut nommée Terre, Cybèle, mère des Dieux & épouse du Ciel, parce qu'il ne paraît alors dans le vase, que cette terre avec l'air qui y est renfermé. Lorsque cette terre se dissout, elle prend le nom de Rhée, & femme de Saturne, de ρεω, *fluo*, & de ce que la noirceur appelée Saturne, se manifeste pendant la dissolution. On l'a ensuite nommée Cérès, & on l'a dite fille de Saturne & sœur de Jupiter, parce que cette terre dissoute en eau, redevient terre dans le temps que la couleur grise ou Jupiter paraît : & comme cette même terre où Cérès devient blanche, on a feint que Jupiter & Cérès avaient engendré Proserpine. Il est même très vraisemblable qu'on a fait le nom de Cérès du Grec Γη & Εξα qui signifient l'un & l'autre terre. Vossius lui-même paraît admettre cette étymologie (a), prétendant que les Anciens changeaient assez souvent le G en C. Varron & Cicéron ont pensé en conséquence que Cérès venait de *gerere*, & Arnobe dit (b), d'après eux : *Eamdem hanc* (terram) *alii quod salutarium seminum frugem gerat, Cererem esse pronunciant.* Mais Hesychius confirma mon sentiment. Tout ceci suppose que Cérès vient du Grec ; mais de quelque façon qu'on la prenne, tout le monde fait que par Cérès on entendait la terre, & cette idée est très-conforme à celle qu'en ont les Philosophes Hermétiques, puisque leur eau étant devenue terre, est celle qu'ils appellent terre feuillée, dans laquelle il faut, disent-ils, Semer le grain philosophique, c'est-à-dire leur or. Nous avons parlé de cette terre qu'il faut ensemencer, dans le I. Livre, & nous en ferons encore mention dans le quatrième, lorsque nous parlerons des mystères d'Eleusis.

Un quatrième nom donné à la Terre, était Ops, qu'on appelait proprement la Déesse des richesses, & avec raison, puisque cette terre philosophique est la

a Etymol.

b L. III.

base de la Pierre PhilosophaIe, qui est la véritable source des richesses.

Les Anciens & les Modernes ne soupçonnant même pas les raisons que l'on avait eu de varier ainsi les noms de la mère des Dieux, les ont souvent employés indifféremment. Mais Orphée & ceux qui étaient au fait du mystère, ont su en faire la distinction : nous avons trois Hymnes fous le nom de ce Poète, en l'honneur de la Terre ; l'un sous le nom de la mère des Dieux , l'autre sous celui de Rhéa , & le troisième sous son propre nom de Terre. Homère nous en a aussi laisse trois sous les mêmes noms qu'Orphée (c). Il les distingue même très-bien, puisque dans celle de la Terre, il l'appelle mère des Dieux, & l'épouse du Ciel. Dans celle de la mère des Dieux, il désigne Rhéa, qui se plaît, dit-il, au son des crotales & autres instruments, sans doute à cause de ceux que les Corybantes, auxquels elle avait confié Jupiter, faisaient retentir pour empêcher Saturne d'entendre les cris de son fils. Homère distingue particulièrement Cérès en la joignant avec la belle Proserpine, & ne lui donne pas la qualité de mère des Dieux, donc il avait honore les deux autres. Enfin il suffit de suivre les époques de leur naissance, pour voir qu'on doit les distinguer, & que les inventeurs de ces Fables n'avaient pas intention de les confondre, & de parler de la Terre proprement dire » sous ces différents noms. La Terre, épouse du Ciel, est la mère, Rhéa sa fille, & Cérès fa petite-fille. Telle est aussi la généalogie de la terre des Philosophes. Une semblable allégorie ne peur s'expliquer historiquement, ni moralement, ni physiquement, dès que presque tous les Mythologues sont d'accord à regarder Cybèle » Rhée & Cérès, comme des noms différents d'une même chose » c'est-à-dire la Terre.

En distinguant ces trois Déesses, comme le font les anciens Poètes, Jupiter se trouve en effet fils de Rhée, & frère de Cérès. Le son bruyant des instruments d'airain, que ceux à qui l'on avait confié son enfance, faisaient retentir pour empêcher Saturne d'entendre ses cris, est une allusion au nom d'airain & de *laton* ou *leton*, que les Disciples d'Hermès donnent à leur matière, lorsqu'elle tient encore de la couleur noire & de la grise. C'est cet airain donc il est parlé si souvent dans les Ouvrages Hermétiques, ce leton qu'il faut blanchir, & puis déchirer les livres, comme inutiles (a). Il en est fait mention presque à chaque page du livre qui a pour titre, *la Tourbe* ; & j'ai déjà rapporté un bon nombre de textes sur ce sujet : c'est proprement la signification des mots *Cymbalum*, *Tympanum*, quant à la matière de ces instruments. On peut voir sur cela le Traité de Frédéric-Adolphe Lampe, de *Cymbalis veterum*, & particulièrement le

c Hym. 12. 13. & 29.

a Morien, Entretien du Roi Calid.

chapitre 14. du Livre premier. Noël le Comte les appelle *tinnientia instrumenta* (b).

C'est au bruit de ces instruments, que les Abeilles s'assemblèrent auprès de Jupiter. On suit encore aujourd'hui cet usage pour conduire à la ruche un essaim qui veut s échapper. On bat sur des chaudrons, des poêles, &c. Hercule employa de semblables instruments pour chasser ces oiseaux qui ravageaient le lac Stympbale, & dont le nombre & la grosseur étaient si prodigieux, que par la vaste étendue de leurs ailes, ils interceptaient la lumière du Soleil.

Les Nymphes Adrastée & Ida nourrirent Jupiter, & l'on dit que les Abeilles mêmes se joignirent à elles. Ces deux Nymphes étaient filles es Mélisses, ou mouches à miel, & le firent allaiter par Amalthée. Nous avons dit que lorsque la couleur grise ou le Jupiter philosophique paraît, les parties volatiles de la matière dissoute se subliment, & montent en abondance au haut du vase en forme de vapeur, où elles se condensent comme dans la distillation de la Chimie vulgaire, & après avoir circulé, retombent sur cette terre grise qui surnage l'eau mercurielle. La Fable pouvait-elle nous présenter cette opération par une allégorie plus palpable & mieux caractérisée que par cette feinte éducation de Jupiter. Les deux Nymphes expriment par leurs noms mêmes cette matière aqueuse, volatile, puisque Ida vient d'Ιδος, *sudor*, & Adrastée, d'α complétif, & de δραω *fugio*. Si on les dit filles des Mélisses ou mouches à miel, n'est-ce pas de ce que ces parties volatiles voltigent au-dessus du Jupiter des Philosophes, comme un essaim d'abeilles autour d'une ruche? Ces parties volatiles nourrirent donc cette terre grise, en retombant dessus, comme une rosée ou une pluie qui humecte la terre, & la nourrit en l'imbibant. Il y a grande apparence que l'équivoque du mot grec αις, qui veut dire également *chèvre* & *tempête*, a donné lieu à la fiction, ou plutôt à l'erreur de ceux qui ont dit que la chèvre Amalthée avait allaité Jupiter : car la volatilisation se faisant avec impétuosité, de même que la chute en pluie de ces parties volatilisées, représente proprement une tempère, & l'on sait qu'αιζ vient d'αισσο, *ruo*, *cum impetuseror*. Cette idée même de tempère, joint à ce que cette terre ou Jupiter des Philosophes commence à devenir ignée, a sans doute fait donner à Jupiter la foudre pour attribut, parce que les tempêtes sont ordinairement accompagnées d'éclairs, de foudres & de tonnerres. C'est l'idée qu Homère semble avoir voulu nous en donner en divers endroits de son Iliade, où il parle du Mont-Ida, qu'il

b Mythol. 1. 2.

dit être le séjour de Jupiter. Ce Mont est, selon ce Poète, arrosé de fontaines (b), & couvert de nuages que Jupiter fait élever avec des tonnerres. Il dit même de quelle nature (a) étaient ces nuées, c'est-à-dire des nuages d'or semblables apparemment à ceux qui produisirent les pluies d'or, donc nous avons parlé dans le Livre précédent.

Telles sont les nuées que Jupiter excite sur le Mont-Ida, ou le mont de sueur ; telles sont la pluie & la rosée qui y tombent; telles sont aussi ces parties volatiles qui circulent, montent & descendent, & à l'imitation des Abeilles, semblent aller chercher de quoi nourrir le petit Jupiter au berceau. Tel aussi est le lait d'Amalthée, celui donc Junon nourrit Mercure, celui donc Platon fait mention dans la Tourbe, & que les Philosophes appellent lait de Vierge ; celui enfin dont parle D'Espagnet en ces termes (7) : «L'ablution nous apprend à blanchir le corbeau, & à faire naître Jupiter de Saturne ; ce qui se fait par la volatilisation du corps ou la métamorphose du corps en esprit. La réduction ou la chute en pluie du corps volatilisé » rend à la pierre son âme, & la nourrit d'un lait de rosée & spirituel, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force parfaire. » Il dit ensuite (8) : « Après que l'eau a fait sept révolutions, ou, circulé par sept cercles, l'air lui succède, & fait autant de circulations & de révolutions, jusqu'à ce qu'il soit fixé dans le bas, & qu'après avoir chassé Saturne du Trône, Jupiter prenne les rênes de l'Empire. C'est à son avènement que l'enfant philosophique se forme & se nourrit ; il paraît enfin au jour avec un visage blanc & beau comme celui de la Lune. »

Ces paroles de D'Espagnet sont si appropriées au sujet que je traire, qu'elles semblent avoir été dites par ce Philosophe, pour expliquer cette éducation de Jupiter. Elles doivent suffire à tour homme qui voudra sans préjugé en faire l'application. C'est pourquoi je passerai sous silence une quantité d'autres textes qui y ont aussi un rapport immédiat; & je renvoie le Lecteur à Homère (9), d'où, il semble que D'Espagnet a tiré ce qu'il dit.

Jupiter, avant de détrôner son père, prit sa défense contre les Titans, & les vainquit ; mais enfin voyant que Saturne avait dévoré ses frères, & qu'il lui tendait des pièges à lui-même, il lui fit avaler un breuvage qui les lui fit rejeter. Alors Pluton & Neptune se joignirent à Jupiter contre leur père ; & celui-ci

b Iliad. L. 14. v. 283. Idib. V. 307. L.15. v. 156. & suiv.L. 14. v. 93 & & alibi.L.17. v. 93. & seq. L. 8. v. 75 Idib. L. 14. v. 350. Idid. V. 341.

7 Can. 63.

8 Cant.78.

9 L. 14. v. 301.

l'ayant détrôné , le mutila, & le précipita dans le Tartare avec les Titans qui avaient pris son parti. D'Espagnet a renfermé tout cela dans le Canon que nous venons de rapporter, puisqu'il y dit : *Donec figatur deorfum, & Saturno expulso, Jupiter insignia & regni moderamen sucipiat*. Il avait dit auparavant (10) en parlant des parties à mutiler Sous le nom d'accidents hétérogènes, *superflua, sunt externa accidentia, quae fuscâ Saturni sphaerâ rutilantem Jovem obnubilant, Emergentem ergo Saturni livorem separa, donec purpureum Jovis fidus tibi arrideat*.

C'est donc par la séparation de ces parties qui ont servi à la génération de Jupiter, que ce fils de Saturne monte sur le Trône ; ce sont ces mêmes parties Osiris, qu'ils ne ramassa pas. Il faut entendre par les Titans, la même chose que par Typhon & ses compagnons, qu'Horus, fils d'Osiris, vainquit. Il est inutile par conséquent d'en répéter ici l'explication, il suffit d'en faire le parallèle, pour être convaincu qu'ils ne signifient que la même chose Osiris, père d'Horus, fut persécuté par Typhon, son frère, qui voulait le détrôner & régner à sa place. Saturne fut attaqué par Titan son frère, pour la même raison. Typhon avec ses conjurés se saisirent d'Osiris, & le fermèrent dans un coffre. Saturne fut pris par les Titans, & mis en prison Horus combattit Typhon, & le fit périr avec ses complices. Jupiter prit aussi la défense de Saturne, & après avoir vaincu les Titans, il les précipita dans le Tartare. Typhon, le plus redoutable des Géants, voulut aussi détrôner Horus ; il fut foudroyé, & enseveli sous le Mont-Vésuve ou Ethna. Encelade que les Mythologues mêmes confondent Souvent avec Typhon, fut aussi foudroyé & enseveli Sous la même montagne. S'il y a donc quelques petites différences dans les deux fictions, c'est que l'une a été imitée de l'autre, mais habillée à la grecque.

Après une telle victoire, Jupiter régna en paix. Tous les Dieux & les Déesses y prirent part : mais si l'on voulait en faire une application à. l'Histoire, je prierais le Mythologue qui voudrait Soutenir ce système, de m'expliquer comment & pourquoi Bacchus, Apollon & Mercure Se trouvèrent à cette guerre, eux qui étaient fils de Jupiter, & qui vraisemblablement, ou ne pouvaient pas encore être nés, ou n'avaient pas du moins l'âge propre à en soutenir les fatigues. Ils s'y trouvèrent néanmoins, si nous en croyons la Fable, & Hercule même, fils d'Alcmene, puisqu'il y terrassa à coups de flèches plusieurs fois le redoutable Alcyonée. Apollon creva l'œil gauche au Géant Ephialte, & Hercule l'œil droit. Mercure ayant pris le casque de Pluton, tua Hyppolytus ; & Bacchus ayant été mis en morceaux dans le combat, fut heureux d'être rencontré par Pallas.

10 Can. 51.

En suivant le système de M. l'Abbé Banier, & en admettant avec lui les époques qu'il détermine dans l'histoire prétendue réelle de Jupiter, ce Dieu ne commença à régner qu'après la mort de Saturne (11). Il vécut cent vingt ans, & en régna soixante-deux (12), « Devenu le maître d'un vaste Empire, dit notre Mythologue (13), il épousa sa sœur, que les Latins nomment Junon, & les Grecs Héra, ou la Maîtresse, & il ne fit en cela que suivre l'exemple de son grand-père & de son père. Jupiter, qui était un Prince fort adonné aux femmes (14), comme le nom même de Zan, qu'il portait, le signifie, eut selon la coutume de ce temps-là plusieurs maîtresses, & Junon se brouilla souvent avec lui sur ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage, dont les Poètes parlent si souvent. » Elle envoya deux dragons pour dévorer Hercule au berceau. On l'ait les persécutions qu'elle fit souffrir à Io, à Calisto, à Latone & à ses autres rivales. Enfin il n'est parlé des amours de Jupiter que depuis son mariage avec Junon. Si Jupiter avait cinquante-huit ans, lorsqu'il épousa sa sœur, & qu'il commença à avoir des Maîtresses, la première duc être Maja, fille d'Atlas, puisque Mercure qui en vint, fut dans la suite l'entremetteur & le messager de Jupiter pour toutes ses intrigues amoureuses. Il faut cependant que Junon ne fût pas si sensible qu'on le dit à l'infidélité de Jupiter, puisqu'elle nourrit de son lait même Mercure ; d'autres disent Hercule, à la sollicitation de Pallas, & que de là fut formée la voie lactée (15). Ce fut elle, qui pour se venger de Sémélé, se métamorphosa en Vieille, & lui persuada de demander à Jupiter pour preuve de son amour, qu'il lui rendît visite avec tout l'éclat de sa majesté. Mais s'il est vrai que Junon fut jumelle avec Jupiter, elle avait au moins soixante & quelques années dans le temps que Jupiter voyait Sémélé. Junon par conséquent n'eut pas beaucoup de peine à faire cette métamorphose. Mais enfin Hercule était arrière-petit-fils de Persée (16), fils lui-même de Jupiter & de Danaé. Il n'eût donc pas été possible qu'Hercule se fut trouvé au combat où Jupiter demeura victorieux des Géants, puisqu'en soixante-deux ans de règne, il ne pouvait s'être écoulé quatre ou cinq générations. Je laisse aux réflexions du Lecteur la

11 Tom. II. p. 24.

12 Ibid. p.26.

13 Ibid. p. 24.

14 Ibid. p. 79.

15 Nec mihi celanda est formae vulgata vetusta, Mollior è niveo lactis fluxisse liquorem Pectore Reginae divûm , cœlumque liquore Infecisse suo : quapropter lacteus orbis Dicitur, & nomen causâ descendit ab ipsâ. *Marc. Manilius*.

16 Tom. III. p. 266.

discussion des autres points, donc l'impossibilité n'est guère moins palpable.

Quoi qu'il en soit, la Fable nous apprend qu'Apollon chanta cette victoire sur sa guitare, vécu de couleur de pourpre. Si ce trait n'est pas allégorique, je ne conçois guère quelle raison on peut avoir eu d'affecter de marquer précisément la couleur de cet habillement d'Apollon. On ne peut avoir eu intention d'indiquer le Soleil céleste, puisqu'il n'est pas de couleur de pourpre. L'Auteur de cette fiction faisait donc allusion à un autre Apollon, & je n'en connais point d'autre vêtu de cette couleur, que l'Apollon, ou le soleil, ou l'or des Philosophes Hermétiques. Il était tout naturel de feindre qu'il chantait cette victoire, parce qu'étant la fin de l'œuvre, & le résultat des travaux Hermétiques, il annonce que toutes les difficultés qui s'opposaient à la perfection de l'œuvre, sont surmontées : aussi fut-il le seul qui chanta cette victoire, quoique tous les autres Dieux y fussent présents. Les principaux furent Hercule ou l'Artiste, Mercure ou le Mercure des Philosophes, Vulcain & Vesta, ou le feu, Pallas ou la prudence & la science pour conduire les opérations ; Diane, sœur d'Apollon, ou la couleur blanche, qui doit paraître avant la rouge, & qui a fait due qu'elle avait servi de sage-femme à Latone, sa mère, pour mettre Apollon au monde ; enfin le Dieu Mars ou la couleur de rouille de fer, qui se trouve intermédiaire, & sert comme de passage de la couleur blanche à la pourprée.

Vesta n'étant autre chose que le feu, & la réussite de l'œuvre dépendant du régime du feu philosophique, on a feint, avec raison, que cette Déesse procura la Couronne à Jupiter : & si elle choisie la virginité pour récompense, c'est que le feu est sans tâche, & la chose la plus pure qui soit dans le monde. Il est aisé de voir que ce qui regarde Vesta, n'était qu'un put hiéroglyphe chez les Egyptiens & les Grecs ; mais les Romains en firent un point de Religion. Ils instituèrent des Vierges appelées Vestales, qui devaient garder la virginité, & entretenir un feu' perpétuellement. Elles étaient punies de mort, lorsqu'elles se laissaient corrompre, ou que le feu s'éteignait par leur négligence.

Le stratagème que Jupiter employa pour jouir de Junon, & le mariage qui en fut une suite, serait un conte à amuser des enfants, s'il était pris à la lettre : mais il n'en est pas de même , si l'on regarde dans Son vrai point de vue la chose à laquelle il fait allusion. Le coucou dépose ses oeufs dans le nid des autres oiseaux ; ceux-ci couvent ces œufs, & nourrissent les petits coucous qui en sont éclos. Lorsqu'ils sont devenus grands, ils dévorent celles qui les ont couvés & nourris. Il serait ridicule de supposer une telle ingratitude dans des Dieux & de? Déesses : mais on peut feindre dans une allégorie tout ce qu'on veut, quand ce qu'on y insérer convient parfaitement à l'objet qu'on a en vue. Celle-ci est très-conforme à toutes celles des Philosophes dans pareil cas. Raymond Lulle l'a

employée en ces termes (17) : « Notre argent-vif est cause de sa mort propre, parce qu'il se tue lui-même ; il tue en même temps son père & sa mère ; il leur arrache l'âme du corps, & boit toute leur humidité ». Basile Valentin donne pour allégorie un Chevalier qui prend le sang de son père & de sa mère (18). Michel Majer représente dans ses emblèmes un crapaud qui suce la mamelle d'une femme, sa mère, & lui donne la mort par son venin, Jupiter était d'ailleurs frère de Junon, & le mariage philosophique ne peut se faire qu'entre le frère & la sœur, témoin Aristée, qui dit (19) : « Seigneur Roi, combien que vous soyiez Roi, & votre pays bien fertile, toutefois vous usez de mauvais régime en ce pays, car vous conjoignez les mâles avec les mâles, & vous savez que les mâles n'engendrent point seuls ; car toute génération est faire d'homme & de femme : & quand les mâles se conjoignent avec les femelles, alors Nature s'éjouit en sa nature. Comment donc, lorsque vous conjoignez les natures avec les étranges indûment, ni comme il appartient espérez-vous engendrer quelque fruit ?. Et le Roi dit : quelle chose est convenable à conjoindre ? Et je lui dis amenez-moi votre fils Gabertin, & sa sœur Béya. Et le Roi dit : comment sais-tu que le nom de sa Sœur est Béya ? Je crois que tu es Magicien. Et je lui dis : la science & l'art d'engendrer nous ont enseigné que le nom de sa sœur est Béya. Et combien qu'elle soit femme, elle l'amende ; car elle est en lui. Elle Roi dit : pourquoi veux-tu l'avoir ? Et je lui dis : pour ce qu'il ne se peut faire de véritable génération sans elle, ni ne se peut aucun arbre multiplier. Alors il nous envoya ladite sœur, & elle était belle & blanche tendre & délicate. Et je dis : je conjoindrai Gabertin avec Béya. »

Ce serait ici le lieu d'expliquer comment Jupiter & ses deux frères, Neptune & Pluton partagèrent entre eux l'Empire du Monde, M. l'Abbé Banier » qui, suivant son système regarde ce partage comme un fait réel se trouve obligé d'établir les bornes du Monde aux confins tout an plus de la Syrie vers l'Orient (20) ; au Midi par les côtes de la Libye & de la Mauritanie ; & à l'Occident, par les côtes de l'Espagne qui sont baignées par l'Océan. « Jupiter » dit-il, garda pour lui les pays Orientaux, ainsi que M la Thessalie & l'Olympe. Pluton eut les Provinces d'Occident jusqu'au fond de l'Espagne qui est un pays fort bas. par rapporta la Grèce & Neptune fut établi Amiral des Vaisseaux de Jupiter, & commanda sur toute la Méditerranée. » Il ne faut pas se mettre l'esprit à la torture pour voir qu'un tel partage est trop mal concerté pour pouvoir se

17 Theor. Test. Ch. 87.

18 12 Clefs.

19 Epître à la suite de la Tourbe.

20 Tom. II. p. 59.

soutenir. Lorsque les Poètes parlent de ces trois Dieux, ils ne les nomment pas Princes, ou Rois, ou Souverains d'une partie du Monde, telle qu'est la Phrygie, la Grèce» la mer Méditerranée & l'Espagne y mais ils appellent Jupiter le père des Dieux & ces hommes le souverain du Ciel & de toute la Terre, c'est-à-dire, de la superficie du Globe seulement : Neptune, de toutes les eaux qui le couvrent & qui y sont répandues ; & Pluton eut les Enfers, ou le fond de la Terre, que l'on a nommé en conséquence *l'Empire ténébreux* (21) Homère, qui savait bien que le Monde n'était pas renfermé dans des bornes si étroites que celles que lui donne M. l'Abbé Banier, emploie le terme ****, pour faire voir qu'il n'excluait rien ; & quand il parle de Jupiter, il dit qu'il régnait sur le Ciel, l'air, les nuages & la Terre commune à tous les êtres vivants. Il ne dit point aussi que Pluton commandait sur des lieux bas & occidentaux mais sur les noires ténèbres. Or personne n'ignore que l'Espagne n'est pas un lieu ténébreux. Cette dénomination aurait mieux convenu aux Lapons & aux autres pays qui approchent du Pôle ; mais on aurait été embarrassé de trouver une raison qui eût pu faire donner à Pluton le nom de Dieu des richesses. Les mines d'or des Pyrénées sont venues fort à propos au secours du savant Mythologue qui n'a rien négligé de tout ce qui pouvait appuyer son système.

Le portrait même que les Poètes nous font du séjour de Pluton, ne peut en aucune manière convenir à l'Espagne Lorsque Homère raconte (22). le combat qui se donna entre les Dieux qui favorisaient les Grecs, & ceux qui prenaient le parti des Troyens il die que Pluton Roi des Enfers trembla même sous terre, & sauta tout épouvanté de son trône en bas, lorsque Neptune secoua la Terre entière avec tant de violence que les montagnes en étaient ébranlées jusque dans leurs fondements.

Les idées qu'Homère paraît avoir de Neptune ne s'accordent point non plus avec celles que M. l'Abbé Banier veut nous en donner. Hésiode est en cela de concert avec Homère, & l'un & l'autre donnent à ce Dieu l'épithète de *quassator terrae* ([23]). Je ne vois pas la raison qui ait pu engager les Poètes a qualifier aussi un Amiral : car quelque redoutable qu'il puisse être il n'aura jamais le pouvoir d'exciter des tremblements de terre en tout, ou même en partie. Mais tout cela convient très bien à ces trois Dieux pris hermétiquement, & ce partage est tout naturel de la manière que je l'ai rapporté sur la fin du chapitre précédent, Jupiter y est en effet le dominant, le plus élevé ;

21 Iliad. l. 15. v. 187.

22 Iliad. 1.20. v. 56. & suiv.

23 Hésiod. Opera & dies v. 667. Hom, loc. cit. v. 63.

il y occupe le Ciel philosophique. Neptune vient après, & domine sur la mer ou l'eau mercurielle ; la terre qui surnage, où Jupiter suit les moindres impressions des mouvements de cette eau ; ce qui fait nommer à bon droit Neptune *quassator terrae*. Ces impressions se communiquent même fort aisément à la terre qui est au fond dit vase, à laquelle nous avons donné avec les Philosophes le nom de Pluton. Il n'est donc pas Surprenant qu'Homère feigne que ce Dieu des Enfers ressentit avec frayeur les secousses de la Terre, que Neptune excita. Si des explications aussi simples que celles-là ne satisfont pas un esprit exempt de prévention, je ne sais pas trop s'il faut lui en chercher d'autres.

Mais pour achever de le convaincre, faisons quelques réflexions sut la manière donc les Anciens représentaient Jupiter. Il semble que celui qui avait fait ce Jupiter Olympien sur son trône, dont Pausanias fait mention (24) a voulu mettre devant les yeux tout ce qui se passe dans l'œuvre. Pourquoi ce trône est-il tout brillant d'or & de pierreries, & fait particulièrement d'ébène & d'ivoire ? Pourquoi Jupiter lui-même & la victoire sont - ils aussi d'ivoire & d'or ? Pourquoi son sceptre est-il un composé de tous les métaux réunis ? Pourquoi enfin Jupiter est il représenté la partie supérieure du corps nue, & l'inférieure couverte d'un manteau sur lequel sont peints toutes sortes d'animaux & toutes sortes de fleurs ?

Que le Lecteur se donne la peine de rapprocher cette description de tout ce que nous avons dit de l'œuvre jusqu'ici, il n'aura pas de peine à voir dans l'ébène, l'ivoire & l'or, les trois couleurs principales qui surviennent à la matière pendant les opérations du Magistère ; c'est-à-dire, la noire qui est la clef de l'œuvre, comme elle était celle qui dominait dans le trône de Jupiter ; la blanche représentée par l'ivoire ; & la rouge ou l'or philosophique désignée par l'or. Les autres couleurs moins permanentes, qui se manifestent séparément & intermédiairement, sont symbolisées par les différents animaux & les couleurs variées des différentes fleurs qu'on avoir peints sur le manteau Le coup d'œil & l'ensemble de tous ces objets formaient en même temps une espèce d'arc-en-ciel qui désignait l'assemblage des couleurs, que les Philosophes appellent la queue de paon, Et comme cette Iris Hermétique paraît dans le temps que le Jupiter des sages a commencé à sa montrer, on avait eu soin de marquer cette variété de couleurs par les animaux & les fleurs peints sur son manteau qui ne lui couvrait en conséquence que la partie inférieure. On n'avait représenté que la partie supérieure de son corps nue parce que la couleur grise ou Jupiter se manifeste d'abord à la superficie pendant que le bas ou le dessous est encore

24 In Eliac.

noir, ou couvert du manteau coloré comme la queue de paon. La victoire d'ivoire & d'or indique celle que le corps fixe a remportée sur le volatil, qui lui avait fait la guerre en le dissolvant, le putréfiant pendant la noirceur ,& le volatilisant, La couronne d'olivier est la couronne de paix qui désigne la réunion du fixe & du volatil en un seul corps fixe de manière qu'ils sont inséparables ; aussi Jupiter après sa victoire sur les Géants, n'eut plus aucuns ennemis à combattre, & régna perpétuellement en paix. Mais rien ne prouve mieux pour mon système que le sceptre de Jupiter, fait de tous les métaux réunis, & surmonté d'une aigle. La volatilisation qui se fait de la partie fixe ou aurifique, pouvait-elle être marquée plus précisément que par l'aigle qui enlevé Ganymède, pour servir d'Echanson à Jupiter ? puisqu'on doit se souvenir que cette volatilisation arrive pendant le temps que règne la couleur grise Ces parties volatilisées & aurifiques, qui retombent en rosée ou pluie dorée sur la terre, ou crème grise qui surnage, ne sont- elles pas bien exprimées par le nectar & l'ambroisie que Ganymède versait à Jupiter ? puisque l'eau mercurielle volatile est de même nature que l'or philosophique volatilisé ; qu'ils sont par conséquent immortels, comme l'or est incorruptible. L'une représente donc le nectar ou la boisson ; & l'autre l'ambroisie ou les viandes immortelles des Dieux. On a choisi l'aigle entre les autres oiseaux tant à cause de sa supériorité fur les autres volatils, qu'à cause de sa force & de sa voracité qui détruit, mange dissout & transforme en sa propre substance tout ce qu'elle dévore. On disait aussi qu'elle était la seule entre tous les animaux qui pût regarder le Soleil d'un œil fixe & sans cligner la paupière, peut-être parce que le mercure des Philosophes est le seul Volatil qui puisse s'attaquer à l'or, avoir prise fur lui, & le dissoudre radicalement.

Le sceptre de Jupiter est le symbole des métaux philosophiques par les métaux du vulgaire dont il était composé Ils y aboient tous réunis, mais distingués, comme les couleurs de la matière se manifestent toutes. successivement pour produire une seule chose, pu le sceptre de Jupiter, marque distinctive de sa Royauté & de son Empire. Il est fâcheux que Pausanias n'ait point ajouté à sa description l'arrangement & l'ordre que ces métaux tenaient entre eux ; je suis persuadé qu'on les y remarquait dans l'ordre1 même successif des couleurs de l'œuvre ; c'est-à-dire, le plomb, ou Saturne, ou la couleur noire dans le bas du sceptre ; ensuite l'étain ou Jupiter ou la couleur grise ; puis l'argent, ou la Lune, ou la couleur planche ; après cela le cuivre ou Vénus, ou la couleur jaune-rougeâtre & safranée, le fer, ou Mars, ou la couleur de rouille venait sans doute après & enfin l'or, ou le Soleil, ou la couleur de pourpre. Tout le reste de la description s'accorde trop bien à mon système, pour que ma conjecture ne soit pas fondée. D'ailleurs le sceptre de Jupiter Olympien n'était pas la seule

chose que les Anciens faisaient d'un électre composé de tous les métaux Les Egyptiens représentaient Sérapis de la même manière, & y ajoutaient aussi du bois noir, comme on en mettait au trône de Jupiter Olympien. Tous les Antiquaires savent que par Sérapis on entendait Jupiter, & avec raison ; puisque le bœuf Apis prenait le nom de Sérapis après sa mort, comme la couleur grise ou Jupiter paraît après la noire à laquelle les Disciples d'Hermès ont donné assez communément les noms de *mort*, *sépulcre*, *destruction*, & ont inventé des allégories en conséquence comme on le voit dans les Ouvrages de Flamel, de Basile Valentin, de Thomas Northon & de tant d'autres.

Enfin pour conclure ce chapitre je vais mettre devant les yeux du Lecteur ce qu'Arthéphius (25) dit des couleurs afin qu'il puisse voir si l'application que j'en ai faite est juste. Pour ce qui est des couleurs, celui qui ne noircira point ne saurait blanchir parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, & c'est la marque de la putréfaction & de l'altération ; & lorsqu'elle paraît, c'est un témoignage que le corps est déjà pénétré & mortifié. Voici comme la chose se fait. En la putréfaction qui se fait dans notre eau, il paraît premièrement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras sur lequel on a jeté force poivre & enfuire cette liqueur s'étant elle se blanchit insensiblement en continuant de la cuire, ce qui provient de ce que l'âme du corps surnage au-dessous de l'eau comme une crème qui étant devenue blanche les esprits s'unissent si fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, ayant perdu leur volatilité. C'est pourquoi il n'y a en toute l'œuvre, qu'à blanchir le laton ou leton, & laisser là tous les livres, afin de ne nous point embarrasser par leurs lectures en des imaginations & en des travaux inutiles & ruineux : car cette blancheur & la pierre parfaire au blanc & un corps très-noble par la nécessité de sa fin qui est de convertir les métaux imparfaits en très-pur argent, étant une teinture d'une blancheur très-exubérante, qui les refait & les perfectionne, & qui a une lueur brillance, laquelle étant unie aux corps des métaux imparfaits, y demeuré toujours sans pouvoir en être séparée.

Tu dois donc remarquer ici que les esprits ne sont point rendus fixes que dans la couleur blanche, & par conséquent qu'elle est plus noble que celles qui l'ont devancé, & on doit toujours la souhaiter, parce qu'elle est en quelque façon & en partie l'accomplissement de tonte l'œuvre : car notre terre se pourrit premièrement dans la noirceur, puis elle se nettoie en s'élevant & en se sublimant, & après qu'elle est desséchée, la noirceur disparaît & alors elle blanchit, & la domination humide & ténébreuse de la femme ou, de l'eau finit.

25 De l'Art Secret.

C'est alors que le nouveau corps ressuscite transparent, blanc & immortel, & qu'il est victorieux de tous ses ennemis. Et de même que la chaleur agissant sur l'humide produit la noirceur ou la première couleur principale qui se manifeste ; la même chaleur continuant son action & agissant sur le sec, elle produit aussi la blancheur, qui est la seconde couleur principale de l'œuvre. Et enfin la chaleur agissant encore sur le corps sec elle produit la couleur orangée & ensuite la rougeur qui est la troisième & dernière cou-leur du Magistère parfait. Ce texte d'Artéphius montre aussi assez clairement pourquoi on immolait à Jupiter des chèvres, des brebis & des Taureaux blancs. Ces différentes couleurs expliquent en même temps les diverses métamorphoses de Jupiter, qu'un ancien Poète a renfermées dans les deux vers suivants :

Fit taurus, cygnus, satyrusque, aurumque ob amoren. Europa, Laedes, Antiopae, Danaes.

CHAPITRE V.

Junon.

J'ai dit quelque chose de Junon dans les deux chapitres précédents ; mais une aussi grande Déesse mérite bien qu'on entre dans un plus grand détail sur Son histoire, puisque Son mariage avec Jupiter, son frère, la rendit une des plus grandes Divinités du Paganisme Elle était fille de Saturne & de Rhéa & Sœur jumelle de Jupiter. Les Grecs la nommaient Héra ou Mégalé la Maîtresse la Grande. Homère nous apprend (26) qu'elle fut nourrie & élevée par l'Océan & par Thétis, Sa femme ; d'autres disent par Eubea, Porsymna & Aerea, filles du fleuve Astérion ; d'autres enfin prétendent que les Heures présidèrent à son éducation. Le Poète que nous venons de citer la dit née à Argos (27) : *Junoque Argiva, atque Alalcomenia Minerva*. Les Samiens disputaient cet honneur à ceux d'Argos ; c'est pourquoi on la nommait indifféremment la Samienne & l'Argotique : mais comme elle était sœur jumelle de Jupiter, elle dut venir au monde dans le même endroit que lui.

Ce frère qui l'avait aimée dès sa plus tendre jeunesse, sentit augmenter son amour avec l'âge, & cherchant les moyens d'en jouir, se changea en coucou, comme nous l'avons dit satisfit sa passion, & l'épousa ensuite Solennellement. Il en eut un fils, nommé Mars, & selon Apollodore, Hebé, Illythye & Argé. Hésiode lui donne quatre enfants, Hébé, Vénus Lucine & Vulcain ; d'autres y

26 Iliad. 1. 14. v. 202.

27 Ibid. I. 4.

joignent Typhon ; & Lucien (1 Dialog.) la fait mère de Vulcain sans avoir connu d'hommes. Ces Mythologues ont même traité allégoriquement ces générations, puisqu'ils feignent que Junon devint mère d'Hébé, pour avoir mangé des laitues ; de Mars, en touchant une fleur; & de Typhon, en faisant sortir de terre des vapeurs qu'elle recueillit dans son sein.

Jupiter & Junon ne donnèrent pas l'exemple d'une union douce, & d'un mariage paisible : c'étaient presque toujours des querelles & des guerres entre eux. Jupiter qui était fort adonné aux femmes, ne souffrait pas patiemment les reproches Jaloux de Junon. Il la maltraita en toutes manières, jusqu'à la suspendre en l'air par les bras au moyen d'une chaîne d'or, & lui mit à chaque pied une enclume. Les Dieux en furent indignés, & firent leur possible pour l'en retirer ; mais ils ne purent y réussir (*Homer. Iliad. Lib. 15. v. 18. & seq.*). Lysimaque d'Alexandrie rapporte (*In reb. Theb. 1. 13. & Pausan, in Corinth.*) qu'il y avait près d'Argos une fontaine nommée Canatho, où Junon se baignait une fois par an, & y recouvrait sa virginité à chaque fois.

Elle avait quatorze Nymphes à sa suite; mais Iris était celle qu'elle employait le plus.

Sunt nihi bis septem prastanti Corpore Nymphtae. Aeneid. 1. I.

Junon fut aussi regardée comme la Déesse des richesses. Les promesses qu'elle fit à Paris, pour l'engager à prononcer son jugement en sa faveur lorsqu'elle se présenta devant lui avec Pallas & Vénus, en sont une grande preuve. Ovide les décrit ainsi (Epist. Parid.) :

Tantaque vincendi cura est ; ingentibus ardent
Judicium donis sollicitare meum.
Regna Jovis conjux, virtutem filia jactat ;
Ipse potens dubito, fortis an esse velum.

Entre les oiseaux, le paon était particulièrement consacré à Junon, à cause sans doute, disent quelques Mythologues, que cette Déesse le choisit préférablement pour mettre sur les plumes de sa queue les yeux d'Argus, après que Mercure l'eut tué. L'oison était aussi un des oiseaux consacrés à Junon, & la vache blanche encre les animaux à quatre pieds, suivant ces paroles de Virgile :

Ipsa tenens dextra pateram pulcherrima
Dido, Candentes vacccoe média inter cornua fundit.

Aeneid. 1.4.

Sans doute, parce que chez les Egyptiens, la vache était le symbole hiéroglyphique de Junon.

On représentait ordinairement Junon assise, vêtue, avec un voile quelquefois sur la tête, un sceptre à la main ; mais cela est assez rare, c'est plus souvent une espèce de pique : on la voit aussi avec une patère. Mais en général les images de Junon ne sont pas aisées à distinguer de celles de plusieurs autres Déesses. Le paon est son seul attribut distinct avec la patère, comme l'aigle est celui de Jupiter ; car pour les autres, ils dépendent ordinairement ou du caprice de l'Artiste, ou de la fantaisie de celui qui commandait la statue ou le monument, ou selon le nom ou, le titre sous lesquels on invoquait cette Déesse. Je laisse le détail des noms de Junon à ceux qui font des Mythologies en forme.

Les explications que j'ai donné des différentes circonstances de l'histoire de Jupiter, dévoilent une partie de celle de Junon. Quand on sait ce que c'était que ce Dieu, on devine aisément ce que pouvait être sa sœur jumelle. Ceux d'entre les Mythologues qui ont pensé que le nom Héra de cette Déesse était une simple transposition de lettres, & qu'en les remettant à leur place, on trouvait *aer* ; que par conséquent Junon & l'air étaient une même chose ; ceux-là, dis je, ont touché plus près du but que les autres. L'Auteur qui a pris le nom d'Orphée, favorise cette opinion, quand on prend ses termes à la lettre (*Hymn. in Junonem*.). Il paraît que Virgile a été du même sentiment, lorsqu'il a dit que Junon excitait la grêle & le tonnerre :

Ris ego nigrantem commista grandine nymbum
Desuper insundam, & tonitru coelum omne ciebo.

AEneid.1. 4. 4.

Ceux qui, suivant Homère, prirent soin de l'éducation de Junon, indiquent quel air on doit entendre par cette Déesse ; c'est-à-dire, Océan & Thétis, où l'eau. Les trois Nymphes que d'autres y substituent, né signifient que la même chose, puisqu'on les dit filles du fleuve Astérion ; mais elles désigneraient plus particulièrement quelle était cette eau par le nom de leur père, si l'on ne savait d'ailleurs qu'Océan & Thétis étaient regardés eux-mêmes comme Dieux.

Junon étant donc sœur jumelle de Jupiter, elle n'a pu naître qu'en même temps que lui. Et comme l'air qui se trouve dans le vase au-dessus de la matière dissoute, se remplit de vapeurs qui s'en élèvent, dans le temps que le Jupiter philosophique se forme, il était naturel de personnifier aussi cette humidité vaporeuse & aérienne ; c'est donc à cette humidité volatile & toujours en

mouvement, suspendue néanmoins au haut du vase, & comme appuyée sur la terre qui surnage l'eau mercurielle, qu'on a jugé à propos de donner le nom de Héra, ou sauf de Jupiter. Plusieurs Mythologues qui ont voulu allégorifier l'histoire de Junon, & l'appliquer à la Physique, n'ont pas pris écrit Déesse pour l'air pris en lui-même ; mais pour l'humidité qui y est répandue. Océan ou la mer des Philosophes avec Thétis sont donc véritablement ceux qui ont pris soin de l'éducation de Junon, puisqu'ils ont fourni de quoi l'entretenir, par les parties volatiles qui s'en sont sublimées. Le nom de la Nymphe Aéréa, qui vient d'ακρος, *summus*, *excelsus*, marque que Junon était dans un lieu élevé.

Jupiter & Junon étant nés ensemble, & toujours l'un près de l'autre, il n'est pas surprenant que ce frère ait aimé sa sœur dès la tendre jeunesse. Par leur situation dans le vase, ils étaient comme inséparables ; cette inclination se fortifia de manière qu'ils prirent enfin le parti de s'épouser. Les Philosophes parlent si souvent de cette sorte de mariage entre le frère & la sœur, le Roi & la Reine, le soleil & la Lune, &c. qu'il est inutile d'expliquer celui-ci par leurs textes. J'en ai déjà rapporté & peut-être en citerai-je encore dans la suite ; une répétition si réitérée deviendrait ennuyeuse. Les brouilleries qui s'élevèrent dans ce ménage venaient de la jalousie de Junon. Et comment en effet n'aurait-elle pas été susceptible de cette folle passion? Jupiter se trouvait sans cette entre son épouse & quelques Nymphes ; c'est-à-dire, entre les vapeurs humides de l'air renfermé dans le haut du vase, & l'eau mercurielle sur laquelle il nageait & même les parties les plus pures qui s'élevaient du fond du vase pour s'unir à lui. Nous expliquerons ce qui regarde ces Maîtresses de Jupiter, en parlant de ses fils. Les allées, les venues de cette épouse jalouse ne représentent-elles pas bien les différents mouvements de cette vapeur?

Jupiter ennuyé de ses reproches, la suspendit en l'air de la manière que nous l'avons rapporté. L'or philosophique volatilisé formait la chaîne qui tenait cette Déesse suspendue. En vain les aunes Dieux voulurent-ils la mettre en liberté, ils ne purent y réussir, parce que cette chaîne de parties d'or volatilisé, se succède sans cesse jusqu'à ce qu'elle vienne se réunir à Jupiter, avec cette humidité. Alors la paix se fait entre le fixe & le volatil, entre Jupiter & Junon. Les enclumes qu'elle avait aux pieds, sont un vrai symbole du fixe, par leur poids énorme qui les rend solides & fixes dans la situation où on les met. On suppose tout naturellement que cette pesanteur tirait Junon vers la terre, afin de désigner la vertu aimantine de la partie fixe, qui attire la partie volatile à elle, & avec laquelle elle se réunit à la fin.

Lysimaque d'Alexandrie (*L. 13. rerum Theban*) & Pausanias (*in Corynth.*), nous apprennent que le recouvrement de la virginité de Junon dans la fontaine

Canatho, était un secret qu'on ne dévoilait qu'à ceux qui étaient initiés dans les mystères. Ce secret n'était autre que cette vierge philosophique, cette vierge ailée ou volatile, qui, suivant l'expression de plusieurs Philosophes, conservé sa virginité, malgré sa grossesse (*d'Espagnet Cant. 58.*), quand elle est bien lavée.

Junon, quoique vierge, eut donc plusieurs enfants, entre lesquels quelques-uns n'eurent pas Jupiter pour père. La naissance de Typhon s'explique d'elle-même, puisqu'il n'était guère possible que les vapeurs qui s'élèvent de la terre philosophique, ne fussent reçues dans le sein de celles qui voltigent déjà dans le haut du vase. Nous parlerons des autres dans leur lieu.

On voit déjà pourquoi Junon était regardée comme Déesse des richesses. La chaîne d'or à laquelle elle était suspendue, le feu philosophique ou le soufre qu'elle engendra de Jupiter sont l'une & l'autre sa source de ces richesses : & les quatorze Nymphes qui accompagnaient cette Déesse, sont les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ce but, c'est-à-dire, les parties volatiles aqueuses, sublimées sept fois dans chacune de ces deux opérations. Si Iris est la Nymphe favorite, c'est par la même raison qui fit donner la préférence au paon, pour placer sur sa queue les yeux d'Argus, & que ces couleurs de l'arc-en-ciel sont bien plus manifestes & plus distinguées dans l'œuvre, que ne le sont les autres parties volatiles.

On peut enfin voir Jupiter & Junon dans Osiris & lus. Ils sont à peu près la même chose, & peu s'en faut que les Mythologues ne les aient confondus, puisque les Egyptiens les disaient également enfant de Saturne. Jupiter sous cette couleur grise, est aussi, un feu caché, comme une étincelle sous la cendre ; c'est lui qui, comme Osiris, anime tout dans l'œuvre, & donne la vie à cette humeur qui produit tout par son moyen. C'est de-là que naît ce Vulcain, ou cette minière du feu céleste, qui a fait dire que ce Dieu boiteux forgeait les armes & les meubles de Jupiter & des autres Dieux. La nature aqueuse de Junon est indiquée par la patère qu'on lui donne pour attribut, de même que le paon, parce que les couleurs variées de sa queue prouvent en se manifestant sur la matière, qu'elle se dispose à la volatilisation, & qu'elle est déjà dissoute ; ce qui annonce l'arrivée ou la présence de Junon.

Noël le Comte (*Myth. 1. 2.*) avoué que les Chimistes de son temps expliquaient les fables de Jupiter & de Junon dans le goût de celle de Saturne ; & voici ses termes : « Junon, disent-ils, est fille de Saturne & d'Opis sœur & femme de Jupiter, Reine des Dieux, Déesse des richesses.

Elle préside aux mariages & aux accouchements. Tout cela n'est autre chose que

l'eau de mercure appelée Junon. On la dit fille de Saturne, parce qu'elle en est formée, & qu'elle distille de la terre. Cette terre donne des richesses ou l'or chimique, parce qu'elle distille en même temps Junon & Jupiter, ou l'eau de mercure, & qu'elle laisse le sel au fond du vase de verre & dans le grand vase Mais comme l'eau de mercure distille la première dans le vase, ils disent que Junon naquit avant Jupiter. »

Il paraît par ce galimatias de Noël le Comte, que les Chimistes de son temps faisaient une application de la Fable à la Chimie, & pensaient comme nous, que cette science était le véritable objet de toutes ces fictions : mais comme ce Mythologue n'était pas au fait de la Chimie Hermétique, ou il a mal interprété les idées des Philosophes à cet égard, ou il a puisé ses interprétations dans celles de quelques Chimistes qui n'étaient pas plus au fait que lui.

CHAPITRE VI.

Pluton & l'Enfer des Poètes.

De quelque manière qu'on envisage l'Enfer des Poètes, il n'est pas possible d'en faire l'application aux Pays d'Italie & d'Espagne, Selon le sentiment de M. l'Abbé Banier, ni même dans la Thesprotie. A prendre l'opinion la plus reçue des Mythologues, l'idée de l'Enfer est venue d'Egypte ; & si l'on en croit Diodore de Sicile (L. I. c. 36.), « Orphée porta de ce pays dans la Grèce toute la fable de l'Enfer. Les supplices des méchants dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs-Elysées, & quelques antres idées semblables sont, suivant cet Auteur, visiblement prises des funérailles des Egyptiens. Mercure, conducteur des âmes chez les Grecs, a été imaginé sur un homme à qui l'on remettait *anciennement* en Egypte le corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le recevait avec un masque à trois têtes, comme celle de Cerbère. Orphée ayant parlé en Grèce de cette pratique, Homère en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée » :

Avec son caducée, aux bords des fleuves sombres,
Mercure des Héros avait conduit les ombres.

(Traduct. de M. Terasson.)

Le terme d'anciennement qu'emploie, Diodore, pourrait faire soupçonner avec raison que ce n'était pas un usage de son temps, & qu'il pouvait bien n'avoir appris & raconté tout ce qu'il en dit, que sur la foi d'une tradition populaire, sur laquelle on ne doit pas toujours faire beaucoup de fond. L'envie de faire tout venir à sa façon de penser, peut aussi avoir beaucoup influé dans les explications qu'il en donne, & les applications qu'il en fait.

Mais enfin c'est des Pères des Fables que nous devons prendre l'idée de l'Enfer fabuleux. Les descriptions qu'ils nous en font ne conviennent point à l'Espagne, ni à la Thesprotie, ni par conséquent aux pays prétendus soumis à la domination de Pluton. Il peut bien se faire qu'Orphée ait pris occasion des funérailles des Egyptiens, pour former son allégorie de l'Enfer, & fabriquer sa fable dans le goût des Philosophes qui, comme lui, ont formé les leurs sur les sépulcres & les tombeaux ; témoins Nicolas Flamel, Basile Valentin, & tant d'autres, sans cependant qu'il ait eu en vue de véritables funérailles, mais seulement de feintes & allégoriques, telles que celles du grand œuvre. Comme il avait pris en Egypte les sentiments de l'immortalité de l'âme, peut-être a-t-il donné carrière à son imagination sur l'état où elle était après la mort. Mais rien n'empêche que l'idée qu'Homère & la plupart des Poètes nous donnent du séjour de Pluton, ne convienne très-bien à ce qui se passe dans les opérations du grand œuvre. La différence des états s'y trouve parfaitement, comme on aura lieu d'en être convaincu, lorsque nous expliquerons la descente d'Enée aux Enfers.

Il ne faut point séparer l'idée du Royaume de Pluton de celle de l'Enfer, du Tartare & des Champs-Elysées. Les ténèbres sombres & noires échurent à Pluton dans le partage que les trois frères firent de l'Univers (Iliad. l. 15. v. 191.). Et quelles étaient ces ténèbres ? Le même Auteur nous l'apprend (Ibid, 1. 8. v. 13. & suiv) en divers endroits de son Iliade & de son Odyssée. C'est un lieu ténébreux, un abyme profond, caché sous terre, environné des marais bourbeux du Cocyte & du fleuve Phlégéton (Enéid. 1. 6.). Les portraits que les Poètes nous en font, ne présentent à nos yeux que des spectacles tristes, horribles & effrayants. Il faut franchir tout cela pour arriver au Royaume de Pluton, & l'on ne peut y parvenir, si l'on n'est conduit par une Sibylle.

On convient que toutes ces descriptions sont des fictions pures, il faut donc convenir aussi que le Royaume de Pluton est fabuleux. Car quelle matière l'Espagne ou l'Empire pouvaient-elles fournir aux Poètes pour une description aussi affreuse ? Les Gorgones, les Furies, Caque, Minos & Rhadamanrhe étaient-ils de ces pays-là? Les Danaïdes, Tantale, Ixion & tant d'autres y ont-ils jamais été ? Ces lieux sont-ils même si bas par rapport au reste de la Grèce . qu'on puisse dire avec M. l'Abbé Banier (Mythol. Tom. II.), que les Poètes en ont pris occasion de tes appeler l'Enfer ? Une raison aussi faible que celle-là aurait-elle pu faite dire à Homère, que le Tartare est aussi enfoncé au-dessous de la Terre, que la Terre est éloignée du Ciel (Loc. cit.) ? Mais laissons ces difficultés & tant d'autres que les Mythologues seraient bien embarrassés de résoudre ; & voyons quel rapport Pluton peut avoir avec la Philosophie

Hermétique.

Un ancien Poète disait que par Jupiter, on entendait aussi Pluton, le Soleil & Denys :

Jupiter est idem, Pluto, Sol & Dionysus.

Si Pluton est une même chose avec Jupiter, l'histoire de celui-ci étant une allégorie chimique, l'histoire de celui-là ne peut manquer d'en être une ; mais on aura fait allusion à quelque autre partie de l'œuvre, & l'on a feint en conséquence que Pluton était fils de Saturne & de Rhéa.

Strabon (Liv. 3.) dit que Pluton était le Dieu des richesses. Junon, sa sœur, en était la Déesse : Jupiter même en était regardé comme le distributeur. Tout cela marque le grand rapport qu'ils avaient ensemble De tous les Dieux, il est le seul qui ait gardé le célibat, parce que sa grande difformité le faisait fuir de toutes les Déesses. Il enleva néanmoins Proserpine, & la transporta sur son char attelé de chevaux noirs, jusqu'au fleuve *Chémare*, & de la dans son Royaume, comme on peut le voir dans l'Ouvrage que Claudien a fait sur cet enlèvement. Le taureau était fa victime En général toutes celles qu'on immolait aux Divinités infernales, étaient noires (Virg. Aeneid.1. 6.), & les Prêtres mêmes qui faisaient le sacrifice.» s'habillaient de noir dans la cérémonie, comme nous l'apprenons d'Apollonius de Rhodes (Argonaur. 1. 3.). Strabon (Liv.9.) rapporte que sur les rives du fleuve Coralus, où l'on célébrait les fêtes dites Pambéoties, on élevait un autel commun à Pluton & à Pallas, & cela pour une raison mystérieuse & secrète qu'on ne voulait point divulguer parmi le peuple. Ce Dieu portait souvent des clefs au lieu de sceptre.

Cette marque distinctive que l'on trouve dans les monuments qui représentent Pluton, avec l'idée que l'on nous donne de son ténébreux Empire, ne pouvaient guère mieux nous désigner la terre philosophique cachée sous la couleur noire, appelée *clef de l'œuvre*, parce qu'elle se manifeste dès le commencement. Cette terre qui se trouve au fond, du vase, est celle qui échut en partage à Pluton, qui fut en conséquence appelé Dieu des richesses, parce qu'elle est la minière de l'or des Philosophes, du feu de la Nature & du feu céleste, selon l'expression de D'Espagnet (Can. 122, & 123.). C'est ce qui a fait dire que Pluton faisait son séjour sur les Monts-Pyrénées. Les Anciens parlent de ces montagnes comme fertiles en mines d'or & d'argent : on dit même, par une espèce d'hyperbole, que ces montagnes & leurs collines étaient presque toutes des montagnes d'or (Possidonius.). Aristote nous apprend que les premiers Phéniciens qui y abordèrent, y trouvèrent une si grande quantité d'or & d'argent, qu'ils firent

leurs ancres de la matière précieuse de ces métaux. En fallait-il davantage pour feindre que des lieux si riches étaient le Séjour du Dieu des richesses ? Ajoutez à cela que le nom même des Pyrénées exprimait parfaitement l'idée du feu précieux de la terre philosophique, puisqu'il semble venir de πυρ, *ignis*, & de laudo. Cette qualité ignée de Pluton lui fil élever un autel commun avec Pallas, par la même raison, que cette Déesse en avait aussi un commun avec Vulcain & Prométhée.

Etabli dans l'Enfer ou sa partie inférieure du vase, Pluton était comme méprisé des Déesses qui faisaient leur séjour avec Jupiter dans la partie supérieure. Il se trouva donc dans la nécessité d'enlever Proserpine de la manière que je l'expliquerai dans le Livre suivant. La situation du Royaume de ce Dieu fit feindre qu'il se précipita avec elle dans le fond d'un lac ; parce que cette terre, après s'être sublimée à la superficie de l'eau mercurielle, se précipite en effet au fond d'où elle était élevée, lorsqu'elle est parvenue à la couleur blanche désignée par le nom de Perséphone, de Proserpine. Le taureau était consacré à Pluton, par la même raison que le taureau Apis l'était à Osiris, puisque le nom de celui-ci signifie un feu caché, & que Pluton en est la minière. On verra, ce qu'il faut entendre par Cerbère & les autres monstres de l'Enfer, dans le chapitre de la descente d'Hercule dans ce séjour ténébreux, & dans les explications que nous donnerons de celle d'Enée à la fin du sixième Livre.

CHAPITRE VII.

Neptune.

LES Anciens & les Modernes sont également partagés au sujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un Etre physique ou une Divinité naturelle, qui désigne l'eau sur laquelle il présidait. Les Philosophes Stoïciens convinrent que ce Dieu était une intelligence répandue dans la Mer, comme Cérès était celle de la Terre : mais Cicéron avoue (De Nat. Deor. 1. 3.) qu'il ne concevait ni ne soupçonnait même pas ce que ce pouvait être que cette intelligence. Si nous en croyons Hérodote (L. 2. c. 51. 92.), les Grecs ne reçurent point ce Dieu des Egyptiens, qui ne le connaissaient pas, & qui ne lui rendirent aucun culte, quand ils l'eurent mis au nombre des leurs. Mais, suivant le même Auteur, les Libyens lavaient toujours eu en grande vénération. Sur le témoignage de Lactance, d'après Ephémère, Dom Pezron & M. le Clerc l'ont pris pour un Dieu animé, pour un personnage réel. Ce sentiment était trop favorable au Système de M. l'Abbé Banier, pour ne pas l'adopter ; & il est convaincu, dit-il (Tom. II. p. 198.), que Neptune était un Prince de la race des Titans. Homère & Hésiode le disent fils de Saturne & de

Rhéa, & frère de Jupiter & de Pluton, Rhéa l'ayant caché pour le soustraire à la voracité de Saturne, dit qu'elle était accouchée d'un, poulain, que le Dieu dévora de même que les autres enfants de sa femme. Voilà l'origine de la fiction qui porte que ce Dieu de la Mer avait le premier appris à élever des chevaux ; de qui a fait dire à Virgile (Georg. 1. 4. v. 13.) : *Et vous, Neptune, à qui la Terre frappée de votre trident, offrit un cheval fougueux*.

Comme il serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'attribuer à un seul Neptune pris pour un personnage réel, & pour un Prince Titan, toutes les histoires mises sur le compte de ce Dieu, on a eu recours a la ressource ordinaire, & l'on en a supposé plusieurs du même nom. On a fait de celui de Libye un Prince Egyptien, qui eut pour enfants Belus & Agenor (Yoffius de Idolo.) ; & l'on dit qu'il vivait vers Fan 1483 avant Jésus-Christ. Mais si ce Prince était Egyptien, comment était-il ignoré en Egypte ? Et si ce Dieu n'y était pas connu, que deviendra le prétendu sacrifice que l'on supposé qu'Amymone, mère de Nauplius, & fille de Danaüs, Egyptien, voulut faire à Neptune, lorsqu'elle fut poursuivie par un satyre qui voulait lui faire violence (Philost. Fable de Neptune.) ?.

Au reste, Neptune, fils de Saturne & de Rhéa, & celui qui donne lieu à ce chapitre, eut pour femme Amphitrite, fille de l'Océan & de Doris, de laquelle & de ses concubines il eut un grand nombre d'enfants. Libye lui donna Phénix, Pyrène, Io, que quelques-uns disent fille du fleuve Inaque. C'est cette Io dont Jupiter jouir, caché dans un nuage ; Junon les prit presque sur le fait. Jupiter, pour dérober sa Maîtresse à la, fureur jalouse de Junon changea Io en vache blanches Junon mit Argus à sa suite pour examiner sa conduite y & après que Mercure eut tué Argus, Junon envoya un Taon qui tourmenta si fort Io, qu'elle se mit à parcourir les mers & les terres, jusqu'à ce qu'étant enfin arrivée sur les bords du Nil, elle y reprit sa première forme, &, selon les Grecs, y fut adorée par les Egyptiens sous le nom d'Isis (Ovid. Metamorph. 1. I.). De là les cornes que l'on mettait sur la tête d'Isis, & qu'on l'appelait, tantôt la Lune, & tantôt la Terre. La vache était aussi l'hiéroglyphe d'Isis, comme le taureau était celui d'Osiris.

Neptune avec Apollon & Vulcain bâtirent les murailles de Troye. Laomedon qui les avait employés, ayant refusé de payer à Neptune le salaire dont ils étaient convenus, ce Dieu ravagea les champs & la Ville, & envoya un monstre pour dévorer Hésione, fille de ce Roi. Comme je dois expliquer cette fiction dans l'histoire des travaux d'Hercule, je n'en dirai pas davantage ici.

Le sceptre de Neptune était un trident. Ce Dieu était porté sur une conque

marine tirée par quatre chevaux ou par quatre veaux marins. Ses yeux étaient bleus ; son habillement était de la même couleur, & ses cheveux. On lui immolait des taureaux, suivant Homère :

Cyaneos crines taurin mactetur habenti. Odys.1. 15

Et Virgile :

Taurum Neptuno ; taurum, tibi pulcher Apollo. AEneid. 1. 5.

L'Oracle lui avait décerné cette victime, parce qu'on dit que les Perses ayant laissé beaucoup de bœufs à Corcyre, un taureau en revenant du pâturage, allait vers la mer, & y jetait des mugissements effroyables. Le Vacher s'y transporta, & y aperçut une prodigieuse quantité de thons. Il en fut avertir les Corcyriens, qui se mirent en devoir de les pêcher, mais inutilement. Ils consultèrent l'Oracle là-dessus, qui leur ordonna d'immoler un taureau à Neptune. Ils le firent, & prirent ces poissons (Pausan. in Phoc.). D'autres Mythologues prétendent qu'on immolait cette victime à Neptune, & qu'on le nomma μυκητιας à cause du bruit de la met qui ressemble aux mugissemens des taureaux. On l'appelait encore ταυζος ou ταυρεος, & les fêtes qu'on célébrait en son honneur, ταυρεια.

On attribuait à Neptune les tremblements & les autres mouvements extraordinaires qui arrivaient sur la terre & dans la mer ; j'en ai dit les raisons dans le chapitre de Jupiter, outre les témoignages d'Homère & d'Hésiode que j'ai rapportés a ce sujet. Hérodote (L. 7. c. 129.) lui donne aussi le titre de *terrae quassator*.

On met bien des galanteries sur le compte de Neptune, & pour réussir dans ses amours, il se métamorphosa plus d'une fois, à l'exemple de Jupiter, son frère. Arachné dans le bel ouvrage qu'elle fit en présence de Minerve, y rassembla l'histoire de tous ces changements. Amphitrite, sa femme, lui donna Triton ; de la Nymphe Phénice, il eue Protée. Sous la forme du fleuve Enipe, il courtisa Iphimédie, femme du Géant Aloëus, & en eut Èphialte & Otus ; sous celle d'un bélier, il séduisit Bisaltis ; sous celle d'un taureau, il eut affaire avec une des filles d'Eole ; sous celle d'oiseau, il eut une aventure avec Méduse, il prit la forme d'un dauphin dans celle de Mélanine, & enfin celle de cheval, pour tromper Cérès.

Triton devint le Trompette & le Joueur de flûte de Neptune. Il eut une fille,

nommée Tritie, Prêtresse de Minerve. Cette Tritie ayant eu affaire avec Mars, elle devint mère de Mélanippe. Triton fut cause en partie de la victoire que Jupiter remporta sur les Géants. Ceux-ci surpris d'entendre tout-à-coup le son de la conque marine que Triton faisait retentir, prirent aussitôt la fuite. Les Poètes ont feint que ce dernier avait la nature humaine dans toute la partie supérieure du corps, & la forme d'un dauphin depuis la ceinture jusqu'en bas ; que ses deux jambes formaient une queue fourchue, retroussée comme un croissant. Ses épaules étaient de couleur de pourpre. Les Romains mettaient un Triton sur le sommet du temple de Saturne.

J'ai parlé de Neptune plus d'une fois ; & l'on a vu pourquoi il était fils de Saturne & de Rhéa. Il est proprement l'eau ou la mer philosophique qui résulte de la distillation de la matière. Il est donc, raisonnable de le regarder comme le père des fleuves, le Prince de la mer, & le Seigneur des ondes. Par sa nature liquide & fluide, & par sa facilité à se mettre en mouvement, il excite les tremblements, tant de la terre qui est au fond du vase, que de celle qui lui surnage. La vigueur & la légèreté avec lesquelles courent les chevaux, ont engagé les Poètes à feindre que son char était tiré par quatre de ces animaux ; & afin de designer la volatilité de cette eau, ils ont supposé qu'ils couraient même sur les ondes de là mer, & que ce Dieu était toujours accompagné de Tritons & de Néréides, qui ne sont autres que les parties aqueuses, de *humidus*. Ayant remarqué que cette eau philosophique avoir une couleur bleue, qui lui à fait donner le nom d'eau céleste, les Poètes Philosophes ont feint que Neptune avait des cheveux, des yeux & des vêtements bleus. Sa légèreté, malgré son poids, c'est-à-dire sa volatilité, malgré sa pesanteur, fit dire à Rhée qu'elle était accouchée d'un poulain, & donna occasion à sa métamorphose en cheval, lorsqu'il voulut tromper Cérès ou la terre philosophique ; parce qu'on a fait allusion à la légèreté du cheval dans la course, malgré la masse pesante de son corps. On a feint par la même raison son changement en oiseau. On sait ce que signifie le taureau ; une explication si répétée deviendrait ennuyeuse.

Quant à Triton, sa forme & sa naissance indiquent assez qu'il est ce qui résulte de l'eau philosophique ; sa queue fourchue en croissant désigne la terre blanche, ou lune des Philosophes, & la couleur de pourpre de ses épaules marque celle qui survient à la matière après la blanche. S'il fut la cause que Jupiter remporta la victoire sur les Géants, c'est parce que ce Dieu n'est tranquille & paisible possesseur de son trône, qu'après que la matière est parvenue au blanc, & qu'elle commence à cesser d'être volatile.

Dans certain temps des opérations, à mesure que l'œuvre se perfectionne, l'eau des Philosophes devient rouge ; c'est Neptune qui se joint avec la Nymphe

Phénice, ainsi dite de φοιϖιξ, *purpura*, *puniceus color*. Prothée naît de ce commerce; ce Prothée dont les métamorphoses perpétuelles sont un véritable symbole des changements que les Philosophes disent survenir à la matière du Magistère. C'est de là sans douce que l'Auteur des Hymnes attribuées à Orphée, disait que Prothée était le principe de cous les mixtes :

Gestantem claves pelagi te maxime Protheu
Prisce voco, à quo naturae primordia primum
Edita sunt, formas in multas vertere nosti
Materiam sacram prudens, venerabilis, atque
Cuncta sciens, qua sint, fuerint, ventura trahantur.

Homère s'explique dans le même sens au quatrième livre de son Odyssée :

Concussit cervice jubas leo factus, & inde
Fit draco terribilis, modo sus, modo pardalis ingens,
Alticoma, aut arbor, nunc frigida desluit unda,
Nune ignis crépitat.

Toutes ces métamorphoses donc parle Homère, conviennent très bien à cette matière, puisque les Disciples d'Hermès lui ont donné les mêmes noms que le Poète donne à Prothée, parce qu'ils ont fait allusion, tant aux différentes couleurs qu'elle prend, qu'aux divers changements qu'elle éprouve dans le cours des opérations.

Elle est appelée lion, lorsqu'elle est parvenue au rouge dans le premier œuvre ; *dragon*, dans la putréfaction du second ; *cochon* ou corps immonde, à cause de sa puanteur dans la dissolution ; *léopard*, *tigre*, *queue de paon*, lorsqu'elle se revêt des couleurs de l'Iris ; arbre *solaire* ou *lunaire*, quand elle passe au blanc ou au rouge ; *eau*, parce qu'elle en est une ; & enfin *feu*, quand elle est soufre ou fixée.

Quant aux propriétés qu'Orphée lui attribue d'être le principe de tout, d'avoir les Clefs de la mer, & de se manifester dans tous les mixtes de la Nature, les Philosophes en disent autant de leur matière. Ecoutons le Cosmopolite (Enigme aux enfants de la vérité.) : « Cette eau, dit-il, est-elle connue de beaucoup de personnes, a-t-elle une nom propre ? Il (Saturne) me disait à haute voix : peu la connaissent mais tous la voient, & l'aiment. Elle a plusieurs noms ; mais celui qui lui convient le mieux, est l'*eau de notre mer*, eau de vie qui ne mouille point les mains. Je lui demandai encore : s'en sert-on à d'autres usages ? Il me répondit : toutes les créatures s'en servent, mais invisiblement. Produit-elle quelque chose, lui dis-je ? Il me répliqua : toutes choses se font d'elle, vivent d'elle, & dans elle. C'est le principe de tout ; elle se mêle avec tout. Vous qui

demander à Dieu le don de la Pierre Philosophale, dit l'Auteur des Rimes Germaniques (Théatr. Chymiq. T. 6.), gardez-vous bien de la chercher dans les herbes, les animaux, le Soufre, le mercure & les minéraux ; le vitriol, l'alun, le sel ne valent rien pour cela ; le plomb, l'étain, le cuivre le fer n'y sont point bons ; l'or même & l'argent ne peuvent rien pour le Magistère ; mais prenez Hylé, ou le chaos, ou la première matière, principe de tout, & qui se spécifie dans tout. »

Cette matière n'a point de forme déterminée, dit un autre Auteur anonyme (Ibid.) ; mais elle est susceptible de toutes les formes ; c'est le Prothée des Anciens, qui, comme dit Virgile,

Omnia transformat sese in miracula rerum. Georg. 4.

Elle est l'esprit universel du monde, une substance humide, subtile, une vapeur visqueuse, qui cependant ne mouille pas les mains ; d'elle vient la rose, la tulipe, l'or & les autres métaux, avec les minéraux, & en général tous les mixtes. Elle produit le vin dans la vigne, l'huile dans l'olivier, le purgatif dans la rhubarbe, l'astringent dans la grenade, le poison dans l'un & le contre-poison dans l'autre ; & enfin, suivant Basile Valentin (12 Clefs), *elle est toute chose dans toute chose*.

Il me reste à parler d'un autre enfant de Saturne, mais qui ne l'était pas de Rhéa. C'est de Chiron le Centaure, qu'Apollonius de Rhodes dit être fils de Phillyre :

Ad mare descendit montis de parte suprema Chiron Philtyridas, L. I. Argonaut.

Et Ovide ;

Et Saturnus equo geminum Chirona creavit. Métam. 1. 6.

Suidas le croyait fils d'Ixion, comme les autres Centaures. Il serait assez difficile d'excuser Palephate sur l'explication qu'il donne des Centaures, elles sont un peu ajustées au Théâtre, pour me servir des termes de M. l'Abbé Banier ; & les raisons qu'Isaac Tzetzès emploie pour contredire & censurer Palephate, ne valent pas mieux. Les Historiens rapportent qu'il y a eu de vrais Centaures ; au moins Pline (L. 7. c. 3.) dit-il en avoir vu un à Rome, qu'on apporta d'Egypte sous l'empire de Claude. S. Jérôme fait la description de l'Hippocentaure que Saint Antoine rencontra dans le désert, lorsqu'il allait voir Saint Paul Hermite. Mais les Poètes parlent des Centaures comme d'un peuple, & non comme de quelques productions monstrueuses & rares de la Nature. Lucrèce avec beaucoup d'anciens Auteurs ont regardé toutes les histoires de ces monstres demi-hommes & demi-chevaux, comme des fictions toutes pures.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Esse queat duplici natura & corpore bino
Ex alienigenis membres compacta potestas.

Galien lui-même nie aussi l'existence de ces monstres. « Il faut donc, suivant M. l'Abbé Banier (Tom. III. 1. 2. c. II.), ranger tout ce que disent sur ce sujet Philostrate & Lucien, l'un dans le Tableau des Centaurelles, l'autre dans la belle n description du Tableau de Xeuxis, parmi les êtres qui ne subsistèrent jamais que dans le pays des tapisseries. » C'était aussi le cas qu'en faisait Rabelais. Je passerai ici sur les explications que M. Newton & quelques autres ont données de Chiron. Je dois m'en tenir à ce qu'en rapporte la Fable, & je dis avec elle, que ce fils de Saturne épousa Chariclo, fille d'Apollon ou de l'Océan. Elle lui donna une fille, nommée Ocyroé.

Chiron avait comme les autres Centaures la figure humaine dans la partie supérieure du corps, & la forme d'un cheval dans toute la partie inférieure. Il naquit ainsi, de ce que Saturne étant surpris par Rhéa, lorsqu'il était avec Phillyre, il se métamorphosa en cheval pour s'empêcher d'être reconnu. Chiron devint très habile dans la Médecine ; Diane lui apprit l'art de la chasse, & il entendait parfaitement la Musique. Toutes ces sciences lui procurèrent l'éducation de Jason, d'Esculape, d'Hercule & d'Achille. Il maniait un pur sans trop d'attention une flèche d'Alcide, empoisonnée du venin de l'hydre de Lerne ; cette flèche lui tomba sur te pied, & la douleur qu'il ressentit de la blessure fut si vive, qu'il demanda instamment à Jupiter la permission d'en mourir. Elle lui fut accordée, & ce Dieu le mit au nombre des Astres.

On peut juger de ce que signifie Chiron, tant par son père, sa naissance, sa figure & son apothéose, que par les disciples qu'il a eus. Né d'un Dieu fabuleux & Hermétique, pouvait-il ne pas appartenir à cet art ? Il épouse même une fille du Soleil, & de ce mariage vient une autre fille donc le nom signifie une eau qui coule avec rapidité, pour désigner la solution de la matière aurifique en eau. Je laisse les autres explications, parce que j'aurai occasion de parler de ce Centaure dans plus d'un endroit de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

Vénus.

IL n'est point ici question d'un monstre effrayant, tel que l'est un homme demi-cheval. Il s'agit d'une Déesse au sujet de laquelle les beaux esprits de tous les pays ont donné à leur imagination l'essor le plus vif & les plus gracieux. C'est

cette Déesse, mère de l'Amour, née suivant Hésiode, de l'écume de la Mer & des parties mutilées de Cœlus (Théog.) ; ce qui la fit nommer par les Grecs Αφρδιτη. Homère la dit fille de Jupiter & de Dioné. Le sentiment le plus commun est qu'elle naquit de l'écume de la Mer. Le Zéphyr la transporta sur une conque marine dans l'Ile de Chypre, d'où elle fut appelée *Cypris*, & de la à Cythère. Les fleurs naissaient sous ses pas, Cupidon son fils, les Jeux, les Ris l'accompagnaient toujours ; elle faisait enfin la joie & le bonheur des Dieux & des hommes. Une idée aussi riante ne pouvait que rendre agréables les descriptions que les Poètes firent à l'envi de cette Déesse. Rien n'égalait sa beauté. Les Peintres & les sculpteurs saisirent cette idée, & employèrent tout leur art pour la représenter comme ce qu'il y avait de plus aimable dans le Monde. « Voyez cette Vénus, l'ouvrage du savant Apelles, dit Antiparer de Sidon ; voyez comment cet excellent Maître a parfaitement exprimé cette eau écumeuse qui coule de ses mains & de ses cheveux, sans rien cacher de leurs grâces ; aussi dès que Pallas l'eut aperçue, elle tint à Junon ce discours : Cédons cédons, ô Junon ! à cette Déesse naissante si tout le prix de la beauté. » Paris confirma ce jugement en adjugeant la pomme d'or à Vénus, & il en reçut pour récompense Hélène, la plus belle des femmes.

Le plus grand nombre des Grecs & des Romains regarda Vénus comme la Déesse de l'amour & de la volupté. Elle eut en conséquence une infinité de temples, & des femmes lascives & débauchées pour les desservir. Son culte était rempli de cérémonies conformes à ces idées.

Platon, dans son banquet, admettait deux Vénus ; l'une fille du Ciel, & l'autre fille de Jupiter. La première, dit ce Philosophe, est cette ancienne Vénus, fille du Ciel, dont on, ne connaît point la mère, & que nous appelons Vénus la céleste ; & cette autre Vénus récente, fille de Jupiter & de Dioné, que nous nommons Vénus la vulgaire. C'est à ces deux qu'on doit attribuer tout ce que les Auteurs Grecs & Latins disent des diverses Vénus, donc ils parlent sous des noms différents. Leur culte aussi n'était pas le même. Polemus (Ad Timaeum.) dit que celui des Athéniens était très pur. *Athenienes harum rerum observandarum fludiosi, & in sacrificiis Deorum faciendis diligentes ac pii Nephalia sacra faciunt Mnemosynae, Musis, Aurorae, Soli, Lunae, Nymphis, Veneri coelesti*.

Il est en général bien difficile de rien conclure de raisonnable de ce que disent tant d'Auteurs au sujet de cette Déesse, puisqu'ils en parlent, tantôt comme d'une femme débauchée, tantôt comme d'une Déesse. Ils la considèrent quelquefois comme une Planète, & quelquefois ils en parlent comme d'une passion. Les expressions des Poètes sont toujours figurées. Mais étant une Déesse si bienfaisante, & si favorable à la corruption du cœur humain dans

l'esprit du commun, aurait-elle pu trouver quelqu'un qui lui déclarât la guerre? Mais lui-même, ce Dieu de sang & de carnage, vit évanouir toute sa férocité à l'aspect de Vénus. Il était honteux de révérer Mars comme un Dieu, lui qui semblait ne se plaire qu'à la destruction de l'humanité ; mais il était naturel d'accorder les honneurs de la Divinité à Vénus qui était toute occupée à perpétuer les hommes. Mars fut en conséquence regardé comme le Dieu de la guerre, & Vénus comme la Déesse de la paix.

Les Égyptiens & la plupart des anciens Grecs ne prenaient pas Vénus pour la Déesse de la volupté & du libertinage, mais pour la petite fille de Saturne, ayant pour sœur la Vérité cachée dans le fond d'un antre. Il est vrai que quelques-uns en parlaient comme d'une femme belle par excellence. Les libertins qui ne saisirent pas la véritable idée des Auteurs de ces fictions, ne la considèrent plus que comme propre à exciter le feu impur du libertinage ; & ignorants la Vérité, sœur de Vénus, ils prirent occasion de décerner à celle-ci un culte licencieux. Diodore de Sicile qui avait recueilli, autant qu'il avoir pu, les traditions Égyptiennes, dit en parlant des Dieux d'Egypte, que suivant quelques-uns, Chronos étant devenu père de Jupiter & de Junon, Jupiter eue pour enfants Osiris, Isis, Typhon, Apollon, Aphrodite ou Vénus.

M. l'Abbé Banier, après avoir rapporté tous les différents sentiments au sujet de cette Déesse, conclue en ces termes (Tom,II. p. 161.) ; « Pour dire ce que je pense de cette fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phénicie, En effet, il n'y eut jamais d'autre Vénus que la Vénus céleste, c'est-à-dire la Planète de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; & Astarté, femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec celui de cette Planète, ou, ce qui revient au même, cette Vénus Syrienne, la quatrième dans Cicéron, si célèbre dans l'Antiquité. Les Phéniciens, en conduisant leurs Colonies dans les îles de la Mer Méditerranée & dans la Grèce, y portèrent le culte de cette Déesse. » Mais si Vénus & Astarté ne sont qu'une & même Divinité, il faudra donc confondre la planète de Vénus avec la Lune, puisque, suivant ce Mythologue (*Cicéron qui parle des différentes Vénus que la Théologie Païenne reconnaissait, dit (De Nat. Deor. 1. 3.) que la quatrième, qu'on appelait Astarté, était née à Tyr dans la Syrie, & mariée à Adonis. Il aurait parlé plus juste, s'il avait confondue avec la première, qu'il dit avoir été fille du Ciel & de la lumière ; car Astarté était parmi les Syriens la même que la Lune, ainsi que nous le dirons ; cette origine lui convenait parfaitement. M. l'Abbé Banier, Tom. I. p. 546.*), la Lune & Astarté ne différent point entre elles. Or qu'est-ce qui confondit jamais l'une avec l'autre ? Ce n'est donc point par cette raison qu'il faut faire venir de Phénicie ou d'Egypte l'origine de Vénus. Il n'en serait cependant pas moins vrai

que Vénus & Astarté pourraient être une même chose.

Les DiSciples d'Hermès mieux instruits sans doute de l'idée que leur Maître attachait aux Dieux feints de l'Egypte, s'y sont mieux conformés que les Mythologues, & n'ont pas pris Vénus pour la volupté ou l'appétit des animaux pour perpétuer leurs espèces. Ils n'ont point eu en vue la Planète appelée Vénus, ou *Lucifer*, qui parait le matin avant le lever du Soleil, ou le soir avant le coucher de ce flambeau du monde ; puisqu'il n'est pas possible de la faire naître des parties mutilées de Cœlus & de l'écume de la Mer, ni de la dire avec quelque raison fille de Jupiter. Les Chimistes vulgaires ne sauraient aussi attribuer cette filiation au cuivre, à l'égard de l'étain. De quelque manière qu'on l'entende, il ne sera donc pas possible d'accorder la naissance de Vénus avec les raisonnements susdits.

Michel Maïer dit que les Anciens entendaient par Vénus une matière sans laquelle on ne peut faire le grand œuvre, & la plupart des Philosophes paraissent aussi l'avoir prise quelquefois dans ce sens là. Flamel cite ces paroles de Démocrite: « Ornez les épaules & la poitrine de la Déesse de Paphos, elle en deviendra très belle, & quittera sa couleur verte pour en prendre une dorée. Lorsque Paris eut vu cette Déesse dans cet état, il la préféra à Junon & à Pallas. Qu'est-ce que Vénus, dit le même Auteur? Vénus comme un homme a un corps & une âme ; il faut la dépouiller de son corps matériel & grossier, pour en avoir l'esprit tingent, & la rendre propre à ce qu'on veut en faire. »

Philalèthe regardait Vénus comme un des principaux ingrédients qui entrent dans la composition du Magistère (Vade mecum.). D'Espagnet cite à cette occasion ces vers du sixième livre de l'Enéide :

…. Latet arbore opaca
Aureus & soliis, & lento vinmine ramus
Junoni infernae dictus facer ; hunc tegit omnis
Lucus, & obsruris claudunt convallibus umbra,

Vix ea fatus erat geminae, cum forte columbae
Ipsa fsub cri viri coelo venere volantes
Et viridi sedere solo: tum maximus Heros
Maternas agnoscit aves.

Ce Philosophe, à qui Olaus Borrichius dit (Conspect. Chymic. celeb.) : que les amateurs de la Chimie Hermétique ont tant d'obligation, prend toujours Vénus dans le sens philosophique. « Il faut, dit-il (Can. 42.) un travail d'Hercule pour la préparation ou sublimation philosophique du mercure ; car Jason n'aurait

jamais entrepris son expédition sans l'aide d'Alcide. L'entrée est gardée par des bêtes à cornes, qui en éloignent ceux qui s'en approchent témérairement. Les enseignes de Diane & les *colombes de Vénus* sont seules capables d'adoucir leur férocité. Il ajoute au Canon 46 : Cette eau est une eau de vie, une eau permanente très limpide, appelée eau d'or & d'argent. …. Cette substance enfin très précieuse est la *Vénus Hermaphrodite* des Anciens, ayant l'un & l'autre Sexe, c'est-à-dire le soufre & le mercure. Et au Canon 52. Le jardin des Hespérides est gardé par un affreux dragon, dès l'entrée se présente une fontaine d'eau très claire, qui sort de sept sources, & qui se répand partout. Faites-y boire le dragon par le nombre magique trois à fois sept, jusqu'à ce qu'étant ivre, il dépouille son vêtement sale & mal-propre. Mais pour cet effet il faut vous rendre propices *Vénus* porte-lumière, & Diane la Cornue. »

Lorsque les Philosophes ont fait allusion aux couleurs qui se manifestent dans l'œuvre, auxquelles ils ont donné les noms des Planètes, ils ont employé celui de Vénus pour désigner la couleur jaune safranée. C'est dans cette vue que Canachus de Sicyone fît, au rapport d'Erastotenes (Liv. 3.), une Vénus d'or & d'ivoire, ayant un pavot dans une main, & une grenade dans l'autre. Vénus philosophique après la blancheur devint jaunâtre comme l'écorce d'une grenade, & enfin rouge comme l'intérieur de ce fruit, ou comme la fleur du pavot. C'est à cela qu'il faut aussi rapporter ces paroles d'Isimindrius (Code Vérité.) : « Notre soufre rouge se manifeste, quand la chaleur du feu passe les nues, & se joint avec les rayons du Soleil & de la Lune. *Vénus* alors a déjà vaincu Saturne & Jupiter. » Brimellus (Loc. cit.) dit aussi : « Il viendra diverses couleurs (à notre Vénus) ; le premier jour safran ; le second, comme rouille ; le troisième, comme pavot du désert ; le quatrième, comme sang fortement brûlé. »

Le terme d'*airain* que les Adeptes ont souvent employé pour désigner leur matière avant la blancheur, n'a pas peu contribué à faire prendre le change aux Souffleurs & même aux Chimistes vulgaires, qui ont regardé en conséquence le cuivre comme la Vénus des Philosophes. Mais ce qui nous manifeste bien clairement l'idée que les Anciens attachaient à leur Vénus, est non seulement ses adultères avec Mercure & Mars, mais son mariage avec Vulcain.

Ce dernier étant le feu philosophique, comme nous l'avons prouvé, & le prouverons encore, est-il surprenant qu'il ait été marié avec la matière des Philosophes ? S'il surprit cette Déesse avec le Dieu de la guerre, c'est que la couleur de rouille de fer semble être tellement unie avec la couleur citrine & safranée, appelée Vénus i qu'on ne les distingue qu'après que la rouge est dans tout son éclat. Alors Mars & Vénus se trouvent pris dans les filets de Vulcain, & le Soleil qui les y voie, les décèle ; car la couleur rouge est précisément le Soleil

philosophique.

Telle est l'explication la plus naturelle de cette histoire feinte de Vénus. Que les Mythologues se tourmentent l'esprit tant qu'ils voudront, en trouveront ils une plus simple ? M. l'Abbé Banier en rapporte plus d'une, & dit (Tom. II. P. 163) *qu'il donne celle de Paléphate pour ce quelle vaut, parce que cet Auteur a souvent inventé de nouvelles fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même*, ajoute-t-il, *de celle du Père Hardouin, aussi spirituelle que singulière*. Ce savant Mythologue, assez hardi & assez fécond pour en trouver de semblables, n'a cependant pas osé en hasarder une dans cette circonstance : il s'est trouvé ici en défaut, & s'excuse sur *ce qu'il n'est ni possible, ni nécessaire d'expliquer tout ce que les Poètes Grecs ont dit, tant dans cette fable, que dans les autres* (Loc. cit. p. 162.).

Outre les deux Vénus, la céleste & la populaire, dont nous avons parlé, les Anciens en ont introduit beaucoup d'autres, selon les lieux, les temps & les circonstances où ils imaginaient leurs fictions. Mais si l'on examine sérieusement tout ce que ces Amateurs disent de ces différentes Vénus, on conviendra aisément que les plus anciens au moins n'entendent parler que d'une même chose. Que Vénus soit donc fille de Saturne ou de Jupiter ; qu'elle le soit du Ciel & de l'écume de la mer, elle est toujours Vénus, ou une même chose qu'on a prise pour sujet de différentes allégories. Les Philosophes ont imité en cela les Anciens ; car chacun a inventé sur le grand œuvre & ses procédés, des allégories, des fables & des fictions, suivant qu'il était affecté. Il n'en est presque pas deux qui se ressemblent, quoiqu'elles aient toutes la même chose pour objet. Nous achèverons l'histoire de Vénus à mesure que les sujets nous en fourniront l'occasion.

CHAPITRE IX.

Pallas.

JUPITER avait d'abord épousé Métis (Apollod. Bibliot. 1. I.); mais après que cette Déesse eut fait prendre à Saturne une boisson qui lui ne vomir le caillou & ses enfants qu'il avait dévorés, Jupiter avala à sont tour cette fille de l'Océan, après qu'elle fût devenue enceinte. A peine eut-il fait cette belle action, qu'il se sentit femme sans cesser d'être Dieu. Il fallut accoucher, & il ne put le faire qu'avec le secours de Vulcain, qui lui servit dé sage-femme. Ce Dieu de feu lui assena rudement un coup de cognée sur la tête, & l'on vît aussitôt sortir par la plaie une jeune & belle fille armée de pied en cap. Voilà donc Pallas née sans mère du cerveau de Jupiter. Homère (Iliad. 1. 4.) appelle Pallas Alalcomenie, parce que les Alalcoméniens prétendaient qu'elle était née dans leur Ville.

Strabon est du même sentiment dans le neuvième livre de sa Géographie, & dit ensuite dans le quatorzième, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque Minerve y naquit du cerveau de Jupiter.

Plusieurs ont cru que Pallas & Minerve faisaient deux personnes différences ; mais Callimaque assure le contraire, & ajoute que Jupiter, son père, consènt à tout ce qu'elle veut :

Annuit his dictis Pallas, quodque annuit illa
Persicitur. Natae Jupiter hoc tribuit
Ipse Minervae uni, quae sunt patris ominia ferre.

Hymne sur les bains de Pallas.

Hérodote la dit (L. 4. c. l80.) fille de Neptune & du lac Triton, suivant le sentiment des Libyens, qui ajoutaient que cette fille s'était ensuite donnée à Jupiter. On convient néanmoins plus communément que Pallas & Minerve sont la même, fille de Jupiter : & ce qui prouve Son ancienneté, c'est que chez les Egyptiens elle était femme de Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux. Les Auteurs de la Mythologie grecque avoient conservé cette idée qu'ils avaient puisée en Egypte ; & c'est de là sans doute qu'ils consacraient un autel commun à Vulcain & à Pallas. Le nom même *Ogga* que portait la Minerve d'Egypte, au rapport d'Euphotion dans Etienne de Byzance, & d'Hesychius, qui l'appelle aussi *Onka*, semble en indiquer la raison, si nous en croyons Gérard Vossius, qui, en expliquant l'histoire de Typhon, dit (De Idol. 1, I. c. 25.) que Og, duquel on a pu faire Ogga, signifie *ussit*, *uslulavit*.

Quoi qu'il en soit, il y a eu une Minerve honorée à Saïs en Egypte, longtemps avant Cécrops, qui en porta le culte dans la Grèce. Les Grecs en changèrent l'histoire dans la suite, ce qui fit dire a ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, que Minerve était née chez eux, & qu'elle y avait été nourrie (Pausanias.).

Pallas, Minerve & Athené n'étaient parmi les Grecs qu'une même Divinité, mais ils regardaient proprement Minerve comme la Déesse des Arts & des Sciences, & Pallas comme Déesse delà guerre. Elle demeura toujours vierge. Elle rendit Tirésias aveugle, parce qu'il l'avait vue nue dans la fontaine d'Hippocrene, & Vulcain ne put l'engager à satisfaire la passion qu'il avait pour elle. Pallas tua le monstre Egide, fils de la Terre qui vomissait beaucoup de feu, & avoir embrasé les forêts depuis le Mont-Taurus jusqu'en Libye, en ravageant sur son chemin la Phénicie & l'Egypte.

Cette Déesse avait à Saïs un temple magnifique, dont Hérodote fait la description (Liv. 2.). Les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Pallas dans la

Grèce, s'appelaient *Panathénées*. Les jeux & les exercices publics qui accompagnaient cette fête, étaient la course à pied, avec des flambeaux & des torches allumées, comme dans les fèces de Vulcain & de Prométhée. On y en introduisit d'autres dans la suite.

Tous les Anciens ont pris Pallas pour la Sagesse & la Prudence, comme étant née du cerveau de Jupiter, parce que le cerveau est regardé comme le siège du jugement, sans lequel on ne peut réussir dans aucune affaire épineuse, non plus que dans le grand œuvre, appelé par cette raison le *Magistère des Sages*. Etant donc le secret des secrets, que Dieu ne révèle qu'à ceux qu'il veut en favoriser, ce serait le profaner que de le divulguer. Il faut avoir la sagesse de Pallas, pour l'apprendre & le garder. Salomon disait en conséquence (Ecclésiaste, ch. 19.) : « Le Sage étudiera la sagesse des Anciens, & s'exercera dans les prophéties. Il conservera scrupuleusement les discours des hommes de nom, & pénétrera dans la finesse des paraboles. Il découvrira leur sens caché, & s'exercera à dévoiler ce que renferment les proverbes. L'homme prudent & sage ne divulgue point le secret de la Science (Prov. c. 10. & 12.).

Les Philosophes Hermétiques ont toujours eu à cœur ce conseil, & ont voilé leur secret sous des allégories, des énigmes, des fables, des hiéroglyphes. Ils ont pris Pallas pour guide, & se sont faits un devoir de suivre ses instructions. C'est pourquoi la Fable feint que cette Déesse favorisa toujours Hercule & Ulysse dans toutes leurs entreprises, comme nous le verrons dans les Livres suivants.

On feint que cette Déesse aveugla Tirésias, parce qu'il l'avait vue nue dans le bain, comme Diane métamorphosa Actéon en cerf par la même raison ; afin d'avertir les Artistes d'être plus discrets, plus prudents & plus circonspects que ces deux téméraires, s'ils veulent éviter des malheurs semblables.

Junon, dit la Fable, ayant appris la naissance de Pallas par l'accouchement extraordinaire de Jupiter, en devint furieuse, & parmi les exécrations qu'elle proférait, elle frappa rudement la terre, qui produisit aussitôt Typhon, ce père de tant de monstres. Apollon invita ensuite cette Déesse à un repas que donnait Jupiter. Elle s'y rendit, & ayant mangé des laitues sauvages, de stérile qu'elle était, elle devint féconde, & mit au monde Hébé, qui servit quelquefois à boire à Jupiter. Hébé devine par-là sœur de Mars & de Vulcain, & ensuite femme d'Hercule après la mort de ce Héros. Nous avons expliqué l'histoire de Typhon dans le premier Livre ; passons aux autres enfants de Junon.

CHAPITRE X.

Mars & Harmonie.

Après Pallas, Déesse de la guerre, vient naturellement Mars, le Dieu des combats. Homère (Iliad. 1. I.) avec les autres Poètes, le dit fils de Jupiter & de Junon ; Hésiode le regarde aussi comme tel (Hesiod. Theog.). Ce n'est que parmi les Poètes latins qu'on trouve la fable, qui dit que Junon, piquée de ce que Jupiter avait mis au monde Minerve sans sa participation, avait conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que Flore lui avait montrée.

On ne voit dans toute l'histoire de Mars, que des combats & des adultères. Celui qu'il commit avec Vénus, est célèbre dans tous les Poètes. Vénus, la plus belle des Déesses, ayant été mariée à Vulcain, le plus laid des Dieux, contrefait d'ailleurs & ouvrier, s'en dégoûta bientôt, & prodigua ses faveurs à Mars. Vulcain les ayant surpris, les lia d'un lien imperceptible, après que le Soleil les eut trahis.

Les Mythologues placent Mars au nombre des douze grands Dieux de l'Egypte. Les Poètes nous le peignent toujours plein d'une bile échauffée, & d'une fureur meurtrière : mais les Anciens l'ont pris pour une certaine vertu ignée, & une qualité inaltérable des mixtes, capable par conséquent de résister aux atteintes du feu les plus violentes. Si l'on met donc la Vénus des Philosophes avec ce Mars dans un lit ou vase propre à cet effet, & qu'on les lie d'une chaîne invisible, c'est-à-dire aérienne, & telle que nous l'avons décrite dans le chapitre de Vénus, il en naîtra une très-belle fille, appelée Harmonie, dit Miche! Maïer (Arcana arcaniss. 1. 3.), parce qu'elle sera composée harmoniquement, c'est-à-dire parfaite en poids & en mesure philosophique. Hésiode (Theog. v. 932.) la dit née de cet adultère : mais Diodore de Sicile (Liv. 5.) la donne pour fille de Jupiter & d'Electre, l'une des filles d'Atlas.

Les Poètes ont beaucoup chanté la beauté d'Harmonie, & les Anciens la regardaient comme une Divinité tutélaire. Elle épousa Cadmus, fils d'Agenor, Roi de Phénicie. Jupiter qui avoir fait ce mariage, assista aux noces, & y invita tous les Dieux & les Déesses, qui firent des présents à la nouvelle mariée. Cérès lui donna du blé, Mercure une lyre, Pallas, un collier, une robe & une flûte ; le collier était un chef-d'œuvre de Vulcain. Apollon joua de la lyre pendant les noces. La fin de ce mariage n'eut pas tout l'éclat du commencement. Après bien des traverses, Cadmus & Harmonie furent changés en dragons. Quelques Auteurs ont avancé que le serpent qui dévora les compagnons de Cadmus, était aussi fils de Vénus & de Mars.

L'on voit par-là que la fin de tous ces Dieux, Déesses & Héros, répond très bien à leur origine ; ce que les Auteurs de ces fictions ont imaginé & débité, afin qu'on les regardât comme des fables, & non comme des histoires véritables.

Harmonie est cette matière qui résulte des premières opérations de l'œuvre, & qu'il faut ensuite marier avec Cadmus (duquel la Cadmie à pris son nom). Alors tous les Dieux Hermétiques se trouvent à leurs noces avec leurs présents & Apollon y joue de sa lyre, comme il le fit pour chanter la victoire que Jupiter avait remportée sur les Géants. Cadmus & Harmonie sont enfin métamorphosés en un serpent, & même en basilic ; car le résultat de l'œuvre incorporé avec son semblable, acquiert la vertu attribuée au basilic, comme le disent les Philosophes. L'auteur du Rosaire s'exprime ainsi : Lorsque vous m aurez extrait en patrie de ma nature, & ma femme en partie de la sienne, & que nous ayant réunis, vous nous ferez, mourir ; nous ressusciterons en un seul corps, pour ne plus mourir, & nous ferons des choses admirables. » Riplée (12. Port.) parlant de l'élixir philosophique qui, comme nous venons de le voir, est composé de Cadmus & d'Harmonie, ou du mari & de la femme, dit : « Il en résulte un tout qui devient par l'art une pierre céleste, dont la vertu ignée est si forte, que nous l'appelons notre dragon, notre basilic, notre élixir de grand prix ; parce que de même que le basilic tue de sa seule vue, de même notre élixir tue le mercure crud dans un clin d'œil, sitôt qu'il est jeté dessus. Il teint même tous les corps d'une teinture parfaite du Soleil & de la Lune. Notre huile, dit le même Auteur un peu avant, se fait par le mariage du second & du troisième menstrue, & nous le réduisons à la nature du basilic. De même, dit Maïer (Symbola Aureae mensae, 10.), que le basilic sort d'un œuf, & qu'en dardant ses rayons visuels envenimés, il infecte & tue les êtres vivants ; de même aussi notre teinture se produit de l'œuf philosophique, & par sa vertu coagule par le plus léger attouchement tout ce que les métaux contiennent de mercure. Elle rend stupide ce mercure, le tue en le fixant, & le dépouille de son soufre combustible.»

Peut-on voir quelque chose de plus précis? Il n'y manque que les noms de Cadmus & d'Harmonie, qui sont l'époux & l'épouse du texte cité. Il est bon d'observer aussi que Mars avait un temple célèbre a Lemnos, séjour de Vulcain.

Le loup, le chien, le coq & le vautour étaient consacrés au Dieu de la guerre : le loup & le vautour à cause de leur voracité, disent les Mythologues, & le chien avec le coq pour leur vigilance. Mais ils auraient mieux deviné, s'ils avaient dit que c'est pour les raisons que nous avons rapportées dans le premier Livre, en parlant d'Anubis & de Macedo ; c'est-à-dire, parce que les animaux ont toujours été pris pour symboles des ingrédients du Magistère des Philosophes. Je suis un loup ravissant & affamé, dit Basile Valentin (I. Clef.). Je suis le chien de Corascene & la chienne d'Arménie, dit Avicenne (De re recta.) avec la Tourbe. Je suis le coq & vous la poule, dit le Soleil à la Lune (Consilium Conjugii massae

Solis & Lunae.), vous ne pouvez rien faire sans moi, & moi rien sans vous. Je suis le vautour qui crie sans cesse au haut de la montagne, dit Hermès (Sept. Chap.).

CHAPITRE XI.

Vulcain.

CE Dieu se trouve si souvent sur nos pas, que je ne m'étendrai pas beaucoup à son sujet. J'en ai déjà fait mention dans le premier Livre, en parlant des Dieux de l'Egypte. Voyons en peu de mots ce qu'en pensaient les Grecs. Vulcain était fils de Junon, suivant Hésiode.

Vulcanum peperit Juno conjuncta in amore. Theog.

Quelques Auteurs ont avancé qu'elle l'avoir conçu sans connaissance d'homme, mais Homère (Iliad. 1. I.) le dit positivement fils de Jupiter & de Junon, & que sa grande difformité le fit chasser du Ciel, d'où il tomba dans l'île de Lemnos. Le même Poète fait parler Junon dans un autre endroit, comme ayant elle-même expulsé Vulcain de l'Olympe (Hymn. In Apoll.). Aussi Vulcain n'oublia-t-il pas cette injure, & fit, pour s'en venger, une chaise d'or avec des ressors secrets qui saisissaient ceux qui s'y asseyaient, sans qu'ils pussent s'en retirer. Il en fit présent à sa mère, qui s'y trouva prise aussitôt qu'elle s'y mit. Platon en parle dans sa République, liv. 2.

Quelques Auteurs nous donnent Vulcain pour l'inventeur du feu, & d'autres disent avec aussi peu de raisons, que ce fut Prométhée. Chez les Egyptiens c'était suivant Hérodote, le plus ancien des Dieux, & chez les Grecs il croit le moins respecté. On l'y regardait comme le père des Forgerons, & comme Forgeron lui-même. Il fabriquait les foudres de Jupiter, & les armes des Dieux, Il forma un chien d'airain, donc il fit présent à Jupiter après l'avoir animé. Jupiter le donna à Europe, Europe à Procris, & celle-ci à Céphale, son époux. Jupiter enfin le changea en pierre, il fit faire à Vulcain la boite de Pandore, pour être présentée aux hommes, au lieu, du feu que Prométhée avait enlevé du Ciel. Ce Dieu boiteux demanda à Jupiter Minerve pour femme, en récompense des armes qu'il lui avait fabriquées, & des services qu'il lui avait rendus, mais Minerve fut toujours sourde à ses demandes, & rebelle à ses poursuites.

Le lion lui était consacré à cause de sa nature ignée. Brontes, Sterophes & Pyracmon furent les compagnons de Vulcain dans le travail de la forge. Hésiode les dit tous trois enfants du Ciel & de la Terre (Theog.) ; d'autres les sont fils de Neptune & d'Amphitrite. Virgile en fait mention dans le huitième

livre de l'Enéide.

Ardale & Brothée furent fils de Vulcain. Le premier fit la Salle ou Temple des Muses chez les Trézéniens ; & Brothée, devenu le jouet des hommes à cause de sa difformité, se jeta dans le feu pour ne pas survivre à sa honte.

Outre Vénus, Vulcain eut pour seconde femme Aglaia, l'une de Grâces, dont le nom signifie splendeur, beauté. Elle était fille de Jupiter & d'Eurynome, selon Hésiode.

Noël le Comte s'égaye à son ordinaire aux dépens des Chimistes dans le chapitre 6 du. liv. 2. de sa Mythologie. Ils prétendent, dit-il, que Vulcain n'est autre que le soufre ou l'argent vif, qui ne s'allient à rien qu'à ce qui est de leur nature. Mais il montre, ou son ignorance, ou sa mauvaise foi, quand il ne connaît d'autres usages du feu que pour cuire les viandes, ou pour le travail de la forge. Il aurait eu bien plus beau jeu, s'il avait badiné sur l'usage qu'en font les Souffleurs. Il n'aurait pas donné atteinte aux opérations admirables de la Chimie même vulgaire. Sans Vulcain, que deviendrait la Médecine, & les remèdes chimiques aujourd'hui si fort à la mode? Que deviendraient ces verreries, ces manufactures de porcelaines, & tant d'autres ouvrages que nous admirons?

Vulcain a été considéré & honoré partout comme Dieu du feu. Quelques Anciens Mythologues le prenaient pour le feu de la Nature, mais comme le feu des forges & de nos cuisines est plus sensible & plus manifeste, le peuple prit bientôt le change ; ne connaissant ou n'étant frappé que de celui-là, il s'accoutuma à le prendre pour Vulcain, & il fut confirmé dans son erreur par les histoires allégoriques que les Poètes débitèrent sur le compte de ce Dieu, & par les cérémonies symboliques qu'on employait dans son culte.

Chez les Egyptiens, Vulcain était le plus ancien & le plus grand des Dieux, parce que le feu est le principe actif de toutes les générations. Toutes les cérémonies de leur culte ayant été instituées pour faire allusion à l'art secret des Prêtres : & le principal & seul agent opérant de cet art, étant le feu, il eut le plus superbe des temples à Memphis sous le nom à *Opas*, & le regardaient comme leur protecteur. Mais les Grecs qui firent plus attention à la beauté de l'ouvrage qu'à l'ouvrier, ne firent pas de Vulcain tout le cas qu'en faisaient les Egyptiens. Frappés de l'abondance des soufres que l'île de Lemnos fournissait, & considérant le soufre comme le principe ou la matière du feu, ils feignirent que Vulcain faisait son séjour dans cette île, & les Romains par la même raison établirent & fixèrent les forges de ce Dieu sous le Mont Etna.

Son éducation faire par les Néréides désignait assez quelle était la nature de ce feu, & l'origine de Vulcain, mais le peuple accoutume à prendre les fictions pour des vérités, sans en examiner trop les circonstances, & sans y regarder de si près, prenait tout à la lettre. Il était cependant facile de voir au premier coup d'œil, que le feu commun ne pouvait guères avoir été élevé par l'eau qui le suffoque & l'éteint, quoiqu'à dire vrai l'eau est en quelque manière l'aliment du feu.

Les Egyptiens avaient donc en vue le feu philosophique, & ce feu est de différentes espèces, suivant les Disciples d'Hermès. Artéphius (De l'art Secret.) est celui qui en parle plus au long, & qui le désigne le mieux. « Note feu, die cet Auteur, est minéral, il est égal, il est continuel, il ne, s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe du soufre ; il est pris d'autre chose que de la matière ; il détruit tout, il dissout, congèle & calcine ; & il y a de l'artifice à le trouver & à le faire, & il ne coûte rien, ou du moins fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant, unique. Il est aussi la fontaine d'eau vive qui environne & contient le lieu où se baignent le Roi & la Reine. Ce feu humide suffit en tout l'œuvre, au commencement, au milieu & à la fin, parce que tout l'arc consiste dans ce feu. Il y a encore un feu naturel, un feu contre nature, & un feu innaturel & qui ne brûle point ; & enfin pour complètement, il y a un feu chaud, sec, humide & froid. » Le même Auteur distingue les trois premiers en feu de lampe, feu de cendres & feu, naturel de l'eau philosophique. Ce dernier est le feu contre nature, qui est nécessaire dans tout le cours de l'œuvre ; au lieu, dit-il, que les deux autres ne sont nécessaires que dans certains temps. Riplée (12 Port.), après avoir fait l'énumération de ces quatre mêmes feux, conclut ainsi : *Faites donc un feu dans votre vase de verre, qui brûle plus efficacement que le feu élémentaire*.

Raymond Lulle, Flamel, Gui de Montanor, d'Espagnet & tous les Philosophes s'expriment à peu près de la même manière, quoique moins clairement. D'Espagnet recommande de fuir le feu élémentaire ou de nos cuisines, comme le tyran de la Nature, & il l'appelle *fratricide*. Les autres disent que l'Artiste ne se brûle jamais les doigts, & ne se salit point les mains par le charbon & la fumée. Il faut donc en conclure que ceux qui changent leur argent en charbon, ne doivent en attendre que de la cendre & de la fumée, & ne doivent point espérer d'autres transmutations. Ces Souffleurs ne connaissent donc pas Vulcain ou le feu philosophique.

Malgré toute la mauvaise humeur de Noël le Comte envers les Chimistes, il avoue que les Anciens avaient fixé le séjour de Vulcain a Lemnos, parce que le

terrain de cette île est chaud & médicinal. C'est de là qu'on nous apporte la terre sigillée, qui entre autres propriétés a, dit cet Auteur, celle de tuer les vers & d'être un contre poison.

Si Vulcain est le feu Hermétique nécessaire dans le cours de l'œuvre, au moins en certain temps on doit voir pourquoi la Fable suppose qu'il fut chassé du Ciel, & nourri par les Néréides. Il ne sera même pas difficile, à deviner pour celui qui aura lu avec attention ce que nous avons dit jusqu'à présent du ciel, de la terre & de la mer des Philosophes. On verra quelles sont es armes des Dieux, & les foudres de Jupiter que Vulcain fabriqua. La séparation du pur d'avec l'impur, qui se fait par son moyen, annonce assez clairement, la victoire que les Dieux remportent sur les Titans. Ce prétendu forgeron est le feu qui puisse être chargé de faire le sceptre de Jupiter, le trident de Neptune & le bouclier de Mars, avec le collier d'Harmonie, & le chien d'airain de Procris qui doit être changé en pierre , parce qu'il est l'agent principal du second oeuvre & que lui seul est capable, de conduire l'airain philosophique à la perfection de la pierres des Sages.

La fixité de la matière de l'œuvre dans cet état a donné lieu à la fiction de la chaise d'or que Vulcain présenta à Junon : car une chaise étant faite pour le repos, on pouvoir feindre naturellement que Junon, que nous avons dit être une vapeur volatile, était venue s'y reposer, lorsque cette vapeur s'est fixée, dans l'or ou la matière fixe des Philosophes. Vulcain joua ce tour à sa mère pour se venger de ce qu'elle l'avait chassé du Ciel, d'où il tomba dans l'île de Lemnos. La terre ignée des Sages ; après avoir occupé la partie supérieure du Vase, en se volatilisant avec la vapeur dont nous venons de parler, tombe au fond, où elle forme comme une espèce d'île au milieu de la Mer. C'est de là qu'elle agit & fait sentir sa force à tout le reste de la matière, tant aqueuse que terrestre. C'est dans ce même lieu que Brochée, fils de Vulcain, se précipita.

Les noms seuls des compagnons de ce Dieu, indiquent la qualité sulfureuse & ignée de la matière, puisqu'ils signifient la foudre, le tonnerre & le feu. Mais Vulcain eut un second fils nommé Ardale, qui fit le Temple des Muses ; car le feu philosophique, en agissant sur la matière, la volatilise en vapeurs qui retombent comme une pluie. C'est Ardale qui bâtit alors le Temple des Muses, puisqu'il vient d'αρδοω, *irrigo*, & que les Muses ne sont elles-mêmes que les parties aqueuses & volatiles. Enfin, si l'on dit que Vulcain est boiteux, c'est que le feu dont il est le symbole, ne suffit pas seul.

CHAPITRE XII.

Apollon.

IL est temps que te laid & boiteux Vulcain fasse place au brillant Apollon & à la belle Diane. Hérodote dit (Liv. 2. c. 56.) que les Egyptiens prétendaient que ces deux Divinités étaient enfants d'Osiris & d'Isis, & que Latone ne fut que leur nourrice. Celle-ci croit comptée parmi les huit grands Dieux de l'Egypte. Cérès, dit-on, lui confia son fils Apollon, pour en avoir soin, & le soustraire aux poursuites de Typhon, qui cherchait à le faire périr. Latone le cacha dans une île flottante, qu'elle fixa pour cet effet. Mais les Grecs disaient qu'Apollon & Diane étaient fils de Jupiter & de Latone.

En vain Cicéron & bien des Mythologues comptent-ils quatre Apollons (De Nat. Deot. 1. 3.) ; le plus ancien, né de Vulcain ; le second, fils de Corybante, & natif de Crète ; le troisième, né dé Jupiter & de Latone, qui passa du pays des Hyperboréens à Delphes ; le quatrième était d'Arcadie, & fut appelé Nomion. Si ces Mythologues avaient examiné sérieusement tout ce que les Anciens on dit d'Apollon, ils auraient vu avec Vossius (De Orig. & progr. Idol.), que ce Dieu n'est qu'un personnage métaphorique, sans cependant dire avec lui, qu'il n'y eue jamais d'autre Apollon que le Soleil qui, nous éclaire. Ils auraient reconnu que le véritable Apollon venait d'Egypte, & que les Grecs n'ont imaginé les leurs que sur celui-là. N'est-il pas évident en effet que ce qu'ils disent de leur île de Délos, où naquit Apollon, est tiré de ce que les Egyptiens, au rapport d'Hérodote (Loc, cit.) publiaient de celle de Chemmis où Latone avoir caché Orus ? Les Grecs disaient que l'île de Délos était flottante avant sa naissante d'Apollon & de Diane. Les Egyptiens disaient la même chose de celle de Chemmis. Hérodote à qui on faisait ce conte, le regarde comme une fable, parce qu'avec toute l'attention qu'il pue regarder cette Ile, il ne la vit jamais flotter. Les Grecs ajoutaient que Neptune d'un coup de trident avait fait sortir l'île de Délos du fond de la Mer, & l'avait fixée pour assurer à Latone, persécutée par Junon, un lieu où elle pût faire ses couches. N'est-ce pas une imitation fidèle de ce que les Egyptiens publiaient des persécutions de Typhon contre Isis, qui, pour dérober son fils à la cruauté de son beau-frère, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'île de Chemmis ?

Il est donc inutile d'admettre plusieurs Apollons, puisqu'il n'y en a point d'autres que celui d'Egypte, qui, de quelque façon qu'on explique son histoire, ne saurait être un personnage réel, encore moins le Soleil qui nous éclaire. N'ayant donc jamais existé, c'est à peu près la même chose qu'il soit fils de Jupiter ou de Denys, d'Isis ou de Latone. Il est même fort peu important qu'on

fasse dans Latone la différente de mère & de nourrice Mais comme nous avons expliqué Orus on l'Apollon d'Egypte dans le premier Livre, il faut expliquer ici celui des Grecs, & nous suivrons Hésiode, qui dit :

At Phoebum peperit, peperit Latona Dianam, Caelicolum Régi magno conjuncta tonanti. Theog.

Il faut cependant avouer que les Anciens ne nous ont rien laine de certain & de déterminé sur Apollon ou le Soleil, & sur Diane ou la Lune. Les ont-ils pris pour une même chose ? ou entendaient-ils le même par le Soleil & Apollon ? Les onc-ils pris pour les deux grands luminaires, ou pour des Héros de la Terre ? Ils en parlent indifféremment, & nous n'avons rien de décidé là-dessus.

Cicéron parle de cinq Soleils; l'un né de Jupiter, petit-fils d'Ether ; l'autre, fils d'Hypérion, le troisième, petit-fils du Nil & fils de Vulcain, en l'honneur duquel fut bâtie la Ville d'Héliopolis ; le quatrième, qui naquît à Rhodes & fut fils d'Achante du temps des Héros ; la cinquième enfin, qui dans la Colchide fut père d'Aéces & de Circé. Peut-on s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que ce sont de pures fictions de Poètes, qui ont donné le même nom à la même chose ; mais qui ont varié suivant les circonstances des lieux, des personnes & des actions qu'ils introduisaient sur la scène ? N'est-il pas viable que le Soleil, fils de Vulcain, est le même qu'Orus, quoique leurs noms soient différents? Si ces Soleils étaient des Dieux, pourquoi leur attribuer des actions qui ne conviennent qu'aux hommes ? Et s'ils ne furent que des hommes, pouvait-on dire d'eux raisonnablement ce qu'on ne peut dire que du Soleil ? car souvent on a parlé du Soleil, de Phébus & d'Apollon, comme d'une même personne. Un peu de réflexion là-dessus aurait aisément fait du moins entrevoir que les quatre Apollons & les cinq Soleils de Cicéron, ne sont qu'un même personnage métaphorique & fabuleux, nés d'autres personnages feints sous les noms de Vulcain, Osiris & ISis, Jupiter & Latone, &c.

Lorsqu'on a parlé du Soleil comme Soleil, les Anciens l'onc appelé l'œil du monde, le cœur du Ciel, le Roi des Planètes, la lampe de la Terre, le flambeau du jour, la source de la vie, le père de la lumière: mais quand il s'est agi d'Apollon, c'était un Dieu qui excellait dans les beaux Arts, tels que la Poésie, la Musique, l'éloquente, & surtout la Médecine ; on publia même qu'il les avait inventés.

C'eût été un crime punissable parmi les Païens de ne pas regarder le Soleil & la Lune comme des Dieux. Anaxagoras fort au-dessus du risque de sa vie, fut le premier qui tenta de désabuser de cette erreur par une autre, en disant que le

Soleil n'était qu'une pierre enflammée, il démontra que les éclipses arrivaient très naturellement, & qu'elles n'étaient pas des maladies survenues à ces Dieux, comme le pensaient le commun du Peuple, qui s'imaginait y remédier par le bruit qu'il faisait en battant sur des vases de cuivre, comme nous l'apprend Ovide ;

Cum frustra resonant aera auxiliaria Lunae. Métam. 1. 4.

Quelques-uns, pour excuser l'erreur d'Anaxagoras, prétendent qu'il ne parlait ainsi que pour se moquer de la superstition du Peuple, qui devait bien voir que le Soleil ne pouvait être une pierre enflammée, & que ce Philosophe parlait en même temps par allégorie, pour être entendu des seuls Philosophes Hermétiques. Il voulait, disent-ils, désigner par cette pierre enflammée, la pierre rouge ardente ou le Soleil philosophique, donc d'Espagnet parle en ces termes (Can. 123.) : « Afin que nous n'omettions rien, que les studieux amateurs de la Philosophie sachent que de ce premier soufre on en engendre un second, qui peut se multiplier à l'infini. Que le Sage qui a eu le bonheur de trouver la mine éternelle de ce feu céleste, la garde & la conserve avec tout le soin possible. » Le même Auteur avoir dit dans le Canon 80 : « Le feu inné de notre pierre, est l'Archée de la Nature, le fils & le Vicaire du Soleil ; il meut, digère & parfait tout, pourvu qu'il soit mis, en liberté. » Presque tous les Disciples d'Hermès donnent à leur pierre ignée le nom de Soleil ; & lorsque dans la dissolution du second œuvre, la matière devient noire, ils l'appellent *soleil ténébreux ou éclipse de soleil*. Raymond Lulle en parle très souvent dans ses Ouvrages (Experimentum 13.). Je n'en rapporterai qu'un texte pour exemple, « Faites putréfier le corps du Soleil pendant treize jours, au bout desquels la dissolution deviendra noire comme de l'encre : mais son intérieur sera rouge comme un rubis, ou comme une pierre d'escarboucle. Prenez donc ce Soleil ténébreux, & obscurci par les embrassements de sa sœur ou de sa mère, & mettez-le dans une cucurbite avec son chapiteau, les jointures bien lutées, &c. »

On a souvent confondu Apollon avec le Soleil, & Diane avec la Lune ; cependant dans l'antienne Mythologie ils étaient distingués ; c'est qu'alors on savait faire la différente du Soleil céleste & du Soleil philosophique. Ceux qui n'étaient pas au fait de l'objet de cerce antienne Mythologie, ont été la cause de toutes les variations qu'on trouve à cet égard, dans las Auteurs. Il est cependant bon d'observer que l'Apollon & le Soleil philosophique n'étant qu'une même chose, les opinions différentes des Auteurs peuvent se concilier, lorsqu'on fera la distinction du Soleil céleste & de l'Apollon de la Mythologie. C'est ce qui fait qu'Homère les distingue réellement en plus d'un endroit de ses deux Poèmes.

Mais tel que puisse être cet Apollon, la Fable nous le représente comme père de plusieurs enfants qu'il eut de différentes femmes. Calliope lui donna Orphée, Hyménée & Jaleme (Asclepiad. in 6° Tragic.). Il eut Delphes d'Acachallide, Coronus de Chrysorre, Lin de Terpsichore, ESculape de Coronis, & une quantité d'autres, dont l'énumération serait trop longue.

On dit qu'Apollon vint des Hyperborées à Delphes, que les Poètes appelèrent le nombril de la Terre, parce qu'ils feignirent que Jupiter voulant un jour en trouver le milieu, fit partir en même temps une aigle vers l'Orient, une autre vers l'Occident, qui volant avec la même vitesse, se rencontrèrent à Delphes ; que pour cette raison, & en mémoire de ce fait, on lui consacra un aigle d'or. Il est aisé de voir que cette histoire est non seulement fabuleuse, mais qu'elle n'est d'aucune utilité, si l'on ne la prend pas allégoriquement. C'est dans ce sens que les Philosophes Hermétiques se sont exprimés, lorsqu'ils ont dit avec l'Auteur du conseil tiré des Epîtres d'Aristote: « Il y a deux principales pierres de l'Art, l'une blanche, l'autre rouge, d'une nature admirable. La blanche commence à paraître sur la surface des eaux au coucher du Soleil, & se cache jusqu'au milieu de la nuit, descend ensuite jusqu'au fond. La rouge fait le contraire : elle commente à monter vers la surface au lever du Soleil jusqu'à midi, & se précipice ensuite au fond. » Platon dit dans la Tourbe : « Celui-ci vivifie celui-là, & celui-ci tue celui-là, & ces deux étant réunis persiflent dans leur réunion. Il en apparaît une rougeur orientale, une rougeur de sang. Notre homme est vieux, & notre dragon jeune, qui mange sa queue avec sa tête, & la tête & la queue sont âme & esprit. L'âme & l'esprit sont créés de lui ; l'un vient d'orient, savoir l'enfant, & le vieux vient d'Occident. Un oiseau méridional & léger arrache le cœur d'un grand animal d'Orient, dit Basile Valentin (Avant-propos des 12, Clefs.). L'ayant arraché, il le dévore. Il donne aussi des ailes à l'animal d'Orient, afin qu'ils soient semblables ; car il faut qu'on ôte à la bête orientale sa peau de lion, & que derechef ses ailes disparaissent, & qu'ils entrent dans la grande mer salée, & en ressortent une seconde fois, ayant une pareille beauté. »

Michel Maïer a fait le 46e de ses Emblèmes Chimiques, de ces deux aigles envoyées par Jupiter, & a mis ces vers au bas :

Jupiter Delphis Aquilas misisse gemellas,
Fertur ad coas occiduasque plagas :
Dam médium explorare locum desiderat orbis ;
(Fama ut habet) Delphos hae rediere simul,
Ast illae lapides bini sunt, unus ab ortu,
Alter ab occasu, qui bene çonveniunt.

Ces deux aigles doivent donc s'interpréter des pierres blanches & rouges des Philosophes Hermétiques, c'est-à-dire de la matière parvenue à la couleur blanche, que les Disciples d'Hermès appellent or blanc volatil, & de la matière au rouge, appelée or vif.

Jupiter envoya ces aigles, puisque la couleur grise paraît avant la blanche & la rouge. Et si l'on dit que l'une fut du côté de l'Orient, & que l'autre prit son vol vers l'Occident, c'est que la couleur blanche est en effet l'orient ou la naissance du Soleil Hermétique, & la rouge son occident. Cette similitude a été prise aussi de ce que le Soleil en se levant répand une lumière blanchâtre sur la Terre, & une rougeâtre quand il se couche.

Les deux aigles au bout de leur course, se rencontrèrent à Delphes, qui selon Macrobe, a pris son nom du mot grec *Delphos solus*, parce que le Magistère étant fini, la couleur, blanche & la rouge ne font plus qu'une même couleur de pourpre, qui fait le Soleil philosophique. Il est bon de remarquer aussi que la Ville de Delphes était consacrée au Soleil, & sans doute allégoriquement, pour faire allusion à celui des Disciples d'Hermès.

Les Sages de la Grèce consacrèrent un trépied d'or à Apollon. Le genièvre & le laurier étaient ses arbres favoris, & tous ses ajustements, jusqu'à ses souliers mêmes, étaient d'or. Le griffon & le corbeau lui appartenaient. On lui immolait des bœufs & des agneaux. On le regardait comme l'inventeur de la Musique, de la Médecine & de l'art de tirer des flèches. Il était toujours représenté jeune, avec des cheveux longs. Les Anciens lui mettaient les Grâces à la main droite, un arc & des flèches à la gauche. Il fut surnommé Pythien, de ce qu'il avait tué à coups de flèches le Serpent Python, qui prie son nom de πυθω, *putrefacio*, parce qu'on feignait que ce serpent était né de la boue & du limon, & qu'ayant été tué par Apollon, la chaleur du Soleil le fit corrompre & tomber en pourriture.

La raison en est qu'Apollon est un Dieu d'or, chaud, igné, & donc le feu a la propriété de faire tomber le corps en putréfaction. Pouvait-on mieux choisir pour le Dieu de la Médecine, que la médecine même, qui guérit toutes les maladies du corps humain ? Nous avons vu ta même chose d'Orus dans le premier Livre, & l'on sait qu'Apollon & Orus n'étaient qu'une même chose, suivant le témoignage même des Anciens. Les Grâces qu'il portait à la main, étaient un signe hiéroglyphique des biens gracieux, la santé & les richesses qu'il procure. L'arc & les flèches indiquaient la guérison des maladies représentées anciennement sous l'emblème des monstres & des dragons.

Le bœuf qu'on immolait à Apollon, convenait aussi à Orus, comme symbole de

la matière donc les Philosophes composent leur médecine Solaire. Le trépied d'or marquait les trois principes, soufre, sel & mercure, qui par les opérations se réduisent en une seule chose, appuyée sur ces trois principes comme sur trois pieds.

Apollon par la même raison faisait son séjour sur le Mont Parnasse, composé de trois montagnes, ou d'une montagne à trois têtes, que les Poètes avaient coutume d'appeler seulement le *double Mont*, parce qu'ils nu faisaient allusion qu'au Mont Hélicon & au Mont Parnasse.

§.I.

Le Poètee Orphée, fils d'Apollon, père de la Poésie, a fait des choses incroyables. Il mettait les rochers en mouvement ; il faisait venir à lui les animaux les plus féroces, & les apprivoisait. Il arrêtait le cours des fleuves, les oiseaux au milieu de leur vol. Il conduisait les Vaisseaux, & tout cela au son de sa lyre. Si l'on prend Orphée comme Poète seulement, il a fait toutes ces choses dans le sens qu'il conduisit la navire Argo, c'est-à-dire, qu'ayant été l'inventeur & le narrateur de ces fictions, il les a racontées & feint de la manière qu'il lui a plu. Tous les Poètes en font de telles dans ce sens-là.

Mais si on regarde Orphée comme fils d'Apollon, ce n'est plus le même Orphée. Ce sont les effets du Soleil même, qui de la même cause, son feu & sa chaleur, produit des effets contraires en durcissant une chose & ramollissant l'autre, comme dit Virgile :

Limus ut hic durescit, & haec ut cera liquefeit. Eglog. 8.

C'est ce qui arrive dans les opérations du Magistère Hermétique ; la matière sèche se tourne en eau, & d'eau elle devient terre.

Le son de la lyre d'Orphée n'est autre chose que l'harmonie de sa Poésie. Nos Poètes disent encore aujourd'hui qu'ils empruntent la lyre d'Apollon, & leurs Ouvrages ne sont par conséquent que le son ou l'effet de cette lyre.

Orphée passe aussi pour avoir le premier transporté la Religion des Egyptiens chez les Grecs ; & Pausanias dit (In Boeticis.) qu'il inventa beaucoup de choses utiles au commerce de la vie. Ce Poète avoue lui-même qu'il paria le premier des Dieux, de l'expiation des crimes, & de plusieurs remèdes pour les maladies (In Argonaut.). La Médecine dont il parle, est certainement la Médecine Solaire ; car tous les livres de Physique qui nous restent sous son nom, tendent à ce but. Il en fait une espèce d'énumération au commencement de celui que je viens de

citer ; tels sont ses Traités de la génération des éléments, de la force de l'amour, & de la sympathie entre les choses naturelles, des petites pierres, & plusieurs autres sur différents sujets voilés sous de métaphores & des allégories. On trouve même une espèce de sommaire de toutes ses idées à cet égard dans celui des petites pierres, lorsqu'il décrit l'antre de Mercure, comme la source & le centre de tous les biens. Il donne aussi à entendre qu'il était instruit de beaucoup de secrets de la Nature. Quelques Anciens ont pensé en conséquence qu'Orphée était non seulement très versé dans la science des Augures & de la Magie, mais qu'il était même un Magicien d'Egypte. Mais n'en a-t-on pas dit autant du Philosophe Démocrite, qui avait puisé sa science chez les Egyptiens ? Ce dernier entendait, dit-on, le langage des oiseaux, comme Apollonius de Thyane, & nous a laissé dans ses écrits, que le sang de plusieurs oiseaux qu'il nomme, mêlé & travaillé, produisait un serpent ; que celui qui aurait mangé ce serpent, entendrait aussi le langage des autres volatiles.

La plupart des Anciens étaient fort crédules ; ils prenaient tout a la lettre, & ne s'avisaient pas même de douter des choses les plus absurdes. Cicéron lui-même à donné, ce semble, dans ce travers ; mais il n'avait cependant pas de Démocrite une si haute idée que bien d'autres, lorsqu'il dit (In lib. Philosop.) de ce Philosophe, que personne n'avait menti avec plus de hardiesse : *Nullum virum majori authoritate, majora mendacia protulit*. Hippocrate en pensait bien autrement : il admira sa sagesse, & disait que ses paroles étaient dorées. Platon se plaisait aussi beaucoup dans la lecture des ouvrages de Démocrite. Ces grands hommes entendaient sans doute les allégories de ce Philosophe, & Cicéron ne les soupçonnait même pas.

Ces prétendus oiseaux, dont Démocrite entendait le langage, n'étaient autres que les parties volatiles de l'œuvre philosophique, que les Disciples d'Hermès désignent presque toujours par les noms d'aigle, de vautour ou d'autres oiseaux. Et par le serpent qui naît du sang mêlé de ces volatiles, il faut entendre le dragon ou serpent philosophique, dont nous, avons parlé si souvent. Si quelqu'un mange de ce serpent, il entendra indubitablement le langage des autres oiseaux ; car celui qui a eu le bonheur de parfaire le Magistère des Sages, & d'en faire usage, n'ignore pas ce qui se passe pendant la volatilisation, & par conséquent les différents combats qui se donnent dans le vase, lorsque les parties de la matière y circulent. Il suit pas à pas tous leurs mouvements, & connaît les progrès de l'œuvre par les changements qui surviennent. C'est ce qui a fait dire à Raymond Lulle, que la bonne odeur du Magistère attire au sommet de la maison où l'on fait l'œuvre, tous les oiseaux des environs. Il indiquait par cette allégorie la sublimation philosophique, parce qu'alors les

parties volatiles, désignées par les oiseaux, montent au haut du vase, & semblent s'y rendre de tous les environs. Les Traités Hermétiques sont pleins de semblables allégories.

Orphée nous raconte aussi sa prétendue descente aux Enfers, où il visita le sombre séjour de Pluton, pour y chercher Eurydice son épouse, qu'il aimait éperdument.

Eurydice fuyant les poursuites amoureuses d'Aristée, fils d'Apollon, un serpent la mordit au talon. La blessure devint morcelle, & cette aimable épouse perdit la vie aussitôt. Orphée au désespoir de sa perte, prit sa lyre, & descendit dans l'empire des morts pour en ramener Eurydice. Pluton se laissa fléchir, & Orphée l'aurait vue une seconde fois dans le séjour des vivants, si sa curiosité amoureuse n'avait précipité ses regards, & ne la lui avait fait envisager avant le terme marqué :

Cetera narravi, quae vidi, ut Taenara adivit
Umbrosas Ditisque domos & tristitia regna
Confisus Cythard, uxorisque coactus amorre Orph. Argonaut.

Virgile fait mention de ce voyage d'Orphée au quatrième de ses Géorgiques, & Ovide dans le dixième de ses Métamorphoses. Cicéron dit qu'il avait lu dans un livre (Gnomologia Homeri, per Duportum, *imprimée à Cambridge*.) d'Aristote (que nous n'avons plus), qu'Orphée n'a non plus existé que sa Muse.

Que le Lecteur se rappelle ce que j'ai dit de la lyre d'Orphée i & qu'il Se Souvienne que ce Poète était fils d'Apollon, de même qu'Aristée. Comme Poète, Orphée est l'Artiste qui raconte allégoriquement ce qui se passe dans les opérations du Magistère. Dans cette circonstance de la mort d'Eurydice, il a fallu supposer un Aristée fils d'Apollon, & amoureux de la femme d'Orphée, parce que le fils de tout autre n'y ferait point convenu.

Aristée ou l'excellent, le très-fort, est épris des charmes d'Eurydice ; elle fuit, il court après elle jusqu'à ce qu'un serpent la morde au talon, & qu'elle meure de la blessure. Cet Amant est le symbole de l'or philosophique, fils d'Apollon ; *son père est le Soleil*, & la Lune sa mère, dit Hermès (Tab. Smaragd.). Eurydice représente l'eau mercurielle volatile. Les Philosophes appellent l'un le mâle, & l'autre la femelle. Synésius nous assure que celui qui connaît *celle qui fuit, & celui qui la poursuit*, connaît les agents de l'œuvre. Eurydice est donc la même chose que la fontaine du Trévisan. « Seigneur, dit ce Philosophe (Philosoph. Des Métaux.), il est vrai que cette fontaine est de terrible vertu, plus que nulle autre qui soit au monde, & est tant seulement pour le très magnanime Roi du pays,

quelle connaît bien, & lui elle, car jamais ce Roi ne passe ici qu'elle ne l'attire à soi. » Et quelques lignes après, il ajoute ; « alors je lui demandai s'il était ami d'elle, & elle de lui. Et il me répondit : la fontaine l'attire à elle, & non pas lui à elle. »

Ne sont-ce pas-là les attraits & les charmes d'Eurydice, & les poursuites d'Aristée ? La partie volatile volatilise le fixe jusqu'à ce que le dragon philosophique l'arrête dans sa course ; alors Eurydice meurt, c'est-à-dire, que la putréfaction survient, ou la couleur noire, qui est le triste séjour de Pluton. L'eau volatile attire donc le fixe en le volatilisant. Le Roi du pays du Trévisan est l'or y le fils du Soleil ; ce qui fait voir que le fils de tout autre n'y eût point convenu. Orphée l'appelle aussi sa femme, parce qu'il était lui-même fils d'Apollon, & que, comme dit le Cosmopolite (Parab.), *cette eau tiens lieu de femme à ce fruit de l'arbre solaire*. Elle est elle-même fille du Soleil, puisqu'elle est tirée de ses rayons. Suivant le même Auteur, qui ajoute que de là viennent leur grand amour, leur concorde, & leur envie de se réunir.

Orphée voyage dans le séjour de Pluton, & raconte ce qu'il y a vu. Il en eût ramené Eurydice, s'il ne se fût mal avisé de regarder trop tôt. C'est ici le vrai portrait des Artistes impatiens, qui s'ennuient de la longueur de l'œuvre. Ils aiment la pierre éperdument ; ils aspirent sans cesse après l'heureux moment où ils la verront dans le séjour des vivants, c'est-à-dire sortie de la putréfaction, & revêtue de l'habit blanc, indice de la joie & de la résurrection. Mais cet amour outré ne leur permet pas d'attendre le terme prescrit par la Nature. Ils veulent la forcer à précipiter ses opérations, & ils gâtent tout, Morien dit que toute précipitation vient du démon ; les autres Philosophes recommandent la patiente. Mais en vain donne-t-on des conseils à gens qui ne peuvent se résoudre à les suivre : l'amour n'écoute guère la raison. « Il faut agir, avec modération, dit Basile Valentin (10. Clefs.), & prendre garde à la même chose en notre élixir, auquel on ne doit faire tort d'aucun jour dédié & fixé pour sa génération, de peur que notre fruit étant cueilli trop tôt, les pommes des Hespérides ne puissent venir à une maturité extrêmement parfaite.... C'est pourquoi le diligent opérateur des effets merveilleux de l'art & de la Nature, doit prendre garde à ne pas se laisser emporter par une curiosité dommageable, de peur qu'il ne recueille rien, & que la pomme ne lui tombe des mains. »

La mort d'Orphée mis en morceaux par des femmes ; ses membres épars, ramassés & ensevelis par les MuSes, doivent rappeler au Lecteur l'allégorie de la mort a'Osiris, avec toutes ses circonstances, & les explications que j'en ai données.

§. II.

Esculape.

Les Grecs ont encore emprunté ce Dieu de l'Egypte & de la Phénicie ; car c'est dans ces Pays où il faut chercher le véritable Esculape. Il y était honoré comme un Dieu, avant que son culte fût connu dans la Grèce. Marsham a cru voir dans les anciens Auteurs un Esculape Roi de Memphis, fils de Menés, frère de Mercure premier, plus de 1000 ans avant l'Esculape Grec. Eusèbe parle aussi d'un Asclepius ou Esculape (Chron. Dyn. 3. des Rois de Memphis.), qu'il surnomme *Tosorthrus*, Egyptien & Médecin célèbre, à qui d'autres Anciens font honneur de l'invention de l'Architecture, & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Egypte l'usage des lettres que Mercure avait inventées.

Mais quoi qu'il en soit de ces divers Esculapes, je m'en tiens à l'opinion la plus généralement reçue dans la Grèce, qui le disait fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis (Homer Hymn. 15.), fille de Phlegyas. L'autre tradition qui lui donne Arsinoé pour mère, n'est pas vraisemblable au sentiment même de Pausanias, qui dit (In Arcad.) que Trigone fut sa nourrice. Lucien assure avec plusieurs autres, (Ovid. Métam, lib. 2.) qu'Esculape ne naquit pas de Coronis, mais de l'œuf d'une corneille ; ce qui néanmoins revient au même.

Cette Nymphe enceinte de ce Dieu de la Médecine, fut tuée d'une flèche décochée par Diane. Elle fut ensuite mise sur un bûcher, & Mercure fut chargé de tirer Esculape du sein de cette infortunée. Quelques-uns disent que Phœbus en fit lui-même l'opération (Diod. 1. 4 & autres Mythol.).

Esculape fut ensuite mis entre les mains de Chiron ; il profita des leçons de Médecine que lui donna ce Maître célèbre, & acquit de si grandes connaissances dans cette école, qu'il ressuscita Hippolyte dévoré par ses propres chevaux. Pluton outré de ce qu'Esculape, non content de guérir les malades, ressuscitait même les morts, en porta ses plaintes à Jupiter (Ovid. Métam. 1. 15.), disant que son Empire en était considérablement diminué, & qu'il courait risque de le voir désert. Jupiter irrité foudroya Esculape (Virgil. Eneid. l. 7.). Apollon indigné de la mort de son fils, en pleura, & pour s'en venger, il tua les Cyclopes qui avaient forgé la foudre donc Jupiter s'était servi. Jupiter, pour l'en punir, le chassa du Ciel. Devenu errant sur la terre, Apollon s'éprit d'amour pour Hyacinthe, & jouant au palet avec lui, il le tua malheureusement (Ovid. Métam. 1. 5.). Apollon fut ensuite trouver Laomédon, & se loua pour travailler mercenairement aux murs de la Ville de Troye.

Esculape épousa Epione, de laquelle il eut Machaon, Podalyre ; & trois filles,

Panacéa, Jaso & Hygiéa. Orphée dit cependant (Hymn. in Aesculap.) qu'Hygiéa n'était pas fille, mais femme d'Esculape.

Le culte d'Esculape fut plus célèbre à Epidaure que dans aucun autre lieu de la Grèce. Les serpents & les dragons étaient consacrés à ce Dieu, qui fut même adoré sous la figure de ces reptiles. Sur un médaillon frappé à Pergame, on voit Esculape avec la fortune. Socrate avant de mourir, lui fit immoler un coq, & on lui sacrifiait des corbeaux, des chèvres, &c. & suivant Pausanias, on nourrissait des couleuvres privées dans son Temple d'Epidaure, où sa mère Coronis avait aussi une statue.

Les Anciens n'avaient-ils pas raison de regarder comme Dieu de la Médecine, la Médecine universelle? Et n'était-ce pas assez l'indiquer, que de dire Esculape fils d'Apollon & de Coronis, puisqu'on sait que cette médecine a le principe de l'or pour matière, & ne peut se préparer sans passer par la putréfaction, ou la couleur noire que les Philosophes Hermétiques de tous les temps ont appelée *corbeau*, *tête de corbeau*, à cause de la noirceur qui l'accompagne ? Sortir de la putréfaction ou de la couleur noire, c'était donc naître de Coronis, qui signifie une corneille, espèce de corbeau.

Mais un Dieu ne devait pas naître à la manière des hommes, Diane eut Coronis, & Mercure ou Phœbus tire son fils des entrailles de cette mère infortunée. Le mercure Philosophique agit sans cesse, & il rendit à Esculape dans cette occasion le même service qu'il avait rendu à Bacchus. La mère de l'un meurt sous les éclats de la foudre de Jupiter ; la mère de l'autre périr sous les coups de Diane ; tous deux ne viennent au monde que par les soins de Mercure, & après la mort de leur mère, Morien éclaircit en deux mots toute cette allégorie, lorsqu'il dit (Entret. du Roi Calid.) que la blancheur ou le magistère au blanc, qui est médecine, est cachée dans le ventre de la noirceur : qu'il ne faut pas mépriser les cendres (de Coronis), parce que le diadème du Roi y est caché. La même raison a fait dire que Phlegyas était père de Coronis, parce que φλιγω signifie je brûle ; & personne n'ignore que toutes choses brûlées se réduisent en cendre.

Ceux qui ont prétendu qu'Apollon lui-même avait servi de sage-femme à Coronis, ont fait allusion à l'élixir parfait en couleur rouge, véritable fils d'Apollon, & l'Apollon même des Philosophes ; & si l'on a feint que Diane avait tué Coronis, c'est que la cendre Hermétique ne peut parvenir à la couleur rouge, qu'après avoir été *fixée* en passant par la couleur blanche ; ou la Diane Philosophique. « Cette cendre très rouge, impalpable en elle-même, dit Arnaud de Villeneuve (Nov. lum. cap. 7.), se gonfle comme une pâte qui fermente, &

par la calcination requise, c'est-à-dire à l'aide du mercure qui brûle mieux que le feu élémentaire, elle se sépare d'une terre noire très subtile, qui demeure au fond du vase. » Il est aisé d'en faire l'application. Hermès l'avait dit depuis longtemps (7. Chap. Çhap. 3.) ; « Notre fils règne déjà vêtu de rouge.... Notre Roi vient du feu. » Trigone, nourrice d'Esculape, n'est ainsi nommée qu'à cause des trois principes, soufre, sel & mercure donc l'élixir est composé, & dont l'enfant Philosophique se nourrit jusqu'à sa perfection.

Les résurrections d'Esculape ne sont pas moins allégoriques que sa naissance, & s'il ressuscita Hippolyte, il faut l'entendre dans le sens des Philosophes, qui personnifient tout. Ecoutons Bonnellus à ce sujet (La Tourbe.) : « Cette nature de laquelle on a ôté l'humidité, devient semblable à un mort ; elle a besoin du feu jusqu'à ce que son corps & son esprit soient convertis en terre, & il se fait alors une poussière semblable à celle des tombeaux. Dieu lui rend ensuite son esprit & son âme, & la guérit de toute infirmité. Il faut donc brûler cette chose, jusqu'à ce qu'elle meure, qu'elle devienne cendre, & propre à recevoir de nouveau son âme, son esprit & sa teinture. » On peut voir ce que j'ai dit de telles résurrections, lorsque j'ai expliqué celle d'Eson, Liv. 2. Quant à l'éducation d'Esculape, elle fut la même que celle de Jason.

Les filles d'Esculape participaient aux mêmes honneurs que leur père, & eurent des statues chez les Grecs & les Romains. Mais la fiction de l'histoire de ces Divinités se voit dans la seule signification de leurs noms. Panacéa veut dire médecine qui guérit tous les maux ; Jaso, guérison ; & Hygiéa, santé. L'élixir Philosophique produit la médecine universelle ; l'usage de celle-ci donne la guérison, à laquelle est jointe la santé. Aussi dit-on que leurs deux frères étaient de parfaits Médecins.

Quant à l'œuf de Corneille, d'où l'on feint que sortit Esculape, Raymond Lulle nous l'explique en ces termes (De Quinta Essent. dist. 3. p. 2.) : « Après qu'il sera refroidi, l'Artiste trouvera notre enfant arrondi en forme d'œuf, qu'il retirera & purifiera. » Et dans son arbre Philosophique : « Lorsque cette couleur (blanche) apparaît, il commence à se rassembler en forme ronde, comme la Lune dans son plein. » Le coq était consacré à Esculape, par la même raison qu'il l'était à Mercure ; le corbeau à cause de sa mère Coronis, & le serpent, parce que les Philosophes Hermétiques le prenaient pour symbole de leur matière, comme on peur le voir dans Flamel & tant d'autres.

Apollon eut beaucoup d'autres enfants; en le confondant avec le Soleil ; le nombre en augmente bien davantage. J'ai déjà parlé d'Aétes dans le second Livre ; je ferai mention d'Augias dans le cinquième, & je passerai les allégories

des autres, parce qu'on peut aisément expliquer ces fictions par celles que je rapporte. Phaéton est cependant trop célèbre, pour n'en pas dire deux mots. Tous tes Auteurs ne conviennent pas qu'il fût fils du Soleil. Plusieurs pensent avec Hésiode (Theog.), que Phaéton eut Chéphale pour père, & pour mère l'Aurore. Suivant l'opinion commune, Phaéton était fils du Soleil & de Clymene (Ovid, Métam. 1. I.).

Ayant eu dispute avec Epaphus, fils de Jupiter, celui-ci lui dit qu'il n'était pas fils du Soleil. Phaéton piqué fut s'en plaindre à Clymene, sa mère, qui lui conseilla d aller trouver le Soleil, & de lui demander pour preuve la conduite de son char. Le Soleil ayant juré par le Styx qu'il lui accorderait sa demande, ne pensant pas que son fils serait assez téméraire pour lui en faire une telle, la lui accorda, après avoir fait tous ses efforts pour l'en détourner. Phaéton s'en acquitta si mal, que le Ciel & la Terre étaient menacés d'un embrasement prochain. La Terre alarmée s'adressa à Jupiter, qui renversa d'un coup de foudre le jeune Phaéton dans le fleuve Eridan, dont, selon quelques-uns, il dessécha les eaux, & les changea en or, selon d'autres.

Plusieurs Auteurs croient comme Vossius (De Orig. & prog. Idol.), que cette fiction est Egyptienne ; elle n'en prouve que mieux mon système : mais si avec eux on confond le Soleil avec Osiris, ce n'est pas sur le même fondement. Phaéton, comme Orus, est la partie fixe aurifique des Philosophes Egyptiens ou Hermétiques. Lorsqu'elle se volatilise, cette matière toute ignée semble faire insulte à Epaphe ou l'air fils de Jupiter. Quand le Jupiter Philosophique se montre, cette partie fixe & solaire, après avoir longtemps voltigé, se précipice au fond du vase où se trouve l'eau mercurielle, dans laquelle elle se fixe en la coagulant, & la rend aurifique comme elle. Voilà en peu de mots l'explication de la course de Phaéton, sa chute dans le fleuve Eridan. & le dessèchement de ses eaux.

CHAPITRE XIII.

Diane.

Si je prenais ici Diane pour Isis, il suffirait de renvoyer le Lecteur au Livre premier de cet Ouvrage, où j'ai expliqué ce que la Fable nous a conservé des Dieux de l'Egypte : mais je la considère suivant la Mythologie des Grecs, c'est-à-dire, comme sœur jumelle d'Apollon, & qui naquit avant lui de Latone & de Jupiter, Suivant Homère (Hymn. in Apoll.). Hérodote & Eschyle ne pensent pas là-dessus comme Homère, suivant ce que nous en avons rapporte dans le Chapitre précédent. Des Auteurs ont même avancé que les Arcadiens nommés

Proselenes, comme si l'on disait ante-lunaires, existaient en effet avant la Lune, & que Proselene, fils d'un certain Orchomene, régnait en Arcadie lorsque Hercule faisait la guerre aux Géants, temps, disent ces Auteurs, où la Lune se montra pour la première fois (Apol. Arg. 1. I.).

Je ne discuterai point ici l'opinion de ceux qui ne sont qu'une même chose de Diane & de la Lune, ou l'Astre qui préside à la nuit. Latone tue-elle sa mère, ou seulement sa nourrice (Hérodot. 1. I.) ? Selon moi, elle fut l'une & l'autre ; & Diane lui servit en effet de sage-femme, lorsqu'elle mit Apollon au monde. Mais frappée, dit la Fable, des douleurs que Latone souffrit pendant cet enfantement, elle demanda à Jupiter de rester toujours vierge, & l'obtint. Elle fut surnommée Lucine, ou qui préside aux accouchements, de même que Junon, aussi sœur aînée & jumelle de Jupiter. On a feint qu'elle se plaisait beaucoup à la chasse, & qu'à son retour elle déposait ton arc & ses flèches chez Apollon (Homer. Hymn. in Dian.). Piquée de ce qu'Orion se vantait d'être le plus habile chasseur du monde, elle le perça d'un coup de flèche. Orphée entre les autres a dit (Hymn. in Dian.) que Diane était Hermaphrodite. Elle est à reconnaître dans les monuments antiques, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par l'arc & les flèches qu'on lui mettait en mains, & les chiens qui l'accompagnent. Elle est toujours habillée de blanc, & quelquefois on la voit dans un char traîné par deux biches. La Diane d'Ephèse était représentée avec les attributs de la Terre ou Cybèle, ou plutôt la Nature même.

Latone est véritablement mère de Diane & d'Apollon : car, suivant tous les Philosophes, le *laton* ou *leton* est le principe duquel se forment la Lune & le Soleil Hermétiques. Notre laton, dit Morien, ne sert de rien, s'il n'est blanchi. Maïer a formé le onzième de ses Emblèmes Chymiques, d'une femme accompagnée de deux enfants, l'un représentant le Soleil, l'autre la Lune, & un homme qui lave les cheveux noirs & les habits de cette femme ; les mois suivants sont au dessus :

Dealbate Latonam & rumpite libros.

Synésius indique expressément (De l'œuv. Des Philos.) ce que c'est que ce laton, lorsqu'il dit : « Mon fils, vous avez déjà, par la grâce de Dieu, un élément de notre pierre, qui est la tête noire, la tête du corbeau, ou l'ombre obscure, sur laquelle terre comme sur sa base tout le reste du Magistère a son fondement. Cet élément terrestre & sec se nomme laton, leton, taureau, fèces noires, notre métal. » Hermès avait dit dans le même sens : « l'azoth & le feu blanchissent le laton & en ôtent la noirceur. » Enfin ils s'accordent tous à donner le nom de *laton* à leur matière devenue noire : & d'ailleurs Laton & Latone ne peuvent

signifier qu'une & même chose, puisque, suivant Homère (Hymn. I. in Apoll.), Latone est fille de Saturne, & que le laton est également fils du Saturne Philosophique. Apollodore, Callimaque (Hymn. Del. v. 150.), Apollonius de Rhodes (Argonaut. 1.2. v. 712.) & Ovide, la disent fille de Coëus le Titan, ce qui ne change rien dans le fond de mon système, comme on le voit dans les Chapitres de Saturne & de Jupiter.

Diane ne pouvait naître qu'à Délos, où Latone s'était réfugiée pour se soustraire aux atteintes du serpent Python. L'étymologie seule des noms explique la chose. Latone signifie oubli, obscurité. Y a-t-il rien de plus obscur & de plus noir que le noir même, pour me servir de l'expression des Philosophes ? Ce noir est le laton ou la Latone de la Fable. Diane est la couleur blanche, clair & brillante ; & Délos vient de Δηλος, clair, apparent, manifestée On peut donc dire que la couleur blanche naît alors de la noire, puisqu'elle y était cachée, & qu'elle semble en sortir. La Fable a même soin de faire observer que l'Ile de Délos était errante & submergée avant les couches de Latone, & qu'elle fut alors découverte & rendue fixe par le commandement de Neptune. En effet, avant cet accouchement, la Délos Hermétique est submergée, puisque suivant Riplée (12 Portes.), « lorsque la terre se troublera & s'obscurcira, les montagnes seront transportées & submergées dans le fond de la mer. » La fixation qui se fait de la matière volatile dans le temps de la blancheur, indique la fixation de l'île de Délos.

Diane perça d'une flèche Orion y fils de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui devenu aveugle fut trouver Vulcain à Lemnos pour être guéri. Vulcain en eut pitié, & l'ayant fait conduire au Soleil levant, Orion recouvra la vue. Quel secours autre que de son art Vulcain pouvait-il donner à Orion ? Et quel était l'art de Vulcain ? N'est-ce pas le feu philosophique ? Ce feu donne à la couleur blanche une couleur aurore ou safranée, qui annonce le lever du Soleil des Philosophes, & qui nous enseigne en même temps par quel art Orion fut guéri. Il fallait que Diane le perçât d'une flèche, & l'arrêtât dans sa courte puisque la partie volatile doit être fixée pour parvenir à ce soleil levant.

Orphée parlait en disciple d'Hermès, quand il disait que Diane était Hermaphrodite. Il savait que la rougeur appelée mâle, est cachée sous la blancheur de sa matière, nommée femelle (Philalet. Enarrat. 3. Medic. Gebri.) ; & que l'une & l'autre réunies dans un même sujet, comme les deux sexes dans le même individu, sont un Composé hermaphrodite, qui commence à paraître lorsque la couleur safranée se manifeste.

Malgré ce qu'on a pu dire de la passion de Diane pour Endimion, l'opinion la

plus commune est qu'elle a conservé sa virginité. On feint cependant qu'elle conçut de l'air & enfant la rosée. Mais une Vierge enfante-t-elle dans l'ordre de la nature, en demeurant néanmoins vierge ? La fiction serait ridicule, si elle n'était pas allégorique. Elle ne peut même convenir qu'aux opérations du grand ouvre. Les Philosophes ont employé la même allégorie pour le même sujet. « Cette pierre, dit Alphidius, habite dans l'air ; elle est exaltée dans les nuées ; elle vie dans, les fleuves ; elle se repose sur le sommet des montagnes. Sa mère est *vierge*, & son père n'a jamais connu de femmes. Prenez, dit d'Espagnet, une vierge ailée bien pure & bien nette, imprégnée de la semence spirituelle du premier mâle, sa virginité demeurant néanmoins intacte, malgré sa grossesse (Can. 58.), » Suivant Basile Valentin (Azoth des Philos.), c'est une vierge très chaste, qui n'a point connu d'homme, & qui cependant conçoit & enfante.

Peut-on méconnaître dans Diane cette vierge ailée de d'Espagnet ? Et l'enfant philosophique qu'elle contait dans l'air, selon l'expression des Disciples d'Hermès, n'est-ce pas cette vapeur qui s'élève de la lune des Philosophes, & qui retombe en forme de rosée, dont le Cosmopolite parle (Novum lum. Chem.) en ces termes ? Nous l'appelons eau du jour, & rosée de la nuit.

Enfin si Diane est sœur jumelle d'Apollon, & naît avant lui, c'est que la lune & le soleil philosophiques naissent successivement du même sujet, & que la blancheur doit absolument paraître avant la rougeur.

CHAPITRE XIV.

Des quelques autres enfants de Jupiter.

Ce Dieu est avec raison regardé comme le père des Dieux & des hommes. Il a tellement peuplé le Ciel & la Terre de la Fable, que le nombre de ses enfants est presque infini. Je laisse aux Mythologues le soin de les passer tous en revue ; je ne m'arrêterai qu'à quelques-uns des principaux.

§.I.

Mercure.

PRESQUE tous les Anciens sont d'accord sur les parents de Mercure. Il naquit de Jupiter & de Maïa, fille d'Atlas, sur le Mont Cyllene ; (Hom. Hymn. in Merc. Virgil AEnéid.) Pausanias dit (In Baeot.), contre le sentiment d'Homère & de Virgile, que ce fut sur le Mont Coricée, près de Tanagris, & qu'il fut ensuite lavé dans une eau ramassée de trois fontaines. D'autres disent qu'il fut élevé sur une plante de pourpier, parce qu'il est gras & plein d'humidité. C'est pour cela sans

doute que Raymond Lulle (Theor. Testam. c. 4.) parle de cette plante comme étant de nature mercurielle, de même que la grande lunaire, la mauve, la chélidoine & la mercuriale. Quelques Auteurs ont même prétendu que les Chinois savaient tirer du pourpier sauvage un véritable mercure coulant.

Dès que Mercure fut né, Junon lui donna sa mamelle ; le lait en sortant avec trop d'abondante, Mercure en laissa tomber, & ce lait répandu forma la voie lactée. Opis, selon d'autres, eut ordre de nourrir ce petit Dieu, & la même chose lui arriva qu'à Junon.

Mercure passa toujours pour le plus vigilant des Dieux. Il ne dormait ni jour ni nuit ; & si nous en croyons Homère (Hom. Hymn. 3. v. 17.), le jour même de sa naissante il joua de la lyre, & le soir du même jour il vola les bœufs d'Apollon.

De telles fictions peuvent-elles renfermer quelques vérités historiques ou morales ? & si on les prend à la lettre, tout n'y est-il pas marqué au coin de l'absurde & du ridicule ? Si avec M. l'Abbé Banier, & quelques anciens Mythologues, je regarde Mercure comme un homme réel, comme un Prince Titan, il faudra accuser Homère & les autres de folie, pour avoir feint de telles absurdités inexplicables dans le sens historique & moral : mais si ce père de la Poésie ne délirait pas, il avoir sans doute pour objet de ces fictions quelque vérité qu'il a cachée sous le voile de l'allégorie & de la Fable. Il s'agirait donc de chercher quelle pouvait être cette vérité. Je la trouve expliquée dans les Livres des Philosophes Hermétiques. J'y vois que la matière de leur art est appelée Mercure, & que ce qu'ils rapportent de leurs opérations est une histoire de la vie de Mercure. M. l'Abbé Banier avoue même (Myth. T. II. P 195.) que la fréquentation des Disciples d'Hermès servit beaucoup à ce prétendu Prince, qu'il se fit initier dans tous les mystères des Egyptiens, & qu'enfin il mourut dans leur pays. Voyons donc s'il sera possible d'adapter ce qu'on dit du Mercure de la Fable, au Mercure Hermétique.

Maja, fille d'Atlas, & une des Pléiades, fut mère de Mercure, & le mit au monde sur une montagne, parce que le mercure philosophique naît toujours sur les hauteurs. Mais il faut observer que Maja était aussi un des noms de Cybèle ou la Terre, & que ce nom signifie mère, ou nourrice, ou grand-mère. Il n'est donc pas surprenant qu'elle fût mère de Mercure, ou même sa nourrice, comme le dit Hermès (Tab. Smaragd.) : *nutrix ejus est terra.* Aussi Cybèle était-elle, regardée comme la grand-mère des Dieux, parce que Maja est mère du mercure philosophique, & que de ce mercure naissent tous les Dieux Hermétiques, Mercure après sa naissance fut lavé dans une eau ramassée de trois fontaines ; & le mercure Philosophique doit être purgé & lavé trois fois dans sa propre eau,

composée aussi de trois ; ce qui a fait dire à Maïer d'après un ancien (Atalanta fugiens. Embl. 3.) : allez trouver la femme qui lave le linge, & faites comme elle.

Cette lessive, ajoute le même Auteur, ne doit pas se faire avec de l'eau commune, mais avec cette qui se change en glace & en neige sous le signe du Verseau. C'est peut-être ce qui a fait dire à Virgile (Loco cit.), que la montagne de Cyllene était glacée, *Gelido culmine*.

L'on voit dans cette allégorie les trois ablutions : la première, en coulant la lessive ; la seconde, en lavant le linge dans l'eau, pour emporter la crasse que la lessive a détachée ; & la troisième dans de l'eau nette & bien claire, pour avoir le linge blanc & sans taches. « Le mercure des Philosophes naît, dit d'Espagnet (Can. 50.), avec deux taches originelles : la première est une terre immonde & sale, qu'il a contractée dans sa génération, & qui s'est mêlée avec lui dans le temps de sa congélation : l'autre tient beaucoup de l'hydropisie. C'est une eau, crue & impure, qui s'est nichée entre cuir & chair ; la moindre chaleur la fait évaporer. Mais il faut le délivrer de cette lèpre terrestre par un bain humide, & une ablution naturelle. »

Junon donne ensuite son lait à Mercure ; car le mercure étant purgé de ses souillures, il se forme au-dessus une eau laiteuse, qui retombe sur le mercure, comme pour le nourrir. Les Mythologues prennent eux-mêmes Junon pour l'humidité, de l'air.

On représentait Mercure comme un beau jeune-homme, avec un visage gai des yeux vifs, ayant des ailes à la tête & aux pieds, tenant quelquefois une chaîne d'or, dont par un bout attaché aux oreilles des hommes, il les conduisait partout ou il voulait. Il portait communément un caducée, autour duquel deux serpents, l'un mâle, l'autre femelle, étaient entortillés. Apollon le lui donna en échange de sa lyre. Les Egyptiens donnaient à Mercure une face en partie noire & en partie dorée.

Le mercure Hermétique a des ailes à la tête & aux pieds, puisqu'il est tout volatil, de même que l'argent-vif vulgaire qui, suivant le Cosmopolite (Dialog. de la Nat. & de l'Alchym.), n'est que son frère bâtard. Cette volatilité a engagé les Philosophes à comparer ce, mercure, tantôt à un dragon ailé, tantôt aux oiseaux, mais plus communément à ceux qui vivent de rapine, tels que L'aigle, le vautour, &c. pour marquer en même temps sa propriété résolutive ; & s'ils l'ont nommé argent-vif & mercure, c'est par allusion au mercure vulgaire.

Le coq était un attribut de Mercure à cause de son courage & de sa vigilante, & que chantant avant le lever du soleil, il avertit les hommes qu'il est temps de se

mettre au travail. Sa figure de jeune-homme marquait son activité.

La chaîne d'or au moyen de laquelle il conduisait les hommes où il voulait, n'était pas comme le prétendent les Mythologues, une allégorie de la force que l'éloquente a sur les esprits ; mais parce que le mercure Hermétique étant le principe de l'or, & l'or le nerf des Arts, du commerce, & l'objet de l'ambition humaine, il les engage dans toutes les démarches qui peuvent conduire à sa possession, quelque épineuses & quelque difficiles qu'elles soient.

Nous avons dit d'après les Anciens, que les Egyptiens ne faisaient rien sans mystères. Les Antiquaires le savent, & n'y sont cependant pas assez d'attention, quand ils ont à expliquer les monuments d'Egypte que le temps a épargnés. Les Disciples du père des Arts & des sciences, comme de ces hiéroglyphes mystérieux, se seraient-ils précisément rapprochés du naturel dans les représentations de Mercure, pour tomber dans le mauvais goût ? S'ils lui peignaient le visage moitié noir, moitié doré, souvent avec des yeux d'argent, c'était sans-doute pour désigner les trois principales couleurs de l'œuvre Hermétique, le noir, le blanc, & le rouge, qui surviennent au mercure dans les opérations de cet art, où le mercure est tout, suivant l'expression des Philosophes ; *est in mercurio quidquid quaerunt sapientes : in eo enim, cum eo & per cum perficitur magisterium*. Ces yeux d'argent ont frappé un savant Académicien. Il a regardé ces yeux comme un vain étalage de richesse, guidé par le mauvais goût (a). S'il avait pris ses explications dans mon système, il n'aurait pas été si embarrassé pour trouver la raison qui avait fait mettre ces yeux d'argent à la figure de Mercure. Beaucoup d'autres choses qu'il traite de purs ornements, ou qu'il avoue ne pouvoir expliquer, auraient souffert très peu de difficultés, au moins celles qui ne dépendent pas de la pure fantaisie des Artistes, ordinairement très peu instruits des raisons que l'on avait de représentée les choses de relie ou telle manière. M. Mariette se trouve dans le même cas dans son Traité des Pierres gravées. Un seul exemple tiré des Antiquités de M. de Caylus prouvera la chose.

Ce Savant infatigable, auquel le Public a tant d'obligations pour les découvertes curieuses qu'il a faites sur la pratique des Arts par les Anciens, nous présente un monument Egyptien qu'il avoue être un Mercure sous la figure d'Anubis, avec une tête de chien ; vis-à-vis de cet Anubis est Orus debout. Ils se regardent l'un & l'autre, placés chacun sur l'extrémité d'une gondole, dont le bout d'Orus se termine en tête de taureau, & celui d'Anubis eu tête de bélier. »

Ces deux têtes d'animaux paraissent à M. de Caylus de purs ornements. Mais il n'ignorait pas que le taureau Apis était le symbole d'Osiris, qu'Orus était fils

d'Osiris, & que ce père, son fils & le soleil (J'entends le Soleil hermétique, & non pas le sens des Mythologues.) n'étaient qu'une même chose. Il le dit en plus d'un endroit. Il savait même que, le bélier était un des symboles hiéroglyphiques de Mercure, qui, comme le dit le Cosmopolite (Parab.) Philalèthe & plusieurs autres, se tire au moyen de l'acier, que l'on trouve dans le ventre du bélier.

Le Mercure des Philosophes est donc représenté dans ce monument sous la figure d'Anubis & du bélier, comme principe de l'œuvre, & de la manière dont on le tire. Le bélier indique aussi sa nature martiale & vigoureuse. L'or ou le soleil Hermétique y est sous la figure d'Orus & du taureau, symbole de la matière fixe dont on le fait. Ils ne sont donc pas-là pour servir de purs ornements, mais pour compléter l'hiéroglyphe de tout le grand œuvre. J'ai assez expliqué ce que c'était qu'Anubis dans le premier Livre.

Deux serpents, l'un mâle, l'autre femelle, paraissaient entortillés autour du caducée de Mercure, pour représenter les deux substances mercurielles de l'œuvre, l'un fixe, l'autre volatile, la première chaude & sèche ; la seconde froide & humide, appelées par les Disciples d'Hermès serpents, dragons, frère & sœur, époux & épouse, agent & patient, & de mille autres noms qui ne signifient que la même chose, mais qui indiquent toujours une substance volatile, & l'autre fixe. Elles ont en apparence des qualités contraires ; mais la verge d'or donnée a Mercure par Apollon, met l'accord entre ces serpents, & la paix entre les ennemis, pour me servir des termes des Philosophes. Raymond Lulle nous dépeint très bien la nature de ces deux serpents, lorsqu'il dit (De Quinta. Essent. Dist. 3. de incerat.) : « Il y a certains éléments qui durcissent, congèlent & fixent, & d'autres qui sont endurcis, congelés & fixés. Il faut donc observer deux choses dans notre art. On doit composer deux liqueurs contraires, extraites de la nature du même métal : l'une qui ait la propriété de fixer, durcir & congeler ; l'autre, qui soit volatile, molle & non fixe. Cette seconde doit être endurcie, congelée & fixée par la première ; & de ces deux il en résulte une pierre congelée & fixe, qui a aussi la vertu de congeler ce qui ne l'est pas, de durcir ce qui est mou, de mollifier ce qui est dur, & de fixer ce qui est volatil. »

Tels sont ces deux serpents entortillés & entrelacés l'un dans l'autre ; les deux dragons de Flamel, l'un ailé, l'autre sans ailes; les deux oiseaux de senior, dont l'un a des ailes, l'autre non, & qui se mordent la queue réciproquement.

La nature & le tempérament de Mercure sont encore assez clairement indiqués par la qualité de celui qui le nourrir. Mercure, dit-on, fut élevé par Vulcain ;

mais il n'eut guère de reconnaissance des soins que ce Mentor prit de son éducation : il vola les outils que Vulcain employait dans ses ouvrages.

Avec un caractère aussi porté à la friponnerie, Mercure pouvait-il en rester là ? Il prit la ceinture de Vénus, le sceptre de Jupiter, les bœufs d'Admete qui paissaient sous la garde d'Apollon. Celui-ci voulut s'en venger, & Mercure pour l'en empêcher lui vola son arc & ses flèches. A peine fut-il né, qu'il vainquit Cupidon à la lutte. Devenu grand, il fut chargé de beaucoup d'offices. Il balayait la salle où les Dieux s'assemblaient. Il préparait tout ce qui était nécessaire ; portait les ordres de Jupiter & des Dieux. Il courait jour & nuit pour conduire les âmes des morts aux Enfers, & les en retirer. Il présidait aux assemblées : en un mot il n'était jamais en repos. Il fut l'inventeur de la lyre, ajusta neuf cordes à une écaille de tortue qu'il trouva sur le bord du Nil, & détermina le premier les trois tons de Musique, le grave, le moyen & l'aigu. Il convertit Batte en pierre de touche, tua d'un coup de pierre Argus, gardien d'Io changée en vache. Strabon dit (Geog. 1. 17.) qu'il donna des lois aux Egyptiens, enseigna la Philosophie & l'Astronomie aux Prêtres de Thèbes. Mardis Manilius, qui est du même sentiment (Astron. 1, I.), assure aussi que Mercure posa le premier les fondements de la Religion chez les Egyptiens, en institua les cérémonies, & leur découvrit les causes de beaucoup d'effets naturels.

Que conclue de tout ce que nous venons de rapporter ? Faut-il encore répéter ce que j'ai dit fort au long de Mercure dans le premier Livre ? Oui, tout dépend de Mercure ; il est le maître de tout ; il est même le patron des fripons, c'est-à-dire de ces Charlatans & de ces Souffleurs, qui, après s'être ruinés à travailler sur les matières qu'ils appellent mercure, cherchent à se dédommager de leurs pertes sur la bourse des sots ignorants & trop crédules : mais la friponnerie de Mercure n'est pas dans ce goût-là. Il vola les instruments de Vulcain à peu près comme un Elève vole son Maître, lorsque sous sa discipline il devient aussi savant que lui, & exerce ensuite seul l'art qu'il a appris. Il puisa dans l'école de Vulcain, & se rendit propre son activité & ses propriétés. S'il prit la ceinture chamarrée de Vénus, & le sceptre de Jupiter, c'est qu'il devient l'un & l'autre dans le cours des opérations du grand œuvre. En travaillant sans cesse dans le vase à purifier la matière de cet art, il balaye la salle d'assemblée, & la dispose à recevoir les Dieux ; c'est-à-dire, les différentes couleurs appelées : la noire, Saturne ; la grise, Jupiter ; la citrine, Vénus ; la blanche, la Lune ou Diane ; la Safranée ou couleur de rouille, Mars, la pourprée, le Soleil ou Apollon, & ainsi des autres, qu'on trouve à chaque page dans les écrits des Adeptes. Les messages des Dieux qu'il faisait jour & nuit, est sa circulation dans le vase pendant tout le cours de l'œuvre. Les tons de la Musique, & l'accord des

instruments dont Mercure fut l'inventeur, indiquent les proportions, les poids & les mesures, tant des matières qui entrent dans la composition du magistère, que de la manière de procéder pour les degrés du feu, qu'il faut administrer clibaniquement, suivant Flamel (Explicat. de ses fig.), & en proportion géométrique, selon d'Espagnet. Mettez dans notre vase une partie da notre or vif & dix parties d'air, dit le Cosmopolite : l'opération consiste à dissoudre votre air congelé avec une dixième partie de votre or. Prenez onze grains de notre terre, un grain de notre or, ou deux de notre lune, & non de la lune vulgaire ; mettez le tout dans notre vase & à notre feu, ajoute le même Auteur. De ces proportions, il résulte un tout harmonique, que j'ai déjà expliqué en parlant d'Harmonie, fille de Mars & Vénus.

La charge qu'avait Mercure de conduire les morts dans le séjour de Pluton, & de les en retirer, ne signifie autre chose que la dissolution & la coagulation, la fixation & la volatilisation de la matière de l'œuvre.

Mercure changea Batte en pierre de touche, parce que la pierre Philosophale est la vraie pierre de touche, pour connaître & distinguer ceux qui se vantent de savoir faire l'œuvre, qui étourdissent par leur babil, & qui ne sauraient le prouver par expérience. D ailleurs la pierre de touche sert à éprouver l'or ; ce qui revient parfaitement à l'histoire feinte, de Batte. Mercure, dit la Fable, enleva les bœufs qu'Apollon gardait, il lui vola même son arc & ses flèches, & fut ensuite en habit déguisé, demander à Batte des nouvelles des bœufs volés. Cet habit déguisé est le mercure Philosophique, auparavant volatil & coulant, à présent fixé & déguisé en poudre de projection ; cette poudre est or, & ne paraît pas avoir la propriété d'en faire : elle en fait cependant des autres métaux, qui renferment des parties principes d'or. Quand on les a transmués, on s'adresse à Batte, ou la pierre de touche, pour savoir ce que sont devenus les métaux imparfaits qu'il connaissait avant leur transmutation, Batte répond, suivant Ovide :

Montibus, inquit, erant : & erant sub montibus illis»
Risit Atlantiades, &c. Métam. I. 2.

Ils étaient premièrement sur ces montagnes ; ils sont à présent sur celles-ci : ils étaient plomb, étain, mercure ; ils sont maintenant or, argent. Car les Philosophes donnent aux métaux le nom de *montagne*, suivant ces paroles d'Artéphius : « Au reste, notre eau, que j'ai ci-devant appelée notre vinaigre, est le vinaigre des montagnes, c'est-à-dire, du Soleil & de la Lune. »

Après la dissolution de la matière & la putréfaction, cette matière des

Philosophes prend toutes sortes de couleurs, qui ne disparaissent que lorsqu'elle commence à se coaguler en pierre & se fixer. C'est Mercure qui tue Argus d'un coup de pierre.

Les Samothraces tenaient leur Religion & ses cérémonies des Egyptiens, qui l'avaient reçue de Mercure Trismégiste. Les uns & les autres avaient des Dieux qu'il leur était défendu de nommer ; & pour les déguiser, ils leur donnaient les noms d'*Axioreus*, *Axiocersa*, *Axiocersus*. Le premier signifiait Cérès ; le second, Proserpine ; & le troisième, Pluton. Ils en avaient encore un quatrième nommé *Casmilus*, qui n'était autre que Mercure, suivant Dionysiodore, cité par Noël le Comte (Mythol. 1. 5.). Ces noms ou leur application naturelle faisaient peut-être une partie du secret confié aux Prêtres, dont nous avons parlé dans le premier Livre.

Quelques Anciens ont appelé Mercure, le Dieu à trois têtes, étant regardé comme Dieu marin, Dieu terrestre & Dieu céleste ; peut-être parce qu'il connut Hécate, donc il eut trois filles, si nous en croyons Noël le Comte.

Les Athéniens célébraient le 13 de la Lune de Novembre, une fête nommée *Choes*, en l'honneur de Mercure terrestre. Ils faisaient un mélange de toutes sortes de graines, & les faisaient cuire ce jour-là dans un même vase : mais il n'était permis à personne d'en manger. C'était seulement pour indiquer que le Mercure dont il s'agissait, était le principe de la végétation.

Lactante met Mercure avec le Ciel & Saturne, comme les trois qui ont excellé en sagesse. Il avait sans doute en vue Mercure Trismégiste, & non celui à qui Hercule consacra sa massue après, la défaite des Géants. C'est à ce dernier que le quatrième jour de la Lune de chaque mois était dédié, & on lui immolait des veaux (Ovid.-Metam. 1. 4.). On portait aussi sa statue avec les autres symboles sacrés, dans les cérémonies des fêtes célébrées à Eléusis.

Mercure étant un des principaux Dieux signifiés par les Hiéroglyphes des Egyptiens & des Grecs, & tous ceux qui étaient initiés dans ses mystères étant obligés au secret, il n'est pas surprenant que ceux qui n'en avaient pas connaissance, se soient trompés sur le nombre & la nature de ce Dieu ailé. Cicéron en reconnaissait plusieurs, (De Nat. Deor.) ; l'un, né du Ciel & du Jour, l'autre, fils de Valens & de Phoronis ; le troisième, de Jupiter & de Maja ; le quatrirème eut le Nil pour père. Il peut à la vérité s'en être trouvé plus d'un de ce nom en Egypte, tel qu'Hermès Trismégiste, peut-être même est Grèce ; mais il n'y a jamais eu qu'un Mercure à qui l'on puisse attribuer raisonnablement tout ce que les fables en rapportent, & le Mercure ne peut-être que celui des

Philosophes Hermétiques, auquel convient parfaitement tout ce que nous en avons rapporté jusqu'ici. C'était sans doute aussi pour fixer cette idée, qu'on le représentait ayant trois têtes, afin d'indiquer les crois principes dont il est composé, suivant l'Auteur du Rosaire des Philosophes : « La matière de la pierre des Philosophes, dit-il, est une eau ; ce qu'il faut entendre d'une eau prise de crois choses ; car il ne doit y en avoir ni plus ni moins. Le Soleil est le mâle, la Lune est la femelle, & Mercure le sperme, ce qui néanmoins ne fait qu'un Mercure. » Les Philosophes ayant reconnu que cette eau était un dissolvant de tous les métaux, donnèrent à Mercure le nom de *Nonacrite*, d'une montagne d'Arcadie appelée Nonacris, des rochers de laquelle distille une eau qui corrode tous les vases métalliques.

Il passait pour un Dieu céleste, terrestre & marin, parce que le mercure occupe en effet le ciel Philosophique, lorsqu'il se sublime en vapeurs, la mer des sages, qui est l'eau mercurielle elle-même, & enfin la terre Hermétique, qui se forme de cette eau & qui occupe le fond du vase. Il est d'ailleurs composé de trois choses, suivant le dire des Philosophes, d'eau, de terre, & d'une quintessence céleste, active, ignée,, qui vivifie les deux autres principes, & fait dans le mercure l'office des instrument & des outils de Vulcain.

Les Mythologues voyant qu'on consacrait les langues des victimes à Mercure, ne se sont pas imaginés qu'on le fît pour d'autres raisons que l'éloquente de ce Dieu. N'auraient-ils pas mieux réussi, si faisant attention qu'on brûlait ces langues dans les cérémonies de son culte, & que ces cérémonies devaient être secrètes, ils avaient conclu qu'un les lui consacrait ainsi, non à cause de son éloquence prétendue, mais pour marquer le secret que les Prêtres étaient obligés de garder ?

Tel est donc ce Mercure si célèbre dans tous les temps & chez routes les Nations, qui prit d'abord naissante chez les Hiéroglyphes des Egyptiens, & fut ensuite le sujet des allégories & des notions des Poètes. Je ne puis mieux finir son chapitre que parce qu'en dit Orphée, en faisant la description de l'antre de ce Dieu. C'était la source & le magasin de tous les biens & de toutes les richesses ; & tout homme sage & prudent pouvait y en puiser à sa volonté. On y trouvait même le remède à tous les maux.

Il fallait qu'Orphée parlât aussi clairement, pour faire ouvrir les yeux aux Mythologues, & leur faire voir ce que c'était que le Dieu Mercure, qui cachait dans son antre le principe de la santé & des richesses. Mais il a soin en même temps d'avertir que pour les y trouver, & s'en mettre en possession, il faut de la prudence & de la sagesse. Est-il difficile de deviner de qu'elle nature pouvaient

être ces biens, dont l'usage pouvait rendre un homme exempt de toutes

incommodités ? En connaît-on d'autres que la pierre des Philosophes, auxquels on ait attribué de telles propriétés ? L'autre est le vase où elle se fait, & Mercure en est la matière, dont les symboles ont été variés sous les noms & figures de taureaux, de béliers, de chiens, de serpents, de dragons, d'aigles, & d'une infinité d'animaux ; sous les noms de Typhon, Python, Echidna, Cerbère, Chimère, Sphinx, Hydre, Hécate, Gérion, & de presque tous les individus, parce qu'elle en est le principe.

§. II.

M. Bacchus ou Denys.

Denys fut aussi fils de Jupiter, & assez célèbre pour trouver place dans cet Ouvrage. Il eut Sémélé pour mère, & fut le même qu'Osiris chez les Egyptiens, & Bacchus chez les Romains. C'est pourquoi je le nommerai indifféremment, tantôt Denys, tantôt Bacchus, & tantôt Osiris.

Sémélé, fille de Cadmus & d'Harmonie, plut à Jupiter : il la mit au nombre de ses concubines. La jalouse Junon en fut irritée ; & pour réussir a faire ressentir à Sémélé les effets de son courroux, elle prit la figure de Beroe, nourrice de sa rivale, & fut rendre visite à celle-ci déjà enceinte ;elle lui persuada d'engager Jupiter à lui jurer, par le Styx, qu'il lui accorderait, tout ce que Sémélé lui demanderait. Celle-ci, suivant l'instigation de Junon, demanda que Jupiter lui rendît sa visite dans toute sa majesté, pour lui prouver qu'il était en effet le maître des Dieux. Ce Dieu le lui promit, & se rendit en effet chez Sémélé avec ses foudres & son tonnerre, qui réduisirent en cendres le palais & celle qui l'habitait. Suivant ce qu'en disent Euripide (In Bacchis.) & Ovide (Métam. Lib. 30.). Mais Jupiter ne voulant pas laisser périr avec Sémélé l'enfant qu'elle portait, le retira des entrailles de la mère, & l'enferma dans sa cuisse, jusqu'à ce que le temps marqué pour sa naissance fût accompli. C'est Ovide qui nous apprend ce trait de bonté paternelle, qu'il regarde cependant comme fabuleux (Ibid), Orphée dit (Hymn. A Bacchus.) que Denys était fils de Jupiter & de Proserpine, & le repère dans son Hymne sur le nom de Μιυης, né d'Isis.

Il prit le nom de Denys de ce qu'il perça la cuisse de Jupiter, en naissant avec les cornes qu'il apporta au monde, où, comme d'autres le prétendent, de ce que Jupiter fut boiteux tout le temps qu'il le porta, ou enfin à cause de la pluie qui tomba quand il naquit.

D'abord après sa naissance, Mercure le transporta dans la Ville de Nysa, sur les

confins de l'Arabie & de l'Egypte, pour y être nourri se élevé par les Nymphes. D'autres disent que dès que Sémélé eut mis Bacchus au monde, Cadmus l'enferma avec son enfant dans un coffre de bois en forme de batelet, & l'exposa à la merci des flots de la mer, qu'étant abordé en Laconie, des pauvres gens ouvrirent le coffre, trouvèrent Sémélé morte, & l'enfant tout élevé. Un Auteur (Meleagr.) soutient que Jupiter ne renferma pas dans sa cuisse, & que des Nymphes le tirèrent des cendres de sa mère, & prirent soin de son éducation. Les Hyades furent ses nourrices, si l'on en croit Apollodore (De Diis, 1. 2.) & Ovide. Orphée a dit le premier que Denys était né à Thèbes, sans doute par reconnaissance pour les Thébains, qui le reçurent parfaitement bien lorsqu'il allait en Egypte, & ne lui firent pas un moindre accueil à son retour. Aussi les Egyptiens raillaient-ils les Grecs de ce que ces derniers prétendaient que Denys était né chez eux. Le même Orphée donnait les deux sexes à Denys, car il s'exprime ainsi dans son Hymne Sur Misen :

Famina masque simul, gemina huic natura.

Les effets de la jalousie que Junon avait contre Sémélé, s'étendirent jusque sur le fils : elle ne vie pas d'un œil tranquille que Jupiter l'eût transporté au Ciel ; Euripide nous assure qu'elle voulut l'en chasser. Denys craignant le courroux de la Déesse, se retira pour fuir ses persécutions, & s'étant reposé sous un arbre, un serpent amphisbène, c'est-à-dire, ayant une tête à chaque extrémité, le mordit à la jambe, Denys s'étant aussitôt réveillé, tua le serpent avec une branche de sarment de vigne, qu'il trouva auprès de lui. Il parcourut pendant sa fuite une grande partie du monde, & fit des choses surprenantes, si nous croyons ce qu'en rapporte Noël le Comte (Venation. 1. 4°) d'après Euripide. Il faisait sourdre de la terre du lait, du miel, & d'autres liqueurs agréables en s'amusant. Il coupa une plante de férule, & il en sortit du vin ; il dépeça me brebis on morceaux, en dispersa les membres, qui se réunirent ; la brebis ressuscita, & se mit à paître comme auparavant.

Les Auteurs (Grecs qui font ce Dieu originaire de la Grèce, sont si peu d'accord entre eux dans les fictions qu'ils ont inventées à son sujet, qu'on aime mieux s'en rapporter à Hérodote (Liv. 2.) à Plutarque (Traité d'Isis & d'Osiris.) & à Diodore (Liv. 3.), qui disent que Bacchus était né en Egypte, & qu'il fut élevé à Nysa, Ville de l'Arabie Heureuse ; & que c'est le même que le fameux Osiris qui fit la conquête des Indes. Les Egyptiens en effet reconnaissaient un Denys comme les Grecs ; mais quoiqu'ils se proposassent le même but dans leur allégorie de Bacchus, ils racontaient l'histoire de ce Dieu bien différemment.

Hammon, Roi d'une partie de la Libye, disent-ils, ayant épousé la fille du Ciel,

sœur de Saturne, fut visiter le pays voisin des montagnes Cérauniennes, & y fit rencontre d'une très-belle fille, nommée Amalthée : elle lui plut, ils se virent ; il en naquit un fils beau & vigoureux, qui fut nommé Denys. Amalthée fut déclarée Reine du pays, qui par la forme de ses limites, représentent la corne d'un bœuf, elle fut appelée la corne des Hespérides, & a cause de sa fertilité en toutes sortes de biens, la corne d'Amalthée, du grec αμα & αλθυ, *je guéris tout ensemble, je guéris tout en même temps*.

Pour soustraire Bacchus à la jalousie de son épouse, Hammon le fit transporter à Nysa dans une Ile formée par les eaux du fleuve Triton, & située près des embouchures appelées les portes Nysées. Ce pays était le plus agréable du monde ; des eaux limpides y arrosaient des prairies charmantes ; il abondait en toutes sortes de fruits, & la vigne y croissait d'elle-même, La température de l'air y était si salutaire, que tous les habitants y jouissaient d'une santé parfaite jusqu'à une extrême vieillesse. Les bords de cette Ile étaient plantés de bois de haute futaie, & l'on respirait dans ses vallons un air toujours frais, parce que les rayons du Soleil n'y pénétraient qu'à peine. La verdure agréable des arbres & l'émail perpétuel des fleurs y réjouissaient la vue, pendant que l'ouïe était sans cesse flattée par le ramage des oiseaux. C'était en un mot un pays de Fées, un pays enchanté, où rien ne manquait de tout ce qui pouvait contribuer à la satisfaction parfaire de l'humanité.

Denys y fut élevé par les soins de Nysa, fille d'Aristée, homme sage, prudent & instruit, qui se chargea d'être son Mentor, Pallas surnommée Tritonienne, de ce qu'elle était née près du fleuve Triton, eue ordre de préserver Denys des embûches que lui tendrait sa belle-mère.

Rhée devine en effet jalouse de la gloire & de la réputation que s'acquit Denys sous de si bons Maîtres, & employa tout son savoir pour faire rejaillir sur lui au moins une partie des effets de la rage dont elle était outrée contre Hammon. Elle le quitta pour se retirer chez les Titans, & y faire à l'avenir son séjour avec Saturne, son frère. A peine y fut-elle arrivée, qu'à force de sollicitations & de menaces, elle engagea Saturne à lui déclarer la guerre. Hammon se voyant hors d'état de lui résister, se retira à Idée, où il épousa Crète, fille d'un des Curettes, qui y régnait. L'île prit ensuite le nom de Crète, Saturne s'empara du pays d'Hammon, & assembla une nombreuse armée pour se saisir de Nysa & de Denys; mais sa tyrannie lui attira la haine de tous ses nouveaux Sujets.

Denys informé de la fuite de son père, du désastre de son pays, & des desseins de Saturne contre lui, assembla le plus de troupes qu'il lut fut possible ; un bon nombre d'Amazones s'y joignirent, d'autant plus volontiers que Pallas devait

les commander.

Les deux armées en vinrent aux mains ; Saturne y fut blessé. Le courage & la valeur de Denys firent déclarer la victoire en sa faveur ; les Titans prirent la fuite. Denys les poursuivit, les fit prisonniers sur le territoire d'Hammon, & leur rendit ensuite la liberté, leur donnant l'option de prendre parti sous ses étendards, ou, de se retirer : ils choisirent le premier, & regardèrent Denys comme leur Dieu tutélaire.

Saturne vaincu & poursuivi par Denys, mit le feu à sa Ville, & se sauva avec Rhée à la faveur de la nuit ; mais ils tombèrent entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Il leur proposa de vivre à l'avenir en bons parents & bons amis. Ils acceptèrent ses offres, & leur tint parole ; les seuls Titans ressentirent les effets de son courroux, parce qu'ils se révoltèrent contre lui.

Victorieux de tous ses ennemis, Denys ne chercha qu'à se rendre recommandable par ses bienfaits ; il parcourut une grande partie du monde pour les répandre sur tous les humains ; mais en bon Prince, il laissa Mercure Trismégiste à son épouse, pour l'aider de ses conseils ; il donna le Gouvernement de l'Egypte à Hercule, & Prométhée eut l'intendante de tous ses Etats. Arrivé sur les montagnes de l'Inde, il y éleva deux colonnes près le fleuve du Gange (Sidon. Antip.) ; ce que fit aussi Hercule dans la partie la plus occidentale de l'Afrique sur les bords de la mer Atlantide :

Arma eadem ambobus sunt termini utrique columnae.

Cette expédition dura trois ans, après lesquels il retourna par la Libye & l'Espagne, & fonda la Ville de Nysa dans les Indes.

Les Poètes Grecs emportés par le feu de leur imagination, ont enchéri sur la fiction Egyptienne, & ont donné un témoignage non équivoque de la vérité de ces vers d'Horace :

..... Pictoribus atque Poëtis
Quidilbet audendi semper suit aqua potestas. Art. Poet.

Bacchus n'est presque si fameux & si recommandable dans leurs écrits, que pour avoir sa faire le vin ou planté la vigne. N'y eût-il pas eu de la folie chez les Anciens à nous laisser par écrit tant de choses si peu dignes d'attention, entremêlées de faits si surprenants, si peu vraisemblables, qu'ils tiennent plutôt du songe que du prodige ? Si nous les en croyons, Junon le frappa d'affection furieuse, ce qui le fit courir par tout le monde : les Cobales, espèces de Démons

malins, les Satyres, les Bacchantes & les Silènes l'accompagnaient partout avec des tambours & autres instruments bruyants. Son char était traîné par des lynx, des tigres, des panthères ; c'est Ovide qui le dit d'après eux (Métam. 1. 3.).

Le même Poète dit que Bacchus conter voie une jeunesse permanente, & qu'il était le plus beau des Dieux (Métam. 1. 4.). Isacius dit que les Anciens pensaient que Bacchus était jeune & vieux en même temps ; Euripide l'appelait Θηλυμορφον, comme ayant un air efféminé. C'est pourquoi il est ordinairement représenté en jeune-homme, sans barbe, quoiqu'il y ait aussi le Bacchus barbu ; on te trouve même quelquefois sous la figure d'un Vieillard.

Bacchus se couvrait toujours de la peau d'un léopard. Il portait un thyrse pour sceptre. Le lapin, le chêne, le lierre, le liseron & le figuier lui étaient consacrés : la pie entre les oiseaux, le cygne, le lion, la panthère entre les quadrupèdes, & le serpent ou dragon entre les reptiles. Les femmes qui célébraient ses fêtes se nommaient *Bacchantes*, *Thyades*, *Mimallonides*.

Pendant ses voyages, des Pirates Tyriens l'ayant rencontré sur les bords de la mer, voulurent l'enlever de force, malgré les représentations du Pilote, suivant ce qu'en dit Homère dans une Hymne en l'honneur de ce Dieu. Bacchus se métamorphosa en lion, après avoir changé le mat & les rames en serpents. Les Matelots effrayés voulurent se sauver, il les transforma en dauphins, & ils se précipitèrent tous dans la mer.

Les Grecs ajoutèrent beaucoup d'autres fables à celle du Bacchus Egyptien. Si nous en croyons Orphée, Bacchus dormit trois ans chez Proserpine, & s'étant éveillé au bout de ce temps, il se mit à danser avec les Nymphes.

A travers toutes ces fictions, on reconnaît aisément le Denys d'Egypte, qui, selon Hérodote, est le même qu'Osiris (*In Euterpe*.) : nous l'avons déjà fait remarquer en parlant de ce Dieu, & les Mythologues modernes en conviennent (Mythol. De l'Abbé Banier, T. II. 1. I. ch. 17.). On voit clairement ce Dieu de l'Egypte tué par Typhon & ses complices, dans Bacchus mis en pièces pendant le combat qu'il soutint contre les Titans. Isis ramasse les membres épars de ton époux ; Pallas rencontre Bacchus le cœur encore palpitant, & le porte à Jupiter, qui lui redonne la santé. Quant aux fêtes instituées en l'honneur de Bacchus, nous en parlerons dans le Livre suivant.

Telle est en abrégé l'histoire de Bacchus, suivant les Egyptiens & les Grecs. Rappelons à présent les principaux traits de ces fictions, pour faire voir le rapport qu'ils ont avec les opérations de la Philosophie Hermétique, suivant les propres termes des Auteurs qui en ont traité, afin de prouver clairement que le

grand œuvre est le véritable objet auquel les Anciens ont voulu faire allusion.

La naissance de Denys est précisément semblable à celle d'Esculape, le premier fils de Sémélé, le second de Coronis, qui toutes deux signifient à peu près la même chose : l'un fut élevé par Chiron, l'autre par Mercure, & nourris par les Nymphes, les Hyades ; c'est-à-dire, par les parties aqueuses ou l'eau mercurielle des Philosophes. Je renvoie le Lecteur à l'article d'Esculape, pour ne pas tomber dans une répétition ennuyeuse.

Bacchus eut deux mères, Sémélé & Jupiter, & suivant Raymond Lulle (Theor. Testam. c. 46.), l'enfant Philosophique a deux pères & deux mères : il a été, dit-il, tiré du feu avec beaucoup de soins, & il ne saurait mourir en effet Jupiter porta ce feu en rendant visite à Sémélé, ce feu des Philosophes, dont parle Riplée (12. Portes.), qui allumé dans le vase, brûle avec plus de force & d'activité que le feu commun. Ce feu tire l'embryon des Sages du ventre de sa mère, & le transporte, dans la cuisse de Jupiter jusqu'à sa maturité ; alors cet enfant Philosophique, formé dans le ventre de sa mère par la présente de Jupiter, & élevé par ses soins, se montre au Jour avec un visage blanc comme la Lune, & d'une beauté surprenante (*Arcan. Hermet. Can. 78*.).

La description de l'Ile où est élevé le Bacchus des Philosophes, semble avoir été prise de celle où Hammon fit porter Denys. « Après avoir couru longtemps du pôle Arctique au pôle Antarctique, dit le Cosmopolite (Parabole.), je fus transporté par la volonté de Dieu sur le rivage d'une vaste mer. Pendant que je m&amusait à voir voltiger & nager les Melosynes avec les Nymphes, & que je me laissais aller nonchalamment à mes idées, je fus surpris d'un doux sommeil, pendant lequel j'eus cette vision admirable. Je vis tout-à-coup Neptune, ce vénérable Vieillard à cheveux blancs, qui flottait de notre mer, & qui m'ayant salué de la manière la plus gracieuse, me conduisit dans une Ile charmante. Elle est située au Midi, & l'on y trouve en abondance tout ce qui est nécessaire aux commodités & aux plaisirs de la vie. Les Champs-Élysées de Virgile, lui sont à peine comparables. Les côtes de cette Ile- sont plantées de grands cyprès, de beaux myrrhes & de romarins : les prairies y sont émaillées de fleurs ; les collines couvertes de vignes, d'oliviers & de cèdres ; les bois remplis d'orangers & de citronniers ; les chemins sont bordés de lauriers & de grenadiers, à l'ombre desquels les voyageurs se reposent : en un mot, tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, s'y trouve ramassé. »

Nous avons assez parlé des parents & de la naissance de Denys ; voyons ses actions. Nourri, élevé par les Nymphes & les Hyades, c'est-à-dire par l'eau mercurielle volatile, que les Philosophes ont appelé *lait*, l'enfant croît, végète,

s'en nourrit & prend de la force, comme dit Artéphius (De la pierre des Philosophes). Approchez le crapaud (la partie fixe) de la mamelle de sa mère, & laissez-l'y jusqu'à ce qu'il soit devenu grand à force d'en sucer le *lait*. Ce sont les paroles d'un Adepte que Maïer a employées pour faire son cinquième Emblème Hermétique. Il est inutile de rapporter une infinité de textes où l'eau mercurielle est appelée *lait*, *lait virginal*, & nourriture de l'enfant. Nous avons montré plus d'une fois que les Nymphes & les Hyades ne sont autre chose que cette eau mercurielle volatile, & l'on voit aisément par-là pourquoi la Fable constitue Mercure Tuteur & Précepteur de Bacchus, après qu'il l'eut tiré des cendres de Sémélé.

Bacchus tua le serpent Amphisbène, comme Apollon tua Python ; l'un & l'autre de ces Dieux n'étant qu'une même chose, comme nous l'avons prouvé par Hérodote, & comme le dit un ancien Auteur déjà cité :

Jupiter est idem Pluto, Sol & Dionysius.

Il est même à croire que l'Amphisbène & le serpent Python ne sont qu'une même chose : & si l'on dit que Bacchus le tua avec une branche de sarment de vigne, & Apollon à coups de flèches, les flèches de celui-ci signifient la partie volatile de la matière que Raymond Lulle (De quinta Ess.), presque dans tous ses ouvrages, appelle vin blanc & vin rouge, suivant le degré acquis de perfection, & suivant la couleur blanche ou rouge qui survient au mercure par la coction. Ce serpent Amphisbène est aussi le même que les deux du caducée de Mercure, les deux d'Esculape, les deux dragons de Flamel, l'un mâle, l'autre femelle, l'un ailé, l'autre non, qui ne font cependant qu'un même dragon Babylonien , ou le dragon des Hespérides, ou celui qui gardait la toison d'or, ou l'hydre de Lerne, &c. qui tous avaient plusieurs têtes.

Denys faisait sortir du vin, de l'eau & plusieurs autres liqueurs de la terre. L'explication de ce prodige est très-simple. La matière du Magistère est composée de terre & d'eau : lorsqu'elle se dissout, dessèche, elle se réduit en eau, cette eau est nommée par les Philosophes, tantôt lait, tantôt vin, tantôt vinaigre, huile, &c. suivant le progrès qu'elle fait dans la suite des opérations. Elle acquière de l'acidité, & devient vinaigre. Prend-elle la couleur blanche, c'est du lait, un lait virginal, un vin blanc. Est elle parvenue au rouge, c'est du vin rouge ; & toutes ces liqueurs sortent de la terre, ou de la terre Philosophique. Denys les fait sortir, étant lui-même la partie fixe de cette matière, appelée or, Phébus, Apollon des Sages.

Bacchus barbu & sans barbe, jeune & vieux & mâle & femelle en même temps,

est tel chez les Philosophes Hermétiques, suivant ces termes d'Agmon (Cod. Veritatis feu Turba.) : « Il est sans barbe, & en même temps barbu; il a des ailes, & vole; il n'a point d'ailes, & ne vole pas : si vous l'appelez eau, vous dites vrai ; si vous dites qu'il n'est pas eau, vous le dites avec raison ; » parce que c'est un composé hermaphrodite, volatil & fixe, celui-ci représente le mâle, l'autre la femelle ; ce qui lui a fait donner le nom de *Rebis*.

Quant à la façon donc les Egyptiens racontent l'histoire de Denys, qu'Hammon épousa Rhée, sœur de Saturne, & qu'il eut Denys de la Nymphe Amalthée, il est à croire qu'ils ont eu plus égard à la chose même qu'aux noms, puisqu'ils y conviennent parfaitement. Les Mythologues conviennent que ces peuples confondaient Denys avec Osiris, & s'ils les ont feint nés de parents différents par les noms, ils prouvent clairement par cette fiction qu'ils n'avaient pas dessein de donner ces fictions pour des histoires véritables.

Mais quel pouvait être l'objet de cette fable ? à quoi faisait-elle allusion ? Il est aisé de le voir par les explications données ci-devant. Pour convaincre encore plus parfaitement le Lecteur, récapitulons l'histoire de Denys.

Par la ville Nysa, on entend le vase ; elle a des portes étroites & fermées ; c'est le col & le lut avec lequel on le scelle : la beauté du pays, les fleurs qui y naissent sont les différentes couleurs qui surviennent à la matière ; les fruits exquis qui y croissent, la saine température de l'air qui y fait vivre jusqu'à une extrême vieillesse dans l'abondante de tout, indiquent la médecine universelle & la poudre de projection ; celle-ci donne les richesses, & l'autre la santé ;

Aristée aidé des conseils de Pallas, préposé pour avoir soin de l'éducation de Denys, est le prudent Artiste qui conduit les opérations de l'œuvre avec sagesse. Saturne sollicité par Rhée, sa sœur, fait la guerre à Denys qui demeure victorieux, c'est la noirceur, suite de la dissolution de la matière, occasionnée par l'eau mercurielles signifiée par Rhée, *fluo* : les parties volatiles qui voltigent sans cesse dans le vase, sont les Amazones qui lui procurent la victoire ; aussi dit-on que les Menades, les Bacchantes qui accompagnaient Bacchus, & les Muses avec les Amazones qui suivaient Denys, étaient toujours en chant, en danses & en mouvement, ce qui ne saurait mieux convenir aux parties Volatiles, qui en lavant sans cesse la matière, font disparaître la noirceur ou Saturne, & manifestent la blancheur, signe de la victoire. « Remarquez, dit Synésius (Œuvres des Philos. & Artéphius dans sa récapitul.), que cette terre sera ainsi lavée de sa noirceur par la cuisson, parce qu'elle se purifie aisément, avec les parties volatiles, de son eau ; ce qui est la fin du Magistère. »

Saturne s'enfuit pendant la nuit après avoir mis le feu à sa Ville; c'est le noir qui disparaissant laisse la matière grise comme de la cendre, résultat des incendies. Les Philosophes lui ont même alors donné entre autres noms celui de cendre, témoin Morien (Entretien du Roi Calid.), qui dit : « Ne méprisez pas la cendre ; car le diadème de notre Roi y est caché. » Je ne m'arrêterai pas il expliquer l'expédition de Denys dans les Indes ; on peut avoir recours à ce que j'en ai dit au chapitre d'Osiris, Liv. I. Il suffit de faire remarquer que les Auteurs de cette fiction ont affecté, en parlant des animaux qui suivaient Bacchus, ou qui traînaient son char, de choisir ceux dont la peau est variée, pour être les hiéroglyphes & les symboles des différentes couleurs qui paraissent en même temps ou successivement sur la matière : tels sont les tigres, les lynx, les panthères, les léopards.

Bacchus eut, dit-on, un fils nommé Staphyle. Ce fils est-il autre chose que la même matière devenue rouge, que les Philosophes ont appelée vin blanc lorsqu'elle est blanche laiteuse (Raym. Lulli, de Quinta Essent. & alibi.), & vin rouge quand par la cuisson elle acquiert une couleur pourprée ? C'est Staphyle, du grec vigne. Staphyle eut une fille nommée Rhéo, qu'Apollon ne trouva pas cruelle. Le père s'étant aperçu de la grossesse de sa fille, l'enferma dans un coffre, & la jeta dans la mer : les flots la portèrent à Eubée ; Rhéo s'y retira dans un antre, & y mît au monde un fils qu'elle nomma Anye, du grec achever, accomplir. Anye eut trois fils de la Nymphe Doripe, OEno, Spermo & Elaïs, qui furent changés en pigeons, & métamorphosaient tout ce qu'ils touchaient, quand ils le voulaient en vin, en blé & en huile, suivant les étymologies de leurs noms.

Cette postérité de Bacchus est un pur symbole de l'élixir Philosophique, composé d'Apollon, de Scaphyle & de Rhéo ; car suivant d'Espagnet (Can. 124.), il y entre trois choses : l'eau métallique ou mercure des Philosophes, le ferment blanc ou rouge. Suivant l'intention de l'Artiste, & le second soufre, le tout en poids & mesure requis. L'eau métallique est Rhéo, de ρεω, je coule ; cette eau s'imprègne de l'or des Philosophes,, signifié par Apollon, & Staphyle est le second soufre, comme Bacchus est le premier. Suivant le même d'Espagnet : « Que les studieux amateurs de la Philosophie sachent que de ce premier soufre il s'en engendre un second, qui peut être multiplié à l'infini. »

Anye est l'élixir même qui résulte de la jonction d'Apollon & de Rheo : celle-ci accouche dans un antre, c'est à-dire dans le vase. Le mariage d'Anye avec Doripe, & les enfants qui en vinrent signifient la multiplication, qui ne se fait qu'avec deux matières, savoir, l'élixir & l'eau mercurielle, comme le dit l'Auteur que je viens de citer (Can. 134. & 135.). « On multiplie l'élixir de trois

manières, l'une est de prendre un poids de cet élixir, que l'on mêle avec neuf parties de son eau ; on met le tout dans le vase bien luté, & on le cuit à feu lent , &c. Les trois enfants d'Anye sont le vin, le blé & l'huile, parce que les Asiatiques croyaient ne manquer de rien, quand ils avaient ces trois choses, suivant ces paroles de l'Écriture Sainte : *Tu as mis plus de joie dans mon cœur qu'au temps où leur froment et leur vin nouveau abondent. En paix tout ensemble, je me couche et je m'endors*. Psalm. 4. Et celle-ci de Jérémie : *Ils arriveront en criant de joie sur la hauteur de Sion, il afflueront vers les bien de Yahvé, vers le froment, vers le vin nouveau et vers l'huile fraîche, vers les brebis et les bœufs*. Chap. 31 v. 12. Ce qui caractérise les effets de la poudre de projection, qui donne la santé & les richesses.

Plus d'un Auteur ont pris Denys pour le Soleil, & Cérès pour la Lune ; Virgile au premier livre de ses Géorgiques ; *Vos, ô clarissima mundi lumina !* &c. & Orphée dans ses Hymnes : *Sol clarus Dionysium, quem cognomine dicunt*. Mais il faut observer que les Poètes se conforment ordinairement aux notions reçues, & à la façon de penser du vulgaire ; car si Denys & Osiris sont le même, comme nous l'avons assez prouvé, & qu'Apollon & Diane soient le Soleil & la Lune, comment pourra-t-on dire qu'Apollon est fils d'Osiris ? Le Soleil serait-il donc fils de lui-même ? Les Poètes fourmillent de semblables absurdités, qui prouvent bien clairement que ceux qui les ont inventées, ne prétendaient pas les donner pour de véritables histoires : aussi ajourent-ils que Bacchus dormit trois ans chez Proserpine, qu'il naquit avec des cornes, qu'il fut changé en lion, qu'il mourut & ressuscita, que Médée fit à ses Nourrices la même faveur qu'au père de Jason, & tant d'autres fables qui ne peuvent s'expliquer que par la Philosophie Hermétique.

§. III.

Persée.

IL est peu d'histoires de ces temps-là, dit M. l'Abbé Banier (Myth. Tom. III. p. 96.), plus obscures & plus remplies de fables, que celle de Persée. Elle est dans plusieurs de ses parties une énigme impénétrable. Après un tel aveu, comment ce savant ose-t-il hasarder tant de conjectures pour tenir lieu de bonnes raisons, & décider qu'il n'y a rien de fore extraordinaire dans la naissance de ce Héros, & que son histoire est véritable (Ibid. p. 9.) ?

Acrise, qui n'avait qu'une fille nommée Danaé, ayant appris de l'Oracle qu'un jour son petit-fils lui ravirait la Couronne & la vie, fit construire une tour d'airain dans son Palais, & y enferma sous bonne garde Danaé avec sa nourrice.

Elle était belle, & Jupiter sensible à ses attraits, s'avisa d'un expédient tout nouveau ; il se coula dans la tour sous la forme, d'une pluie d'or, se fit connaître, & rendit Danaé mère de Persée. (Ovid. Métam, l. 6.) (Horat, Carm. l. 3.)

Danaé toujours renfermée accoucha, & nourrit son enfant pendant trois ans, sans qu'Acrise en eut connaissance ; mais l'ayant enfin découvert, il fit conduire sa fille à l'autel de Jupiter, où elle déclara qu'elle avait conçu du commerce qu'elle avoir eu avec ce Dieu. Acrise peu crédule fit mourir la Nourrice, & fit exposer Danaé avec le petit Persée sur la mer, enfermés dans un coffre de bois en forme de petite barque, qui après avoir été le jouet des vents & des flots, s'arrêta sur les bords de la petite Ile de Seriphe, l'une des Cyclades : Dictys, frère da, Roi du pays, pêchait alors, & tira ce coffre avec son filet. Danaé le supplia d'ouvrir sa prison ; elle lui apprit qui elle était, & Dictys mena chez lui la mère & l'enfant. Polydecte, Roi de l'île, & petit-fils de Neptune, voulut faire violence à Danaé ; mais la présence de Persée y mettant un obstacle, il obligea celui-ci d'aller lui chercher la tête de Méduse, sous prétexte qu'il voulait la donner en dot à Hippodamie, fille d'Œnomaüs. Persée se mit en devoir d'exécuter les ordres de Polydecte ; Pallas lui fit présent d'un miroir, Mercure lui donna un cimeterre, Pluton un casque & un sac, & les Nymphes des souliers ailés : avec tout cet attirail, Persée volait aussi vite & aussi léger que la pensée (Hésiod. Scut. Herculis, v. 261.).

Méduse était fille de Phorcys, & la plus jeune des Gorgones, qui tuaient & pétrifiaient les hommes par leur seul regard ; leurs cheveux étaient hérisses de serpents ; elles avaient des dents crochues comme des détentes de sanglier, des griffes de fer, & des ailes d'or. Ces monstres faisaient leur séjour sur les confins de l'Ibérie, à peu de distance du jardin des Hespérides. Phorcys eut d'autres filles, sœurs aînées des Gorgones ; elles n'avoient entre elles qu'un œil & une dent, donc elles se servaient tour à tour, on les appelait *Grées*. Persée commença son expédition par elles ; il leur prit cette dent & cet œil, & les garda jusqu'à ce qu'elles lui eussent indiqué les Nymphes aux souliers ailés. De là il parvint à Méduse ; en approchant d'elle il se couvrit du bouclier qu'il avoir reçu de Pallas, avec le miroir ; il prit aussi le casque de Pluton, & ayant vu dans son miroir la situation de Méduse, il lui trancha la tête d'un seul coup, & la présenta à Pallas qui lui avait guidé le bras. Du sang qui sortit de la plaie, naquit Pégase sur lequel Persée monta, & volant à travers la vaste étendue des airs, il eut occasion d'éprouver la vertu de la tête de Méduse avant son retour vers Polydecte. Andromède, fille de Céphée & de Cassiopée, avait été exposée, attachée à un rocher sur le bord de la mer d'Ethiopie, pour être dévorée par un

monstre marin, en punition de ce que sa mère avait eu la témérité de dire que sa fille pouvait disputer de beauté avec les Néréides. Persée ému de compassion, & épris d'amour, délivra Andromède, & l'épousa dans la suite. Ce Héros fut ensuite en Mauritanie, où il changea Atlas, qui l'avoir mal reçu (Ovid. Métam. l. IV.), en cette montagne qui depuis a porté son nom. Atlas eut une fille, nommée Mera, de laquelle parle Homère dans le premier Livre de son Odyssée (Métam, l. IV.). La Fable dit qu'Atlas commandait aux Hespérides, & que Thémis interrogée, lui répondit qu'un des fils de Jupiter lui enlèverait les pommes d'or (Métam, l. IV.).

Persée après son expédition, emmena son épouse à Seriphe, où il fit périr Polydecte, & prit le chemin d'Argos. La renommée ayant appris à Acrise les heureux succès de Persée, il s'enfuit d'abord, & se retira à Larisse, où Persée se rendit & engagea son aïeul de retourner à. Argos. Notre Héros ayant voulu faire montre de son adresse avant leur départ, on y proposa un combat d'Athlètes & différents jeux ; Persée ayant jeté son palet avec force, le malheur voulut qu'il en atteignît Acrise, qui mourut aussitôt de ce coup, comme l'Oracle l'avait prédit, sans que la cruauté qu'il avait exercée contre sa fille & son petit-fils, l'en pût garantir.

Pégase ne fut pas le seul qui naquit du sang qui sortit de la blessure de Méduse ; Chrysaor y prit aussi naissance, & devint père du célèbre Geryon, qu'Hercule fit mourir de la manière qui sera rapportée dans le cinquième Livre.

A peine Pégase fut-il né près des sources de l'Océan (Hesiod. Theog.), qu'il quitta la Terre, & s'envola au séjour des Immortels. C'est-là qu'il habite dans le Palais même de Jupiter, dont il porte les éclairs & les tonnerres, Pallas le confia à Bellérophon, fils de Glauque, dont Sisype fut père, Eole grand-père, & Jupiter bisaïeul. Bellérophon, monté sur Pégase, fut combattre la Chimère, monstre de race divine, selon Homère (Iliad. 1. 6.), ayant la tête d'un lion, la queue d'un dragon, & le corps d'une chèvre. De sa gueule béante il vomissait des tourbillons de flammes & de feux. Hésiode le dit fils de Typhon te d'Echidna.

Cette fable de la Chimère porte avec elle un caractère tellement fabuleux, que M. l'Abbé Banier, toujours ingénieux à saisir les moindres circonstances propres à favoriser son système, n'a rien osé adopter de toutes les explications des Mythologues, & dit (Tom. III, 1. II. ch. VI.) qu'on ne doit pas s'attendre qu'il entreprenne de réaliser un monstre, dont le nom même est devenu synonyme avec les êtres de raison, qui ne sont eux-mêmes que de spécieuses chimères. Il condamne en conséquence le sérieux avec lequel Lucrèce a voulu prouver par de bonnes raisons, que la Chimère ne subsista jamais. Les explications

Physiques de Plutarque, de Nicandre de Colophon, ne méritent pas plus de croyance que les conjectures de ceux qui ramènent cette fable à la morale. Mais ce savant Abbé a-t-il plus de raisons solides pour adopter les explications que Strabon, Pline & Servius ont données de cette fable ? Il avoue lui-même qu'on ne trouve point dans l'endroit de Cresias cité par ces Auteurs (Cod 72.) le nom de Chimère, & qu'ils l'ont sans doute mal copié. Que l'on fasse quelques réflexions sur ce que pouvaient être Bellérophon, le cheval Pégase, Minerve qui le dompte, & le mène à ce Héros pour cette expédition. Pensera-t- on avec notre savant Académicien, qu'il est très raisonnable de croire qu'il ait fallu un tel appareil de, guerre pour aller combattre des chèvres sauvages (Myth. Loco cit.) & des serpents, qui causaient beaucoup de ravages dans les vallons & les prairies & empêchaient qu'on y conduisît les troupeaux ? Il paraît même par le texte d'Hésiode que je viens de citer, que M. l'Abbé Banier n'avait pas lu assez attentivement cet ancien Poète, lorsqu'il avance que, en parlant du cheval Pégase, il ne dit pas que Bellérophon s'en fût servi.

Aux autres circonstances de cette fiction, Théopompus ajoute (Philip. l. 7.) que Bellérophon tua la Chimère avec une lance, & non avec des flèches, que le bout de cette lance était armé de plomb, & que le feu que vomissait le monstre, ayant fait fondre ce plomb, lorsque le Héros la lui plongea, ce plomb fondu coula dans les intestins de la Chimère, & la fit mourir. Avouons qu'un tel stratagème ne peut être venu dans l'idée d'un Auteur qui aurait ignoré l'objet d'une telle fiction, & qu'il n'aurait osé le placer dans le cours de cette histoire, s'il n'avait eu en vue que l'histoire même.

Pégase ayant frappé du pied le double mont du Parnasse, en fit sourdre une source qui fut nommée Hippocrene, où Apollon, les Muses, les Poètes & les Gens de Lettres vont boire. Cette eau réveille, échauffe leur imagination ; c'est elle sans doute qui rend les Muses si alertes, suivant la description qu'en fait Hésiode.

Toutes les fictions des Poètes se puisent dans la fontaine du Parnasse; celle-ci vient de Pégase, Pégase du sang de Méduse, Méduse d'un monstre marin : elle fut tuée par Persée ; Persée était fils de Jupiter, Jupiter fils de Saturne, & Saturne eut pour père le Ciel, & pour mère la Terre. Il en est de même de Chrysaor, père de Geryon, dont les bœufs de couleur de pourpre surent enlevés par Hercule. Ainsi toutes les fables aboutissent à Saturne, comme à leur principe, parce que ce premier des Dieux, principe des autres, est aussi le premier principe des opérations & de la matière des Philosophes Hermétiques.

J'aurais pu mettre dans le chapitre d'Osiris le portrait qu'Hésiode fait des

Muses ; il y serait venu à propos pour servir de preuve à l'explication que j'y ai donnée de ces Déesses, & aurait convaincu qu'elle est parfaitement conforme à l'idée qu'en avaient les Anciens : mais comme les Muses ont été, sous ce nom, plus célébrées dans la Grèce qu'en Egypte, il semblait plus à propos de les réserver pour l'article du Parnasse, & de ce qui y a du rapport. Un Philosophe Hermétique aurait-il en effet imaginé une fiction plus circonstanciée, & plus propre à exprimer allégoriquement ce qui se passe dans le cours des opérations du grand œuvre ? Le Mont-Hélicon n'est-il pas la matière Philosophique dont parle Marie dans son épître à Aros, lorsqu'elle dit : *prenez l'herbe qui croît sur les petites montagnes* ? Et Flamel dans son sommaire :

Non que je die toutefois,

Que les Philosophes tous trois (a)
Les joignent ensemble pour faire
Leur mercure, & pour le parfaire,
Comme font un tas d'Alchimistes,
Qui en savoir ne sont trop mistes,

…….

Mais jamais ils n'y parviendront,
Ni aucun bien y trouveront,
S'ils ne vont dessus la Montaigne
Des sept, où il n'y a nulle plaigne,

…….

Et au-dessus de la plus haute
Montaigne, cognoîtront sans faute
L'herbe triomphante, royale,
Laquelle on nomme minérale.

(a) L'or, l'argent & le mercure vulgaires.

Notre Mercure naît entre deux montagnes, dit Arnaud de Villeneuve, ce sont les deux sommets du Parnasse, ou le double mont. Notre Rebis se forme entre deux montagnes, comme l'Hermaphrodite de la Fable, dit Michel Maïer, qui en a composé son 38ème Emblème : tant d'autres enfin qu'il Serait trop long de rapporter, & qui insinuent clairement, quoique allégoriquement, que leur poudre aurifique ou solaire se prend & se forme de & sur cette montagne. Il est même à croire que le Mont-Hélicon n'a pris son nom que de là, c'est-à-dire de

Ηλισς, Soleil, & Κονις poudre, aussi était-il consacré à Apollon. Ceux qui le font venir de Ελιχις, noir, prouvent également pour mon système, & plus particulièrement pour la circonstance de l'œuvre où il s'agit des Muses ou des parties volatiles, qui se manifestent dans le temps que la matière le réduit en poudre noire ; ce qu'Hésiode n'a pas oublié, comme nous le verrons ci-après.

L'autel de Jupiter qui y est placé, n'est-il pas le fils de Saturne, le Jupiter Philosophique, dont nous avons, parlé si souvent ? La fontaine bleuâtre autour de laquelle les Muses dansent, est-elle autre chose que l'eau mercurielle, à laquelle Raymond Lulle dit (Lib. Secret. & alibi passim.) qu'il donne le nom d'eau céleste, à cause de sa couleur du ciel ? c'est ce même mercure que Philalèthe appelle ciel, & qui doit être sublimé, ajoute cet Auteur (Enarrat. Method.), jusqu'à ce qu'il ait acquis une couleur céleste ; ce que les idiots, dit-il, entendent du mercure vulgaire. La couleur bleuâtre, dit Flamel (Explic. De ses figur.), marque que la dissolution n'est pas encore parfaite, ou que la couleur noire fait place à la grise. C'est dans cette fontaine du

Trévisan, que les Muses baignent leurs corps tendres &c délicats, & autour de laquelle elles dansent ; car les parties volatiles, qui montent alors & descendent sans cesse dans le vase, retombent dans la fontaine pour s'y laver, & en ressortent de nouveau en voltigeant & dansant, pour ainsi dire ; ce qu'Hésiode exprime par ces termes : *Choreas ducere solent, & vehementer tripudia.re pedibus*. Il ajoute aussi, pour indiquer que c'est dans l'espace vide du vase, *velatae sunt aère multo* : il désigne même la circonstance de l'opération où la matière est parvenue au noir, *noctu incedunt*. Aussi Ovide feint-il qu'un nommé Pyrenée invita les Muses à entrer chez lui parce qu'il pleuvait ; qu'ayant été épris de leur beauté, il conçue le dessein de leur faire violence, & les enferma pour cet effet ; mais que les Dieux exauçant leurs prières, leur accordèrent des ailes, au moyen desquelles elles s'échappèrent de ses mains :

…… *Claudit sua tecta Pyreneus*
Vimque parat : quem nos sumptis effugimus alis. Métam. 1. 5.

Musée & plusieurs Anciens disaient que les Muses étaient sœurs de Saturne, & filles du Ciel ; sans doute parce que la matière de l'œuvre parvenue au noir, est le Saturne des Philosophes : & si Hésiode les dit filles de Jupiter & de Mnémosyne, c'est que les parties volatiles voltigent dans le vase, lorsque le Jupiter des Philosophes ou la couleur grise succède à la noire, exprimée par Mnémosyne, de Μνημα, Sépulcre, tombeau, Philalèthe & Nicolas Flamel, entre les autres y ont employé l'allégorie des tombeaux, pour indiquer cette couleur : « Donc cette noirceur enseigne clairement qu'en ce commencement la matière

commence à se pourrir & dissoudre en poudre plus menue que les atomes du soleil, lesquels se changent en eau permanente ; & cette dissolution est appelée par les Philosophes, mort, destruction, perdition, parce que les natures changent de forme. De là sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes & sépulcres (Ibid.). » Basile Valentin les a employées dans ses 4ème & 8ème Clefs, & dans la première opération de son Azoth.

Les Anciens pouvaient-ils donc se dispenser de faire présider Apollon au chœur des Muses, le Soleil philosophique étant la partie fixe, ignée, principe de fermentation, de génération, & la principale de l'œuvre, à laquelle les parties volatiles tendent enfin & s'y réunissent comme à leur centre ?

Il est temps de revenir à Persée, car l'épisode n'est déjà que trop long. Cette allégorie ne souffre pas plus de difficulté que les autres : la tour où Danaé est renfermée est le vase ; Danaé est la matière ; Jupiter en pluie d'or est la rosée aurifique des Philosophes, ou la partie fixe solaire, qui se volatilité pendant que la matière passe du noir à la couleur grise, & retombe en forme de pluie sur la matière qui reste au fond.

Persée naît de cette conjonction : car, comme le dit l'Auteur du Rosaire, « le mariage & la conception se font dans la pourriture au fond, du vase, & l'enfantement se fait en l'air, c'est à-dire au sommet. » C'est pourquoi Acrise est dit le grand-père de Persée d'αγρεις, sommet, comble. Senior dit-en conséquence : « Comme » nous voyons deux rayons du soleil pleuvoir sur la cendre morte, qui revit de même qu'une terre aride semble renaître, lorsqu'elle est arrosée. C'est-là le frère & la sœur qui se sont épousés par l'adresse de la préparation, & après que la sœur a conçu, ils s'envolent, & vont sur le haut des maisons des montagnes : voilà le Roi dont nous avons parlé, qui a été engendré dans l'air, & conçu dans la terre. »

Arnaud de Villeneuve nous apprend quelle doit être l'éducation de Persée. « Il y a un temps déterminé pour qu'elle (Danaé) conçoive, y enfante & nourrisse son enfant. Ainsi, lorsque la terre aura conçu, attendez avec patience l'enfantement. Quand le fils (Persée) sera né nourrissez-le de manière qu'il soit vigoureux& assez fort pour combattre les monstres, & qu'il puisse s'exposer au feu sans en craindre les atteintes. » C'est dans cet état qu'il se trouve armé du cimeterre de Mercure & du bouclier de Pallas, & du casque de Pluton. Il pourra s'exposer à attaquer Méduse, & fera naître Cluysaor du sang qui sortit de la plaie, c'est-à-dire, qu'étant devenu poudre de projection, il vaincra les soufres impurs & arsenicaux qui infectent les métaux imparfaits, & les transmuera en or ; car Chrysaor vient de Χρυσος, or. Les symboles de ces soufres malins,

venimeux & mortels, sont les Gorgones ; aussi les représente-t-on encore sous des figures monstrueuses, les cheveux entrelacés de serpents, & ayant des ailes dorées, faisant leur séjour auprès du jardin des Hespérides.

§. IV.

Léda, Castor, Pollux, Hélène & Clytemnestre.

Léda, femme de Tyndare, Roi de Sparte, fut aimée de Jupiter (Euripid. Ovid. Epist. d'Hel. à Paris.). Ce Dieu transformé en cygne, & poursuivi par un aigle, alla se jeter entre les bras de Léda, & au bout de neuf mois elle accoucha de deux œufs, de l'un desquels sortit Pollux & Hélène, & de l'autre Castor & Clytemnestre (Homer. in Hymnis & Odyss.). Le premier de ces oeufs fut la source de tous les maux prétendus qu'éprouvèrent les Troyens. Mais si Hélène n'a existé qu'en fiction, que deviendra la réalité de son rapt ? que restera-t-il de la guerre de Troye ? Si Hélène n'est qu'une personne imaginaire, Castor & Pollux n'auront pas une existence plus réelle, ils n'auront assisté qu'en fiction à l'expédition des Argonautes, qui, selon les Chronologistes, & passa environ cent ans avant la guerre de Troye : Clytemnestre n'aura pas été tuée par Oreste, fils d'Agamemnon. Qu'on supprime également la pomme d'or jetée par la Discorde, il n'y aura plus de dispute entre les Déesses, & le rapt d'Heine n'aura pas lieu. Ainsi une pomme & un œuf ont été la source de mille maux ; mais, avouons-le de bonne foi, de maux aussi chimériques que la source qui les a produits : car trouverait-on autant de raison que M. l'Abbé Banier (Tom. III. 1.3. c. 9.), pour croire qu'on ne doit pas mépriser la *conjecture* de ceux qui prétendent que Léda avait introduit son Amant dans le lieu le plus élève de son palais, qui pour l'ordinaire était de figure ovale, & par cette raison étaient appelés chez les Lacédémoniens αιν ; ce qui, selon lui, donna lieu à la fiction de l'œuf. Il faut avoir grand besoin de semblables conjectures, pour en former de telles. Pour en voir le ridicule, il suffit de faire attention que la Fable ne dit pas que Léda accoucha dans un œuf, mais d'un œuf. Cette Princesse eût-elle donc accouché d'un bâtiment ovale ? Mais laissons pour un moment cet œuf, & disons deux mots de Clytemnestre.

Agamemnon l'épousa, & en eut Oreste ; il partit ensuite pour la guerre de Troye, & laissa auprès d'elle Egisthe, son cousin, avec un Chanteur pour les observer. Egisthe s'étant fait aimer de Clytemnestre, se défit du trop vigilant gardien. Clytemnestre trouva aussi le moyen de se débarrasser de son mari à son retour de la guerre de Troye, & Oreste aurait été aussi la victime de cette intrigue, s'il n'eut pris le parti de la fuite. Il vengea dans la suite la mort de son père & de son aïeul, en faisant périr de sa propre main Egisthe & Clytemnestre

dans le Temple d'Apollon. Oreste reçut de l'Aréopage l'absolution de son crime ; les suffrages ayant été partagés pour l'absoudre ou le condamner, il éleva un Autel à Minerve, qui par sa voix ôta l'équilibre ; il fut se purifier en buvant de l'eau d'Hippoctene. Mais le souvenir de son crime le poursuivait partout ; la fureur le saisit, & ayant consulté l'Oracle pour apprendre le moyen d'en être délivré, il en eut pour réponse, qu'il dévêt aller en Tauride, pays des Scythes, en enlever la statue de Diane, ramener sa sœur Iphigénie avec lui, & se baigner dans un fleuve composé des eaux de sept sources.

Pendant tout ce voyage, Oreste avait conservé sa chevelure en signe de deuil, il la coupa dans la Tauride, & le lieu où il la déposa, fut nommé *Acem*. Quelques-uns disent aussi qu'il le fit auprès d'une pierre sur laquelle il s'était assis le long du fleuve Cytée dans la Laconie (Pausan. in Lacon.), lorsque sa fureur lui passa.

Etant de retour, il donna sa sœur Electre en mariage a son ami Pylade, & après qu'il eut tué Néoptoleme, fils d'Achille, il épousa lui-même Hermione, dont il eut Tysamene. Il trouva aussi le moyen de se concilier les bonnes grâces d'Erigone, fille d'Egisthe en eut Penthile, & mourut enfin de la morsure d'un serpent.

Dans la suite les Lacédémoniens curent recours à l'Oracle, pour terminer une guerre fort désavantageuse qu'ils avaient avec les Tégéens. L'Oracle répondit qu'il fallait chercher les os d'Oreste dans un lieu où les vents soufflaient, où l'on frappait, où l'instrument frappant était repoussé, & enfin où se trouvaient la ruine & la destruction des hommes. Lychas interpréta cette réponse de la forge d'un Ouvrier, où soufflent les vents, où le marteau frappe & est repoussé par l'enclume, & enfin où se travaillent les armes pour la destruction de l'humanité. Il y trouva en effet les os d'Oreste, & les ensevelit, suivant l'ordre de l'Oracle y dans le tombeau d'Agamemnon auprès du temple des Parques.

L'Abbé Banier a, selon sa louable coutume, supprimé toutes les circonstances de cette fable, qu'il ne pouvait plier au plan de son système. En effet, à prendre les choses à la lettre, combien d'absurdités n'y trouve-t-on pas ? mais ramenées à l'allégorie d'où elles tirent leur origine, tous ces crimes prétendus de la famille d'Oreste, & toutes ces absurdités s'évanouissent.

Nous expliquerons ce qu'il faut entendre par Agamemnon, lorsque nous parlerons de la guerre de Troye. Clytemnestre, son épouse, était fille de Jupiter & de Léda, & non de Tyndare & de Léda, mais née dans le Palais de ce dernier, si nous en croyons Homère & Apollonius; ce qui fit donner le nom de Tyndarides à Castor & Pollux, frères de Clytemnestre. Ils naquirent de deux

œufs ; ce que M. l'Abbé Banier explique de la forme du haut du Palais de Tyndare, parce que ce lieu était appelé ωον, & qui veut dire œuf, heureuse équivoque donc ce savant Mythologue a bien su faire usage d'après les conjectures d'autrui (Loc. cit.) : mais de semblables ressources n'en imposent qu'à ceux qui ne savent pas la distinction essentielle de la signification de deux mots marqués par des accents si différents. D'ailleurs la fiction de la métamorphose de Jupiter en cygne, ne suffisait-elle pas pour déterminer l'idée que présentait le terme d'αοϖ ? Un cygne se multiplie-t-il autrement que par des œufs proprement dits ? Il valait donc mieux regarder de bonne foi cette fiction pour une fable pure, & dire que ces œufs & Léda n'ont eu qu'une existence imaginaire.

Si M. l'Abbé Banier eut de bonne foi adopté cette conjecture, pourquoi ne s'en est-il pas servi pour expliquer aussi la naissance d'Esculape sorti d'un œuf ? Il avoue que le nom de Coronis, mère de ce Dieu de la Médecine, a pu donner lieu à cette fiction, parce que Coronis signifie une corneille. Quelle raison aurait pu empêcher de penser que la métamorphose de Jupiter en cygne aurait fait dire que Léda accoucha de deux œufs ? La conjecture eût été bien plus naturelle que celle par laquelle on a eu recours à des appartements de forme ovale, où Léda aurait introduit son Amant. Mais notre savant ignorait que les Auteurs de la fiction d'Esculape & de celle de Léda, avaient le même objet en vue, c'est-à-dire la matière de l'œuvre Hermétique, que plusieurs Philosophes on appelée œuf ; ce qui a fait dire à Flamel (Explic. de ses figur. Ch. 3.) : *le fourneau, est la maison & l'habitacle du poulet*. Hermès dans son livre des sept Chapitres, appelés par Flamel les sept sceaux Egyptiens, dit que de la matière de l'œuvre il doit naître un œuf, & de cet œuf un oiseau. Basile Valentin a employé l'allégorie du cygne dans ses 6ème & 8ème Clefs. Raymond Lulle (De Quinta essentia.) nous apprend que l'enfant Philosophique s'arrondit en forme d'œuf dans le vase : &, comme dit Riplée, « nous appelons œuf notre matière, parce que de même qu'un œuf est composé de trois substances, savoir, le jaune, le blanc & la petite peau qui les enveloppe, sans y comprendre la coque, de même notre matière est composée de trois ; savoir, soufre, sel & mercure. De ces trois doit naître l'oiseau d'Hermès, ou l'enfant Philosophique, en lui administrant un feu semblable à celui de la poule qui couve. » Moscus s'exprime (Tourbe.) d'une manière à ne laisser aucun douce sur l'explication de la fable de Léda & de Coronis. « Je vous déclare, dit-il qu'on ne peut faire aucun instrument, sinon avec notre poudre blanche, étoilée, luisante, & avec notre pierre blanche ; car c'est de cette poudre qu'on fait les matériaux propres à former l'œuf. Les Philosophes ne nous ont cependant pas voulu dire, sinon par allégorie & par fiction quel était cet œuf, ou quel est l'oiseau qui l'a engendré ; mais il est

d'abord œuf de corbeau (Coronis), & ensuite œuf de cygne (Léda). »

Mais pourquoi Léda accouche-t-elle de deux œufs ? & pourquoi de chaque œuf sort-il deux enfants, l'un mâle, l'autre femelle ? C'est que l'Auteur de cette fable a eu en vue les deux opérations du grand œuvre, & que dans l'une & dans l'autre, la couleur passe par la couleur blanche & la rouge, la blanche appelée des noms de femmes. Lune, Eve, Diane, &c, & la rouge, Apollon, Soleil, Adam, mâle, &c. Philalèthe nomme même (Vera confect. Lap.) la couleur rouge le jaune de l'œuf, & la couleur blanche le blanc. Rien d'ailleurs n'est si commun dans les Traités de Philosophie Hermétique, que les allégories de frère & sœur jumeaux, par conséquent nés du même oeuf, donc parle Servilius dans la Tourbe, en ces termes : « Sachez que notre matière est un œuf. La coque est le vase, & il y a dedans blanc & rouge (mâle & femelle). Laissez-le couver à sa mère sept semaines, ou neuf jours, ou trois jours..... il s'y fera, un poulet ayant la crête rouge, la plume blanche, & les pieds noirs. » Telle est donc la matière de ces œufs & des enfants qui en sortent.

Clytemnestre est mariée à Agamemnon, & son fils Oreste devient matricide dans le temple même d'Apollon, toutes les portes fermées. Un forfait si odieux eut plutôt mérité d'être enseveli dans les ténèbres de l'oubli, que d'être conservé à la postérité, s'il eût été réel ; mais heureusement il est purement fabuleux, & une suite nécessaire de l'allégorie qui la précédé. On trouve ce crime prétendu dans presque tous les traites de Philosophie Hermétique; rien n'y est plus commun que les allégories d'un fils qui tue sa mère (Flamel, Explicat. de ses figur. Tourbe, &c. Raymond Lulle. Codicille.). Tantôt c'est la mère qui détruit son fils ; un enfant qui tue son père ; un frère qui dévore sa sœur, & la ressuscite (Lettre d'Aristée.) ; enfin tant d'autres fictions & métaphores de meurtres, homicides, patricides, &c. : tels on les voit dans les différents Traités sur le grand œuvre, tels ils sont dans la Fable. On y trouve des incestes du père avec la fille, du fils avec la mère, du frère avec la sœur ; tels sont ceux de Cynira, d'Œdipe, de Jocaste, &c.

Pour être encore mieux convaincu du rapport immédiat que cette fable d'Oreste avec la confection de la pierre des Sages, il suffit d'en remarquer & d'en peser toutes les circonstances.

Pourquoi Oreste tue-t-il sa mère dans le temple d'Apollon, & notez, les portes fermées ? Ce temple n'est - il pas précisément le vase où se forme, où réside, où est honoré & comme adoré le Soleil, l'Apollon Philosophique ? Si la porte de ce temple ou de ce vase n'était pas fermée, clause, scellée & bien lutée, les esprits volatils qui cherchent à s'échapper n'agiraient plus ; Clytemnestre s'enfuirait ;

Oreste, ou la partie fixe, ne pourrait tuer, c'est-à-dire fixer le volatil ; la putréfaction, appelée mercure, mort, destruction, sépulcre, tombeau, indiquée par la mort de Clytemnestre, ne se ferait pas, & l'œuvre resterait imparfaite.

Oreste ne fut absous de son crime qu'a condition qu'il irait se laver & se purifier dans l'eau, d'une rivière, composée de sept sources ; ce qui indique parfaitement le mercure des Sages ; puisque, comme le dit d'Espagnet (Arc. Herm. Can. 52.), « sitôt qu'on est parvenu à entrer dans le jardin des Hespérides, on trouve à la porte une fontaine qui se répand dans tout le jardin, & qui est composée de sept sources. »

On sait que le volatil est signifié par les femmes : ainsi quand la Fable dit qu'Oreste ramena sa sœur Iphigénie de la Tauride, c'est comme si l'on disait que la partie volatile est ramenée du haut du vase, où elle circulait, dans le fond où elle se fixe avec la partie fixe représentée par Oreste, dont la fureur, le trouble ne signifient que la volatilisation ; car le fixe doit être volatilisé avant d'acquérir une fixité permanente, suivant ce précepte des Philosophes : volatilisez le fixe, & fixez le volatil. C'est pourquoi l'Oracle lui ordonna d'aller au temple de Diane, parce que la couleur blanche, appelée Diane par les Philosophes, indique le Commencement de la fixité de la matière du Magistère.

Monsieur l'Abbé Banier & presque tous les autres Mythologues laissent une infinité de petites circonstances des Fables sans explication, soit qu'ils ne puissent les expliquer, ou qu'ils les regardent comme inutiles, & comme ne pouvant avoir aucun rapport avec l'Histoire ou la Morale. Comment en effet expliqueraient-ils cette affectation des Auteurs à marquer qu'Oreste conserva ses cheveux, de même qu'Osiris, pendant un certain temps, & pourquoi Hésiode appelle Danaé la Nymphe aux beaux cheveux ? Si ce fait ne signifie rien quant à l'Histoire & à la Morale, il devient un précepte pour la conduite des opérations du grand œuvre. Les cheveux sont regardés à peu près comme une chose superflue, la matière du Magistère paraît avoir quelque chose d'inutile & de superflu : mais, dit Geber (Somme.), « notre art ne consiste pas dans la pluralité des choses ; notre Magistère consiste dans une seule matière, à laquelle nous n'ajoutons rien d'étranger, & n'en diminuons rien; nous en ôtons seulement le superflu dans la préparation. », Ce que Philalèthe explique ainsi : « Vous remarquerez que ce terme de *superflu*, de Geber est équivoque parce qu'il signifie à la vérité une chose superflue, mais un superflu très utile à l'œuvre, qu'il faut cependant ôter en certain temps. Souvenez-vous bien de cela, car c'est un grand secret. » Plusieurs Philosophes ont même donné le nom, de cheveux à cette matière ; ce qui a induit en erreur nombre de Chimistes, qui ont pris les cheveux pour la matière de l'œuvre Hermétique. Ces cheveux d'Oreste doivent

donc être conservés pendant son voyage, c'est à-dire jusqu'à la fixation d'Oreste volatilité, qui ne les coupera que lorsqu'il sera parvenu à la pierre *acem*, c'est-à-dire, à la matière rendue fixe comme une pierre, qui alors est un remède pour les infirmités du corps humain, comme l'indique l'étymologie de ce nom *acem*, qui vient d'αχθς, remède. Pour finir l'article d'Oreste, il suffit de dire qu'il était un des descendants de Pélops, à qui les Dieux avoient fait présent d'un bélier à toison d'or ; ce que les Mythologues ont expliqué d'un sceptre couvert d'une toison dorée (M. l'Abbé Banier. Mythol. T. III. liv. 6. ch. 2.).

§. V.

Europe.

Jupiter devenu amoureux d'Europe, fille d'Agenor, Roi de Phénicie, ordonna à Mercure de l'engager à aller se promener sur le bord de la mer, ou ce Dieu s'étant métamorphosé en taureau blanc, la mit sur son dos, traversa la mer à la nage, & transporta Europe dans l'Ile de Crète. Du commerce qu'elle eut avec Jupiter naquirent Minos, Rhadamanthe & Sarpédon. J'ai déjà touché en passant l'allégorie de Cadmus, frère d'Europe ; la fondation de la Ville de Thèbes en Béotie, lorsqu'il cherchait sa sœur.

Minos épousa Pasiphaé, fille du Soleil, sœur d'Actes, & en eut Ariadne & Minotaure, qui fut enfermé dans le labyrinthe de Dédale, & fut tué par Thésée, avec les secours que lui fournit Ariadne.

Les femmes que les Fables, donnent pour Maîtresses à Jupiter ont presque toutes des noms, qui dans leur étymologie signifient le deuil, la tristesse, quelque chose de noir, d'obscur, de sombre, comme tombeau, sépulcre, oubli, putréfaction, pourriture, &c. d'où pourrait venir cette affectation, dans le temps même que les Auteurs de ces fixions nous les représentent comme des femmes d'une très grande beauté ; la couleur noire n'y était pas sans doute un obstacle, puisque l'Écriture Sainte fait parler ainsi l'épouse des Cantiques : Je suis noire, mais je suis belle. *Nigra sum, sed formosa*. Le nom d'Europe a une signification à peu près semblable, si on le fait venir d'Ευρως, moisissure, pourriture, putréfaction ; & d'οϖς, suc, humeur, comme si l'on disait suc gâté, moisi, pourri.

Ce n'est pas sans raison que les Auteurs de ces fictions en choisissaient de telles, puisque le Jupiter des Philosophes agit toujours sur la matière devenue noire, ou dans l'état de putréfaction, indiquée par ces femmes. Ce qui en résulte est l'enfant Philosophique, dont il est parlé presque dans tous les Livres Hermétiques.

Jupiter se change en taureau blanc, pour enlever Europe pendant qu'elle se promène & se divertit avec des Nymphes sur le bord de la mer. Mais la couleur du taureau pouvoir-elle être autre que celle-là, puisque la blanche succédant à la noire, semble l'enlever & la ravir ? Ce taureau est, comme dans la fable d'Osiris, le symbole de la matière fixe volatilisée : il enlevé Europe pendant qu'elle jouait avec ses compagnes ; ces jeux sont les mêmes que les danses des Muses, c'est-à-dire la circulation des parties volatiles & aqueuses : la mer est le mercure, appelé *Mer* par le plus grand nombre des Philosophes. « Je suis Déesse d'une grande beauté & d'une grande race, dit Basile Valentin dans son symbole nouveau. Je suis née de notre mer propre. » Le même Auteur représente une mer dans le lointain de presque toutes les figures hiéroglyphiques de ses douze Clefs. Flamel appelle ce mercure l'écume de la *mer rouge*.

Le Cosmopolite le nomme *eau de notre mer*. Les Philosophes, dit d'Espagnet (Can. 54.), ont aussi leur mer, où naissent des poissons, dont les écailles brillent comme l'argent.

Minos épousa Pasiphaé, fille du Soleil, c'est-à-dire toute lumière ou claire ; car Μας signifie tout, & φαις, lumière ; Minos étant l'enfant qui naît de Jupiter & d'Europe, ou de la couleur grise & noire, épouse la fille du soleil ou la clarté, représentée par la couleur blanche. Minotaure sort de ce mariage, & est renfermé dans le labyrinthe de Dédale, symbole de l'embarras & des difficultés que l'Artiste rencontre dans le cours des opérations : aussi est-il fait par Dédale, de Δαιδαλος, qui veut dire Artiste. Thésée, le plus jeune des sept Athéniens envoyés pour combattre le Minotaure, vint à bout de s'en défaire par le secours d'Ariadne, qu'il épouse dans la suite. Ces sept Athéniens sont les sept inhibitions de l'œuvre, dont la dernière ou le plus jeune tue le monstre, en fixant la matière, & en se fixant avec elle il l'épouse. Si Thésée l'abandonne, & Bacchus la prend pour femme, c'est que la couleur rouge succède à la blanche, & Bacchus, comme nous l'avons expliqué dans son Article, n'est autre chose que cette matière parvenue au rouge. Il fallait bien que le fil qu'Ariadne fournit a Thésée, fût fabriqué par Dédale, puisque c'est l'Artiste qui conduit les opérations ; aussi Dédale avait-il été à l'école de Minerve.

Les deux fils d'Europe, Minos & Rhadamanthe, furent constitués Juges de ceux que Mercure conduisait au Royaume de Pluton ; ils condamnaient les uns à des supplices, & envoyaient les autres aux Champs-Élysées. La putréfaction de la matière dans le vase des Philosophes est appelée mort, comme nous l'avons vu dans cent endroits de cet Ouvrage. Cette putréfaction ne peut se faire qu'à l'aide du mercure des Sages ; ce qui a fait dire à quelques Anciens, que les

hommes ne mouraient que par Mercure :

Tum virgam capit : hac animas ille avocat Orce
Pallentes, alia sub tristitia tartara mittit :
Dat somnos, adimitque, & lumina morte resignat. Eneid. 1. 4.

Dans cette putréfaction qui constitue le Royaume de Pluton, Minos & Rhadamanthe sont établis Juges des morts ; c'est-à-dire, que se faisant alors une dissolution parfaite de la matière, & une séparation du pur d'avec l'impur, le jugement de Minos & de Rhadamanthe s'accomplit toujours par Mercure qui en est l'exécuteur. Les impures sont reléguées au Tartare ; ce qui leur a fait donner le nom de *terre damnée* ; les parties pures sont envoyées aux Champs-Élysées, & sont glorifiées, suivant l'expression de Basile Valentin dans son Azoth, de Raymond Lulle dans la Théorie de son Testament ancien, de Morien dans son Entretien avec le Roi Calid, & de plusieurs autres Philosophes.

§. VI.

Antiope.

La fable d'Antiope a été fabriquée par différents Auteurs ; elle est cependant de la première antiquité. Il est surprenant que M. l'Abbé Banier la regarde comme assez récente, & comme n ayant eu cours qu'après Homère. « Ce Poète, dit notre Mythologue (T. III. 1. I. ch. 8. pag. 78. de l'édit. in-4°. 1740.), si savant dans la Mythologie Païenne, n'aurait pas manqué d'en parler dans l'endroit de l'Odyssée (1. 2.) où il fait mention des deux Princes (Amphion & Zethus) qui fermèrent la Ville de Thèbes par sept bonnes portes, & élevèrent des tours d'espace en espace ; sans quoi, dit-il, tout redoutables qu'ils étaient, y ils n'eussent pu habiter sûrement cette grande Ville. » Il y a premièrement une faute dans la citation, ce n'est pas dans le second Livre, mais dans le onzième, qu'Homère parle de ces deux Princes dans les termes cités. secondement, M. l'Abbé Banier, ou n'a pas lu cet endroit d'Homère, ou s'imaginant mal-à-propos qu'on s'en rapporterait à sa bonne foi, a avancé avec trop de témérité qu'il n'y était fait aucune mention d'Antiope : sans doute la façon dont ce Prince des Poètes en parle, n'était pas favorable au système de ce Mythologue. Homère fait parler Ulysse en ces termes (Homer. Odyss. L. II. V. 159 & Seq) : « Après celle-là, je vis Antiope, fille d'Asope, laquelle se glorifiait aussi d'avoir dormi dans les bras de Jupiter, & d'avoir eu de ce Dieu deux enfants, Amphion & Zethus, qui les premiers jetèrent les fondements de la Ville de Thèbes, &c. »

Amphion fut mis sous la discipline de Mercure, & y apprit à jouer si parfaitement de la lyre, que par la douceur de ses accords, il adoucissait non

seulement la férocité des bêtes sauvages, & s'en faisait suivre ; mais qu'il donnait le mouvement aux pierres mêmes, & les faisait arranger à son gré (Horat. Art Poët.). On en a dit autant d'Apollon, quand il bâtit les murs de la Ville de Troye. Orphée gouverna aussi la navire Argo au son de sa lyre,& faisait mouvoir les rochers.

Peut-on de bonne foi chercher quelque chose d'historique & de réel dans des fables aussi purement fables que celles-là ? Et n'est-ce pas abuser de la crédulité, que de les présenter autrement que comme des allégories ? Voyons quel peut être l'objet de celles d'Antiope & de son fils Amphion. Les uns la disent fille du neuve Asop, & plusieurs Philosophes appellent leur matière de ce même nom Asop, d'autres Adrop, d'autres Atrop, & disent qu'il s'en forme un ruisseau, une fontaine, une eau, un suc, auquel ils donnent le nom de suc de la Saturnie végétable (Flamel, désir désiré.). Ce suc s'épaissit, se coagule, devient solide ; n'est-ce pas alors Antiope? d'αντι & πυς c'est-à-dire, qui n'est plus suc, qui est coagulé, qui n'est plus fluide. Ceux qui donnent Nyctée pour père à Antiope, ont eu le même objet en vue, c'est-à-dire la coagulation de la matière au sortir de la putréfaction, pendant laquelle cette matière devient noire, & est appelée *nuit*, *ténèbres* ; car de νυξ, nuit, a été fait Nyctée : par où l'on voit qu'Antiope ait même caractère que les autres Maîtresses de Jupiter. La métamorphose de ce Dieu en satyre, est expliquée dans l'Article de Bacchus.

Quand on dit qu'Amphion fut mis sous la tutelle de Mercure, c'est parce que le mercure Philosophique dirige tout dans l'œuvre ; & la férocité des bêtes qu'il savait adoucir, s'explique de même que celle des tigres, des lions, des panthères qui accompagnaient Bacchus dans ses voyages. Les pierres qui venaient se ranger à leur place au son de sa lyre, sont les parties fixes volatilisées de la pierre, qui en se coagulant se rapprochent les unes des autres, & forment une masse de toutes les parties répandues ça & là.

Tels furent les plus célèbres enfants que Jupiter eut de différences Nymphes ou Maîtresses. Il en eut une infinité d'autres, donc les fables se rapportent à celles que nous avons expliquées. Tels surent les frères Palices que Jupiter eut de Thalie ; Arcus, de Callisto ; Pelasgus, de Niobé, Sarpédon & Argus, de Laodamie ; Hercule, d'Alcmène, femme d'Amphitryon ; Deucalion, d'Iodame ; Bricomarte, de Carné, fille d'Eubulus ; Mégare, de la Nymphe Schycinide ; Aechilie, père d'Endymion, de Prorogenie, & Memphis qui épousa Lydie, de Totédie, Arcesilas ; Colax, d'Ora ; Cyrné, de Cyrno ; Dardanus, d'Electre ; Hyarbas, Philée & Pilummus, de Garamantis ; Proserpine, de Cérès ; Taygetus, de Taygete ; Saon, de Savone, & grand nombre d'autres qu'il serait trop long de rapporter. Un Poète a renfermé les principales métamorphoses de ce Dieu dans

les deux vers suivants :

Fit taurus, Cycnus, Satyrusque, aurumque ob amorem
Europe, Laedes, Antiops,, Danaes.

Je pourrais aussi parler des nombreuses familles de Neptune, de l'Océan, des neuves & des rivières ; & sur l'aspect seul de leur simple généalogie, on verrait bientôt que les racines de cet arbre, ou les premiers anneaux de cette chaîne, sont le Ciel & la Terre, & que Saturne en est le tronc. On en conclurait aisément que les personnes feintes de ces fables, sont toutes allégoriques, & font allusion à la matière, aux couleurs, aux opérations, ou enfin à l'Artiste même du grand oeuvre. Il suffirait de faire attention qu'en général tout ce qui dans les fables porte le nom de femme, fille ou Nymphe, peut être expliqué de l'eau mercurielle volatile avant ou après sa fixation ; & tout ce qu'y a le caractère d'homme doit s'entendre de la partie fixe, qui s'unit, travaille, se volatilise avec les parties volatiles, & se fixe enfin avec elles ; que les enlèvements, les rapts, &c. sont la volatilisation ; les mariages & les conjonctions de mâles & de femelles sont la réunion des parties fixes avec les volatiles ; le résultat de ces réunions sont les enfants : la mort des femmes signifie communément la fixation ; celle des hommes, la dissolution du fixe. Le mercure des Philosophes est très souvent le Héros de l'allégorie ; mais alors l'Auteur de la fable a eu égard à ses propriétés, à sa vertu résolutive, quant à ses parties volatiles, & enfin à son principe coagulant, quand il s'agit de fixer par les opérations. Alors c'est un Thésée, un Persée, un Hercule, un Jason, &c.

LIVRE IV.

Fêtes, Cérémonies, Combats & Jeux institués en l'honneur des Dieux.

L'Homme ne peut guère compter sur la fidélité de sa mémoire : à la longue les faits se confondent, leurs circonstances s'obscurcissent, & l'imagination y supplée par sa faculté inventive. La tradition verbale fondée sur une base si peu solide, est conséquemment sujette aux mêmes inconvénients. Les actions passées depuis longtemps, & les choses qui ne se voient point étant à peu près le même pour nous, il a fallu, pour en rappeler la mémoire, ou en fixer l'idée, les présenter à nos yeux sous la forme de quelque objet sensible, parce que les choses qui frappent notre vue, s'impriment bien plus profondément dans notre esprit, que ce que nous n'apprenons que par le discours :

... Minus seriunt demissa per aures,
Quant quae sunt oculis subjecta fidelibus. Horac. Art. Poët.

Sur ce principe, les Anciens, tant Juifs que Païens, instituèrent des fêtes & des cérémonies pour rappeler dans la mémoire des Peuples les faits dont le souvenir méritait d'être conservé à la postérité. Quelques-uns en rappelant aux hommes l'auteur de leur être & de tout bien, les engageaient à lui rendre grâces de ceux qu'ils en avoient reçus, & à lui en demander de nouveaux.

Sur ces idées, Moïse, par l'ordre de Dieu même, institua différentes fêtes qui dévoient être observées en certains temps, & à des jours marqués. De cette espèce sont chaque septième jour successifs, où les Juifs étaient obligés de cesser tout travail manuel & servile, en mémoire du septième jour de la création, auquel l'Ecriture dit que Dieu se reposa. La Pâque rappelait la mort des premiers nés de l'Egypte, exterminés en une seule nuit par l'Ange du Seigneur ; & la délivrance de leurs ancêtres Israélites, de la servitude où ils étaient réduits. La Pentecôte les faisait ressouvenir que Dieu avait lui-même donné à Moïse sur le Mont Sinaï la Loi qu'ils observaient ; & la fête des Tabernacles leur remettait devant les yeux les quarante années qu'ils avaient passées dans le désert.

La Sculpture & la Peinture devinrent d'un grand secours pour cet objet. On fit des statues & des tableaux, pour servir de mémoire artificielle. On représenta les actions & les personnes qui y avaient eu part, & on les exposait chez les Grecs & les Romains, comme des monuments de faits mémorables. Les Egyptiens, & Hermès Trismégiste entre autres, frappés des biens terrestres qu'ils avaient reçus du Souverain Être, instituèrent des cérémonies & un culte pour lui en rendre grâces, & pour en rappeler sans cesse le souvenir au Peuple ignorant. Comme ces biens étaient de différentes espèces, les cérémonies furent différentes, suivant l'objet qu'ils avaient en vue. Dans ce genre se trouve le bœuf Apis, le choix que l'on faisait d'un bœuf noir marqué d'une tache blanche, sa consécration, son logement & sa nourriture dans le temple de Vulcain, le culte qu'on lui rendait, sa mort par la suffocation dans l'eau, son inhumation, & le nouveau choix que l'on faisait de son successeur. On y vit aussi les fêtes d'Osiris, de Cérès, d'Adonis & autres semblables, dont nous avons déjà dit quelque chose, & dont nous parlerons encore, telles que les Bacchanales, les Saturnales, &c. Il n'est point douteux que les instituteurs de ces fêtes se proposaient un bon objet, & que la seule ignorance des Peuples les entraîna ensuite dans l'abus qu'ils en firent. Les Prêtres, obligés par serment & sous peine de mort, aux secrets voilés sous ce culte & ces cérémonies, n'eurent pas assez d'attention d'instruire le Peuple suivant l'idée qu'il devait en avoir.

Ils avaient deux manières de se transmettre ces secrets, l'une par des hiéroglyphes qui par-laient aux yeux du corps, & l'autre par l'explication des

allégories des Dieux, des Déesses & des Héros, dont ces hiéroglyphes représentaient l'histoire feinte. On en expliquait la lettre au Peuple, & le sens à ceux que l'on vouloir initier. Ces hiéroglyphes étaient pris des animaux & des autres choses corporelles peintes ou sculptées. La célébration des mystères, le vrai sens des allégories, & l'explication naturelle des hiéroglyphes, semblaient n'être faits que pour les Prêtres, & ceux qui devaient erre instruits du fond des choses. Le Peuple se contentait de l'extérieur. On lui disait que tout cela n'était institué que pour rendre à Dieu les grâces qu'on lui devait, & que ces différents objets ne leur étaient présentés que pour leur rappeler les différences faveurs du Ciel. Par le moyen de cette explication, ils étaient en possession tranquille de leur secret. Nous avons dit quel était ce secret, & pourquoi il était défendu de le révéler. Les Prêtres en firent donc toujours un mystère ; & comme ils voulaient prouver au Peuple que les instructions qu'ils lui donnaient à cet égard, étaient les vraies explications de ces mystères, ils avaient un extérieur capable de prouver qu'ils regardaient en effet ces animaux comme des symboles de Dieu, & de quelque chose de sacré. Insensiblement le Peuple fut plus loin : ce qui n'était d'abord que symbole devint pour lui là chose signifiée. Il adora la figure pour la réalité. Et ne voyons-nous pas encore aujourd'hui dans nos Provinces la plupart des Paysans être aussi jaloux de la dévotion du Patron de leur paroisse, que de celles qu'ils doivent avoir envers Dieu ? Combien d'entre eux, malgré les instructions journalières de leurs Pasteurs, ont plus de vénération & de respect pour la figure de bois ou de pierre de Saint Roch & de son chien, que pour Dieu même ? Ont-ils une maladie ? le cierge sera plutôt porté pour être brûlé devant la figure d'un Saint, que devant le très Saint Sacrement. L'idée de la plupart a-t-elle un autre objet que la figure même du Saint ? J'en appelle au Jugement des personnes sensées qui ont occasion de fréquenter cette espèce de simulacre vivant de l'humanité.

Telle est la véritable source des erreurs, des abus & des superstitions introduits chez les Egyptiens ; une erreur entraîne dans un autre erreur, un premier abus en amène un second : c'est ainsi que les Dieux se multiplièrent chez eux à l'infini. Quand on eut commencé à adorer un bœuf, aurait-on trouvé du ridicule à rendre le même culte à un autre animal ? Le commerce des Egyptiens avec les autres Nations, & les colonies qu'ils formèrent, y portèrent les mêmes erreurs. Elles se communiquèrent ainsi d'un pays i un autre, & enfin presque par toute la terre.

Il ne faut donc pas recourir à la malédiction de Cham, pour trouver la source de l'aveuglement de ses descendants, puisque ceux de Sem & de Japhet y tombèrent aussi, quoique plus tard. Sans doute s'ils avoient eu la même

occasion dans le même temps, ils y auraient donné comme les autres, & selon les apparences, encore plus tôt ; car les Ans & les Sciences ayant commencé à fleurir en Egypte avant même qu'on en eût connaissance dans les autres pays, ses habitants étaient par conséquent beaucoup plus instruits, & doivent être sensés avoir eu l'esprit plus fin & plus éclairé.

L'Egypte fut donc le berceau de l'idolâtrie. Hérodote (In Euterpe.) dit que les Egyptiens furent les premiers qui connurent les noms des douze grands Dieux, & c'est d'eux que les Grecs les ont appris. Lucien (De Deâ Syriâ.) dit formellement que les Egyptiens font les premiers qui ont honoré les Dieux, & leur ont rendu un culte solennel. Le même Auteur (Dial. de Astrol.) assure qu'Orphée, fils d'Œagre &de Calliope, introduisit le premier le culte de Bacchus dans la Grèce ; & à Thèbes de Béotie, les fêtes appelées de son nom Orphéennes. Beaucoup d'autres en parlent de la même manière, & tous les savants conviennent que le culte des Dieux a commencé en Egypte ; qu'il s'est répandu de la en Phénicie, ensuite dans la partie orientale de l'Asie, puis dans l'occidentale, & enfin dans les autres pays.

On doit cependant dire des Egyptiens à cet égard, ce qu'un savant Anglais a dit de Zoroastre (Thomas Hyde, Religion des anciens Perses.) : c'est-à-dire, qu'ils adoraient un seul Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre ; qu'ils avaient une espèce de culte subordonné, & quelques cérémonies purement civiles & allégoriques, à l'égard de leurs Dieux prétendus, il y a au moins beaucoup d'apparence que ce fut l'intention des Instituteurs de ces cérémonies, & des premiers Prêtres qui les observèrent ; & que le Peuple dans la suite s'habitua à adorer comme Dieux, ce qui ne leur avait d'abord été présenté que comme des entres crées & subordonnés au Créateur de toutes choses.

CHAPITRE PREMIER.

Si s fêtes qu'Orphée introduisit en Grèce en l'honneur de Bacchus, sont connues en général sous les nom de Dionysiaques,,à cause de son nom de Dionysus ou Denys.

La principale de ces fêles se célébrait tous les trois Ans, & se nommait en conséquence Triétérie. Les Egyptiens en célébraient aussi une en l'honneur d'Osiris, de trois en trois, ans, & pour la même raison, c'est-à-dire le retour des Indes de l'un & de l'autre. Cette fête était célébrée par des femmes & des filles, comme les autres mystères de Bacchus. Les Vierges portaient des thyrses, & couraient en forcenées par bandes, comme saisies d'enthousiasme, avec des femmes échevelées, & qui faisaient en dansant, des contorsions affreuses. On les

nommait Bacchantes, & Ovide (Métam. L 4.) les dépeint à peu près de la façon dont nous venons de parler.

Orphée avait institué cette fête sur le modèle que lui présentait celle d'Osiris, Mais pourquoi les Instituteurs de celle-ci constituèrent-ils des femmes & des filles pour la célébrer ? C'est que les Muses avaient accompagné Osiris dans son voyage. Nous avons expliqué ce voyage dans le premier Livre, & l'on a vu dans le troisième ce qu'il faut entendre par les Muses & leurs danses. Voilà la véritable raison des danses des Prêtresses de Bacchus. Si dans la suite il s'y mêla tant d'indécences & d'infamies, que Lycurgue, Diacrondas & plusieurs autres, firent des lois pour en abolir les assemblées nocturnes, il ne faut pas en rejeter la faute sur les Instituteurs, mais sur le penchant que l'homme semble avoir naturellement pour la licence & le libertinage.

On disait aussi que Bacchus avait dormi trois ans chez Proserpine, & les Egyptiens nourrissaient Apis dans le temple de Vulcain pendant le même temps ; après quoi on le faisait noyer. Ces fêtes en l'honneur de Bacchus, s'appelaient communément Orgies. Avant que l'usage y eue multiplié les cérémonies, on se contentait d'y porter en procession une cruche de vin, une branche de sarment une corbeille environnée de serpents, appelée corbeille mystérieuse, & ceux qui portaient le *Phallus* venaient ensuite. La procession était fermée par les Bacchantes, donc les cheveux étaient entrelacés de serpents. On disait que les cruches vides, mises dans le temple de Bacchus pendant la durée de ces fêtes, se trouvaient à la fin remplies de bon vin. Je m'en tiendrai à cette simplicité, sans vouloir encrer dans le détail des autres cérémonies qui y furent ajoutées dans la suite. On peut les voir dans la Mythologie expliquée de l'Abbé Banier, *Tom. II. Pag. 272 & suiv.*

Pour entendre quelle rue l'intention de l'instituteur de ces fêtes, il faut se rappeler qu'Osiris & Bacchus n'étaient qu'une même personne, & tout le monde en convient. Les Orgies tirent donc leur origine de l'Egypte, & doivent leur institution, non à Isis, qui n'est qu'un personnage symbolique de même qu'Osiris, mais à Hermès Trismégiste, ou quelque autre Philosophe Egyptien, qui en attribua l'institution à la prétendue Isis, pour donner plus de poids & d'autorité à sa fiction. Je ne conçois même pas comment l'Abbé Banier (Mytholog. Expliq. T. II. p. 272.) & les autres Mythologues ont pu les attribuer à Isis, puisqu'ils disent que les Egyptiens prenaient la Lune pour Isis, que le Monument d'Arrius Balbinus, rapporté par les Antiquaires, portait cette inscription : *Déesse Isis qui est une & toutes choses*. Plutarque dit (De Iside.) qu'à Saïs dans le temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Isis, on y lisait : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, & ce qui sera, nul d'entre les mortels n'a encore levé*

mon voile. Ce qui convient parfaitement à ce qu'en dit Apulée (Métam.), qui fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des Eléments, le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Mânes…. Ma divinité uniforme en elle-même, est honorée sous différents noms & par différentes cérémonies : les Phrygiens me nomment Pessinuntienne, mère des Dieux, les Athéniens, Minerve Cécropienne ; ceux de Chypre, Vénus, ceux de Crète, Diane Dyctinne ; les Siciliens, Proserpine ; les Eléulsiens, Isis ancienne Cérès ; d'autres Junon, Bellone, Hécate, Rhamnusie ; enfin les Egyptiens & leurs voisins, Isis, qui est mon véritable nom*. Les Mythologues assurent d'ailleurs qu'Isis & Osiris renfermaient sous différents noms presque tous les Dieux du Paganisme; puisque, selon eux, la Terre, Cérès, Vénus, Diane, Junon, la Lune, Cybèle, Minerve, & toute la Nature en un mot ne sont qu'une même chose avec Isis, d'où elle a été appelée *Myrionyme*, c'est-à-dire, qui a mille noms. Osiris, Bacchus ou Denys, Apollon, le Soleil, Sérapis, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan, Apis, Adonis, ne sont aussi que le même. Comment peut-on convenir de tout cela, & oser en fabriquer une histoire, la donner comme réelle, & vouloir la faire croire celle? Comment peut-on dire (L'Abbé Banier, Myth. T. I. p. 468 & suiv.) qu'Osiris & Isis ont été réellement Roi & Reine d'Egypte, & qu'Osiris était le même que Menés ou Mesraïm ? Car si Isis n'est autre que la Nature, ce n'est plus une personne réelle, c'est la Nature personnifiée ; ce n'est plus une Reine d'Egypte. Et si Isis n'a pas existé sous la figure humaine, il est évident qu'Osiris, son frère & son époux, n'a existé que comme elle. Typhon, frère d'Osiris, ne sera donc plus le Sebon de Manéthon. Mais Osiris, Isis & Typhon ne seront par conséquent que des personnages empruntés, pour expliquer par une fiction les opérations de la Nature ou d'un Art qui emploie les mêmes principes, & qui imite ses opérations pour parvenir au même but. Nous avons expliqué ce qu'on doit en penser, dans le premier Livre. Revenons donc à nos Orgies.

Des femmes en étaient les principales actrices, parce qu'elles avaient accompagné Osiris dans ses voyages; elles dansaient, sautaient, faisaient des contorsions, pour marquer l'agitation de la partie aqueuse volatile dans le vase, indiquée par les femmes ; parce que le sexe féminin a été dans tous les temps regardé comme ayant un tempérament humide, léger, volage & inconstant. L'homme au contraire est supposé d'un tempérament plus sec, plus chaud, plus fixe, ce qui a donné occasion aux Philosophes de désigner par l'homme la matière fixe du grand œuvre, & par la femme la matière volatile.

Des femmes portaient aussi le *Phallus*, c'est-à-dire la représentation de la partie du corps d'Osiris qu'Isis ne put réunir aux autres membres, après la dispersion que Typhon en fit. Ce *Phallus* était le symbole des parties hétérogènes,

terrestres, sulfureuses & combustibles, qui ne peuvent se réunir parfaitement avec les parties pures, homogènes & incombustibles, qui doivent se coaguler en un tout, au moyen de l'eau mercurielle, signifiée par Isis. La cruche pleine de vin indiquait le vin Philosophique, ou le mercure parvenu à la couleur rouge, principal agent de l'œuvre. La branche de sarment signifiait la matière dont ce mercure est tiré. La corbeille mystérieuse était le vase dans lequel se font les opérations du grand œuvre ; on l'appelait mystérieuse, parce que les Philosophes ont toujours fait & feront toujours un mystère de la matière du grand œuvre, & de la manière d'y procéder à ses opérations. La corbeille était couverte, pour marquer que le vase doit être scellé hermétiquement, & ce qu'elle contenait était seulement indiqué par les serpents dont elle était environnée : on a vu que les serpents ont toujours été pris pour l'hiéroglyphe de la matière parvenue a la putréfaction.

J'accorderai même à l'Abbé Banier l'explication qu'il donne de ces serpents : c'est-à-dire que ces reptiles semblant rajeunir tous les ans, par le changement de leur peau, indiquaient le rajeunissement de Bacchus ; non dans le sens qu'il l'entend, mais dans le sens Hermétique. C'est-à-dire, que le Bacchus Philosophique étant parvenu dans l'œuvre à la putréfaction, qui semble être un état de vieillesse & de mort, rajeunir & ressuscite, pour ainsi dire, lorsqu'il sort de cet état. Ce qui a fait dire allégoriquement à un Philosophe Hermétique : « Il faut dépouiller le vieil homme, & revêtir l'homme nouveau. » Et d'Espagnet (Can. 50.) dit en parlant de la préparation de la matière : « La partie impure & terrestre se purge par le bain humide de la nature ; & la partie aqueuse hétérogène est mise en fuite par le feu doux & bénin de la génération. Ainsi au moyen de trois ablutions & purgations, le dragon le dépouille de ses anciennes écailles ; il quitte sa vieille peau, & rajeunit en se renouvelant. »

Une corbeille semblable à celle dont nous venons de parler, échut en partage à Eurypile après la prise de Troyes. Il y trouva un petit Bacchus d'or ; ce qui prouve évidemment que le mystère de cette corbeille était le Symbole du secret mystérieux de faire de l'or, dont l'histoire de la prise de Troyes n'est qu'une pure allégorie.

Avec combien de mauvaise humeur, & avec quel tore accuse-t-on donc les Instituteurs de ces fêtes d'avoir voulu répandre la licence & le libertinage ? Autrefois, & il n'y a pas même longtemps, on faisait des processions nocturnes de dévotion, on fait encore des assemblées dans des Villes & des Bourgs le jour de la fête du, Patron de ces Villes & de ces Villages. Il s'y passait & s'y passe encore mille indécences ; l'ivrognerie y règne, la licence y est comme d'usage : doit-on donc pour cela en blâmer les Instituteurs ? Les assemblées de dévotion,

les processions sont de bonnes choses par elles-mêmes. Il s'y glisse des abus, & où ne s'en glisse-t-il pas ? Le cœur corrompu de l'homme en est une source intarissable.

Les Vierges qui portaient ces corbeilles d'or, allaient avec des enfants du temple de Bacchus à celui de Pallas ; preuve évidente que l'objet de la célébration de ces fêtes était roue autre que celui du libertinage, puisque Pallas était la Déesse de là sagesse & de la prudence. On indiquait en même temps par cette station, qu'il fallait être prudent, savant & sage, pour parvenir à la perfection de l'œuvre Philosophique. C'est Pallas qui doit servir de guide à Bacchus dans ses voyages, c'est-à-dire, que l'Artiste doit toujours agir prudemment dans la conduire des opérations. Le voyage commença par l'Ethiopie, & finit à la mer Rouge. La couleur noire n'est-elle pas le commencement & la clef de l'œuvre ? & la couleur rouge du mercure appelé mer, & celle-là même de la pierre qui est la fin de l'œuvre?

La fête des Triétéries & les abus qui s'y glissèrent, donnèrent occasion d'en instituer plusieurs autres dans le même goût, mais de différents noms, & en différents endroits. Les Dionysiaques, qui prirent leur nom de Dionysus ou Denys, se célébraient dans toute la Grèce. Elles se divisaient en grandes, en petites, en anciennes & en nouvelles, & chacune avait quelques cérémonies qui lui étaient particulières. Dans les Oschophories, les enfants divisés en bandes portaient une branche de sarment à la main, & allaient, comme dans les Triétéries, du temple de Bacchus à celui de Pallas, en récitant des espèces de Prières ; elles se célébraient tous les ans. Les Athéniens en célébraient une appelée Lenée au commencement du Printemps. Ils transvasaient alors le vin, recevaient les tributs des étrangers, & l'on se donnait des défis à qui boirait le mieux, en chantant à l'honneur de Bacchus, comme auteur de la joie & de la liberté. On célébrait encore dans la même Ville les Phallophories, qui prirent leur nom du Phallus qu'on y portait au bout d'un Thyrse. Les Canéphories ou la fête aux corbeilles, venaient à la fin d'Avril. Les jeunes Athéniennes qui approchaient de la puberté, y portaient des corbeilles d'or, suivant Démaratus (In Dionysiacis.), & pleines des prémices des fruits qu'elles allaient offrir à Bacchus. Les Ambrosiennes étaient fixées au mois de Janvier, temps où l'on faisait transporter le vin de la campagne à la Ville. Les Romains la reçurent chez eux, & lui donnèrent le nom de *Brumalia* ou *Bromialia*, de *Brumus* ou *Bromius*, surnom de Bacchus. Les Ascolies étaient célébrées aussi à Athènes. On y enflait des outres avec l'air que l'on y soufflait, & après les avoir étendues par terre, on y dansait, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.. On donnait un prix a celui qui y dansait avec le plus d'adresse. Cet usage passa ensuite chez les Romains.

Virgile en fait mention dans le second livre des Géorgiques. On y immolait un bouc à Bacchus, parce que cet animal gâte les vignes, & l'on foulait ainsi aux pieds sa peau, donc les outres sont faites. Les Egyptiens immolaient un cochon dans les fêtes appelées *Dorpia*, instituées en l'honneur de Denys, suivant ce qu'Hérodote (In Euterpe.) en rapporte en ces termes : « Les Egyptiens tuent un cochon, chacun devant sa porte, & le rendent ensuite au Porcher qui le leur avoir apporté. » *Dionysio die solemnitatis Dorpiae, suem ante fores singuli jugulantes, reddunt subulco illi qui attulerat ipsum suem.*

Ils avaient aussi d'autres fêtes en l'honneur de Bacchus, où l'on n'immolait point de cochon, mais où l'on observait à peu près les mêmes cérémonies que dans celles que célébraient les Grecs, ainsi que le dit le même Auteur,, qui continue ainsi : *Aliam solemnitatem sine suibus in honorem Dïonysii agunt AEgyptii, eodem prope ritu, quo Gaeci, at pro Phallis res alias illi excogitarunt, imagines scilicet cubiti magnitudinis, quas circumserunt mulieres per agros cum virile membrum reliquo corpore non multo minus nutet, Praecedit autem tibia, atque illae Dionysium sequuntur cantantes.*

La plupart des Orgies se célébraient la nuit, c'est pourquoi on y portait des torches allumées. Ceux qui les portaient se nommaient *Daduches*, & leur fonction était des plus honorables. Celle de porter la corbeille mystérieuse ne l'était pas moins. Les Anciens, donc l'Abbé Banier imite le silence sur ce qu'elle renfermait, se sont retranchés sur le respect religieux qui les empêchait de l'expliquer. Pourquoi ce mystère, si ces fêtes dont ces corbeilles d'or étaient le principal ornement, n'avaient pas été instituées pour indiquer quelque secret qu'on ne voulait pas divulguer ? Et quel pouvait être ce secret, sinon celui qui avoir été confié aux Prêtres d'Egypte, d'où ces fêtes avaient tiré leur origine ? Ces fêtes avaient premièrement été instituées en Egypte en l'honneur d'Osiris, le même que Denys, qui se trouve le principal dans la généalogie dorée, & cette institution tendait uniquement à conserver à la postérité la mémoire du secret de la médecine dorée, que Dieu leur avait accordé. Le vin que l'on y portait pour symbole du vin Philosophique, fit que le peuple regarda Denys comme l'inventeur de la manière de faire le vin commun. Cette interprétation fausse fut reçue partout, & de là vinrent tant de fêtes instituées en l'honneur de Bacchus, où l'on remarque cependant quelques usages pris des Triétéries imitées de celle des Egyptiens. Nous avons même encore dans le monde chrétien un exemple de ces abus. Les réjouissances de la Saint Martin, de l'Epiphanie, du Carnaval. Quelques Auteurs les ont regardées comme des restes du Paganisme : mais est-il bien vrai qu'elles ont été instituées dans la même vue que les Saturnales ou les Dionysiaques ? Il faut en dire autant des fêtes des Egyptiens, instituées

postérieurement à celles dont nous venons de parler. Ils ignoraient pour la plupart l'intention qu'avaient eu les premiers Instituteurs ; ils prirent le signe pour la chose signifiée, & cette erreur les entraîna jusqu'à mettre dans la classe des Dieux les choses mêmes les plus inutiles ; ce qui a fait dire d'eux par un ancien Poète :

O sanctas gentes, quibus haec nascuntur in hortis nuimina. Juvenal.

On pourrait en dire à peu près autant des Grecs & des Romains, car les uns & les autres ajoutèrent encore d'autres Dieux à ceux qu'ils avaient reçus d'Egypte, suivant ces termes de Lucain :

Nas in templa tuam Romana accepim'us Isim,
Semideosque Canes & sistrav jubentia luctus,
Et quem tu plangens hominem testaris Osirim. De Aegypto.

Les Romains y ajourèrent jusqu'aux maladies mêmes, comme le leur reproche Lactance (Instit. 1. I.) ; *Romani pro Diis habuerunt sua mala, scilicet rubiginem, pallorem & febrem*. La fête de la Rouille se célébrait suivant Ovide (In Fastis.) le 6 des Calendes de Mai. Ils invoquaient la rouille afin qu'elle ne se mît pas aux instrumens ruraux, & qu'elle ne gâtât pas les moissons. Ils adoraient la fièvre, afin de n'en pas être tourmentés. Ainsi les uns étaient adorés pour le bien qu'ils faisaient, les autres pour le mal qu'ils pouvaient faire. Romulus, qu'ils appelaient Quirinus, la Fièvre, la Rouille & la Pâleur furent des Dieux propres aux Romains, & de leur invention : mais ils empruntèrent des Egyptiens & des Grecs, Jupiter, Saturne, Apollon, Mercure & les autres grands Dieux.

L'occasion qui fit établir le culte d'Esculape à Rome, mérite d'être rapportée. Les Romains affligés de la peste, consultèrent les livres des Sybilles, pour être délivrés de ce fléau. Ils y apprirent qu'il fallait aller en Epidaure chercher Esculape, & l'apporter à Rome, ainsi que le racontent Tire-Live (Liv. 10. & 11.), Orosius (Liv. 3.), Valère Maxime (Liv. I.). Des Députés furent donc envoyés à Epidaure : quand ils y furent arrivés, on les conduisit dans le temple d'Esculape, distant de cinq milles d'Epidaure. Alors un serpent parut dans les rues de la Ville, allant & venant fort doucement pendant trois jours consécutifs, au bout desquels il se rendit au vaisseau des Romains, & s'y logea de lui même dans la chambre d'un des Ambassadeurs. Les Prêtres du temple assurèrent les Romains qu'Esculape se montrait aux Epidauréens sous cette forme, quoique très rarement ; que quand il se manifestait, c'était toujours un heureux présage pour eux, & qu'il en ferait de même à leur égard. Les Romains très satisfaits reprirent la route de Rome, & lorsque le vaisseau aborda à Ancius, le serpent

qui jusque là était resté dans le vaisseau fort tranquille, descendit à terre, & fut se réfugier dans un temple d'Esculape qui n'en était pas éloigné. Il y resta trois jours, & retourna ensuite au vaisseau, qui ayant mis à la voile, aborda dans l'île du Tibre ; le serpent descendit & se cacha sous des roseaux. Dès ce moment la peste cessa. Les Romains pensèrent qu'Esculape avait choisi ce lieu pour sa demeure, & y bâtirent un temple en son honneur. Ovide (Métam. l.15.) raconte aussi la même chose. Saint Augustin (De Civ. Dei. l. 3. c. 12.) badine sur cette arrivée d'Esculape à Rome. « ESculape, dit il, fut d'Epidaute à Rome pour exercer en savant Médecin son art dans une Ville aussi noble & aussi fameuse que celle-là. La Mère des Dieux, née je ne sais de qui, s'arrêta alors sur te Mont Préneste, regardant comme indigné d'elle d'être logée dans un quartier ignoble, pendant que son fils l'était sur la colline du Capitole. Mais si elle est en effet la mère des Dieux, pourquoi quelques-uns de ses enfants l'ont-ils devancée à Rome ? Je serais fort surpris qu'elle fût mère de Cynocéphale, qui n'est venu d'Egypte que longtemps après elle. La Déesse la fièvre serait-elle aussi Sa fille ? J'en demande à Esculape, son petit fils. »

Nous avons expliqué assez au long ce qu'on doit entendre par Esculape, & pourquoi le serpent lui était consacré. La septième des figures hiéroglyphiques d'Abraham Juif rapportées par Flamel, représente un désert dans lequel sont plusieurs serpents qui y rampent, & trois sources d'eau qui y coulent, parce que le serpent est le symbole de la matière dont on compose Esculape ou la Médecine dorée : c'est pourquoi on a feint que Panacée, Jaso & Hygiéa furent ses filles ; car on n'appellerait pas la guérison & la santé les filles d'un Médecin, mais avec plus de raison les filles de la Médecine ; puisque le Médecin ne donne pas la santé, mais il ordonne les remèdes qui la procurent.

Tous ces Dieux qui ont été imaginés chez les Grecs & les Romains, n'étaient pas de la première origine de ceux des Egyptiens : il n'est donc pas surprenant que leur généalogie & leur culte n'aient pas un rapport exact avec les plus anciens. Les abus qui se glissèrent dans les fêtes de ceux-ci, ne sont par conséquent point partie de mon objet. Qu'on crie donc tant qu'on voudra contre ces infamies, que le Sénat de Rome fût enfin obligé de punir ; qu'on les représente avec les couleurs les p'us capables d'en donner de l'horreur, c'est le fait d'un Mythologue honnête homme. Je l'approuve, & je crois cependant qu'il vaudrait mieux les ensevelir dans un oubli éternel, que de les rapporter dans le dessein même d'en éloigner le Lecteur.

Il y a toute apparence que la célébration des fêtes des Orgies n'eut d abord, & même pendant longtemps, rien d'indécent & de condamnable, puisqu'elles ont subsisté des siècles entiers avant la suppression que l'on en fit à Rome sous le

Consulat de Spurius Posthumus Albinus, & Quintus Marcus Philippus, suivant Valère Maxime (Lib. 6. c. 3.) ; d'où l'on doit conclure que le Peuple ignorait le vrai but que s'étaient proposés leurs Instituteurs.

Orphée, qui le premier les transporta des Egyptiens chez les Grecs, fut tué, disent quelques-uns d'un coup de foudre, parce qu'il avait, pour ainsi dire, divulgué par-la le secret que les Initiés d'Egypte lui avaient confié. Si le fait était vrai, il serait plus à croire que Dieu l'aurait puni pour avoir introduit l'idolâtrie.

CHAPITRE II.

Cérès.

LES fêtes célébrées chez les Athéniens en l'honneur de Cérès & de Proserpine, ont eu une même origine ; car, malgré tout ce qu'en ont pu dire jusqu'ici divers Mythologues, la Cérès des Grecs ne diffère en rien de l'Isis des Egyptiens ; le culte de l'une n'est que celui de l'autre. Il ne faut cependant pas regarder avec M. l'Abbé Banier (Myth. Tom. II. pag 458.) la transmigration de Cérès ou Isis, comme certaine. Elle n'en est pas moins fabuleuse, & il n'y a eu que son culte de transporté dans la Grèce & ailleurs, ce qui a fait dire à Hérodote que les filles de Danaüs y portèrent les *Thesmophories*, une des principales fêtes de Cérès. Ce n'est donc pas à tort que l'Auteur de la Chronique des marbres d'Arondel regarde comme une fable l'enlèvement de Proserpine, & la recherche qu'en fit Cérès, le tout n'étant qu'une pure allégorie.

On dit que Triptolème fut l'instituteur des Thesmophories, en reconnaissance de ce que Cérès lui avait appris la manière de semer & de recueillir le blé & les fruits. La première célébration s'en fit à Eleusis, & ils furent nommés *Mystères Eléusiens*. Car Cérès, dit la Fable, cherchant sa fille Proserpine, enlevée par Pluton, arriva dans la ville d'Eleusis, & fut rendre visite au Prince du lieu, qui portait le même nom. L'épouse de ce Prince, nommée Yone, venait de mettre au monde un fils, à qui elle avait donné le nom de Triptolème. Elle cherchait une Nourrice ; Cérès s'offrit & fut agréée. Elle s'acquitta très bien de la commission. Pendant le jour elle le nourrissait d'un lait divin, & pendant la nuit elle le tenait caché sous le feu. Le père s'aperçut du progrès que faisait Triptolème pendant la nuit ; il examina d'où cela pouvait venir, & ayant aperçu le manège de Cérès, il en fut tellement frappé, qu'il ne put s'empêcher de faire un cri. Ce cri fit connaître à Cérès que sa manœuvre n'était plus secrète. Elle en fut irritée : dans sa colère elle fit mourir Eleusis, & donna à Triptolème un char attelé de deux dragons, pour aller apprendre à toute la terre l'art de semer les grains (Callimaque, Hymne à Cérès.) M. l'Abbé Banier passe légèrement sur les

circonstances de cette histoire de Cérès (Tom. II. pag. 454.). Il se contente de dire qu'elle instruisit Triptolème de tout ce qui regarde l'agriculture, & que lui ayant prêté son char, elle lui ordonna d'aller par toute la terre enseigner à ses habitants un art d nécessaire. Sans doute que ne pouvant les expliquer conformément à ton système d'histoire, il a pris le parti de supprimer dans cette fable, comme presque dans toutes les autres, ce qui contredit son système, ou ce qu'il ne peut y ajuster. Bon expédient pour se tirer d'embarras : mais je laisse à juger aux gens de bonne, foi, quelle solidité l'on peur espérer d'un édifice élevé sur un fondement si ruineux.

Cette fable ne paraît en effet susceptible d'aucune explication historique ou morale ; car que signifierait ce lait & ce feu dont Cérès nourrissait le fils d'Yone ? A quoi rapporter ce char traîné par deux dragons ? On doit voir au contraire, au premier coup d'œil, que cette fable a tout l'air d'une allégorie chymique.

En effet, Triptolème est l'enfant Philosophique, mis au monde par Yone, c'est-à-dire par l'eau mercurielle, d'υω, pleuvoir, d'où l'on a aussi formé le nom Hyades. Cérès devient sa Nourrice, parce que, comme le dit Hermès (Table d'Emeraude.), la terre est la nourrice de l'enfant Philosophique.

Michel Maïer en a fait le second de ses Emblèmes, où un globe terrestre forme le corps d'une femme depuis les épaules jusqu'aux genoux : deux mamelles sortent de ce globe, & la main droite de la femme soutient un enfant qui tette à la mamelle, du même côté ; avec cette inscription au-dessus ; *Nutrix ejus est terra*, celle-ci au-dessous :

Quid mirum, teneroe sapientum viscera prolis
Si serimus terram lacte nutrisse suo ?
Parvula si tantas Heroas bestia pavit,
Quantus, cui nutrix terreus Orbis erit ?

Le lait dont Cérès nourrissait Triptolème, est celui que Junon donna à Mercure : je l'ai expliqué en plus d'un endroit ; c'est pourquoi j'y renvoie le Lecteur, pour ne pas tomber dans des répétitions ennuyeuses. Je dirai seulement de Cérès, avec Basile Valentin (Symbole nouveau.) : *Je suis Déesse d'une grand beauté, le lait & le sang coulent de mes mamelles.* Il n'y a rien d'extraordinaire à nourrir un enfant avec du lait ; mais le cacher sous la cendre, & le mettre dans le feu pendant la nuit, pour lui donner de la force & de la vigueur, c'est un expédient qui ne peut être en usage que chez un Peuple Salamandrique : aussi Triptolème est-il le symbole de la salamandre des Philosophes, & le vrai Phénix qui renaît de ses cendres. C'est ce Triptolème qu'il faut accoutumer au feu, pour qu'il

puisse, étant devenu grand, résister à ses plus vives atteintes.

Trois seules choses dans la nature résistent an feu ; l'or, le verre & le magistère parfait des Philosophes : le dernier avec le second doivent se former dans le feu ; l'un dans le feu élémentaire, l'autre dans le feu Philosophique. Ils ne viennent à leur perfection que par l'espèce de nourriture qu'ils en tirent. Il est peu d'Auteurs qui n'en parlent sur ce ton-là. Arnaud de Villeneuve dit (Rosar. 1, 2. c. 25.) : « Lorsque l'enfant sera né, nourrissez-le jusqu'à ce qu'il puisse souffrir la violence du feu. » Raymond Lulle (Theor. Testam. c. 29.) : Faites en sorte que votre corps s'imprègne du feu ; multipliez sa combustion, & il vous donnera une forte teinture. » D'Espagnet dit au Canon 78 : « Lorsque Saturne cède la conduite de son Royaume à Jupiter, notre enfant se trouve tout formé, & se manifeste avec un visage n blanc, serein & resplendissant comme la Lune. » Le même Auteur ajoute (Can. 79.) : « Le feu de la nature, qui achevé la fonction des éléments, devient manifeste de caché qu'il était, lorsqu'il est excité par le feu extérieur. Alors le safran teint le lis, & la couleur se répand sur les joues de notre enfant blanc, devenu par-là robuste & vigoureux. » Le feu est donc la vraie nourriture de la pierre des Sages. Non pas, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer, que le feu augmente la pierre en largeur, hauteur & profondeur, & qu'il devienne une substance qui s'identifie avec elle, comme il arrive à la nourriture que prennent les enfants : mais le feu nourrit & augmente sa vertu ; il lui donne ou plutôt manifeste sa couleur rouge, cachée dans le centre de la blanche, de la même manière que le nitre devient rouge au feu, de blanc qu'il était. Il n'y a donc pas à douter que Triptolème soit la Salamandre des Philosophes, lorsqu'il est cuit & mûri sous le feu. Il devient alors le feu même, la terre, la chaux & la semence des Sages, qu'il faut semer dans sa terre propre & naturelle.

Avicenne (De Lapide, c. 5.) le fait entendre par ces termes : « Il ne faut point cueillir les semences qu'au temps de la moisson. Les Philosophes ont appelé notre pierre, Salamandre ; parce que notre pierre, de même que la Salamandre, se nourrit de feu, vit & le perfectionne dans le feu seul. »

Loin de passer aucunes circonstances de cette fable pour pouvoir l'ajuster à mon système, je veux en faire remarquer jusqu'aux plus petites parties, & l'on verra par-là qu'il est le seul véritable. C'était pendant la nuit que Cérès cachait Triptolème sous le feu, serait-ce, comme on le croirait naturellement, pour le faire en secret avec plus de sûreté ? Point du tout ; c'est parce qu'elle ne lui donnait point de lait pendant ce temps-là, & qu'il fallait y suppléer par une autre nourriture ; c'est parce que le sommeil, image de la mort, s'emparait de lui pendant cet intervalle. Bonellus (In Turba.) va nous l'apprendre. « La

volonté de Dieu est telle, dit cet Auteur, que M tout ce qui vit, doit mourir. C'est pourquoi le mixte, auquel on a ôté son humidité, devient semblable à un mort, lorsqu'on l'abandonne pendant la nuit. Alors cette nature a besoin du feu..... Dieu, par ce moyen, lui rend son esprit & son âme, la délivre de son, infirmité ; & cette même nature se fortifie & se perfectionne. Il faut donc la brûler sans crainte. » En effet, que risque-t-on, puisque c'est une Salamandre qui se répare, se renouvelle & ressuscite dans le feu? La couleur noire est le symbole de la nuit, le signe du deuil & de la mort, & l'on ne parvient à la lumière qu'avec l'aide du feu. Le Triptolème Philosophique ne peut aussi parvenir au blanc sans le secours du feu. Lorsqu'il est devenu grand, Cérès fait mourir son père, & donne à son nourrisson un char attelé de deux dragons, pour qu'il aille par toute la terre apprendre rare de l'agriculture à ses habitants.

L'agriculture est un symbole parfait des opérations du grand œuvre. C'est pourquoi les Philosophes en ont tiré une partie de leurs allégories, à l'imitation des Anciens, qui nous ont laissé les leurs sous l'apparence d'histoire. Une des plus grandes preuves que ces histoires prétendues sont de pures allégories, c'est que les Auteurs des Fables ont dit la même chose d'Osiris, de Denys, de Cérès & de Triptolème. Osiris parcourut toute la terre, pour apprendre à ses habitants l'art de la cultiver. Denys fit le même voyage pour le même obJet ; Cérès en a fait autant ; Triptolème va dans le même dessein, & les uns & les autres par toute la terre. Et pourquoi tant de monde pour apprendre en différents temps un art qui n'a jamais péri parmi les hommes, & qu'il est d'un si grand intérêt pour eux de ne pas laisser abolir ? L'on dira sans doute que Denys & Osiris n'étaient qu'un même homme sous deux noms différents : nouvelle preuve de la vérité de mon système. Suivant mon idée, Triptolème & Cérès n'en sont distingués qu'eu égard aux différents états de la matière dans les opérations : mais ces quatre personnes sont-elles la même quant aux systèmes historiques & de morale ? J'en appelle à leurs Auteurs. Quoi qu'il en soit, Denys fit son voyage sur un char attelé de bêtes féroces, & Triptolème sur un char attelé de deux dragons. L'un & l'autre apprirent aux hommes à semer & à cueillir les grains. Denys leur apprit même à planter la vigne, & à faire le vin. Nous avons déjà expliqué, en je ne sais combien d'endroits, quels sont ces dragons & ces bêtes féroces ; nous les avons même suivis dans leurs voyages, & nous avons en même temps déduit ce qu'il fallait entendre par cet art de semer ; mais nous en dirons cependant encore deux mots d'après quelques Philosophes Hermétiques, parce qu'on ne saurait trop inculquer une chose aussi essentielle.

Le Laboureur a une terre qu'il cultive pour y semer son grain ; le Philosophe a la sienne. *Semez votre or dans une terre blanche feuillée, disent les Philosophes*. Basile

Valentin en a fait l'Emblème de sa huitième Clef, & Michel Maïer le sixième des siens. Le grain ne saurait germer, s'il ne pourrit en terre auparavant. Nous avons parlé très souvent de la putréfaction des matières Philosophiques, comme de la clef de l'œuvre. Lorsque le grain a germé, il lui faut de la chaleur pour croître ; car la chaleur est la vie des êtres, & rien ne peut venir au monde sans chaleur naturelle. Il faut deux choses pour l'accroissement des plantes, la chaleur & l'humidité ; il faut aussi le lait & le feu au Triptolème Philosophique, suivant ce qu'en dit Raymond Lulle (Theor. Testam. 4. 46.). « Sachez, dit-il que rien ne naît sans mâle & femelle, & qu'aucun grain ne germe & ne croît sans l'humidité & la chaleur. C'est à quoi vous devez vous conformer dans notre œuvre. » Lorsque la tige sort de terre, elle paraît d'abord d'un rouge violet, puis d'un vert bleuâtre : quand le grain s'y forme, il est blanc comme du lait ; & lorsqu'il vient à sa maturité, on voit toute la campagne dorée. Il en est précisément la même chose du grain des Philosophes.

Se taisent ceux, dit le Trévisan (Philosoph. des Métaux.), qui veulent extraire leur mercure d'autre chose que de notre serviteur rouge. Et d'Espagnet (Can. 53.) : « On doit trouver trois sortes de belles fleurs dans le Jardin des Sages : des violettes pourprées, des lis blancs & jaunes, & enfin l'amaranthe pourprée & immortelle. Les violettes, comme printanières, se présenteront à vous presque dès l'entrée ; & comme elles seront arrosées sans cesse & abondamment par une eau d'or, elles prendront enfin une couleur très brillante de saphir. Gardez-vous bien d'en avancer la maturité. Ensuite avec un peu de soin, le lis leur succédera, puis le souci, & enfin l'amaranthe. » Jodocus Grèverus a composé un Traité particulier, où il fait une comparaison perpétuelle de la manière de cultiver le grain Philosophique. Le Lecteur curieux pourra y avoir recours. Je n'ajouterai donc plus au sujet de l'éducation de Triptolème, que ce que dit Flamel (Désir désiré.) : « Son père est le Soleil, & sa mère est la Lune ; c'est-à-dire, une substance chaude & une substance aqueuse. La terre est sa Nourrice. Il est nourri de son propre lait, c'est-à-dire, du sperme dont il a été fait dès le commencement. L'enfantement arrive, quand le ferment de l'âme s'ajuste avec le corps ou terre blanchie. Il ne peut venir à sa perfection, s'il n'est nourri du lait, & s'il ne prend vigueur par le feu. C'est de lui qu'il est dit dans la, Tourbe : *Honorer votre Roi qui vient du feu*.» Musée croyait Triptolème fils de l'Océan & de la terre ; ce qui revient parfaitement à la génération de l'enfant Philosophique qui se forme de la Terre & de l'eau mercurielle des Philosophes, appelée Mer, Océan par plusieurs d'entre eux.

Triptolème étant une personne feinte, ne saurait avoir été l'Instituteur des Thermophories. J'aime bien mieux m'en tenir au témoignage d'Hérodote (In

Euterpe.), qui dit que les filles de Danaüs les apportèrent d'Egypte dans la Grèce, & les apprirent aux femmes Pélasges : *Danai filiae ritum hunc* (Thesmophoria) *ex Aegypto attulerun, eoqueue Pelasgicas mulieres imbuerunt*. Les Auteurs qui ont avancé que Triptolème en était l'Instituteur, l'ont dit sans doute dans le sens de ceux qui ont regardé Isis comme l'Institutrice des fêtes que les Egyptiens célébraient en l'honneur d'Isis même & d'Osiris ; c'est-à-dire, que Triptolème était en partie l'objet qu'avaient eu en vue les Instituteurs des Thesmophories en Grèce, comme Isis l'avait été en Egypte.

Les Thesmophories étaient appelées Mystères, à cause du secret qu'on exigeait de ceux qui y étaient initiés. Hérodote (Loco cicaco.) nous apprend la retenue & le respect qui y était requis, par ces termes : *De Cereris quoque initiatione, quam Graeci Thesmophoria vocant, a ferendis legibus, absit ut eloquar, nisi quatenus sanctum est de illa dicere*. Isis passait aussi pour avoir donné des lois aux Egyptiens. On a dû voir dans le premier livre, que Danaüs mena d'Egypte une Colonie en Grèce, & qu'il était au fait de l'Art Hermétique. Les Mystères Eléusiens étaient des plus sacrés chez les Païens. On raconte diverses raisons qui engageaient à les tenir secrets. Les Mystères, dit Varron, se tiennent fermés par le silence & l'enceinte des murs où ils se passent. Par le silence, de manière qu'il ne soit permis à qui que ce soit de les divulguer, & ils doivent se passer dans l'enceinte des murailles, afin qu'ils ne soient vus & connus que de certaines personnes. Thomas de Valois, dans son Commentaire sur la Cité de Dieu de S. Augustin (Liv. 4. c. 31.), dit : « Trois raisons engageaient les Démons & leurs Prêtres à faire un secret de leurs cérémonies. La première, parce qu'il eut été facile de les convaincre de fourberie, si ces cérémonies avaient été publiques, & que tout le monde eût pu en raisonner. La seconde est que ces Mystères renfermaient l'origine de leurs Dieux, & ce qu'ils avoient été en effet. Quel avait été, par exemple, Jupiter, quant & comment on avait commencé à l'adorer ; & ainsi des autres. Si l'on avait divulgué tout ce!a parmi le Peuple, il eût méprisé ces Dieux prétendus, & la crainte qu'on leur en inspirait se fût évanouie ; ce qui eût mis le désordre dans l'Etat. Numa Pompilius regardait cette crainte si nécessaire, dit Tite-Live (De Urbis Orig. lib. I.), qu'il recommandait beaucoup de la faire naître & de l'entretenir parmi le Peuple. La troisième raison est qu'il se passait dans le secret, des choses dont le Peuple aurait eu horreur, si elles étaient venues à sa connaissance. On y sacrifiait des enfants & des femmes enceintes, pour apaiser les Démons, ou pour consulter, comme il arriva à Jules César, suivant le rapport de Socrate (Hist. Tripart.). Ce Prince fut dans la ville de Carra voir un Idolâtre qui sacrifiait en secret dans un Temple, pour savoir l'issue de la guerre qu'il voulait entreprendre. Il y trouva une femme, nue suspendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre & la poitrine ouverts. On lui fit examiner le foie, & il

y vit la victoire, qu'il devait remporter. »

Voilà, dit Valois, la vraie raison qui faisait tenir ces Mystères secrets ; c'est elle qui avait fait imaginer la statue d'Harpocrate, Dieu du silence, que l'on mettait à l'entrée de presque tous les Temples où Isis & Sérapis étaient adorés. Saint Augustin en apporte une raison (De Civ. Dei, lib. 18. c. 5.), d'après Varron. C'était, dit-il, afin qu'on se gardât bien de dire que ces Dieux avaient été des hommes. Ce Saint Docteur avait même dit au chapitre 3, que c'était un crime capital chez les Egyptiens, de dire qu'Isis était fille d'Inaque, & par conséquent une femme mortelle. Ces raisons de Valois paraissent assez probables, au moins pour les temps où les abus s'étaient glissés dans la célébration de ces Mystères, & où l'idolâtrie était montée à son comble. Mais peuvent-elles avoir lieu pour le temps de l'instruction de ces cérémonies ? Est-il à croire que dans les temps mêmes postérieurs, & dans le siècle d'Hérodote, ces cérémonies fussent accompagnées de ces homicides exécrables ? Si cela eut été, cet Auteur se serait-il exprimé dans les termes que nous avons rapportés ci-devant ? D'ailleurs il s'agit du fond des Mystères Eléusiens, & non des abus accidentels que l'aveuglement & l'ignorance des intentions de l'Instituteur y ont introduits. Si l'on fait attention à toutes les circonstances de ces Mystères, on sera bientôt convaincu que la seconde raison de Thomas Valois est l'unique qui ait engagé à ne les découvrir qu'aux Initiés, & à en faire un mystère à tout le reste du Peuple. Les deux autres raisons sont nées avec les abus mêmes. L allégorie de Saturne qui avait dévoré ses enfants, a fait que les superstitieux, prenant la fable à la lettre, s'imaginèrent que des hommes immolés en son honneur lui seraient plus agréables qu'aucune autre victime. Mars, le Dieu de la guerre, semblait dans leur esprit ne devait se plaire que dans le sang humain. Mais pouvait-on avoir la même idée de la Déesse de l'agriculture, du Dieu du vin, & de la Mère de l'Amour & de la Volupté ? L'intention de l'Instituteur pouvait-elle être d'engager les Initiés dans la licence & le libertinage, puisqu'on exigeait beaucoup de retenue, & même une chasteté assez sévère, des Mystes & des femmes qui présidaient aux solennités de la Déesse Cérès. Les purifications & les ablutions qu'on y pratiquait, doivent faire croire qu'on n'y était pas si dissolu que quelques Auteurs l'ont prétendu. N'a-t-on pas vu des Auteurs accuser les Chrétiens de la primitive Eglise d'adorer une tête d'âne, & même de plusieurs infamies exécrables, parce qu'ils faisaient leurs assemblées en secret, & qu'elles étaient un mystère pour les Païens (Bibliot. univ. T. VI.) ? Les mots barbares de *Conx* & *om pax*, que M. le Clerc a interprétés par *veiller* & *ne point faire de mal*, & que le Prêtre prononçait à haute voix en congédiant rassemblée, sont une espèce de garant qu'il ne s'y passait rien que de très honnête & de très décent.

Les Mystères Eléusiens étaient de deux sortes, les grands & les petits ; & pour être initié dans les uns & dans les autres, il fallait être capable de garder un grand secret. Les petits servaient de noviciat préliminaire avant d'être admis aux grands. Les premiers se célébraient à Agra, près d'Athènes ; les grands à Eleusis. Le temps de l'épreuve durait cinq ans ; il fallait garder la chasteté pendant tout ce temps-là. Après bien des épreuves, on devenait *Mystes*, ou en état d'être *Epopte*, c'est-à-dire, témoin des cérémonies les plus secrètes ; & quoiqu'on fût Initié ou reçu, Epopte, on n'était pas au fait de tout ; car les Prêtres se réservaient la connaissance de beaucoup de choses.

La fête de l'initiation durait neuf jours. Chaque jour avait ses cérémonies particulières ; celles du premier, du second & du troisième n'étaient que préparatoires ; on peut les voir avec celles que l'on observait pour la réception des Mystes & des Epoptes, dans le Tome II. pag. 467 & suiv. de la Mythologie de M. PAbbé Banier. Le quatrième, on faisait traîner par des bœufs un chariot, dont les roues étaient sans rayons apparents, & faites à peu près comme un tambour, Des femmes marchaient à la suite de ce chariot, criant *bon jour*, *mère Dio*, & portant des caSssettes ou corbeilles dans lesquelles il y avoir des gâteaux, de la laine blanche, des grenades & des pavois. Il n'était permis qu'aux Initiés de regarder ce chariot, les autres étaient obligés de se retirer, même des fenêtres, pendant qu'il passait. Le cinquième, on marchait toute la nuit, pour imiter, dit M. l'Abbé Banier, la recherche que Cérès fit de Proserpine, sa fille, après que Pluton l'eue enlevée. Le sixième, on conduisait d'Eleusis à Athènes la statue d'un grand jeune-homme, couronné de myrte, & portant un flambeau à la main. On accompagnait cette statue, appelée *Iacchos*, avec de grands cris de joie, & des danses. Le septième, le huitième & le neuvième étaient employés, ou à initier ceux qui ne l'avaient pas été, ou en actions de grâces, ou en supplications que l'on faisait à Cérès. Je suis surpris que M. le Clerc ait été chercher dans la langue Phénicienne la signification d'*Iacchos*, puisqu'elle se présentait tout naturellement dans la Grecque, où Ιαχω, veut dire *faire de grands cris*. Ce n'était cependant pas ce qu'on voulait dire par ce terme-là, comme si l'on eut voulu s'exciter les uns & les autres à crier ; c'était plutôt comme si l'on eut dit : voilà Bacchus, car l' Ιαχθς, signifie Bacchus, ou Hymne à Bacchus. Quelqu'un s'imaginera sans doute que Bacchus étant regardé comme le Dieu du vin, l'une des plus belles productions de la terre, on avait voulu le faire participant, ou du moins le mettre pour quelque chose dans les fêtes que l'on célébrait en l'honneur de Cérès, Déesse de l'agriculture. La raison paraît naturelle ; & il y était en effet, mais dans un autre sens, comme nous le verrons ci-après.

Tels étaient ces grands Mystères de la Grèce, auxquels la Fable dit qu'Hercule & Esculape même voulurent être inities. Le Secret y était extrêmement recommandé, non comme Pont prétendu M, le Clerc, Thomas Valois, Meursius & quelques Anciens, pour cacher les infamie» & les crimes qui s'y commettaient ; mais parce qu'il renfermait le dénouement de l'allégorie historique de Cérès, de Sa fille, &c. & non pas parce qu'on y découvrait que Cérès & sa fille n'avaient été que deux femmes mortelles, quoi-qu'en pensent M. l'Abbé Banier & plusieurs Mythologues, fondés sur ce que Cicéron (Tuseul. Quaest. 1. I. c. 13.) insinue que c'était leur humanité, le lieu de leurs sépulcres, & plusieurs autres choses de cette Nature, que l'on ne voulait point découvrir au Peuple.

Les fêtes en l'honneur de Cérès ayant été imitées de celles qui avaient été instituées en Egypte en l'honneur d'Isis, il faut par conséquent y chercher l'intention des Instituteurs. On convient d'ailleurs que Cérès & Isis sont la même personne, suivant le témoignage d'Hérodote (In Euterpe.), qui dit aussi (In Melphone.) que dans une fête d'Isis, on portait sa statue sur un chariot à quatre roues. Le secret dont on faisait mystère dans les fêtes de Cérès, devait être le même que celui qui était recommandé, sous peine de la vie, aux Prêtres Egyptiens. Nous avons dit dans le premier Livre en quoi consistait ce secret ; il est inutile de le répéter. Les Philosophes Hermétiques en font eux-mêmes un si grand mystère, qu'il est presque impossible de le découvrir, si Dieu, ou un ami de cœur ne le révèle, suivant ce qu'ils en disent eux-mêmes, Harpocrate en appuyant ses doigts sur sa bouche, annonçait dès l'entrée du Temple le secret que l'on y gardait. Les Initiés avaient seuls la permission d'entrer dans le sanctuaire de ces Temples. Un Crieur préposé pour cela, avait soin d'annoncer aux Profanes qu'ils eussent à s'en éloigner. C'est de là sans doute que Virgile a dit dans une occasion à peu près semblable : *Procul ô procul este Profani*. On avertissait aussi publiquement que ceux qui se sentiraient coupables de quelques crimes, se gardassent bien d'assister même aux solennités. Néron, quoique Empereur, n'osa s'y présenter ; Antoine au contraire voulut s'y faire initier, pour prouver sa probité.

Comme il était défendu d'y recevoir aucun étranger, & que bien des gens de nom & de probité des autres pays demandaient à être initiés, on institua les petites Thesmophories, pour les satisfaire, & l'on prétend qu'Antoine ne fut reçu que dans celles-là. Les grandes étaient proprement celles de Cérès ou du secret ; les petites étaient celles de Proserpine ; on ne découvrait point le vrai mystère à ceux qui n'étaient reçus que dans les petites ; l'on dit même qu'Hercule fut du nombre de ces derniers, comme si Hercule eût jamais été à Athènes. La raison qui empêchait d'initier les étrangers dans les grandes, était,

disait-on, qu'on ne voulait pas que ces secrets de la nature fussent connus dans les autres pays. Aussi les ignorait-on presque partout, non que ces solennités & leurs cérémonies ne fussent connues, au moins en partie, & même pratiquées en plusieurs autres endroits : mais les étrangers, si l'on en excepte les Egyptiens, n'en avaient que l'écorce. Les Chrétiens mêmes en avaient connaissance, comme nous le voyons par ces paroles de S. Grégoire de Nazianze (Serm. de l'Epiph.) : « On ne nous enlève point de Vierge ; Cérès, ne court pas vagabonde pour la chercher ; elle ne mous amené point des Céléus, des Triptolème & des dragons ; elle souffre en partie, & agit en partie : j'ai honte de mettre au jour ces sacrifices nocturnes, & de faire un mystère d'une infamie. Eleusis fait très bien tout cela de même que ceux qui assistent à ces cérémonies, sur lesquelles on gardé un grand secret, & en effet, elles méritent bien qu'on les ensevelisse dans le silence. »

N'étant pas au fait par eux-mêmes, & n'en etant instruits que par les bruits vulgaires, pouvaient-ils en juger autrement ? Après tout, soit que chaque nation ait pris les Egyptiens pour modèles, soit de son propre mouvement, chacune à eu ses mystères, qu'il était défendu de divulguer parmi le Peuple. Valère Maxïme (Lib. cap.) nous apprend que Tarquin, Roi des Romains, fit coudre Marcus Duumvir dans un sac de cuir, & le fit jeter dans la mer comme coupable de parricide, pour avoir donné à Petronius Sabinus le livre des secrets civils à transcrire, qu'on avait confié à sa garde. Valère ajoute même qu'il avait mérité cette punition, parce qu'on devait faire subir la même peine à ceux qui se rendaient coupables envers les Dieux & envers leur père. Ces livres avaient été composés par une vieille femme inconnue, où Sibylle, & présentés à Tarquin le Superbe, selon que le rapporte Aulu-Gelle (Lib. I.). Une certaine vieille inconnue, dit cet Auteur, fut trouver Tarquin le Superbe, & lui porta neuf livres, qu'elle disait contenir les Oracles sacrés, & les lui offrait à acheter. Le Roi trouva le prix exorbitant, & se moqua d'elle. Alors elle fit faire du feu en présence du Roi y & brûla trois de ses volumes, en demandant au Roi s'il voulait donner la même somme des six qui restaient. Il lui répondit, qu'elle radotait sans doute. Elle en jeta trois autres au feu, & lui demanda de nouveau si les trois derniers lui feraient plaisir pour le même prix des neuf. Le Roi voyant la fermeté opiniâtre de cette vieille donna de ces trois derniers la somme qu'elle lui avait demandée pour les neuf. La vieille s'en fut, & ne reparut plus. On appela ces livres les Oracles de la Sibylle ; on les ferma dans le lieu le plus sacré du Temple, & quinze personnes étaient députées pour les consulter toutes les fois qu'il s'agissait d'interroger les Dieux immortels sur quelque événement de conséquence.

L'eSprit de l'homme est fait de manière que plus les choses sont cachées pour lui, plus elles piquent sa curiosité. Un Philosophe, nommé Numénius, ayant trouvé le moyen de découvrir ce que c'était que les Mystères Eléusiniens, en publia le premier une partie par écrit. Macrobe (Songe de Scipion.) rapporte « que ce Philosophe en fut très aigrement repris en songe par Cérès & Proserpine, qui se présentèrent à lui habillées en femmes de mauvaise vie, se tenant debout à la porte d'un mauvais lieu Numénius surpris de voir ces Déesses dans cet équipage, il leur en témoigna son étonnement. Elles lui répondirent en colère, qu'il leur avait ôté leur habit d'honnêtes femmes, & les avait prostituées à tous allants & venants.

Numénius ne fut pas le seul curieux ; une infinité d'autres personnes, beaucoup de Philosophes, & bien d'honnêtes gens ont désiré savoir le fond de ces Mystères ; mais peu, si l'on en excepte les Prêtres & les Initiés, ont vu leur curiosité satisfaite. Et nous qui vivons dans un temps fort éloigné de celui-là, nous ne pouvons en juger que suivant le proverbe. *Ex ungue aestimatur leo* ; c'est-à-dire, que la connaissance qui nous a été transmise d'une partie de ces Mystères, nous fait découvrit le tout. Par les signes, nous devinons la chose signifiée, & la cause, par ses effets.

Eumolpe, fils de Déiopes & de Triptolème y fut, dit-on, le premier qui porta ces Mystères à Athènes. On a vu dans le premier Livre, que les Eumolpides venaient des Prêtres Egyptiens & qu'ils étaient par conséquent initiés dans le secret qui leur avait été confié. Ils surent donc les Auteurs de ces Mystères de Cérès. Un argument bien convaincant sur cela, est que tous les Prêtres appelés Hiérophantes, étaient Eumolpides, descendus de cet Eumolpe. Acésidore dit que le terrain d'Eleusis fut d'abord habité par des étrangers, ensuite par les Thraces,qui fournirent des troupes à Eumolpe, alors Hiérophante, pour faire la guerre à Erechtée. Androrius (Lib. 2. de Sacrif.) nous apprend qu'Eumolpe eut un fils du même nom ; de celui-ci naquit Antiphême ; d'Antiphême Musée, & Mutée eut pour fils Eumolpe, qui institua les cérémonies que l'on devait employer dans les Mystères sacrés, & qu'il fut lui-même Hiérophante. Sophocle nous dit la raison qui donnait aux Eumolpides la préférence sur tous les autres, pour présider au culte de Cérès & aux cérémonies des Mystères Eléusiens. C'est, dit-il (In OEdipode, in Colono.), que la langue des Eumolpides était une clef d'or.

CHAPITRE III.

Enlèvement de Proserpine.

LES habitants d'Eleusis montraient encore l'endroit où Proserpine avait été enlevée par Pluton, & celui où leurs femmes avaient commencé à chanter des Hymnes en l'honneur de Cérès. C'était près d'une pierre appelée *agelaste*, sur laquelle, disaient-ils, Cérès s'était assise, absorbée dans le chagrin que lui causait la perte de sa fille. Auprès de cette pierre était un lieu nommé *Callichore*. Pour que ce prétendu rapt de Proserpine ne fût pas regardé comme une fable, les Eléusiens assuraient qu'il s'était fait chez eux. Les Siciliens en disaient autant de leur pays pour la même raison, suivant ce qu'en dit Ovide dans le quatrième livre des Fastes, & plusieurs autres Poètes. Cicéron (In Verrem.) fait une fort belle description du lieu de la Sicile, où Proserpine fut enlevée en cueillant des fleurs. Mais les Eléusiens & les Siciliens regardaient comme une histoire véritable ce qui n'était qu'une allégorie fabuleuse, puisque l'Isis d'Egypte, la même que Cérès, ne fut jamais à Eleusis ni en Sicile ; qu'elle n'eut point de fille du nom de Proserpine ; & qu'enfin, quoi qu'on en dise, son enlèvement n'est qu'une allégorie, non de la culture des terres ordinaires, mais de la culture du champ Philosophique. Si cette histoire n'était qu'une allégorie de la manière de semer & de cueillir les grains, pourquoi faire un mystère de ce que le dernier des Paysans savait parfaitement ? D'ailleurs est-il croyable que dans le temps fixé pour le règne prétendu de Cérès en Sicile, & de son arrivée dans l'Attique, on ne sut pas cultiver la terre pour en recueillir les fruits ? L'Écriture Sainte nous prouve le contraire. En un mot, sans entrer dans une dissertation trop longue sur ce sujet, voyons seulement ce qu'était Pluton, le ravisseur de Proserpine ; Proserpine, elle-même, & Cérès sa mère. Cette dernière faisait son séjour ordinaire en un lieu délicieux de la Sicile, nommé *Enna*, ou fontaine agréable, suivant Cicéron (*loco citato*) & selon Brochart (Chan. liv. I. chan. 28.), où il y avait de belles prairies arrosées de fontaines d'eau vive : suivant Diodore de Sicile, les violettes & autres fleurs y croissaient en grand nombre. Comparons l'idée que les Auteurs nous donnent du séjour de Cérès ave: celle que les Philosophes nous donnent du lieu où habite la leur. Nous en avons déjà rapporté une partie en traitant de Nysa, où Bacchus fut élevé : mais il est à propos d'en remettre la description sous les yeux du Lecteur. Homère (Odyss. 1. 9. v. 109.) parle de la Sicile en ces termes :

Sans le travail du soc, sans le soin des semailles,
La terre fait sortir de ses riches entrailles
Tous ses dons, arrosés aussitôt par les Cieux.

On pourrait comparer ce pays-là avec celui de Nysa, où des prairies émaillées des plus belles fleurs réjouissent la vue & l'odorat ; où les fruits croissent en abondance, parce que le terrain est arrosé par des fontaines agréables d'eau

vive.

Voici la description que fait le Cosmopolite de l'Ile des Philosophes. « Cette Ile est située vers le midi ; elle est charmante, & fournit à l'homme tout ce qui peut lui être nécessaire pour l'utile & l'agréable. Les Champs-Élysées de Virgile peuvent à peine lui être comparés. » Tous les rivages de cette Ile sont couverts de myrtes, de cyprès & de romarins. Les prairies verdoyantes, & remplies de fleurs odoriférantes & de toutes couleurs, présentent un coup d'œil des plus gracieux, & font respirer, un air des plus suaves. Les collines sont décorées de vignes, d'oliviers & de cèdres. Les forêts sont composées d'orangers & de citronniers. Les chemins publics, bordés de lauriers & de grenadiers, offrent aux voyageurs sa la douceur de leur ombre contre les ardeurs du Soleil. On y trouve enfin tout ce qu'on peut souhaiter. A l'entrée du jardin des Philosophes se présente une fontaine d'eau vive, très claire, qui se répand partout, & l'arrose tout entier, dit d'Espagnet (Can. 52 & 53.). Tout auprès se trouve des violettes, qui arrosées abondamment par les eaux dorées d'un fleuve, prennent la couleur du plus beau saphir. On y voit ensuite des lis & des amaranthes. »

Voilà *Enna*, où sont des fontaines agréables d'eau vive, où l'on voit des prairies dans lesquelles naissent des violettes & des fleurs de toutes espèces. C'est dans ces lieux admirables que Proserpine, en se promenant avec ses compagnes, cueillit une fleur de narcisse, lorsque Pluton l'enleva pour en faire son épouse, & partager avec elle l'Empire des Enfers. Quelle idée nous présente-t-on de Pluton ? Tous les noms qu'on lui a donnés inspirent l'horreur, la tristesse ; ils signifient tous quelque chose de noir, de sombre ; on nous le représente, en un mot, comme le Roi de l'Empire ténébreux de la mort, & néanmoins comme le Dieu des richesses. Son nom Adès, signifiait *perte*, *mort*. Les Phéniciens l'appelaient *Muth*, qui veut dire mort. Les Latins le nommaient *Sumanus*, les Sabins *Soranus*, terme qui a du rapport avec cercueil, d'autres, *Orcus*, *Argus*, *Februus*. On lui mettait des clefs a la main, au lieu du sceptre ; on lui offrait des sacrifices de brebis noires. Les Grecs enfin le nommaient *Pluton* ou *Plouton*, de πλυτος, Dieu de richesses.

Comment les Philosophes s'expriment-ils au sujet de leur Pluton, après cette belle description du pays Philosophique ? Il faut, disent-ils, enlever une Vierge belle, pure, aux joues vermeilles (D'Espagnet, Can. 58, Synésius, Artéphius, la Tourbe, &c.), & la marier. Joignez la belle Beja avec Gabertin : après leur union, ils descendront dans l'empire de la mort. On n'y verra qu'horreur & ténèbres ; la robe ténébreuse se manifestera : notre homme avec sa femme seront ensevelis dans les ombres de la nuit. Cette noirceur est la marque de la dissolution ; & cette dissolution (Flamel, Explicat. des figur. hiérogl.) est appelée par les

Philosophes, *mort*, *perte*, *destruction*, & *perdition*. Aussi a-t-on voulu faire venir Ades, un des noms de Pluton, du mot Phénicien *Ed*, ou *Aiid*, qui signifie *perte*, *destruction*. De là, continue Flamel, sont sorties tant d'allégories sur les morts, tombes & sépulcres. Quelques-uns l'onc nommée *putréfaction*, *corruption*, *ombres*, *gouffre*, *enfer*.

Que veut-on de plus précis ? Toutes les circonstances de ce rapt indiquent celles de la dissolution des Philosophes, Proserpine cueille des fleurs avec les filles de sa suite. Pluton la voit, l'enlève, & part dans le moment sur son char attelé de chevaux noirs. Il rencontre un lac près duquel était la Nymphe Cyanée, qui veut arrêter son char ; mais Pluton d'un coup de sceptre s'ouvre un chemin qui les conduit aux Enfers. La Nymphe désolée fond en pleurs, & est changée en eau. Cérès est la terre des Philosophes, ou leur matière : Proserpine, sa fille, est la même matière encore volatile, mais parvenue au blanc ; ce que nous apprend son nom Phéréphata, du grec φερω, *je porte*, & de φαω, *je luis*, ou φαος, *lumière* ; comme si l'on disait je porte la lumière ; parce que la couleur blanche indique la lumière, & qu'elle succède à la couleur noire, symbole de la nuit. Ce noir est même appelé de ce nom par les Philosophes, comme on peut le voir dans leurs Ouvrages, particulièrement dans celui du Philalèthe, qui a pour titre, *Enarratio Methodica trium Gebri Medicinarum*, pag. 48, édit. de Londres, a648, où il appelle la matière Philosophique devenue noire, *la noirceur de la nuit*, *la nuit même*, *les ténèbres* ; & la matière sortie de la noirceur, *le jour*, *la lumière*. Ce Phéréphata Philosophique mis dans le vase avec sa mère, pour faire l'élixir, se volatilise, & produit différentes couleurs. Ces parties qui se volatilisent avec elles, sont les filles de la suite : la Fable dit qu'elle cueillait des narcisses, parce que le narcisse est une fleur blanche, & que cette blancheur disparaissant, le narcisse est cueilli. Pluton l'enlevé dans ce moment, & prend le chemin de l'Enfer. Avant que la couleur noire paraisse dans cette seconde opération, plusieurs autres couleurs se succèdent ; la céleste ou bleuâtre se manifeste ; elles deviennent ensuite plus foncées, & semblent un chemin qui conduit au noir : c'est pourquoi la Fable dit que Pluton arriva près d'un lac, & y rencontra la Nymphe Cyanée, du grec Κυανος, *bleuâtre*. L'eau mercurielle renfermée dans le vase n'est-elle pas un vrai lac ? Le ravisseur de Proserpine n'a point d'égard aux prières de la Nymphe Cyanée, & d'un coup de sceptre il s'ouvre un chemin aux Enfers ; n'est ce pas la matière devenue bleuâtre, qui continue de prendre une couleur plus foncée jusqu'au noir qui lui succède ? Alors la Nymphe fond en pleurs, & se trouve changée en eau, c'est-à-dire que la dissolution de la matière en eau est parfaite, & la Nymphe Cyanée disparaît avec la couleur bleue.

Voila donc Proserpine arrivée dans l'Empire ténébreux de Pluton. Elle y règne

avec lui, & ne reviendra voir sa mère qu'au bout de six mois. En attendant que son retour nous donne lieu de l'expliquer. Suivons la mère dans ses recherches.

Cérès informée du rapt de sa fille, la cherche par mer & par terre. Elle arrive enfin auprès du lac de la Nymphe Cyanée ; mais la Nymphe fondue en pleurs & changée en eau, ne pouvait plus lui en donner des nouvelles. Elle aperçut le voile de sa fille qui flottait sur l'eau, & jugea par-là que le ravisseur y avait passé. Aréthuse, Nymphe d'une fontaine de même nom, dont les eaux s'écoulent dans les lieux voisins du Styx, confirma Cérès dans son idée, & voulue consoler cette mère affligée, en lui apprenant que sa fille était devenue l'épouse du Dieu des Enfers.

A cette nouvelle, Cérès monte sur son char, traverse l'air, va trouver Jupiter, & lui demande sa fille, qui était aussi la sienne. Jupiter consent qu'elle lui soit rendue, pourvu qu'elle n'ait pas même goûté des fruits qui naissent dans les Enfers. Mais Ascalaphe, qui seul lui avoir vu cueillir une grenade, dont elle avait mangé trois grains, n'eut pas la discrétion de le taire. Jupiter ordonna donc que Proserpine demeurerait six mois avec son mari, & six mois avec sa mère.

Cérès satisfaite du jugement de Jupiter, partit pour Eleusis. Arrivée près de cette Ville, elle s'assit sur une pierre, pour se reposer de ses fatigues, & fut ensuite trouver Eleusis, père de Triptolème, qu'elle nourrit, & lui enseigna l'art de semer & de cueillir les grains. Il n'est plus question de Proserpine, & la Fable ne dit pas que Cérès l'ait revue depuis son voyage d'Eleusis.

Nous avons vu Cérès enfermée dans le vase avec fa fille Phéréhata ; la mère la cherche par mer & par terre, parce qu'il y a de l'eau & de la terre dans le vase. Cette eau forme le lac Cyanée, sur lequel Cérès voit flotter le voile de sa fille, c'est-à-dire une petite blancheur qui commence à paraître à mesure que la couleur noire s'éclaircir. « J'ai fait peindre un champ azuré & bleu, dit Flamel (Loco citato.) pour montrer que je ne fais que commencer à sortir de la noirceur très noire car l'azuré & bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscure femme, c'est-à-dire, l'humidité cédant un peu à la chaleur & sécheresse... la femme a un cercle blanc en forme déroule au à l'entour de son corps, pour le montrer que notre *rebis* commencera à se blanchir de cette façon, blanchissant premièrement aux extrémités, tout à l'entour de ce cercle blanc. » Voilà le lac Cyanée, avec le voile de Proserpine qui flotte sur ses eaux. Cérès juge que le ravisseur s'est échappé par ce lac, & la Nymphe Aréthuse lui apprend que sa fille est épouse du Dieu des Enfers. Suivant ce que nous venons d'apprendre de Flamel, Cérès ne pouvait s'y tromper. D'ailleurs la couleur de

l'eau un peu rougeâtre orangée, tout auprès de la lisière de ce cercle indiqué par la Nymphe Aréthuse, la confirme dans son idée. Car, suivant Guido de Monte (Scala Philosoph.), « le signe que la couleur noire commence à disparaître, que le jour va succéder à la nuit, & que la première blancheur se manifeste, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire, c'est-à-dire passant sur la tête, qui paraîtra à l'entour de la matière aux côtés du vaisseau, en couleur dans ses bords tirant sur l'orangé. » Le nom de la Nymphe annonce assez cette couleur, puisqu'il vient du grec Απης, *fer*, ξυω, *je suis agité*. La volatilisation ne se fait que par l'agitation des parties, & la dissolution du fer dans l'eau donne une couleur orangée. On dit aussi que les eaux de la fontaine du même nom coulent auprès de celles du Styx, parce qu'on suppose que le Styx est un des fleuves de l'Enfer, signifié par la couleur noire.

Cérès, après ces nouvelles, monte sur son char, traverse les airs, & va trouver Jupiter, c'est cette volatilisation de la matière qui commence alors à monter dans l'espace du vase occupé par l'air. Elle demande sa fille à Jupiter, ou cette couleur grise qui succède à la noire. A la grise succède la blanche, que nous avons dit être Proserpine ou Phéréphata ; ce qui a fait dire qu'elle était fille de Cérès & de Jupiter. Ce Dieu consent son retour, à condition qu'elle aura gardé une exacte abstinence depuis qu'elle était dans les Enfers ; mais Ascalaphe dit qu'elle a mangé trois grains de grenade. Jupiter avait raison, & Ascalaphe était le seul qui pouvoir accuser Proserpine ; car dès que la couleur rouge, indiquée par les trois grains de grenade, commence à se manifester sur le blanc, elle ne peut plus se rétrograder ; le rouge se fortifiera de plus en plus. Pourquoi Ascalaphe est-il l'accusateur ? C'est que le commencement du rouge est orangé, & qu'Ascalaphe est fils de Mars, suivant ce qu'en dit Homère, & le Mars des Philosophes est le commencement de la couleur rouge :

His imperabant Ascalaphus & Jalmenus filii Martis
Quos peperit Astyoche in domo Actoris Azidoe. Iliad. l. 2. vers 112.

Ces deux vers prouvent parfaitement ce que nous venons de dire ; car Astyoché était fille de Phalente, de φαλος, *clair*, *blanc*, rocher qui paraît dans la mer. Aussi Astyoché mit au monde Ascalaphe dans la maison d'Actor Azide, c'est-à-dire sur le rivage précieux, d'Ακτορ, *rivage*, & Αξιος, *précieux*, *estimable* ; il signifie aussi *de vil prix* : ce qui convient en tout au magistère des Philosophes, précieux infiniment par ses propriétés, & de vil prix quant à la matière dont il est composé. Ascalaphe indique par lui-même l'état de la matière, puisqu'il signifie dur au toucher, d'Ασχαλος αφν.

Cérès contente part pour Eleusis, & se repose de ses fatigues sur une pierre

appelée *agelaste*. N'est-ce pas la terre Philosophique, qui, après s'être élevée au haut du vase, en se volatilisant, retombe au fond où elle se fixe & se ramasse en un tout, signifié par agelaste, d'Αγελαξω, *assembler*. Cérès va ensuite trouver Eleusis, donc elle nourrit le fils Triptolème. Nous avons expliqué cette visite de Cérès & le reste de son histoire. Quant à la pierre que l'on montrait près de Callichore, en témoignage de la venue de Cérès dans l'Attique, on saura une fois pour toutes, que de telles pierres sont toujours des signes hiéroglyphiques de la fixité de la matière. Telle est celle que Saturne dévora & rendit, qui sur déposée sur le Mont-Hélicon ; celle dont Mercure tua Argus; celle que Cadmus jeta au milieu des hommes armés nés des dents du dragon qu'il avait semées ; celle ou Pyrithoüs se reposa dans sa descente aux Enfers : celle que Sisyphe roula sans cesse, &c.

Revenons à nos Thesmophories. Louis Vives (In lib. 7. c. 20. August. de Civ. Dei.) ajoute les images des Dieux aux choses qui étaient portées dans les solennités par des vierges & des femmes. Le grand Hiérophante portait la représentation du *Créateur*, le Porte-flambeau avoir celle du *Soleil*, le Ministre de l'Autel, celle de la *Lune* ; & celui qui était chargé d'annoncer la solennité au Peuple, portait celle de *Mercure*.

Examinons le tout par parties. Le quatrième jour de la fête, des bœufs traînaient par les rues un chariot, dont les roues étaient faites comme des tambours. Pourquoi par des bœufs ? & pourquoi cette forme de roues ? C'est que le bœuf ou le taureau était l'hiéroglyphe de la matière de l'Art chez les Egyptiens, & que cette matière réduite en mercure, conduit tout l'œuvre. Les roues étaient faites en tambour, parce qu'elles représentaient la forme du matras Philosophique, que Flamel compare à une écritoire. « Ce vaisseau de terre, dit-il (Explicat. de ses fig. hiérogl.), fait en forme de fourneau, est appelé par les Philosophes le triple vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est posé l'œuf Philosophique, qui est un matras de verre, que tu vois peint en forme d'écritoire, & qui est plein des confections de l'Art. » Ces roues représentaient même le fourneau qui doit être fait en forme de tour. Or un tambour debout sur son plat ressemble à une tour. On ne dit point ce qu'il y avait sur ce chariot couvert, mais ce que des femmes portaient à sa suite, l'indique assez. C'étaient des gâteaux, de la laine blanche, des grenades & des pavots. Le chariot était couvert, non pas tant pour cacher ce qu'il y avait dedans, que pour marquer que le vase devait être scellé hermétiquement, & signifier l'obscurité ou la couleur noire qui arrive à la matière : c'est pourquoi le jour n'y entrait par aucune ouverture. A sa suite étaient ces femmes, & non dedans, parce qu'elles portaient des gâteaux de

farine, & de la laine blanche, pour indiquer que la couleur noire avoir précédé la blanche, qu'elles montraient dans leurs corbeilles d'Or. Les grenades venaient ensuite, pour signifier la grenade Philosophique qu'avait mangé Proserpine. Enfin paraissait le pavot, dernière couleur qui- survient à la matière, comme le dit Pythagoras (La Tourbe.) : « Il se lève de trois parts kuhul noir, puis lait blanc, sel fleuri, marbre blanc, étain, lune, & des quatre parts se lèvent, airain, rouille de fer, safran, grenade, sang & pavot. Et la Tourbe : sachet que notre œuvre à plusieurs noms, suivant ses différents états, lesquels nous voulons décrire : magnésie, kuhul, soufre, gomme, lait, marbre, safran, rouille, sang, pavot & or sublimé, vivifié & multiplié, teinture vive, élixir & médecine, &c. Brimellus, *ibid.* : Prenez la matière que chacun connaît, & lui ôtez sa noirceur, & puis lui fortifiez son feu à temps, & il viendra diverses couleurs ; le premier jour safran, le second, comme rouille ; le troisième, comme pavot du désert, le quatrième, comme sang fortement brûlé ; alors, vous avez tout le secret.» On défendait à tout profane de regarder ce chariot & sa suite, parce que tout l'œuvre y était indiqué hiéroglyphiquement, & que l'on craignait que quelque profane ne le devinât.

Le cinquième jour on marchait toute la nuit dans les rues ; c'est qu'après avoir pour ainsi dire enseigné, par la procession de la veille, la théorie de l'œuvre, on venait le lendemain à instruire de la pratique. Cette procession nocturne indiquait plus clairement, que le chariot couvert, ce qui se passe pendant que la couleur noire occupe la matière; & c'est le temps, comme nous l'avons dit, où Cérès, cherchait Proserpine.

Le sixième, on conduisait d'Eleusis à Athènes la statue d'un grand jeune-homme couronné de myrte, & portant à la main droite un flambeau. On l'appelait *Iacchos*. On l'accompagnait avec de grands cris de joie, & ces danses. Ce Jeune-homme était l'enfant Philosophique, le fils de Sémélé, Bacchus même, qui, suivant Hérodote (In Euterpe, ch. 123.), gouverne les Enfers conjointement avec Cérès, parce que l'un est la partie fixe ignée de la matière, & l'autre la partie humide & volatile : *Inferorum principatum tenere Cererem & Bacchum AEgyptii aïunt*. La veille, tout ce faisait dans l'obscurité de la nuit : le lendemain Bacchus semblait naître ; on l'avait regardé presque comme perdu dans les cendres de sa mère ; tout le monde était dans la tristesse ; mais dès qu'il paraît avec les marques de la victoire qu'il vient de remporter sur les horreurs du tombeau, & qu'il porte la couronne de myrte, il répand la joie dans tous les cœurs : chacun s'empresse de la faire voir en criant *Iacchos*, *Iacchos*, voilà Bacchus, voilà Bacchus. Le flambeau qu'il porte à la main, signifie bien qu'il a chasse les ténèbres. Les danses que l'on fait à sa suite, sont la circulation des

parties volatiles avant leur fixation.

Nicolas Flamel à suivi l'idée de ces processions pour former ses figures hiéroglyphiques du Charnier des Saints Innocents de Paris, où pour indiquer la suite des opérations & la succession des couleurs, il a fait peindre des hommes & femmes en procession, habillés de différentes couleurs, avec cette inscription:

Moult plaît à Dieu procession, S'elle est faire en dévotion.

Enfin les représentations du Créateur, que portait le grand Hiérophante, indiquait que Dieu était l'Auteur de tout, qu'il avait mis lui-même dans la matière du grand œuvre ou médecine dorée, les propriétés qu'elle a qu'il en est l'auteur, & que puisqu'il a daigné donner la connaissance de cette matière & de la manière de la travailler, c'est à lui seul qu'il faut en rendre grâces, & non au Soleil, à la Lune & à Mercure, qui ne font que des noms donnés aux différents ingrédients qui compétent cette médecine. Nous avons fait voir qu'Osiris ou le Soleil était chez les Egyptiens l'hiéroglyphe de la partie fixe ; Isis ou la Lune, celui de la partie volatile, & que Mercure n'avait été supposé par eux le conseil d'Isis, que parce que le mercure Philosophique fait tout, & que sans lui on ne peut rien faire. Le Soleil est son père, & la Lune sa mère, & le mercure contient l'un & l'autre, disent les Philosophes.

Les Poètes ont ajouté a la fable de Proserpine, qu'elle avait eu un fils qui avait la forme d'un Taureau ; & que Jupiter, pour avoir commerce avec elle, s'était métamorphosé en Dragon ; ils disent aussi que le Taureau était père de ce Dragon ; de manière qu'ils étaient père l'un de l'autre ; ce qui parait d'abord un paradoxe des plus outrés. Comment en effet le fils peut-il être père de son propre père ? J'en appelle aux Mythologues pour m'expliquer un fait si inouï, & en même temps inaccordable à leur système d'histoire ou de morale. C'est cependant une chose qui se passe dans le grand œuvre ; & rien n'est si commun dans les traités des vrais Philosophes, que ces paradoxes appareils. Rien au monde de si inintelligible que cela ; preuve que ceux qui en onc été les inventeurs, onc voulu cacher quelque chose secrète sous une allégorie aussi difficile à expliquer.

Que Cérès ait eu Phéréphata de Jupiter, son père eu son grand-père, il n'y a rien courre la nature, que Jupiter eût eu un fils de Proserpine, sa petite-fille, rien encore d'extraordinaire : ce sont deux incestes attribués à Jupiter ; on lui en a supposé bien d'autres. Mais que pour jouir de Proserpine, il prenne la forme d'un Dragon, & que de ce commerce il en naisse un Taureau, père de ce même Dragon, je ne vois pas d'autres moyens d'accorder tout cela, que de dire avec

Hermès (Sept. Chap. ch. 4.) : « Vous qui voulez parfaire l'Art, joignez le fils de l'Eau, qui est Jupiter, à Buba, & vous aurez le secret caché. » L'Auteur du Rosaire : « On ne peut rien faire de mieux dans le monde, que de me marier avec mon, fils. Joignez-moi donc avec ma mère, attachez-moi à son sein, gardez-vous de mêler avec nous quelque chose d'étranger, & continuez l'œuvre ; car rien ne s'unit mieux que les choses de même nature. Ma mère m'a engendré, & je l'engendre, à mon tour. Elle commence par prendre l'empire sur moi ; mais je dominerai sur elle, car je deviens le persécuteur de ma propre mère, avant que j'en aie reçu des ailes. Malgré cela, la nature parle toujours en elle, elle me nourrit, elle a tous les soins du monde de moi : elle me porte dans son sein jusqu'à ce que j'aie atteint un âge parfait. » Flamel : « Remettez l'enfant dans le ventre de sa mère qui l'a engendré, alors il deviendra son propre père. » Raymond Lulle (Codicille, ch. 14.) : « Il faut inhumer la mère dans le ventre du fils qu'elle a engendré, afin qu'il l'engendre à son tour.

On a déjà vu ce qu'on doit entendre par les Dragons & les Taureaux. Toute l'explication de cette parenté consiste par conséquent à savoir qu'il y a une unique matière du Magistère, composée néanmoins du volatil & du fixe. Le Dragon ailé & la femme indiquent le volatil, & le Dragon sans aile avec le Taureau sont les symboles du fixe. Le mercure Philosophique ou dissolvant des Philosophes se compose de cette matière, que les Philosophes disent être le principe de l'or. L'or des Sages naît de cette matière, elle est par conséquent sa mère : dans les opérations de l'œuvre, il faut mêler le fils avec la mère ; alors le fils, qui était fixe & désigné par le Dragon sans aile, fixe aussi sa mère, & de cette union naît un troisième fixe, ou le Taureau. Voilà le Dragon père du Taureau. Qu'on refasse le mélange de ce nouveau-né avec la femme, ou sa partie volatile dont il a été tiré, alors il en résultera le Dragon sans aile, qui deviendra fils de celui qu'il a engendré ; parce que la matière crue est appelée Dragon avant sa préparation, & dans le temps de chaque disposition ou opération de l'œuvre. Ce qui a fait dire à Arisléus (La Tourbe.) : « La pierre est une mère qui conçoit son enfant, & le tue & le met dans son ventre... après il tue sa mère & la met dans son ventre, & la nourrir.... C'est l'un des plus grands miracles donc on ait ouï parler ; car la mère engendre le fils, & le fils engendre sa mère & la tue. » C'est-à-dire, que l'or se dissout dans le dissolvant volatil des Philosophes ; donc il est tiré ; c'est alors la mère qui tue son enfant. Cet or, en se fixant, fixe sa mère avec lui ; voilà l'enfant qui engendre sa mère, & la tue en même temps, parce que de volatile qu'elle était, il l'engendre en fixité ; & fixer le volatil, c'est le tuer. Voilà tout le mystère de ce paradoxe découvert.

Mais pourquoi portait-on les représentations du Soleil, de la Lune & de

Mercure ? nous l'avons dit ci-devant; il faut cependant l'expliquer un peu plus au long. Ceux qui ont voulu parler les premiers allégoriquement de la médecine dorée, & de la matière dont elle se fait, ont dit que cette matière était commune, & connue de tout le monde ; & comme il n'y a rien dans l'Univers de si connu que le Soleil & la Lune, auxquels les Egyptiens donnaient les noms d'Osiris & d'Isis, ils ont pris ces deux Planètes pour signes hiéroglyphiques de la matière du grand œuvre, parce que la couleur blanche de la Lune & le jaune-rouge du Soleil convenaient d'ailleurs aux couleurs qui surviennent successivement à cette matière dans les opérations. On ne doit pas s'imaginer qu'ils les aient pris pour hiéroglyphes de l'or & de l'argent vulgaires, si ce n'est relativement, & comme on dit *secumdario*. Il fallait employer des choses connues pour être signes de choses inconnues, sans quoi on aurait ignoré l'un & l'autre. Ils ajoutaient ensuite Mercure comme le ministre, parce qu'il est le *factotum* de l'œuvre, & le milieu au moyen duquel on unit les teintures du Soleil & de la Lune, comme le disent les Philosophes. D'ailleurs le Mercure est comme le fils de la matière indiquée par le Soleil & la Lune ; ce qui a fait dire à Hermès (Table d'Emeraude.) : *Le Soleil est son père*, & *la Lune sa mère*. L'image du Soleil marquait donc la force active du sujet Philosophique, & la Lune la force passive, c'est-à-dire l'agent & le patient, le mâle & la femelle tirés de la même racine ; deux en nombre, différents seulement par leur forme & leurs qualités, mais d'une même nature & d'une même essence, comme l'homme & la femme, dont l'un dans la génération est agent, l'autre patient ; l'un chaud & sec, l'autre froid & humide. Le Mercure était comme le sperme des deux réunis. C'est dans ce sens que tous les Philosophes en ont parlé, comme on peut en juger par les textes suivants. « Le Soleil, dit l'Auteur du Rosaire, est le mâle, la Lune est la femelle, & Mercure le sperme ; car pour qu'il se fasse une génération, il faut joindre le mâle avec la femelle, & de plus qu'ils donnent leur semence. ». Raymond Lulle (Theor. Test. c. 47.) ; « Cuisez également votre œuvre avec résidence & constance ; & faites votre composé des choses qui doivent y entrer ; savoir, du Soleil, de la Lune & du Mercure. » Le Rosaire « Je vous déclare que notre Dragon, le Mercure, ne peut mourir qu'avec son frère & sa Sœur, & avec un seul, mais avec les deux : le frère est le Soleil, & sa sœur est la Lune. »

Ces façons de parler des Philosophes nous annoncent assez ce que nous devons penser de ces représentations du Soleil, de la Lune & de Mercure. Ce dernier texte de l'Auteur du Rosaire explique même à ceux qui sont au fait de l'œuvre, comment il faut entendre la filiation & la paternité réciproques du Dragon & du Taureau.

CHAPITRE IV.

Adonis, & son Culte.

Adonis fut le fruit de l'inceste de Cinyras avec sa fille Myrrha. Cette fille fut trouver son père pendant la nuit, & y fut conduite par sa Nourrice. Cinyras ayant joui de Myrrha, voulue voir cette beauté que la Nourrice lui avait tant vantée : il reconnut sa fille ; la fureur le saisit, il voulut la tuer ; mais Myrrha profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver, & se retira en Arabie, où elle mit au monde Adonis. Les Nymphes du voisinage le reçurent à sa naissance, le nourrirent dans un antre, & prirent soin de son éducation. Vénus en devint si éperdument amoureuse, que Mars, devenu jaloux, engagea Diane à susciter un sanglier furieux pour se venger. Adonis à la chasse voulut poursuivre cet animal, qui se sentant blessé, tourna sa fureur contre l'auteur de son mal, & lui donna dans l'aine un coup de défense si violent, qu'il jeta par terre Adonis mourant. Vénus l'ayant aperçu baigné dans son sang, accourue à son secours.

Passant auprès d'un rosier, elle fut piquée par une de ses épines, & le sang qui sortit de sa blessure teignit en rouge les roses, qui étaient blanches auparavant. Vénus continua son chemin, & fit tout son possible pour rendre la vie à son Amant ; mais ne pouvant y réussir, elle le changea en une fleur, que quelques-uns appellent anémone, donc Ovide désigne simplement la couleur rouge, en la comparant à la grenade :

> ;..... *Nec plena longior hora*
> *Fada mora est, cum flos de sanguine concolor ortus,*
> *Qualem quae lento celant sub cortice granum*
> *Punica ferre solent*. Métam. 1. 10.

A peine Adonis eut-il paru dans le Royaume de Proserpine, que cette Déesse fut éprise pour lui des mêmes feux que Vénus conservait encore. Celle-ci désolée de la pêne qu'elle en avait faite, demanda à Jupiter son retour sur la terre ; Proserpine ne voulait pas le rendre. Jupiter laissa la chose à décider à la Muse Calliope, qui pour accorder ces deux Déesses, jugea qu'elles en jouiraient alternativement l'une & l'autre pendant six mois.

Encore un inceste que la Fable nous met devant les yeux ; Ovide (Loco citato.) s'est exercé à le décrire avec tout ce que la Poésie a de plus agréable y & avec tout ce dont un tel sujet était susceptible : mais ceux qui ont voulu adapter ce fait à l'histoire, & qui ont pris pour fondement le récit de ce Poète, n'ont pas fait sans doute attention qu'il le regardait lui-même comme une fiction pure, puisqu'il commence ainsi :

Dira canam, procul hinc natoe, procul este parentes ;
Aut mea si vefiras mulcebunt camina mentes,
Desit in hac mihi parte fides ; nec credite factum.

Aussi M. l'Abbé Banier avoue-t-il (Myth. expliquée, Tom. I. pag. 549.) que c'est une fable bien mystérieuse,& une énigme qu'on ferait très embarrassé d'expliquer dans tous ses points : d'où il conclue qu'il est aisé de juger quelle est mêlée d'Histoire & de Physique. Il est peu de fables dont certaines circonstances ne mettent cet Auteur dans le même embarras ; & c'est en vain qu'il fait ses efforts pour prouver qu'Adonis n'est pas le même qu'Osiris. Je dis plus : il est le même qu'Apollon & que Bacchus. Orphée nous apprend qu'il se plait dans la diversité des noms, qu'il est mâle & femelle, ce qu'on dit aussi de Bacchus ; & qu'enfin Adonis est celui qui donne la vie à tous les mixtes:

Qui cunctis alimenta refert, prudentia cujus
Plurima, qui vario laetaris nomine Adoni :
Germinum & idem auctor pariter puer ataue puella. Hymno in Adonim.

Ce dernier trait doit être encore pour M. l'Abbé Banier, M. le Clerc, M. Selden & tant d'autres, un mystère bien difficile à dévoiler. Comment l'ajuster à l'histoire ? Voyons si la Philosophie Hermétique sera plus heureuse à mettre cette fable dans son véritable jour. Quant à l'inceste du père & de la fille, pris en lui-même, nous l'avons déjà expliqué dans plus d'un chapitre, & nous avons rapporté quantité de textes des Philosophes, où l'on a vu de semblables incestes. Passons maintenant en revue toutes les circonstances de cette fable.

Qu'est-ce que Myrrha? Qu'est-ce que Cinyras ? Myrrha vient de μυρω, je *coule*, je *distille* ; & Cinyra, de *pleurer*, se *lamenter* ; d'où l'on a fait *l'instrument triste & mélancolique*. Myrrha doit donc être regardée comme signifiant eau, ou gomme, ou quelque substance liquide. C'est ce qui a déterminé l'Auteur de cette fable, à faire allusion à la myrrhe, qui se dit μιρρα, en grec, de μυρον, parfum, venu lui-même de μυρω, je distille. Or les Philosophes appellent gomme, eau, une partie de leur composé, & celle précisément qui doit engendrer l'Adonis ou l'or Philosophique. Notre matière, dit le Philosophe (La Tourbe.), est un œuf, une gomme, un arbre, une eau. Prenez la gomme blanche & la gomme rouge, dit Marie à Aros dans son Dialogue, & joignez-les par un véritable mariage. Isindrius dit : Mêlez l'eau avec l'eau, la gomme avec la gomme. Je crois qu'il est inutile de citer un plus grand nombre de textes qui se trouvent à chaque page dans les Livres des PhiloSophes. Myrrha, ne signifie donc autre chose que la gomme ou eau des Sages, qu'ils appellent femelle & Reine d'une grande beauté (Nouveau Symbole de Basile Valentin.). Sa Nourrice ou l'eau mercurielle

Philosophique la conduit à Cinyras pendant la nuit, & l'inceste se commet. Voilà là nuit des Philosophes, pendant laquelle ils disent que se fait la conjonction de leur mâle & de leur femelle. La tristesse & la mélancolie, indiquée par Cinyras, est aussi un des noms que les Adeptes donnent à leur matière parvenue au noir. Remarquez, dit Philalèthe (Enarratio method. trium Geberi medicin.), que les noms d'eau sulfureuse, eau venimeuse, eau aromatique, tête de corbeau, poids, *mélancolie*, nuit, *instrument de tristesse*, enfer, veste ténébreuse, &c. ne sont que des-noms différents pour signifier la même chose. Y a-t-il rien de plus propre en effet que l'obscurité, la nuit, le noir, pour engendrer la mélancolie, & faire naître la tristesse ? Pourquoi Myrrha est-elle dite fille de Cinyras, ou de l'instrument de tristesse & de mélancolie ? C'est qu'elle l'était en effet ; elle y avait été conçue, comme Proserpine. Elle était belle, blanche, brillante & jeune, parce que la pierre au blanc a toutes ces qualités. S'agit-il d'en faire l'élixir? il faut que sa Nourrice la conduise à son père Cinyras, parce que l'eau mercurielle est l'agent de la putréfaction, pendant laquelle Myrrha a commerce avec son père dans l'obscurité de la nuit ; & pour concevoir Adonis ou l'élixir, il faut nécessairement que la pierre au blanc, née de la putréfaction, y repasse une seconde fois.

On suppose que Cinyras ayant reconnu Myrrha, se mit en colère, & voulue la tuer ; mais qu'elle profita de l'obscurité de la nuit pour se sauver dans l'Arabie pétrée, afin de faire voir que la pierre passe du noir au blanc, & se fixe alors en pierre. La nuit étant un des noms que les Philosophes ont donné au noir de leur matière, il doit naturel de dire que Myrrha s'était échappée à la faveur de la nuit. Elle y fut changée en arbre, & mit ensuite au monde Adonis, parce que la pierre au blanc est Marbre Philosophique, appelé par le Cosmopolite, *arbre lunaire*. Le fruit de cet arbre est Adonis, ou l'or Philosophique, que les Naïades & les Nymphes reçoivent à sa naissance ; il naît en effet au milieu de l'eau mercurielle, qui le nourrit, & a soin de lui jusqu'à sa perfection.

A mesure qu'Adonis grandit, il devient beau de plus en plus. N'est-ce pas la couleur de l'or Philosophique, qui se fortifie & devient plus brillante ? Vénus en devient éperdument amoureuse, & l'accompagne dans les divertissements qu'il prend à la chasse. Rien de plus simple que cela ; il ne pouvait même pas se faire que Vénus ne l'aimât éperdument, & qu'elle ne l'accompagnât pas, jusqu'au moment malheureux où Adonis fut tué, & mourut. En voici la raison. La pierre passe de la couleur blanche a la safranée, appelée Vénus par les Philosophes. Pendant que cette couleur dure, il se fait encore une circulation de la matière dans le vase ; c'est la chasse où Vénus suit Adonis. La couleur de rouille qui succède à la safranée, est nommée *Mars*. Voilà le sanglier que Mars jaloux

envoie contre Adonis. Celui-ci meurt de la blessure, parce qu'il ne reste plus rien de volatil en lui. Vénus conserve même, après la mort de son Amant, l'amour qu'elle avait pour lui, parce que la couleur rouge que l'Adonis Philosophique prend dans sa fixation, conserve toujours une partie de cette couleur safranée qu'il avait pendant qu'il chassait avec Vénus. Les roses que le sang de cette Déesse teignit en rouge pendant qu'elle courait au secours de son Amant, ne signifient autre chose que la couleur rouge qui succède à la blanche par l'entremise de la safranée, nommée Vénus, comme nous venons de le voir. Abraham Juif, rapporté par Flamel, a pris le rosier pour hiéroglyphique de cette variation de couleurs (Figures hiéroglyph. d'Abraham, dans Flamel.). Le même Flamel nous fait encore voir ce qu'il faut entendre par la descente d'Adonis aux Enfers, & de l'amour dont Proserpine se sent éprise envers lui. Nous avons démontré assez clairement que les Philosophes donnent le nom de mort, de sépulcre, à l'enfer à la couleur noire ; voici encore néanmoins un texte de l'Auteur cité ci-devant, qui servira de preuve à l'explication que nous allons donner de la mort d'Adonis, & de son retour vers Venus. « Je t'ai donc fait ici peindre un corps, une âme & un esprit tout blancs, comme s'ils ressuscitaient, pour te montrer que le Soleil, la Lune & Mercure sont ressuscités en cette opération, c'est-à-dire sont faits éléments de l'air, & blanchis : car nous avons ; déjà appelé *mort* la noirceur ; continuant la métaphore, nous pouvons donc appeler la blancheur une vie qui ne revient qu'avec & par la résurrection. » Adonis, après avoir été atteint de la défense meurtrière du sanglier de Mars, meurt de sa blessure ; c'est l'imbibition que l'on donne à la matière, pour la faire passer de la couleur orangée à la rouge de pavot, en y mêlant un peu d'humidité qui y occasionne une couleur noire passagère. « En cette opération du rubifiement, dit Flamel (Ibid. ch. 8.), encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet & bleu, & de la couleur de queue de paon : car notre pierre, est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton mercure la touche, la Nature s'éjouissant de sa nature, se joint à elle, & la boit avidement, & partant le noir qui vient de l'humidité, ne se peut montrer qu'un peu sous ces couleurs violettes & bleues. »

Voilà donc Adonis descendu dans l'Empire ténébreux de Proserpine ; elle en devient amoureuse, parce que le noir s'unit avec lui. Vénus le redemande à Jupiter, qui prend Calliope pour arbitre du différend entre les deux Déesses. Cette Muse décide qu'elles en jouiront alternativement pendant six mois. La couleur grise, appelée Jupiter, succède toujours à la noire immédiatement ; c'est pourquoi Cérès pour ravoir Proserpine, Vénus pour ravoir Adonis, &c. s'adressent à ce Dieu. Mais pourquoi choisit-il la Muse Calliope pour arbitre ? C'est qu'Adonis ne peut être rendu à Vénus, c'est-à-dire, ne peut reprendre la

couleur rouge orangée, qu'au moyen de l'imbibition de l'eau mercurielle, appelée dans cet état *vin rouge*, par Raymond Lulle, Riplée & plusieurs autres ; & que Calliope n'est autre que cette eau mercurielle, puisque ce nom lui vient de Καλος, *beau*, & de θπος, *suc*, *humeur*, comme si l'on disait que le suc rouge ou beau suc a accordé le différend de ces deux Déesses ; ce qui l'a fait appeler par Flamel, *lait virginal solaire* (Ibid.). Cette alternative de jouissance des deux Déesses, indique les différentes réitérations de l'œuvre pour la multiplication, parce qu'à chaque opération la matière doit repasser par le noir, le gris, le blanc, l'orangé, la couleur de rouille & le rouge foncé, ou la couleur de pavot. M. l'Abbé Banier (Tom. I. p. 549.) dit en note, qu'une tradition porte qu'Apollon avait suscité le sanglier qui tua Adonis, pour se venger de Vénus, qui avait aveuglé Erimanthe, fils de ce Dieu, parce qu'il s'était moqué des galanteries de la Déesse. Mais que ce soit Apollon ou Mars, l'un & l'autre est indifférent, puisque le Mars Philosophique ou la couleur dérouille est proprement l'Apollon des Philosophes commencé.

Ces expressions prises dans la nature même des choses, prouvent qu'Adonis ne diffère que de nom d'avec Osiris, Bacchus, &c.

Il n'est donc pas surprenant que son culte établi en Phénicie & ailleurs, ait beaucoup de ressemblance avec celui d'Osiris chez les Egyptiens. L'un servira à expliquer l'autre, comme nous allons le voir.

Osiris & Adonis étaient repréSentés fous la figure d'un bœuf. On célébrait en Phénicie la fête d'Adonis en même temps & de la même manière qu'on célébrait celle d'Osiris en Egypte. On pleurait l'un & l'autre comme morts, & l'on se réjouissait comme s'ils étaient ressuscités. Adonis était chez les Phéniciens le symbole du Soleil, comme Osiris l'était en Egypte, & l'on portait dans leurs Solennités les mêmes représentations.

Les Adoniades ou solennités d'Adonis se célébrèrent d'abord en Phénicie, à l'imitation de celles d'Osiris. Elles duraient huit jours. Tout le monde commentait par prendre le deuil, & donnait des marques publiques de douleur & d'affliction : on n'entendait de tous côtés que pleurs & que gémissements. Au dernier jour de la fête la solennité changeait de face, la tristesse feinte faisait place à la joie, & on la faisait éclater avec des transports extraordinaires. Lucien rapporte (In Deâ Syriâ.) que les Egyptiens exposaient sur la mer un partier d'osier que le vent poussait sur les côtes de Phénicie, d'où les femmes de Byblos, après l'avoir attendu avec impatience, l'emportaient dans la ville avec pompe ; la fête alors se terminait par la joie.

La Syrie communiqua le culte d'Adonis à ses voisins. On ne peut rien voir de plus superbe que l'appareil de cette cérémonie à Alexandrie. Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée Philadelphe, y portait elle-même la statue d'Adonis. Les femmes les plus considérables de la Ville l'accompagnaient, tenant à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boites de parfums, des fleurs & toutes sortes de fruits ; d'autres fermaient la pompe en portant des tapis sur lesquels étaient deux lits en broderie d'or & d'argent, l'un pour Vénus, l'autre pour Adonis : on allait ainsi jusqu'à la mer, ou à quelques fontaines, où l'on jetait les fleurs, les fruits & les plantes qu'on avait portés.

Un fleuve près de Byblos, au rapport du même Lucien, portait le nom d'Adonis, & ses eaux devenaient rouges, dit-on, pendant qu'on célébrait les fêtes en son honneur. On dit aussi que son sang rougit l'eau de ce fleuve, quand on y lava la plaie de cet amant de Vénus.

La première partie de cette solennité se nommait Αφανισμος, pendant laquelle durait le deuil y & la seconde, Ευρεσις, où la tristesse se changeait en joie.

On voit clairement que ces pleurs & ce deuil des Phéniciens & des Grecs, à l'occasion de la mort d'Adonis, ont un rapport manifeste avec les cris & les gémissements que tout le monde faisait entendre dans les Solennités des fêtés de Cérès, où l'on supposait que cette mère désolée avait cherché sa fille Proserpine. Les Egyptiens affectaient aussi une semblable tristesse à la mort d'Apis. Le deuil durait dans les solennités de Cérès jusqu'à ce qu'on portait en triomphe la statue d'Iacchos, & dans celle d'Apis jusqu'à ce qu'on lui avait trouve un successeur. Dans les unes & les autres on portait à peu près les mêmes représentations, des corbeilles de gâteaux, de fleurs, de fruits, &c. On se réjouissait également, quand Iacchos, Apis reparaissaient, ou qu'on croyait Adonis ressuscité. On supposait que Proserpine demeurait six mois avec Pluton, & six mois avec Cérès. On disait aussi qu'Adonis séjournait six mois auprès de Proserpine, & six mois auprès de Vénus.

Doutera-t-on que l'institution de ces diverses Solennités ait eu le même objet, & qu'elle ne différait guère que par les noms & quelques cérémonies ? Mais si Cérès, Proserpine & Osiris ne furent jamais que des personnes feintes, & leur histoire une allégorie, pourquoi n'en dirait-on pas autant d'Adonis ? En effet quel fondement de réalité y a-t-il dans une histoire plus que dans l'autre ? Eh quoi ! des hommes aussi sensés que les Egyptiens auraient feint une tristesse réelle pour la mort d'un bœuf qu'ils suffoquaient eux-mêmes, & se seraient répandus en des transports de joie pour un bœuf trouvé, capable de succéder à l'autre, à cause qu'il était noir & qu'il avait une marque blanche faite en

croissant ? Tout autre bœuf n'aurait pas été bon ; il le fallait avec ces marques, parce que sans doute elles signifiaient quelque chose. J'ai prouvé, je pense, assez clairement que l'histoire de Cérès n'était aussi qu'une allégorie ; je suis persuadé que tout

homme sensé pensera de même de celle d'Adonis » & que les solennités instituées en son honneur, ne l'ont aussi été que pour en conserver la mémoire à la postérité. La première partie doit appelé Αφανισμος, & pourquoi cela ? Les pleurs & les gémissements se faisaient à cause de la perte d'Adonis, & de son séjour dans le Royaume ténébreux de Proserpine, comme on les faisait dans les solennités de Cérès à l'occasion du rapt de sa fille,& de son séjour dans l'Empire noir & obscur de Pluton. Αφαϖισμος, vient d'α privatif, & φαινω, je *luis*, *j'éclaire*, d'où l'on a fait αφανης, *obscur*, *caché* ; & enfin Αφανισμος, comme si l'on disait *la fête*, *la cérémonie*, du temps de l'obscurité.

Si ces solennités ont le même objet, il est manifeste que cette noirceur, cette obscurité ne peut être que celle du Royaume de Pluton & de Proserpine. On a vu par les explications précédentes, que ce Royaume de Pluton & Pluton lui-même n'étaient qu'une allégorie de la noirceur qui survient à la matière philosophique y nous avons même prouvé que la mort d'Adonis ne signifiait que cela. Il est donc constant que les cérémonies instituées en mémoire de cette mort prétendue, n'étaient aussi qu'une allégorie du temps que dure cette noirceur de la matière des Philosophes.

La seconde partie de cette fête était appelée Επεσις, d'Ευρισμω, *je retrouve*, & tout le monde s'écrit alors dans des transports de joie. La même chose arrivait dans les cérémonies de Cérès. La présence d'Iacchos faisait crier avec des démonstrations de joie, *voilà Bacchus*, *voilà Bacchus*, comme si on l'eût retrouvé après l'avoir perdu. Je renvoie le Lecteur aux explications que j'ai données à cette occasion, puisqu'il est inutile de les repérer pour un sujet absolument semblable. Il est bon cependant de faire observer que ce n'était pas sans raison qu'on dirigeait la procession à la mer, ou à une fontaine, pour chercher Adonis ; parce que les Instituteurs de ces cérémonies savaient très bien qu'on ne pouvait le trouver que là, c'est-à-dire, dans la mer des Philosophes ou leur eau mercurielle, appelée aussi fontaine par Trévisan & plusieurs d'entre eux. On a dit aussi que le fleuve du nom d'Adonis devenait rouge pendant la solennité des fêtes instituées en son nom, parce que, suivant ce qu'en disent les Adeptes, leur eau mercurielle est rouge dans le temps que leur Adonis reparaît.

Adonis est donc le Soleil philosophique, qui s'éclipse par la noirceur, & qui reparaît à mesure que l'éclipse s'évanouit. Il est mâle & femelle, parce qu'il est

le rebis des Philosophes, & toujours jeune comme Bacchus, par les raisons que nous en avons apportées en parlant de ce fils de Jupiter. Il est enfin le même que Denys, Apollon & Osiris, qui ne sont que différents noms du Soleil philosophique, & non de l'Astre qui nous éclaire. Car y a-t-il apparence qu'on pût regarder cet Astre comme mâle & femelle, même allégoriquement ? J'accorderai, si l'on veut, que les Grecs l'ont adoré comme une Divinité, puisqu'ils firent mourir Anaxagoras par le poison y pour avoir dit que le Soleil n'était pas un Dieu, mais une pierre ardente & enflammée. Mais doit-on penser pour cela qu'Orphée ou ceux qui leur avaient apporté la Théogonie d'Egypte avec ses cérémonies, aient prétendu leur persuader la divinité du Soleil ? Je sais bien, & personne n'ignore les abus qui ont infecté les premières cérémonies portées chez les Grecs. On ne doute point aussi des erreurs populaires qui se multiplièrent dans la suite ; mais il s'agit ici de la première institution, & non de ce qui s'en est suivi. Socrate fit bien voir qu'il avait sur les Dieux d'autres idées que le Peuple. Placon & les aunes Sages pensaient-ils comme le vulgaire?

CHAPITRE V.

Les Grecs avaient une infinité d'autres fêtes, telles que la solennité des lampes, appelées pour cela *Lampadophories*, instituées en l'honneur de Vulcain, de Minerve & de Prométhée. Nous avons vu dans les chapitres de ces Dieux, qu'ils étaient des Dieux purement chimiques ; on doit juger de leurs fêtes dans le même goût. Les Autels qui étaient communs à eux trois, indiquent assez qu'on devoir penser d'eux comme étant la même chose, ou comme ayant du moins une grande analogie. Car enfin qu'entend-on par Vulcain, un des principaux des douze grands Dieux de l'Egypte ? N'est-ce pas le feu ou l'ouvrier qui se sert du feu? Qu'était Prométhée ? N'est-il pas représenté comme l'inventeur de plusieurs arts qui se sont par le feu ? Suivant ce qu'en dit Eschyle en ces termes, qu'il prête à Prométhée : « Que dirai-je ? Combien de commodités ignorées n'ai-je pas apprises aux hommes? Qu'est-ce qui a trouvé avant moi le fer, l'argent, l'or, le cuivre & la manière de les travailler ? Personne ne s'en flattera, s'il ne veut mentir. Prométhée est l'inventeur des Arts. » C'est lui qui vola une étincelle du feu céleste, pour le communiquer aux hommes. C'est lui qui montra à Hercule le chemin qu'il fallait prendre pour parvenir au jardin des Hespérides. Orphée parle de lui, comme s'il eut été l'époux de Rhée. Eschyle le dit l'inventeur de la Médecine, qui guérit toutes les maladies.

A quel autre mélange de drogues, à quelle autre composition a-t-on jamais attribué la propriété de guérir tous les maux, qu'à la Médecine dorée ou Pierre philosophale ?

Il y avait sans douce une raison mystérieuse pour ériger un Autel commun à ces trois Divinités, & c'était apparemment la même qui faisait observer les mêmes cérémonies des lampes dans leurs solennités. Pourquoi ces lampes allumées, sinon pour représenter le feu donc Vulcain & Prométhée étaient les symboles? Ce feu pouvait-il donc être notre feu des forges & des cuisines, connu certainement avant Vulcain & Prométhée, quoiqu'on les dise en être les inventeurs ?

Telle est sans doute l'origine de ce feu que les Grecs & les Romains entretenaient perpétuellement en l'honneur de Vesta : car Vesta a été prise, tantôt pour la terre, tantôt pour le feu, & même pour la Déesse du feu. Diodore de Sicile & Orphée la disent fille de Saturne, de même qu'Ovide dans le 6ème livre des Fastes :

Semine Saturni tertia Vesta suit.

Il croyait qu'il y avait eu deux Vesta, l'une mère de Saturne, l'autre sa fille ; la première était prise pour la terre, l'autre pour le feu :

Vesta eadem eest, & terra : subest vigil ignis utrique»
Significant sedem terra focusque suam.
Nec tu aliud Vestam, quam vivam intillige flammam.

On ne représentait Vesta sous aucune figure, parce que le feu n'en a proprement aucune de déterminée. C'est lui qui donne la forme à tous les êtres ; c'est lui qui les anime : c'est lui qui les vivifie, & ne peut être représenté que symboliquement. On se contentait donc d'entretenir perpétuellement un feu allumé dans le Temple de Vesta, & l'on confiait ce soin à des jeunes Vierges que l'on nommait Vestales. Celles par la négligence desquelles ce feu s'éteignait, étaient punies de mort. Valère Maxime (Lib. I. c. I.) dit que le grand Pontife Licinus en condamna une à être brûlée vive, pour l'avoir une fois laissé éteindre pendant la nuit. Tite-Live (De Bello Punico, lib. 8.) regarde comme une chose surprenante, & une espèce de prodige, de ce qu'on avait été assez négligent pour laisser éteindre ce feu une fois.

Ou voit par-là quel respect on avait pour le feu. Ce culte religieux était certainement venu d'Egypte, où Vesta & Vulcain étaient en grande vénération, comme on peut en juger par le fameux Temple de ce Dieu, où l'on nourrissait Apis. C'était même d'entre les Prêtres établis pour le service de ce Temple, que l'on tirait des Rois. Les autres Nations regardaient Vulcain comme le dernier des Dieux, parce qu'il était boiteux, dit la Fable, & qu'il avait été chassé du Ciel, pendant qu'en Egypte on le regardait comme un des principaux : c'est que

ceux-ci entendaient par Vulcain le feu de la nature, qui anime tout, qu'ils représentaient symboliquement par le feu commun de nos cuisines ; & que les Grecs & les autres Nations prirent le symbole pour la chose même. Les feux ou lampes allumés & entretenus en Egypte, donnèrent lieu aux solennités des Lampadophories, & aux feux que les Vestales entretenaient chez les Romains. Les intentions des Instituteurs mal interprétées, sont la source de bien des abus.

Il est aussi aisé d'interpréter & d'expliquer les autres fêtes instituées en l'honneur des Dieux, au moins celles qui sont les plus anciennes, & de la première institution : car pour celles qui n'en sont que des branches, & qui leur sont très postérieures, de même que les fables, qui sont de pures fictions des Poètes qui voulaient s'amuser, elles n'entrent point dans le plan que je me suis proposé. Je m'en tiens à l'origine des choses, & non aux mauvaises interprétations que des gens peu au fait en ont données. On ne doit pas juger de la pureté de la source d'un ruisseau par la boue & la fange dont ses eaux sont remplies à une distance considérable. La source peut être très pure, & les ruisseaux qui en viennent très mal propres & mal sains, à cause des ordures & des mauvaises qualités des terres donc leurs eaux s'imprègnent pendant leurs cours. Telle est la différence des Fables primitives, d'avec celles qu'on a inventées dans la suite, & des fêtes de la première institution, d'avec les solennités où les abus sans nombre se sont glissés.

CHAPITRE VI.

Des Jeux & des Combats.

La Religion avait consacré ces sortes de spectacles ; & lorsque les Romains les eurent adopté le Sénat donna un Arrêt, qui portait qu'ils seraient tous dédiés à quelque Divinité. C'était même la coutume d'offrir des sacrifices avant de les commencer. Les Grecs en avaient quatre principaux, célébrés dans des temps marqués ; savoir : les Olympiques, les Pythiques, les Néméens, & ceux de l'Isthme. Le premier était dédié à Jupiter, le second à Apollon, le troisième à Archemor, fils de Lycurgue, & le quatrième à Neptune. Les plus fameux étaient ceux d'Olympie, qui se célébraient tous les quatre ans. Ils fondèrent même leur Chronologie sur l'intervalle de temps qui s'écoulait d'une Olympiade à l'autre. La récompense que l'on donnait aux vainqueurs n'était qu'une couronne de laurier, d'olivier, de peuplier, ou de quelque plante ; quelquefois on élevait des statues en leur honneur, & l'on chantait leur triomphe par toute la Grèce.

Le motif de la Religion n'était pas le seul qui eût donné lieu à l'institution de ces jeux ; une double politique y eue part. Les jeunes-gens s'y formaient à la guerre,

& se rendaient plus propres aux expéditions militaires ; ils devenaient plus alertes, plus dispos, plus robustes, & acquéraient une santé vigoureuse. On conservait enfin par ces exercices, comme par les solennités des fêtes, la mémoire allégorique d'un secret connu aux Sages Philosophes, mais ignoré du commun. On animait même les peuples à ces exercices par l'exemple des Dieux prétendus qu'on leur disait y avoir été vainqueurs.

Ces jeux étaient de trois sortes : les Equestres ou Curules, qui consistaient en des courses à cheval ou en charriées, étaient dédiés au Soleil & à Neptune ; les Agonaux & les Gymniques, composés de combats d'hommes, de femmes, de bêtes, étaient consacrés à Mars & à Diane ; les Scéniques enfin, les Poétiques, & ceux de la Musique, qui consistaient en des tragédies, comédies, Satyres & danses, étaient dédiés a Vénus, à Apollon, à Minerve & à Bacchus.

Les quinze Instituteurs de ces jeux qu'Hygin nomme dans sa Fable 275, sont presque tous des Héros de la Fable ; tels sont Persée, Thésée, Hercule, les Argonautes, &c. Mais comme nous avons prouvé assez clairement que tous ces prétendus Instituteurs n'étaient que des personnages feints, pour en former des fables allégoriques de la Philosophie Hermétique, il est à présumer que les vrais Instituteurs nous sont inconnus. Danaüs, fils de Bélus, venu d'Egypte dans la Grèce, est peut-être le seul réel connu ; puisque, comme nous le prouverons dans le sixième Livre, Priam, Achille, Enée n'ont pas plus existé en, personnes réelles, que Persée & les Argonautes. Mais enfin, quel rapport, dira-t-on, ces jeux ont-ils avec votre prétendue Pierre Philosophale ? J'avoue que la disposition que l'on prenait dans ces jeux, pour se rendre propre aux exercices militaires, est bien différente de celle qui est requise pour la Médecine. L'un cherche à détruire les hommes, l'autre à les conserver. Mais enfin ignore-t-on que Minerve, Déesse de l'a Sagesse & des Sciences, l'était en même temps de la guerre & des combats ? L'art militaire est-il donc un chemin qui conduise aux Sciences, ou les Sciences conduisent-elles à l'art militaire ? Quelle incompatibilité entre le repos & la tranquillité du cabinet, avec le tumulte des armes & le fracas perpétuel des combats ! Apollon, le Président de l'assemblée des Muses, l'Inventeur de la Poésie & de la Médecine, n'est-il pas cependant représenté comme le vainqueur de Typhon ? Ne le voit-on pas l'arc & la flèche à la main ? Non, non, ce n'était pas sans raison qu'on a dit qu'il fut le principal vainqueur à ces jeux-là ; que Zethus, fils de l'Aquilon, & Calaïs son frère, le furent au Diaule ou à la course redoublée; Castor à celle du stade ; Pollux au combat du Ceste, Télamon & Persée au Jeu du palet ; Pelée à la lutte ; Méléagre au combat du javelot ; Cygnus, fils de Mars, Sur Diodutus dans un combat à outrance ; Bellérophon à la course du cheval ; enfin Hercule dans toutes les

fortes de jeux & de combats.

Il est constant que si les Instituteurs décès jeux avaient été des Rois ou des Princes, leurs noms auraient été conservés à la postérité. Qu'on examine sans préjugé ce qui donna lieu à l'institution de ces jeux, suivant ce qu'en rapporte Hygin & plusieurs autres. Persée en institue à l'occasion de la mort de Polydecte, qui avait pris soin de son éducation ; Hercule en fait célébrer à Olympie en l'honneur de Pélops, duquel Cérès avoir mangé l'épaule, lorsque Tantale, père de cet infortuné, le servie aux Dieux dans le repas qu'il leur donna ; d'autres enfin pour des sujets aussi fabuleux.

C'est au jeu du palet qu'Apollon tua le jeune Hyacinthe, & Persée son grand-père Acrise. Hercule vainquit Antée à la lutte. Apollon & Esculape furent suivant Galien, les inventeurs du combat du javelot, qui consistait à lancer une pierre, ou un javelot, ou quelque autre chose avec le plus d'adresse, & le plus loin qu'il était possible. Tantôt ce sont des Dieux qui instituent ces jeux, & tantôt ce sont des hommes. Des Dieux y combattent, des Dieux y sont vainqueurs, des hommes tout de même. Mais quels Dieux, quels hommes ? Des êtres de raison ; par conséquent ni Dieux ni hommes, comme on a pu en juger par ce que nous avons dit jusqu'ici.

Il est donc vraisemblable que ces jeux furent institués par des Particuliers, qui consultèrent moins leur gloire que le bien de leur patrie. N'est-il pas surprenant que l'on ne trouve dans toute l'Antiquité Païenne, aucune époque on Ere suivie de chronologie avant les Olympiades ? Et comment sur un aussi faible & aussi douteux fondement, les Mythologues & les Historiens modernes osent-ils entreprendre de fixer le temps précis & la durée des règnes des Rois qui ont précédé les Olympiades ? Ne peut-on pas douter avec raison, non seulement des actions qu'on leur attribue, mais de leur existence même ? Quelques Auteurs ont divisé ces temps en trois ; le premier comprend le règne des Dieux ; le second, le règne des Héros, & le troisième, le règne des Princes connus, leurs successeurs. Le premier nous est absolument inconnu, le second l'est un peu moins, & le troisième nous fournit des époques certaines. Varron avait fait cette division en temps inconnus, en temps fabuleux & en temps historiques. M. l'Abbé Banier a raison de ne trouver cette division bonne qu'à l'égard des Grecs ; puisque, comme il le dit fort bien, les Egyptiens & une bonne partie des Asiatiques avaient de puissances Monarchies, & un systeme de religion établi dès les siècles les plus reculés. Les Dieux n'étaient point Grecs d'origine, & la Grèce ne les avait connus que par les Colonies Egyptiennes & Phéniciennes, qui vinrent s'y établir. Mercure Trismégiste, ou quelques Egyptiens sous son nom, avaient composé l'histoire de leur Religion longtemps avant ces Colonies ; l'on

sait quel cas l'Antiquité faisait de ces livres. On doit même regarder comme certain, que les Chefs de ces Colonies emmenèrent avec eux quelques Prêtres d'Egypte au fait de la langue appelée sacrée, dans laquelle ces livres étaient écrits : & je suis persuadé que ces Prêtres, ou quelques-uns de leurs successeurs instruits par eux, sont les vrais Instituteurs des solennités, des fêtes, des cérémonies & des jeux dont nous parlons. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit des Eumolpides, & l'on en sera convaincu.

Je penserais volontiers que le temps qui a précédé immédiatement les Olympiades, n'est pas mal nommé te temps des Héros, non que les Dieux, les Déesses, les Héros & les Héroïnes de la Fable aient en effet vécu & existé pendant ce temps-là ; mais parce que ce sur le temps où d'autres Héros plus réels vécurent, & dans l'imagination desquels prirent naissance les Dieux & les Héros. Tels furent Hermès, & beaucoup d'autres Philosophes Egyptiens, Prêtres & Rois : parmi les Grecs, Orphée, Linus, Melampus, Musée, Amphion, Eumolpe, &c qui furent les Auteurs de la Théogonie des Egyptiennes, des Grecs, &c. & qui purent bien par eux-mêmes, ou leurs successeurs, être les instituteurs des fêtes & des jeux.

Il serait très difficile de déterminer le temps précis où commencèrent les Olympiades. Mercator le met à l'an du monde 3154, d'autres en 3189. Ceux qui veulent concilier les époques avec la Chronologie de l'Ecriture Sainte, déterminent la première Olympiade à la 23ème année de la Judicature de Debbora. Diodore de Sicile, qui avait recueilli les traditions anciennes, dit que ce fut Hercule de Crète qui les institua, sans nous apprendre le temps. Quelques-uns pensent que ce fut Pélops ; qu'Atrée, son fils, les renouvela 1418 ans avant la venue de Jésus-Christ. Hercule, disent-ils, au retour de la conquête de la toison d'or, assembla les Argonautes sur les bords du fleuve Alphée près de la ville de Pise dans l'Elide, non loin du Mont-Olympe, pour y célébrer ces mêmes jeux, en action de grâce de l'heureux succès de leur voyage, & l'on promit de s'y rassembler de quatre ans en quatre ans pour le même sujet. On pense aussi qu'ils furent discontinués, & qu'Iphitus (Pausanias, lib. 5.). Roi d'Elide, les rétablit 442 ans après, c'est-à-dire, 775 ans, ou, comme d'autres le veulent, 777 ans avant l'Ere Chrétienne ; ce qui revient à peu près au temps du règne de Sabachus l'Ethiopien, Roi d'Egypte.

Chaque Olympiade comprenait quatre années complètes, & se célébrait dans le cinquantième mois, appelé *Parthénius* ou *Apollonius*, suivant le Commentateur de Pindare. Elle commençait le jour de la pleine lune, & l'on s'y disposait par des sacrifices & des cérémonies. Les jeux duraient cinq jours : chaque jour était destiné à un jeu, ou à un combat qui lui était propre. Hercule, suivant quelques

Auteurs (Isacius & Pindare.), commença ces jeux en l'honneur de Jupiter, après qu'il eut puni Augias, Roi d'Elide, fils du Soleil & d'Iphiboé, de ce qu'il n'avoir pas donné à Hercule la récompense qu'il lui avait promise, pour avoir nettoyé l'étable des bœufs de ce Roi. Ce Héros consacra pour les frais de ces Jeux tout le butin qu'il avait fait dans l'Elide ; il détermina lui-même la longueur de la course, & donna à la stade Olympique 600 pieds mesures sans doute avec son pied propre ; car la stade ordinaire avait ce même nombre de pieds, & la stade Olympique avait beaucoup plus de longueur que la stade ordinaire. Plutarque (Aula-Gelle ininitio Noct. Att.) remarque à ce sujet, que Pythagore avait jugé par-là de la grandeur du corps d'Hercule sur la proportion du pied avec le reste du corps humain.

Il est inutile de disserter ici sur les différents sentiments des Auteurs au sujet du temps & des Instituteurs des jeux Olympiques ; il suffit de dire qu'ils ont presque tous un fondement fabuleux. Est-il probable que l'Hercule Idéen, Dactyle (qui devait être un des Curetés ou Corybantes, que l'on dit avoir nourri & élevé Jupiter au milieu d'un charivari de tambours & autres instruments, pour empêcher que Saturne n'entendît ses cris) soit l'Instituteur de ces jeux ? puisque les Curetés, ou Corybantes auraient été contemporains de Saturne ; & suivant le calcul des Egyptiens, il faudrait reculer l'institution de ces jeux à près de vingt mille ans au-delà du temps qu'on l'a déterminée. Il en fera à peu près de même si on l'attribue à Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmène ; car Jupiter était fils de Saturne. Tout le monde convient que ce calcul des Egyptiens est fabuleux. Mais pourquoi l'est-il ? C'est que la base sur laquelle il est fondé n'est pas moins fabuleuse. Saturne, Jupiter, Hercule sont des personnes feintes, par conséquent leur règne l'est aussi. Pélops, Atrée, son fils, n'ont pas plus de réalité, comme nous l'avons va précédemment. Les Mythologues auraient donc dû s'en tenir à l'institution d'Iphitus. On en a même une bonne raison, puisque tous ceux que les Auteurs nomment comme vainqueur dans les jeux qui ont précédé celui où Coraebus remporta le prix, sont tous des Dieux ou des Héros fabuleux.

Mais quel était cet Iphitus ? Etait-il Roi, ou Prince ? Aucun Auteur ne lui donne ces qualités. Iphitus fut, dit-on, consulter l'Oracle de Delphes sur les moyens de faire cesser les guerres intestines & la peste, qui désolaient la Grèce. La Pythie répondit que le renouvellement des Jeux Olympiques serait le salut de sa patrie. Iphitus ordonna aussitôt un sacrifice à Hercule pour apaiser ce Dieu, & célébra ensuite les jeux Olympiques. Cet Iphitus était sans doute un simple particulier, recommandable par sa science, & peut-être en même temps par les armes. On a tant débité d'allégories & de fables sur l'institution de ces jeux, qu'il est à croire

que les Poètes ont donné dans les idées des Philosophes, & qu'ils ne nous ont transmis que leurs allégories. On dit (Hygin, loc. cit.) qu'Hercule les institua en l'honneur de Pélops ; ce qui est plus vraisemblable, que de dire que Pélops les institua. Pélops n'exista jamais qu'en allégorie de la première couleur qui survient à la matière du grand œuvre, c'est-à-dire la noire, indiquée par le nom même, puisque Pélops vient de πελος, *noir*, & de ιπος, *suc*, *humeur*, comme si l'on disait, *suc noir*. Il n'est donc pas surprenant que quelque Philosophe Artiste du grand œuvre ait institué ces jeux en mémoire de Pélops, c'est-à-dire, en mémoire du grand œuvre, donc la couleur noire, ou l'eau mercurielle parvenue à la noirceur, est le commencement & la clef, suivant le dire de tous les Philosophes. On verra dans le Livre suivant, qu'Hercule est presque toujours pris pour l'Artiste, quelquefois pour le mercure des Sages, qui fait tout dans l'œuvre.

Apollon vainquit Mercure à la course dans un de ces jeux. Le fait est bien difficile à croire. La Fable nous représente Mercure comme le plus léger des Dieux, ayant des ailes à la tête & aux pieds, & si agile qu'il ne peut rester en repos. Apollon est, à la vérité, peint comme un jeune-homme, mais ayant une chaussure d'or, par conséquent extrêmement pesante, & bien capable de l'empêcher de courir avec la même vitesse que le ferait Mercure. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de sous-entendu là-dessous. Je demanderais aux Mythologues comment ils expliqueraient cela ? Dira-t-on que le Mercure vaincu n'était pas le même que le Mercure ailé, & qu'Apollon différait aussi du Dieu de ce nom ? Ce ferait une fort mauvaise raison, puisque ceux qui rapportent le fait ne les distinguent pas, & qu'ils disent au contraire que le Dieu Apollon vainquit le Dieu Mercure. Il est inutile d'avoir recours à un tel subterfuge, ou à d'autres aussi peu satisfaisants. Tout homme qui aura lu avec attention ce que j'ai dit dans les chapitres d'Apollon & de Mercure, saura bientôt comment ce phénomène a pu arriver. Mercure est très agile, Apollon très pesant, c'est ce contraste qui étonne, & c'est précisément par cette pesanteur due Mercure fut vaincu. Chacun a ses armes propres, & sa manière de combattre. Les circonstances décident même souvent des armes que l'on emploie. Mercure tua Argus avec une pierre, & Apollon tua le serpent Python à coups de flèches. Nous avons expliqué ces deux faits, voyons comment il a pu se faire qu'Apollon avec une chaussure d'or ait vaincu Mercure, qui avoir une chaussure & un casque ailé.

Les Auteurs disent qu'Apollon fut vainqueur à la course la première fois que se firent les Jeux Olympiques : c'est-à-dire, que cette prétendue première fois ne fut jamais célébrée que dans les idées du premier qui a avancé le fait, & qu'il

parlait allégoriquement des jeux Olympiques, qui se passent dans les opérations de l'œuvre, où Apollon, le plus pesant des Dieux, est celui qui demeure vainqueur de Mercure même ; parce que l'Apollon des Philosophes, ou leur or, vient à bout d'arrêter le Mercure philosophique, qui est tout volatil, & de lui donner une fixité permanente. Voilà le phénomène éclairci. Voilà en quoi consiste la victoire d'Apollon sur Mercure. Quand on dit donc que le premier vainquit le second a la course, la proposition est équivoque ; on penserait d'abord qu'Apollon courut plus vite que Mercure, & qu'ayant atteint le but plutôt, il demeura vainqueur. Point du tout: Apollon court, il est vrai, à la suite de Mercure & avec lui, parce que le mercure philosophique volatilise fd'abord l'or des Philosophes ; mais enfin la fixité du dernier prend le dessus & fixe la volatilité de l'autre, de manière que tout devenant fixe, le champ de bataille demeure à Apollon, qui par conséquent est vainqueur. Pouvait-on s'expliquer autrement ?

Hercule institue ces jeux en mémoire de Pélops ; c'est-à-dire, qu'un Philosophe Hermétique, sous le nom d'Hercule, les institua pour faire une allégorie mémoriale du grand œuvre, dont presque tous les Philosophes qui en traitent, commencent seulement à en parler lorsque la matière dont se fait la médecine dorée, est parvenue à la couleur noire, & qu'elle ressemble à la poix noire fondue, ou à un suc noirci, signifié par Pélops.

Après la couleur noire, les combats, les courtes des jeux Olympiques commencent dans, le vase des Philosophes. Alors Hercule provoque tout le monde au combat ; aucun humain n'ose se mesurer avec lui. Jupiter déguisé se présente dans la lice. Hercule ose entreprendre de lui résister : la lune s'engage, le combat dure longtemps ; mais Jupiter voyant que la victoire était douteuse, prend le parti de se faire connaître, Mars vient ensuite & se manifeste aussi ; Apollon se présente enfin avec Mercure, & Apollon devient vainqueur. Ainsi se passèrent les premiers prétendus jeux Olympiques.

Nous l'avons dit plus d'une fois ; la volatilisation de la matière de la médecine dorée Se fait lorsque cette matière est dans une parfaire dissolution, & cette dissolution ne se fait que lorsque la matière est parvenue au noir : alors les parties volent ça & la dans le vase, en y circulant ; voilà les courses & les combats qui durent jusqu'à ce que la matière soit parvenue à un degré de fixité capable de résister aux plus vives atteintes du feu. On sait aussi que la couleur grise-blanche, appelée Jupiter par les Philosophes, est la première qui se présente après la noire. Cette couleur noire est l'habit déguisé de Jupiter. Lorsque cette noirceur disparaît, c'est Jupiter qui se manifeste à Hercule, c'est-à-dire à l'Artiste. Avant la couleur rouge foncée, appelée Soleil ou Apollon, on

voit la couleur de rouille de fer, nommée Mars. C'est alors ce Dieu de la guerre qui devient vainqueur; mais enfin Apollon l'est aussi de Mercure, parce que le Magistère finit par la fixation au rouge.

On a donc eu raison de regarder ces prétendus combats des Dieux aux jeux Olympiques, comme une fable, ou plutôt comme une allégorie, mais donc l'explication est absolument impossible dans tout autre système que celui sur lequel j'appuie les miennes : ce qui le prouve bien clairement, est que, suivant les Auteurs, Hercule fut vainqueur dans toutes les espèces de combats ; c'est comme si l'on disait, l'Artiste ou le Philosophe Hermétique est le vainqueur dès qu'il a fini la médecine dorée.

Quelques Auteurs disent que ces jeux furent institués par Hercule en l'honneur de Jupiter, & qu'il consacra aux frais & aux dépenses nécessaires en pareil cas, tout le butin qu'il avait fait sur les terre d'Augias. Nous expliquerons dans le Livre suivant. Ce qu'il faut entendre par Augias, ses bœufs & son écurie nettoyée par Hercule.

Il était tout naturel de les instituer alors en l'honneur de Jupiter; puisque, comme nous le prouverons, tout cela n'était que la couleur noire, à laquelle succède le Jupiter philosophique ; aussi lui consacre-t-il toutes les dépouilles du fils du Soleil, ce qu'il faut expliquer de l'opération de l'élixir des Philosophes.

Ceux qui disent que ces jeux furent institués en l'honneur du Soleil ou d'Apollon, & de Neptune, disent aussi la vérité ; puisque l'or philosophique & la mer, ou l'eau mercurielle des Philosophes, sont tout le composé du grand œuvre. Les diverses origines & les différents Instituteurs de ces jeux rapportés par les Auteurs, aboutissent donc à un point qui se trouve être le même que celui des fables primitives, & des principales fêtes des Dieux.

CHAPITRE VII.

Des jeux Pythiques.

On prétend que les jeux Pythiques ne sont pas d'une institution aussi ancienne que les jeux Olympiques ; quelques Auteurs avancent néanmoins qu'Apollon lui-même les institua, après la victoire qu'il remporta sur le serpent Python. Or Apollon était au moins contemporain d'Hercule, qui fut l'Instituteur des jeux Olympiques, puisque Apollon y remporta le prix de la course sur Mercure, la première fois que ces jeux furent célébrés. Je croirais cependant que les jeux Pythiques sont un peu moins anciens que les jeux Olympiques, puisque ceux-ci furent institués en mémoire de Pélops, qui est le commencement de l'œuvre

Philosophico-Chimique, & que les Pythiques n'ont été institués qu'en l'honneur d'Apollon, qui en est la fin & le but. Quoi qu'il en soit, ces jeux ont été institués en l'honneur d'Apollon, en mémoire de ce qu'il avait tué le serpent Python, né de la boue laissée après le déluge de Deucalion, le long du fleuve Céphise, au pied du Mont Parnasse. Pausanias (In Corinth.) attribue leur institution à Diomède, qui fit bâtir un Temple à son retour de Troye, en l'honneur d'Apollon, dans le même endroit où l'on célébrait ces jeux. Quelques Auteurs ont cependant prétendu qu'on les célébrait à Delphes longtemps auparavant, & qua c'était dans cette Ville même qu'Apollon avait tué Python à coups de flèches.

Les uns (M. l'Abbé Banier, Tom. II. pas. 231.) ont regardé ce Python comme un voleur & un brigand, qui ravageait les environs de Delphes, où il faisait son séjour ; & qu'un Prince, ou un Prêtre de ce Dieu, qui portait le nom d'Apollon, en délivra le pays : d'autres, sur un raisonnement aussi peu solide, disent, que Python était un vrai dragon ou serpent, qui fut tué à coups de flèches par un nommé Apollon. Mais quoi ! Ovide dit que Python naquit de la boue sous une forme de serpent inconnue, & capable d'imprimer la terreur :

Coetera diversis, tellus animalia formis
Sponte fua peperit…....
….....Sed te maxime Python
Tum gemuit, populisque novis incognito serpens
Terror eras : tantum spatii de monte tenebas.

Metam. lib. I. fab. 8.

Un voleur, un brigand naît-il donc de la boue ? Comment, pour expliquer cette naissance » M. l'Abbé Banier, si fécond en expédients, n'à-t-il pas dit qu'il fallait l'entendre de la lie du peuple ? L'explication eût paru toute simple. Mais un voleur, né même de la lie du peuple, a-t-il donc une forme inconnue & capable d'imprimer la terreur ? Un brigand n'a-t-il pas la figure humaine, comme un honnête homme? Rien, dit-on, ne ressemble mieux à un honnête homme qu'un fripon.

Que Python ait été un vrai serpent, est-ce donc un fait si extraordinaire que de tuer un homme ou un serpent à coups de flèches ? Doit-on penser qu'en mémoire d'une action de si peu de conséquence, il soit venu dans l'idée d'instituer des jeux si célèbres ? Et en l'honneur de qui ? Non du Prince ou Prêtre auteur du fait, mais du Dieu Apollon, qui n'y aurait eu d'autre part que son nom. Ne cherchons pas à donner des explications des Fables aussi forcées &

aussi peu vraisemblables. Les Païens regardaient Apollon comme un Dieu qui avait habité le Ciel & la Terre, comme le Dieu de la Médecine & de la Poésie, comme un Dieu armé de flèches. Ils n'auraient osé en penser autrement. Quoiqu'il fût assez difficile de comprendre, & qu'il ne leur parût même pas trop raisonnable de décerner tant d honneurs à un Dieu, pour avoir tué un serpent, ignorant même quel pouvoir être, & le serpent, & celui qui l'avait tué, quelques-uns d'entre eux, pour rendre la chose plus vraisemblable, s'avisèrent de dire que ce serpent était ou un brigand ou un dragon réel. Mais une telle réponse peut-elle être de quelque poids auprès d'un homme sensé, qui sait parfaitement ce qu'il doit penser de la Divinité d'Apollon ? Et peut-on s'imaginer que le motif de l'institution de ces jeux Pythiques, ait été la mort d'un brigand ? Ne se moquerait-on pas aujourd'hui d'un homme, d'un Prince même, qui voudrait en instituer de tels à l'occasion de la mort d'un Cartouche, ou d'un Rafiat ? Je laisse aux réflexions du Lecteur les autres raisonnements qu'on peut faire ; revenons à nos jeux Pythiques.

Typhon, dit Python par une simple transposition de lettres, fut un serpent qui naquit de la terre, près du fleuve Céphise, au pied du Mont-Parnasse, au seul coup de poing qu'y frappa Junon. Nous avons vu que Typhon fut père d'une nombreuse lignée de serpents & de dragons, tels que furent celui de la Toison d'or, celui que tua Cadmus, & celui du jardin des Hespérides. Le même Typhon était, dit-on, frère d'Osiris, & fut tué par Horus, ou l'Apollon d'Egypte. Il y a donc grande apparence que le Python de la Grèce, tué à coups de flèches par Apollon, est le même que Typhon d'Egypte tué par Horus. Je prie le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit à se sujet ; c'est pourquoi je ne le répéterai pas. On observera seulement due ce prétendu serpent ne prit le nom de Python qu'après qu'il fut tué, & qu'il tomba en pourriture ; parce que les Philosophes donnent communément !e nom de serpent & de dragon à leur matière, lorsqu'elle est en putréfaction. J'ai cité une infinité de textes des Philosophes à ce sujet; on peut aussi se souvenir de ce que j'ai dit du Mont-Parnasse, & alors on verra pourquoi Python fut tué le long du fleuve qui coule au bas de cette montagne. Ovide nous donne lui-même à entendre ce que nous devons penser de la mort de Python, par !a description qu'il en fait. Ce Dieu qui porte l'arc, & qui ne s'était jusque là servi de cette arme que contre les daims alertes, & les chevreuils légers à la course, ôta la vie à ce monstre, en faisant sortir son venin par une blessure noire :

Hunc Deus Arcitenens, & nunquam talibus armis
Ante, nisi in damis, caprisque fugadbus usus,
Mille gravent tellus exhausta pene pharetra

Perdidit effuso per vulnera nigra veneno. Lib. cit.

Quelle pouvait donc être cette blessure *noire* par laquelle le venin de Python se répandit ? Cette épithète serait-elle mise là sans raison ? Une blessure n'est pas noire ; le sang qui en coule la rougit communément. On ne peut pas dire que cette épithète convenait pour faire le vers, puisque le terme de *rubra*, qui exprimait la couleur naturelle d'une blessure, se présentait d'abord à l'esprit, & aurait été aussi propre, à la cadence & à la mesure du vers. Ovide avait donc une raison qui l'engageait à préférer l'épithète *nigra*, & la voici. Nous avons dit cent & cent fois que la matière du Magistère en putréfaction est noire, qu'alors les Philosophes disent que leur dragon est mort, comme nous l'avons vu dans le chapitre de la Toison d'or, & dans celui du jardin des Hespérides; c'est donc en mémoire de cette mort qu'Apollon institua les jeux Pythiques, comme Hercule avoir institué les jeux Olympiques en mémoire de Pélops, qui signifie la même chose : par où il est aisé de voir combien les Fables s'accordent entre elles, & qu'elles ont toutes eu le même objet, comme elles ont eu la même origine.

Les Iles Cyclades, appelées ainsi de ce qu'elles étaient disposées en forme de cercle autour de l'Ile de Délos, où l'on disait qu'Apollon était né, célébraient les jeux Pythiques au commencement du Printemps ; & l'ancien usage était de chanter seulement la plus belle hymne de toutes celles qu'on y apportait, en l'honneur d'Apollon. On y introduisait ensuite divers instruments de musique. La récompense qu'on donnait à celui qui avait remporté le prix, était une couronne de laurier, parce que cet arbre était consacré à Apollon. Quelques Auteurs disent (Ister, de Coronis.) qu'on leur donnait certaines pommes qu'on ne nomme point, mais qui étaient aussi consacrées à ce Dieu de la Musique.

Ces jeux devinrent enfin à peu près Semblables aux Olympiques: on ne les célébrait d'abord que tous les neuf ans, c'est-à-dire, après les huit ans révolus ; mais dans la suite ils le furent tous les cinq ans, ou après les quatre ans expirés, & servirent d'époque aux habitants de Delphes & des environs. On disait que les neuf ans avaient été déterminés sur le nombre de neuf Nymphes qui portèrent des présents à Apollon, après qu'il eut délivré le pays du serpent Python ; ce qui revient aux neuf aigles représentées tirant des flèches à un but environné d'un cercle, caractère chimique de l'or, que Senior (Azoth des Philosophes.) a mis pour emblème du grand œuvre.

La première fois qu'on célébra ces jeux, Castor remporta le prix du stade, Pollux celui du pugilat, Calaïs celui de la course, Pelée celui du palet, Télamon celui de la lutte, Hercule celui du pancrace, & ils furent tous couronnés de laurier. Pausanias dit (In Corinth.) qu'à la première représentation, Chrysothémis de

l'Ile de Crète remporta la victoire, & ensuite Thamyris, fils de Phylammon. On voit clairement que tous les noms de ces prétendus Athlètes sont empruntés, comme nous l'avons déjà prouvé : car le Chrysothémis de Pausanias n'est point différent d'Hercule, symbole de l'Artiste, puisque Chrysothémis signifie *qui gouverne l'or*, ou *qui en prend soin*, de ζημιςευω, *commander*, *gouverner*, venant de Θεμις & de Χρυσος, *or*. Il n'est donc pas surprenant que Chrysothémis ait remporté la victoire la première fois qu'on célébra les jeux Pythiques, puisque cette première célébration n'est autre chose que les opérations même de sa médecine dorée, en mémoire de laquelle ces jeux furent institués : aussi distingue-t-on le premier vainqueur du second, c'est-à-dire de celui qu'on dit avoir remporté la victoire à la seconde célébration y & qui se nommait Thamyris, fils de Phylammon ; comme si l'on disait que la multitude assemblée de divers Pays ou Nations, avait remporté le prix proposé dans la célébration réelle de ces jeux. Thamyris est le même que Θαμυρις, qui signifie *assemblée solennelle* ; & Phylammon vient de φυλη, *race*, *tribu*, *nation*, & d'αμαω, *assembler*, *ramasser* : parce que dans les opérations du grand œuvre, l'Artiste seul court après la victoire du pancrace ou lutte, que remporta Hercule dans tous les feux, & que l'Artiste remporte en effet ; au lieu que la couronne de laurier est le prix proposé à la multitude, pour récompense à celui qui sera vainqueur dans les jeux, qui n'en sont qu'une allégorie. Car pourquoi dit-on qu'Hercule ou l'Artiste fut le vainqueur au pancrace, & même à tous les combats ? C'est que la Médecine dorée donne à celui qui la possède les richesses & la santé en quoi consiste tout l'utile & l'agréable de la vie ; qu'elle est la force de toutes les forces, suivant l'expression d'Hermès, & que pancrace vient de παν, *tout*, & de χξαλος, *force*.

M. l'Abbé Banier (Mythol Tom. III. pag. 600.) trouve singulier, vu le respect que l'on avait généralement pour tous ces jeux que la Religion avait consacrés, & qui étaient spécialement dédiés à quelque Divinité, que ni Orphée, qu'une haute sagesse & une profonde connaissance des Mystères rendaient recommandable, ni Musée, ne voulurent jamais s'abaisser à disputer le prix des jeux Pythiques ; & moi je trouve singulier l'étonnement de M. l'Abbé Banier à cet égard, puisque l'éloge qu'il fait lui-même d'Orphée est l'excuse de son refus. Si Orphée & Musée avaient une profonde connaissance de ces Mystères, ils voyaient bien que cette Divinité à laquelle ces jeux étaient dédiés, n'était qu'une Divinité imaginaire, & leur haute sagesse devait les empêcher de contribuer à confirmer l'erreur du Peuple à cet égard. Ils voyaient bien d'ailleurs que ces jeux n'étaient qu'une allégorie du grand œuvre, dont Orphée & Musée s'étaient mis au fait dans leur voyage d'Egypte, où ils puisèrent la connaissance de ces Mystères, qu'ils communiquèrent ensuite par des allégories à toute la Grèce.

Sachant donc parfaitement la nature de ces Dieux fabuleux, qui devaient leur origine & leur existence à l'imagination de ces Poètes, il n'est pas surprenant qu'ils eussent pour eux autant de mépris que le Peuple avait de respect. On dit, ajoute M. l'Abbé Banier, qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix, parce-qu'en chantant il ne savait pas s'accompagner de la lyre : qu'Homère était allé à Delphes, mais qu'étant devenu aveugle, il avait fait peu d'usage du talent qu'il avait de chanter & de jouer de la lyre en même temps. L'Auteur qui a avancé ces deux faits, avait des raisons pour parler de la sorte. Il dit qu'Hésiode ne fut pas reçu à disputer le prix, & en apporte la raison; c'est qu'il savait chanter ; c'est à-dire, il savait bien chanter la généalogie de ces Dieux & leurs actions prétendues, qu'il avait apprises, sans savoir, comme Orphée & Homère, ce que les allégories signifiaient, & sans pouvoir accompagner de la lyre, c'est-à-dire, gouverner les opérations de l'Art Hermétique, & faire l'œuvre : car il faut expliquer cela dans le même sens qu'on dit qu'Orphée gouvernait la navire Argo au son de sa lyre. Homère savait l'un & l'autre ; mais étant devenu aveugle, il ne put le faire.

On ne saurait douter qu'Orphée ne fût parfaitement au fait de tout le grand œuvre. Diodore de Sicile (Lib. 2. c. 6.) le compte comme le premier d'entre les Grecs qui furent en Egypte pour s'instruire. Il y joint Musée, Mélampode, Dédale, Homère, Lycurgue de Sparte, Démocrite, Solon, Platon, Pythagore. « On montre encore des monuments, dit cet Auteur, des statues, des lieux & des Villes qui ont pris leurs noms de ce que contenait leur doctrine. Il est certain qu'ils apprirent en Egypte toutes les sciences qui les rendirent si recommandables dans leur pays : car Orphée en apporta beaucoup d'hymnes des Dieux, les Orgies & la fiction des Enfers ; les solennités d'Osiris, qui sont les mêmes que celles de Denys ; celles d'Isis, qui sont semblables à celles de Cérès, & les unes & les autres ne diffèrent que de noms. »

Lucien (Dialog. De Astrolog.) nous confirme dans cette idée, lorSqu'il dit qu'Orphée porta le premier dans la Grèce les fêtes de Bacchus, & qu'il institua à Thèbes de Béotie les solennités appelées Orphiques. Orphée nous allure lui-même qu'il savait faire l'œuvre ou le remède qui guérie toutes les maladies. J'en ai rapporté les preuves dans le chapitre où j'ai traité de lui, le Lecteur pourra y avoir recours.

Quant à Mutée, il suffit de savoir qu'il avait accompagné les Argonautes dans leur expédition de la Toison d'or ; c'est-à-dire, qu'il les accompagna de la même manière qu'Orphée, parce qu'il avoir écrit sur cette prétendue expédition dans le goût de ce Poète ; comme on dit encore d'un Historien, qu'il a suivi un tel jusque là, pour dire qu'il en a raconté les avions jusqu'à quelque période

déterminée de sa vie. Hésiode n'est pas compté parmi ceux qui furent en Egypte, & ses Ouvrages seuls nous prouvent qu'il savait bien la généalogie des Dieux, qu'il pouvoir avoir apprise par les traditions verbales ou écrites de son temps. Il pouvait donc écrire parfaitement des unes & des autres, sans erre au fait du grand œuvre, dont elles ne sont que des allégories.

Les Hymnes que l'on chantait en l'honneur d'Apollon, étaient faites en mémoire de celle qu'Apollon lui-même chanta lorsque Jupiter eut vaincu les Titans, & détrôné son père Saturne. Apollon était alors habillé magnifiquement, comme le dit Tibulle :

Sed nitidus pulcherque veni, nunc indue vestem
Purpuream, longas nunc bene necte comas :
Qualem te memorant Saturno rege fugato,
Victoris laudes tunc cecinisse Jovis.

Lib. 2. Elegiar.

On a vu dans le troisième Livre ce que l'on doit penser de ce prétendu Dieu, & l'on doit erre convaincu qu'Orphée & les autres Poètes n'ont point entendu parler du Soleil qui nous éclaire, ni de quelque homme qui ait réellement existé ; mais d'un Apollon hiéroglyphique ou Soleil philosophique, dont nous avons si souvent expliqué la généalogie & les actions. Disons encore deux mots de la mort du serpent Python.

La putréfaction de ce serpent est ce qui a donné lieu à son nom & à celui de la Pythie. Raymond Lulle (Theor. Testam. c. 10.) s'exprime ainsi à ce sujet: « Et par cette raison on doit dire allégoriquement que le grand dragon est né des quatre éléments confondus : il ne faut donc pas entendre à la lettre, qu'il est terre, eau, air, ou feu ; mais qu'il est une seule nature qui a les propriétés des quatre éléments. » Il ne peur mourir que par la dissolution, & lorsque son venin sort par sa blessure noire : car, dit Morien (Entretien du Roi Calid.), « s'il ne tombe point en putréfaction & ne noircit point. il ne se dissoudra pas ; s'il n'est point dissous, il ne sera pas pénétré par son eau ; & s'il n'est pas pénétré par son eau, il ne se sera pas de conjonction ni d'union. » Ce dragon fut tué au pied du Mont-Parnasse, parce que l'Apollon philosophique réside au haut avec les Muses ; c'est-à-dire, que la matière en putréfaction étant au fond du vase, les parties volatiles qui montent en haut, signifiées par les Muses, avec lesquelles l'Apollon des Philosophes se volatilise, retombent sur la matière qui est au fond, pour la pénétrer & la dissoudre. Ces parties volatilisées sont appelées flèches, parce que les flèches semblent voler, lorsqu'on les a lancées avec un arc, & qu'elles ne sont guère d'usage que pour arrêter les oiseaux dans leur vol, &

les animaux dans leur course.

CHAPITRE VIII.

Des Jeux Néméens.

L'origine de ces jeux n'est pas moins fabuleuse que celle des jeux dont nous avons parlé. On dit que les Argonautes allant à la conquête de la Toison d'or, furent obligés de relâcher à Lemnos, où Jason, avant que de se remettre en mer, laissa Hypsiphile grosse d'un fils, donc elle accoucha quelque temps après. A peine cette Princesse fut-elle délivrée, qu'étant devenue odieuse aux Dames du pays, sur quelques bruits qu'on répandit contre elle, elle prit le parti de s'enfuir sur le bord de la mer, pour éviter leur fureur. Elle fut enlevée par des Pirates, & vendue à Lycurgue, qui la fit nourrice de son fils Archémore. Les Grecs qui allaient à l'expédition de Thèbes, passant dans le pays de ce Prince, trouvèrent cette illustre nourrice seule avec Archémore dans un bois, où la soif les avait conduits pour y trouver du rafraîchissement. Ils la prièrent de leur indiquer quelque source d'eau ; elle le fît, & les y conduisit elle-même, laissant son enfant sur l'herbe, qui pendant son absence y fut mordu par un serpent, & mourut presque aussitôt. Les Grecs affligés de cette funeste aventure, tuèrent le serpent, firent à cet enfant de superbes funérailles, & instituèrent des jeux en son honneur, qui furent appelles Néméens, du nom du Royaume de Lycurgue, ou plutôt de la fontaine auprès de laquelle cette aventure était arrivée. Une autre tradition les attribuait à Hercule, qui les établit après avoir délivré la forêt de Némée & les environs, du lion qui ravageait le pays, & dont Hercule porta la dépouille le reste de ses jours.

Les mêmes exercices des autres jeux étaient en usage dans ceux-ci, mais la récompense était différente ; une couronne d'ache verte, parce que cette plante était une de celles qu'on appelait funèbres, & que ces jeux avaient été institués en mémoire de la mort d'Archémore. Leur célébration servait d'époque aux Argiens & aux habitants de la partie de l'Arcadie voisine de la forêt de Némée.

On sait que l'expédition des Argonautes est une pure allégorie, par conséquent la connaissance que Jason fit d'Hypsiphile à Lemnos, sa grossesse, sa fuite, & toute son histoire. On voit bien que Jason est l'Artiste, Hypsiphile la matière, ainsi nommée de ΥΨος, *hauteur*, & de φιλεω, *aimer*. Soit parce que ladite matière se cueille sur les hauteurs, comme le disent les Philosophes, soit parce que la conception de l'enfant philosophique se fait dans le haut du vase. Nous avons cité plusieurs textes des Philosophes à ce sujet. *Voyez Liv. II Chap*. Son accouchement est celui de l'enfantement philosophique ; la fuite de cette

Princesse est la volatilisation de la matière, de même que son enlèvement par les Pirates ; son arrivée dans le royaume de Lycurgue est la perfection du Magistère ; Lycurgue lui donne son enfant à nourrir, c'est le commencement de la seconde opération ou de l'élixir ; elle montre une fontaine aux Grecs, c'est la fontaine ou l'eau mercurielle des Philosophes ; Archémore est mordu pendant ce temps là par un serpent & meurt, c'est la putréfaction qui attaque l'enfant du Soleil philosophique; ta mort s'enfuit, c'est la dissolution & la noirceur. Voilà par conséquent le même objet pour l'institution des jeux Néméens, que pour les Olympiques & les Pythiques. Quant à la mort du lion de la forêt de Némée, nous l'expliquerons dans le Livre suivant, où nous parlerons des travaux d'Hercule.

CHAPITRE IX.

Des Jeux Isthmiques.

Les s jeux Isthmiques n'ont pas une institution plus certaine que les autres ; on ignore également, & leur Instituteur, & l'occasion qui y donna lieu. Si nous avons égard à ce qu'en rapportent les Auteurs, nous n'y trouvons que des fables. Plutarque (In Vita Thesei.) dit que Thésée les institua en l'honneur de Neptune, à l'imitation de ceux qu'Hercule avait institués en l'honneur de Jupiter Olympien, c'est-à-dire à l'imitation des jeux Olympiques. D'autres les attribuent à Sisyphe, fils d'Eole & frère d'Athamas, au sujet de la mort de Mélicerte, dont l'on raconta l'histoire de la manière suivante.

Athamas, Roi des Orchoméniens, peuples de Béotie ou de Thèbes (Ovid. Métam, 1. 4.), répudia sa femme Néphélé, dont il avait eu deux enfants, Phryxus & Hellé, pour épouser Ino, fille de Cadmus, dont il eut aussi deux fils, Léarque & Mélicerte. Athamas s'était déterminé à répudier Néphélé, parce que Bacchus l'avait rendue insensée. Ino fit tant par ses discours auprès d'Athamas, qu'il persécuta les deux fils de Néphélé au point de les contraindre à se sauver tous deux sur un bélier qui avait une Toison d'or. Junon vengea la persécution qu'Ino avoir suscitée ; cette Déesse agita de furie Athamas, qui s'imagina voir Ino changée en lionne, & ses deux fils en lionceaux. Il saisit Léarque, & le tua en le frappant contre un rocher. Ino prit la fuite avec son fils Mélicerte, qu'elle tenait entre ses bras. Elle se réfugia sur le rocher *Moluria*, d'où elle se précipita dans la mer avec son fils. Un dauphin porta le corps de Mélicerte dans !'Isthme de Corinthe, ou Sisyphile, frère d'Athamas, lui fit de superbes funérailles, & institua les jeux Isthmiques en son honneur. Le Poète Archias dit que ces jeux ne furent pas institués en l'honneur de Neptune, mais de Palémon. C'est que la fable ajoute que Neptune ayant pitié d'Ino & de Mélicerte, changea la mère en

Néréide, qu'il nomma Léucorthée (Ovid. ibid.), & le fils, Palémon.

Ces jeux se faisaient presque avec les mêmes cérémonies que les autres, & avec les mêmes exercices. Le Poète donc nous venons de parlée exprime ces quatre jeux dans une Epigramme grecque, qui a été traduite ainsi en latin :

Quatuor in Graecis certamina, quatuor illa
Sacra : duo superis, sunt duo sacra, viris,
Sunt Jovis hoec, Phoebique, Paloemonis, Archemorique,
Proemia sunt oleoe, Pinea, Mala, Apium.

On célébrait ces jeux tous les cinq ans, & l'on y couronnait les vainqueurs avec des branches de pin. Les Corinthiens les prirent pour époque, de même que les habitants de l'Isthme.

Toute cette histoire est frappée au coin de l'Art Hermétique, comme celles qui ont donné lieu aux autres jeux. On y voit l'origine de la Toison d'or, & cela seul suffirait pour le prouver : mais avec les incrédules, il ne faut pas être avare de preuves. Suivons donc cette histoire en abrégé. Néphélé vient de νεφελη, *nuée* ; elle est femme d'Athamas, fils d'Eole, Dieu du vent, parce que c'est dans l'air renfermé dans le vase, que s'élèvent en vapeurs les parties volatiles de la matière Philosophique. Ces parties se réunissent en grand nombre en forme de nuée ; voilà le mariage d'Athamas avec Néphélé, car Acharnas vient d'α complétif & de Θαμα, fait d'αμα, *ensemble*. De ce mariage naquirent Phryxus & Hellé. Hellé en 's'enfuyant avec son frère sur le bélier à toison d'or, tomba dans la mer, & s'y noya ; Phryxus fut porté en Colchide.

La fermentation des parties volatiles qui s'assemblent en nuée, fait un mouvement & une agitation dans la matière qui se trouve au fond du vase, où est la partie fixe aurifique de la matière, c'est à-dire la toison d'or, qui se volatilise aussi, avec la partie mercurielle aqueuse ; voilà la naissance & la fuite de Phryxus & d'Hellé, puisque Phryxus vient de, *agitation*, *bruit des flots*. Hellé se noie dans sa fuite, parce que ces parties volatiles se précipitent dans l'eau mercurielle qui est au fond du vase, appelée mer par les Philosophes ; ce qui est même exprimé par Hellé, qui vient d'ελος, *marais*, *eau dormante*. La folie de Néphélé, excitée par Bacchus, n'est autre chose que la fermentation de la matière mercurielle excitée par l'or philosophique, désigné par Bacchus, comme nous l'avons vu dans son chapitre. Athamas répudie Néphélé, & épouse Ino, dont il a deux fils, Léarque & Mélicerte. Ino est le mercure purifié par la sublimation philosophique ; car Ino vient d'Ινω, purger. De ce second mariage, c'est-à-dire des parties purgées, purifiées & réunies, naquit Léarque, c'est-à-dire

l'assemblage des principes de la pierre des Philosophes, puisque Léarque vient de λαθς pierre, attiquement λεω, & de Αρχη, *principe* ; ce qui indique en même temps la raison pourquoi l'Auteur de la Fable a feint qu'Athamas l'avait tué en le freinant comme une pierre, parce qu'à mesure que les parties volatilisées se fixent, elles perdent leur mouvement & leur volatilité, qui sont l'indice delà vie, & le repos, le symbole de la more. Ino voyant cela, se précipita du rocher Moluria dans la mer avec son fils Mélicerte, qu'elle tenait entre ses bras ; c'est comme si l'on disait que la partie terrestre purifiée & blanche, qui contient le fruit philosophique, se précipite au fond du vase, & se trouve submergée par l'eau mercurielle. C'est ce qu'a très bien exprimé Riplée, déjà cité en pareille occasion, quand il a dit : Lorsque la terre se troublera, les montagnes se précipiteront au fond de la mer ; *dum turbabitur terra, transferentur montes in cor maris* : ce qui exprime le trouble & l'agitation d'Ino, & sa submersion dans la mer. La terre philosophique nageait auparavant comme une île flottante ; ce qui est signifié par le rocher Moluria, de Μελεω, *aller ça & là*, & de ποξ, *rocher*. Neptune mit Ino au nombre des Néréides, lui donna le nom de Léucothée, comme si l'on disait blanche Déesse, de Λευχος, *blanc*, & Θεος, *Dieu* ; parce que quand la terre se précipice, elle est blanche, & comme elle ressemble à de la bouillie, suivant le Philalèthe (Enarrat. Methodica.) & plusieurs Philosophes, Neptune donna le nom de Palémon a Mélicerte, de Παλη, d'où l'on a fait Παληματιον, *potage* & *Palémon*. La fable de la naissance de Diane & d'Apollon revient à celle-ci ; car on dit que l'île de Délos était flottante, & que Neptune la fixa en faveur de Latone : on en a vu l'explication dans le troisième Livre. Un dauphin transporta Mélicerte dans l'Isthme de Corinthe, où Sisyphe lui fit de superbes funérailles, & institua les jeux Isthmiques en sa mémoire. Les funérailles sont l'opération de l'élixir, ou la perfection de l'œuvre : car Sisyphe était fils d'Eole, comme Athamas, & l'un fait assez connaître l'autre sans autre explication. Si l'on veut attribuer l'institution de ces jeux à Thésée, le rapport avec la Médecine dorée n'en sera pas moins évident, comme on peut le voir par ce que nous avons dit de Thésée.

LIVRE V.

DES TRAVAUX D'HERCULE.

CHAPITRE PREMIER.

LA réputation d'Hercule a été si universellement répandue, & ses travaux immenses ont fait tant de bruit dans le monde, qu'il n'est presque pas un coin de la terre où il n'ait été connu, dès l'antiquité la plus reculée. Il fut toujours regardé comme le plus grand des Héros, le vainqueur des monstres & des tyrans. Il y aurait donc de l'absurdité & de la mauvaise humeur à vouloir combattre la réalité de son existence, an moins dans l'imagination des Philosophes, & des Poètes qui ont suivi leurs idées. On veut qu'Hercule ait existé en personne ; on prétend même qu'il y en a eu plusieurs ; j'en tomberai encore d'accord. Je dis plus : chaque pays a eu le sien, & même plus d'un. Mais enfin, qu'Hercule ait été Egyptien, Phénicien, Idéen, Gaulois, Germain, ou de toute autre nation, il s'agir ici de celui à qui l'on a attribué ions ces travaux donc je dois parler dans ce Livre. Sont-ce les travaux de plusieurs Héros du même nom, que l'on a attribues à celui de Thèbes ? Je n'en crois rien ; & je conviendrai, malgré cela, qu'Hercule n'est qu'un surnom ou un attribue de tous ceux qui ont fait les actions donc il s'agir. Ainsi, que l'Hercule Tyrien s'appelât *Thasius* ; le Phénicien, *Desanaüs* ou *Agenor* ; le Grec, *Alcée* ou *Alcide* ; l'Egyptien, contemporain d'Osiris & Général de les Troupes, *Osochor* ou *Chon* ; l'Indien, *Dorsane* ; le Gaulois, *Ogmion*, &c. peu m'importe. Quelque nom qu'aient eu tous les Hercules du monde, ils n'en étaient pas moins des Hercules ; & tous, quoi qu'on en dise, étaient fils d'Alcmène, comme on le verra bientôt. Ce qui me surprend, & qui doit surprendre tout le monde, c'est que les Historiens & les Poètes aient bien voulu compter parmi les exploits d'un si grand Héros, & conserver avec de grands éloges, à la postérité, une quantité de faits qu'un Palefrenier ou tout autre homme de cette espèce a coutume de faire, ou peut exécuter. Quoi ! chasser des oiseaux d'une Ile en faisant un charivari de chaudrons, nettoyer une étable à bœufs, enlever des cavales, étouffer un homme en lui faisant perdre terre, tuer un aigle à coups de flèches, &c. Sont-ce donc là des faits si inouïs, des actions si extraordinaires ? Ou changent-elles de nature, pour avoir été faites par un Héros ? Alexandre, César, Pompée & tant d'autres, étaient des Héros, mais les Historiens auraient cru avilir leurs histoires, s'ils avaient pris pour motifs de leurs éloges des faits qu'ils auraient eu communs avec la plus vile populace. On se serait moqué & du Héros, & du Panégyriste. Les autres faits d'Hercule sont pour la plupart si peu vraisemblables, qu'un homme de bon sens rougirait de les regarder comme réels ; des gens d'esprit & très sensés nous en ont cependant conservé la mémoire. Tout cela doit donc nous faire penser qu'ils avaient d'Hercule une idée bien différente de celle qu'on en a communément. Ils regardaient Hercule comme uni Héros, mais comme un Héros fabuleux, issu des Dieux de la Fable,

& ne faisaient pas difficulté de lui attribuer des actions qui ne peuvent convenir qu'à des Dieux de la Fable. Aussi le même Hercule est-il supposé en même temps dans l'Egypte, la Phénicie, l'Afrique, les Indes & la Grèce, Orphée, le plus ancien des Poètes, Hermès Trismégiste, Homère & tant d'autres racontent les actions d'Hercule, & pas un ne se flatte d'avoir été son contemporain, d'avoir vu des vestiges de ses actions ; les uns & les autres se contentent de les raconter : & Orphée, Homère, ces Poètes qui ont été les pères de la fiction & des fables, sont-ils plus croyables sur les actions d'Hercule que sur celles de leurs Dieux ? Ne doit-on pas penser des unes comme des autres ? Je veux dire qu'elles sont toutes de pures allégories, puisque Orphée est le premier qui a pris chez les Egyptiens toutes celles des Dieux & des Héros, qu'il a transportées dans la Grèce.

Il dit lui-même au commencement de son histoire des Argonautes, qu'il a fait un traité des travaux d'Hercule, un autre du combat de Jupiter avec les Géants, un troisième de l'enlèvement de Proserpine, du deuil qu'en porta sa mère, & des courses de celle-ci ; un autre du deuil que faisaient les Egyptiens à l'occasion de la mort d'Osiris, & plusieurs autres pleins d'allégories, qu'il débita dans la Grèce, comme des faits des Dieux & des Héros. Si Orphée est le premier qui ait fait mention de tout cela, comme tous les Auteurs en conviennent, il y a grande apparence que ceux qui sont venus après lui, ou n'ont suivi que ses idées, ou, comme Homère, ont puisé dans la même source. Sur quel autre principe peuvent donc raisonner les Mythologues de nos jours, & ceux qui les ont précédés ? Sur quel fondement établiront-ils leur système d'histoire ? Sera-ce sur le rapport de quelques-anciens qui, n'entendant pas les allégories de ces premiers Poètes, s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de donner un air de vraisemblance à des faits qui n'en avaient point, & ne pouvaient en avoir, que pris allégoriquement ? Quelles époques prendront-ils pour déterminer les points chronologiques de l'histoire des personnes prétendues, qui vivaient avant le siècle d'Orphée ? il s'en trouve qui l'ont entrepris parmi les Grecs ; on en voit encore aujourd'hui : mais, avouons-le de bonne foi, Bochart, M. le Clerc, Meursius, M. l'Abbé Banier & tant d'autres y nous ont-ils donné là-dessus quelque chose qu'on puisse assurer être vrai ? J'en appelle au Lecteur désintéresse, qui ne s'est pas laissé aveugler par des raisonnements spécieux, & qui n'a pas porté dans la lecture qu'il a faire de ces Auteurs, un esprit prévenu, soit en faveur de l'Auteur, soit en faveur de son système. Non, nous n'avons pas-un seul Auteur que l'on puisse croire sur le rapport ; qu'il fait de ce qui s'est passé avant Orphée ; j'en excepte l'Ecriture Sainte : mais il n'est pas question ici de la généalogie des Juifs ; il s'agit de la généalogie & des action s des Dieux & des Héros prétendus du Paganisme. Les Egyptiens sont emporté à

cet égard, comme a l'égard de bien d'autres choses, sur les Grecs oc les autres Nations. Ils ont servi d'exemple aux autres d'une vaine gloire fondée sur leur antiquité. L'on a vu des Auteurs très postérieurs à Orphée, Homère, & bien des siècles après eux, en croire les Egyptiens sur leur parole, & dire comme eux, avec un grand sang-froid, que les Dieux & les Héros ont régné en Egypte dix-huit à vingt mille ans. Il suffit, pour les convaincre de faux, de suivre la généalogie de leurs Dieux, dont Horus, suivant Hérodote (In Euterpe 144.) fut le dernier : *Priores tamen his viris fuisse Deos in AEgypto principes, una cum hominihus habitantes, & eorum semper unum extitisse dominatorem ; & postremum illic regnasse Horum Osiris filium, quem Graeci Apollinem nommant. Tunc, postquam Typhonem extinxit regnasse in AEgypto postremum. Osiris autem, Graecâ Linguâ, est Dionysus*. Si Horus est donc le dernier des Dieux qui ait régné en, Egypte, comme les Egyptiens avaient rai son de le dire, puisque Horus ou Apollon est la perfection de l'œuvre Hermétique ou l'élixir parfait au rouge. Sa généalogie ne compte pas beaucoup de générations. Horus était fils d'Osiris, celui-ci l'était de Saturne, & Saturne eut Cœlus ou le Ciel pour père. De qui Cœlus fut-il fils? Ainsi toute la chaîne des Dieux, suivant les Egyptiens, consiste dans Cœlus, comme la racine de l'arbre, d'où sont sortis successivement Saturne, Osiris & Horus. Voilà donc les Dieux qui ont régné tant de milliers d'années. Ils ne pouvaient en effet en compter davantage, eu égard à l'objet qu'ils se proposaient dans ces Dieux allégoriques, puisqu'ils ne sont que quatre dans l'Art Hermétique, comme on a pu le remarquer constamment ici. Cœlus est la matière, Saturne la couleur noire, Isis la couleur blanche, & Horus la couleur rouge ; c'est-à-dire, la matière mise dans le vase est Cœlus, qui règne jusqu'à ce que Saturne ou sa couleur noire paroisse : Saturne règne alors jusqu'à la couleur blanche, qui est Isis, enfin la couleur rouge survient à la matière, & succède à la blanche : voilà le règne d'Horus, qui est dit justement le dernier, puisque la rouge est permanente & ne varie plus. C'est donc mal à-propos qu'on s'amuse à disputer, à contredire ou a vouloir justifier le calcul des Egyptiens sur la durée des règnes de ces Dieux prétendus, puisque ces Dieux & leurs règnes ne sont que de pures allégories. Mais revenons à Hercule.

Hercule était un des douze Dieux de l'Egypte, suivant Hérodote (Loc. cit. c. 43.). Si le fils d'Alcmène est originaire d'Egypte, je pense qu'on ne risque pas beaucoup à assurer que l'Alcée Grec & l'Hercule Egyptien pourraient bien être une même chose, car les différents noms qu'on donne à un même sujet, ne changent point sa nature. Mais tel qu'il soit, il est fils d'Alcmène, suivant tous les Auteurs, & Orphée nous apprend (In Argonaut.) qu'il ne fallut pas moins de trois nuits & trois jours pour former un si grand homme. Homère eu du même sentiment (In Hymno Herculis.).

Ces deux Auteurs me paraissent préférables à ceux qui le disent fils d'Amphitryon. Alcmène était déjà enceinte du fait d'Amphitryon : mais elle voulue, dit-on, devenir grosse d'elle-même, & Jupiter s'étant prêté à ses désirs, réunit trois nuits dans une, & passa tout ce temps, avec elle.

On voit bien par-là que les Poètes ont voulu mettre de l'extraordinaire dans cette conception d'Hercule, afin de donner à entendre que ce Héros participait plus de la Divinité que de l'humanité. Ils ont toujours mêlé du merveilleux dans l'histoire des grands hommes, afin de faire concevoir d'eux un certain respect. Ils ont supposé Pallas née du cerveau de Jupiter, pour marquer la force de la sagesse & la perspicacité du génie.

Les Egyptiens, premiers inventeurs des fictions, ne s'inquiétaient pas beaucoup de les rendre conformes au cours ordinaire de la nature, ni aux règles établies pour les mœurs. De là sont venus tous ces prétendus adultères & ces autres crimes monstrueux, dont leurs fables & celles qui ont été imitées des leurs, sont remplies. Ils les attribuent non seulement aux hommes, mais aux Dieux, & les publient avec éloge y comme s'ils avaient voulu indiquer par-là que ceux dont il était question, n'étaient ou n'avaient été en effet ni Dieux, ni hommes réels, mais seulement symboliques, & qui ne devaient leur être de dénomination spécifiée, qu'a, l'imagination des hommes. Hermès Trismégiste, dans son Dialogue avec Asclépios, nous l'insinue assez, puisqu'il n'y parle toujours que d'un seul Dieu souverainement bon, souverainement Sage & parfait, duquel tout procède, qui a créé & qui gouverne toutes choses. Après avoir parlé des différents Dieux, il dit qu'ils sont fabriqués par les hommes : *Sic Deorum fictor est homo*. Il ajoute : Nos Aïeux incrédules étant tombés dans l'erreur à l'égard des Dieux, & ne portant pas leur attention sur la religion & le culte du vrai Dieu, ont trouvé l'art de se faire des Dieux. *Quoniam ergo Proavi nostri multum errantes circa Deorum rationem, increduli, & non animadvertentes ad cultum religionemque divinam, invenerunt artem quâ Deos efficerent*. Tout homme qui lira avec attention cet ouvrage d'Hermès, y verra clairement que les Egyptiens ne reconnaissaient qu'un seul vrai Dieu éternel, sans commencement ni fin, & que le nom de Dieu qu'ils donnaient à d'autres êtres, ne doit point être pris dans le même sens, mais seulement comme Ministres dépendants & obéissants aux ordres du souverain Créateur de ces Ministres mêmes & de toutes choses. Mais ce n'est pas ici le lieu de disserter sur la religion des Egyptiens ; ceux qui seront curieux de voir leur justification sur l'accusation portée contre eux, d'avoir rendu les honneurs divins, même pendant le temps de leur gloire, aux choses les plus viles, & d'avoir autorité par leur exemple le culte des Dieux matériels, peuvent avoir recours au Traité qui a été fait par Paul-Ernest Jablouski, Docteur

en Théologie dans l'Université de Francfort le Vieil. Ce livre a pour titre ; *Panthéon AEgyptiorum, sive de Diis eorum commentarius, imprimé in-* 8°. à Francfort, en 1751.

Les Poètes ont donc feint qu'Hercule n'avait pas été fait aussi simplement que les autres hommes. Il fallait, pour donner une idée de la force de ce Héros, le supposer fils du plus grand dos Dieux, & formé avec un travail & une attention conforme à ce qu'il devait devenir. Il fallait même feindre le cours ordinaire de la nature, changé à cause de lui. Ils avaient sans doute puisé ces idées chez les Egyptiens, qui, pourvu qu'ils se fissent entendre, & qu'ils exprimassent, ce qu'ils pensaient de manière à le faire comprendre, s'embarrassaient fort peu si les moyens qu'ils employaient pour cela, étaient conformes ou non au cours ordinaire des choses. Les Grecs furent quelquefois plus scrupuleux sur l'article ; ils indiquaient souvent les choses par les noms qu'ils leur donnaient, comme nous l'avons vu jusqu'ici par l'étymologie même de ces noms. Celui d'Alcéé ou d'Alcide était de ce nombre, puisqu'il vient d'Αλκη *force*, *puissance*. Il fallait bien le supposer extrêmement fort & robuste, pour braver tous les dangers, vaincre tant de monstres, & venir à bout de tous les travaux qu'on lui attribue ; ce n'était pas assez de le désigner comme un particulier, on devait supposer qu'il avait apporté, en venant au monde, une force de corps & un courage plus qu'ordinaire. Il fallait le dire fils de parents capables de produire un si grand homme ; aussi le dit-on fils d'un Dieu, & si on ne lui donne pas une Déesse pour mère, mais une femme, le nom d'Alcmène indique assez que ce n'est pas une femme commune. Il signifie la force du génie, la solidité du jugement, la grandeur d'âme, tout ce qu'il faut enfin pour former un parfait Philosophe ; car Αλκη, signifie *force*, & Μενος, *âme*, *impétuosité*, *ardeur de l'esprit*, *force*, *courage*. Tel aussi doit être l'Artiste de la Médecine dorée, & tel le supposèrent ceux qui lui donnèrent le nom allégorique d'Alcée ou d'Hercule. Nous verrons, par l'explication de ce Héros, que les Anciens n'entendaient pas autre chose, pour l'ordinaire ; je dis pour l'ordinaire, car ils ont quelquefois mis sur le compte d'Hercule ou de l'Artiste les effets ou opérations du Mercure philosophique. Les Philosophes Hermétiques s'expriment souvent dans ce sens-là, & disent : mettez ceci, mettez cela, imbibez, semez, cohobez, broyez, &c. comme si l'Artiste le faisait en effet, quoique la nature elle-même le fasse en opérant dans le vase par le moyen du mercure, comme nous l'assure Synésius (De l'Art secret des Philosophes.) en ces termes : « Remarquez que dissoudre, calciner, teindre, blanchir, imbiber, rafraîchir, baigner, laver, coaguler, fixer, broyer, dessécher, mettre, ôter, sont une même chose, & que tous ces mots veulent dire seulement cuire la nature jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. » Et qu'est-ce qui fait tout cela ? C'est le Mercure Philosophique, ou l'eau mercurielle. Suivant ce conseil du

même Auteur : « Je vous dis, mon fils, de ne faire aucun compte des autres choses, parce qu'elles sont vaines ; mais seulement de cette eau, qui brûle, blanchit, dissout & congèle. C'est elle qui putréfie, & qui fait germer. » Ainsi l'Artiste & le Mercure travaillants de concert à la perfection de la Médecine dorée, ceux qui en traitent mettent indifféremment sur le compte de l'un & de l'autre coût ce qu'ils disent par similitude, par allégorie ou fabuleusement, des opérations par lesquelles la matière de cette médecine se travaille, se purifie & se perfectionne.

L'histoire d'Hercule a été fabriquée dans ce goût-là. C'est pour cette raison qu'on lui donne pour frère un certain Iphicle, qui n'avait pas son pareil pour la légèreté a la course, puisque Hésiode nous apprend qu'il marchait sur les eaux comme sur la terre, & sur des épis de blé sans les faire plier. Iphicle fut aussi un des principaux Héros qui accompagnèrent Jason, à la conquête de la Toison d'or. Tous ces traits de la vie d'Iphicle conviennent très bien au Mercure philosophique, ou à la partie volatile de la matière du grand œuvre.

Hercule naquit à Thèbes de Béotie. Cette Ville fut bâtie par Cadmus, & la raison pour laquelle nous avons vu dans le second Livre, qu'il l'avait bâtie, est la même qui a fait déterminer la naissance d'Hercule dans cette Ville.

Pour donner quelque vraisemblance à l'histoire d'Hercule, les Poètes ont feint que Junon avait conçu pour lui une haine mortelle, dès avant qu'il fut né, & que pour assouvir cette passion, elle avait usé d'un stratagème qu'Homère raconte de la manière suivante (Iliad. I.19, v. 95.). « Un jour Até, fille de Jupiter, trompa elle-même ce Dieu, lui qu'on dit être plus puissant que les Dieux & les hommes. Junon, quoiqu'elle ne soit qu'une femme, en fit autant le jour qu'Alcmène devait mettre au monde la force Herculéane dans la Ville de Thèbes. Jupiter avait dit à tous les Dieux, en se glorifiant : Ecoutez-moi tous, Dieux & Déesses ; je veux vous faire part d'un projet que j'ai eu tête. Aujourd'hui la Déesse qui préside aux accouchements, Illithie, mettra au monde un homme qui régnera sur tous ses voisins, & cet homme sera de mon sang. Junon, qui méditait de lui jouer un tour, lui dit : Vous nous en imposez, vous ne tiendrez pas ce que vous promettez ; jurez-nous donc que l'enfant qui naîtra aujourd'hui, issu de votre sang, régnera sur tous ses voisins. Jupiter qui ne soupçonnait point la supercherie de Junon, jura un grand serment, & il lui en mésarriva. Junon descendit promptement de l'Olympe, se transporta à Argos, ou elle savait que la femme de Sthénelus, fils de Persée, était grosse d'un garçon, & qu'elle était dans son septième mois. Elle la fit donc accoucher avant terme, & elle retarda l'accouchement d'Alcmène, en arrêtant Illithie. Junon vint ensuite dire à Jupiter, il vient de naître un homme de condition, savoir, Eurysthée, fils de Sthénelus, &

petit-fils de Persée qui était de votre sang ; il mérite par conséquent de régner à Argos. Jupiter fut très affligé de cette nouvelle ; la colère lui fit jurer par le plus grand serment, en prenant Até par sa belle chevelure, que puisqu'elle faisait du mal à tout le monde, elle ne retournerait jamais dans le Ciel étoilé. Aussitôt il la saisit, la fit pirouetter d'un tour de main, la précipita du Ciel, d'où elle fut se mêler dans les affaires des humains. »

Voilà la prétendue source du pouvoir qu'Eurysthée eut de commander à Hercule tous les travaux que ce Héros fit dans la suite. Junon le persécuta dès sa naissance ; car à peine fut-il né, qu'elle envoya deux gros serpents pour le dévorer. Iphicle en eut peur, & sa légèreté lui fut d'un grand secours pour éviter le danger : mais Hercule les saisit, & les mit en pièces. Eumolpe (Lib. de Mysteriis.) dit que Junon avait, à la vérité, pour Hercule une grande haine ; mais que Pallas la guérit si bien de cette passion, qu'elle la détermina même à nourrir Hercule de son propre lait ; ce qui le rendit immortel : qu'Hercule suçant avec trop de force & d'avidité la mamelle de Junon, le lait qu'il en tira de trop se répandit & forma la voie lactée. D'autres rapportent ce fait de Mercure, comme nous l'avons vu dans son chapitre.

A Icide en devenant grand, montrait les grandes dispositions qu'il avait pour tout ; sa force & son courage se manifestaient dans toutes sortes d'occasions. Ce fut pour faire fructifier ces admirables semences, qu'on prit de son éducation tous les soins possibles. Il apprit de Teutate, Pasteur Scythe, l'art de tirer de l'arc ; d'autres disent de Rhadamanthe, de Thestiade, d'Euryte. Lin, fils d'Apollon, l'instruisit dans les Lettres ; Eumolpe lui apprit la Musique; Harpalycus, la lutte & les autres arts qui y ont du rapport ; Amphitryon, l'art de monter a cheval ; Castor, la manière de, combattre en armes ; & Chiron enfin, le plus sage & le ; plus savant des hommes dans l'Astronomie & la Médecine, l'en instruisit, comme il avait fait Esculape & quelques autres.

Hercule eut donc huit Maîtres pour les arts & les sciences. Etait-ce trop pour un homme, pour la formation duquel Jupiter avait concouru de toutes ses forces pendant le temps de trois nuits & trois jours ? Il n'est pas surprenant qu'il soit devenu un grand homme ; il était fils d'un Dieu, il avait toutes les dispositions imaginables, & des Maîtres parfaits, chacun dans son espèce.

Quel merveilleux ! Est-il donc étonnant que des Païens, qui regardaient comme véritable l'existence de Jupiter, & son commerce avec les hommes, aient eu la même idée de réalité de l'existence & des faits d'Hercule qui passait pour un des fils de ce Dieu? Mais que de nos jours mêmes on veuille admettre & expliquer comme réel ce que la Fable nous rapporte de ses prétendus travaux ;

qu'on veuille nous persuader la vérité de l'histoire suivie (Mythol. de M. l'Abbé Banier. T. III. 1. 3. ch. 6.) que l'on fabrique sur sa naissance, son éducation, & tout le reste de sa vie, c'est mesurer la crédulité de ses Lecteurs sur la sienne propre. Car, s'il est vrai qu'il y ait eu plusieurs Hercules, mal-à-propos veut-on attribuer au seul Hercule Grec les actions de tous les autres ; en vain se met-on l'esprit à la torture pour en fabriquer une seule histoire. Il y a eu un Hercule égyptien, ou feint ou réel ; Hermès en fait mention dans ses Ouvrages. Cet Hercule fut établi Gouverneur de l'Egypte par Osiris, dans le temps même qu'il donna Mercure pour conseil à Isis, & qu'il fit Prométhée sous-Gouverneur, pendant le voyage que ce Roi fit dans les Indes. Pendant ce temps-là, Hercule eut affaire avec Anthée, & il se passa bien d'autres choses attribuées à Alcide. En admettant la réalité des deux, on ne peut aussi se dispenSer d'avouer qu'il s'est passé bien des siècles entre le temps où vivait l'Hercule Egyptien, & celui où vécut Alcide, puiSque l'Hercule d'Egypte est de l'antiquité la plus reculée, & que celui de la Grèce lui est fort postérieur. Comment ose-t-on donc en faire une histoire unique ? Je laisse aux Mythologues ces dissertations qui ne viennent pas directement à mon dessein. Hercule, ou Alcide, si l'on veut, n'est qu'un personnage introduit allégoriquement, tant dans les fictions Égyptiennes que les Fables Grecques, pour signifier l'Artiste ou le Philosophe Hermétique qui conduit les opérations du grand œuvre : les preuves que j'en donnerai ci-après en convaincront le plus incrédule.

Si nous faisons attention à la racine d'où Hercule sortit, nous trouvons que Jupiter, son père, est un des principaux de la Généalogie dorée, dont nous avons traité dans le troisième Livre. Le fils tient du père, é il doit lui ressembler en quelque chose. Tel est le père, tel est le fils, mais à divers égards. L'un est le principal agent interne, l'autre l'agent externe ou l'Artiste, ou plutôt ses propres opérations. Tous les Philosophes demandent dans l'Artiste un jugement solide, un esprit vif & pénétrant, un grand courage & une patience constance. Ce sont les qualités qu'on attribue à Alcide. La sagesse, la vigueur & la science sont de l'essence de Pallas ; elles sont requises dans le Philosophe, & voila pourquoi l'on a dit que cette Déesse avait fait la paix d'Hercule avec Junon : nous en avons parlé dans le chapitre de Jason ; nous en parlerons encore dans le Livre suivant au sujet d'Ulysse ; car ces trois Héros sont proprement le symbole de l'Artiste. Aurélius Augurelle (Chrysop. 1. 2.) en a pensé de même.

Je ne doute pas que bien des gens ne puissent pas se mettre en tête qu'il y ait un vrai rapport encre l'histoire de ces Héros & la Chimie. Ils se sont rendus célèbres par des faits d'armes & par des actions de grands nommer ; ils étaient des Princes, & la Fable ne fait aucune mention, de la Chimie à leur égard. Cet

art est même méprisé, & ne s'exerce guère que par des gens du commun ; ceux qui en font profession, ne sont presque recommandables que par quelque découvertes utiles à la société. La plupart des Chimistes sont des menteurs & des fourbes ; je parle des Souffleurs ou chercheurs de pierre Philosophale, qui, après avoir fait évaporer leurs biens en fumée, cherchent à s'en dédommager sur la crédulité d'autrui, & demandent de l'or pour faire de l'or. Je conviens de tout cela : mais il est ici question d'une Chimie plus noble, & que les Rois n'ont pas dédaigné d'exercer. Ce n'est pas celle qui apprend à distiller de l'eau rose, de l'esprit d'absinthe, à extraire les sels des plantes calcinées, en un mot à détruire les mixtes que la nature a formée ; mais celle qui se propose de suivre la nature pas à pas, d'imiter ses opérations, & de faire un remède qui puisse guérir toutes les infirmités de cette même nature dans les trois règnes qui la composent, & d'en conduire tous les individus au dernier degré de perfection dont ils sont capables. Il est même des perfections requises dans l'Artiste, que n'ont pas la plupart de ceux qui s'adonnent à cette science : car, suivant Geber (Summa perfect. cap. 4.), il n'est pas possible d'y réunir, si l'on n'a pas un corps sain & entier dans toutes ses parties, un corps robuste & vigoureux, un esprit cultivé, un génie pénétrant, & une connaissance des principes de la nature. *Je dis donc que l'Artiste ne pourra jamais faire notre Œuvre, s'il n'a ses organes entiers et sains : Par exemple, s'il est aveugle, ou s'il est estropié des mains et des pieds ; parce que devant être le Ministre de la Nature, il ne pourra pas s'en aider pour faire les travaux nécessaires, et sans lesquels l'Œuvre ne peut être parfaite. Il en sera de même, s'il a le Corps infirme ou malade, comme ceux qui ont la fièvre, ou qui sont ladres, à qui les membres tombent par pièces ; s'il est dans la décrépitude, et dans une extrême vieillesse : car il est certain qu'un Homme qui aura quelques-unes de ces imperfections ne pourra de lui-même, (et travaillant seul), faire l'Œuvre, ni la conduire à sa dernière perfection*. Geber n'est pas le seul qui parle dans ce goût-là ; Arnaud de Villeneuve (Rosar, 1. 2. c. 5.) s'exprime ainsi : « Trois choses sont requises dans l'Artiste ; savoir, un génie subtil & savant, un corps à qui il si ne manque rien pour pouvoir opérer, des richesses & des livres. » Raymond Lulle en dit autant (Theor. Test. c. 31.) : « Je vous dis, mon fils, que trois choses sont requises dans l'Artiste ; un jugement sain & un esprit subtil, quoique naturel, droit & sans travers, dégagé de tout embarras ; l'opération de la main, des richesses pour fournir aux dépenses, & des livres pour étudier. »

Ce n'est donc pas mal-à-propos que Jason & Hercule sont supposés avoir eu une si belle éducation, & que l'on feint un certain Chiron, le plus sage & le plus savant de son temps, comme Précepteur de l'un & de l'autre. Quant aux difficultés qui se rencontrent, & qui empêchent la plus grande partie de parvenir à la connaissance même de cette science, je renvoie le Lecteur aux

Traités qu'en ont fait Théobaldus de Hogelande, Pic de la Mirandole & Richard Anglois. Le Traité du premier a pour titre, *de difficultatibus Chemiae* ; celui du second, *de Auro*, & celui du troisième, *Correctio fatuorum*. On les trouve dans la *Bibliotheca Chemica*, *curiosa Mangeti*. Il est bon qu'un Hercule Chimique soit informé de toutes ces choses-là avant que d'entreprendre les travaux de l'Hercule de la Fable, que nous allons expliquer. C'est à lui que nous revenons.

Nous avons vu dans le troisième Livre & dans celui-ci, qu'Hercule appartient à la Généalogie dorée des Dieux, & dans le premier, qu'il était contemporain d'Osiris, qui rétablit Gouverneur de l'Egypte pendant son expédition des Indes, qu'il arrêta pendant son gouvernement l'inondation du Nil, & qu'il eut Busiris, Anthée, Prométhée & Mercure pour Collègues. On rapporte qu'il mit à mort les deux premiers à cause de leur tyrannie. On suppose par conséquent qu'Hercule vivait à peu près du temps de Saturne, de Jupiter, d'Osiris, & des autres Dieux. Il est même visible que les Grecs n'entendaient pas par l'Hercule Grec, un Hercule différent de celui d'Egypte, puisqu'ils le disaient disciple du Centaure Chiron, & que Chiron était fils de Saturne & de Phillyre. Si cet Hercule est le même que celui qui accompagna Jason dans son expédition de la Toison d'Or, il a du vivre bien longtemps, puisque, selon le calcul des Egyptiens, il se serait écoulé plusieurs milliers d'années entre le règne d'Osiris & la naissance même de Jason. On doit donc juger de la réalité de la chose par son absurdité palpable ; nous devons d'ailleurs juger d'Hercule par ses Collègues Mercure, Prométhée, & par les compagnons de Jason, dont nous avons déjà parlé. Les Maîtres qu'eut Hercule doivent aussi nous faire connaître quel fut le Disciple. Il apprit, dit-on, l'art de tirer les flèches, la Poésie, la Musique, la lutte, la manière de conduire les chariots & de monter à cheval, l'Astronomie & l'art de combattre en armes. Ses Maîtres furent Rhadamante, Lin Eumolpe, Harpalicus, Autolycus, Amphitryon, Castor & Chiron ; & toutes ces instructions le mirent en état de venir à bout de tous les travaux qu'on lui attribue. Ils furent tous une suite de la haine de Junon, qui par son stratagème avait soumis Hercule aux ordres d'Eurysthée.

CHAPITRE II.

Lion Néméen.

Il se premier ouvrage qu'Alcide entreprît, suc d'aller tuer un grand Lion qui faisait son séjour dans le forêt de Némée sur le Mont-Citheron. Tuer un Lion était le fait d'un homme ordinaire ; mais il était réservé à Hercule de tuer le Lion de Némée, car ce Lion était fort supérieur aux autres par la noblesse de sa race. Il était, disent quelques-uns, descendu du disque de la Lune (Anaxagoras.)

; d'autres, entre lesquels est Chrysermus (Lib. 2. Rerum Pelopono.), disent que Junon voulant nuire, inquiéter, susciter des embarras, des peines, &c. à Hercule, intéressa magiquement la Lune dans sa haine, que celle-ci remplit une corbeille de salive & d'écume, & que ce Lion en naquit. Iris le prit encre ses bras, & le porta sur le Mont-Ophelte, où il dévora le même jour le Pasteur Apesamptus, suivant le rapport de Démodocus (In Rebus Heracleae.). Ce Lion était invulnérable ; Hercule ayant à peine dix-huit ans, fut à sa rencontre lui décocha quantité de flèches, qui ne purent le percer. Il prit alors une massue armée de beaucoup de fer, avec laquelle il l'assomma ; il le mit ensuite en morceaux, sans autre secours que de ses mains, après l'avoir dépouillé de sa peau que ce Héros porta tant qu'il vécut.

Un fait tel que celui-là est bien l'action d'un jeune Héros, & aurait mérité d'être conservé à la postérité, s'il avait été conforme à l'histoire dans toutes ses circonstances : mais qui n'y verra pas de l'allégorie, ou un signe hiéroglyphique de quelque chose que l'Auteur de la Fable a voulu cacher, sera certainement bien crédule, ou peu clairvoyant, ou enfin bien entêté de son système historique ou moral. Toutes les circonstances de cette fable étaient embarrassantes pour M. l'Abbé Banier ; il les a toutes laissées de côté, & s'en est tenu au simple fait. Hercule donna la chasse à quelques lions de la forêt de Némée, entre lesquels il y en avait un fort grand, qu'il tua lui-même, dit cet Auteur, & en porta la peau. Pour rendre ce fait plus mémorable, on publia dans la suite que ce Lion avait mérité d'être mis au rang des Astres. Il n'y avait rien en effet de fort extraordinaire, & il fallait bien rendre cette action mémorable par quelque endroit : mais au moins fallait-il nous dire par où ce Lion avait mérité cet avantage. Si les circonstances de la naissance & de l'origine de ce Lion n'étaient pas suffisantes pour cela, Manilius Eginas & ceux qui onc suivi ses idées, auraient du en fournir d'autres raisons. Mais ces Auteurs voulaient nous donner ce fait comme réel, simple & historique, & avec ces circonstances il devient absolument fabuleux ou hiéroglyphique.

En effet, un Lion invulnérable, descendu de l'orbe de la Lune, ou né de sa salive, ne peut guère être suppoSé réel ; il faut donc qu'il soit allégorique, il l'est aussi. C'est un Lion purement chimique, presque invulnérable, & né de la salive de la Lune. On en sera convaincu par les textes suivants des Philosophes Hermétiques. Nous avons assez prouvé dans les Livres précédents, que le nom de Lion est un de ceux que les Adeptes donnent à leur matière ; mais pour ne pas obliger le Lecteur à se rappeler ce dont il ne se souvient peut-erre qu'en général, qu'il écoute Morien (Entretien du Roi Calid.). « Prenez la fumée blanche, le *Lion* vert, l'almagra rouge & l'immondice du mort ; & un plu après :

Le *Lion* vert est le verre, & l'almagra est le laiton. » L'Auteur du Rosaire dit : « Nous trouvons d'abord dans notre *Lion* vert, & notre véritable matière, & de quelle couleur elle est. Elle s'appelle aussi *adrop*, *azoth* ou *duenech vert*. Riplée (12 Portes.) : « Aucun corps impur n'entre dans la composition de notre oeuvre, que celui que les Philosophes appellent communément *Lion* vert. » L'Auteur du Conseil sur le Mariage du Soleil & de la Lune, nous apprend que ce Lion est de nature lunaire. De même, dit-il, que le Lion, le roi & le plus robuste des animaux, devient faible & débile par l'infirmité de sa chair, de même notre Lion s'affaiblit & devient infirme par sa nature & son tempérament *lunaire*. On voit par ces textes que le Lion est souvent pris par les Artistes pour le sujet ou la matière de l'Art : & comme le dernier Auteur dit que ce Lion est un Soleil inférieur qui a une nature lunaire, on voie aussi pourquoi la Fable le dit être descendu du disque de la Lune.

Il n'est pas moins surprenant que la Fable dise ce Lion né de la salive de la Lune ; mais il y avait des raisons pour cela, & les mêmes, selon routes les apparences, qui ont engagé les Philosophes à employer de semblables expressions pour le même sujet. Un Auteur Anonyme dit dans un Traité qui a pour titre, *Aurora corsurgens* (Cap. 12.) : « Quelques Philosophes ont fait consister tout le secret de l'art dans le sujet, ou la matière, & lui ont demie divers noms convenables à l'excellence de sa rature, comme on le voie dans la Tourbe, où quelques-uns prenant occasion du lieu, l'ont appelée gomme, *crachat de la Lune*. »

Cet Auteur nous fait observer que ce nom de crachat de la Lune a été donné à la matière des Philosophes à cause du lieu sans doute où elle se trouve ; il paraît par conséquent avoir égard au Lion engendré de l'écume dans le lien de la Lune : car le crachat & l'écume sont une même chose. On trouve cette dénomination de la matière en divers endroits de la Tourbe des Philosophes, appelée Code de vérité. A strate y dit : Celui qui désire parvenir à la vérité de la perfection de l'œuvre, doit prendre l'humeur de Soleil & le *crachat de la Lune*. Pythagore : Observez, vous tous qui composez cette assemblée, que le soufre, la chaux l'alun, le kuhul & *le crachat de la Lune* ne sont autres que l'eau de soufre & l'eau ardente. Anastrate : Je vous dis vrai ; rien n'est plus excellent que le sable rouge de la mer, & *le crachat de la Lune*, qui se conjoint avec la lumière du Soleil, & se congèle avec lui. Belus : Quelques-uns ont appelé notre eau, *crachat de la Lune* ; d'autres, cœur du Soleil. Ces textes font assez voir dans quel sens le Lion Néméen naquit du crachat de la Lune : on n'a qu'à combiner ensemble ce que les Philosophes entendent par Lion & par ce crachat. Il est dit aussi que les flèches d'Hercule ne purent blesser ce Lion, & qu'il fut obligé d'avoir recours à une massue ; parce que les parties volatiles représentées par les flèches, ne

suffisent pas pour tuer, ou faire tomber en putréfaction la matière fixe, & pour marquer qu'elle était cette massue, la Fable dit qu'Hercule, après en avoir fait usage, la consacra à Mercure ; parce que c'est le Mercure philosophique qui fait tout. Hercule après avoir tué ce Lion le dépouilla : aussi faut-il le faire dans l'œuvre, c'est-à-dire, qu'il faut purifier la matière, jusqu'à ce que ce qui était caché devienne manifeste : *Fac occultum manifestum*, disent les Philosophes, & Basile Valentin (12 Clefs.): « Il faut dépouiller l'animal d'Orient de sa peau de lion, lui couper ensuite les ailes qu'il prendra, & le précipiter dans le grand Océan salé, pour qu'il en ressorte plus beau qu'il n'était. » On dit aussi qu'à peine ce Lion fut né, qu'Iris le prit entre ses bras, & le porta sur le Mont-Ophelte ; parce que les couleurs de l'iris apparaissaient alors sur la matière, & que les parties volatilisées se réunissent à la partie qui se fixe en s'accumulant ; car Ophelte vient d'Οφελλειν, amasser, assembler, accumuler.

CHAPITRE III.

Filles de Thespius.

Le bruit de la défaite de ce Lion étant venu jusqu'aux oreilles du Roi de Béotie, il crut ne pouvoir mieux faire que de s'attacher Hercule par quelque endroit ; pour cet effet il lui livra cinquante filles vierges qu'il avait, dans l'espérance d'avoir par ce moyen une lignée de Héros, qui ressembleraient à leur père. Hercule accepta l'offre de Thespius, & eut assez de force pour jouir de toutes dans l'intervalle d'une seule nuit. Quelques-uns ont mis cette action au nombre d'un de ses plus rudes travaux, & l'ont compta pour le treizième en ces termes :

Tertius hinc decimus labor est durissimus, und
Quinquaginta simul stupravit nocte puellas,

Le fait est trop extraordinaire pour être vrai, & je ne crois pas qu'aucun Auteur veuille le justifier. Théophraste (Hist. Plant.) est peut-être le seul qui fasse mention d'un fait approchant : il raconte, à l'occasion d'une plante, qu'un Indien s'en étant servi, devint un Hercule, mais qu'il y succomba & mourut. Il y a donc apparence que cette histoire est une pure allégorie, & une allégorie qui ne peut avoir rapport qu'au grand œuvre, où les parties aqueuses volatiles sont prises pour des femelles vierges, & la partie fixe pour le mâle, comme nous l'avons vu cette fois jusqu'ici. C'est à cette occasion qu'Arnaud de Villeneuve (Rosar. 1. 2. c. 6.) dit : Lorsque la terre ou la partie fixe aura bu & réuni à elle cinquante parties de l'eau, vous la sublimerez à un feu plus fort. Raymond Lulle en parle dans le même sens dans son Codicille, chap. 53, paragraphe *Partus vero terrae*. Plusieurs autres Philosophes en parlent aussi, & toujours de

manière à faire entendre que la matière fixe est ce qu'ils appellent mâle, & la partie aqueuse volatile est celle qu'ils nomment femelle. Ce qui doit même confirmer dans cette idée, c'est que la fable ajoute que ces cinquante filles conçurent toutes, & que chacune mit au monde un enfant mâle ; parce que le résultat de la conception philosophique est la naissance de la pierre fixe appelée mâle, comme nous venons de le dire. On dit d'ailleurs qu'elles étaient fille de Thespius, & c'est avec raison ; parce que la matière commence à se volatiliser après la noirceur indiquée par la mort du L'ion Néméen. C'est le présage le plus heureux de la réussite de l'œuvre, suivant le dire de tous les Philosophes ; ce qui est très bien signifié par Thespius, qui a été fait de Θισπις, oracle, présage, prophétie. C'est aussi peut-être par cette raison que les Muses furent nommées *Thespiades* ; & ce sont sans doute les mêmes que les filles de Thespius, puisqu'elles ne signifient que la même chose, comme je l'ai dit dans l'article qui les regarde.

Hercule eut plusieurs enfants de Mégare, fille de Créon, Roi de Thèbes, il en eut aussi de quelques concubines. Mais toute cette propagation doit se rapporter a la même que celle des filles de Thespius ; c'est la même chose rapportée différemment, ou présentée sous divers aspects ; car il est dit qu'Hercule devin furieux, & fit périr, quelques-uns disent par le feu, tous les enfants qu'il avait eus. Nous avons dit en parlant des Bacchantes & d'Oreste, que cette fureur n'était que l'agitation de la matière, occasionnée par la fermentation, qui en volatilité les parties ; & les faire périr par le feu, n'est autre que les fixer au moyen du feu des Philosophes.

CHAPITRE IV.

Hydre de Lerne.

Après cette pénible expédition, Alcide se tenait auprès d'Eurysthée, & se soumit à ses ordres. Celui-ci l'envoya pour exterminer l'Hydre, ce monstre à sept têtes (selon l'opinion la plus commune) qui habitait les marais de Lerne, & qui avoir été nourri & élevé près de la fontaine Amymone. Quand on lui coupait une tête, il en naissait deux. Mais Jolaüs, fils d'Iphiclus, qui accompagnait Hercule, mettait le feu à la blessure aussitôt qu'Hercule avait coupé la tête, de peur que le sang qui en sortait sorti n'en formât de nouvelles. Apollodore ajoute ce fait, & Euripide dans sa Tragédie, intitulée, *Jon*, dit que la faux dont se servit Alcide pour couper les têtes de l'Hydre, était d'or.

En vain cherche-t-on à réaliser une fable aussi manifestement allégorique. Les marais de Lerne près d'Argos, infectés de plusieurs serpents, dont un était une

Hydre, & ces marais purgés de ces reptiles, desséchés & rendus fertiles par Hercule, suivant M. l'Abbé Banier (Mythol. Tom. III. pag. 274.), sont une fort mauvaise explication ; puisque outre que M. Fourmond, qui dans son voyage de la Morée, visita ce lieu, dit qu'il est encore tout marécageux & plein de roseaux, aucun Historien ne parle de cette multitude de serpents. Il suffisait de faire attention à la signification simple des noms ; ils portent avec eux l'explication de cette fable. Hydre vient d'Ψδωρ, qui signifie proprement eau, d'où l'on a fait υσξα & υδρος Hydre, serpent aquatique : ce serpent est le même que le serpent python ; & nous avons déjà prouvé plus d'une fois que les Philosophes ont donné le nom de serpent à leur eau mercurielle ; le serpent des Philosophes est donc un serpent aquatique, une Hydre. Il fut élevé près, ou dans la fontaine Amymone, parce que cette eau mercurielle est d'une force extrême, & qu'Αμυνων, veut dire brave, vaillant, fort, courageux. Il habitait le marais de Lerne ; car l'eau mercurielle est un vrai marais plein de boue ; le mot de Lerne indique clairement le vase où cette eau est renfermée, puisque λαρνα chez les Grecs signifie un vase, une urne de verre ou de pierre fondue, propre à tenir quelque liqueur. Haled (La Tourbe.) a employé l'allégorie du marais en ces termes : Ce qui naît de la tête métallique noire, est le principe universel de l'art : cuisez-la donc au feu, puis au fumier de cheval pendant 7, 14 ou 21 jours, elle deviendra un Dragon, qui mangera ses ailes. Mettez-le dans un vase bien scellé, au fond d'un four : lorsqu'il sera brûlé, prenez sa cervelle, & broyez-la avec du vinaigre ou de l'urine d'enfants. Qu'il vive ensuite dans le *marais*, & qu'il s'y putréfie. Hercule n'aurait jamais réussi à tuer ce serpent, c'est-à-dire, à fixer cette eau mercurielle, si Jolaüs, fils dIphiclus, ne lui avait aidé en appliquant le feu sur les blessures, parce que la mort ce cette eau mercurielle, est la fixation, qui se fait par le moyen du feu Philosophique, & par son union avec la partie fixée, appelée pierre ; car Jolaüs vient d'Ιος, seul, & de λαας, pierre, comme si l'on disait pierre unique : pourquoi le dit-on fils d'Iphiclus ? c'est qu'Iphiclus, par sa volatilité surprenante, est le vrai symbole du Mercure des Philosophes, dont cette pierre ou Jolaüs est formé. A chaque tête qu'Hercule coupait il en renaissait d'autres : la volatilisation de la matière se renouvelle sept fois, quelques-uns disent Jusqu'à neuf fois avant la parfaite fixation, ce qui indique le nombre des têtes de l'Hydre. Hercule les coupait avec une faux d'or, pouvait-elle être d'un autre métal, puisque la partie fixe, à laquelle se réunit la volatile, pour se fixer ensemble, est l'or philosophique ? Croirait-on que Lylio Giraldi ait imaginé que ce travail d'Hercule ne fût qu'un siège de forteresse, dont il ne put venir à bout qu'en y mettant le feu (De Hercule.) ? Ce ne seront point non plus les sept frères brigands & voleurs tués par Hercule, & retirés dans les marais de Lerne, suivant MM. Corcelli & Tzetzès (Mémoires Historiques de la Morée.) ;

enfin tant d'autres conjectures de divers Auteurs, enfantées par leur imagination.

CHAPITRE V.

Biche aux pieds d'Airain.

Eurysthée laissa pas Hercule tranquille : à peine eut-il tué l'Hydre, qu'il lui ordonna d'aller à la poursuite d'une biche, dont les pieds étaient d'airain, & qui, contre l'ordinaire de cet animal, avait des cornes, &, ce qui est plus surprenant, des cornes d'or. Loin de conclure, comme M, l'Abbé Banier, qu'on donnait des pieds d'airain à cette biche pour marquer figurativement sa vitesse, j'en aurais conclu qu'elle devait en être plus pesante: ces prétendues cornes d'or auraient bien dû aussi lui persuader l'allégorie de cette histoire, sur laquelle je ne m'étendrai pas ici, en ayant parlé assez au long dans le second Livre.

CHAPITRE VI.

Centaures vaincus.

Après qu'Hercule eut porté à Eurysthée la biche aux pieds d'airain, il fut combattre les Centaures, peuples nés du commerce d'Ixion avec la nuée que Jupiter lui avait fait présenter fous la forme & à la place de Junon. Ces monstres demi-hommes & demi-chevaux, faisaient de grands ravages ; mais Hercule les détruisit tous, après qu'ils l'eurent irrité lorsqu'il buvait un coup chez Pholus. J'ai expliqué ce qu'il fane entendre par les Centaures, lorsque j'ai parlé des Satyres, des Silènes & des Tigres qui accompagnaient Bacchus. Il me reste seulement à expliquer pourquoi la Fable dit qu'Hercule défit les Centaures, qui l'avaient irrité chez Pholus. C'est que les parties hétérogènes représentées par les Centaures, se séparent de la matière homogène dans le temps que les couleurs variées se manifestent sur la matière ; ce qui est exprimé par Pholus, de φολις, *bigarrure*, *peau de différentes couleurs*. Basile Valentin (Clefs, Clef 9.) nous l'exprime ainsi ; « De Saturne, c'est-à-dire de la matière en dissolution & en putréfaction, sortent beaucoup de couleurs, comme la noire, la grise, la jaune, la rouge & d'autres moyennes entre celles-ci : de même la matière des Philosophes, doit prendre & laisser beaucoup de couleurs avant quelle soit purifiée & quelle parvienne à la perfection désirée. » Quant au Centaure Chiron, qui apprit l'Astronomie à Hercule, il n'eut pas une même origine que les autres ; nous avons expliqué la sienne plus d'une fois. Mais on pourrait peut-être me demander de quelle utilité devait être l'Astronomie à Hercule ? Je réponds qu'il lui était indispensable de connaître un Ciel qu'il devait un jour

soutenir à la place d'Atlas ; mais ce Ciel était le Ciel philosophique, donc nous avons fait mention en parlant d'Atlas & de ses filles. Il fallait qu'Alcide connue les Planètes terrestres, donc il devait faire usage, & ces Planètes ne sont pas le plomb, l'étain, le fer, l'or, le mercure, le cuivre & l'argent, auxquels les Chimistes ont donné les noms de Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Mercure, Vénus & la Lune, mais aux métaux philosophiques ou couleurs qui surviennent à la matière pendant les opérations de l'œuvre.

CHAPITRE VII.

Le Sanglier d'Erymante.

Eurysthée donna une nouvelle occupation à Hercule. Un Sanglier furieux ravageait la forêt d'Erymante ; Eurysthée envoya Hercule, non pour le tuer, mais pour le lui amener, comme il avait fait de la- biche aux pieds d'airain. Ce Sanglier avait été envoyé par Diane, pour faire du dégât dans le champ de Phocide. La neige qui était tombée en abondance, obligea cet animal de se retirer dans un petit verger où Hercule l'ayant surpris, le lia, & le conduisit à Eurysthée. Le lieu de la naissance de ce Sanglier indiqué de quelle nature il était. Erymante était une montagne d'Arcadie, & c'était aussi tic Cyllene, montagne du même pays, qu'était venu Mercure ; il y avait une grande parenté entre eux, car le mercure philosophique & le Sanglier d'Erymante ne sont qu'une même chose. Le Sanglier avait été envoyé par Diane, & le mercure est appelé *lune* ; ce qui a fait dire à d'Espagnet : « Celui qui dirait que la lune des Philosophes, ou leur mercure, est le Mercure vulgaire, veut tromper, ou se trompe lui-même. » Le temps & la circonstance qui donnèrent occasion à Hercule de prendre le Sanglier, montrent précisément le temps pu le mercure philosophique n'agit presque plus ; c'est lorsque sa neige était tombée en abondance, c'est-à-dire quand la matière est parvenue au blanc. Il n'est pas dit qu'Hercule tua le Sanglier, mais seulement qu'il le lia, parce que le mercure n'est pas alors tout fixé, & qu'il agit encore, non en dissolvant ou ravageant : comme il faisait auparavant, mais en travaillant presque insensiblement à la perfection de la matière. C'est pourquoi la fable dit que ce Sanglier était fatigué, qu'il se laissa surprendre & lier, pour être conduit à Eurysthée, comme si l'on disait que lorsque l'Artiste à conduit les opérations de l'œuvre jusqu'à ce que la matière soit revenue blanche comme la neige, le mercure alors commence à devenir eau permanente & fixe ; ce qui est signifié par Eurysthée, qui dans son étymologie veut dire *bien affermi*, *fiable*, *fixe*. Car la raison qui a fait donner à Eurysthée le droit de commander à Hercule, c'est que tout l'objet de l'Artiste est de travailler pour parvenir à la fixité du mercure. Eurysthée commande à Hercule dans le sens que l'on dit communément que les affaires commandent

aux hommes, & une profession à celui qui l'exerce. Le soulier commande au Cordonnier, la montre à l'Horloger, les affaires à un Procureur, les lettres à un homme applique l'étude. On dit aussi que les dents de ce sanglier furent longtemps conservées dans le Temple d'Apollon, parce que ses parties actives de la matière du magistère philosophique y sont les principes de l'Apollon ou du soleil des Philosophes.

Eurysthée était la fixité même, il fallait bien qu'il fût fils de Sthenelus, qui veut dire la force de la chaleur du Soleil, de σζενιος, force, & de Ελη, *chaleur du soleil* ; parce que le Soleil ou l'or philosophique est âne minière de feu céleste suivant ces paroles de d'Espagnet (Can. 123.) : « Le Sage Artiste qui sera venu à bout de trouver cette minière de feu céleste doit la conserver bien précieusement. » Quant à sa force, Hermès lui-même (Table d'Emeraude.) nous apprend quelle elle est, en ces termes ; « Il monte de la terre au ciel, & redescend du ciel en terre ; il reçoit la puissance, la vertu & l'efficace des choses supérieures & inférieures. Par son moyen vous aurez la gloire de tout : c'est la force des forces, qui surmonte toutes forces. »

Mais pour qui suppose-t-on ce Sanglier sur une montagne ? Nous en avons dit plus d'une fois la raison ; nous l'appuierons encore par quelques textes des Philosophes. Calid (Cap. 10.) : « Allez mon fils, sur les montagnes des Indes, entrez dans leurs cavernes, & prenez-y les pierres honorées par les Philosophes. » Rosnus dit : « Notre *rebis* naît sur deux montagnes.» Rasis : « Regardez attentivement les hautes montagnes qui sont à droite & à gauche, montez-y, & vous y trouverez, notre pierre. » Morien dit la même chose, & Marie (Epist. ad Aros.) : « Prenez l'herbe blanche, claire, honorée, qui croît sur les petites montagnes. »

Telle est la raison pourquoi la Fable feint qu'Hercule a dompté, tué ou pris bien des bêtes féroces sur les montagnes. Le lion Néméen & le Sanglier d'Erymante sont de ce nombre. La matière, suivant Arnaud de Villeneuve (Testament.), se gonfle dans le vase, & se forme en montagne : le vase lui-même est souvent appelé de ce nom.

CHAPITRE VIII.

Hercule nettoie l'étable d'Augias.

Ne serait-on pas en droit de se mettre un peu de mauvaise humeur, quand on nous présente Hercule métamorphosé en Palefrenier, & qu'on nous le donne pour un grand homme, un Héros, parce qu'il a nettoie une étable ? Il entreprend, à la vérité, de faire lui seul en un jour, ce que cent autres réunis

n'auraient pu faire : mais un fait de cette nature, s'il eût été réel, méritait-il d'être consacré parmi les actions d'un Héros, & d'être conservé à la postérité ? Nettoyer une étable où trois mille bœufs avaient fait leur fumier depuis longtemps, n'était pas trop une action qui convînt au gendre du Roi Créon, à l'héritier naturel du Royaume de Mycènes ; mais la difficulté y donne un relief, auquel seul on doit faire attention.

Augias, Roi d'Elide, & fils du Soleil, avait une étable où trois mille bœufs se retiraient. Eurysthée qui ne pouvait laisser Hercule en repos, lui ordonna d'ôter tour le fumier de cette étable en un jour. Hercule obéit aux ordres d'Eurysthée. Il fut trouver Augias, & convint avec lui qu'il aurait la dixième partie des troupeaux de ce Roi, s'il exécutait en un jour cette entreprise : il en vint à bout, & Augias réfuta d'accomplir sa promesse. Ce fut pendant cet ouvrage, comme nous l'apprenons de Pausamas (In Eliac.), qu'Hercule, aidé par Minerve, fut obligé de se battre contre Pluton, qui voulait le punir de ce qu'il avoir emmené des Enfers le chien Cerbère, & qu'il blessa ce Dieu.

Ce nouvel embarras qu'il fallut surmonter, rend l'action d'Hercule encore plus mémorable. Avoir un Dieu à combattre & une étable à nettoyer en même temps, ce sont deux faits qui méritaient bien d'être alliés ensemble. Pluton qui, selon M. l'Abbé Banier (Mythol. Tom. I.), était Roi d'Espagne, quitte son Royaume & va se battre contre un Palefrenier, pour un chien enlevé : tant il est vrai qu'un Dieu Roi, & un Roi homme, ne diffère guère d'un autre homme. Pluton avait bien que faire de sortir de son Royaume, & de dépouiller sa majesté pour aller en Elide chercher un coup de pelle. Mais je me trompe : Pluton, suivant le rapport d'Homère, fut blessé d'un coup de flèche. Une telle blessure convient mieux à un Dieu. Le fait n'en sera pas pour cela plus vraisemblable : car il n'y a pas d'apparence que Pluton, fils de Saturne, ait vécu du temps de l'Hercule de Crète, quoiqu'on dise celui-ci son neveu. Saturne, Jupiter, Pluton étaient des Dieux d'Egypte ; il faudrait donc rapporter ce fait à l'Hercule Egyptien, qui vivait de leur temps : mais on ne dit pas que l'Hercule d'Egypte ait jamais été en Elide, non plus que Pluton Egyptien, & supposé que ce Pluton, appelé Dieu des Enfers par Homère, ait vécu avec Hercule, ce doit être nécessairement celui qui, suivant M. l'Abbé Banier, était R,oi d'Espagne, puisque cet Auteur lui donne la Royauté d'Espagne, fondé sur ce qu'il est appelé Dieu des Enfers. D'ailleurs la raison qui, selon Homère, engage Pluton à aller en Elide pour se venger d'Hercule, est l'enlèvement d'un chien chimérique, du chien Cerbère. M. l'Abbé Banier (Mythol. T. II. P. 438.), qui veut, d'une manière ou d'autre, faire revenir ce fait à l'histoire, dit que ce Cerbère était un gros serpent qui habitait l'autre de Ténare, & qu'Hercule l'emmena enchaîné à Eurysthée ; mais Hésiode

& Homère le disent positivement un chien à trois têtes, & le premier le dit même (Théog.) fils de Typhon & d'Echidna. J'aurais donc mieux aimé avouer de bonne foi que le tout était une allégorie, que de supposer comme vrai un fait qui n'a aucune apparence de réalité, puisque Eurysthée, Hercule, Typhon, Echidna & Cerbère, leur fils, n'ont pas plus existé que Pluton, Augias & ses bœufs, comme nous allons le voir.

Augias était, dit-on, fils du Soleil, parce que Αυγη, d'où l'on a fait Augias, signifie *éclata*, *splendeur*, & que l'éclat & la splendeur de la lumière sont un effet du Soleil. Augias était aussi Roi d'Elide, d'Ελη, *chaleur du Soleil*. Nous avons expliqué dans le chapitre précédent, ce qu'il fallait entendre par-là. Augias avait trois mille bœufs dans une étable, & Hercule s'engagea de la nettoyer dans un jour. Un ouvrage comme celui-là était trop bas & trop vile pour avoir été entrepris par un si grand Homme : car quel Héros est comparable à Hercule ? Et qu'y a-t-il de plus bas que de nettoyer une étable ? On dit cependant qu'Eurysthée imposa ce travail à Hercule, & avec la dure nécessité de faire lui seul en un jour ce que cent autres n'auraient peut-être pu exécuter, puisqu'il y avait tout le fumier que trois mille bœufs y avaient fait pendant longtemps. Ce travail impossible à un homme même de la force d'Hercule, indique bien que c'est une pure allégorie. L'expédient de M. l'Abbé Banier, pour expliquer ce fait, n'est pas heureux. Le Roi Augias, dit cet Auteur (Mythol. Tom. III. pag. 276.), avait une si grande quantité de troupeaux, que n'ayant pas assez d'étables pour les loger, il était obligé de les laisser aller au milieu de la campagne ; & ses terres se trouvèrent à la fin si chargées de fumier & d'ordures, qu'elles en devinrent entièrement infructueuses. Hercule avec le secours de ses Troupes, y fît passer le fleuve Alphée, & leur redonna leur ancienne fertilité. Est-il donc permis de changer la Fable à son gré, pour l'expliquer, & la faire venir à ses idées ?

Est-il dit dans Homère, dans Hésiode, ou quelque autre Ancien de cette espèce, qu'Hercule fut un Général d'armée ? Un champ est-il appelé une étable ? Quelqu'un a-t-il fait mention à ce sujet du passage du fleuve Alphée ? Quel Auteur a parlé d'une marche de Troupes Espagnoles, ayant leur Roi Pluton à leur tête, & qui aient été combattre Hercule dans cette opération ? C'est cependant ce qu'il faudrait dire, & ce qui aurait dû être dit, si le système & les explications que M. l'Abbé Banier donne à la fable de Pluton, étaient vraies. Concluons donc encore une fois, que ces bœufs, leur, fumier & leur étable ne sont ni un champ, ni une étable, ni un troupeau d'animaux réels ; que le Dieu des Enfers ne vint point réellement en Elide : voici donc au vrai ce qu'il faut en penser. Il est parlé des bœufs d'Apollon dans plus d'un endroit de la Fable ; ce

Dieu en a été dit le Pasteur, & l'on a vu dans le chapitre de Mercure, que ce Dieu ailé lui en enleva quelques-uns. Je croirais qu'Augias, fils du Soleil ou d'Apollon, en avait eu de semblables en héritage de patrimoine. Nous avons expliqué assez au long ce qu'il fallait entendre par ces bœufs, tant dans les chapitres d'Apollon & de Mercure, que dans celui d'Apis, il s'agira donc seulement ici du fumier de ces bœufs : quant à l'étable, on voit bien qu'elle n'est autre que le vase Hermétique.

Tous les Philosophes parlent de la matière du grand œuvre ou de la médecine dorée, comme d'une matière extrêmement vile, méprisée, & souvent mêlée avec le fumier, ils disent même qu'elle se trouve sur le fumier, parce quelle a beaucoup d'ordures & de superfluités, dont il faut la purger. Il n'est donc pas surprenant que ce travail ait été imposé par Eurysthée à Hercule, qui est l'Artiste. Les témoignages des Philosophes le prouveront mieux que le raisonnement, Morien dit (Entretien du Roi Calid.) : « Les Sages nos prédécesseurs disent, que si vous trouvez dans le *fumier* la matière que vous cherchez, vous devez l'y prendre ; & que si vous ne l'y trouvez pas, vous devez vous donner de garde de tirer de l'argent de votre poche pour l'acheter, parce que toute matière qui s'achète à grand prix, est fausse & inutile dans notre œuvre. » Avicenne (De Animâ, dict. I. c. 2.) ; « Nous trouvons dans les Livres qu'Aristote a écrits sur les pierres, qu'on en trouve deux dans le *fumier*, l'une de bonne odeur, l'autre de mauvaise, toutes deux méprisées, & de peu de valeur aux yeux des hommes ; si l'on savait leurs vertus & leurs propriétés, on en ferait un grand cas ; mais parce qu'on les ignore, on les méprise, on les laisse sur le *fumier* & dans des lieux puant ; mais celui qui saurait en faire l'union, trouverait le magistère. » Gratien, cité par Zachaire, dit comme Morien : « Si vous la trouvez dans le *fumier*, & qu'elle vous plaise, prenez-la. » L'Auteur du Rosaire cite Merculinus, qui dit : « Il y a une pierre cachée & ensevelie dans une fontaine. Elle est vile, méprisée, jetée sur le fumier, & couverte d'ordures. » Arnaud de Villeneuve (Novum lumen, c. I.) « Elle se vend à vil prix ; elle ne coûte même rien. » Bernard Trévisan (Philos. des Métaux.) : « Cette matière est devant les yeux de tout le monde & le monde ne la connaît pas, parce qu'elle est méprisée & foulée aux pieds. » Morien (Cap. 9.) : « Avant sa confection & sa parfaite préparation, elle a une odeur puante & fétide ; mais après qu'elle est préparée, elle en a une bonne.... Son odeur est mauvaise, & ressemble à celle des sépulcres. » Calid (Loc. cit.) : « Cette pierre est vile, noire, puante, & ne s'achète point. »

Mais pour prouver encore plus clairement sa raison que l'Auteur de la Fable a eue de la comparer au fumier, & d'en former son allégorie, écoutons ce que dit

Haimon (Epître sur les Pierres des Philosophes.) : « Cette pierre que vous désirez, est celle que l'on emploie dans la culture des terres, & qui sert à les rendre fertiles. »

En voilà bien assez pour donner à entendre ce que c'était que ce fumier des bœufs d'Augias, qu'Hercule devait enlever : mais pour rendre la chose plus palpable, nous ajouterons que ce fumier doit se prendre pour la matière en putréfaction ; ce qui convient très bien au fumier. La chose est d'ailleurs indiquée par Pluton, qui vient combattre contre Hercule, & qui y est blessé d'une flèche ; car, comme nous l'avons vu dans le chapitre de Pluton, l'Empire ténébreux de ce Dieu n'est autre chose que la couleur noire qui survient à la matière en putréfaction.

On dit qu'il se retira après avoir été blessé d'une flèche, parce que le noir disparaît à mesure que la matière se volatilise. Le travail de l'Artiste consiste donc à séparer le pur d'avec l'impur, à purifier la matière de ses parties hétérogènes, en la faisant passer par la putréfaction ; alors les ordures & le fumier infecteront le vase représenté par l'étable, & tout ce travail se fera en un seul jour : non que la matière ne demeure qu'un jour noire & putréfiée, car les trois mille bœufs avaient séjourné bien plus d'un jour dans l'étable d'Augias, mais parce que la dissolution étant parfaite & entière, il ne faut pas plus d'un jour pour que la matière commence à manifester le petit cercle blanc dont nous avons parlé dans l'article de l'enlèvement de Proserpine. Lorsque le blanc paraît, la putréfaction cesse ; il n'y a plus par conséquent de fumier.

Hercule était convenu avec Augias, que celui-ci lui donnerait en récompense la dixième partie de ses troupeaux ; parce que, suivant le Cosmopolite (Parabole.), il faut que la fortune soit bien, favorable à l'Artiste pour qu'il puisse en avoir plus de dix parties. *Erant quidem multi qui partim tentabant illuc aquam fontis per canales deducere, partim etiam ex variis rebus eliciebant ; sed frustraneus erat attentatus labor.... & si habebatur, inutilis tamen suit, & venenosa, nisi erradius solis vel lunae, quod pauci praestare posuerunt ; & qui in hoc perficiendo fortunant habuit propitiam, nunquam ultra, decem partes potuit attrahere*. Cette eau dont parle le Cosmopolite, devait s'extraire des rayons du Soleil, & heureux l'Artiste qui peut en avoir dix parties. Hercule demande aussi à Augias la dixième partie de ses troupeaux, ou des bœufs dont ce fils du Soleil avait hérité de son père. Pourquoi dit-on qu'Augias les refusa à Hercule, & qu'il les darda pour lui ? C'est qu'Augias, comme nous l'avons dit, signifie splendeur, lumière ; ce qui convient à la matière parvenue a la couleur blanche après la noire,,puisque la matière au blanc est appelée lumière, splendeur du Soleil ; nous avons cité plusieurs textes des Philosophes, qui le prouvent. Ainsi, lorsque la couleur

blanche, symbole de la netteté, paraît sur la matière, l'étable d'Augias est nettoyée ; Augias garde pour lui la dixième partie de ses troupeaux qu'il avait promise à Hercule, parce que l'opération se continue, & qu'il n'est pas encore temps que l'Artiste jouisse de ses travaux. Hercule piqué ravage tout le pays d'Augias ; c'est qu'en faisant l'Elixir, il se fait une nouvelle dissolution, une fermentation. Augias est lui-même attaqué par Hercule, qui le fait mourir; c'est la putréfaction qui succède à la fermentation. Hercule consacre les dépouilles d'Augias à la célébration des jeux Olympiques, parce que ces jeux furent institués en mémoire de cette dernière opération, qui fait la perfection de l'œuvre, ou médecine dorée.

Les moins clairvoyants n'ont qu'à ouvrir un peu les yeux, pour voir clairement le rapport immédiat qu'ont ensemble toutes les parties de la Fable. On doit juger de la solidité & de la vérité d'un système, par l'enchaînement de ses principes & de ses conséquences. Y a-t-il dans chaque Fable une seule circonstance qui ne s'accorde avec celles d'une autre ? Jusqu'ici toutes ont été bien d'accord ; il y a grande apparence que les suivantes le seront aussi.

CHAPITRE IX.

Il chasse les Oiseaux Stymphalides.

Hercule était propre à tout ; il avait tué un lion à coups de massue, pris une biche a la course, sabré les têtes de l'hydre de Lerne,, lié le sanglier d'Erymanthe nettoyé l'étable des bœufs du Roi Augias. Eurysthée n'est pas confient : après avoir éprouvé sa force & son courage, il veut aussi mettre son adresse à l'épreuve. Des oiseaux monstrueux habitaient le lac Stymphale, & désolaient l'Arcadie; il fallait ou les exterminer, ou les en chasser. Les flèches ne faisaient rien contre eux ; elles étaient non seulement inutiles, mais il ne fallait pas même en faire usage. De quelles armes dont se servir contre des oiseaux, & des oiseaux dont les ongles crochus étaient de fer ? Quelques Auteurs (Timagnette.) ont même dit que leur bec & leurs ailes étaient du même métal. Qu'auraient donc fait des flèches sur des oiseaux cuirassés ? Rien n'étonnait Hercule ; ce qu'il ne pouvait faire d'une façon, il l'entreprenait de l'autre. Les flèches n'avaient point eu de prise sur le lion de Némée ; il employa la massue. Mais qu'aurait servi la massue contre des oiseaux ? Ils ne se laissent pas approcher. Hercule est fertile en expédients. Il avait reçu en présent de Pallas une espèce de timbale d'airain, de l'invention & de l'ouvrage du Dieu Vulcain : c'était un instrument de cuivre que quelques-uns ont appelé *crotale* ; il était propre à faire un grand bruit. Hercule s'avise d'en faire usage, & à force de charivaris, il étonne tellement ces oiseaux, qu'ils prennent la fuite & vont se

retirer dans l'Ile d'Arétie, suivant Pisandre de Camire & Séleucus dans ses œuvres mêlées. Apollonius nous le confirme en ces termes :

Sed neque ut Arcadiam petiit vis Herculis areu. Ploidas inde lacu Volucres Stymphalidas ullâ, Pellere vi potuit : namque hoc ego lumine vidi, Ast idem ut manibus crotalum pulsavit in alté Existens specuUlâ prspectans, protinus illoe. Cum clamore procul linquentes littus ierunt. Argonaut. lib. 2.

M. l'Abbé Banier qui tire parti de tout, pour faire venir les Fables à son système, n'a pas laissé échapper l'idée que lui a fourni Mnaséas. Comme lui, notre Mythologue prend ces oiseaux pour des brigands & des voleurs qui ravageaient la campagne, & détroussaient les passants aux environs du lac Stymphale en Arcadie. Il enchérit même sur cette idée ; car il ajoute qu'Hercule sut les attirer hors du bois où ils se retiraient, en les épouvantant par le bruit de les timbales, & les extermina. Je ne vois pas cependant sur quoi on a pu fonder cette idée. Qu'on feigne que des voleurs aient des doigts, crochus, qu'on suppose même qu'ils soient cuirassés, il n'y a rien de surprenant ; mais qu'on les imagine ailés, ayant un bec de fer, invulnérables aux flèches, voltigeant toujours sur un lac, capables de s'étonner & de s'enfuir au seul bruit d'un instrument qu'ils connaissaient sans doute, & à la vue d'une homme seul, c'est ce qui ne vient pas dans l'esprit. D'ailleurs M. l'Abbé Banier a transporté une forêt dans cet endroit-là très gratuitement, puiSque la Fable n'en fait aucune mention. D'un autre côté, si l'on prend cette histoire à la lettre, si l'on veut en faire une application à la morale, je ne vois rien de si puérile : rappliquera-t on a la Physique ? je ne conçois pas comment. Car quel rapport aurait à tout cela un charivari de crotales & des oiseaux qui s'enfuient épouvantés par son bruit ? Mais si l'on veut l'expliquer de ce qui se passe dans les opérations de la Chimie Hermétique, tout y vient on ne peut mieux, parce que c'était en effet l'intention de l'Auteur. Pallas & Vulcain, qui se trouvent mêlés dans cette affaire, nous le prouvent bien clairement. M. l'Abbé Banier s'est aperçu que ce Dieu & cette Déesse auraient tout gâté, ou du moins devenaient inutiles, dans celte action expliquée suivant son système, & suivant sa louable coutume, il les en a exclus.

Il est peu d'allégorie fabuleuse qui mette si clairement devant les yeux du Philosophe Hermétique, le fondement de son art, & ce qui se passe dans certaines circonstances de ses opérations : c'est ce qu'on va voir par les témoignages de ces Philosophes, qui connaissaient très bien de quelle espèce était le crotale fabriqué par Vulcain, & quels étaient ces oiseaux du Lac Stymphale. Ce crotale d'airain n'est autre chose que le laton ou airain philosophique produit par le feu des Philosophes, & fait conséquemment par Vulcain. Cet airain fixe les parties volatiles en les chassant du haut du vase dans

le milieu du lac ou de l'eau mercurielle, où se trouve l'île appelée *Arétie*, ou de fermeté, d'Αρετη, *force*, *courage*, *fermeté*, ou, si l'on veut, d'Αρης, *fer*, à cause de la dureté du fer ; parce que les parties volatiles indiquées par ces oiseaux, vont se réunir aux parties fixes, ramassées en forme d'île au milieu du lac philosophique. La nature de ces oiseaux est signifiée par le nom de *Ploydes*, que leur a donné Apollonius déjà cité, car *Ploydes* veut dire, *qui nage sur l'eau*, de πλωω, *naviguer*, & de υδωρ, eau. C'est ce qui arrive aux parties volatiles, pendant qu'elles circulent au-dessus de l'eau mercurielle, avant que l'airain ou le crotale des Philosophes les aie fixées. Ecoutons sur cela l'Auteur anonyme du Conseil sur le mariage du Soleil & de la Lune, qui s'exprime de même que Constans (La Tourbe.), en ces termes : « Ne vous appliquer qu'à chercher deux argents vifs l'un fixe dans l'airain, & l'autre volatil dans le mercure. » Invidus (ibid.) dit aussi : « Ce Soufre, c'est-à-dire, l'argent-vif, à coutume de voltiger & de s'enfuir; il se sublime comme une vapeur. Il faut donc l'arrêter par le moyen d'un argent-vif de son genre, c'est-à-dire, qu'il faut arrêter sa fuite, & lui assurer une retraite dans notre airain. » Eximidius (ibid.) : « Je vous dis là vérité, il n'y a point de vraie teinture de fixité, que dans notre airain. » Senior dans son Traité parle ainsi : « Il y a deux oiseaux homogènes, ou de même nature, l'un mâle qui ne peut voler, parce que le feu n'a aucune prise sur lui ; l'autre est notre aigle, qui est la femelle, elle a des ailes : elle seule peut exalter l'autre, en le corrompant pour le fixer ensuite avec lui. » Raymond Lulle (Théor. Test. C. 57.). « C'est avec une eau de cette espèce (ou notre airain) que nous fixons les oiseaux qui volent dans l'air. La vertu de notre pierre fait tout cela. » Pourquoi les Philosophes disent-ils que leur airain a le pouvoir de fixer ? C'est qu'Archimius (Code de Vérité.) nous apprend que la Vénus philosophique est la messagère du Soleil, & lui fait avoir sa Seigneurie, que Mars lui présente ; c'est-à-dire, que la matière en commençant à se fixer, prend la couleur citrine safranée que les Philosophes appellent airain ; la couleur de rouille de fer succède, qu'ils nomment Mars, & enfin à celle-ci la couleur rouge de pourpre ou de pavot, qu'ils appellent leur or, leur Apollon, leur Soleil. L'Auteur de la Fable que nous expliquons a eu en vue cette succession de couleurs, & il y a toute apparence que son crotale d'airain n'est que la couleur safranée, & son Ile d'Arétie la couleur de rouille de fer, puisque. Suivant ce que nous avons dit, Arétie vient d'Αρης, *fer*.

C'est ainsi qu'Hercule on l'Artiste, aidé par Vulcain, & sous la conduite de Pallas peut donner la chasse avec le crotale aux oiseaux Ploydes qui voltigent sur le lac ou l'eau bourbeuse du tac Stymphalide, c'est-à-dire, sur l'eau, mercurielle & boueuse renfermée dans le vase, qui est de verre. Enfin le bec, les ongles & les ailes de ces prétendus oiseaux, étaient, dit-on, de fer, comme on dit

que les Harpies les avaient d'or ; ce qui indique expressément leur nature métallique. Il ne faut donc pas se mettre l'esprit à la torture pour trouver le sens naturel de ces Fables ; il suffit de les suivre pas à pas, & d'en combiner toutes les circonstances y au lieu de les supprimer.

CHAPITRE X.

Le Taureau furieux de l'Ile de Crète.

Plusieurs Auteurs ont confondu ce taureau avec le Minotaure ; Apollodore dit qu'il était le même que celui qui enleva Europe. Neptune, irrité envoya ce taureau, qui jetait du feu par les narines, pour ravager l'île de Crète. Eurysthée envoya Hercule pour délivrer cette Ile de ce taureau, & le lui amener. Hercule toujours prêt à obéir, particulièrement quand il s'agissait de quelque action dont le péril devait augmenter sa gloire, partit, à l'instant ; car il était infatigable. Suivant ces paroles qu'Ovide (Métam. 1. 9. Fab. 3.) lui fait dire : *Ego sum indefessus agendo*. Il arrive dans l'île ; il cherche l'animal, le combat, le saisit, le lie, & le conduit à Eurysthée. A propos de cette conduite, ou de ces monstres menés par Hercule à Eurysthée, il me vient une réflexion qui aurait sans doute fait perdre aux Mythologues l'envie d'expliquer historiquement ou moralement, ou suivant les principes de la Physique vulgaire, tous les travaux d'Hercule ; la voici. Eurysthée, ordonne à Hercule, non de tuer, d'exterminer, ou d'anéantir tous les monstres contre lesquels il l'envoie combattre, mais de les lui amener. Quel est le Prince dans le monde, dont on n'aurait pas envie de se moquer, *risum teneatis antici*, s'il donnait des ordres pareils ? Pourrait-on applaudir à un Roi qui enverrait purger les autres pays des monstres furieux qui y ravagent tout, pour en peupler le sien ? On le regarderait lui-même comme un monstre pire que ceux qu'il enverrait chercher. Telle est cependant l'idée que la Fable nous donne d'Eurysthée, & néanmoins pas un seul Auteur ne s'est avisé de décrier ce Roi de Mycènes à ce sujet. Sans doute qu'Eurysthée avait le don de les apprivoiser, ou, qu'il en décorait sa ménagerie : mais il eût fallu autant d'Hercules pour en avoir soin, & les *mettre à la raison* ; ce Prince n'en avait qu'un, qu'il occupait sans cesse ailleurs. Un taureau qui jette le feu par les narines, un lion furieux descendu de l'orbe de la Lune, un sanglier; envoyé par une Déesse, ne sont pas des animaux fort aisé à conduire. Je ne vois guère qu'Eurysthée eut pu remplacer Hercule, à moins qu'il ne se soit trouvé pour lors dans son Royaume quelqu'un aussi adroit & aussi intrépide que ceux (M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 277 & 278.) qui ne voient dans ce taureau flammivome » qu'un taureau d'une grande beauté ; Eurysthée en aurait eu grand besoin : car *le bon Eurysthée*, selon le même Auteur, *n'était pas trop brave, puisqu'à la vue du sanglier d'Erymanthe, il s'enfuit dans sa chambre, & se ferma, sous*

la clef. Voilà comment ce Mythologue explique l'endroit de la fable, qui dit qu'Eurysthée se cacha dans un tonneau d'airain. Il paraît que cet Auteur connaissait peu le courage d'Eurysthée ; il lui prête une peur qu'il n'avait point ; car sans doute s'il l'avait eue, il se serait bien gardé de donner de nouveaux ordres semblables à Hercule. Un taureau qui vomit du feu, n'est pas moins à craindre qu'un sanglier. Hercule le lui amena, & la Fable, ne dit pas qu'il s'enfuit à sa vue. Il n'avait garde : il était trop ferme & trop intrépide depuis qu'il s'était mis dans le tonneau d'airain ; le Lecteur en sera convaincu, s'il veut se rappeler tout ce que nous avons dit jusqu'ici de la nature de cet airain & de celle d'Eurysthée. Je le renvoie aussi, pour abréger, à ce que nous avons dit d'un semblable taureau dans le chapitre de la Toison d'Or. Il est bon seulement d'observer que ce taureau avait été envoyé par Neptune, & que ce prétendu Dieu, qu'on explique communément par la mer, doit s'entendre de la mer des Philosophes, ou de leur eau mercurielle, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois.

CHAPITRE XI.

Diomède mangé par ses chevaux.

Jusqu'ici Hercule n'avait montré que de la force, du courage & de l'adresse ; il faut qu'il s'arme ici d'un peu d'inhumanité. Eurysthée l'envoie en Thrace pour se saisir de Diomède, qui en était Roi, & lui en amener ses chevaux. Ce Roi plus inhumain que ses chevaux n'étaient féroces, les nourrissait de la chair des étrangers qui abordaient dans son pays. Hercule n'eut aucun respect pour le fils de Mars. Il se saisi de Diomède, le fit manger à ses propres chevaux, en tua après cela quelques-uns, & mena les autres à Eurysthée. Hercule aurait dû, ce me semble, avoir quelques égards pour le Dieu qu'il représentait. Son courage, sa force, son intrépidité & ses autres qualités guerrières le rendaient un second Mars ; mais Hercule ne tenait pas ces qualités de lui. D'ailleurs, Diomède était petit-fils de Junon, & cette Déesse avait persécuté Hercule. Ce Héros n'avait obligation qu'à Pallas, qui l'aidait de ses conseils ; à Vulcain, qui lui fournissait les armes qu'il employait ; & à Mercure, dont le fils lui avait donné des leçons : Mars ne lui tenait par aucun endroit ; aussi éleva-t-il un Autel a Pallas, qui l'avait commun avec Vulcain, & il consacra sa massue à Mercure. Ainsi par vengeance, ou plutôt pour obéir aux ordres d'Eurysthée, Hercule montra de l'inhumanité.

Erasme (In Adagio.), dont M. l'Abbé Banier a suivi l'idée, a fait de cette fable

une métamorphose. Les chevaux de Diomède sont devenus entre leurs mains, premièrement, des cavales, mais comme il n'y avait guère moins d'embarras pour expliquer historiquement cette fable, ces cavales ont pris une nature humaine. Diomède se voir tout-à-coup père ; ses cavales sont devenues ses filles, & l'on ne fait pas de difficulté découvrir d'infamie, ce père, fils d'un Dieu, en l'accusant d'avoir prostitué ses filles, qui s'engraissaient, dit notre Auteur, aux dépens des victimes étrangères que leur lubricité attirait à la Cour de Diomède. La férocité feinte des chevaux de Diomède, était sans doute la lubricité démesurée de ses filles. Cette qualité n'était-elle pas bien propre à engager Eurysthée d'en envier la possession ? Des filles prostituées devaient faire un grand ornement de sa Cour.

Diomède était fils de Mars ; il appartenait par conséquent à la Généalogie dorée des Dieux. Il avait des chevaux furieux ; Hercule se saisit de lui, & le leur fit manger. Les Philosophes ont donné à leur matière tous les noms imaginables, parce qu'elle est le principe de tout. Ils ont pu conséquemment lui donner le nom de cheval dans cette allégorie, puisque Rhasis (Epistola.) l'a aussi employé. La couverture du *cheval*, dit cet Auteur, est notre manteau blanc, & notre cheval est un lion fort & furieux, couvert de ce manteau. Ce cheval ou lion est notre matière ; dont le manteau est la couleur blanche qui lui survient. Voilà les chevaux féroces de Diomède & de Mars, c'est-à-dire de la pierre parvenue au rouge de pavot, parce que cette couleur suit immédiatement la couleur de rouille, appelée Mars par les Philosophes. Hercule ou l'Artiste saisit Diomède, & le fait manger à ses propres chevaux ; c'est l'opération de l'élixir, où il faut que la matière repasse par la putréfaction &' la dissolution ; alors Hercule tue une partie de ces chevaux, & mène l'autre à Eurysthée, parce qu'une partie de la matière volatile reste volatile, & l'autre est conduite à Eurysthée, c'est-à-dire est fixée. La férocité & l'ardeur de ces chevaux indiquent l'activité & la pénétration du mercure ; Diomède mangé par ces animaux, est la dissolution du corps fixe des Philosophes. La Fable dit qu'il fut dévoré par ses *propres* chevaux, parce que le dissolvant & le corps dissoluble sont de même nature, & naissent de la même racine. Car, comme le dit Philalèthe (Enarratio Methodica, cap. de Spiritu, dissolvente.), « aucune eau ne peut dissoudre les espèces métalliques, à moins qu'elle ne soit de même nature, & qu'elle ne soit susceptible de la même matière, & de la même forme. C'est pourquoi l'eau qui n'est point de même espèce que les corps qu'elle doit dissoudre, ne les dissout point d'une dissolution réelle & naturelle. Il faut donc que l'eau leur soit semblable, pour pouvoir les ouvrir, les dissoudre, les exalter & les multiplier. »

CHAPITRE XII.

Géryon tué par Hercule, qui emmené ses bœufs.

Euryqthée ne se contenta pas d'avoir en sa possession le plus beau taureau de l'île de Grèce, le taureau flammivome ; il était envieux de tout, & il s'adressait à Hercule pour satisfaire son envie. Géryon, homme monstrueux, puisqu'il avait trois têtes ou trois corps (fils de Chrysaor (Hésiode, Theogon.), & celui-ci né du sang de Méduse), avait un troupeau de bœufs de couleur de pourpre ; ce troupeau était gardé par un chien à deux têtes, par un dragon qui en avait sept, & par un Vacher nommé Erytion. Eurysthée voulut avoir ces bœufs, & commanda à Hercule d'aller les lui chercher. A la vue de tant de monstres, l'entreprise, eût paru difficile à tout autre qu'à Hercule ; mais il en avait bien vu d'autres, & d'ailleurs il fallait obéir. Il part donc, tue Géryon, les gardiens du troupeau, & conduit les bœufs à Eurysthée.

Presque tous les Auteurs qui ont entrepris l'explication de cette fable, varient dans leurs sentiments. Les uns supposant Hercule Général d'armée, disent qu'il défit un Prince qui régnait sur les trois îles, Majorque, Minorque, & Ebuses ; selon d'autres, c'était Tartese, Cadix & Eurithie : ou bien sur trois Princes alliés, regardés comme une même personne, à cause de leur union intime. Un autre trouvant trop de difficulté à supposer réel le voyage d'Hercule en Espagne, a mieux aimé dire que Géryon n'avait jamais régné dans ce Pays-là, mais en Epire, & que c'est là qu'Hercule le défit, & emmena ses bœufs. Que penser de tous ces différées sentiments ? qu'il n'y en a pas un seul de vrai. En vain pour les appuyer cite-on des anciens Auteurs ; leur témoignage prouve seulement qu'ils ont expliqués cette fable de la même façon, & que les Anciens n'en savaient pas plus là-dessus que nos Modernes. M. le Clerc, Bochart, &c. ont voulu l'affiner sur les idées des Anciens. M. l'Abbé Banier adopte tous les sentiments, dès qu'ils favorises son système ; & toues les explications de ces Auteurs doivent paraître, & sont réellement fausses, puisque non seulement elles ne donnent point d'éclaircissements probables sur cette fable, mais qu'en en supprimant la plupart des circonstances, ils l'habillent de manière à ne plus la reconnaître. Par exemple, il est dit dans la Fable que Géryon était un homme à trois corps, il n'y est fait aucune mention de troupes ni de combats, & il plaît à ces Auteurs de supposer la défaite de trois corps d'armée. Ce sentiment n'étant pas assez vraisemblable, un autre suppose trois Princes alliés, & soumis à Géryon; il n'a pas sans doute fait attention qu'il en mettait un de trop, car trois Princes & Géryon font quatre, il eût donc fallu dire, Géryon à quatre corps, & non pas à trois. Géryon étant Roi, avait sans doute des troupes à lui, qui jointes à celles des trois autres, faisaient quatre corps distingués, & alors la chose

reviendrait au même. Mais il n'est parlé dans la Fable que d'un troupeau de bœufs appartenant à Géryon ; & quand il serait fait mention de plusieurs, pourrait-on supposer qu'Hercule eut été combattre des troupeaux de bœufs, les prenant, comme un autre Dom Quichotte, pour une armée rangée en bataille ? Ces bœufs d'ailleurs étaient de couleur de pourpre, & gardés par un chien à deux têtes. Dans quel pays en vit-on de pareils ? Parce que les pâturages d'Eurythie ne sont pas propres à nourrir des bœufs, Bochart en conclut que Géryon n'était pas Roi d'Espagne, mais d'Epire. Je demande au Lecteur ce qu'il penserait du raisonnement suivant, fondé sur cette proposition-ci. Louis XV, Roi de France, avait un fort beau lion & une belle lionne ; il en a fait présent au Roi d'Angleterre. Le fait est faux : ou Louis XV, était Roi en Afrique ; car la France ne nourrir point de lions. Mais laissons la de telles absurdités, qui prouvent clairement que l'Auteur de cette fable avait une idée dans laquelle tous ces Mythologues ne voient goutte. La vérité arrache ici un aveu à M. l'Abbé Banier, dont il n'a pas apparemment senti toute la conséquence, à l'égard des explications qu'il donne des autres travaux d'Hercule : *Tout ce que les Grecs disent des voyages de leur Hercule en Espagne & à, Cadix, est fabuleux*, dit ce Savant Mythologue, tom. 3. page 278. Je prie le Lecteur de ne pas oublier cet aveu. Non, Géryon n'était pas Roi d'Espagne, il ne l'était pas plus d'Epire ; mais il l'était du pays charmant ou régnait Cérès, où fut enlevée Proserpine ; il l'était de Nysa, où fut élevé Bacchus : on peut en voir la description dans les chapitres qui traitent de ces Dieux. C'est là où régnait Géryon ; c'est dans ce beau pays que paissait son troupeau de bœufs, de couleur de pourpre, gardé par le chien Orthrus à deux têtes, & par un Dragon qui en avait sept. Géryon est l'élixir des Philosophes, parvenu à la couleur rouge de pavot, que les Philosophes appellent *Roi*, parce qu'il est leur or. Il avait trois corps, comme étant composé de trois principes, sel, soufre & mercure. D'ailleurs, ses trois corps qui ne sont qu'un homme, la couleur de ses bœufs, les gardiens de son troupeau, montrent bien que cette histoire prétendue est une pure allégorie. Le chien à deux têtes est de la même race que Cerbère, qui en avait trois ; le Dragon, qui en avait sept, était aussi fils de Typhon & d'Echidna, & l'on sait ce que l'on doit en penser. Mais pour qu'on ne nous accuse pas d'avancer tout cela *gratis*, voyons si les Philosophes nous fourniront quelques preuves par des allégories approchantes. Hermès dit : « J'ai vu trois têtes, c'est-à-dire trois esprits, nés d'un même père, car elles ne sont qu'un, elles ne composent qu'une même chose, étant de même genre & de même race ; l'une est dans le feu, l'autre dans l'air, la troisième dans l'eau, c'est le soufre, le sel & le mercure. » Hamuel sur Senior dit aussi : notre eau-de-vie est triple, quoiqu'elle ne fasse qu'un, dans lequel sont compris l'air, le feu & l'eau. Cette eau à une âme, que l'on appelle or, & eau divine. Leur père

a réuni ces trois têtes, parce qu'elles sont homogènes.

On a placé le royaume de Géryon en Espagne, par la même raison qu'on y a mis le Jardin des Hespérides. Un Philosophe anonyme (Cité par Maïer, dans son Arcana arcaniss. p. 233.) a parfaitement bien pris l'idée de l'Auteur de cette fable, lorsqu'il a dit : Par la grâce de Dieu, le père & le fils résident dans un même sujet, & règnent dans un royaume magnifique. Entre leurs deux têtes se montre celle d'un vieillard vénérable, très remarquable par son manteau de couleur rouge de sang. Mais enfin a-t-on jamais vu dans la nature des bœufs de couleur de pourpre, & des bœufs qui, selon la Fable, mangeaient ceux qui logeaient avec eux ? Des bœufs de cette espèce ne sont-ils pas précisément cette matière dissolvante des Philosophes, qui dissout ce qu'on met dans le vase avec elle ? Ne sont-ils pas de la même nature que les chevaux de Diomède ? Les parents de Géryon ne donnent-ils pas bien à entendre ce qu'on en doit penser ? Chrysaor son père, vient de Χρυσις, l'or, & sa mère Callirhoé signifie eau belle & coulante, de Καλως, beau, & de ρεω, je coule ; parce que la circonstance que l'Auteur de cette Fable a eu en vue, est celle de l'élixir au rouge, où le dissolvant ou eau mercurielle, est une eau coulante qui en est le principe & la mère, qui après avoir dissous l'or philosophique, ou Chrysaor, ils s'unissent ensemble, & de ce mariage naît Géryon. La couleur de soufre ou or des Philosophes, est celle des bœufs, & ces bœufs sont la même chose que le dissolvant qui mange ses hôtes.

Pour venir à bout d'enlever ces bœufs, Hercule fût obligé de tuer Géryon, le chien Orthrus, le Dragon, & Erythion qui en avait soin y c'est-à-dire, que pour parvenir à la fixation, signifiée, comme nous l'avons vu, par Eurysthée, il faut tuer ou faire putréfier ensemble les matières qui composent l'élixir. Le chien à deux têtes est le composé du corps dissoluble & du dissolvant ; le dragon à sept têtes sont les sept circulations ou sublimations qui se font avant que le composé devienne fixe. Erythion en est dit le Pasteur, parce qu'il vient ερυειν, garder, défendre.

Mais ce n'était pas assez d'avoir enlevé ces bœufs, il fallait les mener à Eurysthée. Hercule avait bien du chemin à faire, & devait s'attendre à mille obstacles qui s'opposaient à son dessein. Si Bochart avait un peu réfléchi sur le chemin que prit Hercule pour s'en retourner, il n'aurait pas traduit l'Espagne en Epire. Hercule conduisit d'abord ces bœufs d'une île de l'Océan, appelée Gardire, à Tartesse, comme si, l'on disait d'une île flottante à une terre ferme, puisque Gadire vient de γαια, terre, & de δευρω, venir & aller. On a vu la même chose de l'Ile de Délos. On dit cette Ile dans l'Océan ou la mer, parce que le mercure philosophique, où flotte l'Ile des Philosophes, se nomme aussi mer par

les Adeptes.

Libys & Alébion.

En chemin faisant, un certain Libys, frère d'Alébion, voulut empêcher Hercule de conduire ses bœufs, Hercule le tua, c'est-à-dire qu'il fixa la partie du composé philosophique qui se volatilisait. Cette volatilisation qui ne peut se faire sans agitation de la matière, est exprimée par ces deux noms de Libys & d'Alébion; car Libys vient de λειβω, distiller, ou λιβυς, vent qui fait pleuvoir ; il était frère d'Alébion, parce qu'il a été fait d'αλαομαι, errer, être vagabond, d'où l'on a fait αλη, erreur, & de βιος, vie, comme si l'on disait, qui mène une vie errante, aussi la Fable les dit fils de Neptune, c'est-à-dire de la mer des Philosophes.

Alcyonée, Géant.

En arrivant à l'Isthme de Corinthe, Hercule eut encore à combattre le Géant Alcyonée. Celui-ci s'était armé d'un caillou d'une grosseur extraordinaire, qu'il avait pris dans la mer Rouge ; il le jeta à Hercule, pour l'écraser, mais notre héros para le coup avec sa massue, & tua ensuite le Géant. Le nom seul d'Alcyonée, & l'endroit où il prit le caillou, expliquent ce que l'Auteur a voulu dire, car la pierre philosophale se forme de l'eau rouge mercurielle, que Flamel appelle (Explicat. des fig. hiérogl.) mer rouge, & Alcyonée vient d'Αλκη, *force*, s d'υω, *pleuvoir*, & de νεος, *terre nouvellement travaillée*, comme si l'on disait y terre forte, venue de l'eau, & nouvellement ensemencée. Hercule le tua, c'est-à-dire, ôta à cette terre sa volatilité ; il jeta ensuite le caillou dans la mer, parce que cette terre étant fixée, se précipite au fond de l'eau mercurielle.

Eryx, fils de Vénus & de Butha.

Un certain Eryx, fils de Vénus & de Butha, eut aussi envie des bœufs qu'Hercule conduisait ; mais Hercule le traira comme les autres, Se il faut l'expliquer de la même manière, puisque Eryx signifie retard, & qu'étant fils de Butha, qui vient de Βυθος, abîme, *fond de l'eau*, & de Vénus, il ne peut que signifier une matière née de l'eau philosophique. Sa mort prétendue n'est aussi que sa fixation.

Hercule, après toutes ces traverses, conduisit enfin son troupeau a Eurysthée, c'est-à-dire, qu'il vint a bout de la perfection de la médecine dorée, en mémoire de laquelle il éleva deux colonnes sur les confins de l'Ibérie, pour indiquer l'élixir au blanc, & l'élixir au rouge. L'une de ces colonnes se nommait Calpen, & l'autre Aliba, elles marquaient la fin de tes travaux, & son repos après tes

fatigues ; aussi Calpé signifie beau & glorieux repos, de καλος *beau*, *bon*, *glorieux* ; & de παυω *finir*, *cesser*. Aliba vient d'κλις ; *c'est assez* & de *affermir*, *fixer*, *consolider*, comme si l'on disait qu'après avoir fini l'œuvre, on en a assez pour avoir une tranquillité ferme & fiable.

Hercule eut bien d'autres obstacles à surmonter, tant en allant pour enlever les bœufs de Géryon, qu'en les conduisant à Eurysthée après les avoir pris. Nous en allons passer quelques-uns en revue, pour faire voir que les moindres circonstances de cette fable contribuent à affermir notre système.

Lorsque notre Héros partît de la Grèce pour son expédition, il se trouva un jour si fatigué du chaud & de l'ardeur du Soleil, qu'il s'en irrita contre cet astre, & banda son arc pour darder une flèche contre ce Dieu. Apollon fut étonné de sa témérité ; mais admirant en même temps le courage & la grandeur d'âme d'Hercule, il lui fit présent d'une grande coupe d'or. Pherécydes (Histor. Liv. 3.) dit qu'Hercule s'en servit en guise de gondole, pour traverser l'Océan ; qu'étant sur la mer, les flots faisaient tellement balancer cette gondole, qu'Hercule irrité tira une flèche contre l'Océan même, qui se mit en devoir de l'apaiser, & lui donna en effet satisfaction.

On voit bien que cette flèche tirée contre le Soleil, signifie la volatilisation de l'or philosophique, puisque les flèches d'Hercule, de Mercure, de Diane, sont toujours le symbole de la volatilité du dissolvant, ou eau mercurielle. Aussi le Soleil lui donna-t-il une coupe d'or, en récompense de sa grandeur d'âme ; c'est-à-dire à que le courage & la confiance de l'Artiste se trouvent récompensés par l'or des Philosophes, qui est la fin du magistère ; au moyen duquel l'Artiste passé l'Océan, pour parvenir au troupeau de Géryon ; il tire dans ce trajet une flèche contre l'Océan agité, & l'Océan s'apaise. C'est pour marquer que l'eau mercurielle s'agite des le commencement de l'opération de l'élixir, se volatilité, & qu'ensuite son agitation cesse peu à peu, lorsque la matière commence à devenir noire. Alors Hercule entre sur les terres de Géryon, & commencé à combattre pour enlever ses bœufs.

CHAPITRE XIII.

Hercule combat les Amazones, & enlève la, Ceinture de leur Reine Ménalippe.

Après avoir combattu des monstres, Hercule va exercer son courage & sa force contre des femmes. On s'imaginerait d'abord qu'Eurysthée n'ayant pu se défaire d'Hercule, en l'exposant à périr dans les dangers où il l'avait exposé, & dont il était toujours sorti avec gloire, voulut prendre un autre biais pour amollir sont courage. Il savait qu'Hercule n'était pas ennemi du beau sexe, &

qu'il ferait d'autant moins de difficultés d'obéir à ses ordres, que les femmes, contre lesquelles il l'envoyait, étaient en réputation de courage & de valeur. D'ailleurs, l'objet de son expédition n'était pas de nettoyer une étable, de courir un an entier après une biche, de faire manger un homme à ses propres chevaux, d'enlever on troupeau de bœufs, niais de se saisir de la ceinture d'une Reine, & d'une ceinture fort au-dessus des autres par sa valeur & sa beauté. Alcide partit sur un vaisseau, & s'associa Thésée pour l'accompagner dans cette expédition. En passant par la Bébrycie, Mygdon & Amycus son frère, voulurent s'opposer au passage de nos Héros, qui après les avoir fait mourir, ravalèrent tout le pays, & en firent présent à Licus, fils de Déiphile, qu'ils avaient amené avec eux.

Hercule étant enfin arrivé en présence des Amazones, les combattit, en tua une partie, mis les autres en fuite, prit Hippolyte, ou Antiope, prisonnière, qu'il donna a Thésée, & Mènalippe leur Reine donna la fameuse ceinture pour sa rançon, qu'Hercule porta à Eurysthée.

Bien des Auteurs, Strabon entre autres, ont pensé que les Amazones n'ont jamais existé, & que tout ce qu'on en publie se sont que de pures Fables. Une des preuves que M. l'Abbé Banier (Mythol. Tom. III. pag. 290.) apporte de leur existence, d'après les Auteurs qu'il cite pour ses garants, c'est qu'une de leurs Reines, nommée Penthesilée, avait porté du secours à Priam, & fut tuée par Achille. Si nous n'en avions pas de meilleures, nous pourrions souscrire au sentiment de Strabon, puisque Priam, Achille & Pehthesilée sont des personnages purement fabuleux, comme nous le verrons dans le Livre suivant. Quoi qu'il en soit, Hercule n'étant aussi qu'un Héros supposé, les Héroïnes qu'il vainquit doivent l'être. Cette histoire a par elle-même plus l'air d'une allégorie que d'un fait réel. Un Roi lèvera-t-il une armée pour s'emparer d'une ceinture, fut-elle d'or & de diamants ? Les noms seuls de Procella, Prothoé, Eribée, que l'on donne aux Amazones mises en fuite par Hercule, marquent ce qu'on a voulu signifier par elles. Les autres qu'il prit, sont dites compagnes de Phœbus & de Diane. Ce dernier trait suffirait seul pour déterminer l'allégorie à la Médecine dorée.

Il faut dont juger les Amazones comme des Muses, des Bacchantes, & des femmes guerrières qui accompagnèrent Osiris &e Bacchus dans leurs expéditions, les unes & les autres ne sont qu'un hiéroglyphe des parties volatiles de la matière du grand œuvre. Procella fut ainsi nommée de sa grande vitesse ; Prothoé, de son extrême agilité, de προ, *devant*, & de θσος, *vite*, *prompt* ; Eibée, d'ερις, *débat*, & de βεαω, où βση, combat, parce qu'il n'y a rien de plus preste & de plus agile que les parties volatiles, & que lorsqu'elles se mêlent au haut du vase, il semble qu'elles se combattent. Ce sont celles que la Fable dit

avoir été mises en fuite par Hercule. Celles qu'il prit, étaient Ménalippe leur Reine, Antiope ou Hippolyte, Celene. &c. On dit qu'il les prit, c'est-à-dire qu'il les fixa, & c'est pour cette raison que la Fable les dit compagnes de Phœbus & de Diane, parce que la madère des Philosophes parvenue a: la couleur Olancne, appelée Diane, & à la couleur rouge, nommée Phœbus, est fixe & ne s'enfuit plus, ce qui est exprimé par les noms de ces Amazones, puisque Antiope vient de αντι, qui marque *changement*, & οπος, *suc*, *humeur*, comme si l'on disait, qui n'est plus liquide, mais solide & congelé, parce qu'il faut que la matière, après s'erre dissoute, se congèle & se coagule, pour parvenir au blanc & à la fixation, suivant le précepte de tous les Philosophes, *solve & coagula*, & ce que dit Calid : (Entretien de Calid & de Morien.) « Lorsque j'ai vu l'eau se coaguler d'elle-même j'ai reconnu la vérité de la science, & de l'art hermétique. »

Ménalippe est appelée Reine des Amazones, & donne pour sa rançon la ceinture ornée de pierres précieuses, parce que Ménalippe est elle-même la Reine des Philosophes, & leur Diane, puisqu'elle à pris son nom de Μενε, Lune y & de λιπος, *graisse*, *embonpoint*, c'est-à-dire Lune dans son plein, ou la matière philosophique au blanc parfait. La ceinture qu'elle donne à Hercule pour sa rançon, est un cercle mêlé de blanc, de rouge, & d'autres couleurs, qui se manifestent autour de la matière blanche, dans le temps qu'elle commence à passer du blanc au rouge. Ce cercle est dans le goût de celui que nous avons expliqué en parlant du voile de Proserpine. Hercule porte cette ceinture à Eurysthée : c'est-à-dire, qu'il continue l'œuvre, & le conduit à sa perfection. Quant au présent qu'Hercule fit d'Antiope ou Hippolyte a Thésée, nous en ferons mention quand nous parlerons de ce ravisseur d'Ariadne.

CHAPITRE XIV.

Hésione, exposée à un monstre marin, & délivrée, par Hercule.

On ne convient pas du temps où Hercule fit cette expédition. Les uns prétendent que c'est en allant attaquer les Amazones, d'autres, après leur défaite, d'autres enfin disent qu'Hercule fut laissé dans la Troade par les Argonautes, lorsqu'il descendit pour chercher le jeune Hylas, qui s'y était égaré en allant puiser de l'eau.

Cette diversité de sentiment embarrasse beaucoup les Mythologues, qui ne sauraient en conséquence faire cadrer leurs époques, quand il s'agit d'expliquer la Fable historiquement. M, le Clerc regarde une partie de cette histoire comme réelle, l'autre comme allégorique, & dit en conséquence que le prétendu jeune Prince Hylas ne signifie que du bois, que ce qui a donné lieu, a la Fable, c'est

qu'Hercule descendit avec Télamon & ses autres compagnons, du vaisseau des Argonautes, & étant allé couper du bois sur le Mont Ida, ils y firent un vaisseau pour l'expédition de Troye. Le bruit, ajoute-t-il, que le bois faisait en tombant, & dont la forée retentissait, donna lieu à la Fable, qui dit qu'Hercule ne pouvant trouver le jeune Hylas, qu'il aimait tendrement, fit retentir tout le rivage du nom de ton favori, ce qui a fait dire a Virgile :

is adjungit Hytam nautae quo fonte relictum Clamassent, ut littus Hyla, Hyla omne sonaret. Eclog. VI.

Le Lecteur peut-il être satisfait d'une explication aussi mal concertée ? S'il est vrai que par le jeune & charmant Hylas, on ne doive entendre que du bois, je demande à M. le Clerc, quels charmes & quels attraits pouvoir avoir une planche, une solive, enfin un morceau de bois, pour gagner l'affection qu'Hercule avait conçue pour Hylas ? D'ailleurs y a-t-il apparence que les Argonautes se soient amusés à descendre à terre, pour fabriquer un vaisseau dont ils n'avaient que faire ? Car d'où pouvait être venue à Hercule & à Télamon l'idée de construire un vaisseau, pour aller saccager la ville de Troye ? Ou quel motif pouvait rengager à cette expédition ? La Fable n'en dit pas le moindre mot. Si l'on dit que les Argonautes laissèrent Hercule à terre avec Télamon, & que ces deux Héros voyant leurs compagnons continuer leur voyage sans eux, prirent le parti de fabriquer ce navire, le fait ne serait pas plus vraisemblable. Pour quelle raison, en effet, abandonner ainsi ces ceux Héros? Et supposé que cela soit arrivé, deux personnes, aidées même de quelques autres, si l'on veut, étaient-elles capables de construire un vaisseau ? Où auraient-ils trouvé les choses nécessaires pour l'équiper ? Etaient-ils assez de monde pour tenter une expédition ? Enfin, pour conclusion, conçoit-on que le bruit fait par un arbre coupé, qui tombe, ait pu faire dire a Virgile & aux Auteurs de cette fable, qu'Hercule aimait si tendrement Hylas, que ne pouvant le trouver, il faisait retentir tout le rivage du nom, de son favori ? La Fable n'est point du, tout conforme à cette explication : elle dit qu'Hylas était allé puiser de l'eau, & que soit qu'il eût été dévoré par quelque bête féroce, ou noyé dans quelque ruisseau, Hercule ne l'apercevant plus, le chercha inutilement. Si cet Hylas ne signifie que du bois, la Fable dit mal-à-propos qu'Hercule ne put le trouver, puisque M. le Clerc lui en fait trouver assez pour fabriquer un vaisseau. Qui croirons-nous donc, de l'Auteur de cette fable; ou de ton Scholiaste? Pour moi, je pense qu'il vaut mieux s'en rapporter au premier : le Lecteur jugera si j'ai raison. M. le Clerc n'avait pas tort de regarder l'histoire de cet Hylas comme une allégorie, mais au lieu d'expliquer amplement le mot Hylas par celui de *bois*, il aurait dû faire attention qu'il pouvait aussi signifier autre chose, puisque

υλη, d'où dérive, Hyla, & d'où il vient en effet, veut non seulement dire *bois*, *forêt*, mais encore *matière* dont on fait quelque chose : ce qui a déterminé un bon nombre de Philosophes à employer le terme *ylé* ou *hylé*, pour désigner en général la matière de la Médecine dorée, dont ils n'ont pas voulu dire le véritable nom. Je pourrais citer ici plusieurs textes de ces Philosophes, mais je les omets pour abréger. Si quelqu'un en doute, qu'il lise la Théorie du Testament de Raymond Lulle, la page 38 du Traité de Philalèthe, qui a pour titre ; *Vera Confectio lapidis phihsophici*, in-i12., édition de Londres, 1678.

C'est cette matière même des Adeptes, que l'Auteur de la fable a eu en vue sous le nom d'Hylas ; il avait raison de dire qu'Hercule l'aimait tendrement, puisque c'est en elle que les Philosophes mettent toute leur affection. Hylas était descendu pour puiser de l'eau, parce qu'on met la matière dans le vase, pour la faire dissoudre en eau. Hylas est dit jeune, parce que la matière que l'on descend dans le vase doit être fraîche & nouvelle ; car si elle était vieille, de naissance, ou de cueillette, elle ne vaudrait plus rien, suivant ce conseil d'Haimon (a) & de plusieurs autres : *non accipias eam nisi recentem*. Hylas se noya, ou fut dévoré par quelque bête féroce, & Hercule ne put le trouver ; car la matière auparavant solide, n'est plus telle lorsqu'elle est dissoute eh eau, sa forme disparaît, sa solidité s'évanouit, & l'Artiste ne l'apercevant plus dans l'état qu'elle avait ayant sa dissolution, peut bien dire allégoriquement qu'elle est noyée, ou que quelque bête féroce a dévoré Hylas, puisque, suivant ce que nous avons vu jusqu'ici, les Philosophes emploient communément l'allégorie de dragons, ou de bêtes féroces, qui dévorent les hommes, pour désigner la solution, ou de la matière par elle-même, ou de leur or par l'action de leur mercure. Il n'est pas non plus surprenant que l'Auteur de cette fable ait supposé qu'Hercule fit retentir le rivage du nom de son cher Hylas, qu'il ne voyait plus. On prendrait mal ces cris, si on les regardait comme des plaintes ; c'était des cris de joie, d'étonnement, tels que ceux que le Trévisan (Philosophie des Métaux, Parabole.) dit avoir fait lorsqu'il vit que son livre a feuillets d'or était dissous, & avait disparu dans la fontaine ; & tels que ceux du Cosmopolite (Parabola.), lorsqu'il vit le fruit de l'arbre solaire fondu, & disparu dans l'eau où Neptune l'avait mis.

Alcide alors partie pour Troye, & rencontra Hésione, fille de Laomédon, exposée pour être dévorée par un monstre marin, afin d'apaiser Neptune irrité contre son père, de ce que celui-ci ne l'avait point récompensé du service qu'il lui avait rendu en bâtissant les murs de Troye. Hercule s'offrir de la délivrer, moyennant un attelage de beaux chevaux, admirables pour leur vitesse, & si légers que suivant les Poètes, ils marchaient sur les eaux. Alcide exécuta son

entreprise ; mais Laomédon n'ayant pas tenu sa promesse, Hercule le tua, fit épouser Hésione a Télamon, & donna la couronne de Laomédon à Podarce son fils, à la prière de la Princesse, qui le racheta, & qui pour cela fut appelé Priam.

Pour avoir l'explication de cette fable, il suffit de la comparer avec celle d'Andromède, exposée aussi à, un monstre marin, & délivrée par Persée, aussi ont-elles le même objet. Neptune ravageait la Troade, parce qu'il était irrité contre Laomédon ; les Néréides, Déesses de la mer, ravageaient l'Ethiopie, parce qu'elles étaient irritées contre Cassiopée, mère d'Andromède. On consulte l'Oracle pour faire céder ces désolations ; même réponse pour l'un & l'autre cas : Cassiopée doit exposer sa fille à la merci d'un, monstre marin, envoyé par les Néréides, ce Laomédon doit exposer la sienne à un semblable monstre envoyé par Neptune. L'une & l'autre le sont en effet. Persée survient, & délivre Andromède ; Hercule se présente, & délivre Hésione. Persée tue ensuite Phinée, & épouse Andromède, Hercule tue Laomédon, &, donne à Télamon Hésione pour épouse.

Pourquoi deux fables aussi ressemblances n'ont-elles pas été expliquées de la même façon par nos Mythologues (M. l'Abbé Banier, Mythol. tom. III. pag. 292.) ? Selon eux, dans l'histoire d'Andromède, le monstre était un Corsaire, dont le vaisseau portait le nom de baleine ; dans la fable d'Hésione, ce monstre est la mer même. La première idée n'était pas mauvaise ; un vaisseau peut très-bien être nommé la baleine: mais la féconde n'est pas si heureuse, jamais on ne s'est avisé de donner à la mer un nom pareil. Palephate (Livre des choses incroyables.) ne se trouve pas en défaut à cet égard, il s'est mieux soutenu, mais a-t-il mieux réussi ? Pour lui, ces deux monstres sont des Corsaires. Dans la fable d'Andromède, le monstre corsaire fut tué par Persée, dans celle d'Hésione, M. l'Abbé Banier fournit à Hercule les matériaux nécessaires pour élever une digue contre les flots impétueux de la mer. Pour moi qui n'ai pas les talents de Palephate & de M. l'Abbé Banier, pour construire des vaisseaux, & pour élever des digues, je pense qu'il faut expliquée les mêmes faits de la même manière, & beaucoup plus simplement. La fable d'Hésione étant une fuite de celle d'Hylas, reprenons-la où nous l'avons laissée.

Nous avons dit que ce jeune Prince, dévoré ou noyé, est la matière philosophique en dissolution, ou dissolue en eau. Le temps de cette dissolution, & de la putréfaction qui la suit, est celui qui a fourni aux Philosophes la matière de toutes les allégories qu'ils ont faites sur les dragons & les monstres, sur les serpents, les bœufs & les chevaux qui dévorent les hommes. Chaque fable nous en a fourni jusqu'ici des exemples variés suivant l'idée de son Auteur. On a dû s'apercevoir qu'elles ne variaient point pour le fond, & qu'elles signifiaient

toutes une même chose. Si l'on voulait se donner la peine d'y réfléchir, & de rapprocher les circonstances différentes de chacune, on pourrait n'en faire presque qu'une histoire, où les circonstances seraient à peu près les mêmes, mais rapportées différemment. Un Auteur la dirait passée dans un endroit, & attribuerait le fait à une personne ; l'autre la rapporterait comme passée ailleurs, & faire par un autre. Il se trouverait que l'un aurait ait bien des circonstances que l'autre aurait omîtes : c'est ce que l'on peut remarquer dans la fable que nous expliquons. Il n'y est plus mention d'Hylas, on le laisse submergé, & l'Auteur transporte tout d'un coup Hercule à Troye, sans nous apprendre quel chemin il a pris pour y arriver, ni ce qu il a fait pendant ton voyage. Y est-il abordé par eau ? il y a beaucoup d'apparence, car le Lecteur remarquera, s'il lui plaît, qu'il n'est presque pas une fable où il ne soit parlé de mer, ou de rivière, ou de ruisseau, ou de fontaine, ou de lac. La chose ne pouvait être autrement, la mer ou l'eau mercurielle des Philosophes étant le théâtre de leurs opérations, & leur agent principal. C'est cette même eau, qui est le vrai Neptune, père d'une race si nombreuse ; c'est de lui d'où sortent tous ces monstres & ces dragons, ceux de la Toison d'or, du jardin des Hespérides, Méduse, les Gorgones, les Harpies. &c. Ce sont les parties volatiles, dissolvantes, auxquelles on a donné le nom de femmes qui dansent, chantent, enfantent tant de Héros, ces chevaux ailés, & ces bœufs furieux. Ce sont ces chevaux même si légers, qu'ils marchent sur les eaux, promis à Hercule par Laomédon, pour récompense, en cas qu'il vînt à bout de délivrer Hésione. Il y réussit heureusement, & Laomédon ne voulut pas tenir sa promesse. Ce manque de parole s'explique dans le sens & de la même manière que celui d'Augias envers le même Hercule, qui tua l'un & l'autre pour cette raison.

Enfin Hercule abandonne Hylas noyé, ou, comme le dit aussi la Fable, enlevé par les Nymphes, & va trouver le fils d'Ilus. Il fallait bien supposer Laomédon fils d'Ilus ; car Hylas étant noyé ou dissous en eau, cette eau mercurielle s'épaissît, se trouble & forme proprement Ilus ou Ιλυς, *un bourbier*, d'où naît peu à peu Laomédon, c'est-à-dire, la pierre des Philosophes, ou la pierre qui commande ou qui règne, de λαος, pierre, & Μεδω je *commande*, je *règne*.

Entre toutes les filles du sang royal, proposées pour être exposées au monstre marin, le sort choisit Hésione. Elle fut exposée en effet, & Hercule la délivra, c'est-à-dire, que dans la seconde opération, la matière étant en voie de dissolution, ou exposée à l'action du mercure philosophique, signifié par le monstre marin, cette matière se volatilisant monte au haut du vase, & semble par-là être enlevée aux dents meurtrières de ce monstre.

A cette délivrance, c'est-à-dire, à la voltaïsation de la matière succède le

mariage d'Hésione & de Télamon ; c'est proprement le mariage philosophique du fixe & du volatil, qui se réunissent en une seule matière, après lequel Hercule, à la prière d'Hésione, donne la couronne de Laomédon à Podarce, qui dans la suite fut nommé Priam, parce qu'il avait été racheté, c'est-à-dire, volatilisé du fond du vase où il était retenu. Podarce vient de Ποδος, pied, & de secourir, comme si l'on disait : *secourir un homme lié par les pieds*. Priam vient de Πριαμαι, *racheter*.

La couronne de Laomédon est la couronne dit Roi des Philosophes, donnée à son fils, c'est-à-dire, à l'élixir sortant de la putréfaction, où il était détenu comme esclave, & en prison; c'est pourquoi on l'a nommé Priam après qu'il en a été délivré.

CHAPITRE XV.

Anthée étouffé par Hercule.

De Phrygie, Alcide fut en Libye, & y trouva un Géant nommé Anthée, fils de Neptune & de la Terre : il était d'une grandeur prodigieuse, & d'une force extraordinaire ; il habitait les montagnes & les rochers, défiait tous les passants & la lutte, & les étouffait quand ils avaient le malheur de tomber entre ses mains. Hercule accepta le défi d'Anthée; ils se saisirent : Hercule le terrassa plus d'une fois par terre, & croyait l'avoir tué ; mais toutes les fois qu'Anthée touchait à la terre sa mère, ce Géant y trouvait de nouvelles forces, & recommençait le combat avec plus de vigueur. Hercule s'en aperçu ; & l'ayant soulevé, au lieu de le terrasser comme auparavant, il le soutint en l'air, & le serra si fort, qu'il l'étouffa.

Il n'y a point de rôle que M. l'Abbé Banier ne fasse jouer a Hercule. Dans la plupart des explications qu'il donne des travaux de ce Héros, il en fait tantôt un Général d'armée, tantôt un Amiral ; il en fait aujourd'hui un Marchand. « Comme il (Hercule) voulait établir une Colonie en Afrique, pour faciliter le commerce, dit l'Abbé Banier (Mythol. Tom. III pag. 281.), il en fut repoussé d'abord par un *autre Marchand* qui s'était établi dans la Libye, & qui était déjà puissant qu'il n'était pas possible de l'y forcer. » Hercule entre ses mains devient un Prothée. Il était Marchand, il reparaît sous sa forme de Héros. Les circonstances décident de ce qu'il doit devenir : « Car notre Héros, ajoute notre Auteur, l'attira adroitement sur mer, & lui ayant coupé les passages de la terre, où il allait se rafraîchir & reprendre des troupes, il le fit périr. De là est venue la fable d'Anthée, fameux Géant, fils de la terre, qu'il fallut, dit-on, étouffer en l'air, à cause qu'il reprenait de nouvelles forces toutes les fois qu'il était terrassé.

»

L'Auteur de cette fable n'a pas eu l'esprit dé trouver un nombre de beaux & bons chevaux pour le service d'Hercule à dans cette expédition, M. l'Abbé Banier en aurait fait des galères, comme il avait fait de ceux que Laomédon avait promis à Hercule. Elles n'auraient cependant pas été inutiles dans un combat naval : mais sans doute qu'Hercule avait un bon nombre de vaisseaux, du moins étaient-ils nécessaires à son dessein dans le système de M. l'Abbé Banier. Il n'en est pourtant fait aucune mention dans cette fable, ni même de rien qui puisse les signifier. Il y a dont grande apparence qu'Alcide n'en avait pas besoin. En effet, que lui auraient servi des vaisseaux, pour se mesurer corps a corps avec Anthée, pour le soulever en l'air, & l'étouffer a force de le ferrer? SI l'explication que donne ce savant Mythologue, est conforme à l'idée de l'inventeur de cette fable. Hercule ne savait pas son métier. Il ne pouvait faire une plus grande faute que d'obliger Anthée de se retirer au port, puisqu'il y trouvait de nouvelles forces pour rafraîchir ses troupes. Est-il à croire qu'un aussi grand Héros ait fait une aussi grande bévue, & cela par trois fois? Cela ne peut pas être, aussi la Fable n'en dit-elle rien : Elle suppose un combat de lutte, & non un combat naval, un combat d'Homme à homme y & non un combat de troupes : elle dit qu'Hercule terrassa trois fois Anthée, & non qu'Anthée se retira à terre, elle dit qu'Hercule l'éleva en l'air & l'y étouffa, & non qu'il l'attira sur mer, où il le fît périr. En un mot, quelque bien trouvée que soit l'explication de M. l'Abbé Banier, elle n'est point du tout conforme à l'idée que nous présente cette fable. Son objet est infiniment plus simple. Le nom seul d'Anthée peut confondre ce pénétrant Mythologue, puisqu'il signifie proprement *tué en l'air*, de Ανω, *sursum*, & de ιμμολερ, ou Θεω, *punir*, *faire périr*. Les Fables supposent souvent Alcide vainqueur à la lutte, nous en avons déjà parlé plus d'une fois, mais il est bon d'en dire ici la raison. La lutte est un combat de deux hommes qui se saisissent corps à corps, & chacun fait tout son possible pour terrasser son adversaire : pour en venir à bout, il faut communément faire perdre terre à son adversaire, parce que n'ayant alors aucun point d'appui, il en est plus facilement culbuté. On ne peut pas supposer que l'Auteur de cette fable ait voulu nous donner l'idée d'une vraie lutte entre Hercule & Anthée. Ce dernier, par sa grandeur & sa corpulence énorme, aurait écrasé Hercule par son seul poids. Hercule est supposé extrêmement fort & vigoureux, mais non de la taille d'Anthée, car, suivant même l'Echelle Chronologique de M, Henrion (Eloge de M. Henrion par M. de Boze, t.V. pag. 379, des Mém. de l'Acad. des Inscript.), il n'avait que dix pieds : Anthée au contraire, avec la force que la Fable lui suppose, avait, dit-on, soixante & quatre coudées de hauteur. Hercule ne pouvait embrasser que le pouce d'Anthée, tout au plus sa jambe. Comment

aurait-il dont pu non seulement élever de terre une masse si énorme, mais l'y soutenir & l'étouffer en l'air, lui qui ne devait pas aller jusqu'aux genoux d'Anthée ? Il faut dont avoir recours a l'allégorie, & celle-ci, nous explique tous les autres combats de lutte où Hercule a été vainqueur.

Anthée est certainement une personne feinte, qui n'a jamais existé que dans l'imagination du Poète, & quoique M. l'Abbé Banier, sur la caution de Plutarque (In Sertorio.), nous dise qu'on a trouvé ses ossements à Tingi sur le décroît de Gibraltar, son existence n'en est pas plus réelle, puisqu'il est dit fils de Neptune & de la Terre, & que tout le monde sait parfaitement bien qu'un tel père & une telle mère n'ont jamais existé sous forme humaine.

Mais l'Anthée dont il est ici question, est en effet fils de Neptune & de la Terre, c'est-à-dire, de l'eau & de la terre philosophiques, qui sont le père & la mère du magistère ou de la pierre des Philosophes. Cette pierre ou cet Anthée défie à la lutte tous les étrangers, & écrase contre les rochers qu'il habite tous ceux qui ont la hardiesse de se mesurer avec lui, parce que tout ce qui n'est point de sa nature, lui est étranger & n'a point de prise sur lui : elle est si fixe, que le feu même ne peut la volatiliser, tout ce qu'on peut mêler avec elle d'hétérogène, se perd, & se pulvérise sans effet. Le seul Hercule ou l'Artiste, à qui l'on attribue communément les effets du mercure philosophique, a prise sur elle ; & comme ce mercure est au moins aussi vigoureux que la pierre, quand il s'agit de faire l'élixir, que Philalèthe (Enarrat. Methodica.) appelle la préparation parfaite de la pierre, il faut qu'il se donne un combat de lutte entre eux, c'est-à-dire, que cette pierre si fixe doit être volatilisée & élevée du fond du vase ; plus elle y resterait, plus elle deviendrait fixe, & acquerrait par conséquent de nouvelles forces, tant qu'elle demeurerait avec la Terre, sa mère. Hercule ne viendrait jamais à bout de tuer Anthée, s'il ns lui faisait perdre terre, parce que la matière de l'élixir ne pourra jamais tomber en putréfaction, si elle n'est auparavant volatilisée en toutes ses parties, car il faut pour cela une dissolution parfaite : mais sitôt que la partie fixe & terrestre est volatilisée, Anthée n'a plus de force à recevoir de sa mère ; il faut qu'il succombe aux efforts d'Hercule. C'est à ce sujet que tous les Philosophes disent : *Volatilisez le fixe, & fixer ensuite le volatil*.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier n'ait pas fait attention que l'Anthée dont il est ici question, ne diffère en rien de celui qu'Osiris est supposé avoir établi Gouverneur d'une de ses Provinces, pendant le voyage qu'il fit dans les Indes. Il est dit de l'un & de l'autre, qu'Hercule les fit périr ; ce qui prouve très bien que la Fable Grecque du prétendu Anthée de Tingi, est tirée & imitée de la Fable de l'Anthée Egyptien, & que les deux Hercules ne sont aussi que la même personne ; ce qui est encore prouvé par l'histoire suivante.

CHAPITRE XVI.

Busiris tué. par Hercule.

Nous avons vu dans le premier Livre, qu'Osiris, avant de partir pour les Indes, donna le Gouvernement de la Phénicie & des côtes maritimes de ses Etats à Busiris, & celui do l'Ethiopie & de la Libye a Anthée. La Fable nous apprend que ce même Anthée fut étouffé par Hercule de la manière que nous venons de le voir ; elle nous dit aussi qu'après cela Busiris expira sous les coups de notre Héros, & que de la Libye, Alcide se transporta en Egypte pour cela. Je ne vois dont pas pourquoi sur un *on dit*, rapporté par Diodore de Sicile, M. l'Abbé Banier introduit sur la scène un autre Busiris, Roi d'Espagne, tué par Hercule, pour avoir voulu faire enlever par des Corsaires les filles d'Hesperus, frère d'Atlas, Prince de Mauritanie & d'Hespérie. La Fable ne fait aucune mention de cet enlèvement : & d'ailleurs M. l'Abbé Banier a eu bientôt oublié qu'il avait dit, cinq pages auparavant, sur la caution de Bochart, qu'Hercule n'a jamais été en Espagne, & qu'elle n'était pas connue de son temps. Comment peut-il dont se faire qu'Alcide ait tué un Roi qu'il n'a jamais vu, & dont le pays même lui était inconnu ? Comment accorder, outre cela, le règne d'Atlas & celui de Saturne, son frère ? Selon le même Diodore, l'Hercule Egyptien vivait à la vérité du temps d'Osiris, fils de Saturne, mais l'Hercule Grec lui était postérieur de bien des siècles. Si c'est dont à ce dernier qu'il faut attribuer ce qu'on dit d'Hercule par rapport à Atlas, il fallait ou que ce Prince de Mauritanie fût bien vieux, & ses nièces des beautés trop surannées, pour engager Butins d'en envier la possession.

En admettant dont pour un moment l'existence réelle de ce Busiris, il me paraîtrait plus vraisemblable de ne pas distinguer Anthée & Busiris tués par Alcide, de ceux que l'on dit l'avoir été par l'Hercule Egyptien ; mais il faudrait en même temps ne faire qu'un même homme d'Alcide & d'Hercule Egyptien , & cela n'accommoderait pas le système de M. l'Abbé Banier Ce n'est pas en cela seul qu'il n'est pas conforme à la Fable. Elle dit qu'Hercule se transporta en Egypte, & non en Espagne, pour punir Busiris de son inhumanité. Ce Busiris était, dit-on, fils de Neptune & de Lysianasse. Sa cruauté l'engageait à surprendre tous les étrangers qui abordaient dans son pays, & quand il s'en était saisi, il les immolait à Jupiter. Hercule voulant venger l'inhumanité d'un ennemi si redoutable, se rendit en Egypte. Busiris lui tendit des embûches ; mais Hercule les évita, surprit Busiris lui-même avec Amphidamas son fils, ministre de sa cruauté, & les sacrifia à Jupiter furie même autel où ils avaient coutume de sacrifier les autres.

Voila la Fable toute simple ; il n'y est point question d'Atlas, ni des Hespérides, ni des pommes d'or données en récompense à Hercule, pour avoir chassé des Corsaires & tué Busiris. C'est néanmoins de cette dernière manière que M. l'Abbé Banier l'habille. L'histoire du Jardin des Hespérides est tout-à-fait étrangère à celle de Busiris, au moins prise comme histoire, car d'ailleurs ce sont deux allégories de la même chose, l'une à la vérité plus circonstanciée que l'autre. Celle de Busiris ne regarde que le commencement de l'œuvre, jusqu'à ce que la couleur grise, appelée Jupiter, parole ; au lieu que celle des Hespérides renferme allégoriquement l'œuvre jusqu'à la fin, comme on peut le voir dans le Livre second, où j'ai expliqué dans un chapitre particulier, tout ce qui regarde l'histoire de l'enlèvement des pommes d'or du jardin gardé par les filles d'Atlas ou d'Hesperus.

Busiris était fils de Neptune, par conséquent frère d'Anthée, c'est à-dire, sorti ou né de l'eau. On a dit, par cette raison, qu'Osiris l'avait constitué Gouverneur des côtes maritimes de ses Etats. Quant à sa cruauté, il faut l'expliquer de la même manière & dans le même sens que celle de Diomède, d'Anthée, & la férocité des bêtes dont nous avons parlé. La différence que la Fable y mec, est que Diomède faisait manger a tes chevaux les étrangers qui tombaient entre ses mains, & Busiris les sacrifiait à Jupiter. Le fond est le même, puisque les effets & les suites de cette prétendue cruauté sont toujours la mort de ces étrangers, c'est-à-dire, la putréfaction ou la dissolution de la matière, on dit que Busiris les immolait à Jupiter, parce que la couleur grise, appelé Jupiter pat les Philosophes, suit immédiatement la couleur noire qui se manifeste pendant la putréfaction. Hercule fit subir le même sort à Busiris & à son fils, c'est que l'eau mercurielle ou dissolvant philosophique, signifié par ce fils & ce petit-fils de Neptune, se putréfient aussi avec la matière qu'ils dissolvent, & passent ensemble de la, couleur noire à la couleur grise. Une preuve bien convaincante que mon explication est conforme à l'intention de l'Auteur de cette fable, c'est qu'il dit Busiris fils de Lysianasse, ou de la dissolution, de λυσις, & ανα ; car c'est des mêmes mots qu'on a composé celui d'*analyse*, qui signifie la même chose. Nous avons déjà parlé de Busiris dans le premier Livre ; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage. Isocrate l'a beaucoup loué, & Virgile dit qu'il ne mérite pas de lierre.

.... *Quis aut Eurysthea durum, Aut illaudati nescit Busiridis aras ?* Georg. 1. 3;

Strabon (Georg. 1. 17.) dit qu'il ne fut ni Roi, ni tyran.

CHAPITRE XVII.

Prométhée délivré.

Hercule était un grand coureur ; de la Grèce il va eu Libye, de Libye en Egypte, d'Egypte aux Monts Caucase ou Hyperborées, & de là dans les autres lieux fort éloignés que nous verrons ci-après. S'il était en effet Général d'armée, suivant l'idée que veut nous en donner M. l'Abbé Banier, il dut faire périr bien des troupes dans des marches aussi longues & aussi difficiles, & quel pays si peuplé eut pu y fournir ? Eurysthée, aux ordres duquel il obéissait, était Roi de Mycènes, mais tous les habitants, même réunis, de ce petit royaume n'auraient pu composer un corps d'armée assez nombreux pour imprimer la terreur aux trois Princes Espagnols aux ordres de Géryon (Je parle ici conformément à la note que M. l'Abbé Banier a mis lui-même dans son tome III. P 396. où il averti le Lecteur, que les Etats de ces Rois de la Grèce se bornaient souvent à une Ville & à quelques Villages des environs.). Supposons même que, conduits par un Général aussi expérimenté que l'était Alcide, ils furent invincibles, à peu près comme la petite armée d'Alexandre le Grand; il n'était pas possible qu'il n'en périsse beaucoup, soit par la fatigue des marches, soit par les différents combats qu'ils eurent à soutenir. Son armée ainsi affaiblie, & sans recrues (car où les aurait-il prises ? Mycènes était trop éloignée de la Mauritanie, pour en attendre d'Eurysthée), serait venue à rien. En attendant que M. l'Abbé Banier, ou ceux qui adoptent ses idées, aient trouvé des expédients pour nous dire comment Hercule se tirait de cet embarras & de tant d'autres qui naissaient sous ses pas, qu'il ferait trop long d'examiner ici, & qui d'ailleurs ne font rien à mon système. Je trouve Hercule au Mont Caucase, & je vais voir ce qu'il y fait, sans m'embarrasser comment il y est venu.

Hercule était ami de Prométhée depuis bien des siècles, puisqu'ils vivaient ensemble du temps d'Osiris. Hercule avait la Surintendance générale de toute l'Egypte, & Prométhée en gouvernait seulement une partie. Le Nil vint a déborder, & désola cette partie. Prométhée en fut si pénétré de douleur, qu'il se serait tué par désespoir, si Hercule ne lui avoir prêté la main, & n'avoir trouvé le moyen d'arrêter ce débordement par des digues qu'il éleva. Mais si Prométhée survécut a cette douleur, ce ne fut que pour traîner la vie la plus douloureuse & la plus affreuse qui fût jamais. Prométhée vola le feu du Ciel, & le porta sur la terre, pour en faire-part aux hommes. Jupiter résolut de s'en venger, & envoya Mercure se saisir de Prométhée, avec ordre de l'attacher sur le Mont Caucase, où un Aigle, fille de Typhon & d'Echidna, devait lui dévorer éternellement le foie ; car il en renaissait autant chaque nuit, selon Hésiode, que l'Aigle lui en avait dévoré pendant le Jour. Ce même Auteur ne fixe point la

durée du supplice de Prométhée ; mais d'autres Anciens le bornent à trente mille ans. Pourquoi M. l'Abbé Banier n'adopte-t-il pas ce dernier sentiment ? Il aurait pu lui servir à déterminer quelques époques historiques, & peut-être le temps de la délivrance de Prométhée serait tombé précisément à celui où il suppose que vivait Alcide. Mais non ; il fait observer (Mythol. Tom. II. pag. 121.) *que cette aventure ne doit pas être mise sur le compte d'Hercule de Thèbes, mais du Phénicien ; puisque, dit le même Auteur, Prométhée vivait plusieurs siècles avant Amphitryon*. Le même Hésiode ne dit point non plus que Jupiter emprunta le ministère de Mercure, mais qu'il attacha lui-même cet infortuné.

Hercule, quoique fils de Jupiter, ne put voir sans pitié son ami dans un tourment si affreux, & aux risques mêmes d'encourir la disgrâce de ce Dieu redoutable, il se mit en devoir de délivrer Prométhée. Il se transporta au Mont Caucase, il tua l'aigle, & le déchaîna.

L'amitié ne fut pas sans doute le seul motif qui détermina Hercule : Prométhée lui avait rendu un service signalé, lorsque Hercule fut le consulter avant d'entreprendre l'expédition du Jardin des Hespérides. Hercule suivit ses conseils, & s'en trouva bien. Il y a donc apparence qu'il n'avait pas oublié ce bienfait, & que la reconnaissance eut beaucoup de part dans la démarche qu'il fit pour le délivrer : mais enfin, quelque motif qu'il pût avoir, il y réussit.

La parenté de Prométhée indique assez ce qu'il était. Il avait eu pour père Japet, fils du Ciel, & frère de Saturne ; sa mère se nommait Clymene, fille de l'Océan. Je n'entreprendrai point de discuter les différents sentiments des Mythologues au sujet de sa généalogie ; ces discussions n'entrent point dans le plan que je me suis proposé. Je m'en tiens toujours a ce qu'en disent Hésiode, Homère & les plus Anciens, J'ai expliqué plus d'une fois ce que ces anciens Auteurs des Fables ont entendu par Saturne ; on fait par conséquent ce qu'il faut entendre par Japet son frère, qui, selon les apparences, vient d'Ιαιτω, *dissoudre*, *ramollir*, *verser*, & de πεταω, *ouvrir*, *développer* ; parce que dans la putréfaction, où la matière est parvenue au noir, appelée Saturne par les Philosophes, la matière s'ouvre, se développe & se dissout ; c'est pour cela que Clymene, fille de l'Océan, est appelée sa femme, parce que les parties volatiles s'élèvent de l'Océan ou mer philosophique, & sont une des principales causes efficientes de la dissolution. Ces parties volatiles ou l'eau mercurielle sont la mère de Prométhée, qui est le soufre philosophique, on la pierre des Philosophes.

On dit qu'Osiris lui donna le Gouvernement de l'Egypte, sous la dépendance d'Hercule, parce que l'Artiste, signifié par Hercule, gouverne & conduit les opérations de l'œuvre. Un débordement désola toute la partie de l'Egypte où

commandait Prométhée ; c'est la pierre des Philosophes parfaite, qui se trouve submergée dans le fond du vase. Hercule fut le consulter en allant enlever les pommes d'or du Jardin des Hespérides, parce qu'avant de parvenir à la fin de l'œuvre, ou à l'élixir parfait, qui sont ces pommes d'or, il faut nécessairement faire & se servir de la pierre du magistère, signifiée par Prométhée. Le feu du Ciel, qu'il enlève, est cette pierre tout ignée, une vraie minière du feu céleste, suivant ces paroles de d'Espagnet Can. 122.) ; « Ce soufre philosophique est une terre très subtile, extrêmement chaude & sèche, dans le ventre de laquelle le feu de nature, abondamment multiplié, se trouve caché.... On l'appelle, à cause de cela, *père & semence masculine*. ... Que le sage Artiste qui a été assez heureux pour avoir en sa possession cette minière *du feu céleste*, ait soin de la conserver avec beaucoup de soins. » Il avait dit dans le Canon 121. « Il y a deux opérations dans l'œuvre, celle par laquelle on fait le soufre ou la pierre, & celle qui fait l'élixir ou la perfection de l'œuvre. » Ce qui doit s'entendre, quand on ne veut pas le multiplier. Par la première, on obtient Prométhée & le feu céleste qu'il a volé par l'aide de Minerve, & par la seconde, l'Artiste enlève les pommes d'or du Jardin des Hespérides, de la manière que nous l'avons expliqué dans le chapitre que nous en avons fait exprès.

Jupiter, pour punir Prométhée de son vol, le condamna à être attaché sur le Mont Caucase, & l'y fit enchaîner par Mercure, ou l'y attacha lui-même ; car l'un & l'autre est fort indifférent, puisque c'est le mercure philosophique qui forme Prométhée, & l'attache à cette montagne de gloire, ou, si l'on veut, Jupiter ; parce que la pierre commence à se fixer & à devenir pierre immédiatement après que la couleur grise, appelée Jupiter, se montre. Le temps du supplice de Prométhée n'était pas déterminé, l'Artiste en effet peut s'en tenir au soufre philosophique, s'il ne veut pas faire l'élixir, ou enlever la Toison d'or & les pommes du Jardin' des Hespérides ; mais s'il le veut, il faut qu'il entreprenne de délivrer Prométhée ; alors il doit tuer l'aigle qui lui dévore le foie. Cet aigle est l'eau mercurielle volatile ; & comment la tuer ? à coups de flèches. Nous verrons dans le Livre suivant desquelles nature étaient ces flèches d'Hercule. On dit que cet aigle lui dévorait le foie sans cesse, & qu'il en renaissait autant qu'il en dévorait, parce que si l'on ne fait point l'élixir, la pierre une fois fixée resterait éternellement au fond du vase au milieu du mercure, sans en être dissoute, quoique ce mercure soit d'une activité, & l'on peut dire d'une voracité si extrême, que les Philosophes ont pris pour son hiéroglyphe, & lui ont donné le noms de dragon, loup, chien & autres bêtes voraces. Cette idée est aussi venue de l'équivoque des deux mots grecs Αετος, qui veut dire *aigle*, & Αντος, *insatiable*. On a supposé que Prométhée avait été attaché sur un rocher du Mont Caucase, parce que le rocher indique la pierre philosophique, & le nom de

Caucase se qualité, & l'estime qu'on doit en faire ; puisque Caucase vient de Καυχαμμομ, *se glorifier*, *se réjouir*, comme si l'on disait qu'il fut attaché sur le mont de gloire & de plaisir. Ç'est par la même raison que les Philosophes lui ont donné le nom de *pierre honorée*, *pierre glorifiée*, &c. Voyez sur cela Raymond Lulle, *Testamentum Attiquissimum*, avec son *Codicillum*. On trouvera sans doute extraordinaire qu'à l'occasion de Prométhée, j'appelle le Mont Caucase un mont de plaisir ; mais on n'en sera pas surpris, si l'on fait attention que le Caucase philosophique est une vraie source de joie & de plaisir pour l'Artiste, qui y est parvenu. Toute cette allégorie de Prométhée n'a rien que de triste, d'effrayant & de révoltant, mais les Philosophes en font souvent de telles. Tous les travaux d'Hercule ne nous représentent que des monstres & des fureurs : lui-même semble ne s'être acquis sa réputation du plus grand des Héros, que par des traits de barbarie & d'inhumanité. Les histoires de Diomède & de Busiris en sont des preuves non équivoques. Mais si on les prend pour des allégories, toute cette férocité s'évanouit ; elles ne présentent alors que des choses fort simples, & qui n'ont été enveloppées dans des nuages si obscurs, que pour les cacher au commun du peuple, &, comme le disent les Philosophes, pour en éloigner ceux qui en font indignes, & qui feraient servir la connaissance qu'ils en auraient, & la chose même, s'ils la possédant, à assouvir toutes leurs passions déréglées. Cette histoire de Prométhée n'a rien qui semble y conduire ; mais si l'on fait attention que l'aigle était fille de Typhon & d'Echidna, on verra bientôt ce qu'elle signifie. C'est d'elle que Basile Valentin dit (12 Clefs.) : « Un oiseau léger méridional arrache le cœur de la poitrine de la bête féroce & ignée de l'Orient. »

CHAPITRE XVIII.

Combat d'Hercule avec Achéloüs.

La Fable nous présente Achéloüs sous plusieurs points de vue différents : premièrement, comme un Roi d'Etolie, selon Alcéus, fils de l'Océan & de la Terre ; & comme un fleuve, qui décharge les eaux dans la mer, près des Iles Echinades. Les uns le disent fils eu Soleil & de la Terre, les autres de Thétis & de la Terre. Quoi qu'il en toit, Achéloüs avait demandé Déjanire en mariage, & Hercule voulait aussi l'avoir. La dispute s'échauffa entre eux ; & Achéloüs crut ne pouvait mieux faire, pour se défendre contre la vigueur & la force d'Hercule, que de prendre la forme de taureau, & fondre sur lui avec impétuosité. Il le fit en effet. Hercule, loin d'en être intimidé, le saisit par les cornes, & les lui arracha. Achéloüs céda, mais comme il voulait ravoir ses cornes, il les redemanda à Hercule, & Achéloüs lui donna la corne Amalthée.

Les Anciens comparaient assez communément les fleuves, les rivières, la mer, & même toutes forces d'amas d'eaux, aux taureaux, soit à cause de leur impétuosité, soit à cause do bruit que font les eaux, quand elles s'écoulent avec rapidité, parce que ce bruit a quelques rapports avec les mugissements d'un taureau. C'est de là sans doute que M. l'Abbé Banier a expliqué la fable d'Achéloüs par une digue qu'il suppose avoir été mise par Hercule pour arrêter l'impétuosité d'un fleuve de ce nom. Il explique aussi l'enlèvement des cornes d'Achéloüs changé en taureau, comme si l'on eût détourné un bras du fleuve. Ces explications ne seraient pas mauvaises pour expliquer toute autre fable ; mais elles ne peuvent convenir à celle-ci, où beaucoup d'autres circonstances retient par ce moyen sans être expliquées, & ne peuvent en effet l'être suivant son système. Elle ne dit pas qu'Achéloüs ne se changea qu'en taureau ; il avait pris auparavant celle de dragon, & reprit ensuite celle d'homme, suivant Sophocle (In Trachiniis.) :

Ovide en parlant de Prothée dit d'Achéloüs (Métam. 1. 8.). qu'il est tantôt un jeune lion, tantôt un sanglier, puis un serpent, un taureau, une pierre, un arbre, enfin fleuve de feu. Il faut dont juger d'Achéloüs comme dé Prothée ? l'un & l'autre avaient le pouvoir de changer de formes, quand ils le voulaient. Il y a eu à la vérité un fleuve Achéloüs, mais je ne sais pas où M. l'Abbé Banier à pris que quelques Bergères firent naufragé dans une des inondations de ce fleuve, & que cela fit dire qu'elles avaient été changées en ces Iles qu'on nomme Echinades. Il est aisé de se tirer d'embarras, quand on inventé des faits pour servir de fondement à feu explications. Il faut avoir de la bonne foi, & rapporter les choses telles qu'elles sont. Il y aurait plus de gloire à avouer son embarras, qu'a se tirer d'affaire par des faits supposés.

Cette fable est des plus simples à expliquer, pour celui qui se ressouviendra de la maniera toute naturelle dont j'ai expliqué les précédentes. Achéloüs était un fleuve, par conséquent de l'eau. Quelques-uns l'ont dit Roi d'Etolie, mais, ce titre ne change point de nature, qui à cause de sa propriété volatile & dissolvante, l'a fait appeler aigle par les Philosophes. Il veut avoir Déjanire, fille d' Œnée, Roi du même pays, elle lui était promise, & même fiancée. Voilà deux Rois d'Etolie en même temps, & de bon accord ensemble, puisque l'un promet sa fille en mariage à l'aune. Comment accorder cela pour l'histoire ? Dans mon système, il n'y a point de difficulté. Achéloüs est l'eau mercurielle simple du commencement de l'œuvre, Œnée est l'eau mercurielle de la seconde opération, c'est ce qui lui fait donner le nom d'Œnée, d'οιωος, vin. C'est celle-là même que Raymond Lulle appelle vin dans presque tous ses Ouvrages, & Riplée a suivi son exemple dans plus d'un endroit. Achéloüs veut avoir la fille en mariage, &

il l'a fiancée, parce que dans l'opération de l'élixir, on unie la fille d'Œnée avec l'eau mercurielle. Hercule se présente, & veut la lui enlever, c'est l'Artiste qui veut avoir le résultat de l'œuvre. On suppose en conséquence un combat entre le mercure & l'Artiste. Achéloüs voyant qu'il ne peut résister à Hercule, se change en serpent ; mais Hercule ayant vaincu l'hydre de Lerne, qui ne différait en rien, pour le fond, d'Achéloüs en serpent, en vint bientôt à bout, & avec les mêmes armes. Achéloüs se changea pour lors en taureau, & en taureau furieux comme celui de Crète ; Hercule le combattit, & lui arracha les cornes, c'est-à-dire, ce qui lui servait de défense. Quelle est la défense du mercure philosophique ? C'est sa volatilité, on la lui arrache en le fixant. C'est aussi ce qu'Ovide a voulu désigner, quand il a dit qu'Hercule ayant arraché les cornes d'Achéloüs, il le terrassa :

Admissumque trahens sequitur, depressaque dura Cornua figit humo, meque alta sternit arena. Métam. 1. 9. Fab. I.

Achéloüs ne put soutenir la honte d'avoir été vaincu, il se précipita dans l'eau, pour s'y cacher, & les Naïades remplirent sa corne de toutes sortes de fleurs & de fruits, de manière qu'elle devint une corne d'abondance, j'ai déjà dit plus d'une fois que la matière étant fixée, se précipite au fond du vase. On fait ce que signifient les Naïades, &, personne n'ignore que l'élixir parfait ou la pierre philosophale est la vraie corne d'Amalthée, ou la source de -tous les biens.

CHAPITRE XIX.

Le Centaure Nessus percé d'une flèche par Hercule.

Hercule ayant vaincu Achéloüs, n'eut plus de compétiteurs. Il emmenait Déjanire avec lui, lorsqu'il fut arrêté dans son chemin par les eaux débordées & impétueuses, d'un fleuve. Ne sachant comment le traverser, il eut recours au Centaure Nessus, qui savait les gués., & le pria de passer Déjanire de l'autre côté. Nessus y consentit, prit Déjanire sur son dos, & la porta à l'autre rive ; mais en traversant la rivière, la beauté de Déjanire fit impression sur Nessus, au point de l'engager à vouloir lui faire violence, dès qu'il eut abordé le rivage. Déjanire se mit à crier, Hercule l'entendit, & se doutant du dessein de Nessus, il lui décocha une flèche empoisonnée du venin de l'hydre de Lerne, & le tua. Nessus en mourant donna sa robe, teinte de son sang, à Déjanire, qui en fit l'usage que nous verrons dans la suite.

Nous avons déjà parlé de ce Centaure, à l'occasion de Junon changée en nuée, il naquit d'Ixion & de cette nuée. Son nom indique ce qu'il était, c'est-à-dire, le mercure au rouge pourpré, puisque Νεσος, veut dire *une robe bordée de pourpre*,

ce qui marque le temps où la couleur rouge commence à se manifester sur la matière, temps auquel Hercule lui décoche une flèche, après qu'il a passé le fleuve, c'est-à-dire, après que l'eau mercurielle ne peut plus se volatiliser, & l'emporter par l'impétuosité de ces flots. Hercule, dit-on, le tua, parce que la matière est alors fixe. Il donna sa robe, teinte de son sang, à Déjanire ; c'est la matière au blanc, signifiée par Déjanire, qui reçoit la couleur rouge, par l'action du mercure philosophique. Elle la fit porter à Hercule par Lichas, pour ravoir son amour, car elle le soupçonnait de l'avoir abandonnée, pour aimer Iolé, fille d'Euryte. Hercule la vêtit à mais au lieu d'amour, elle lui imprima de la fureur : il tua Lichas, & fit ce que nous dirons, lorsque nous parlerons de sa mort. Lichas domestique, porteur de la robe de Nessus, est le mercure philosophique. Les Philosophes, Trévisan entre autres (Philosoph. des Métaux.), lui donnent le nom de serviteur rouge, & Basile Valentin, avec plusieurs autres, le nomment loup, à cause de sa voracité & de sa propriété résolutive, ce qui convient très bien à Lychas, qui vient de λυω *dissoudre*, & de χεω *fondre*, *se répandre*. On dit que Déjanire devint jalouse d'Iolé, parce que cette Iolé signifie la couleur de rouille qui prend la place de la blanche, d'Ιος, *rouille des métaux*, & de λαως, *jouir* ; c'est pour cela qu'on a suppose qu'elle avait supplanté Déjanire. On dit Iolé, fille d'Euryte, parce qu'il vient d'Ευρος, *nourriture*, *corruption*, & que la rouille vient de la corruption. Déjanire se tua avec la massue de son amant ; c'est-à-dire, que la matière volatile, représentée par Déjanire, fut alors fixée par la partie fixe : Lychas fut changé en rocher par la même raison.

CHAPITRE XX.

Mors de Cacus.

Il n'y a pas beaucoup de choses à dire sur la mort de Cacus, après les explications que nous avons données jusqu'ici de la mort de ceux qui périrent par les mains d'Hercule. Cacus est dit fils de Vulcain, un brigand, un voleur, un méchant, ce qui même est signifié par son nom, à moins qu'on ne le fasse venir de Καιω, *brûler*, & de Κυων, *étincelle*, qui saute quand on bat le fer rouge ; alors il sera proprement fils de Vulcain, & comme le feu ravage & détruit tout, on l'a personnifié dans Cacus, voleur & brigand, Hercule, selon la Fable, le mit à la raison ; c'est-à-dire, que l'Artiste donne au feu un régime convenable, & l'empêche de gâter la besogne. C'est de lui dont parle d'Espagnet (Can. 21.), lorsqu'il dit : « Le feu est un tyran & an destructeur, prenez bien garde à lui, fuyez ce fratricide qui vous menace d'un péril évident dans tout le progrès de l'œuvre. » Ovide dit que Cacus avait trois têtes, & qu'il jetait du feu par la bouche & par les narines. On peut voir l'explication de cela dans le chapitre de Géryon, dans celui de Vulcain , & dans ce que nous avons dit du dragon de la

Toison d'or, de celui du Jardin des Hespérides, &c.

CHAPITRE XXI.

Délivrance d'Alceste.

Médée ayant persuadé aux filles de Pélias de le couper en morceaux, & de le faire bouillir dans un chaudron pour le rajeunir, Pélias n'en revint pas. Alceste, une des filles de ce malheureux, se retira dans la Cour d'Admete, pour éviter les effets de la fureur d'Acaste, son frère, qui la cherchait pour venger la mort de leur père. Acaste la demanda à Admete, qui en étant devenu amoureux, ne voulait pas la rendre ; mais Acaste ayant pris Admete, après avoir ravagé son pays, Alceste s'offrir au vainqueur pour la rançon de son amant ; elle fut acceptée & immolée. Admete pria Hercule de la lui rendre : ce Héros trouva la mort qui s'en était saisie ; il combattit contre elle, la vainquit, la lia avec des chaînes de diamants, & lui fit promettre de rendre à la belle Alceste la lumière du jour.

Je ne conçois pas comment on a pu avoir l'idée d'expliquer historiquement une fable aussi visiblement allégorique que l'est celle-ci. Les circonstances de la mort de Pélias & le combat d'Hercule contre la mort, auraient quelque chose de si ridicule pour l'invention, que cette histoire ne serait bonne qu'à amuser des enfants ; & si M. l'Abbé Banier avait pu pénétrer dans le vrai, il aurait vu que le ministère d'Apollon n'était pas inutile pour le dénouement.

Il suffirait, pour donner l'explication de cette fable, de mettre en français la signification des noms des personnes qui y entrent, alors elle serait ainsi : la Mer unique eut pour fille l'Agitation & le Mouvement. Neptune en devint amoureux ; elle consentit à ses désirs, devint grosse, & mit au monde, sur le bord de l'eau agitée & menaçante, deux enfants jumeaux ; savoir, le Noir livide, & le Cruel. Celui-ci chassé par son frère, se retira au milieu, qui nage, & y épousa la Jaunisse, dont il eut douze enfants, tous tués par Hercule, excepté un, lorsqu'ils vinrent au secours du Brillant & lumineux, qui était en guerre avec Hercule, parce qu'il avait refusé a ce Héros la récompense qu'il lui avait promise, lorsqu'il nettoya ses étables. La Jaunisse épousa ensuite le Fort, son oncle, dont elle eut trois fils. Le Fort étant mort, le Noir livide lui succéda. Ce fut lui qui envoya Jason à la conquête de la Toison d'or. Il en emmena Médée, qui persuada aux filles du noir de le couper en morceaux, & de le faire bouillit dans un chaudron : elles le firent ; mais le Noir, leur père, loin de rajeunir, y resta mort. La Force, une de ses filles, se sauva vers celui qui n'avait pas encore été vaincu ; il en devint amoureux, & ne voulut pas la rendre au petit Vaisseau

léger, son frère, qui la lui avait demandée. Celui-ci piqué du refus, ravagea le pays de l'amant de la Force, qui ayant été pris, la lui rendit, le frère immola la sœur, & Hercule la délivra.

Voici la même fable avec les noms grecs :

Salmonée eut une fille nommée Tyro ; Neptune fut épris d'amour pour elle, & ses poursuites ne furent pas vaines. Tyro devint grosse, & mit au monde, sur le bord du neuve Enippée, deux frères jumeaux, Pélias & Nélée. Celui-ci chassé par son frère, se retira a Messene, & y épousa Chloris, dont il eut douze enfants, tous pies par Hercule, excepté un, lorsqu'ils vinrent donner du secours à Augias contre Hercule. Chloris épousa ensuite Crethée, son oncle, & en eut trois enfants. Crethée étant mort, Pélias lui succéda, & envoya Jason a la conquête de la Toison d'or. Il en ramena Médée, qui persuada aux filles de Pélias de le couper en morceaux, & de le faire bouillir dans un chaudron, leur disant que par ce moyen il rajeunirait. Elles le firent, & il resta mort. Alcaste, une de ses filles, se sauva chez Admete, qui en devint amoureux, Acaste, son frère, l'y poursuivit pour venger la mort de ton père. Il la demanda à Admete, qui refusa de la lui rendre, &c.

Sur cette généalogie d'Alceste, qu'on se rappelle les explications que nous avons données des différentes fables que nous avons traitées, ce que l'on en faite ensuite la comparaison, on y verra un enfantement sur le bord d'un fleuve, & de quel enfant ? De la couleur noire. On y trouve la mort de ceux qui ont porté du secours à Augias, & l'on fait ce qu'il faut entendre par l'histoire de ce dernier. Jason, neveu du prétendu Pélias, suffit seul pour apprendre à expliquer les deux histoires de son père Eson, & de son oncle Pélias. Pouvait-on mieux exprimer la dissolution de la matière, qu'en la supposant coupée en morceaux ? Dans quel temps, & par qui ? Précisément dans le temps du noir signifié par Pélias & par tes filles, c'est-à-dire, par les parties volatiles qui s'en élèvent. Pélias demeure mort dans le chaudron, parce qu'il n'aurait plus été Pélias dès qu'il n'aurait plus été noir : mais il a un fils qui veut venger sa mort ; ce fils poursuit Alceste, & ravage le pays d'Admete. Le frère des parties volatiles est alors volatilisé avec elles, mais il a un principe fixe, & ce principe, tant qu'il est volatil, ravage le pays qui n'avait pas encore été subjugué, c'est-à-dire, qui n'avait pas encore été volatilisé, il se volatilise alors. Sitôt que le fixe prend la domination, il se met en possession d'Alceste, il l'emmène avec lui, & l'immole, c'est-à-dire, qu'il la ramené au fond du vase, d'où elle s'était sauvée en se volatilisant. Là il l'immole, en la confondant avec la matière en putréfaction, appelée *mort*. Elle y reste jusqu'a ce qu'Hercule, aidé du secours d'Apollon, combat la Mort, parce que la partie fixe aurifique, qui est l'Apollon des

Philosophes, travaille de concert avec l'Artiste, pour faire sortir la matière de la putréfaction, & la tirer des bras de la mort, c'est-à-dire, la faire passer de la couleur noire à la couleur grise. C est alors qu'Hercule la lie avec des chaînes de diamants, & lui fait promettre de rendre à Alceste la lumière de jour : car la surface de la matière est alors parsemée de petites parties brillances, que quelques Philosophes ont appelées yeux de *poissons*, & d'autres *diamants*. La lumière du jour, ou la vie à laquelle Alceste est rendue, est la couleur blanche, qui succède à la grise ; car la blanche est appelée *lumière*, *jour*, *vie*, comme nous l'avons vu p'us d'une fois dans les différents textes des Philosophes, que nous avons rapportés à ce sujet dans les fables précédentes. La Mort ne s'en dessaisit que dans ce temps-là ; parce que, suivant Philalèthe (Enarrat. Methodica, pag. 109.) & plusieurs autres, la putréfaction dure jusqu'à la blancheur.

Voila le simple & le vrai de cette fable. En vain M. l'Abbé Banier s'efforce-t-il de nous la donner pour une histoire réelle. Toutes les circonstances qu'il rejette comme fabuleuses, étaient très nécessaires pour le fond de l'allégorie ; mais tout est fable pour lui, dès qu'il ne peut l'expliquer suivant ton système. Il fallait que cet Auteur eût bien mauvaise idée des Rois, des Reines & des Princesses qu'il suppose avoir vécu dans ces temps-là. Les Rois étaient tous des tyrans, des meurtriers, des débauchés ; les Reines des femmes prostituées, & les Princesses des filles de joie. Les Auteurs qu'il cite pour ses garants, sont-ils plus croyables que lui à cet égard ? Ils ne furent point témoins oculaires, & ont vécu bien des ficelés après que ces fables ont commencé à cire divulguées. Il avoue lui-même que Pausanias était si crédule, qu'il a farci son histoire de tous les faits qu'il avait appris dans ses voyages, sans en faire aucune critique, & sans s'embarrasser s'ils étaient vrais ou faux. Paléphate, qui est presque toujours le cheval de bataille de notre Mythologue, est, suivant lui, un Auteur très suspect, accoutumé à donner ses idées propres pour le fond des Fables, & a les tournée a sa façon, pour avoir la facilité de les expliquer. Un système appuyé sur un fondement si ruineux, peut-il dont se soutenir ? Je ne voudrais, pour le culbuter, que faire des remarques sur les seules généalogies, on y verrait une infinité d'anachronismes insoutenables : mais comme je ne me suis point proposé dans mon plan de relever tous les faux systèmes inventés pour expliquer les Fables, je les laisse à d'autres, & je continue le mien.

CHAPITRE XXII.

Thésée délivré des Enfers.

Eurysthée n'avait pas donné un moment de relâche à Hercule ; & toujours de plus en plus Jaloux de la gloire que ce héros acquérait par ses travaux

immenses, il chercha à lui en procurer un où il pût échouer. Il lui ordonna en conséquence d'aller aux Enfers, & de lui en amener le Cerbère. Hercule ne se le fit pas dire deux fois, & la difficulté de l'entreprise ne fit que ranimer ton courage ; il savait d'ailleurs que son ami Thésée y était détenu, & il était bien aise de l'en retirer. Mais avant de commencer cette expédition, il crut qu'il était à propos de se rendre les Dieux propices, & pour cet effet il éleva un autel à chacun d'eux ; savoir, un à Jupiter, un à Neptune, un à Junon, à Pallas, à Mercure, à Apollon, aux Grâces, à Bacchus, à Diane, à Alphée, à Saturne & à Rhée, il fut ensuite en Etolie, où il but de l'eau d'une fontaine, qu'il nomma Léthé (Demophatus, de rebus Etol.), parce qu'elle avait la vertu de faire oublier tout ce qu'on avait vu & fait auparavant.

Ayant donc fait des sacrifices aux Dieux, Hercule se mit en devoir d'exécuter son entreprise, & entra dans l'antre du Ténare; il passa l'Achétori & les autres fleuves des Enfers, & se rendit enfin à la porte du séjour de Pluton, ou il trouva le Cerbère, ce dragon a trois têtes de chiens, & dont le reste du corps ressemblait à un dragon : il était fils de Typhon & d'Echidna (Hésiod. Théogon.). Comme il était constitué gardien de l'entrée de ce royaume ténébreux, il voulut empêcher Hercule d'y pénétrer. Sa figure monstrueuse n'étonna point Alcide, il combattit le dragon, le lia de chaînes, & continua sa route. Il trouva enfin Thésée & son compagnon Pirithoüs, qui y étaient détenus l'un & l'autre, pour avoir voulu enlever Proserpine. Alcide demanda le retour des deux amis dans le séjour des vivants ; mais Aidonée ne voulut point consentir à celui de Pirithoüs, parce qu'il était descendu aux Enfers de son plein gré. Il laissa dont Pirithoüs assis sur la pierre où il l'avait trouvé, emmena Thésée avec lui, & conduisit en même temps Cerbère à Eurysthée. En traversant l'Achéron, il y trouva un peuplier blanc, en coupa une branche, & s'en fit une couronne.

C'est ici où M. l'Abbé Banier déploie son savoir, & fait appeler à son secours Pausanias, Paléphate, & quelques autres Auteurs qu'il ne décrie pas, lorsque leurs idées s'accordent avec les demies, mais il ne fait pas attention que ses explications ne font pas soutenues. Dans le chapitre de Pluton, il le dit Roi d'Espagne, il convient en même temps qu'Aidonée est le même que Pluton, & il dit cependant Aidonée Roi d'Epire (Mythol. T. III. p. 287.). Il l'avait dit (*ibid. p.* 277) Roi dit Théspotie, & qu'il sur blessé d'un coup de flèche par Hercule, lorsqu'il vint l'interrompre pendant qu'il nettoyait les étables d'Augias. Ainsi voilà Pluton Roi d'Espagne, & Roi d'Epire, car la Thesprotie en faisait partie. Ce sont sans doute ces deux Royaumes qui composaient l'Empire des Enfers. Mais comment accorder cela avec ce que ce savant Mythologue avoir dit des Enfers

(Ibid. I. II. L. 4. c. 5. &: suiv.)? Il les place en Egypte, & prouve que l'idée que nous en donnent les Grecs, est prise de ce qu'en débitaient les Egyptiens, chez qui l'on trouvait l'Achéron ou le lac Achéruse, le Styx, Caron ; les Juges Minos, Eaque & Rhadamanthe, &c. Comment après cela établit l'empire ténébreux de Pluton ou d'Aidonée dans la Grèce & dans l'Espagne ? Pourquoi de tant de voyages faits par Hercule & Thésée dans l'Epire, n'en a-t-on Homme aucun, comme voyage des Enfers, quoique, selon notre Mythologue (*ibid*. p. 457) l'Epire était prise chez les Grecs pour l'Enfer, parce qu'elle était un pays bas par rapport au reste de la Grèce ? M. le Clerc (Biblioth. Univ. T. 6.) avait supposé cela pour se tirer d'embarras. Il paraît que M. l'Abbé Banier a étudié à son école, car ses suppositions sont fréquentes, & le mal est qu'il n'avertit pas que ce sont des suppositions, il les donne comme des faits certains & reconnus. Mais passons là-dessus, & venons a des explications plus simples que les siennes.

Il suffirait, pour démontrer que cette histoire du retour de Thésée est une pure fable allégorique, de prouver qu'Hercule & Thésée, prétendu Roi d'Athènes, n'ont pu être contemporains. On dira sans doute qu'il y a eu plusieurs Hercules, mais c'est ce qui reste a prouver. Supposé même qu'il y en ait eu trois, savoir l'Egyptien, l'Idéen & le Grec, auquel attribuera-t-on ce fait ? Ce ne peut être à l'Egyptien, il se serait écoulé trop de siècles entre l'exigence, de Thésée & la sienne. Ce ne pourrait être l'Hercule Idéen, puisqu'il était un de ces Dactyles à qui l'éducation de Jupiter fut confiée. Il faut dont que ce soit le Grec, fils d'Alcmène. Mais le Cerbère, fils de Typhon, aurait-il donc vécu depuis Osiris Jusqu'à l'Hercule de Thèbes ? Comment d'ailleurs Thésée aurait-il pu accompagner Pirithoüs pour enlever Proserpine à Pluton ? Cérès sa mère n'est point distinguée d'Isis, suivant Hérodote ;

M. l'Abbé Banier en convient lui-même, comme nous levons vu dans le chapitre de l'enlèvement de Proserpine. Si Cérès est dont la même qu'Isis, Thésée & Alcide n'étaient certainement pas contemporains de Proserpine, il y a eu un intervalle de bien des siècles entre eux ; d'ailleurs l'une était Egyptienne, les autres étaient Grecs. Les généalogies de Thésée & d'Hercule que nous donne M. l'Abbé Banier, ne prouvent rien ; elles sont d'autant plus incertaines, que les Anciens sur lesquels il les établit, ne sont point du tout d'accord entre eux. Plutarque (Vie de Thésée.), & le Scholiaste de Pindare, sur l'Ode 17, disent qu'Alcmène était fille de Lysidice, Apollodore (Bibl. L. 2.) la dit fille d'Anaxo d'autres la font descendre d'ailleurs, & tout ce qu'on peut assurer, c'est que la Fable dit qu'Alcide naquit quelques mois après Eurysthée, fils de Sthénélus, qu'Amphitryon était frère d'Anaxo, nièce de Sthénélus, Amphitryon était oncle d'Alcmene, Sthénélus oncle d'Amphitryon, & qu'il ferait par conséquent contre

l'ordre de la nature, & presque impossible, que Sthénélus, grand-oncle de la mère d'Alcide, eut pu engendrer Eurysthée dans le même temps? qu'Alcmène devint enceinte d'Hercule. Ce n'est pas tout, nous avons prouvé assez clairement dans le chapitre de Persée, qu'il n'était qu'une personne allégorique. L'histoire de Méduse est manifestement fausse, d'e même que la délivrance d'Andromède. Si Persée n'a pas existé, que deviendront Alcée, grand-père prétendu d'Alcmène, bisaïeul d'Hercule, & Sthénélus, frère d'Alcée, également fils de Persée & d'Andromède, par conséquence père du grand-oncle d'Alcide ? De plus, quelle époque certaine nous donnera-t-on, qui puisse prouver que Pélops, fils de Tantale, vivait du temps de Persée, puisqu'il est dit qu'il servit aux Dieux son fils Pélops dans un festin, & que Cérès en mangea l'épaule ? Comment peut-il se faire dans ce cas-là que Mestor, fils de Persée, ait épousé Lysidice, fille de Pélops ? Si M. l'Abbé Banier & les autres Auteurs qu'il prend pour garants de sa généalogie d'Hercule, avaient fait réflexion la-dessus, ils ne l'auraient point donnée avec cette de confiance ; ils y auraient vu un labyrinthe, dont il leur était impossible de se tirer, ils n'auraient osé avancée le voyage de Thésée aux Enfers, & sa délivrance par Hercule, comme une fable, dont le fond était une histoire véritable. C'est vouloir se tromper, & tromper les autres, que de nous donner des fables pures pour des vérités. Le voyage seul de Thésée en Egypte pour combattre le Minotaure, aurait dû faire douter de l'existence de ce Héros, qui s'était, dit-on, proposé Hercule pour modèle, lorsqu'il entendit le bruit que faisaient ses exploits. Le Minotaure n'existait point sans doute du temps d'Hercule, car Eurysthée n'eue pas manqué d'envoyer Alcide pour le lui amener. Il faudrait cependant dire qu'il existait du temps d'Alcide, puisque les Athéniens s'étaient engagés d'envoyer à Minos en Crète sept jeunes garçons & sept jeunes filles, tous les neuf ans, pour être dévorés par le Minotaure, & que Thésée ne fut pas de la première bande, ni de la seconde de ceux qui y allèrent.

Mais que doit-on penser de Thésée ? Son nom seul l'indique parfaitement dans mon système ; car il vient de Θης, serviteur, domestique, & c'est le nom que les Philosophes ont souvent donné à leur Mercure. Trévisan (Philos. des Métaux.) l'appelle notre serviteur rouge, Philalèthe & bien d'autres le nomment notre serviteur fugitif, à cause de sa Volatilité. La Fable l'indique assez, en le disant fils de Neptune, puisque c'est une eau mercurielle, elle dit qu'il se proposa Hercule pour modèle, parce que le mercure agit de concert avec l'Artiste. C'est pourquoi la même Fable suppose que Thésée accompagna Hercule quand il fut combattre les Amazones, & qu'Alcide lui donna Hippolyte pour récompense.

Que l'on suive Thésée pas à pas dans ses expéditions, & que l'on les compare avec celles d'Hercule, on les trouvera toutes semblables. Il précipita dans l'eau

Sciron, qui y précipitât les passants, c'est-à-dire, que la matière devenue fixe comme la pierre, est précipitée an fond de la mer des Philosophes par l'action du mercure, car σκιρος, signifie du *moellon*, *de la pierre*. Hercule précipita aussi la pierre d'Alcyonée, il fit manger Diomède à ses propres chevaux, parce qu'il avait fait subir la même more aux étrangers qui venaient chez lui. Thésée étouffa Cercyon, Hercule étouffa Anthée. Thésée tua Polypemon, surnommé Sinis, qui veut dire *mal*, *perte*, *dommage*, Hercule tua Busiris. Thésée fit mourir un voleur nommé Périphete, fils de Vulcain ; Hercule ôta aussi la vie à un brigand nommé Cacus, fils de Vulcain. Il combattît contre les Centaures, Hercule le fit aussi. Thésée enleva Ariadne, Hercule enleva Déjanire. Ils détruirent l'un & l'autre des brigands; ils purgèrent l'un & l'autre divers Pays des monstres qui les infestaient. Ils eurent également diverses femmes, qu'ils abandonnèrent pour d'autres. Quelques Auteurs disent que Thésée enleva la belle Hélène, sœur de Castor & de Pollux, & fille de Tyndare. Nous avons déjà parlé de cette Hélène dans le chapitre de Castor & Pollux, & nous en parlerons dans le Livre suivant.

L'histoire de Thésée donne beaucoup d'embarras à tous les Mythologues, & M. l'Abbé Banier a raison d'avouer qu'elle fait une des plus considérables difficultés, pour adapter chronologiquement les époques de sa vie sur le rapport des Auteurs. Des faits supposés, & purement allégoriques, ont-ils été inventés pour former une histoire véritable ? On dit que Thésée était du nombre des Argonautes. Il faudrait cependant que Thésée fût très vieux dans le temps de cette expédition, s'il est vrai qu'il enleva Ariadne, qui fut mère de Thoas & grand-mère d'Hypsiphile, dont Jason devint amoureux en allant à la conquête de la Toison d'or. On dit aussi qu'Hercule accompagna Jason. Hercule était plus vieux ; que Thésée, Hercule l'était dont extrêmement dans ce temps-là. On dit d'un autre coté qu'Egée, père de Thésée, épousa Médée; ce qui ne put se faire qu'après que Jason l'eut emmenée avec lui de la Colchide. De quel âge devait dont être Egée? Ce n'est pas tout. On avance que Thésée était fort jeune lorsque Egée épousa Médée, & qu'il s'habilla en fille, pour n'être pas découvert par Médée, qui avait dessein de le persécuter : comment aura-t-il dont pu enlever Ariadne ? M. l'Abbé Banier, pour se tirer d'embarras, aime mieux dire que Thésée ne fut pas à Colchos avec Jason, & il ajoute avec beaucoup de confiance, que Thésée vécut jusqu'à la guerre de Troye ; il aurait pu dire même qu'il y assista, & je ne l'aurais pas contredit. Je dis même plus : Thésée était aussi à la conquête de la Toison d'or, quelques temps que l'on puisse supposer s'être écoulés entre l'une & l'autre expédition. Tour cela s'accorde parfaitement avec mon système, puisque la conquête de la Toison d'or & la prise de Troye, ne sont que deux différentes allégories de la Médecine dorée, où Thésée est un des

principaux Acteurs, comme on le verra dans le Livre suivant. Il n'est dont pas étonnant que les Mythologues se donnent la torture inutilement pour expliquer ces Fables allégoriques par l'histoire, il leur sera toujours impossible d'en ajuster les époques, de manière qu'elles fassent une histoire suivie, les anachronismes se trouveront à chaque pas, avec quelque soin & quelque adresse qu'on laisse à côté, comme fabuleux, tout ce qu'on ne saurait adapter. M. l'Abbé Banier l'entendait parfaitement. Mais aussi ne nous donne-t-il pas la Fable dans sa pureté, c'est une histoire de sa façon. On doit cependant le louer des recherches savantes qu'il a faites, il ferait à souhaiter qu'elles eussent été faites moins inutilement. Mais revenons au voyage d'Hercule.

Quand on sait ce que c'est que le Dragon des Hespérides, celui de la Toison d'or, l'Aigle qui dévorait le foie de Prométhée, le Lion Néméen, &c. tous frères ou sœurs, enfants de Typhon & d'Echidna, on sait ce que c'était que Cerbère, ou le chien à trois têtes, gardien de l'entrée du palais ténébreux de Pluton, ou, si l'on veut, d'Aidonée, qui signifie la même chose, puisqu'il vient d'Αιδνς, qui est un surnom de Pluton, & qui signifie l'enfer, a moins qu'on ne veuille le faire venir d'Αιδον, *brûlant*, *caustique* ; il signifiera pour lors la dissolution qui se fait de la matière philosophique pendant le temps que dure la couleur noire, appelée Enfer par les Adeptes. J'accorderai volontiers a M. l'Abbé Banier que le Cerbère était un dragon renfermé dans un antre, puisque les Philosophes l'appellent communément Dragon ; il est renfermé dans un autre, où il n'y a qu'une ouverture, étant dans le vase philosophique. Il est constitué gardien de la porte des Enfers, car, pour parvenir à la couleur noire, qui est l'entrée de l'œuvre, ou la clef, il faut nécessairement que la matière se dissolve. Cerbère gardait dont l'entrée des Enfers, comme le Dragon des Hespérides était constitué gardien de la porte du Jardin où croissaient les pommes d'or, & de même qu'un autre dragon gardait aussi la porte de l'endroit où était suspendue la Toison d'or. On voit dans toutes les Fables, que ces monstres sont toujours à la porte. Flamel (Explicat. des Fig. hiérogl.) en a mis deux au lieu d'un, parce qu'il a voulu signifier le combat du, fixe & du volatil. Dans les autres Fables on a supposé qu'Hercule avait tué ces Dragons ; ici on se contente de dire qu'il le lia pour l'emmener à Eurysthée ; mais l'un & l'autre signifient la même chose, puisque *lier* ou *tuer* sont des termes métaphoriques synonymes, dont les Philosophes se sont également servis pour marquer la fixité. Northon, dans son ouvrage qui a pour titre, *Crede mihi*, emploie très souvent le terme *lier* dans ce sens-là. L'Auteur anonyme du *Cato-Chemicus*, Arnaud de Villeneuve (Rosarium.) & bien d'autres s'en servent aussi. Il n'aurait pu en effet mener Cerbère à Eurysthée, s'il ne l'avait lié ou tué, dans le sens philosophique. J'en ai dit la raison, lorsque j'ai expliqué ce que c'était qu'Eurysthée & le sanglier d

Erymanthe.

Après avoir lié le Cerbère, Hercule continua sa route, & rencontra Thésée & Pirithoüs, il emmena le premier avec lui, & laissa l'autre assis sur la pierre où il l'avait trouvé. Pirithoüs est dit avec raison fils d'Ixion, puisque Pirithoüs signifie tentative inutile, & qu'Ixion tenta inutilement d'avoir commerce avec Junon. La même chose arriva à Pirithoüs, lorsqu'il voulût enlever Proserpine. Quand il accompagna Thésée, qu'il enleva Hélène, le sort décida de sa possession en faveur de Thésée, & Pirithoüs n'eut rien. Thésée lui promit seulement de l'aider quand il voudrait enlever une autre femme qui lui plairait. Il le fit à l'égard de Proserpine, & Pirithoüs échoua, quoique accompagné de Thésée, qui serait resté dans l'Enfer avec lui, si Hercule n'était venu l'en délivrer.

Voilà le vrai contraste, & la différence qui se trouve entre un chercheur de pierre philosophale & un véritable Philosophe hermétique. Pirithoüs est le portrait du premier, & Hercule l'est du second. Ixion, que la Fable dit ton à propos fils de Phlégyas, de φλνγω, *brûler*, n'embrassa qu'une nuée, parce que les Souffleurs n'ont que la fumée, qui semble une nuée pour résultat de leurs, opérations. Le Souffleur, fils d'Ixion, fait aussi des tentatives inutiles, quoiqu'il travaillé quelquefois sur la matière requise, parce qu'il ne suffit, pas d'avoir Thésée pour compagnon, il faut aussi avoir Hercule avec soi.

Pontanus (Epistola.) avoue qu'il a été fort long-temps un vrai Pirithoüs, & qu'il a bien erré deux cents fois y quoiqu'il travaillai sur la manière due, mais parce qu'il ignorait la feu philosophique, dont il fut à la fin instruit par la lecture du Traité d'Artéphius. Si l'on brûle la matière, on deviendra un Ixion, fils de Phlégyas, & l'on n'embrassera que la fumée, ou l'on sera un Pirithoüs, on aura pour résultat une masse informe & solide comme une pierre, & l'on restera là, comme il resta sur celle où Hercule le trouva assis.

Il n'en est pas de même du véritable Artiste. Quand il travaille sur la véritable matière, il fait ramener Thésée au séjour des vivants, c'est-à-dire, qu'il fait la faire sortir du noir, & la faire passer au blanc, après avoir lié le Cerbère. C'est ce que la Fable a voulu désigner, en disant qu'Hercule se fit une couronne de feuilles de peuplier blanc ; parce que les feuilles de cet arbre sont blanches par dessus, & comme noires par dessous, ce qui est un vrai symbole de la matière philosophique, dont la superficie commence à blanchir, lorsque le dessous est encore noir. Hercule conduisit enfuire le Cerbère à Eurysthée, comme il lui avait mené le lion Néméen son frère, les troupeaux de Géryon, & les autres monstres dont nous avons parlé. C'est à ce sujet qu'on peut appliquer aux

Artistes ignorants ces vers de Virgile.

.... Facilis descensus Averni :
Noctes atque dies patet atri janua ditis,
Sed revocare gradum superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est ; pauci quas aquus amavit
Jupiter aut ardens evexit ad ethera virtus. Aeneid. VI.

On peut trouver la vraie matière des Philosophes, qu'ils ont cachée sous des noms si différents, qu'on ne peut guère la découvrir que par les propriétés qu'ils lui donnent. Le studieux Artiste qui aspire à la science hermétique, doit donc bien prendre garde à la différente signification de ces noms équivoques, que les Philosophes emploient dans leurs écrits. Souvent, dit d'Espagnet (a), ils s'expriment de manière à donner à entendre le contraire de ce qu'ils pensent, non point a dessein de falsifier ou de trahir la vérité, mais seulement pour l'embrouiller & la cacher. Et s'ils se sont appliqués à cacher quelque chose, c'est particulièrement ce rameau d'or dont Enée eut besoin pour entrer dans les Enfers, ce rameau

Quem tegit omnis,
Lucus, & obscuris claudunt convallibus umbroe ;
……
Ipse volens facilisque sequetur,
Si te fata vocant ; aliter non viribus ullis
Vincere, nec duro poteris convellere ferro.
Virg. AEneid. Lib. VI.

Virgile lui-même parle de ces ambages & de ces équivoques en ces termes, un peu au-dessus de ceux que nous avons cités en premier lieu :

Talibus ex adito dictis Cumoea Sibylla
Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involven.

Que l'on suive avec attention la relation que fait ce Poète de la descente de son héros aux Enfers, & qu'on la compare ensuite avec ce que; nous avons dit jusqu'ici, on y trouvera un rapport parfait. Il y met sous les yeux cous les personnages feints des fables que nous avons expliquées, & il les fait trouver sur le chemin d'Enée, suivant la place qu'ils tiennent dans les allégories fabuleuses de la suite des opérations, comme on le verra à la fin du Livre sixième de cet Ouvrage.

Ce n'est pas assez de connaître la matière, il faut aussi savoir la travailler ; il faut un Alcide pour cela, & non pas un Pirithoüs ; car Jason n'aurait osé entreprendre la conquête de la Toison d'or, s'il ne l'avait eut avec lui, comme l'a fort bien dit Augurelle :

Alter inauratam noto de vertice pellem,
Principium velut ostendit, quod sumere possis ;
Alter onus quantum subeas. Chrysop. L. 2.

Virgile semble avoir voulu indiquer la qualité naturelle de la terre des Philosophes, & la manière de la cultiver, lorsqu'il a dit :

Pingue solum primis extemplo à mensibus anni
Fortes invertant Tauri. .....
……. Tunc zephyro putris se gleba resolvit. Georg. I,

Je ne fais l'application de ces vers que d'après d'Espagnet, qui était un Philosophe bien en état de les appliquer à propos.

Je finis ici ce qui regarde Hercule, & je passe sous silence une infinité d'autres travaux qu'on lui attribue, parce qu'il sera aisé de les expliquée par ceux que j'ai rapportés. On y a vu le portrait de l'Artiste au naturel ; la confiance & la fermeté d'esprit qu'il doit avoir, la patience dans les opérations, & le travail qu'il a à faire. Ce n'est pas un secret de peu de conséquence que l'on cherche ; il mérite bien que l'on se donne des peines & des fatigues pour l'acquérir. Trévisan l'a cherché depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'a soixante-deux. Raymond Lulle ne l'aurait jamais cru vrai, si Arnaud de Villeneuve ne le lui avait prouvé par l'expérience, lorsqu'il se vit hors d'état de répondre aux arguments subtils & aux objections savantes de Raymond Lulle. Avicenne dit lui-même (De anima, Dict. I. cap. 2.) qu'il a usé plus d'huile à étudier la nuit pour apprendre cet art là, que les autres n'ont bu de vin. Il apporte trois arguments pour en prouver la vérité & l'existence, dont le dernier est en ces termes : « Si je ne voyais pas & si je ne touchais pas l'or & l'argent philosophiques, je dirais que le magistère des Philosophes est faux, mais parce que je le vois, je crois, & je sais qu'il est vrai & réel. Comprenez, dit Calid, la vertu, la valeur du magistère, la grâce que Dieu vous fait de vous en donner sa connaissance, & travaillez. Dieu ne vous l'accorde pas pour votre vanité, votre esprit, votre subtilité, il en favorite ceux qu'il lui plaît. Travaillez dont pour sa gloire ; adorez votre Créateur, qui vous accorde une si grande grâce. »

LIVRE VI.

Histoire de la guerre de Troye, & de la prise de cette Ville.

On a regardé depuis beaucoup de siècles cette fiction comme l'événement le plus célèbre de l'antiquité. Les deux plus fameux Poètes, Homère & Virgile, l'ont chanté avec tout l'art dont ils étaient capables, & ce n'est pas peu dire : le premier en a fait le sujet de son Iliade & de ton Odyssée, le second en a imaginé les suites, pour fournir à son admirable ouvrage de l'Enéide.

Le grand nombre de villes qu'on dit avoir été bâties par les Troyens, qui s'échappèrent & survécurent à la ruine de la leur, l'existence réelle de ces villes, & une infinité de faits rapportés par ces Poètes, semblant prouver si solidement la réalité de cet événement, qu'on n'oserait presque se mettre en devoir de le révoquer en doute, à plus forte raison oserait-on encore moins entreprendre de le réfuter. Virgile, comme le dit fort bien M. l'Abbé Banier, a décrit dans le second Livre de son Enéide, la prise de cette ville, de manière qu'en le lisant l'on se trouve dans Troye, qu'on en connaît jusqu'aux rues & aux principaux Palais, & qu'on ne s'y égarerait pas. Bien d'autres Auteurs, Quintus Calaber, Coluthus, Triphiodore, Darès Phrygien, Tile-Live, Denis d'Halicarnasse, en ont traité ; Dictys de Grèce va même jusqu'a assurer qu'il y était présent. Comment n'en pas croire à de tels témoignages ? Malgré toutes ces preuves, cette histoire a un air si fabuleux, & ressemble si fort a une histoire inventée à plaisir, qu'on ne peut s'empêcher d'en douter, quand on en examine de près toutes les circonstances. Homère est le premier qui en ait parlé ; tous ceux qui en traitent, Historiens ou Poètes, semblent l'avoir copié, au moins pour le fond, & pour l'accessoire, chacun l'a orné à sa fantaisie. Dictys de Crète s & Darès le Phrygien, ont beau dire qu'ils y assistèrent, personne ne veut les en croire sur leur parole. M. l'Abbé Banier, aussi incrédule que les autres à cet égard, & qui en conséquence les aurait dû tenir pour suspects dans le reste, ne fait cependant pas difficulté d'employer leur autorité quand elle vient à propos pour son système. Mais enfin, chacun en croira ce qu'il voudra. On peut sans conséquence croire ce fait, ou ne le croire pas, je laisse au Lecteur la liberté là-dessus, & il se délibérera pour ou contre, comme bon lui semblera, après les preuves que j'aurai données pour prouver que c'est une pure allégorie.

CHAPITRE PREMIER.

Première preuve contre la réalité de cette histoire.

DE L'ORIGINE DE TROYE.

Dardanus est regardé comme le fondateur du royaume de Troye à & l'on n'a aucune preuve de son existence. On donne ensuite la généalogie, & l'on dit qu'il épousa la fille du roi Scamandre, dont il eut Ericthonius qui succéda à Dardanus. Tros vint ensuite, & succéda Ericthonius, Tros eut pour fils Ilus, & celui-ci Laomédon. C'est sous ce dernier qu'Apollon & Neptune furent exilés du ciel par Jupiter, pour avoir voulu lier ce Dieu, de concert avec les autres & les Déesses. Ils se retirèrent vers Laomédon, & s'engagèrent à lui, sous promesse de récompense, de bâtir les murs de Troye. Les uns disent que les pierres se rassemblaient, & s'arrangeaient d'elles-mêmes au son de la lyre d'Apollon. D'autres avancent, avec Homère s que Neptune les éleva, pendant qu'Apollon gardait les troupeaux de Laomédon. Ovide est du premier sentiment (Epist. Paridis.).

Virgile dit (AEneid. L. 9.) qu'ils furent édifiés par Vulcain. La Fable ajoute que Laomédon ne voulut point donner à Neptune la récompense dont ils étaient convenus, qu'ayant respecté néanmoins Apollon comme un Dieu, & méprisé Neptune» celui-ci irrité s'en vengea, en envoyant un monstre marin qui ravageait tout le pays. Nous en avons parlé lorsque nous avons fait mention de la délivrance d'Hésione par Alcide.

Voilà dont trois fondateurs de Troye, & trois fondateurs fabuleux, c'est-à-dire, trois Dieux, Apollon, Neptune & Vulcain, qui n'ont jamais existés ni Dieux ni hommes. On peut néanmoins attribuer l'établissement de la ville de Troye à chacun d'eux en particulier, & dire en même temps que ces trois Dieux y ont travaillé, puisqu'ils sont requis tous trois pour la perfection de l'œuvre hermétique, suivant ce que nous avons va jusqu'à présent : Vulcain est le feu philosophique, Neptune est l'eau mercurielle volatile, & Apollon est la partie fixe, ou l'or des Sages. Il n'est pas surprenant qu'on ait dit que les pierres s'arrangeaient d'elles-mêmes au son de la lyre d'Apollon. On avait dit qu'Orphée faisait mouvoir les pierres & les arbres au son du même instrument, & qu'il avait conduit le navire Argo de la même manière. On a dû voir ci-devant que les parties qui composent le magistère des Sages, le rassemblent d'elles-mêmes pour s'arranger & se réunir en une masse fixe, appelée Apollon ? ou Soleil philosophique, parce que la partie fixe est comme un aimant, qui attire les parties volatiles pour les fixer avec elle, & en faire un tout fixe, appelé pierre ; c'est ce qui forme la prétendue ville de Troye, qui en est le symbole. On dit pour la même raison qu'elle fut édifiée sous le règne de Laomédon, & que ces Dieux travaillaient pour lui, parce que l'objet des opérations philosophiques est Laomédon même, qui signifie pierre qui commande, & qui a une grande puissance, de λαος, *pierre*, & de μεδω, *je commande*. Ce prétendu

commandement & cette puissance ont fait donner à Laomédon le titre de Roi.

Si l'on veut s'en tenir à la généalogie des prétendus Rois de Troye qui ont précédé Laomédon, on trouvera précisément dans leurs noms une nouvelle preuve qu'elle n'est qu'une pure allégorie du magistère philosophique, puisque Dardanus qu'on dit avoir été le premier Roi & le fondateur de Dardanie, qui prit ensuite le nom de Troye, signifie être en repos, dormir, de δαρθανω, *dormir*, *se reposer* ; parce que la matière, après avoir été mise dans le vase au commencement de l'œuvre, reste longtemps comme assoupie & sans mouvement, ce qui a engagé les Philosophes à donner au temps quelle demeure en cet état, le nom d'*hiver*, parce que la nature semble engourdit & assoupie pendant cette saison là. Dans cette *première* opération, dit Philalèthe (Enarrat. Meth. p. 117.), que nous appelons l'hiver, la matière est comme morte, le mercure se mortifie, la noirceur se manifeste. Mais sitôt qu'elle commence à fermenter & à se dissoudre, Ericthonius naît de Dardanus ; car Ericthonius veut dire, dissous, brisé en pièces, d'ερεικω, *je romps*, *je brise*. La matière brisée & en voit de dissolution, est signifiée par Tros, fils & successeur d'Ericthonius ; car, selon Eustathius, Τειρωσκω vient de τειρω *abattre*, *broyer*, & τρωσις, de *titrosco*. Cette matière étant dissoute, devient comme de la boue & de la fange ; & alors Ilus succède à son père Tros, parce qu'Ιλυς, veut dire *un bourbier*, de *l'ordure*, ce qui a donné occasion aux Philosophes de nommer boue, fumier, leur matière dans cet état de putréfaction. Ilus fut père de Laomédon, & c'est sous son règne qu'Apollon édifia les murs de Troye, parce que la matière commence à se fixer & à devenir pierre des Philosophes, lorsqu'elle sort de la putréfaction.

Voilà la véritable origine de Troye, voila quels ont été tes Rois & ses fondateurs, & je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Banier fixe la durée du règne de Dardanus à soixante-deux ans, celle d'Ericthonius A quarante-six, celle d'Ilus à quarante, & celle de Laomédon à vingt-neuf. Ce qu'on peut dire de vrai en adoptant même son système, c'est qu'une ville telle qu'on nous représente celle de Troye au temps de sa ruine, n'aurait pu manquer d'être très célèbre auparavant ; il n'en est cependant fait aucune mention avant le voyage qu'y fit Hercule, pour délivrer Hésione, fille de Laomédon. Comment aurait-il pu se faire qu'une ville fût devenue si peuplée, si célèbre en si peu de temps, & que sa ruine eut succédé immédiatement à sa naissance ? Aurait-on pu y ramasser assez de monde pour résister à toutes les forces réunies de la Grèce ? Quand on y aurait assemblé tous les habitants de la Phrygie, ils n'auraient pu tenir six mois, à plus forte raison dix ans, contre une armée aussi formidable & aussi nombreuse. Pour prouver Ile faux de ce qu'avance M. l'Abbé Banier, (sans doute sur la foi d'anciens historiens, qui n'avaient pas fait toute l'attention nécessaire à ce qu'ils

rapportent) il suffirait de rapprocher les faits qu'il cite. Cet Auteur dit (Myth. T. 3. p. 429.) que Tros eut trois fils, dont l'un appelé Ganymède, fut enlevé par Tantale (Ibid. p. 394 & 395.) ; que ce Tantale fit la guerre à Tros, & qu'après sa mort, Ilus la continua contre Pélops, fils de Tantale, que trente-cinq ans seulement avant la guerre de Troye sous Priam, Hercule avait saccagé cette ville ; tué Laomédon, & enlevé Hésione, (Tome II. page 515), que Tantale vivait cette trente ans avant la prise de Troye, (Tom. III. p. 435) ; que Pélops eut pour fils Atrée, qui se relira chez Eurysthée, dont il épousa la fille Aerope, & lui succéda peu avant la guerre de Troye. Le même Auteur avait dit (Ibid. p. 266.) que Mestor, fils de Persée, épousa Lysidice, fille de Pélops, que Sthénélus, frère de Mestor, épousa Micippe, aussi fille de Pélops, & en eut Eurysthée. Je demande au Lecteur s'il comprend quelque chose dans un tel galimatias. Conçoit-on qu'Atrée, fils de Pélops, ait pu se retirer chez Eurysthée, épouser sa fille, & lui succéder, après qu'il eut été tué par Hillus, fils d'Hercule ? Est-il possible que Pélops ait pu faire la guerre à Ilus, si, suivant Plutarque (Vie de Thésée.) Pélops était bisaïeul d'Hercule, qui tua Laomédon fils d'Ilus ? Quand même on donnerait Anaxo, fille d'Alcée, frère de Sthénélus, pour aïeule à Hercule, la même difficulté s'y trouverait également.

Ce n'est pas là seule. Hercule, dit notre Mythologue, ravagea la ville de Troye, & tua Laomédon trente-cinq ans avant la ruine de cette ville par les Grecs. Les fils d'Hercule étaient encore jeunes quand leur père mourut. Ils devinrent grands, & avec le secours de Thésée, parent & ami d'Hercule, ils firent la guerre à Eurysthée, & Hillus le tua de sa propre main. Atrée qui avait épousé sa fille AEtope, lui succéda, en eut Ménélas & Agamemnon, qui furent eux-mêmes mariés, l'un a Hélène, l'autre à Clytemnestre, avant la guerre de Troye, & commandèrent les troupes qui en firent le siège.

Il faut avouer que M. l'Abbé Banier est un homme qui fait faire bien de la besogne en peu de temps. Il ne lui faut que trente-cinq ans pour former au moins deux générations de héros ; & suivant son calcul, la conquête de la Toison d'or n'aura précédé la guerre de Troye que de trente-cinq ans, puisque Hercule quitta les Argonautes pour aller délivrer Hésione. Hercule, après cette expédition contre Troye, en fit encore bien d'aunes, avant que de mourir. Il délivra Thésée des Enfers : « (Mythol. Tom. III. pag. 295.) après avoir pris un grand nombre de villes, & exécuté les travaux qu'Eurysthée lui avait ordonnés, il devint amoureux d'Iolé, fille d'Eurythe, & ce Prince la lui ayant refusée, il subjugua l'Oéchalie, enleva cette Princesse, & tua le Roi. » Ce n'est qu'après cette expédition que Déjanire lui envoya la robe de Nessus, & qu'il mourut après l'avoir mise sur lui. Hillus son fils était jeune alors, il eut le temps de

devenir grand, & en état de faire la guerre à Eurysthée. Celui-ci est tué dans un combat. Atrée lui succède ; a deux enfants, Ménélas & Agamemnon, ces deux enfants deviennent grands à leur tour. Agamemnon succède à Atrée, se marie, a un enfant nommé Oreste, & va se mettre à la tête des troupes de toute la Grèce, réunies contre la ville de Troye, & tout cela se passe en trente-cinq ans. Tant il est vrai que toute l'adresse & toutes les combinaisons des Mythologues échouent, quand ils veulent accorder la Fable avec un système historique, qui n'entra jamais dans l'idée des Auteurs de ces fables. Il ne faudrait que remonter à la touche d'où toutes ces branches de héros sont sorties, pour en reconnaître clairement le fabuleux. Mais nous allons examiner quels furent ceux qui entreprirent la guerre de Troye, & ceux qui défendirent cette ville.

CHAPITRE II

Tous ceux qui firent le siège de Troye, & qui la défendirent, sont fabuleux.

il faudrait ici passer en revue tous ces héros dont les noms & les actions surprenantes sont rapportés par Homère, Virgile & les autres Auteurs, il faudrait mettre devant les yeux leurs généalogies, mais il suffirait, pour en montrer le fabuleux, de rapporter la racine de leur arbre généalogique. Il n'en est pas un seul qui ne tire son origine de Jupiter, de Neptune, ou de quelque autre Dieu. Achille, le plus fameux d'entre eux, était fils de Pelée & de la Déesse Thétis. Pelée eut pour père Eaque, & pour mère la Nymphe Endeis. Eaque était fils de Jupiter & d'Egine, Thétis, selon Hésiode (Théogon.), était fille du Ciel & de la Terre ; Homère (Hymn. in Apollinem.) la dit fille de Nérée, qui était lui-même fils de l'Océan. Jupiter en devint amoureux ; mais ayant appris de Prométhée que, suivant un oracle de Thémis, le fils qui naîtrait de Thétis, serait plus puissant que son père, Jupiter la donna en mariage à Pelée. Thétis, aux pieds d'argent, & fille du vieillard. Marin (Homer. Iliad. Lib. I. v. 538.), trouva fort mauvais, suivant le même Auteur (Iliad. L. l8. v. 128.), que Jupiter l'eût méprisée au point de lui faire épouser un mortel. Elle en fit ses complaintes à Vulcain, qui était extrêmement porté pour elle, en reconnaissance de ce qu'elle l'avait très bien accueilli lorsqu'il se retira chez elle âpres qu'il eut été chassé de l'Olympe. Homère, en un mot, en parle toujours comme d'une Déesse, & tout ce qu il en dit particulièrement dans le vingt quatrième Livre de l'Iliade, convient parfaitement à ce qui se passe dans les opérations du magistère. Il y introduit () Iliad. Liv. 24. v. 40 & suiv.) Apollon, qui porte ses plaintes à Jupiter de ce qu'Achille s'est emparé du corps d'Hector, & ne veut pas le rendre. Junon lui répond : Hector a sucé le lait d'une femme mortelle, & Achille est fils d'une Déçue, ayant nourri & élevé moi-même sa mère, je l'ai mariée à Pelée, homme mortel, mais que les Dieux aimaient beaucoup. Tous pour lui faire honneur,

assistèrent à ses noces, & vous-même, perfide, y assistâtes comme les autres. Apollon dit : Achille en est tellement fier & glorieux, qu'il n'est sensible ni a la pitié, ni à la honte. Vous êtes tous portés pour ce fier & superbe Achille, qui a dépouillé toute compassion & toute pudeur. Après avoir ôté la vie au noble & généreux Hector, il l'a attaché à ton char, & le traîne autour du tombeau de son ami Patrocle, au lieu de le remettre à sa chère épouse, à son père Priam, à sa mère, à son fils, à son peuple, qui le pleurent, & qui voudraient avoir la consolation au moins de le voir, quoique mort. Jupiter prit la parole, & dit : « Junon, ne vous mettez pas en colère, de tous les habitants d'Ilion, Hector fut le plus cher aux Dieux. Il ne convenait pas à Achille d'enlever secrètement le corps d'Hector. Thétis, mère d'Achille, n'abandonne pas son fils un instant, elle ne le quitte ni Jour ni nuit, mais, si quelqu'un veut l'appeler, & la faire venir, je lui parlerai, & je lui dirai qu'Achille rendra le corps d'Hector à Priam, qui le rachètera. »

« Aussitôt Iris partie, elle descendit sur la noire mer ; tout le marais en tressaillit. Elle trouva Thétis dans une caverne, assise au milieu de plusieurs autres Déesses mannes, où elle pleurait le sort malheureux de son fils, qui devait périr, loin de sa patrie, dans Troye la *pierreuse*. Levez-vous, Thétis, lui dit-elle, Jupiter vous demande, & veut vous parler : Que me veut ce grand Dieu, répondit-elle ? Je n'ose plus fréquenter les immortels : mon cœur est navré de douleur, & mon esprit est plein de tristesse. J'irai néanmoins, puisqu'il l'ordonne. Ayant ainsi parlé, cette Déesse la » plus auguste de toutes, prit un voile noir, & *il n'y avait point d'habillement dans le monde plus noir que le sien*. Elle partit, Iris la précédait, & la mer les environnait. A peine eurent-elles atteint le rivage, qu'elles s'envolèrent rapidement au ciel ; elles y trouvèrent Saturne & les autres Dieux assis autour de lui. Thétis fut s'asseoir auprès de Jupiter, & Junon lui présenta une boisson *dorée* dans un beau vase en lui disant quelques paroles de consolation. Thétis but, & le lui rendit. »

« Jupiter, père des Dieux & des hommes, parla ensuite, & dit : Déesse Thétis, vous êtes venue dans l'Olympe, quoique triste, & je sais que vous avez du chagrin. Je suis très sensible a votre tristesse, mais écoutez pourquoi je vous ai mandée. Depuis neuf jours les Dieux immortels sont en contestation à l'occasion du corps d'Hector, & d'Achille, le destructeur des villes. On disait qu'il fallait l'enlever secrètement, mais à cause du respect que l'ai pour vous, & de l'amitié que je vous conserverai toujours, je veux laisser à Achille la gloire de le rendre. Allez dont de ce pas, descendez promptement vers votre fils, & dites-lui que les Dieux immortels, & moi plus que tous les autres, sommes indignés contre lui, de ce qu'il retient le corps d'Hector dans son vaisseau *noir*, sans

vouloir le rendre, quoiqu'on lui ait proposé de le racheter. S'il a quelque respect pour moi, qu'il le rende. Je vais envoyer Iris à Priam, pour lui dire qu'il aille lui-même aux vaisseaux des Grecs le demander, & qu'il porte avec lui des présents qui soient du goût d'Achille. »

Thétis aux pieds d'argent obéit, elle descendit de l'Olympe avec précipitation, & parvenue à la tente de son fils, elle l'y trouva renfermé, & répandant beaucoup de larmes, au milieu de ses compagnons, qui préparaient le déjeuné. Ils avaient tué pour cela une grande brebis, dont la toison était belle & bien fournie. Elle s'assît auprès de lui, elle le flatta & le caressa, puis elle lui dit : Jusqu'à quand, mon fils, abandonnerez-vous votre cœur au chagrin qui le ronge, au point de ne vouloir même prendre aucune nourriture ni sommeil ? » Je suis votre mère, & vous ne doutez point que je n'eusse beaucoup de plaisir à vous voir marié ; mais le Destin vous menace d'une mort violente & précipitée. Ecoutez-moi donc, je viens vous parler de la part de Jupiter : il m'a dit de vous déclarer que les Dieux immortels, sont très irrités contre vous, de ce que vous ne voulez point consentir au rachat du corps d'Hector, que vous retenez dans vos vaisseaux noirs. Croyez-moi, rendez ce corps, & recevez-en la rançon. »

Achille se laissa gagner aux prières de sa mère, &c dit qu'on n'avait qu'à apporter la rançon, qu'il rendrait Hector. Iris de son coté exécuta sa commission ; elle engagea Priam à se rendre auprès d'Achille avec des présents, & accompagné d'un seul Héraut d'armes. Hécube fit tout ce qu'elle put pour empêcher Priam d'y aller ; mais loin de l'écouter, il lui fit des reproches. Il prit avec lui des présents, qui consistaient en douze robes très belles, douze tapis magnifiques, douze tuniques, & dix talents d'or bien pesés. Il partit ainsi, & Jupiter le voyant en chemin, dit à Mercure son fils : Mercure, vous vous plaisez plus que qui que ce soit à rendre service aux mortels ; allez donc, & conduisez le vieillard Priam aux vaisseaux des Grecs ; mais faites-le de manière que personne ne le voie & ne s'en aperçoive, jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans la tente du fils de Pelée. Mercure ajusta pour lors ses talonnières d'ambrosie & d'or, qui le portent sur la mer & sur la terre avec le vent, il n'oublia pas son caducée. Ayant pris la figure d'un jeune homme beau, bien fait, & d'une physionomie royale, il se rendit à Troye, trouva Priam & celui qui l'accompagnait. Ils furent surpris de sa rencontre, la peur les saisit, mais Mercure les rassura, & leur dit : Où allez-vous ainsi pendant le silence de la nuit ? Ne craignez-vous pas de tomber entre les mains des Grecs vos ennemis ? Si quelqu'un d'eux vous apercevait avec les présents que vous portez, comment, vous qui n'êtes point jeune, & qui n'êtes accompagné que d'un vieillard, pourriez-vous vous défendre si l'en vous attaquait ? Quant a moi, soyez tranquille, je viens pour

vous défendre, & non pour vous faire insulte, car je vous regarde comme mon père. Je vois bien à votre air & a votre discours, répondit Priam, que quelque Dieu prend soin de moi, puisqu'ils vous ont envoyé pour m'accompagner. Mais faites-moi le plaisir, beau jeune homme, de me dire qui vous êtes, & quels sont vos parents ? Je suis domestique d'Achille, lui répondit Mercure ; je suis arrivé avec lui dans le même vaisseau : je suis un des Myrmidous, & mon père s'appelle Polyctor ; il est très riche, & déjà sur l'âge comme vous ; il a six fils, & je suis le septième (Le septième des métaux.) : nous avons tiré tous sept au sort à qui irait avec Achille, & le sort est tombé sur moi. Priam l'interrogea sur l'état actuel du corps d'Hector, & Mercure lui en donna de si bonnes nouvelles, que Priam lui offrit en présent une belle coupe, & le pria de le conduire. Mercure refusa le présent, mais il lui dit qu'il l'accompagnerait toujours par mer & par terre, même jusqu'à *Argos*, & aussitôt il sauta sur le char de Priam, se saisi; des rênes des chevaux, & en prit la conduite. Ils arrivèrent enfin à la Tour des vaisseaux. Les sentinelles étaient occupés à souper ; & Mercure qui endort ceux qui veillent, & réveille ceux qui dorment, les plongea dans un sommeil profond : il ouvrit ensuite les partes, & introduisit Priam avec ses présents. Ils arrivèrent à la tente élevée d'Achille, que les Myrmidons lui avaient faite de bois de sapin, qu'ils avaient couverte de joncs coupés dans la prairie, ils l'avaient environnée de pieux ; la porte était fermée par un gros verrou de sapin, & trois Grecs la gardaient : il y avait aussi trois enceintes. Achille y était seul alors. Mercure, *auteur des commodités de la vie*, ouvrit la porte au vieillard, &; l'introduisit avec ses présents. Il lui dit ensuite : Je suis Mercure, Dieu immortel, envoyé par Jupiter pour vous servir de guide & vous accompagner : je n'entrerai pas avec vous, & je m'en retourne ; car il ne conviendrait pas que je parusse devant Achille, & qu'il s'aperçût qu'un Dieu immortel favorise ainsi un homme. Pour vous, entrez, embrassez les genoux d'Achille, & priez-le de vous rendre votre fils. Mercure, après ces paroles, s'envola dans l'Olympe. Priam descendit de son char, & y laissa Idée, qui l'avait accompagné. Entré dans la rente d'Achille, il se jeta à ses genoux, & lui demanda Hector. Après plusieurs discours de part & d'autre, Achille accepta les présents de Priam, & lui rendit son fils. Ils convinrent ensuite d'une trêve de douze jours. Priam enfin emmena le corps d'Hector dans son char, avec le secours de Mercure, & l'ayant porté à Troye, il le remit entre les mains des Troyens, qui lui firent des funérailles de la manière suivante. « (Ibid. v. 785 & suiv.) Ils amassèrent les matériaux pendant neuf jours, le dixième, ils levèrent le corps d'Hector en pleurant, le placèrent sur le sommet du bûcher, & y mirent le feu. Le lendemain le peuple s'assembla autour du bûcher, & éteignit le feu avec du vin *noir*, les frères & les compagnons d'Hector ramassèrent ses os *blancs*, en versant des larmes abondantes, & les

renfermèrent dans un cercueil d'or, qu'ils enveloppèrent d'un tapis de couleur de pourpre. »

Il est aisé de voir par ce que nous venons de rapporter, qu'Homère, Auteur de l'histoire de cette guerre, ne prétendait parler de Thétis que comme d'une Déesse, & non comme d'une femme ordinaire, par conséquent qu'elle était pour lui, comme elle doit être pour nous, une personne purement fabuleuse. Il la dit en conséquence fille de Nérée, Dieu marin, parce que Nérée signifie un lieu creux & humide, de Νηρος, & que le vase philosophique est un creux dans lequel naît Thétis, ou Thétis que les Poètes Grecs prenaient pour la terre (Iliad. Liv. 14.), & les Latins pour la mer, parce que ce nom veut dire nourrice. Junon se vante de l'avoir nourrie, élevée & mariée à Pelée ; c'est la terre philosophique, signifiée par Thétis, qui après avoir demeuré quelque temps dans le vase, épouse la noirceur, c'est-à-dire devient noire, car Pélée vient de πελις, *noir*. De ce mariage naquit Pyrisous, ou qui sort du feu sain & faut, parce que le feu de la matière réduite en mercure des Philosophes, résiste aux atteintes du feu le plus violent. Dans la suite il prit le nom d'Achille, ce guerrier fier & superbe, qui bravait tous les Chefs des Grecs & des Troyens, il pouvait le faire, puisqu'il était invulnérable, par la raison que nous venons de dire. Il devint amoureux de Briséis, c'est-à-dire, du repos ; car Briséis vient de βριζω, *je repose* ; parce que le mercure philosophique cherche à être fixé.

Ce que nous venons de rapporter du dernier Livre de l'Iliade, prouvera clairement à ceux qui ont lu les livres des Philosophes, qu'Homère n'avait en vue que le grand œuvre, puisqu'il y pense comme eux, qu'il s'exprime de même, & qu'il y donne précisément la description de ce qui se passe dans les opérations de l'élixir, qui est la fin de l'œuvre, comme il en fait la fin de son Ouvrage. Rappelons-en quelques trais, ce n'est pas s'écarter de notre sujet.

Jupiter envoie Iris à Thétis, & Iris descend sur la *noire mer* : voilà la mer philosophique, ou la matière en dissolution parvenue au noir. Iris trouve Thétis, ou la terre philosophique, assise dans une caverne, c'est-à-dire, dans le vase des Philosophes. Iris représente les différentes couleurs qui paraissent en même temps lorsque la fermentation & la dissolution se fait. Thétis pleurait, c'est la matière qui se réduit en eau. Après avoir oui le sujet de la députation d'Iris, Thétis prend un voile noire, & des habits plus noirs qu'aucun qui fût dans la monde. Les Philosophes appellent le noir qui survient alors à la matière, noir plus noir que le noir même, *nigrum nigrius nigro*. J'ai rapporté cent textes des Philosophes à ce sujet, je ne les répéterai pas.

Thétis partit pour l'Olympe ; Iris la précédait, & l'une & l'autre étaient

environnées de la mer. C'est la sublimation de la matière qui commence : cette mer est l'eau mercurielle, au-dessus de laquelle se trouve la terre comme une île. Telle était celle de Crète, où naquit Jupiter, celle de Délos, où Phœbus & Diane vinrent au monde. Elles arrivent devant Jupiter, & Thétis y trouve Saturne, c'est le Saturne philosophique dont nous avons parlé si souvent. Elle y paraît avec un air triste & un habit de deuil, parce que la noirceur est le symbole du deuil & de la tristesse.

Jupiter lui dit d'aller trouver son fils Achille, & de l'engager de rendre à Priam le corps d'Hector. Elle se rend auprès de lui, & pendant ce temps-là Iris va trouver Priam, pour le déterminer à aller seul avec Idée dans la terne d'Achille. La matière, avant de quitter le noir, reprend encore les couleurs variées qui avaient d'abord paru, Thétis détermine son fils. Priam se met en chemin avec Idée, c'est-à-dire, la sueur, d'ιδις, *sueur* ; parce que la matière, en se dissolvant, semble tuer. Priam rencontre Mercure, qui prend la conduite de son char ; c'est que le mercure philosophique est le conducteur de l'œuvre, c'est de lui & par lui que les opérations s'accomplissent. Il prend ses talonnières, parce qu'il est volatil. Elles le portent dans l'air avec le vent : Hermès l'avait dit (Table d'émeraude.) : *le vent le porte avec lui, l'air l'a porté dans son ventre*. Mercure réveille ceux qui dorment, & endort ceux qui veillent, parce qu'il volatilise le fixe, & fixe le volatil. Il ouvre les portes, & introduit Priam avec tes présents, c'est qu'il est le dissolvant universel, & que dissoudre, en termes même de Chymie, c'est ouvrir. Il laisse Priam, qui entre, & embrasse les genoux d'Achille : le fixe se réunit avec le fixe, & le dissolvant est encore volatil. Priam donne ses présents, qui consistent en tapis, en étoffes & en or : ce sont les différentes couleurs passagères qui se manifestent, l'or, c'est lui-même, ou l'or philosophique. Achille lui rend le corps d'Hector enveloppé dans deux de ces tapis, & les deux plus beaux : ce sont les deux couleurs principales, le blanc & le rouge. Priam s'en retourne à Troye avec le corps de ton fils, & Mercure qui l'attendait, reprend la conduite de son char, par la raison que nous avons dite ci-devant. Ils entrent dans Troye, on dresse un bûcher, on y brûle le corps d'Hector, & l'on ramasse ses os blancs : voilà la couleur blanche, ou l'or blanc des Philosophes. Les Troyens les mettent dans un cercueil d'or, qu'ils couvrent d'un tapis couleur de pourpre : c'est la fin de l'élixir, ou la matière parvenue à la dernière fixité, & à la couleur d'amaranthe ou de pavots des champs, comme le disent les Philosophes.

Cette explication serait plus que suffisante pour persuader un homme que le préjuge n'aveugle pas, il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en voir la vérité & la simplicité. Mais j'ai affaire à des gens prévenus, il faut plus d'une preuve pour

les convaincre ; ne nous laissons dont pas d'en donner. Il ne suffit pas d'avoir prouvé que Thétis est une personne feinte, il faut aussi montrer que Pelée & les autres le sont aussi.

Pelée fut, dit-on, fils d'Eaque & de la Nymphes Endeis (Selon Pausanias & le Scholiaste de Pindare & d'Apollodore.), fille de Chiron. Comment pouvait-il se faire qu'Eaque eût épousé la fille de Chiron, puisque ce dernier fut fils de Saturne & de la Nymphe Phillyre, & naquit sans doute avant que Jupiter eût mutilé Saturne ? Quand même on regarderait les uns & les autres comme des personnes réelles, on ne pourrait pas niée qu'il ne se fût écoulé au moins plusieurs siècles depuis la naissance de Chiron jusqu'à Eaque : la fille de ce Centaure devait donc alors être bien vieille. Mais son père est imaginaire, la fille l'est donc aussi, & d'ailleurs Eaque lui-même ne l'est pas moins, puisqu'on le dit fils de Jupiter & de sa Nymphe Egine, & que Jupiter, pour avoir commerce avec cette Nymphe, fut obligé de se métamorphoser en feu. La Fable dit même que Sisyphe s'étant aperçu de la fréquentation de Jupiter & d'Egine, il en avertit Asope, père de cette Nymphe. Jupiter, pour la soustraire à la colère de son père, la métamorphosa en l'Ile qui porte son nom. Il eut dont fallu qu'Egine après sa métamorphose, eut accouché d'Eaque, ce qui serait ridicule à dire, en voulant prendre la chose historiquement, mais prise allégoriquement, le fait n'est pas plus surprenant que la naissance d'Adonis, après la métamorphose de Myrrha & mère, en l'arbre qui porte son nom.

Il est bon de remarquer ici que tous les Héros dont nous avons à parler, & dont nous avons fait mention jusqu'ici, sont non seulement tous descendus de Dieux imaginaires & chimériques, mais qu'ils ont cela de commun, que leurs généalogies sont toujours composées de Nymphes, de Filles de l'Océan, ou de quelques Fleuves. Ces généalogies ne montent pas non plus au-delà de cinq ou six générations, & aboutissent presque toutes à Saturne, fils du Ciel & de la Terre. On peur les confronter dans les colonnes suivantes, où l'on trouvera celles des Héros Grecs, & celles des Chefs des Troyens.

Pâtis & Hector. Priam. Laomédon. Ilus. Tros. Ericthonius.	Hélène naquit de Léda, femme de Tynde, mais d'un adultère qu'elle commit avec Jupiter changé en Cygne. Léda	Agammemnon & Ménélas. Atrée ou Thyeste. Pélops. Tantale, fils de la Nymphe Plote.

Dardanus. Jupiter. Electre fut sa mère, & était fille de l'Océan & de Thétis.	accoucha en même temps de deux œufs : de l'un sortirent Pollux & Hélène, de l'autre Castor & Clitemmestre.	Jupiter. Saturne.
Memnon. Tithon & l'Aurore. Ilus. Tros. Ericthonius. Dardanus. Jupiter & Electre. Saturne.	Patrocle. Ménetius. Actor. Neptune. Patrocle. Ménetius. Japer. Le Ciel & la Terre. *Selon Hésiode*.	Achille. Pélée & Thétis. Jupiter & Egine. Saturne.
Ajax, fils d'Oilée, un des Argonautes.	Ajax, fils de Télamon. Eaque. Jupiter & Egine. Saturne.	Diomède. Tydée. Oenée. Prothée, à Thèbes. Iliad. I. 14. v. 115.
Ulysse. Laerte. Acrise.	Palamede. Nauplius. Neptune & Amymone. Saturne.	Eurypile. Télèphe. Hercule. Jupiter & Alcmène. Saturne.
Laocoon. Priam. Laomédon. Ilus. Tros. Ericthonius. Dardanus.	Protésilas. Iphicle. Amphitrion. Alcée. Persée. Jupiter & danaé. Saturne.	Philoctere. Pæan ou Appolon. Jupiter. Saturne.

Jupiter & Electre. Saturne.		
Nestor. Nélée & Chloris. Neptune & Tyrus. Saturne.	Idomenée. Deucalion. Prométhée. Japer & Clymene. Le Ciel & la Terre. *Selon Hésiode*.	Idomenée. Deucalion. Minos. Jupiter & Europe. Saturne. *Homère, Iliad.*

Voilà les principaux d'entre les Grecs & les Troyens ; je passe sous silence Ascalaphus & Jalmenus, tous deux enfants de Mars & d'Astioché ; Démophoon, fils de Thésée, Euryalus, fils de Mestiché, Teucet de Télamon, Schédius & Epistropius, fils d'Iphitus : Agapénor du Pilote Ancée : Thespius, Thoas, Tiepolême, Eumélus, Polypete, & tant d'autres, qui étaient fils des Argonautes, ou qui avaient eux-mêmes assisté à l'expédition de la Toison d'or, car il n'est pas surprenant qu'on les ait supposés présents à ces deux expéditions, l'une & l'autre étant une allégorie de la même chose.

Le fabuleux n'est pas moins facile à prouvée par la généalogie des femmes, d'où sont sortis ces Héros. Electre, mère de Dardanus, était fille de l'Océan & de Thétis. Aurore, mère de Mèmnon, eut Théa pour mère & Hypérion pour père. Asope, fils de l'Océan & de Thétis, sur père de la Nymphe Egine. Clymene, grand-mère de Ménétius, était aussi fille de l'Océan. Circé, qu'Ulysse connue dans son voyage, était fille du Soleil. Thétis était une Déesse ; Enée fut fils de Vénus, & ainsi des autres. Il est dont absurde de vouloir réaliser des personnages aussi fabuleux que ceux-là.

Mais une preuve pour le moins aussi convaincante, se trouve dans les noms des Troyens, des Ethiopiens, & des autres Nations qu'on suppose être venues au secours de Priam. On conviendra sans doute que la langue des Phrygiens & celle des Ethiopiens étaient bien différentes de celle des Grecs, comment est-il donc arrivé, que tous les noms, tant des Troyens que de leurs alliés, se trouvent Grecs, & d'origine grecque ? Le voici : c'est qu'Homère, Auteur de cette allégorie, était Grec. Il lui eut été fort aisé de tirer ces noms des langues Ethiopienne & Phrygienne. Il avait fait dans ces pays un assez long séjour, pour

en savoir au moins quelques-uns. Pourquoi ne l'a-t-il dont pas fait ? c'est sans doute qu'il ns voulait pas ajouter cette vraisemblance à une fiction, qu'il ne prétendait pas donner pour une réalité. Il est étonnant que les Historiens & les Mythologues qui sont venus après lui n'aient pas fait cette réflexion. Homère lui-même nous apprend que l'armée des Troyens était composée de troupes de diverses nations, & de différences langues, & qu'ils ne s'entendaient pas les uns & les autres.

Nec enim omnium erat una vociferatio, nec una vox, Sed lingua mista erat, è multis nempe locis convocati fuerant. Iliad. 3. v. 437.

Il faut dont nécessairement convenir qu'Homère a substitué des noms grecs aux vrais noms que portaient les Troyens & les Ethiopiens, que Memnon amena à leur secours. Mais quelle raison aurait-il pu avoir d'en agir ainsi ? Si un Poète François s'avisait de faire l'histoire du fameux siège de Prague par les Autrichiens, & défendue avec tant de gloire par les Français, après qu'ils 'eurent abandonné la Bavière, & qu'il donnât des noms français aux assiégeants & aux assiégés ; cette seule chose suffirait aux Lecteurs pour faire naître des doutes sur la réalité de ce siège, on n'aurait certainement aucune foi a ton récit, si quelque Historien ne le rectifiait.

Mais que ferait-ce encore si le Poète qui le premier nous aurait laissé ce fait par écrit, faisait descendre cous les Officiers généraux, & les autres à de Mer-Lusine, de Gargantua, de Roland le furieux, de Robert le Diable, de Fierabras, d'Olivier compagnon de Roland, de Jean de Paris, & de quelques autres personnages, qui n'ont jamais existé que dans les Romans ? Quand même il nommerait les villes voisines, les bourgs, les rivières, la situation du camp, qu'il spécifierait jour par jour les travaux des assiégeants, qu'il nommerait ceux qui ont monté la tranchée, l'en croirait-on davantage ? Et si les Historiens postérieurs ne fondaient leur narration d'un tel fait, que sur le récit de ce Poète, ou sur quelque tradition verbale émanée de la fiction de ce même Poète, seraient-ils plus croyables ? Telles sont cependant les choses à l'égard de la ville de Troye, & du siège qu'en firent les Grecs. Hérodote, que Cicéron (Liv. des Loix.) appelle père de l'histoire ; Hérodote, qui était lui-même de l'Asie Mineure, où l'on dit qu'était situé Ilion, ne parle de cette guerre que, d'après Homère, & la tradition verbale de quelques Prêtres Egyptiens. Il doute même du fait, & dit (In Euterpe. c. 118.) : *Qu'on ajoute foi, si l'on veut, à Homère & aux vers Cypriens. Pour moi, j'ai voulu m'informer si les faits extraordinaire, peu vraisemblables, & sentant la chimère, que les Grecs racontent s'être passés à Troye, étaient vrais*. Termes qui montrent bien le peu de foi qu'il ajoutait a cette histoire, qu'il rapporte néanmoins sur ce qu'il en avait appris par tradition. Il s'efforce cependant d'en prouver le faux, & dit

pour cet effet (Ibid. c. 120.) : « Je conjecture qu'Hélène ne fut point à Troye ; car si elle y avait été, lorsque les Grecs furent la revendiquer, les Troyens l'auraient certainement rendue, soit qu'ils eussent forcé Alexandre de la rendre, soit qu'il l'eût fait de bonne grâce. Car Priam, ou ses parents n'auraient pas été assez insensés pour occasionner à leurs enfants & à leurs citoyens, tous les maux dont on les menaçait, uniquement pour faire plaisir à Alexandre, & lui procurer la jouissance d'Hélène. Et quand même ils auraient eu cette idée dans les commencements de cette prétendue guerre, il est à croire, que lorsque Priam aurait vu deux ou trois de ses enfants péris en combattant contre les Grecs, *si toutefois on doit en croire les Poètes là-dessus*, Priam eût-il eu lui-même Hélène pour concubine, il l'aurait remise aux Grecs pour se garantir de tant de maux. »

Hérodote rapporte encore d'autres raisons que l'on peut voir dans son ouvrage, dans lequel il dit positivement que la langue Phrygienne était absolument différente des autres, & rapporte à ce sujet (Liv. II.), qu'avant le règne de Psammétichus en Egypte, les Egyptiens se flattaient d'avoir existé les premiers dans le monde. Que du temps de ce Roi la dispute à ce sujet se renouvela, & qu'elle fut décidée en faveur des Phrygiens sur la preuve suivante. Psammétichus ne trouvant aucun moyen de décider cette question, s'avisa de prendre deux enfants nouveaux-nés de parents obscurs, pauvres, & les donna à nourrir & à élevée à un berger, avec ordre d'en avoir tous les soins possibles, mais de les tenir séparément dans des cavernes écartées, de les faire allaiter par des chèvres, & défense à lui de jamais prononcer un mot qu'ils pussent entendre ; afin que lorsque leurs organes commenceraient à se former, & qu'ils seraient en âge de pouvoir parler, il pût savoir de quelle langue seraient les premiers mots qu'ils prononceraient. La chose s'exécuta : & quand ces deux enfants eurent atteint l'âge de deux ans, le Berger, en ouvrant la porte de l'endroit où étaient ces enfants, les vit tendre les mains, & prononcer distinctement *beccos*. Le Berger ne dit mot pour lors ; mais voyant qu'à chaque fois qu'il entrait, ils répétaient le même mot, il en avertit le Roi, qui se les fit apporter ; & leur ayant entendu lui-même prononcer *beccos*, il s'informa à quelle langue pouvait appartenir ce mot. On trouva qu'en langue Phrygienne *beccos* signifiait du pain ; alors les Egyptiens consentirent à céder aux Phrygiens la gloire d'être plus anciens qu'eux.

Puisque la langue Phrygienne était si différente de la langue Egyptienne & de la Grecque, comment est-il arrivé que tous les Troyens & leurs alliés Ethiopiens, Thraces, &c. aient eu tous des noms Grecs ? La raison en est toute simple, c'est qu'ils étaient nés de parents Grecs, c'est-à-dire, de l'imagination des Poètes & des Ecrivains de la Grèce, qui ont parlé de la prise de Troye.

Ce qu'il y a d'extraordinaire dans les suites de cette prétendue guerre, c'est que tous les Héros de part & d'autre, si l'on en excepte un petit nombre, ont disparu avec la ville de Troye, & ont été comme ensevelis sous ses ruines. Hérodote (In vita Homeri.) dit qu'Homère vivait environ cent soixante ans après la guerre de Troye : & Homère ne nous dit pas avoir vu un seul des successeurs de tant de Rois ligués contre Priam. Quoi dont ! en 160 ans la génération de tant de grands hommes a-t-elle pu s'éteindre de manière qu'Homère, dans le pays même, n'en ait vu aucuns restes ? Il nous parle à la vérité de Pyrrhus, fils d'Achille, de Télémaque, fils d'Ulysse, & de quelques autres ; mais il ne dit mot de leurs descendants : ce que les autres Auteurs nous en disent, est si peu capable d'en prouver la réalité, qu'ils la détruisent manifestement par la variété de leurs sentiments à cet égard. Dans quelle incertitude en effet n'est pas un Lecteur, à la vue de toutes ces variétés qui se trouvent dans les pins anciens mêmes a ce sujet ? & que doit-on en conclure ? qu'ils n'ont ainsi varié, que parce qu'ils n'avaient aucune époque réelle, aucun monument subsistant, & aucuns mémoires certains, sur lesquels ils aient pu appuyer leur récit. Chacun trouvait & dans la narration d'Homère, & dans la tradition (qui sans doute y prie naissance) tant de difficultés, & si peu de vraisemblance, que chaque Auteur s'avisa d'ajuster son récit de la manière qui lui parut la plus propre a donner à cette fiction un air d'histoire réelle. Y a-t-il apparence, disait au milieu de Troye même Dion Chrysostome dans une de ses Harangues, que les Grecs revenant chez eux vainqueurs & triomphants, eussent été si mal reçus, qu'il y en eût qui fussent assassinés, pendant que la plupart des autres, chassés honteusement, furent, dit-on, obligés d'aller chercher des établissements dans des pays éloignés ? Comment serait-il arrivé encore que les Troyens vaincus & subjugués, au lieu de se retirer dans les différentes contrées de l'Asie, où ils avaient des amis & des alliés, eussent traversé les mers & passé près des côtes de la Grèce, pour aller fonder des Villes & des Royaumes en Italie, & dont quelques-uns, comme Hélenus, s'établit au milieu de la Grèce ? Il n'y a, dit cet Auteur, aucune vraisemblance, & il faut abandonner la tradition commune.

Il est dont à croire que ces prétendus Héros de part & d'autre étaient de même nature que les compagnons de Cadmus ; & qu'ils ont péri de la même manière qu'ils ont été engendrés, c'est-à-dire, que l'imagination des Poètes où ils avaient pris naissance, leur a servi aussi de tombeau. Il suffirait de rapporter ce que dit Hérodote, pour prouver que le calcul de M. l'Abbé Banier est faux, lorsqu'il détermine l'époque de cette guerre à 035 ans après la mort c'Hercule. Je choisis ce seul exemple, pour ne pas multiplier les discussions inutiles. Hérodote dit (In vita Homeri.) qu'Homère vivait environ quatre cent ans avant lui, & cent soixante ans après la guerre de Troye. Le siège de cette ville ne se serait fait par

conséquent que cinq cent soixante ans avant Hérodote, & suivant le calcul de M. l'Abbé Banier, Hercule n'aurait précédé Hérodote que de 595 ans. Ce qui ne s'accorde point du tout avec ce que dit ce dernier Auteur (In Euterpe. c. 145.) : « Depuis Dyonisus, qu'on dit fils de Sémelé, fille de Cadmus, jusqu'à moi, dit-il, il s'est écoulé presque seize cent ans, & depuis Hercule, fils d'Alcmène, presque neuf cent. Hercule, selon Hérodote, vivait donc près de trois cens ans avant la prise d'Ilion. » Je laisse au Lecteur à juger, avec ce calcul d'Hérodote, ce qu'il doit penser de celui de M. l'Abbé Banier, tant sur l'époque de la guerre de Troye, que sur celle de l'expédition des Argonautes, à laquelle on dit qu'Hercule y assista.

CHAPITRE III.

L'origine de cette Guerre.

Remontons à la source de cette guerre, & prenons-la, *ab ovo*, suivant l'expression d'Horace (Art. Poèt.), puisqu'en effet un œuf en fut le premier principe, & une pomme y donna occasion. Jupiter devenu amoureux de Léda, femme de Tyndare, se changea en cygne, jouit de Léda, qui mit au monde deux oeufs : de l'un sortit Pollux & Hélène, & de l'autre Castor & Clytemnestre. Hélène épousa Ménélas, & Clytemnestre fut femme d'Agamemnon. Voila l'œuf, voyons la pomme.

Jupiter épris des charmes de la Déesse Thétis, ayant appris de Prométhée, que, suivant un oracle de Thémis, l'enfant qui naîtrait de cette Déesse, serait plus puissant que son père, se détermina à la marier avec Pelée, fils d'Eaque, fils de Jupiter même & d'Egine. Thétis fut très mécontente de voir qu'on lui faisait épouser un mortel, mais Jupiter le voulait, il fallut y consentir. Jupiter invita lui-même tous les Dieux à la cérémonie & au repas de ce mariage, afin de le rendre plus célèbre, la seule discorde fut oubliée, ou exclue. Cette Déesse, pour se venger de ce mépris, se rendit secrètement aux noces, & jeta au milieu de l'assemblée une pomme d'or, avec cette inscription, *pour la plus belle*. Il n'était aucune des Déesses qui n'y prétendît, mais soit qu'elles fussent moins susceptibles, soit qu'elles eussent de la déférence pour Junon, Minerve & Vénus, elles leur cédèrent leurs prétentions. Il fallut adjuger la pomme à une des trois. Tous les Dieux sentant bien l'embarras où se trouverait celui d'entre eux qui se porterait pour Juge dans cerce dispute, ne voulurent point se charger d'une affaire si délicate. Jupiter lui-même ne crut pas devoir décider entre son épouse & fille & Vénus ; il les envoya sous la conduite de Mercure à un Berger, nommé Alexandre, qui gardait ses troupeaux sur le Mont Ida. Ce Berger prit dans la suite le nom de Paris, & était fils de Priam, Roi de Troye. Les Déesses se

présentèrent au Berger de la manière que chacune crue la plus propre à relever sa beauté, Elles lui firent d'abord les promesses les plus flatteuses chacune en particulier. Junon lui offrit des sceptres & des couronnes ; Minerve lui promit la vertu & les belles connaissances, & Vénus, la plus belle femme qui fût sur la terre. Elles consentirent même aux conditions qui pouvaient d'abord alarmer leur pudeur ; mais que Paris exigea, pour porter son jugement avec connaissance de cause. Enfin, soit que l'appât d'une couronne fît peu d'impression sur l'esprit de Paris, & que la vertu le touchât moins que les charmes d'une belle femme, il adjugea la pomme à Vénus, qui en effet passait pour la plus belle.

On sent bien que Junon & Minerve ne furent point satisfaites de cette décision, aussi jurèrent-elles de s'en venger sur leur Juge, sur Priam son père, & sur la ville de Troye, dont la perte fut résolue, & ensuite exécutée. Paris laissa exhaler leur ressentiment, & ne pensa plus qu'à voir effectuer la promesse de Vénus. Cette Déesse ne tarda pas à l'accomplir. Elle fit naître l'occasion à Paris d'aller dans la Grèce, elle le conduisit à Sparte chez Ménélas, qui en était Roi, & fit en sorte qu'Hélène son épouse, la plus belle femme de son temps, devînt sensible aux vœux de Paris, qui l'enleva : ce rapt fut cause de la guerre & de la ruine de Troye.

Tous les Dieux prirent parti dans cette guerre ; & combattirent les uns contre les autres. Jupiter, à la prière de Thétis, prit longtemps le parti des Troyens, pour venger Achille de l'injure que lui avait faite Agamemnon, de lui enlever sa chère Briséis. Il menaçait même de son courroux ceux d'entre les immortels qui favorisaient les Grecs ; mais enfin ayant assemblé tous les Dieux & les Déesses dans l'Olympe, le seul Océan excepté, ils s'y rendirent tous jusqu'aux Nymphes des forêts, des fleuves & des prairies : Neptune lui-même quitta le fond de la mer pour y assister (Iliad. I. 20. v. 5.). Jupiter leur dit qu'il leur laissait alors la liberté d'aller combattre pour on contre les Troyens. Junon, Minerve, Neptune, Mercure, auteur des coomodités de la vie, & Vulcain, se rendirent aux vaisseaux des Grecs. Mars, Apollon, Diane, Latone, Xanthe & Vénus furent joindre les Troyens (Ibid. v. 33.). Chacun exhortait les siens à haute Voix. Jupiter fit gronder son tonnerre ; Neptune excita un tremblement de terre, qui répandit l'épouvante & la frayeur dans la ville de Troye, & mit une espèce de confusion parmi les vaisseaux mêmes des Grecs qu'il favorisait. Les secousses en furent si terribles, que le Mont Ida en fut ébranlé jusque dans ses fondements. Pluton lui-même en tressaillit de peur dans le fond des enfers, & craignant que la voûte de son palais ténébreux ne s'écroulât sur lui, il sauta au bas de son trône, & fit un grand cri (Ibid. v. 56.). Apollon avec ses flèches d'or combattit contre Neptune ;

Minerve eut Mars & Vénus contre elle : Junon attaqua Diane, & Mercure Latone. Xanthe, ainsi nommé par les Dieux, & Scamandre par les hommes, avait Vulcain en tête. Ainsi combattirent les Dieux contre les Dieux, & Achille contre Hector.

C'est dont un œuf & une pomme qui furent la source de l'expédition des Grecs, & la cause de la ruine de Troye. Si on ne les admet point comme tels, ou que l'on suppose qu'ils n'ont jamais existé, c'en est fait de la prétendue expédition des Grecs. Car si cet œuf n'a pas existé, Hélène, la plus belle des femmes, digne récompense de Paris, n'aura pas existé, puisqu'on la dit sortie de cet œuf, fille de Jupiter change eu cygne, & nourrie de lait de poule on de coq. Et si la pomme de discorde ne fut jamais, que deviendra Achille, né du mariage de Pelée & de la Déesse Thétis ? Il n'y aura jamais eu de dispute sur la beauté entre Junon, Minerve & Vénus. S'il n'y a point eu de différend entre elles, Paris n'a pu en être le Juge. Vénus n'aura point eu cette pomme chimérique, & n'aura point promis Hélène pour récompense. Si Hélène n'a pas existé, comment Paris aura-t-il pu en devenir le ravisseur ? comment Ménélas aura-t-il intéressé toute la Grèce dans sa querelle, pour venger l'injure qui ne lui a pas été faite, & pour ravoir en sa possession une femme qui n'exista jamais ?

Bien plus ; si nous ôtons l'existence réelle à Neptune, Apollon & Vulcain, qui fondèrent & bâtirent la ville de Troye, à Jupiter qui enleva Ganymède ; à Télamon qui épousa Hésione, fille de Laomédon, à Junon, Pallas & Vénus, qui allumèrent le flambeau de la guerre, à Pelée, Thétis & la Déesse Discorde : quelles raisons resteront aux Grecs pour faire la guerre aux Troyens ? quelle ville auront-ils dont ils puissent faire le siège ? & si Ilion n'a point existé, où Priam aura-t-il régné ? que faudra-t-il penser des longues & pénibles courtes d'Enée & d'Ulysse, celles de l'un comme un effet de la colère du courroux de Junon, & celles de l'autre, comme une vengeance de Vénus? Le songe d'Hécube n'a-t-il pas lui-même tout l'air d'une fable, de même que la naissance de Paris & son éducation. Hécube, dit-on, étant grosse, eut un songe funeste : elle pensait qu'elle portait dans son sein un flambeau qui devait embraser un jour l'Empire des Troyens. L'oracle consulté sur ce rêve, répondit que le fils que cette Princesse mettrait au monde, serait cause de la désolation du Royaume de Priam. La Reine étant accouchée, on fit exposer l'enfant sur le Mont Ida, où heureusement pour lui quelques Bergers le trouvèrent, & le nourrirent. Alexandre (c'est le nom qu'il porta d'abord) étant devenu grand, devint amoureux d'une belle Bergère, nommée Œnone, fille du fleuve Cédrenne, entre les bras de laquelle Paris fut mourir sur le Mont Ida, après avoir été blessé devant la ville d'Ilion.

Voyons si toute cette fable n'a pas un rapport plus immédiat avec la Philosophie Hermétique qu'avec l'Histoire, & l'on jugera par-là si ce n'est pas plutôt une allégorie qu'un fait réel. Hécube étant grosse songe qu'elle porte dans son sein un flambeau qui doit embraser & causer la ruine d'Ilion. Nous avons dit plus d'une fois que les Philosophes Hermétiques appellent *feu*, *flambeau*, *minière de feu*, leur soufre philosophique, & nous avons cité à ce sujet le traité Hermétique de d'Espagnet, avec celui de Philalèthe, sur les trois sortes de médecines de Geber. Nous avons aussi prouvé qu'ils donnent le nom de femme à leur eau mercurielle, qu'ils parlent de conception & d'enfantement, qu'ils nomment cette eau *mère*, de même que leur matière, & qu'ils appellent *enfant* le soufre philosophique qui en a été produit. On peut voir Morien à cet égard, & l'on va voir que toute l'histoire de Paris y convient parfaitement.

Hécube est l'eau mercurielle, ou la matière qui la produit, & Paris est le soufre philosophique qu'elle porte dans son sein, & qui, après avoir été mis au monde, est exposé sur le Mont Ida, dont j'ai parlé précédemment. Ce mont est appelé Ida, comme si l'on disait mont qui sue ; de ιδες, *sueur*, parce qu'il paraît toujours des gouttes d'eau dessus, comme si ce mont philosophique suait. C'est de lui dont les Philosophes ont dit : enfermez-le dans une chambre ronde transparente & chaude, afin qu'il y *sue*, & qu'il soit guéri de son hydropisie, la Tourbe en parle, Avicenne, & plusieurs autres Philosophes.

Paris étant devenu grand sur le Mont Ida, y devint amoureux d' Œnone, fille du fleuve Cédrenne. C'est comme si l'on disait en français : Paris étant devenu grand sur le Mont qui sue, il devint amoureux de l'eau vineuse, ou de couleur de vin, fille du fleuve appelé la *sueur brûlante*. On peut se rappeler qu'en expliquant d'autres fables, nous avons dit que l'eau mercurielle devient rouge comme du vin, lorsque le magistère, ou soufre philosophique est en voie de perfection, & que Raymond Lulle, Riplée, & quelques autres lui ont donné en conséquence le nom de *vin* : Œnone où cette eau mercurielle est en effet fille de Cédrenne, ou de la sueur brûlante, puisqu'elle ne devient rouge qu'à mesure que le mont de sueur philosophique sue, & qu'il rougit. Or Œnone vient d'Ονος, *vin*, & Cédrenne de κεω, *je brûle*, & ιδρως, *sueur*. Paris fut mourir entre les bras d'Œnone, des blessures qu'il avait reçues dans le siège d'Ilion : c'est-à-dire, que le soufre philosophique ayant été dissous pendant l'opération de l'élixir, dont le siège d'Ilion est l'allégorie, il fut enfin fixé dans l'eau mercurielle couleur de vin ; car, suivant Morien ; la seconde opération n'est qu'une répétition de la première. Les blessures de Paris sont désignées par la dissolution ; & l'état de la matière de î'élixir en putréfaction, est indiqué par Ilion, qui vient d'ιλυς, *lie*, *ordure*, *bourbier*.

Quant aux Dieux & aux Déesses, nous avons dit dans le troisième Livre & ailleurs ce qu'on, doit en penser. Et si l'on a égard à ce que les Auteurs disent d'Hélène, on fera aisément convaincu que son histoire est une fable pure, puisqu'il n'est pas possible qu'elle fût assez jeune pour être encore la plus belle des femmes du temps, où l'on feint que Paris l'enleva. On est obligé d'avouer qu'il se rencontre des difficultés insurmontables sur l'âge de cette Princesse (M. l'Abbé Banier, Mythol. Tom. III. pag. 516.), quand même on accorderait à cet Auteur les combinaisons déterminées de chronologie qu'il fait à ce sujet, Hélène aurait eu au moins soixante & quelques années au temps du siège de Troye. Mais suivons M. l'Abbé Banier dans ses calculs chronologiques, & l'on verra que les choses ne peuvent s'accorder, malgré la torture qu'il s'est donnée pour ajuster tout à ton système, en rejetant ce qu'il ne peut y amener, & en n'admettant seulement que ce qu'il croit pouvoir y convenir.

Selon cet Auteur (Tom. III. pag. 317.), Pélops eut d'Hippodamie, Pithée & Lysidice, Pithée fut père d'Ethra, & Lysidice mère d'Alcmène. Il avait dit (ibid. p. 266.) qu'Alcmène était fille d'Anaxo & d'Electrion, & que Mestor, fils de Persée & frère d'ElecIrion, avait épousé Lysidice, fille de Pélops, dont il eut Hyppothoé, enlevée par Neptune ; mais passons-lui cette contradiction ; l'indulgence est extrêmement nécessaire à cet égard, quand un lit son Ouvrage (Je sais que M, l'Abbé Banier n'est pas l'inventeur de ces généalogies. Mais set-il moins blâmable de les adopter routes, quelque contradictoires qu'elles soient, par la seule raison sans doute que ces contradictions viennent de temps en temps fort à propos pour le tirer d'embarras.). Ethra fut mère de Thésée, qui, selon le même Auteur, avait au moins cinquante ans, quand il enleva Hélène. Après qu il l'eut enlevée, il fut avec Pyrithoüs pour enlever Proserpine, femme d'Aidonée ; il sur arrêté prisonnier par Aidonée, & Hercule le délivra de cet esclavage. Après cette expédition Hercule en fit bien d'autres avant que de mourir ; il délivra Alceste ; il fit la guerre aux Amazones avec Thésée, à qui il céda Antiope, l'une d'entre elles, il accompagna Jason avec Thésée à l'expédition de la Toison d'or, il fut ensuite à Troye, où il délivra Hésione, & tua Laomédon, & mourut enfin âgé seulement de cinquante-deux ans. Par conséquent depuis l'enlèvement d'Hélène par Thésée, jusqu'a la mon d'Hercule, il doit s'être écoulé environ une dizaine d'années. Or si Thésée avait lors de cet enlèvement, au moins cinquante ans, il en avait dont au moins soixante quand Hercule mourut. Thésée était par conséquent plus âgé de dix-huit ans qu'Hercule. Mais comment accorder cela avec l'histoire de Thésée, rapportée dans la page 317 du même Tome III ? M. l'Abbé Banier représente Thésée comme un jeune homme, dont la gloire, la vertu & les grandes actions d'Hercule enflammaient le courage naissant qui n'estimait rien au prix de lui, &

était toujours prêt à étonner ceux qui lui racontaient quel personnage c'était, & surtout ceux qui l'avaient vu, & qui pouvaient lui apprendre quelques particularités de sa vie : que l'admiration que lui donnait la vie d'Hercule, faisait que ses actions lui revenaient la nuit en songe, & qu'elles le piquaient le jour d'une noble émulation, & excitaient en lui un violent désir de l'imiter.

Si Thésée avait 60 ans à la mort d'Hercule, arrivée 30 ans avant la guerre de Troye, comment Thésée n'en avait-il que 70 la première année du siège ? il en aurait eu 90, & si Ethra sa mère se trouva parmi les Esclaves d'Hélène, lors de la prise d'Ilion, & que Démophoon la demanda à Agamemnon, Ethra devait avoir alors cent quinze ou seize ans au moins, car elle avait sans doute quinze ou seize ans quand elle mit Thésée au monde ; & le siège de Troye dura dix ans. Autre contradiction :

Admettons pour un moment que Thésée soit mort à l'âge de soixante & dix ans, la première année de la guerre de Troye, &; Hercule cinquante-deux, trente ans avant le commencement de cette guerre. Cinquante-deux & trente font quatre-vingt-deux ans, qu'aurait eu Hercule, s'il eût vécu jusqu'à la mort de Thésée. Hercule n'aurait dont eu que douze ans, lorsque Thésée naquit ; peut-on dire qu'Hercule à cet âge eut détruit tant de brigands, les eût cherchés par route la terre, & eut fait toutes ces belles actions qui faisaient l'admiration de Thésée, & qui excitaient en lui un violent désir de l'imiter ? Il y aurait bien d'autres observations à faire au sujet d'Hercule & de Thésée, mais passons à celui d'Hélène.

Quelques anciens Auteurs ont assuré que Thésée, après avoir enlevé Hélène, & avant son voyage d'Epire, la laissa grosse entre les mains de sa mère Ethra, & qu'elle accoucha d'une fille. Si la chose est ainsi, il fallait qu'Hélène fût déjà, d'un âge fait, puisque ses frères jumeaux étaient alors en état de conduire une armée, & que pendant l'absence de Thésée, on dit que Castor & Pollux prirent les armes, se rendirent maîtres de la ville d'Aphidnès, délivrèrent leur sœur, qu'ils ramenèrent à Sparte avec Ethra, mère de Thésée, qui devint par-là esclave d'Hélène, qui la mena à Troye, lorsque dans la suite elle fut enlevée par Paris.

J'ai dit qu'Hélène devait avoir au moins soixante ans au temps de la guerre de Troye; & si je ne lui en ai pas donné davantage, c'est que ce nombre d'années sur la tête d'Hélène suffisait pour prouver ce que j'avançais alors, & que je me servais des armes mîmes de M. l'Abbé Banier pour le combattre. Mais si nous nous en rapportons à Apollonius (Liv. 3. v. 996.) & a Valérius Flaccus (Liv. 6. v. 90.), Hélène devait être beaucoup plus âgée, puisqu'ils nous apprennent que Jason racontait à Médée l'histoire de Thésée & d'Ariadne comme une histoire

du temps passé. Elle l'était en effet : car Hypsiphile était fille de Thoas, & Thoas fils de cette même Ariadne, que Thésée avait abandonnée dans l'Ile de Naxo, après l'avoir enlevée de l'île de Crête, lorsque par son secours il eut défait la Minotaure. Jason devint amoureux d'Hypsiphile dans l'île de Lemnos, en allant à la conquête de la Toison d'or, & y fit un séjour assez long, car il y eut deux enfants d'Hypsiphile, dont l'un fut appelé Thoas, & l'autre Ennéus. Thésée n'était pas fort jeune dans le temps qu'il enleva Ariadne, c'est à son retour qu'il succéda à son père, qui s'était précipité dans la mer, lorsqu'il vit revenir le vaisseau de son fils avec des voiles noires, parce qu'il lui avait dit d'en mettre de blanches s'il retournait heureusement de son expédition. Thésée avait déjà fait alors toutes ces grandes actions qu'on lui attribue, il avait combattu avec Hercule les Centaures qui troublaient les noces de Pirithoüs son, ami ; & cette action se passa avant qu'Hercule par ordre d'Eurysthée, fût chercher le sanglier d'Erymanthe, car c'est en y allant qu'il défit le reste des Centaures, & que Chiron mourut d'une blessure que lui fit une flèche d'Hercule empoisonnée du venin de l'Hydre de Lerne. La prise de ce sanglier est regardée comme le troisième des travaux d'Hercule. Or, suivant Hérodote (In Euterpe.), Hercule vivait près de trois cens ans avant la guerre de Troye ; Hélène ne devait donc en avoir guère moins. Mais abandonnons, si l'on veut, le sentiment d'Hérodote, il est du moins confiant que Thésée enleva Hélène avant que Pirithoüs se mît en devoir d'enlever Proserpine. Pirithoüs était fils de Jupiter, suivant Homère (Iliad. 1. 4.), & Proserpine fille de Cérès, & femme de Pluton ; ce qui reculerait encore davantage la naissance d'Hélène. M. l'Abbé Banier croit devoir s'en tenir à la généalogie de Pirithoüs, donnée par Diodore de Sicile. Il ne fait pas attention qu'elle n'en est pas moins fabuleuse, & qu'elle prouve encore mieux combien Pirithoüs était éloigné du temps de la guerre de Troye. De tous les enfants de l'Océan & de Thétis, dit Diodore, un des plus fameux fut Pelée, qui donna son nom à un fleuve de Thessalie. (Hésiode avait dit (Théogon.) que ce Pénée était ce fleuve lui-même.) Ce Prince épousa Creuse, dont il eut Iphéus, & une fille nommée Stilbia. Apollon eut de cette Princesse Centaurus & Lapithus. Celui-ci eut de sa femme Eurionne, veuve d'Arsinous, deux fils, Phorbas & Périphas. Phorbas lui succéda, mais après sa mort Périphas prit sa place, & ayant épousé Astiagée, fille d'Iphéus, il en eut plusieurs enfants, dont Antion fut le plus connu, pour avoir donné naissance à Ixion, qui épousa Clia, ou Dia, & en eut Pirithoüs.

Il s'ensuit de cette généalogie que Pirithoüs est le septième, depuis Océan & Thétis, qu'Hésiode compte pour le plus ancien des Dieux, & le sixième depuis Apollon. Il faudrait, pour prouver cette antiquité, rappeler ici la généalogie ides Dieux, mais il n'est pas nécessaire de répéter ce que nous avons dit dans le

troisième Livre & ailleurs. On ne finirait pas si l'on voulait examiner tous les articles qui causent tant de difficultés & d'embarras aux Mythologues. Car plusieurs Auteurs accrédités (Servius sur le V. de l'Enéide.) prétendent qu'Hélène ne fut enlevée que par Thésée, qui ne la mena, pas à Aphidnès, comme on le dit communément, mais en Egypte, où il la mit entre les mains de Prothée, fils de Neptune, dont Hercule tua les enfants Tmylus & Télégonus, parce qu'ils faisaient mourir les étrangers qui venaient chez eux. Et pour le dire en deux mots, c'est perdre son temps & ses peines de vouloir arranger Historiquement des faits purement fabuleux. J'aimerais mieux dire, avec quelques Auteurs, qu'Hélène était immortelle, un tel sentiment a un rapport plus immédiat avec la Fable ; aussi Servius (Sur le II. de l'Enéide.) embrasse-t-il ce sentiment. D'autres, pour éluder tant de difficultés insurmontables., on dit que la guêtre de Troye ne fut point entreprise par les Grecs à l'occasion d Hélène, mais à cause de l'enlèvement d'Hésione que Priam voulait ravoir. Mais alors rouie l'Iliade serait fausse ; & c'est cet ouvrage d'Homère qui a enfanté tous les autres faits à ce sujet.

CHAPITRE IV.

On ne peut déterminer au juste l9'époque de cette guerre.

Les Auteurs anciens & modernes sont si différents les uns des autres sur cet événement, qu'il est impossible ne les concilier. Coringius & le Chevalier Newton le mettent 900 ou 907 ans avant l'Ere vulgaire, & le P. Souciet 1388 ans. On compte au moins 40 ou 50 opinions, qui, pour accorder ces deux extrémités, approchent ou éloignent p'us ou moins cet événement. On peut consulter là-dessus Scaliger, le P. Petau, & Dom Pezron, de même que le dixième chapitre du troisième livre des *Réflexions critiques sur les Histoires des anciens Peuples*, par M. Fourmont l'aîné.

Homère est le premier qui ait fait mention de cette guerre. Il l'a prise pour le sujet de son Iliade & de son Odyssée, mais il se contente de parler des Dieux, des Déesses, des Nymphes, des Héros & des Héroïnes qui s'y trouvèrent, sans déterminer aucun temps fixe pour cet événement, ni pour rien de ce qui pouvait y avoir quelque rapport. Cela seul devrait faire penser que c'est une pure fiction de ce Poète, qui a voulu égayer son imagination, & faire voir à la postérité la fécondité de son génie. S'il est vrai que cette prétendue guerre n'est qu'une allégorie du grand œuvre, il eût pu la décrire en moins d'une page ; suivant ce qu'en dit le Cosmopolite (Epilogue de ses 12 Traités.). Cette manière de traiter le grand œuvre n'est pas extraordinaire , Denis Zachaire a aussi supposé le siège d'une ville ; mais il n'a fait qu'un seul traité ; & l'histoire du siège qu'il

suppose, est contenue dans un seul chapitre. Philalèthe a fait au moins 28 Ouvrages sur cette matière; & Raymond Lulle l'a étendue dans une infinité de volumes.

Ceux qui sont venus après Homère, & qui ont voulu déterminer l'époque fixe de cette expédition, auraient dû nous dire sur quoi ils fondaient leur sentiment : sans cette précaution, nous avons droit de les récuser, & de ne pas les en croire sur leur parole : nous avons même raison de penser que c'est une pure supposition de leur part. Hérodote, à l'histoire duquel Strabon (Liv. 14.) dit qu'il ne faut pas beaucoup ajourer foi, dit sans aucune preuve (Liv. 2. c. 53.), qu'il croit qu'Homère vivait environ 400 ans avant lui, & 169 ans après la guerre de Troye. A. Gelle (Liv. 17. c. 21.) ne met que cent ans d'intervalle entre la prise d'Ilion & la naissance d'Homère. Hérodote semble déterminer cet événement sous le règne de Prothée, Roi d'Egypte, que toutes les Fables disent fils de Neptune, par conséquent un personnage fabuleux ; & d'ailleurs on ne peut déterminer l'époque du règne de ce Roi.

Varron, qui fit tout son possible, & employa tout son esprit à rapprocher de la raison la Théologie des Païens, & à la rappeler au civil ou au physique, suivant le témoignage de S. Augustin (De la Cité de Dieu, liv. 6. c. 2, 3, 4.), est un des premiers qui, sur le raisonnement d'Homère, ait voulu fixer l'époque de la guerre de Troye. Mais il a puisé cela, comme bien d'autres choses, dans son imagination, & S. Augustin le réfute très solidement. Virgile, sur le témoignage de Varron, fixe le siège de Troye à l'an 300 avant le siège de Rome. Livius & les autres Romains qui sont venus après, ont suivi aussi Varron, & ont donné le fait & son époque pour certains, de même que mille autres choses qui ne furent jamais.

On ne sait pas même en quel temps vivait Homère ; on ignore jusqu'à sa pairie, & l'endroit où il est mort, & quoique Hérodote ait écrit la vie d'Homère en abrégé, il était lui-même incertain de ce qu'il dit à ce sujet, puisqu'il se sert souvent du terme, je pense, je conjecture. Thomas Valois (Sur le liv. 3 de S. Aug. de la Cité de Dieu, c. 2.) avoue que la variété des sentiments des Auteurs, sur ce qui regarde Homère, fait qu'il est impossible de rien déterminer sur le temps où a vécu ce Poète. S. Augustin (Ibid. c. 6. 1.22.), Eusèbe & S. Jérôme (In Chronicis.). A. Gelle (Liv. 9.), conviennent tous qu'Homère vivait avant Romulus. Eutrope dit qu'il vivait du temps d'Agrippa Sylvius, Roi d'Albanie, auquel succéda Arenius Sylvius, qui régna 9 ans, à celui-ci Aventinus Sylvius, qui en régna 34. Procas Sylviys vînt ensuite, qui porta la couronne 22 ans ; enfin Amulius, à la septième année duquel naquit Romulus ; ce qui fait environ 80 ans d'intervalle entre Romulus & Homère.

Cicéron (Orat. pro Archai Poèta.) dit que sept Villes se disputaient la gloire d'avoir vu naître Homère dans leur sein ; & il nomme entre autres Smyrne, Chio, Salamine, Colophone, Argos. Aulu Gelle, avec plusieurs autres, ont cru qu'il était né en Egypte : & Aristote le croyait né dans l'île Io. De manière que ceux qui approchaient le plus du temps d'Homère, n'étaient pas mieux instruits de ce qui le regardait, que ceux qui sont venus dans la suite. On ne peut donc en juger que par conjecture, & l'on n'a rien de certain.

Homère étant donc le premier qui ait parlé de la guerre de Troye, & de la ruine de cette ville, les autres Auteurs ne pouvant nous donner rien d'assuré sur l'époque de cet événement, & sur l'événement lui-même, ne peut-on pas le regarder comme une fiction pure ? Les temps doivent répondre à certains temps déterminés, les choses aux choses, & les personnes aux personnes, quand il s'agit d'établir & de constater la réalité d'un fait. On sait, par exemple, en quelle année, & sous quel Roi d'Egypte Moïse est né. Nous savons où, & sous quel Empereur Jésus-Christ notre Sauveur a pris naissance ; sous quels Consuls Corinthe fut détruire, & Carthage ruinée, enfin tant d'antres faits de cette espèce, dont personne ne doute. Mais il n'en est pas de même de la ville de Troye. Rien ne nous certifie son existence & sa destruction, que ce qu'en a dit Homère, & ceux qui l'ont copié, ou qui en ont écrit sur des traditions émanées des écrits de ce Poète.

Nous trouvons à la vérité dans Homère, qu'Enée, après la destruction de Troye, se sauva en Italie ; & les Ecrivains Romains n'ont pas manqué de faire valoir ce trait, pour donner du lustre a. leur ville, en faisant descendre Romulus de ce Héros, au moins par les femmes ; car ils lui donnaient le Dieu Mars pour père. Tout cela s'accordait fort bien avec la Fable. Enée était fils de Vénus, & Romulus fils de Mars, & qui ne sait le bon accord qui régnait entre ce Dieu & cette Déesse? Les Romains étaient-ils de pire condition que les autres, qui se flattaient à l'envi d'avoir des Dieux pour fondateurs de leurs villes ? Lorsque ces fondateurs n'étaient pas des Dieux, ils savaient les immortaliser. Et si un Ancien (Juvenal.) se moquait des Egyptiens, en disant que cette nation était bien heureuse de voir naître des Dieux dans ses jardins ; on aurait bien pu le dire des Romains & des Grecs, qui se vantaient hautement d'être tous descendus des Dieux. S. Augustin ne laissa pas tomber ce trait de leur vanité, il le rappelle (De la Cité de Dieu, 1. 22., c. 6.) en ces termes : « Nous lisons, & on nous dit que Romulus a fondé Rome, & qu'il y a régné. On nous a aussi laissé par écrit qu'il a été mis au nombre des Dieux. Les écrits nous apprennent les faits, mais ils ne les prouvent point ; car on ne montre aucun monument, aucun prodige qui

atteste que cela lui soit arrivé. La Louve qu'on dit avoir nourri les deux frères, pourrait à la vérité être mise au nombre des prodiges : mais quel est un tel prodige, & que prouve-t-il pour la divinité de Romulus ? si cette prétendue Louve ne fut pas une femme prostituée, mais un animal réel ce prodige étant commun aux deux frères, pourquoi l'un & l'autre ne sont-ils pas réputés Dieux ? »

Quelques Auteurs n'ont pas même fait difficulté d'avancer que Romulus pouvait bien être l'enfant qui naquit de l'ancien adultère de Vénus & de Mars, lorsque Vulcain les lia ensemble, quand il les prit sur le fait. D'autres ont dit que Romulus était né dune vierge vestale, parente de Vulcain. Mais quoi, doit on regarder comme un Dieu, un homme qui a commencé son règne par un fratricide ? On dit même fort sérieusement qu'un aigle fut l'augure de la fondation de ce Royaume, & de sa dénomination ; qu'une oie prit la défense de la ville de Rome, & la protégea (lorsque les Gaulois attaquèrent le Capitole), & qu'elle fut gouvernée par une poule avec ses poussins (lorsqu'un aigle, qui en emportait un, le laissa tomber dans le sein de Livie) : que ce poussin était d'une race si heureuse, que les Romains n'auraient osé entreprendre aucune expédition, sans avoir consulté auparavant les poulets qui en étaient issus.

Les Romains, à l'imitation des Troyens, regardaient donc Mars & Vénus comme les Dieux tutélaires de leur ville & de leur empire. On peut voir particulièrement dans le Liv. III. de la Cité de Dieu, comment S. Augustin parle aux Païens là-dessus. Il est surprenant qu'on ait encore aujourd'hui assez de crédulité, pour penser que Rome soit un phénix ressuscité des cendres ce Troye. On dira peut-être qu'on peut le croire, en faisant abstraction de l'origine divine d'Enée & de Romulus ; mais ce sentiment ne sera fondé sur le témoignage d'aucun Auteur ancien. Ceux par qui nous avons appris l'origine & la fondation de Troye & de Rome, ne nous ont rien laissé que de fabuleux à ce sujet ; sur quoi les modernes fonderont-ils donc la réalité de ces faits ? On sait bien que Rome a existé ; mais on n'a aucune preuve de cette origine divine (Tout le monde en convient, Tite-Live lui-même. Voyez sa Préface.). Il n'en est pas de même de Troye ; on ne l'a jamais connu que par le récit d'Homère ; elle est périe sans aucun reste qui ait pu attester son existence, sinon le prétendu établissement d'Enée, & de quelques Héros Grecs dans l'Italie, suivant le récit du même Poète. Puisque Homère est regardé comme fabuleux tant sur la fondation de Troye, que sur la plupart des faits qui se sont passé pendant le siège de cette ville, pourquoi ajourera-t-on plus de foi à ce qu'il dit de la suite d'Enée, & de son établissement en Italie ? La manière dont ce Poète fait parler & agir les Dieux & les Déesses dans toutes les occasions, prouve bien qu'il

regardait le tout comme une pure fable, & qu'il n'en parlait qu'autant qu'ils venaient à propos, soit pour embellir sa fiction, soit pour égayer son imagination. Homère fondant donc sur des fables l'établissement d'Ilion, & tout ce qu'il dit du siège, sans doute que le tout n'est qu'une fiction pure. Je ne conçois pas après cela comment les Mythologues osent avec un grand sérieux nous débiter tant de fables à ce sujet, uniquement fondés sur le témoignage de Pausanias, & de quelques Auteurs qu'ils méprisent eux-mêmes, & avec raison, puisqu'ils sont pleins de fables, de contradictions, de puérilités, & qu'enfin ces Anciens n'avaient pas plus de preuves de ce qu'ils avançaient, qu'en ont aujourd'hui nos Mythologues modernes. La table Iliaque, les pierres gravées, les marbres de Paros sont des monuments fort postérieurs à Homère, & qui prouvent tout au plus qu'on racontait cet événement dans le temps qu'ils ont été faits, comme on le raconte aujourd'hui.

CHAPITRE V.

Fatalités attachées à la Ville de Troye.

on était intimement persuadé dans l'armée des Grecs & des Troyens, que la ville de Troye ne pouvait être prise, si l'on n'était attentif à exécuter certaines choses dont le sort de cette ville dépendait, Homère ne fait pas expressément mention de toutes ; mais Ovide, Lycophron, & quelques autres Anciens en ont parlé. On peut cependant les déduire de ce que rapporte Homère en différents endroits ; tels que ceux où il décrie ce que l'on fit pour aller chercher Philoctète à Lemnos, Pyrrhus à Scyros ; l'attention que les Grecs avaient à empêcher que les chevaux de Rhésus ne bussent de l'eau du Xanthe, & les dangers qu'ils bravèrent pout enlever le Palladium.

Ces fatalités avaient été déclarées aux Grecs par Calchas, lorsque Agamemnon & les autres Chefs de l'armée des Grecs furent le consulter sur la réussite de l'expédition qu'ils projetaient contre la ville de Troye. Calchas répondit, qu'ils ne prendraient jamais cette ville, si Achille & son fils Néoptolême ne les accompagnait, 2°. qu'il fallait avoir les flèches d'Hercule, dont ce Héros avant de mourir avoir fait présent à Philoctète : 3°. que l'enlèvement du Palladium conservé soigneusement par les Troyens dans le temple de Minerve, était absolument requis : 4°. qu'un des os de Pélops devait nécessairement être porté à Troye avant le siège : 5°. qu'il fallait enlever les cendres de Laomédon : 6°. qu'on se donnât bien de garde de laisser boire de l'eau du Xanthe aux chevaux de Rhésus. On peut des écrits d'Homère en conclure deux autres, dont la première est qu'il était nécessaire de faire mourir Troïle, fils de Priam, avant de prendre la ville ; en second lieu, que la destinée de Troye dépendait tellement

d'Hector, que cette ville ne serait jamais prise tant qu'il vivrait. On en a enfin ajouté une septième ; savoir, que Télèphe, fils d'Hercule & d'Augé, devait nécessairement y être appelé, & combattre pour les Grecs.

Il est constant que tout homme sensé, à qui on dirait de pareilles choses, les regarderait comme des fables ; & qu'elles paraissent telles effets. Car quel rapport peuvent avoir des choses si différentes, & si étrangères au but que se proposaient les Grecs, le siège d'une ville & la ruine des Troyens ? A quoi pouvaient servir aux Grecs un des os de Pélops, & en quoi pouvait-il nuire à ceux qui défendaient Ilion? Quand on ne regardera Achille que comme un Héros, brave, belliqueux, & qui par son savoir dans l'art de la guerre, peut être d'une grand utilité dans l'armée où il se trouvera, passe ; on a raison de le croire nécessaire ; mais quand on fondera cette nécessité sur ce qu'Apollon & Neptune, employés par Laomédon à bâtir la ville de Troye, avaient prié Eaque de les aider (Scholiaste de Pindare sur la cinquième Olymp.), afin que l'ouvrage d'un homme mortel venant à être mêlé avec celui des Dieux, la ville, qui sans cela aurait été imprenable, pût un jour être prise ; & qu'il fallait par conséquent qu'un des descendants de celui qui avait aidé à la bâtir, aidât aussi à la détruire. N'était-il pas plus naturel d'imaginer que le petit-fils de celui qui avait contribué à son élévation, s'opposerait de toutes ses forces à sa destruction ? à moins qu'on ne veuille supposer quelque chose d'allégorique dans tout cela. Des murs de cette ville ne tombent pas au son des trompettes : il fallait autrefois des béliers, &, aujourd'hui non-seulement le bruit du canon, mais le choc des boulets. L'Ecriture nous apprend cependant que les murs de Jéricho s'écroulèrent (Josué, c.6.) au seul son des trompettes, que Josué fit retentir autour de cette ville ; mais nous savons aussi qu'il le fit par un ordre exprès de Dieu, & l'Ecriture nous atteste la vérité du fait. Ce que nous rapportent les Poètes n'a pas ce degré de certitude; on doit même le regarder comme des fictions pures, puisqu'elles ne sont pas même vraisemblables. Examinons ces fatalités chacune en particulier.

PREMIERE FATALITÉ.

Achille & son fils Pyrrhus sont nécessaires pour la prise de Troye.

M. l'Abbé Banier & les partisans de son système sont bien embarrassés pour y adapter ces fatalités : aussi se contente-t-il de les rapportée, sans se mettre en devoir d'en donner presque aucune explication. Quant à cette première, il conjecture que Calchas, gagné par les Chefs de l'armée des Grecs, imagina cette fatalité pour attirer Achille & ses troupes au siège de Troye ; & que pour y réunir, on en donna la commission à l'artificieux Ulysse. Mais prenons les

choses dans le sens naturel que nous présente la Fable ; & voyons si elles ne renferment pas une allégorie toute simple de la Philosophie Hermétique.

On feint qu'Achille était fils de Pelée & de Thétis. Quoique nous ayons déjà expliqué ce que la Fable a voulu nous donner à entendre par-là,, il est à propos d'en retoucher quelque chose, pour rendre la preuve plus complète. Pelée vient de πελις, *noir*, *brun*, *livide* ; ou de πηλος, *boue*, *bourbier*. Thétis est prise pour l'eau. Isacius dit que Pelée, par le conseil de son père, eut commerce avec Thétis, lorsque entre les différentes formes qu'elle prenait pour éviter les poursuites de Pelée, elle eut pris celle d'un poisson, connu sous le nom de *sèche*. Ainsi voilà Achille fils de la Boue noire & de l'Eau. On sait que la sèche jette une liqueur noire qui tient l'eau dans laquelle elle se trouve, & la change pour ainsi dire en encre. Tout cela convient donc bien à la circonstance de la conception de l'enfant philosophique, que nous avons dit se faire, suivant les Philosophes, lorsque la matière mise dans le vase, est parvenue à un état semblable à celui d'une boue noire, ou à de la poix noire fondue. Par la même raison la Fable dit que les noces de Pelée & de Thétis se firent sur le Mont Pélion en Thessalie.

A peine Achille fut-il né, que sa mère, pour l'accoutumer à la fatigue, & le rendre comme immortel, le nourrit & l'éleva d'une façon qui ne fut propre qu'à Cérès & à Thétis. Elle le cachait toute la nuit dans le feu, pour consumer en lui tour ce qu'il avait de mortel & de corruptible ; pendant le jour elle l'oignait d'ambrosie. Cette méthode lui réussit seulement pour Achille ; tous ses autres enfants en moururent, c'est ce qui lui fit donner le nom de Pyrithoüs, comme *sauvé du feu*, ou *vivant dans le feu*. Pelée ayant voulu se mêler de l'éducation d'Achille, Thétis l'abandonna & se retira avec les Néréides. On mit ensuite Achille entre les mains de Chiron, pour être instruit dans la Médecine & les Arts.

Comme Achille avait appris de Thétis qu'il périrait dans la guerre de Troye, lorsqu'il fut question de cette guerre, Achille se retira chez Lycomède, pour ne pas s'y trouver, il se déguisa sous un habit de femme, & y eut commerce avec Déïdamie, dont il eut Pyrrhus. Les Grecs ayant appris de Calchas la nécessité de la préSence d'Achille, chargèrent Ulysse de le chercher. Il le trouva après bien des perquisitions, & l'engagea à joindre les autres Chefs de l'armée des Grecs. Cette action est une de celles qui font le plus d'honneur à Ulysse.

Il faut regarder Ulysse comme le symbole de l'Artiste prudent & habile dans son art, ou l'agent extérieur qui conduit l'œuvre. Achille est l'agent intérieur, sans lequel il est impossible de parvenir au but que le Philosophe se propose. Nous avons parlé, dans le cinquième Livre, des qualités requises dans l'Artiste ;

qu'on se rappelle ce que nous avons dit à ce sujet, & qu'on fasse attention à ce que nous allons rapporter d'après Geber, on y reconnaîtra le portrait d'Ulysse d'après nature. « Celui qui n'a point un génie étendu & un esprit subtil, propre à pénétrer dans les secrets replis de la Nature, à découvrir les principes qu'elle emploie, & l'artifice dont elle use dans ses opérations, pour parvenir à la perfection des mixtes & des individus, ne découvrira jamais la simple & véritable racine de notre précieuse science. » Tels sont les termes de Geber (Summâ perfect, part. I. c. 5.), qui après avoir fait l'énumération des défauts de l'esprit, qui donne l'exclusion à cette science, tels que sont l'esprit pesant & bouché, l'ignorance, la crédulité téméraire qui en est une suite ; l'inconstante, l'inquiétude des affaires qui occupent trop, l'avarice, la nonchalance, l'ambition, & le peu d'aptitude pour les sciences; conclut enfin dans le chapitre septième par un épilogue, où l'on reconnaît Ulysse comme dans un miroir. « Nous concluons donc, dit cet Auteur, que l'Artiste de cet œuvre doit être versé dans la science de la Philosophie naturelle, & qu'il doit en être parfaitement instruit ; parce que, quelque esprit & quelques biens qu'il ait, il n'en obtiendra, jamais la fin sans cela.... Il faut donc que l'Artiste appelle à son secours une méditation profonde de la Nature, & un génie fin, industrieux. La science seule ne suffit pas, ni le génie seul ; il les Faut tous deux, parce qu'ils se prêtent un secours mutuel. Il doit être d'une volonté constante, afin qu'il ne coure pas tantôt à une chose, tantôt à l'autre ; car notre art ne consiste pas dans la multitude des choses. Il n'y a qu'une pierre, qu'une médecine & qu'un magistère. Il doit être attentif & patient, afin qu'il n'abandonne pas l'œuvre à moitié fait. »

« Il ne faut pas qu'il soit prompt & trop vif : la longueur de l'œuvre l'ennuierait. Qu'il sache enfin que la connaissance de cet art dépend de la puissance divine, qui en favorise qui il lui plait, qu'il ne la communique pas aux avares, aux ambitieux, & à ceux qui ne cherchent qu'à assouvir leurs passions déréglées; car Dieu est plein de justice, comme il est plein de bonté. »

Ovide dans ses Métamorphoses (Liv. 13. Fab. 1.) introduit Ulysse & Ajax, qui se disputent les armes d'Achille. Chacun d'eux fait l'énumération des droits qu'il a sur ces armes, par les belles actions qu'il a faites, & par les services qu'il a rendus aux Grecs. Quand on a lu l'Iliade d'Homère, on voit bien qu'Ulysse peut se comparer à Ajax pour les actions de bravoure & de courage. Ajax en fait trophée dans Ovide ; il montre son bouclier tout criblé de coups de lances & de javelots, & reproche à Ulysse que le sien est encore entier dans toutes ses parties. Quoique Ajax haranguât des guerriers, qui n'ignoraient point sa valeur, & qui naturellement auraient été disposés à donnée la préférence à un aussi grand Héros, ils les adjugèrent cependant à Ulysse, quand ils eurent entendu sa

harangue. En quoi consistait-elle ? a rappeler, 1°. qu'il avait su découvrir Achille, déguisé même sous l'habit de femme, & l'amener dans l'armée des Grecs ; 2°. qu'il a vaincu Télèphe, & la guéri de sa blessure ; 3°. qu'il a pris les villes d'Apollon ; 4°. qu'il est cause de la mort d'Hector, puisqu'il a succombé sous les armes d'Achille ; 5°. qu'il a déterminé Agamemnon à sacrifier Iphigénie pour le bien public ; 6°. que malgré le danger qu'il y avait à se présenter devant Priam, pour revendiquer Hélène, il n'a point craint d'y aller avec Ménélas ; 7°. que les Grecs ennuyés de la longueur & des fatigues du siège, & ayant pris le parti de l'abandonner & de se retirer, il fit tant par ses exhortations & ses remontrances, qu'il les détermina à les continuer : qu'il tendait des pièges aux Troyens, & avait mis le camp des Grecs a l'abri de leurs insultes par un bon mur de circonvallation : que par ses conseils & ses expédients l'abondance avait toujours été entretenue dans l'armée. C'est moi, ajoute- t-il, qui ai surpris Dolon. J'ai pénétré moi-même jusqu'à la tente de Rhésus, & je lui ai ôté la vie. Ajax dans les horreurs de la nuit, a-t-il passé à travers les sentinelles ; pénétré non-seulement dans la ville, mais jusqu'aux forts mêmes au milieu du fer & du feu, & enlevé le Palladium? Qui, j'ai pris la ville par cette action, puisque par elle je l'ai mise en état d'être prise. J'ai amené Philoctète au camp avec les flèches d'Hercule, & c'est par leur secours que nous avons vaincu.

Si l'on veut faire attention aux explications des différentes fables que j'ai données jusqu'ici, on verra clairement que tous ces faits sur lesquels Ulysse fonde ses droits sur les armes d'Achille, sont précisément des allégories des opérations du magistère des Sages. Voyons-en quelques-uns. Nous avons dit qu'Achille est le symbole du feu du mercure philosophique. La Fable dit qu'Achille était fils de Pelée & de Thétis, ou de la boue noire. La boue est composée de terre & d'eau, le mercure des Philosophes s'extrait de ces deux matières. Suivant d'Espagnet (Arcan. herm. Philos, opus, Can. 46.), « on l'appelle tantôt terre, & tantôt eau, pris sous divers aspects, dit cet Auteur, parce qu'il est naturellement composé de ces deux. » Pour indiquer l'état de cette terre philosophique, ou du sujet sur lequel travaillent les Philosophes, lorsqu'il doit enfanter le mercure, d'Espagnet cite les vers suivant de Virgile, qui expriment très bien la dissolution & la putréfaction de cette matière, signifiée alors par Pelée, parce qu'elle est comme une boue noire, à laquelle presque tous les Philosophes la comparent.

Pingue solum primis extemplo à mensibus anni Fortes invertant tauri. .....

Tunc zephyro putris se geba resolvit. Géorgie. I.

Lorsque Achille fut né, Thétis le nourrît comme Cérès avait fait Triptolème ; elle

le cachait la nuit sous le feu, & le jour elle l'oignait d'ambrosie. Je ne repérerai pas ici ce que j'ai dit là-dessus dans l'article de Cérès, le Lecteur peut y avoir recours.

Achille devenu grand, se retira chez Lycomède ; où il devine amoureux de Déïdamie, & en eut un fils nommé Pyrrhus. Le mercure parvenu au temps où il commence à se fixer, quitte pour ainsi dire la maison paternelle & maternelle, en passant de la couleur noire à la blanche. Dans cet état il se retire chez Lycomède, parce qu'il se change en une espèce de terre, que les Philosophes appellent or blanc, soleil blanc, pierre qui commande, & qui règne ; ce qui est exprimé par Lycomède, qui vient de λυκος, *soleil*, & de μιδω, *je commande*, *je prends soin*. C'est pour cela que Lycomède est appelé père de Déïdamie ; car la partie fixe dans cet état a une venu propre à fixer la partie volatile, elle a, disent les Philosophes, une vertu aimantine qui attire à elle la partie volatile, pour la fixer & ne former qu'un corps des deux. Tout le monde sait que le mercure est volatil. L'amour qu'Achille, symbole de ce mercure, a pour Déïdamie, est cette vertu aimantine & attractive réciproque, qui fait que l'un & l'autre se réunirent, & que le volatil devient enfin fixe. On ne pouvait l'exprimer plus heureusement que par le nom de Déïdamie, puisqu'il signifie une chose qui en fixe une autre, ou qui l'arrête dans sa courte, de θεω, φε χουρσ, & de δαμαω, *je dompte*, *j'arrête*.

Déïdamie donna un fils à Achille, qui fut pommé Pyrrhus à juste titre, puisque de l'union du fixe & du volatil se forme le soufre philosophique, qui est un vrai feu ou une pierre ignée, que d'Espagnet appelle *minière de feu céleste* ; Philalèthe le nomme *feu de nature*. Alphidius dit, que lorsque celui qui fuit est arrêté dans sa course par celui qui le poursuit, la course des deux finit ; ils se réunissent, & ne font plus qu'un, qui devient rouge & feu. Homère désigne cette volatilité du feu mercuriel, en disant toujours d'Achille, qu'il a le pied léger, qu'il est extrêmement prompt à la course : ποδας ωκυς ποδαρκη. Ce Poète l'insinue encore mieux (Iliad. 1. 16. v. 145.), lorsqu'il dit qu'Achille dit à Automedon d'atteler son char pour Patrocle son ami, & d'y mettre ses deux chevaux Xantheis & Balius, dont la vitesse égalait celle du vent : Harpuie Podarge les avait engendrés de Zéphire, lorsqu'elle paissait sur les bords de l'Océan, & qui plus est, ces chevaux étaient immortel (Iliad. 1. 17. v. 444.).

Ulysse ayant déterminé Achille à se joindre aux Grecs, celui-ci assembla les Myrmidons ses sujets, il se mit à leur tête, avec Menestius, fils du fleuve Sperchius, Dieu, & fils de Jupiter & de la belle Polydore (Iliad. 1. 16. v. 173.), avec Eudorus, fils de Mercure, appelé dans cette circonstance ακακηλα, ou le pacifique (ibid. v. 185); mais Eudorus étant devenu grand, était célèbre par sa grande légèreté à la course. Pisandre fut le troisième Chef des Myrmidons :

Homère (ibid. v. 194-) dit de lui qu'il était le plus vaillant de cette troupe, après Achille. Phœnix, vieillard, fut le quatrième, & Alcimédon, fils de Laerce, le cinquième.

Pyrrhus étant né, ou le soufre philosophique parfait, il faut que l'Altiste procède à la seconde opération, que les Philosophes appellent le second œuvre, ou l'élixir. C'est cet élixir, ou le procédé qu'il faut tenir en le faisant, qu'Homère a eu en vue dans son Iliade. La première fatalité de Troye était qu'Achille, & après lui son fils Pyrrhus, devaient nécessairement se trouver dans le camp des Grecs, pour que cette ville fût prise. La raison est que l'élixir ne peut se faire sans le mercure philosophique, qui en est le principal agent. Cette seconde opération n'est, selon Morien (Entretien du Roi Calid & de Morien.), qu'une répétition de la première, quant au régime & aux signes apparents, ou à ce qui se passe dans le vase, par rapport aux couleurs qui se succèdent. Homère dit en conséquence qu'Achille assembla les Myrmidons, & joignit les autres Grecs. On est surpris qu'Homère commence son Iliade par la colère d'Achille, que M. l'Abbé Banier (Tom. III. page 389.) ne regarde que comme un pur incident. Ce Poète, pour suivre son but, ne pouvait pas commencer autrement, ou il aurait renversé l'ordre des choses. Il suppose la première ; opération parfaite, ou l'or philosophique, que j'ai nommé ci-devant soufre. Il vient par conséquent tout d'un coup à la dispute d'Agamemnon & d'Achille, qu'il fait naître de la demande que Chrysès, Prêtre d'Apollon, fait de Chryséis: on sait que χρυσος veut dire de l'or, on y introduit Apollon, pour désigner l'or philosophique. Agamemnon refuse, dit-on, de rendre Chryséis, qu'il dit être vierge, & qu'il préfère à Clytemnestre son épouse. Les Philosophes lui donnent aussi le nom de vierge. Prenez, dit d'Espagnet (Can. 58.), une vierge ailée, bien nette & bien pure, ayant les joues teintes de couleur de pourpre (Il est bon de remarquer qu'Homère dit aussi que Chryséis avait les joue belle & vermeilles. Iliad. Liv. I. v. 323.). Néanmoins Agamemnon se rend aux exhortations d'Ulysse, & rend Chryséis ; mais il proteste à Achille qu'il s'en dédommagera, en lui enlevant Briséis qu'Achille aimait éperdument. Agamemnon remit donc Chryséis entre les mains du sage Ulysse, c'est-à-dire, de l'Artiste, pour la mener à Chrysès son père. Ulysse sut constitué le chef de la dépuration, & fit montrer Chryséis dans un vaisseau, c'est-à-dire, qu'il la mit dans le vase. Après qu'Ulysse fut parti, Agamemnon envoya prendre de force Briséis (Ibid, v. 324. & suiv.). Ceux qui furent envoyés, trouvèrent Achille assis dans sa tente, & dans son vaisseau noir. Il reconnue aussitôt le sujet qui les amenait, & dit à son ami Patrocle de tirer Briséis de sa tente, & de la leur remettre pour la conduire à Agamemnon. Patrocle le fit ; & Achille la voyant partir, se mit a pleurer en regardant la mer *noire*, & se plaignit à Thétis sa mère, de l'injure que venait de lui faire

Agamemnon. Elle entendit ses plaintes du fond de la mer *blanche*, où elle était avec le vieillard Nérée son père, & aussitôt elle s'éleva du fond comme un nuage. Il lui raconta comment, après avoir ruiné Thèbes, Agamemnon avait eu Chryséis en partage, & lui Briséis ; qu'Agamemnon obligé de remettre Chryséis à son père, parce qu'Apollon irrité avait envoyé la peste dans le camp des Grecs, il s'en était vengé sur lui Achille, en lui enlevant de force sa chère Briséis. Thétis lui répondit aussi en pleurant : « Pourquoi, mon fils, vous ai-je mis au monde, & vous ai-je élevé avec tant de soins ? vous êtes le plus malheureux des hommes, car je sais que le destin fatal vous menace d'une mort prochaine. Je vais cependant trouver Jupiter dans l'Olympe *plein de neige*, & je ferai mon possible pour l'engager à seconder vos désirs. Pour vous, demeurez dans vos vaisseaux sans combattre aucunement, & nourrissez votre colère contre les Grecs. Jupiter fut hier en Ethiopie, pour assister à un repas avec tous les autres Dieux. » Ayant ainsi parlé, elle s'en fut. Pendant ce temps-là, Ulysse avec Chryséis abordèrent à Chryse, ville d'Apollon, & ayant mis le vaisseau à l'ancre, il remit Chryséis entre les mains de Chrysès son père, qui adressa ses vœux à Apollon, donc l'art est d'argent, afin qu'il favorisât les Grecs. Le lendemain Ulysse appareilla des *voiles blanches*, & Apollon leur ayant envoyé un vent *humide* favorable, ils arrivèrent heureusement au camp des Grecs.

Il ne faut qu'avoir lu même très superficiellement les livres des Philosophes hermétiques, pour reconnaître, dans ce que je viens de rapporter des propres termes d'Homère, les mêmes façons d'exprimer, & tout ce qui se passe dans le vase depuis que les ingrédients qui composent l'élixir, commencent à se dissoudre & à tomber en putréfaction, jusqu'à ce que la matière soit parvenue au blanc. On peut le comparer avec ce que nous allons rapporter de d'Espagnet (Can. 64.) : « Les moyens ou signes démonstratifs sont, dit-il, les couleurs qui apparaissent successivement, & qui font voir à l'Artiste les changements qui affectent la matière, & le progrès de l'œuvre. On en compte trois principales, qui sont comme des symptômes critiques auxquels il faut bien faire attention : quelques-uns en ajoutent une quatrième. La première couleur est noire, on lui a donné le nom de la tête de corbeau, à cause de sa grande noirceur. Lorsqu'elle commence à noircir, c'est un signe que le feu de nature commence son action ; & quand le noir est parfait, il indique que les éléments sont confondus ensemble, & que la dissolution est achevée ; alors le grain tombe en putréfaction, & se corrompt, pour être plus propre à la génération. La couleur blanche, succède à la noire ; le soufre blanc est alors dans son premier degré de perfection : c'est »> une pierre qu'on appelle bénite ; c'est une » terre blanche feuillée, dans laquelle les Philosophes sèment leur or. La troisième couleur, est la citrine, qui est produite par le passage de la couleur blanche à la rouge : elle

est comme une couleur moyenne & participante des deux, comme l'aurore safranée, qui nous annonce le Soleil. La quatrième enfin est la rouge, ou couleur de sang, qui se tire de la blanche par le seul moyen du fieu. Comme la parfaite blancheur s'altère aisément, elle passe assez vite ; mais la rougeur foncée du soleil dure toujours, parce qu'elle parfait l'œuvre du soufre, que les Philosophes appellent sperme masculin, feu de la pierre, couronne royale, or, & fils du soleil. »

Revenons à l'Iliade d'Homère, & voyons si ce qu'il dit est conforme à ce que nous apprend d'Espagnet, que je me contente de citer : pour ne pas multiplier les citations sans nécessité, j'en rapporterai de différents Auteurs, pour preuve des expirations que je donnerai.

Nous avons vu ci-devant qu'Achille, symbole du feu du mercure, était le principal agent dans l'œuvre philosophique ; nous avons suivi sa vie jusqu'à la naissance de Pyrrhus chez Lycomède. Homère a passé tout cela, & commence par le supposer amoureux de Briséis, c'est-à-dire, en repos, ou dans l'état que se trouve le mercure après que sa volatilité a été arrêtée dans sa course par Déïdamie. C'est ce qu'il fait dire à Achille dans la plainte qu'il porte à Thétis sa mère. Apres avoir ruiné Thèbes, dit-il, Agamemnon eue Chryséis en partage, & les Grecs me donnèrent Briséis. On fait que Thèbes sur le terme des courses de Cadmus ; c'est aussi là qu'Achille trouva Briséis, qui, comme nous l'avons dit, signifie dormir, se reposer. Il s'agit de faire le second œuvre, semblable au premier ; Homère suppose donc les matières dans le vase, & l'opération commencée, c'eSt à-dire, la fermentation de la matière. Cette fermentation occasionne un mouvement dans la matière, qui menace le mercure, ou Achille, de lui ôter son repos, ou Briséis. A cette fermentation succède la dissolution, & la putréfaction causée par l'or philosophique, ou Apollon ; c'est la peste qu'Apollon envoie dans le camp des Grecs. A. cette peste succède la mort des Grecs, ou la noirceur, appelée mort par tos Philosophes. Dans cet état, le volatil domine sur le fixe, & cette peste ne cessera que lorsque Chryséis, sera rendue à son père, c'est-à-dire quand la matière aura passé de la couleur noire à la blanche, qui est l'or blanc des Philosophes. Que peuvent signifier le voyage de Jupiter & des autres Dieux en Ethiopie, & leur retour dans l'Olympe plein de neige, sinon la noirceur de la matière, & son passage de la couleur noire à la blanche ? Les larmes de Thétis & d'Achille n'expliquent-elles pas la matière qui se dissout en eau ? Le voyage d'Ulysse indiqua tout cela, & encore mieux ce qui se passa dans le camp des Grecs jusqu'à son retour.

A peine, dit Homère, Chryséis fut-elle partie sous la conduite d'Ulysse, c'est-à-dire, mise dans le vase philosophique par l'Artiste, qu'Agamemnon envoie

prendre Briséis dans la tente d'Achille : voila la fermentation qui commence. Ils arrivent à son vaisseau *noir*, & le trouvent dans sa tente assis, mais extrêmement irrité; c'est la putréfaction & la noirceur, indiquée aussi par les Myrmidons, auxquels Homère feint qu'Achille commandait. La Fable nous donne elle-même à entendre ce qu'il faut penser des Myrmidons, en nous apprenant qu'ils naquirent des fourmis, & cela parce que les fourmis sont noires, & que quand elles sont toutes ensemble dans leur fourmilière, leur tas représente assez bien la matière dans son état de noirceur. La même raison à fait dire que Pelée, père d'Achille, règnent en Phthie sur les Myrmidons, parce que Pelée veut dire boue noire, ordure, & Phthie, corruption, de φθεω, *corrompre*. Les autres Chefs qui commandaient les Myrmidons sous les ordres d'Achille, indiquent par l'étymologie seule de leurs noms, tout ce qui se passe dans l'œuvre. Ménestius marque le repos où est d'abord la matière, & la qualité de cette même matière, puisqu'il vient de μενω, *attendre en repos*, & de σιαλ, *petite pierre*, ou de ξαω, *être fixe & immobile*. Le second se nommait Eudorus, d'ευδω, *dormir*. Homère en conséquence dit qu'il était fils de Mercure le pacifique ; mais il ajoute aussi que quand il fut en âge, il se rendit célèbre par sa légèreté à la course, afin de nous indiquer la volatilisation de la matière fixe. Le troisième était Pisandre, ou qui verse à boire, qui arrose, de πιω, *j'arrose* ; d'où l'on a fait πεοσις, *pré*, *lieu arrosé* ; & υωδηροω, *faîte*, *cime* ; parce que la matière en se volatilisant monte au sommet du vase en forme de vapeur, & retombe ensuite sur la matière en forme de pluie ou de rosée. Il était, dit Homère, le plus brave des Myrmidons près Achille, & il le dit avec raison, car sans cette rosée la terre philosophique ne produirait rien, de même qu'un terrain toujours aride ne serait point propre à faire germer le grain : la terre est le réceptacle des semences, & la pluie en est la nourrice. Le quatrième était Phœnix, c'est-à-dire, la pierre même des Philosophes parvenue au rouge. Aussi les Philosophes lui donnent- ils le nom de Phœnix, non seulement parce que dans l'élixir il renaît de ses cendres, mais à cause de sa couleur de pourpre ; car Phœnix vient de φοιωεξ, *rouge*, *couleur de sang*. C'est l'oiseau fabuleux du même nom ; on le dit rouge pour cette raison, & personne ne peut se flatter d'en avoir vu d'autre ; aussi les Egyptiens faisaient-ils courir le bruit que cet oiseau venait dans la ville du Soleil, pour y faire son nid, & y renaître de ses cendres. Le cinquième enfin était Alcimédon, ou qui commande à la force même, c'est-à-dire, la pierre parfaite. Hermès (Table d'Emeraude.) lui donné le même nom, & dit qu'elle est la force qui surpasse toute force, dès qu'elle est fixée en terre. Mais revenons à Ulysse.

Un des faits tes plus remarquables dit sa vie, est d'avoir su découvrir Achille déguisé sous un habit de femme, & de l'avoir engagé à se réunir avec les Grecs, pour aller miner la ville de Troye. Quel rapport, dira-t-on peut avoir ce

déguisement avec le grand œuvre ? Le fait n'est-il pas tout simple & tout naturel ? Un jeune bomme veut se cacher, pour ne pas aller à une guerre dans laquelle on lui a prédit qu'il mourrait : n'était-ce pas un expédient qui pouvait réussir selon son dessein ? Mais pense-t-on que partout on nous donne d'Achille une idée bien différente de celle d'un poltron ? Ce trait seul aurait été capable de le faire méprises des Grec, bien loin de le faire considérer par dessus tous les autres. En effet, quelle idée aurions-nous d'un jeune homme, fils d'un Roi, d'un Prince ou d'un grand seigneur, qui dans le temps que les troupes s'assemblent & se mettent en mouvement pour aller à une bataille, ou à un siège périlleux, s'aviserait de se déguiser sous un habit de femme, & irait se confondre avec les suivantes d'une Princesse, pour éviter le danger qui le menace ? Quelque bonne que fût l'idée qu'il eût donnée jusque là de son courage & de sa bravoure, une telle action ne le serait-elle pas mépriser à jamais ? On ne voit cependant rien de tout cela ; Achille est au contraire estimé, considéré, & regardé comme le plus vaillant de tous les Grecs. D'où peut donc venir un tel contraste ? Qu'on se rappelle les explications que nous ayons données jusqu'ici, on en verra bientôt le dénouement. Nous avons prouvé en plus d'un endroit que les Philosophes prenaient le sexe féminin pour symbole de l'eau mercurielle volatile, la fable nous en parle sous les noms de Muses, de Bacchantes, de Nymphes, de Naïades, de Néréides. Voilà précisément la raison pour laquelle on dit qu'Achille se cacha sous l'habit de femme, car le mercure des Philosophes n'eu proprement mercure que lorsqu'il est eau ; & loin qu'Achille sente énerver son courage sous ce déguisement, il n'en devient que plus actif ; il faut même qu'il parte par cet état pour devenir propre à l'œuvre ; sans cela, il ne saurait pénétrer les corps durs, & les volatiliser.

On a raison de regarder cette découverte d'Ulysse comme une de ses plus belles actions, puisque selon tous les Philosophes hermétiques, la dissolution de la matière en eau mercurielle est la clef de l'œuvre. Cherchez, dit le Cosmopolite, une matière de laquelle vous puissiez faire une eau, mais une eau pénétrante, active, & qui puisse cependant dissoudre l'or sans bruit, sans corrosion, & d'une dissolution naturelle ; si vous avez cette eau, vous avez un trésor mille fois plus précieux, que tout l'or du monde ; avec elle vous ferez tout, & sans elle vous ne ferez- rien. C'est pourquoi avec Achille les Grecs pouvaient tout contre la ville. de Troye, & sans lui ils ne pouvaient rien faire. On dit qu'il devait y périr, & il y, périt en effet, c'est que, pour parfaire l'œuvre, il faut fixer le mercure philosophique, & faire en sorte que la partie volatile ne fasse qu'une même chose avec la fixe. Cette dernière est représentée par les. Troyens, qui pour cela sont toujours appelés *Dompteurs de chevaux*, ou sont qualifiés par des épithètes qui signifient quelque chose de pesant, de fixe & de propre à arrêter ce

qui est en mouvement. Hector lui-même (Iliad. Liv. 13. v. 137.) est comparé par Homère à un rocher. Les Grecs, au contraire, & tout ce qui leur appartient, sont toujours représentés, comme actifs, toujours en mouvement. Homère dit de presque tous les Chefs, qu'ils n'avaient pas leurs semblables pour la légèreté à la course pour l'adresse à tirer de l'arc & à lancée le javelot ; leurs chevaux sont légers comme le vent, les juments de Phérétiade (Ibid. liv. 2. v. 763) marchent aussi vite que les oiseaux volent ; Apollon lui-même les avait élevées dans le séjour des Muses. Enfin, tout ce qui peut désigner le volatil, est attribué aux Grecs, & tour ce qui est propre à dénoter le fixe, est attribué aux Troyens.

On voit par ce que nous avons dit, pourquoi la présence d'Achille était nécessaire pour la prise de Troye, & pourquoi l'on feint qu'Eaque son grand-père avait aidé à Apollon & à Neptune à bâtir cette ville. Car Eaque signifie proprement la terre, d'ια, *terre*, ou la matière dont on fait l'œuvre : cette matière mise dans le vase, se corrompt ; voilà le royaume de Phthie, où règne Pelée, c'est-à-dire la noirceur, qui est un effet de la corruption. Cette dissolution ou putréfaction produit le mercure philosophique ; c'est par conséquent Achille qui naît de Pelée. Le Soufre des Philosophes étant parfait, Troye est bâtie : & par qui ? par Eaque, Neptune & Apollon, parce que le soufre a été fait d'eau & de terre. Cette terre étant le principe de l'or philosophique, ou d'Apollon, il n'est pas surprenant qu'il y ait concouru, puisque c'est la propriété fixative de cette terre qui fait la fixité de ce soufre. Mais pour finir l'œuvre, ce n'est pas assez d'avoir ce soufre, ou la ville de Troye édifiée, il faut détruire cette ville ; & c'est ce qui fait la sujet de l'Iliade, où l'on voit qu'après la mort d'Achille on va chercher son fils Pyrrhus encore fort jeune ; parce que, selon la fatalité, il fallait qu'il y eût quelqu'un de la race d'Eaque. Pourquoi cela ? C'est qu'à la fixation du mercure, signifiée par la mort d'Achille, succède Pyrrhus, ou la pierre ignée, comme nous l'avons vu ci-devant. Cette fixation est indiquée par le nom de celui qui tua Achille, c'est-à-dire Paris ; car Paris vient de παρα & d'ιξω, *je fixe*, *je fais asseoir* ; ou si l'on veut, de παριημι, *j'ôte la vigueur*, *je rends languissant*.

La seconde raison d'Ulysse, pour justifier son droit sur les armes d'Achille, est qu'il a pris & ruiné les villes d'Apollon, c'est-à-dire, qu'il a fait l'œuvre, & la pierre, par conséquent que le résultat doit lui en rester, car sans les armes d'Achille, c'est-à-dire sans l'action pénétrante, dissolvante & volatilisante du mercure, il n'aurait pu venir à bout de pousser l'élixir à sa perfection. Nous pourrons discuter ses autres raisons dans la suite, en expliquant les fatalités suivantes, & la suite du siège.

II. FATALITÉ.

Sans les flèches d'Hercule, Troye ne pouvait être prise.

HERCULE en mourant sur le Mont Œta, fit présent de ses flèches à Philoctète, & l'obligea par serment & de découvrir à personne ce qu'était devenu son corps, & ce qui lui avait appartenu. Lorsque les Grecs entreprirent la guerre de Troye, ils consultèrent l'oracle de Delphes sur sa réussite, & il leur fut répondu que la ville ne pourrait être prise sans les flèches d'Hercule. Ulysse découvrit que Philoctète les avait ; il fut donc le trouver, & les lui demanda ; Philoctète ne répondit rien, sinon qu'il ne pouvait lui en donner ces nouvelles. Ulysse ne se contenta pas de cette réponse, il insista ; Philoctète se voyant pressé, montra avec le pied le lieu où elles étaient. Ulysse les prit, & les porta aux Grecs. D'autres disent qu'Ulysse engagea Philoctète à joindre les Grecs, & les porter lui-même. En allant à Troye, les Grecs l'abandonnèrent inhumainement à Lemnos, à cause d'un ulcère qui lui était venu pour avoir été mordu d'un serpent (Iliad. l. 2. v. 723), lorsqu'il cherchait à Chryse un autel d'Apollon, ou Hercule avait autrefois sacrifié, & où les Grecs devaient, selon l'Oracle, sacrifier avant d'aller au siége d'Ilion ; ou, comme d'autres le prétendent, cet ulcère lui était venu d'une blessure que lui fit une des flèches d'Hercule, qu'il laissa tomber sur son pied. Ces flèches teintes du sang de l'hydre de Lerne, en avaient été empoisonnées. Ulysse fut donc député une seconde fois à Philoctète, quoiqu'ils fussent ennemis parce que Ulysse avait été un de ceux qui furent d'avis qu'on l'abandonnât dans cette île à cause de sa blessure. Malgré cela Ulysse réussit & l'emmena au siège. Et qui en effet aurait pu résister à Ulysse, ce Capitaine rusé & artificieux, qui venait à bout de tout ce qu'il entreprenait ?

La Fable nous apprend que Philoctète fut un héros célèbre, & compagnon d'Hercule, comme Thésée, l'un & l'autre pour la même raison que nous avons apportée lorsque nous avons parlé de Thésée, c'est-à-dire, parce que, suivant Homère (Iliad. Liv. 2. v. 718.), Philoctète tirait parfaitement de l'arc. Ce fut lui que les Grecs en conséquence jugèrent le plus digne de succéder à Achille, & de venger la mort de ce héros ; ce que Philoctète exécuta, en tuant Paris. Sans doute cette adresse, qu'Homère lui suppose, détermine Hercule à le faire l'héritier de ses flèches, comme il avait consacré sa massue à Mercure ; avec les flèches il atteignait les monstres de loin, & avec la massue il les assommait quand ils se trouvaient à sa portée. Ce sont aussi les deux armes nécessaires à l'Artiste du grand œuvre : le volatil pour inciser, ouvrir, amollir, dissoudre, & pénétrer les corps durs & fixes ; & le fixe, pour arrêter le volatil, & le fixer. Il n'est donc pas surprenant quo l'on regardât les flèches d'Hercule comme absolument nécessaires pour la prise de Troye. Qu'on fasse attention aux

circonstances où l'on suppose que Philoctète en fit usage, on verra qu'elles ne signifient que cela. La première fois qu'il, veut s'en servir, une de ces flèches lui tombe sur le pied, & lui cause un ulcère si puant, qu'Ulysse est d'avis qu'on abandonne Philoctète à Lemnos, séjour de Vulcain, & le lieu où les Argonautes abordèrent d'abord ; ce qui indique le commencement de l'œuvre. La putréfaction qui survient à la matière dans le vase, ne se fait que par l'action du volatil sur le fixe, en occasionnant sa dissolution ; c'est même l'évaporation du volatil qui nous fait sentir la puanteur des choses pourries. Ces, flèches, symbole du volatil, sont donc la véritable cause de l'ulcère de Philoctète. On dit qu'on le laissa à Lemnos, parce que tant qu'Achille vécut, ou que le mercure ne fut point fixé, on pouvait se passer de Philoctète ; mais sitôt qu'Achille fut mort, il fallut recourir aux flèches d'Hercule ; c'est pourquoi Ulysse fut chargé daller chercher Philoctète, & de le ramener an camp des Grecs. On voit par là pourquoi il est mis au nombre des Argonautes. Les flèches servent à atteindre de loin les oiseaux ou les animaux, qu'on n'ose ou qu'on ne peut approcher. On suppose aussi qu'Apollon & Diane avaient un arc & des flèches ; l'un s'en servit pour tuer le serpent Python, & l'autre pour faite mourir Orion. C'est encore d'un coup de flèche qu'Apollon tua Patrocle. Mais nous avons assez parlé de ce que signifient ces flèches d'Hercule, lorsque nous avons expliqué ses travaux. On remarquera ici en passant, qu'Homère parle d'Hercule, de Thésée & de Pirithoüs, comme étant des enfants des Dieux, & comme ayant vécu longtemps avant lui (Odys. liv. II. v. 629.) ; ce qui est contredit par M. l'Abbé Banier.

III. FATALITÉ.

Il fallait enlever le Palladium.

On ne sait proprement à quoi s'en tenir au sujet de ce Palladium ; on dit communément, d'après Apollodore (Liv. 3.), que c'était une statue de Minerve, haute de trois coudées, tenant une pique de la main droite, une quenouille & un fuseau de la gauche ; que c'était une espèce d'automate, qui se mouvait de lui-même ; que lorsque Ilus eut bâti Ilion dans l'endroit où s'était arrêté un bœuf de différentes couleurs, qu'il avait suivi, il peu let Dieux de lui donner quelque signe, qui fît connaître que cette ville leur était agréable ; qu'alors cette statue tomba du ciel auprès d'Ilus ; & qu'ayant consulté l'Oracle là-dessus, il lui fut répondu que la ville de Troye ne serait jamais détruite, tant qu'elle conserverait cette statue. Le- Sentiment le plus commun est qu'elle fut enlevée par Ulysse, étant entré la nuit dans la citadelle, par artifice, ou par le moyen de quelque intelligence qui, selon Corion (Nar.), fut concertée avec Hélénus, fils de Priam. Mais cet Auteur prétend que ce fut Diomède seul qui l'enleva ; ce qui n'est pas conforme à ce qu'Ovide fait dire à Ulysse lui-même dans sa harangue aux

Grecs, donc nous avons fait mention ci-devant. Ovide dit aussi (De Fastis, l. 6.) que ce Palladium tomba du ciel sur le fort d'Ilium, & qu'Apollon consulté, répondit que le royaume ce Troye durerait autant de temps que ce Palladium y serait conservé. Les Troyens avaient donc une attention particulière pour conserver ce gage précieux, & les Grecs faisaient tout leur possible pour le leur enlever. Voilà l'idée que nous en donnent les anciens Auteurs Païens, & même Chrétiens, puisque Arnobe (Adv. Gent, l. 4.), S. Clément d'Alexandrie, (Strom. liv. 6.), & Julius Firmicus (De error. pros. relig.) parlent de ce Palladium comme ayant été fait des os de Pélops.

Il est surprenant qu'on ait adopté des choses aussi absurdes, & qu'on ne se soit pas mis en peine, non seulement si une telle figure a pu tomber dit ciel, mais si elle a seulement existée. Comment les Mythologues de nos jours, qui semblent devenus Pyrrhoniens à l'égard de beaucoup de choses, au moins vraisemblables, & qui veulent qu'on les regarde comme des gens incapables de rien admettre, qui n'aie été examiné au tribunal de la critique la plus sévère ; comment ne s'avisent-ils pas de douter de tant d'autres, qui portent visiblement le caractère de fable pure ? Suffit-il donc qu'une chose soit rapportée par des Auteurs anciens, pour qu'il ne soit pas permis d'en douter, ou qu'il ne vienne pas dans l'esprit d'examiner le fait ? Quoiqu'il en soit de ce Palladium, il y a grande apparence que le ciel d'où il est tombé n'est autre que le cerveau d'Homère ; c'est de lui suivant Elien (Liv. 13. chap. 22.), que tous les Poètes ont emprunté presque tout ce qu'ils ont dit ; & c'est avec raison qu'un Peintre nommé Galaton, représenta autrefois Homère vomissant au milieu d'un grand nombre de Poètes, qui tiraient parti de ce fonds d'Homère. Il est proprement la source qui a formé tous ces ruisseaux de fables & de superstitions qui ont inondé dans la suite la Grèce & les autres Nations. On doit donc penser de ce Palladium comme de bien d'autres choses, dont la non existence est la cause de toutes les opinions différente, que les Auteurs ont eues & leur sujet. Une chose qui n'a jamais existé ne peut pas manquer de donner occasion à bien des sentiments différents, quand il s'agira d'en contester l'exigence, la manière d'être, le lieu où elle fut, & ce qu'elle sera devenue. Aussi voit-on des Auteurs (Denys d'Halicarn. Antiq. Rom. 1. 2.) qui assurent que ce Palladium ne fut point enlevé par les Grecs ; qu'Enée s'en étant saisi, le porta en Italie avec ses Dieux Pénates, & que les Grecs n'en avaient enlevé qu'une copie, faite à la ressemblance de l'original. Ovide (De Fastis, lib. 6.) ne veuf point décider ce fait ; mais il dit que ce Palladium était de son temps conservé à Rome dans le Temple de Vesta. Tite-Live (De sec. Bello Punico.) dit la même chose. On pensait à Rome, à l'égard de ce Palladium, ce que les Troyens en pensaient par rapport à leur ville. On en a compté même jusqu'à trois, le premier fut celui

d'Ilium; Le seconde celui de Lavinium, & le troisième celui, dAlbe, donc Ascanius passait pour fondateur. Tullus Hostilius ruina cette dernière ville, qu'on appelait la *mère de Rome*. Virgile n'est pas du sentiment de Denys d'Halicarnasse, puisqu'il dit en propres termes, que les Grecs enlevèrent le Palladium.

Coesis summae custodibus arceis
Compilere sacram effigient, manibusque cruentis
Virgineas aussi diva contingere vittas. Aeneid. Lib .II.

Solinus (Liv. 3. c. 2.) semble avoir voulu accorder ces différences opinions, eu disant que Diomède porta ce Palladium en Italie, où il en fit présent a Enée.

Que penser donc de cette statue prétendue, & que décidée au milieu de tant de sentiments qui se contredisent ? Que chacun a ajusté le fait de la manière la plus conforme à ses idées, & au but qu'il avait en vue ; qu'Homère ayant donné lieu à toutes ces opinions, c'est chez lui que nous devons en prendre la véritable idée. Mais qu'en pensait-il ? On peut en juger par les explications que nous avons données du reste. Le Palladium était une représentation de Pallas, & l'on sait que cette Déesse marquait le génie, le Jugement, & les connaissances dans les sciences & les arts. On peut donc, sans crainte de se tromper, dit qu'Homère a voulu dire par là, sans la science, le génie & les connaissances de la nature, un Artiste ne peut parvenir à la fin de l'œuvre ; c'est pour cela qu'on feint qu'Ulysse l'enleva, parce que Ulysse est le symbole de l'Artiste. Il est représenté dans toute l'allégorie de la prise de Troye, comme un esprit fin, un génie étendu, prudent, & capable de venir à bout de tout ce qu'il entreprend. Il faut selon Geber (Summa perfect part. I. c, 5. & 7.), que l'Artiste ait toutes les qualités d'Ulysse, qu'il connaisse la nature, qu'il sache dévoiler ses procédés & les matières qu'elle emploie, & qu'il ne pense pas pouvoir réussir s'il ne se rend Minerve favorable. En vain ferait-on donc des dissertations sur l'existence de cette image de Pallas, & l'on ne chercherait pas moins inutilement si elle est descendue du ciel, ou si elle était l'ouvrage des hommes. Il est certain que la sagesse & la connaissance des sciences & des arts est un don du Père des lumières, de qui procède tout-bien; c'est par conséquent avec raison qu'Homère & les autres disait & que le Palladium était descendu du ciel.

IV. FATALITE.

Un des os de Pélops était nécessaire pour la prise de Troye.

LES trois choses dont nous avons parlé, que l'on regardait comme requises pour le siège de la ville de Troye, pouvaient raisonnablement avoir quelque rapport

avec une telle entreprise. Un guerrier brave, courageux tel qu'Achille, n'est pas d'une petite importance. Des flèches étaient les armes du temps, il en fallait ; il n'était pas absolument nécessaire qu'elles eussent appartenu à Hercule ; mais après tout, c'était des flèches. On peut supposer que l'idée des Grecs & des Troyens, sur la protection accordée par une Divinité, avait au moins un fondement dans leur imagination. Mais que l'os d'un homme mort depuis longtemps, d'un homme qui n'était regardé ni comme un Dieu, ni même absolument comme un grand Héros, se trouve au nombre de ces fatalités, je demande à nos Mythologues s'ils y voient quelque rapport ? Pour moi, j'avoue qu'en adoptant leurs systèmes, je serais obligé d'avouer que je n'y vois rien de conforme à la raison. Que pouvaient faire les os d'un homme mort contre une ville ou tant de milliers d'hommes vivants perdaient leurs peines & leurs travaux ? En un mot, quel rapport avait Pélops avec la ville de Troye ? Fils de ce Tantale, que la Fable nous représente tourmenté sans cesse dans les Enfers, par la crainte de se voir écrasé à chaque instant par un rocher suspendu sur sa tête, & par l'impossibilité de jouir du boire & du manger dont il est environné. Pélops n'avait point concouru avec Eaque à l'édification d*Ilium. On ne peut donc pas apporter cette raison pour prouver la nécessité de sa présence, comme des Anciens ont déduit celle d'Achille. Tantale était, dit-on, fils de Jupiter & de la Nymphe Plore. Ayant reçu les Dieux chez lui, il crut ne pouvoir mieux les régaler qu'en leur servant Pélops son propre fils. Les Dieux s'en étant aperçus, loin de lui en savoir gré, ils en furent indignés ; Cérès fut la seule qui sans reconnaître l'espèce de mets qu'on lui présentait, parce qu'elle avait l'esprit occupé de l'enlèvement de sa fille Proserpine, en détacha une épaule, & la mangea. Les Dieux eurent pitié de ce fils malheureux, & ayant remis les morceaux épart divisé de son corps dans un chaudron, ils lui rendirent la vie, en le faisant cuire de nouveau. Mais comme l'épaule que Cérès avait mangée ne s'y trouvait pas, ils y suppléèrent par une d'ivoire ; ce qui a fait dire à Lycophron que Pélops avait rajeuni deux fois.

Voilà le crime de Tantale, qu'Homère (Odyss. liv. II. v. 581.) dit avoir été puni par une soif & une faim perpétuelles, qu'il ne peut éteindre, quoique plongé dans l'eau jusqu'au menton ; parce que quand il veut se baisser pour en boire, cette eau s'enfuie, & se baisse aussi ; & que lorsqu'il veut prendre les différentes sortes de fruits qui paraissent à la portée de sa main, l'air s'agite, & les éloigne de lui. Ovide dit de même du supplice de Tantale, mais il l'attribue à l'indiscrétion avec laquelle il divulgua parmi les hommes les secrets que les Dieux lui avaient confiés.

Quaerit aquas in aquis, & poma fugacia captat

Tantalus ; hoc illi garrula lingua dedit.

Pélops épousa Hyppodamie, fille d'Œnomaüs, Roi d'Elide, après qu'il eut vaincu ce Roi à la course du char. Ce Prince effrayé par la réponse d'un Oracle, qui lui avait dit qu'il serait tué par son gendre, ne voulait pas marier sa fille ; & pour éloigner ceux qui auraient voulu entrer dans cette alliance, il leur proposait une condition périlleuse pour eux : il promit la Princesse à celui qui le surpasserait à la course, & ajoutait qu'il tuerait tous ceux sur qui il aurait l'avantage. L'Amant devait courir le premier ; Œnomaüs le suivait l'épée à la main, & s'il l'atteignait, il lui passait son épée au travers du corps. Treize avaient déjà péri sous son bras, & les autres avaient mieux aimé abandonner leur prétention, que de courir les mêmes risques ; Œnomaüs avait même promis de bâtir en l'honneur de Mars un Temple, avec les crânes de ceux qui y périraient. Pélops n'en fut pas intimidé; mais pour être plus assuré de son coup, il gagna Myrtile, cocher d'Œnomaüs, & fils de Mercure, & l'engagea, sous espoir de récompense, de couper en deux le chariot du Roi, & d'en rejoindre les deux pièces de manière qu'on ne s'en aperçût pas. Myrtile le fit ; & le char s'étant rompu pendant la course, Œnomaüs tomba, & ce Roi se rompit le col. Pélops ayant ainsi obtenu la victoire, épouSa Hyppodamie, & punit Myrtile de sa lâcheté, en le jetant dans la mer. Vulcain fit ensuite à Pélops l'expiation de ce crime.

Si l'on veut se donner la peine de comparer cette prétendue histoire avec les autres anciennes qui y ont du rapport, on verra qu'elle est une pure fiction. Pélops est, dit-on, rajeuni par les Dieux après avoir été tué & cuit dans un chaudron ; Bacchus l'avait été de la même façon par les Nymphes, Eson par Médée. Le repas de Tantale n'est pas moins fabuleux, & je ne pense pas qu'aucun Mythologue veuille en défendre la réalité. On accuse Tantale d'avoir divulgué le secret des Dieux. Quel pouvoir être ce Secret ? Le repas prétendu & le mets qui y sur t servi l'indiqueraient assez, quand on n'aurait pas ajouté que Cérès en mangea. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit des mystères Eleusiens, si célèbres chez les Egyptiens, & les Grecs ; & l'on saura en quoi consistait ce secret. Il y a donc grande apparence que toute cette histoire est une allégorie, relie que celle d'Osiris & d'Isis, la même que Cérès ; telle que celle de Bacchus ou Dionysius, & celle d'Eson & de Médée. Il faut donc expliquer celle de Pélops dans le même sens. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'il fut aimé, dit-on, de Neptune ; que ce Dieu lui donna le char & les chevaux avec lesquels il vainquit Œnomaiis, puisque l'eau mercurielle volatile des Philosophes est souvent appelée Neptune. D'ailleurs Vulcain que l'on mêle dans cette histoire, comme l'expiateur du crime de Pélops, prouve encore plus clairement que c'est

une allégorie du grand œuvre. Cette idée n'est pas de moi ; Jean Pic de la Mirandole (Lib, 2. c. 2. de Aure.) en a parlé dans le même sens ; il dit même (Liv. 3. c. I.) que plusieurs pensent que les richesses de Tantale venaient de la Chymie, qu'il avait la façon de faire l'or, d'écrire sur du parchemin, & que Pélops & ses fils étendirent par-là leur empire ; qu'il n'est donc pas surprenant que Thyeste ait cherché tous les moyens d'obtenir ou de s'emparer de force de ce prétendu agneau, qui contenait ce secret, & qui avait été confié à Atrée son aîné ; ce qui occasionna dans la suite toutes les scènes tragiques donc parlent les Auteurs. Les Poètes, Cicéron, Sénèque, & plusieurs autres, en ont fait mention, dit notre Auteur ; mais ils ne nous l'ont transmis que sous le voile obscur de l'allégorie.

Il faut penser la même chose de l'os de Pélops, que l'on dit avoir été d'une grandeur énorme. On a formé cette allégorie sur ce que les os sont la partie la plus fixe du corps humain, & qu'il faut nécessairement une matière fixe dans l'œuvre, puisqu'elle doit l'être, ou le devenir assez par les opérations, pour fixer le mercure même, qui surpasse tout en volatilité. On sait aussi que les Grecs adorèrent la terre sous le nom d'Ops ; qu'ils la regardaient en même temps comme la Déesse des richesses. Il est aisé de voir que l'on a composé le nom de Pélops de ce même mot *Ops* & de *Pélos*, que nous avons expliqué en plus d'un endroit. Or, qu'il faille pour l'œuvre une terre fixe, tous les Philosophes le disent ; l'Auteur anonyme du Conseil sur le mariage du Soleil & de la Lune, cite même de Gratien les paroles suivantes, qui ont un rapport immédiat avec l'allégorie de l'os de Pélops. « La lumière, dit-il, se fait du feu répandu dans l'air du vaSe ; de l'os du mort on fait de la chaux fixe ; en desséchant son humidité, il devient cendre. C'est d'elle que parle Aziratus, dans la Tourbe, lorsqu'il dit, que cette cendre est précieuse. » Morien en parle aussi (Entretien du Roi Calid.), & recommande de ne point, mépriser cette cendre, parce que le diadème du Roi y est caché. C'est cette cendre qui a donné lieu à la cinquième fatalité de Troye, que nous allons expliquer.

V. FATALITÉ.

Il fallait, avant que de prendre la, Fille, enlever les cendres de Laomédon, qui étaient à la porte de Scée.

LAOMEDON avait bâti les murs de Troye, ou plutôt Neptune & Apollon sous ses ordres. Vulcain y avoir aussi travaillé. Ce Roi ayant refusé à ces Dieux la récompense qu'il leur avait promise ; Neptune, piqué de ce refus, envoya un monstre marin qui, ravageait le pays ; & ce Dieu ne put être apaisé que par le sacrifice d'Hésione, que Laomédon fut contrainte d'exposer, pour être dévorée

par ce monstre. Hercule le délivra de ce péril, & tua Laomédon. Les Troyens conservaient les cendres de ce Roi à la porte de Scée. Nous avons expliqué cette fable dans le Livre précédent ; mais comme nous n'avons rien dit des cendres de Laomédon, il faut expliquer ici ce qu'on doit en penser.

Il est assez difficile de concevoir qu'il faille profaner le tombeau d'un Roi, & en enlever les cendres, comme une condition absolument requise, sans laquelle on ne puisse prendre une ville. Si ce tombeau eût été un fort placé à la seule avenue par où l'on pût entrer dans la ville, je conviens qu'il eût été absolument nécessaire de s'en emparer ; mais il n'en est pas fait mention sur ce ton-là. Et d'ailleurs pourquoi en enlever les cendres ? A quoi pouvaient-elles servir ? On en donne la commission à Ulysse, & il l'exécute. Pourquoi Ulysse plutôt qu'un autre ? On en devine bien la raison dans mon système. On a vu dans la fatalité précédente, qu'il fallait des os, & que de ces os on faisait de la cendre. Les os & la cendre sont deux noms allégoriques de deux choses requises pour l'œuvre. Les Auteurs Hermétiques en parlent dans une infinité d'endroits. « Le corps duquel on a ôté l'humidité, dit Bonnellus (La Tourbe.), ressemble à celui d'un mon ; il a besoin alors du secours du feu, jusqu'à ce qu'avec son esprit il soit changé en terre, & dans cet état il est semblable à la cendre d'un cadavre dans son tombeau. Brûlez donc cette chose sans crainte, jusqu'à ce qu'elle devienne cendre, & une cendre propre à recevoir son esprit, son âme & sa teinture. Notre laton a de même que l'homme, un esprit & un corps. Lorsque Dieu les aura purifiés & purgés de leurs infirmités, il les glorifiera. Et je vous dis, fils de la sagesse, que si vous gouvernez bien cette cendre, elle deviendra glorifiée, & vous obtiendrez ce que vous désirez. » Tous les autres s'expriment dans le même sens. Basile Valentin a employé deux ou trois fois les os des morts & leurs cendres pour la même allégorie.

Il faut donc des cendres pour faire la Médecine dorée, mais les cendres d'un sujet particulier, les cendres de Laomédon, c'est-à-dire, de celui qui a bâti la ville de Troye, & qui a perdu, la vie à cause d'elle On doit savoir ce que c'est que perdre la vie dans le sens des Philosophes Hermétiques. Ainsi il en est de Laomédon comme des descendants d'Eaque ; l'un & l'autre avaient travaillé à élever la ville de Troye, l'un & l'autre doivent contribuer à sa destruction. C'est pourquoi les Auteurs Hermétiques disent souvent que la fin de l'œuvre rend témoignage à son commencement, & que l'on doit finir avec ce que l'on a employé pour commencer. Voyez & examinez, dit Basile Valentin (Préface de les douze Clefs.), ce que vous vous proposez de faire, & cherchez ce que peut vous y conduire, car la fin doit répondre au commencement. Ne prenez donc pas une matière combustible, puisque vous vous proposez d'en faire une qui ne

le soit pas. Ne cherchez pas votre matière dans les végétaux ; car après avoir été brûlés, ils ne vous laisseraient qu'une cendre morte & inutile. Souvenez-vous que l'œuvre se commence avec une chose, & finit par une autre ; mais cette chose en contient deux, l'une volatile, l'autre fixe. Ces deux doivent enfin se réunir en une toute fixe, & tellement fixe, quelle ne craigne point les atteints du feu.

VI. FATALITÉ.

Il fallait empêcher les chevaux de Rhésus de boire au fleuve Xanthe, & les enlever avant qu'ils eussent pu le faire (Enéid. 1.I. v. 472.).

De quelque manière qu'on envisage cette fatalité, elle présente toujours quel que chose de ridicule, en prenant le fait même historiquement. Il est à croire qu'avant d'entreprendre le siège de Troye, les Grecs étaient parfaitement informés de ces fatalités, c'est-à-dire, des conditions requises pour que cette ville fût prise. Il n'est donc pas si vraisemblable que le pense M. l'Abbé Banier (Tom. III. pag. 409.), qu'Ulysse lui-même eût répandu le bruit de cette fatalité, pour porter efficacement les Grecs à empêcher que Rhésus ne secourût la ville. Il n'y aurait pas en beaucoup d'esprit a cela ; puisque tout le monde sait que pour prendre une ville assiégée, il faut empêcher le secours d'y entrer. D'ailleurs la fatalité ne portait pas qu'il ne fallait pas laisser entrer Rhésus & ses troupes dans la ville ; mais qu'il était nécessaire de tuer Rhésus, & d'enlever ses chevaux avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe. Si l'on racontait aujourd'hui des choses semblables, on rirait au nez de celui qui ferait un conte pareil ; & sans doute que les Grecs en auraient fait autant envers Ulysse, s'il s'était avisé d'un si puéril stratagème pour ranimée le courage abattu des Grecs.

Il faut donc prendre la chose dans un autre point de vue, & remarquer avec Homère (Iliad. 1. 10. v. 434.) que Rhésus arriva vers la fin du siège, le dernier de tous ceux qui vinrent au secours de Troye : qu'il était fils d'Eionée, & Roi de Thrace : que les chevaux étaient grands, beaux, plus blancs que la neige, & vîtes comme le vent. Enfin Ulysse les emmena avec les dépouillas, après que Diomède eût tué Rhésus & douze autres Thraces auprès de lui. Sans que personne s'en aperçut. Il est bon aussi d'observer que le Xanthe était un fleuve de la Troade, dont les eaux avaient la réputation de rendre d'un jaune-rougeâtre les animaux qui en buvaient.

Tout est parfaitement combiné dans ces fatalités, comme dans Homère, & il n'y a rien de ridicule quand on prend les choses clans le sens allégorique qu'elles ont été dites. Rhésus vient sur la fin du siège, & ne devait pas arriver plus tôt.

Ses chevaux étaient blancs, cette couleur en est la preuve ; puisque la couleur blanche indique dans la matière le commencement de la fixité, & ne se manifeste que vers la fin de l'œuvre. Les Philosophes avertissent les Artistes de prendre garde à ne pas y être trompés, & à faire en sorte que les couleurs se succèdent de manière que la noire paraisse la première, ensuite la blanche, puis la citrine, & enfin la rouge ; que si elles ne paraissent pas dans cet ordre-là, c'est une preuve qu'on a forcé le feu, & que tout est gâté. La couleur de pavot champêtre se montre sur la matière, dit le Trévisan (Philosop. des Métaux.), quand on force trop le feu, & alors le rouge parait au lieu du noir. Isaac Hollandais dit que la couleur de brique au commencement de l'œuvre, le rend inutile ; mais lorsqu'il est sur le point de sa perfection, la matière prend la couleur jaune, qui devient ensuite rouge, & enfin de couleur de pourpre. Quant à la couleur jaune, Cérus dit dans la Tourbe : Cuisez avec attention votre matière jusqu'à ce qu'elle prenne une belle couleur de safran. Et Borates : Cuisez & broyez le laton avec son eau jusqu'à ce qu'elle devienne d'une couleur de safran dorée.

Cette couleur jaune indiquant donc un manque de régime, & un défaut dans les opérations, lorsqu'elle se manifeste dans le commencement de l'œuvre, & avant la couleur blanche, l'Artiste doit donner toute son attention pour que les chevaux de Rhésus ne boivent point l'eau du Xanthe, c'est-à-dire, que le jaune ne paraisse point avant le blanc. C'est ce qu'Homère a voulu nous indiquer, puisqu'il dit que les chevaux étaient blancs, & qu Ulysse les emmena avant qu'ils eussent bu ; parce que ξαϖτος veut dire *jaune*. Et quand il dit qu'ils étaient vîtes comme le vent, c'est pour marquer l'état du mercure qui est encore volatil. Voilà la véritable raison pourquoi Homère fait remarquer que Rhésus avec les Thraces étaient venus les derniers de ceux qui s'étaient rendus au secours de Troye. Memnon, qu'on suppose Roi d'Ethiopie, accourut le premier, parce que la couleur noire indiquée par l'Ethiopie, parait la première. Pandarus, fils de Lycaon, emmena en même temps les Zéléiens, qui boivent *l'eau noire* d'Esepe, & qui habitent au pied du Mont Ida (Iliad. 1. 2. v. 824 & suiv.). On sait que la dissolution de la matière se fait pendant la noirceur, & que les Philosophes ont donné souvent le nom de *loup* à leur matière ; nous avons cité plus d'une fois dans cet Ouvrage, les textes des Philosophes a ce sujet. Il n'est donc pas surprenant qu'Homère suppose un Pandarus ou brise tout de race de loup, pour commander à des soi-disant buveurs d'eau noire. C'est peut-être de là qu'est venu le nom de *Pendard*, que le peuple donne assez communément aux hommes scélérats, brutaux & méchants. Vinrent ensuite Adrastus & Amphius, tous deux fils de Mérops le Percose ou Io tacheté, qui commandaient les Adrastéens & les Apésiens. N'est-ce pas comme si Homère avait dit : Après la

couleur noire, parut la couleur variée, que les Philosophes appellent *la queue de Paon* ? Avec les Apésiens vinrent ceux de Percos, de Sestos & d'Abydos, commandés pat Asius, ou le boueux, le fangeux, plein de limon, d'Αος *limon*, *boue* ; parce qu'après la dissolution la matière des Philosophes ressemble à de la boue. Après les Percosiens, Hippothoüs, ou le cheval qui va extrêmement vîte, conduisit les Pélasges, ou ceux qui touchent à la terre, de *près*, & de *terre* ; comme si Homère avait voulu dire que la terre ou la matière fixe des Philosophes se volatilisât.

En voilà plus qu'il n'en faut pour prouvée qu'Homère ne disait pas sans raison qua Rhésus était venu le dernier au secours des Troyens. En suivant l'énumération qu'il fait, tant des Grecs que des Troyens, on y trouverait clairement tous les signes démonstratifs, ou les couleurs qui se manifestent sur la matière ; mais il faudrait pour cela faire un commentaire suivi de toute l'Iliade, & ce n'est pas le dessein que je me suis proposé. Par les endroits que j'explique, on peut juger de ceux dont je ne parle pas. Comment les partisans de la réalité du siège de Troye expliqueront-ils l'action d'Ulysse & de Diomède, qui seuls entreprennent de pénétrer dans le camp ces Thraces ; & y ayant pénétré, y tuèrent bien du monde, Rhésus lui-même, & s'en retournèrent à leur camp avec les chevaux de ce Roi, sans que personne s'en aperçu. Tels sont les termes d'Homère (Iliad. l. 10. v. 455 & suiv.) : « Diomède ne se laissa point fléchir aux prières de Dolon : il lui fendit la tête d'un coup de sabre. Après qu'ils lui eurent ôté son casque garni d'une peau de fouine, & la peau de loup qui le couvraient, & son arc resplendissant, & sa longue pique, Ulysse les prie, les éleva en l'air pour les offrir à Minerve, & dit : Réjouissez-vous, Déesse, du coup que nous venons de faire, & que l'offrande que je vous fais soit agréable à vos yeux, car vous êtes la première des habitants immortels de l'Olympe, que nous invoquerons. Conduisez-nous, je vous prie, aux tentes des Thraces, & à l'endroit où sont leurs chevaux. Ayant ainsi parlé, il mit toutes ces dépouilles de Dolon sur un tamaris, & y fit un signal en arrachant les roseaux & les branches des environs, afin de pouvoir les trouver à leur retour, & qu'ils ne les perdissent pas clans l'obscurité de la nuit. Marchant donc l'un & l'autre à travers les armes, & le sang noir des blessés, ils arrivèrent bientôt aux premiers rangs des Thraces, qu'ils trouvèrent endormis de fatigue. Leurs armes couchées sur trois rangs étaient auprès d'eux. Chacun avait aussi deux chevaux. Rhésus dormait au milieu d'eux, & avait aussi ses chevaux auprès de lui. Ulysse l'aperçut le premier, & dit à Diomède : Diomède, voilà l'homme & les chevaux que Dolon nous a si bien désignés. Allons, courage, ranimez-vous ; il ne faut pas que vous restiez ici oisif avec vos armes ; détachez les chevaux, ou tuez les hommes, & je fais mon affaire des chevaux. Minerve alors réveilla le courage de Diomède, &

lui ayant inspiré de la force, il tuait à droite & à gauche, en frappant de son sabre ; des ruisseaux de sang rougissaient la terre, & les tristes gémissements des blessés se faisaient entendre. Il ressemblait à un lion qui se jette au milieu d'un troupeau mal gardé. Il en tua douze ; à mesure qu'il les tuait, le prudent Ulysse les traînait par les pieds, pour les mettre à côté : afin qu'en emmenant les chevaux, ils trouvassent le chemin libre, & ne furent point épouvantés en marchant sur les cadavres : car ils n'y étaient pas encore accoutumés. Le fils de Tydée étant donc enfin arrivé auprès du Roi, il lui ôta la vie, & fut le treizième de ceux que Diomède tua. Le fils d'Œnée lui procura un mauvais songe cette nuit-là par le conseil, de Minerve. Pendant que Diomède travaillait ainsi, Ulysse détachait les chevaux ; il les conduisit ensuite avec leurs harnois, en les frappant avec son arc (car il avoir oublié de prendre les fouets) ; & les sépara de la troupe. Il siffla ensuite pour avertir Diomède, mais celui-ci ne l'entendait pas ; car il méditait s'il enlèverait le char, ou étaient les armes du Roi, après en avoir ôté le timon, ou s'il tuerait encore quelques Thraces. Mais Minerve s'approchant, lui dit : Fils du courageux Tydée, pensez qu'il est temps de vous en retourner à vos vaisseaux. Craignez qu'un autre Dieu ne réveille quelque Troyen, & ne vous oblige à prendre la fuite. Il reconnut la voix de la Déesse, & ayant monté sur les chevaux qu'Ulysse frappait avec son arc, ils retournèrent aux vaisseaux. »

Je demande si un tel fait est croyable ; & s'il est possible qu'un homme en tue douze au milieu d'un millier d'autres, quoique endormis, sans qu'aucun d'eux s'en aperçoive. Leur sommeil pouvait-il être si profond, que les gémissements des blessés ne furent pas capables de l'interrompre, & d'en réveiller au moins un ? Quoi, pas une sentinelle, pas une garde debout ? on traînera des corps morts & blessés à travers les autres : on y fera passer des chevaux sans faire assez de bruit pour réveiller quelqu'un ? un homme fondra sur des gens comme un lion, & frappera d'estoc & de taille à droite & à gauche sans réveiller personne ? Il faudra qu'Apollon même s'avise de crier aux oreilles d'Hippocoon, cousin de Rhésus, & couché auprès de lui, pour le réveiller, & l'engager à sonner l'alarme ? Je laisse au Lecteur à en juger. Pour moi, je dis avec Homère, que Minerve a fait ce coup ; & qu'elle a présidé à cette action, comme à toutes celles d'Ulysse. Homère n'aurait pu si mal concerté un fait, s'il avait voulu nous le donner pour réel. Mais en le donnant comme allégorique, il est naturel. L'Artiste de la Médecine dorée travaille de concert avec le mercure philosophique, & les actions leur sont communes. La matière étant au noir représente la nuit & le sommeil ; le massacre de Rhésus & des Thraces signifie la dissolution, & la mort de Dolon aussi. On lui ôte son casque couvert d'une peau de fouine, & la peau de loup qui le couvrait ; parce que ces peaux sont

d'une couleur brune, qui indique un affaiblissement de la couleur noire. Ulysse les expose sur un tamaris; le choix qu'Homère fait de cet arbre, fait bien voir son attention à désignée les choses exactement. Le tamaris est an arbre de moyenne hauteur, son, écorce est rude, grise en dehors, rougeâtre en dedans, & blanchâtre entre ces deux couleurs. Ses fleurs sont blanches & purpurines. N'est-ce pas comme si ce Poète avait dit : à la couleur noire, ou à la dissolution désignée par la mort de Dolon, succède la couleur brune ; à celle-ci la grise, puis la blanche, enfin la rouge ? A qui Ulysse pouvait-il mieux consacrer les dépouilles de Dolon qu'à Minerve, puisqu'elle est la Déesse de la sagesse & des Sciences ?

Enfin Ulyssse & Diomède parviennent au camp des Thraces, & après le massacre qu'ils en font, ils emmènent les chevaux blancs de Rhésus ; voilà la volatilisation de la matière, qui se fait après la putréfaction, à laquelle volatilisation se manifeste la couleur blanche. Diomède est incertain s'il emportera aussi le chariot du Roi & les armes qui étaient dedans, mais Minerve le détermine à partir sans cela. Pourquoi ? c'est que le chariot était d'argent, & les armes qu'il renfermait étaient d'or (Ibid. v. 438.), Diomède ne pouvait donc pas les emporter, non qu'elles fussent trop pesantes ; mais parce que la matière parvenue à la blancheur, appelée *lune* ou *argent* par les Philosophes, est alors fixe, & non volatile ; à plus forte raison quand elle a pris la couleur rouge, ou l'or philosophique. Les armes étaient dans la char ; car la rougeur est cachée dans l'intérieur de la blancheur, suivant le dire de tous les Auteurs hermétiques. « A l'arrivée de Jupiter, ou de la couleur grise, dit d'Espagnet (Cant. 78.), l'enfant philosophique est formé. Il se nourrit dans la matrice, & paraît enfin au jour avec un visage, blanc & brillant comme la Lune. Le feu extérieur aidant ensuite au feu de la Nature, il fait l'office des éléments. *Ce qui était caché se manifeste* ; le safran donne sa couleur au lis, & la rougeur se répand enfin sur les joues de l'enfant devenu plus robuste. » Après avoir enlevé les chevaux, Ulysse & Diomède retournent au camp des Grecs; c'est pour signifier que la matière étant montée au haut du vase en se volatilisant, retombe au fond, d'où elle était partie.

Tels sont les chevaux de Rhésus qu'il fallait enlever avant qu'ils eussent bu de l'eau du Xanthe. Il était, comme on l'a vu, nécessaire de les enlever avant ce temps-là, puisque la matière parvenue au jaune, ou a la couleur de safran, n'aurait pu être volatilisée ; condition cependant requise pour la perfection de l'œuvre, ou la prise de Troye.

A ces fatalités on a ajouté celles de la mort de Troïle & d'Hector. L'un & l'autre perdirent la vie sous les coups du vaillant Achille. On sait ce que signifient les

deux noms de Tros & d'Ilus, donc celui de Troïle a été fait ; il est par conséquent inutile d'entrer dans une nouvelle explication à cet égard. Je dirai seulement que la dissolution & la putréfaction de la matière étant désignée par ce nom même ; & l'une & l'autre étant absolument requises pour la réussite de l'œuvre, c'est avec raison qu'on regardait la mort de Troïle comme une condition requise pour la prise de la ville de Troye. Celle d'Hector ne l'était pas moins, puisqu'il en était le principal défenseur. Il vit Achille venant à lui, semblable à Mars, avec une contenance terrible, menaçâmes, & brillant comme le feu, ou le Soleil levant, dit Homère (Ilad. 1.22. v. 131.). Dès qu'Hector l'aperçut, il en fut épouvanté ; & malgré le cœur, la bravoure qu'il avait montrés jusque-là ; malgré les exhortations qu'il s'étroit faites lui-même pour ranimer son courage, il ne put soutenir la présence d'Achille, & l'attendre de pied ferme. La crainte s'empara de lui, il prit la fuite. Achille aux pieds légers le poursuivit avec la même rapidité qu'un oiseau, de proie fond sur une colombe épouvantée. Hector fuyait avec beaucoup de force & de vitesse, mais Achille le poursuivait encore plus vite. Ils arrivèrent aux deux sources du Scamandre plein de gouffres & de tournants. L'une est chaude & exhale de la fumée, l'autre est toujours congelée même au plus fort de l'été. Ils passèrent outre, & Achille ne l'aurait peut-être pas atteint, si Apollon ne s'était présenté devant Hector. Il lui releva le courage. Minerve s'étant aussi présenté à lui sous la figure de Deïphobus son frère, il s'arrêta, fit face à Achille: celui-ci allongea un coup de lance à Hector, qui l'évita. Hector lui porta un coup de la sienne avec tant de violence, qu'elle tombât pièces au bas du bouclier d'Achille, avec lequel il avait paré le coup. Hector se voyant sans lance, eut recours à son sabre, & se ruait sur Achille, lorsque celui-ci le prévint par un coup de lance, qu'il lui porta à la clavicule, & le jeta par terre. Hector en mourant lui prédit que Paris, aidé d'Apollon lui ferait perdre la vie.

Il ne faut pas réfléchir beaucoup pour voir que cette fuite d'Hector & la poursuite d'Achille signifient la volatilisation de la matière. Alphidius, que j'ai déjà cité à ce sujet, dit, que lorsque celui qui poursuit arrête celui qui fuit, il s'en rend le maître. Achille & Hector arrivent aux deux sources du Scamandre, l'une chaude & liquide, l'autre congelée, parce qu'en effet il y a deux matières au fond du vase, l'une liquide, l'autre coagulée, c'est-à-dire, l'eau, & la terre congelée, qui s'est formée de cette eau même. Ils ne s'y arrêtèrent point ; mais ils firent plusieurs tours & retours, parce que la matière, en se volatilisant, monte & descend plus d'une fois avant de se fixer. AssiS Hector ne s'arrêta qu'après qu'Apollon lui eut parlé ; car la matière volatile ne se fixe que lorsqu'elle se réunit avec la fixe. Alors se donne le combat singulier où Hector succombe ; & il prédit à Achille qu'il mourra Tous les coups de Paris &

d'Apollon, par la même raison que le même Dieu fut cause de la mort de Patrocle & d'Hector.

Télèphe enfin, fils d'Hercule & d'Auge, était absolument nécessaire pour la prise de Troye. Nous avons dit dans le Livre précédent, qu'Hercule était le symbole de l'Artiste. Auge signifie splendeur, éclat, lumière, & l'on sait que les Philosophes donnent ces noms à la matière fixée au blanc, par contraste avec le noir qu'ils nomment nuit & ténèbres. Télèphe signifie qui luit & brille de loin, c'est pour cela qu'on le dit fils de la Lumière. Il devait être nécessairement à la prise de Troye, puisqu'elle ne saurait l'être si la matière n'est fixée.

Telles étaient les fatalités delà ville de Troye, & tel est le sens dans lequel on doit les prendre. Ce sont des fables, ou plutôt des allégories, qui prises dans le sens historique, n'auraient rien de ridicule. Les partisans du système historique l'ont bien senti ; aussi ne se sont-ils pas mis en devoir de les expliquer. Elles ont toutes été l'ouvrage d'Ulysse, comme Ovide le lui fait dire dans sa harangue pour disputer les armes d'Achille. Il découvrit Achille sous son déguisement de femme, & rengagea à joindre ses armes à celles des Grecs. Il emmena Philoctète au camp, & y porta les flèches d'Hercule : il enleva le Palladium, il apporta l'os de Pélops, enleva les chevaux de Rhésus, & fut cause, dit-il, de la mort d'Hector & de Troïle, puisque ces deux enfants de Priam succombèrent sous les armes d'Achille. Enfin il engagea Télèphe à se joindre aux Grecs contre les Troyens, quoiqu'il fût allié de ces derniers, & qu'il dût être ennemi des premiers, qui lui avaient livré une bataille dans laquelle il fut blessé. On a raison de dire qu'il était allié des Troyens ; la nature de Télèphe, ou de la pierre au blanc l'indique assez, puisqu'elle est de nature fixe comme la pierre au rouge, ou l'élixir désigné par les Troyens. Homère nous apprend lui-même qu'il faut avoir d'Ulysse la même idée que celle que nous avons d'Hercule.

Il le fait parler ainsi (Odyss. l. II. v. 614.) dans sa descente aux Enfers : « Hercule me reconnue dès qu'il m'aperçut, & me dit : Brave & courageux fils de Laerte, Ulysse qui savez tant de choses, hélas ! pauvre misérable que vous êtes, vous me ressemblez : vous avez à surmonter bien des peines & des travaux semblables à ceux que j'ai subis, lorsque je vivais sur la terre. J'étais fils de Jupiter, & malgré cette qualité, j'ai eu bien des maux à souffrir. J'étais obligé d'obéir aux ordres du plus méchant des hommes, qui n'avait rien que de dur à me commander. Il s'imagina que le plus difficile & le plus périlleux travail qu'il pût m'ordonner, était celui de venir ici enlever Cerbère. J'y vins, & je l'arrachai des Enfers, sous la conduite de Minerve & de Mercure. » Ces guides d'Hercule sont bien remarquables. Ce sont aussi les mêmes qui conduisaient Ulysse dans ses opérations. On voit toujours Minerve à côté de lui. Ils en étaient bien

reconnaissants l'un & l'autre. Hercule consacra sa massue à Mercure ; Ulysse offrit à Minerve les dépouilles de Dolon ; il eut même soin, en le faisant, d'avertir cette Déesse, qu'il la préférait à tous les habitants de l'Olympe, & qu'elle était la seule de tous à qui il faisait cette offrande. Elle appelle même Ulysse (Ibid. 1. 13. v. 191 & suiv.), le plus fin, le plus rusé & le plus ardent des hommes : « Mais, lui dit-elle, ne disputons pas ensemble de ruses & de finesses ; nous en savons assez l'un & l'autre, puisque vous n'avez pas votre pareil, quant aux conseils & à l'éloquence. Je suis de même par rapport aux Dieux. Vous ne reconnaissiez donc pas Minerve, la fille de Jupiter ; moi qui me suis toujours fait un plaisir de vous accompagner partout, & de vous aider dans tous vos travaux ? » (Iliad, I. 10. v.278. & dans l'Odyss. 1. 13, v. 300.) Ce témoignage n'est point contredit par les actions d'Ulysse. On y voit toujours un homme sage, prudent, qui ne fait rien à la légère, & enfin à qui tout réussit. Tel était Hercule, il n'entreprit rien dont il ne vînt à bout. Tel est ou tel doit être le Philosophe Hermétique qui entreprend les travaux d'Hercule, ou les actions d'Ulysse, c'est-à-dire, le grand œuvre, ou la médecine dorée. En vain se mettra-t-il en devoir de les exécuter, s'il n'a pas toutes les qualités de ces Héros. En vain travaillera-t-il s'il ne connaît pas la, matière dont fut bâtie la ville de Troye ; sil ignore la racine de l'arbre généalogique d'Achille. Les Philosophes l'ont déguisée sous tant de noms différents, qu'il faut avoir la pénétration, & le génie d'Ulysse pour la reconnaître. C'est cette multitude de noms qui, selon Morien (Entretien du Roi Calid.), induit en erreur presque tous ceux qui s'appliquent à la connaître. Pythagore dans la Tourbe, dit que toute la science de l'Art Hermétique consiste à trouver une matière, à la réduire en eau, & à réunir cette eau avec le corps de l'argent-vif & de la magnésie, Cherchez, dit le Cosmopolite, une matière dont vous puissiez faire une eau qui dissolve l'or naturellement & radicalement. Si vous l'avez trouvée, vous avez la chose que tant de monde cherchent, & que à peu de gens trouvent. Vous avez le plus précieux trésor de la terre.

Telles sont, ou à peu près, semblables les indications que les Auteurs Hermétiques donnent de cette matière. Il faudrait être plus qu'un Œdipe pour la deviner par leurs discours. Sans doute que c'est une chose fort commune, & peu ignorée, puisqu'ils en font un si grand mystère, & qu'ils font tout leur possible pour la déguiser & la faire méconnaître. Sans doute aussi que les opérations sont bien aisées, puisque le Cosmopolite & bien d'autres assurent qu'on peut le décrire non en peu de pages, mais en peu de lignes, & même en peu de mots. C'est cependant cette chose qui peut s'exprimer & le dire en peu de paroles, qu'Homère a trouvé, dans son génie assez de fécondité pour étendre de manière a en faire toute Son Iliade. Preuve pour le Cosmopolite qui dit, que celui qui est au fait du grand œuvre, y trouvera assez de matière pour

composer une infinité de volumes. Ainsi par le siège de Troye & la réduction de cette ville en cendres, Homère n'a eu en vue, & n'a décrit allégoriquement que la manière de renfermer Paris & Hélène, ou la matière dans le vase, & d'indiquer ce qui s'y passe pendant les opérations. Il suppose un homme & une femme, parce que cette matière est en partie fixe, & en partie volatile, en partie agente, & patiente en partie. Ce vase est le Temple d'Apollon le Thymbrien, où Achille fut tué par Paris. Ce surnom d'Apollon lui vient de ce que la plante ou petit arbrisseau appelé *Thymbre*, a les tiges couvertes d'une laine assez rude, de couleur purpurine. On a vu que cette couleur est la signe de la parfaite fixation de la matière. Alors la ville de Troye est prise, & la plupart des Héros qui y ont assisté, se retirent dans les pays étrangers, comme firent Enée, Diomède, Anténor & tant d'autres, & vont y fonder des Royaumes. Cette dispersion indique l'effet de la poudré de projection, qui a la propriété de fonder des Royaumes & de faire des Rois, c'est-à-dire, de changer les différents métaux en or, qui est appelé le Roi des métaux. Le Trévisan (Philosoph. des métaux.) à employé cette allégorie dans ce sens là ; Basile Valentin (Azoth des Philosophes.) en a fait de même. Et en effet, si l'on regarde l'or comme le Roi des métaux, n'est-ce pas fonder de nouveaux Royaumes dans les pays lointains, que de changer en & les métaux mêmes qui ont le moins affinité avec l'or ?

Paris, Hélène & Achille sont donc les trois principaux Héros de l'Iliade, ensuite Hector & Pyrrhus. Ulysse est proprement le conseil des Grecs, c'est-à-dire, celui qui conduit les opérations. Achille est l'agent intérieur, ou le feu inné de la matière, qui pendant un temps reste endormi, & comme assoupi ; il se réveille enfin, & agît. Il est enfin tué par Paris, cet homme efféminé, à qui l'on reproche toujours sa nonchalance & sa mollesse ; mais qui cependant montre de temps en temps un grand courage. Pyrrhus aux cheveux roux succède à son père Achille, & ruine la ville de Troye. Cette couleur rouge des cheveux de Pyrrhus n'est pas désignée sans raison : car Homère savait bien que la ville de Troye est prise, ou que l'œuvre est fini, lorsque l'élixir a acquis la couleur rouge. La qualité ignée d'Achille a déterminé le Poète à représenter ce Héros comme brave, courageux, toujours animé, & presque toujours en colère. La légèreté du feu lui a fait donner les épithètes de πιδας, ακυς, ποδαρκης. Son analogie avec le feu a fait dire que Vulcain fabriqua son bouclier. C'est de la qu'il sur t nommé Pyrisoüs, parce que ce feu vit dans le feu même sans en être consumé. Après qu'il eut tué Hector, le plus vaillant des Troyens, le corps de ce Héros fut racheté par un poids égal d'or. Lorsque Achille eut été tué par Paris, les Grecs rachetèrent aussi son cadavre au même prix. Ces Héros étant d'or, & descendus des Dieux aurifiques, pouvaient-ils être rachetés autrement? On feint aussi en conséquence que leurs os furent déposés dans des cercueils d'or, & couverts

d'étoffé de couleur de pourpre. Celui d'Achille avait été donné à Thétis par Bacchus. L'histoire de Bacchus nous en apprend la raison : car c'est ce Dieu d'or qui accorda à Midas la propriété de changer en or tout ce qu'il toucherait Achille après sa mort fut marié à Médée dans les Champs-Élysées ; on sait que Médée avait le secret de rajeunir les vieillards, & de guérir les maladies: on ne pouvait donc feindre un mariage mieux assorti, puisque Achille philosophique a les mêmes propriétés. Pendant sa vie même la rouille de ses armes avait guéri la blessure qu'elles avaient faites à Téléphe.

On reconnaît Pyrrhus dans une infinité de textes des Philosophes Hermétiques ; mais je ne citerai que Raymond Lulle a ce sujet. « La nature de cette tête rouge est, dit il (Test. Th or. c.8l.), une substance très subtile & légère ; sa complexion est chaude, sèche & pénétrante. » Cet Auteur n'est pas le seul qui ait eu, ce semble, en vue dans ses allégories, ce qui se passa au siège de Troye. Basile Valentin fait nommément mention de Paris, Hélène, Hector & Achille dans sa description du vitriol. Plusieurs Auteurs ont eu de cette guerre la même idée que moi, & en ont parlé dans le même goût.

Je ne prétends pas que l'Iliade d'Homère ne renferme que cela. Il est vrai que ce n'est qu'une allégorie de même que son Odyssée ; mais une allégorie faite en partie pour expliquer les secrets physiques de la Nature, & en partie pour donnée à, la postérité des leçons de politique. C'est sans doute par ce dernier endroit qu'Alexandre en faisait si grand cas, qu'il portait toujours Homère avec lui, & qu'il le mettait sous son chevet pendant la nuit. Et à dire le vrai, y a-t-il apparence qu'on eût regardé les ouvrages d Homère comme la plus belle production de l'esprit humain, si l'on avait pensé qu'il fut regardé comme réel tant de choses puériles qu'il rapporte, & les adultères, les meurtres, les vols & les autres scélératesses qu'il attribue aux Dieux & aux Déesses ? Il en parle d'une manière infiniment plus propre à les faire mépriser, que respecter. Les discours qu'il leur fait tenir, les reproches injurieux qu'il leur met dans la bouche, & tant d'autres choses sont bien voir que son idée était de parler allégoriquement ; car il n'est pas vraisemblable qu'un si grand homme eût parlé sur ce ton-là des Dieux qu'il aurait cru réels. Il pensait bien que les gens d'esprit sauraient séparer le noyau de la noix, & qu'ils verraient les trésors sous le voile qui les cache.

Il faut donc envisager dans les ouvrages d'Homère au moins quatre choses : un sens hiéroglyphique ou allégorique, qui voile les plus grands secrets de la Physique & de la Nature. Les seuls Philosophes naturalises, & ceux qui sont au fait de la science Hermétique par théorie bien méditée ou par pratique, sont en état de le comprendre. Ils admirent dans ses ouvrages milles choses qui les

frappent & les saisissent d'admiration, pendant que les autres les passent & n'en sont point touchés. Les Politiques y trouvent des règles admirables de conduite pour les Rois, les Princes, les Magistrats, & même pour les personnes de toutes conditions. Les Poètes y remarquent un génie fécond, une invention surprenante pour les fictions, les fables, & tout ce qui concerne les Dieux & les Héros. C'est une source inépuisable pour eux. Les Orateurs enfin admirent la noble simplicité de ses discours, & le naturel de ses expressions.

Il peut bien se faire qu'Homère ait mêlé quelque chose d'historique dans son Iliade & son Odyssée ; mais il l'aura fait pour rendre ses allégories plus vraisemblables, comme font encore aujourd'hui la plupart des Auteurs des Romans. Le vrai y est noyé dans tant de fictions, & tellement déguisé, qu'il n'est pas possible de le démêler. Ainsi posé le cas de l'existence d'une ville de Troye quelques siècles avant Homère, on pourra dire que sa ruine lui a fourni le canevas de son allégorie ; mais il ne s'ensuivra pas delà que le récit qu'il en fait est véritable. Denis Zachaire, qui vivait dans le Seizième siècle, a fait de même qu'Homère ; il a supposé le siège d'une ville, à la vérité il ne la nomme pas, mais il en parle comme d'un fait réel : *la différence qui se trouve entre les deux Auteurs*, c'est que le Français avertit qu'il parle allégoriquement, & le Grec le laisse à deviner.

On doit donc conclure de tout ce que nous avons dit jusqu'à prêtent, que l'Iliade d'Homère renter ne peu ou point du tout de vérités historiques, mais beaucoup d'allégoriques. La preuve en est palpable. Supposons pour un moment avec Hérodote (In vita Homeri.), qu'Homère vécût environ cent soixante ans après la prise de Troye. Il ne restait certainement alors aucun de ceux, ni même des premiers & presque des seconds descendants de ceux qui y assistèrent. L'on sait que selon le cours ordinaire de la Nature, quatre générations au moins se succèdent dans l'espace de cette soixante ans. Il n'est donc pas probable qu'Homère ait pu apprendre avec certitude les faits qu'il raconte, & partiellement le détail circonstancié des actions de chaque chef. Je ne parle pas de ces différentes allées & venues des Dieux & des Déesses, des foudres lancés par Jupiter, du tremblement de terre qu'excita Neptune, à la secousse duquel Pluton lui-même fut saisi de frayeur sur son trône infernal. Je laisse là les différents combats que se donnèrent les Immortels à cette occasion. Tout le monde convient que ce sont de pures fictions du Poète ; mais tous ne pensent pas de même des actions d'Ajax, d'Agamemnon, de Ménélas, de Diomède, d'Ulysse, de Memnon, d'Hector, de Paris, d'Achille, de Patrocle, &c. Que signifient ces pierres que ces Héros se Jetaient en combattant ? est-ce donc que des guerriers tels que ceux-là se seraient battus comme feraient aujourd'hui

des polissons, au lieu de faire usage de leurs armes ? Hector tua Epigée d'un coup de pierre (Iliad. 1.16. v. 577.). Lorsque Patrocle vit venir Hector à lui, il prit son javelot de la main gauche, & de l'autre une pierre blanche, de laquelle il frappa au front Cébrion, cocher d'Hector, & le renversa par terre (Ibid. 1. 14. v. 410.). Ajax culbuta aussi Hector d'un coup de pierre, qu'il lui donna dans la poitrine, & cette pierre était une de celles qui croient sur le rivage, pour y attacher les vaisseaux (Ibid. v. 734.). Hector d'un coup semblable avoir terrassé Teucer (Ibid. 1. 8. v. 327.) : jusque là un seul des combattants en avait jeté contre l'autre, mais sans doute qu'Ajax & Hector aimaient cette façon de combattre. Après s'être battus à coups de javelots, ils s'accablaient à coups de pierres ; mais de quelles pierres ? ce n'était pas un caillou qu'on puisse lancer aisément, elles faisaient autant d'effet qu'une meule de moulin qui tomberait d'en haut (Ibid. l. 7.v.265.). Diomède, aussi robuste pour le moins qu'Ajax, voulait écraser Énée d'une pierre si grosse &c si pesante que deux hommes n'auraient pu même la lever. Mais le fils de Tydée la remua seul, & la lança même avec tant de facilité, qu'elle tomba sur la hanche d'Enée, & l'aurait accablé si Vénus sa mère n'était accourue à son secours (Ibid. l. 5. v.302.).

En croira-t-on Homère sur sa parole ? & ne s'imagine-t-on pas lire dans Rabelais les actions de Pantagruel (Liv. 2. c. 5.), qui, pour s'amuser, éleva lui seul sur quatre piliers un rocher d'environ douze toises en quarré ? Il y a cent autres faits aussi peu vraisemblables : on ne s'avise cependant pas d'en douter. Il faut en croire le Poète sur sa, bonne foi ; car il ne cite aucun garant de ce qu'il avance. Il est plausible qu'il n'en avait point ; car quelque mauvaise & mal écrite qu'eût été l'histoire d'un siège aussi fameux, *Homère en aurait pu rapporter quelques fragments pour preuves de ce qu il avançait i ou quelque autre Auteur nous en aurait parlé*. Il faut donc convenir qu'Homère a puisé le tout dans son imagination, puisqu'une tradition verbale aurait à la vérité pu conserver la mémoire de quelques actions remarquables des Chefs des deux parti ; mais non un détail aussi circonstancié que celui que nous trouvons dans ce Poète. J'avoue qu'il y a quelques vérités dans Homère. Les lieux dont il parle ont existé au moins en partie ; mais l'impossibilité où l'on est de pouvoir expliquer comment il a pu se faire, par exemple, que Memnon soit venu d'Ethiopie au secours de Priam, a occasionné une infinité de dissertations, qui, au lieu de constater le fait, n'ont servi qu'à le rendre plus douteux. Il n'est pas trop aisé, dit M. l'Abbé Banier (T. III. p. 497.), de déterminer qui il était, & d'où il venait, les Savants étant fort partagés à ce sujet. On peut voir Perizonius & M. Fourmond l'aîné, qui se sont donné beaucoup de peines pour examiner cet article. Ils appuient leurs sentiments l'un & l'autre sur l'autorité des anciens Auteurs. Ils ne s'accordent point entre eux, & par conséquent ne nous laissent que des

conjectures. Les incertitudes de Perizonius prouvent la faiblesse de son opinion : M. Fourmond (Réflexions sur r les histoires des anciens Peuples.) croit avoir démontré sous quel Roi d'Egypte Troye fut prise, en préférant Manéthon aux Historiens Grecs ; mais il n'a pu trouver le Tithon des Grecs & son fils Memnon dans celui qui régnait alors à Diospolis. D'ailleurs, dit très-bien M. l'Abbé Banier (Ibid. p. 498.). sur quel fondement peut-on assurer que le Roi d'Egypte de ce temps-là était parent & allié de Priam qui régnait en Phrygie, & qu'il envoya du fond de la Thébaïde, son fils avec vingt mille hommes au secours d'une ville si éloignée, & dont apparemment il n'avait jamais oui parler ? Les Rois d'Egypte, surtout ceux de Diospolis, qui régnaient en ce temps-là, fiers de leur puissance, de leurs forces, & de leurs richesses, méprisaient souverainement les autres Rois, & ne voulaient faire avec eux aucune comparaison.

Convenons donc que les fictions & les fables qui inondent cette histoire, & dans lesquelles elle est comme absorbée, doivent la rendre au moins suspecte. Quant à la réalité des villes & des lieux qui sont rapportés dans Homère, outre qu'un grand nombre n'ont jamais pu être découverts par Strabon & les autres Géographes ; leur existence même antérieure à Homère ne signifierait autre chose, sinon que sa fiction a été ajustée à leur situation, & qu'il leur a supposé des fondateurs & des Rois imaginaires, à l'imitation des Egyptiens, qui se vantaient d'avoir eu des Dieux pour Rois jusqu'à Orus, fils d'Isis & d'Osiris. Nous avons déjà dit, d'après Diodore de Sicile, que les anciens Poètes, Mélampe, Homère, Orphée, &c. avaient donné aux endroits des noms conformes à leur doctrine ; sans doute que ceux que l'on n'a pu découvrir dans la suite étaient feints, & que la plupart des autres tiraient leur origine de là. On en a une preuve assez convaincante dans les étymologies que j'ai données. Elles confirment le dire de Diodore, puisqu'elles cadrent parfaitement avec la doctrine que je suppose avait donné lieu à l'Iliade. Il n'y a même que ce seul moyen d'accorder toutes les différentes opinions des Auteurs à ce sujet. Tant de dissertations faites sur les endroits obscurs & difficiles d'Homère, deviennent inutiles, au moins quant à cela. La seule utilité qui nous en reste, sont beaucoup d'autres points de l'histoire, dont ces endroits d'Homère ont occasionné l'éclaircissement. Les Savants qui les ont mises au jour, ont fait connaître par-là leur travail infatigable, ils ont acquis la considération du Public. Leurs ouvrages sont des flambeaux, dont la lumière n'a dissipe que les ténèbres répandues sur les noms de leurs Auteurs. Mais enfin ils ont fait leur possible ; ils se sont épuisés de bonne foi à force de veilles & de fatigues ; ils ont cru se rendre utiles ; il est donc juste qu'on leur en tienne compte. Avouons-le de bonne foi ; les Auteurs de ces dissertations, & les Anciens dont ils tirent leurs preuves, n'ont

pas vu dans Homère plus clair les uns que les autres. La preuve en est palpable : ils ont tous puisé dans la même source, & ils ont tous des opinions contraires. Mais que l'on donne Homère à expliquer à un Philosophe Hermétique, qui a étudié la Nature, & qui sait la théorie & la pratique de son Art ; ou à quelqu'un qui, comme moi, ait fait une longue étude de leurs ouvrages, pour tâcher au moins de se mettre au fait de la tournure de leurs allégories, de développer leur style énigmatique, de dévoilée leurs hiéroglyphes, de voir n leurs ouvrages & leur art a un objet réel, si cette science mérite d'être autant méprisée qu'elle l'est, & enfin de donner par la combinaison de leurs raisonnements, & par la concordance de leurs expressions, un éclaircissement sur une science aussi obscure, je suis persuadé qu'ils ne se trouveraient pas contraires les uns aux autres. Ils expliqueraient tous la même chose du même objet, & delà même manière. Ce sont même les applications répétées qu'ils font de différents traits de la Fable à leur matière & leurs opérations, qui m'ont fait naître l'idée de cet ouvrage. J'ai vu leur accord dans ces applications, & j'ai remarqué avec plaisir qu'ils avaient tous les mêmes principes. De tant d'Auteurs qui ont écrit sur la Philosophie Hermétique, je n'en ai pas vu un seul contraire à un autre, j'entends ceux qui ont la réputation d'avoir été au fait de cette science ; car les autres ne doivent pas entrer en ligne de compte. S'ils paraissent se contredire, c'est qu'ils écrivent énigmatiquement, & que le Lecteur explique d'une opération ce que l'Auteur dit d'une autre. L'un parait dire oui où l'autre dit non, mais c'est qu'ils prennent la chose dans différents points de vue. Celui-là appelle eau ce que celui-ci appelle terre, parce que leur matière est composée des deux, & qu'elle devient successivement eau & terre.

Enfin pour finir ce que nous avons à dire de l'Iliade, qu'on en examine sérieusement les Héros & les circonstances ; on n'y verra proprement qu'un Ulysse, qui par sa prudence, ses conseils, ses discours ; & souvent ses actions gouverne tout, dirige tout, est chargé de tout. Instruit des fatalités de Troye, ou des conditions sans lesquelles cette ville ne saurait être prise, il les exécute, ou met les Grecs en état de les exécuter. Ce qu'il fait par lui-même, ce sont précisément les soins & les démarches de l'Artiste. Ce que les Grecs & les Troyens font, c'est ce qui se passe dans le vase philosophique, par le secours de l'Art & de la Nature, Ulysse enfin dispose tout, fait une partie des choses, & les Grecs agissent quand il les a mis dans le cas de le faire. Après lui vient Achille, comme l'agent intérieur, sans lequel la Nature n'agirait point dans le vase, parce qu'il en est le principal ministre. C'est par son moyen que la matière se dissout, se putréfie & parvient au noir. Aussi Homère a-t-il soin de dire qu'Achille s'était retiré dans son vaisseau *noir*. Euryalus, Ménesthéus, Thoas, Idoménée, Podarce, Eurypile, Polypete, Prothous, Créthon, Orsilochus, & la

plus grande partie des Grecs avaient amené des vaisseaux noirs.. Protésilas, qu'on suppose avoir été tué dès le commencement, est détenu & enseveli dans la terre noire. Enfin Ulysse est le seul dont Homère dise que la proue de son vaisseau était rouge ; qu'il prit un vaisseau noir pour ramener Chryséis à son père Chrysès, & qu'il y mit des voiles blanches à son retour. Un des autres Héros de la pièce est Pyrrhus ou Néoptolême ; on a vu pourquoi. Enfin Paris est celui contre qui les Grecs combattent pour ravoir Hélène, qui est l'objet de tant des peines & de tant de travaux. Les autres Acteurs n'ont été ajoutés que pour l'ornement, & pour former le corps de sa fiction ; Agamemnon comme le chef principal, Ajax comme un brave guerrier, & Diomède comme compagnon d'Ulysse. Les autres sont pour remplir les incidents qu'il a fallu faire naître, pour former le vraisemblable de sa fiction, à quoi il a ajouté les lieux de la Grèce, de la Phrygie, de la Thrace, &c.

Que Troye ait donc existé ou non ; qu'elle ait été détruite ou qu'elle ne l'ait pas été ; il est toujours vrai que l'Iliade d'Homère a l'air d'une pure fiction ; que l'on doit en juger comme des travaux d'Hercule, & comme l'on pense des fables qui regardent les Dieux & les Héros. Il ne faut donc pas juger de la réalité du fait, par ce qu'en disent les Auteurs postérieurs à Homère ; puisqu'ils ne sont venus que bien des siècles après lui, qu'ils ont tous puisé chez lui, & que malgré cela ils ne sont point d'accord entre eux. Quelques-uns ont voulu corriger dans Homère ce qu'ils n'ont pu expliquer, d'autres l'ont contredits, sans faire attention qu'ils rendaient par-là le fait encore plus incertain. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Hérodote, la guerre de Troye ne peut être que fausse ; puisque Hélène, pour laquelle on suppose qu'elle fut faite, était alors détenue chez Prothée, Roi d'Egypte. Cicéron appelait cependant cet Auteur, le père de l'histoire, tant à cause de son antiquité qu'à cause du fond de l'ouvrage, & de la manière de l'écrire.

Aurons-nous plus de foi aux autres Auteurs Payen, qui admettaient les fables les plus ridicules pour des vérités ? eux qui ont copié aveuglement Orphée, Lin, Mélampe, Musée, Homère & Hésiode ; & d'où ces derniers ont-ils tiré ce qu'ils ont avancé ? On le lait ; c'est d'Egypte, source de toutes les fables. Les Egyptiens se vantaient de l'avoir appris d'Isis, Isis de Mercure, & Mercure de Vulcain.

Mais enfin, si l'on veut soutenir opiniâtrement qu'il y a des vérités historiques cachées sous le voile de ces fables, que l'on m'accorde au moins qu'on a pu prendre occasion de ces histoires, pour former des allégories, & même des allégories des choses les plus cachées & les plus secrètes. Paracelse, Fernel & tant d'autres l'ont fait ; c'est ce qui rend leurs ouvrages inintelligibles presque à tout le monde. Dans les systèmes de ceux qui ont voulu expliquer les fables

historiquement, ou moralement, il se trouve des difficultés insurmontables, qu'ils avouent eux-mêmes ne pouvoir débrouiller ni résoudre. Dans le mien y il ne s'en trouve aucune. Tout est plein, tout est simple, tout c'est naturel. C'est du moins une présomption qui marque son avantage sur les autres, & qui fait tenir lieu de preuve aux gens dit bonne foi & exempts de préjugés, qu'il est le seul véritable.

Descente d'Enée aux Enfers.

Tout le monde sait que quoique l'Enéide ce Virgile soit sans contredit le plus beau Poème latin que nous ayons, elle est cependant une imitation d'Homère, on ne sera donc pas surpris que je joigne à l'Iliade (1) un lambeau de l'Enéide. Virgile a suivi ses idées : il a donné carrière à son imagination ; mais il ne s'est pas écarté du canevas qu'Homère lui avoir fourni ; il se l'est seulement rendu propre par la manière dont il l'a traité. Je ne prétends donc pas attribuer à Virgile toutes les connaissances de la Philosophie Hermétique; il avoir sans doute emprunté d ailleurs ce qu'il en dit, comme il avait fait beaucoup d'autres choses ; on pourrait aussi penser que Virgile en avait quelque idée : qu'il sentait quel était l'objet de l'Iliade & de l'Odyssée, & qu'il ne les regardait que comme des allégories de la médecine dorée. Il se trouvait peut-être dans le cas de bien des savants, qui, par une étude assidue & réfléchie des Auteurs Hermétiques, ont des idées vraies, quoique indéterminées, de la matière, & des opérations de cet Art ; mais qui ne mettent point la main à l'œuvre faute de quelque ami, qui leur indique quelle est précisément cette matière, & qui fixe leur indétermination pour le commencement & les suites du travail requis pour la réussite (2).

(l) Il est à propos de remarquer que le terme même d'Ilias a été pris par beaucoup d'Auteurs pour signifier la fin, le terme d'une chose. Le Cosmopolite l'a employé dans ce sens-là. *Ita etiam*, dit-il, dans son premier Traité, *generosa natura semper agit usque in ipsum Iliadum, hoc est, terminum ultimum, postea cessat.*

(2) J'ai tout expliqué dans ces douze Traités, dit le même Cosmopolite dans son Epilogue, & j'ai rapporté toutes les raisons & les preuves naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu & désireux de cet Art, puisse plus facilement comprendre, tout ce que Dieu aidant, j'ai vu, & j'ai fait de mes propres mains sans aucune fraude ni sophistication. Il n'est pas possible de parvenir à la fin de cet Art, sans une connaissance profonde de la Nature, à moins que Dieu, par une faveur singulière, ne daigne le révéler, ou qu'un ami de cœur ne déclare ce secret.

Il n'est donc pas surprenant que Virgile ait glissé dans son Enéide quelques traits qui y ont du rapport. Tel est en particulier celui de la descente d'Enée aux Enfers. D'Espagnet (Arcanum Herm. Philosophiae opus.), Augurelle (Chrysopoeia.), Philalèthe (Introitus apertus.), & plusieurs autres Philosophes ont adopté les propres termes de Virgile, & en ont fait des applications très heureuses, dans les traités qu'ils ont composés sur le grand œuvre. Je ne suppose donc pas sans fondement ces idées à Virgile, & je me conformerai aux applications qu'en ont faites ces Auteurs, dans les explicitions que je donnerai a la narration de ce Poète.

Enée ayant pris terre à Cames (Enéid. 1. 6. v. & suiv.), dirigea ses pas vers le temple d'Apollon, & vers l'antre de l'effrayante Sibylle, que ce Dieu inspire, & à laquelle il découvre l'avenir. L'entrée de ce temple était décorée par une représentation de la fuite de Dédale, ayant les ailes qu'il s'est fabriquées, & qu'il consacra ensuite à Apollon, en l'honneur duquel il avait édifié ce temple. On y voyait aussi le labyrinthe que Dédale construisit à Crète pour renfermer le Minotaure, les peines & les travaux qu'il fallait essuyer pour vaincre ce monstre, & pour sortir de ce labyrinthe quand on s'y était une fois engagé ; le filet qu'Ariadne donna à Thésée pour cet effet (3).

(3) Les décorations de ce Temple sont remarquables, & il n'est pas étonnant qu'elles aient attiré l'attention d'Enée. Un Artiste ne saurait trop réfléchir sur une entreprise telle que celle du grand œuvre, afin de pouvoir venir au point de prendre, comme Zachaire (Opuscule.), une dernière résolution qui ne trouve aucune contradiction dans les Auteurs. Non seulement les opérations & le régime sont un vrai labyrinthe, d'où il est très difficile de se tirer ; mais les ouvrages des Philosophes en forment un encore plus embarrassant. Le grand œuvre est très aisé, si l'on en croît les Auteurs qui en traitent, tous le disent, & quelques-uns ont même assuré que ce n'était qu'un amusement de femmes & un jeu d'enfants ; mais le Cosmopolite fait observer, que quand ils disent qu'il est aisé, il faut entendre, pour ceux qui le savent. D'autres ont assuré que cette facilité ne regarde que les opérations qui suivent la préparation du mercure. D'Espagnet est de ce dernier sentiment, puisqu'il dit (Can.42.) :« Il faut un travail d'Hercule pour la sublimation du mercure, ou sa première préparation, car sans. Alcide, Jason n'aurait jamais entrepris la conquête de la Toison d'or. » Augurelle (Chrysop. 1. 3.) s'exprime à ce sujet dans les termes suivants.

Alter inallo atam noto de vertice pellem
Principium velut oftendit, quod sumere possis,
Aller onus quantum subeas.

J'ai expliqué la Fable du Minotaure & de Thésée. On peut y avoir recours.

Ces représentations frappèrent Enée, & il s'arrêtait à les contempler; mais la Prêtresse lui dit que le temps ne lui permettait pas de s'y amuser. Il se rendit donc à l'antre où la Sibylle rendait ses oracles, & à peine y fût-il arrivé, qu'il la vit saisie de la fureur qui avait coutume de l'agiter dans ces circonstances. Les Troyens qui accompagnaient Enée furent saisis de frayeur. Enée lui-même trembla à cet aspect, & adressa, du meilleur de son cœur, sa prière à. Apollon. Il lui rappela la protection toute particulière donc il avait toujours favorisé les Troyens, & le pria instamment de la leur continuer. Il promit par reconnaissance d'élever deux temples de marbre, l'un en son honneur, l'autre en celui de Diane (4), dès qu'il serait établi en Italie, avec les compagnons de son voyage. Il s'engagea même d'instituer des fêtes de Phœbus, & de les faire célébrer avec toute la magnificence possible. Il adressa ensuite la parole à la Prêtresse, & la pria de ne pas mettre ses oracles sur des feuilles volantes, crainte que le vent ne les dissipât, & qu'on ne pût les recueillir.

La Sibylle parla enfin, & prédit à Enée toutes les difficultés qu'il rencontrerait, & les obstacles qu'il aurait à surmonter tant dans son voyage, que dans son établissement en Italie (5). Mais elle l'exhorta à ne pas perdre courage, & à prendre occasion de là de pousser sa pointe avec plus de vigueur. Ses oracles étaient (6) cependant pleins d'ambiguïtés, d'équivoques, & l'intelligence n'en était pas facile ; car elle enveloppait le vrai d'un voile obscur & presque impénétrable (Ibid. v. 98.).

Enée répondu à la Sibylle qu'il avait prévu tout ce qui pouvait lui arriver, qu'il y avait réfléchi, & qu'il était disposé à tout. Mais puisqu'on assure, lui dit-il, que c'est ici rentrée du ténébreux Empire de Pluton, je souhaiterais ardemment voir mon père Anchise, lui que j'ai sauvé des flammes à travers de mille traits dardés contre nous, lui qui, malgré la faiblesse de son âge, a eu le courage de s'exposer aux mêmes dangers que moi, & de m'accompagner dans tous les travaux que j'ai essuyés. Il m'a lui-même recommandé de venir vous trouver, & de vous demander cette grâce. Rendez-vous propice à mes vœux ; vous qu'Hécate a sans doute préposée ici pour cela. On l'a bien accordée à Orphée pour y aller chercher sa chère épouse. Castor & Pollux y vont &, en reviennent alternativement tous les jours. Thésée y est descendu pour enlever Proserpine ; & Hercule pour en emmener le Cerbère. Ils étaient fils des Dieux, je le suis aussi.

(4) Apollon & Diane étant les deux principaux Dieux de la Philosophie Hermétique, c'est-à-dire, la matière fixée au blanc & au rouge, c'est avec raison

qu'Enée s'adresse à eux, & qu'il promet de leur élever des temples. Le marbre indique par sa dureté la fixité de la matière ; & l'établissement d'Enée en Italie désigne le terme des travaux, de l'Artiste, ou la fin de l'œuvre.

(5) Les difficultés qui se rencontrent pour parvenir à cet établissement ne sont pas petites, puisque tant de gens le tentent & l'ont tenté sans y réussir. Nous pouvons en juger par ce que dit Pontanus (Epist.), qu'il a erré plus de deux cens fois, & qu'il a travaillé pendant très longtemps sur la vraie matière sans pouvoir réussir, parce qu'il ignorait le feu requis. On peut voir l'énumération de ces difficultés, dans le traité qu'en a fait Thibault de Hogelande.

(6) Cette manière de s'expliquer par des termes ambigus & équivoques, est précisément celle de tous les Philosophes. Il n'en est pas un qui ne l'ait employée ; & c'est ce qui rend cette science si difficile, & presque impossible à apprendre dans les ouvrages qui en traitent. Ecoutons D'Espagnet là-dessus (Can. 9.) : « Que celui qui aime la vérité, & qui désire apprendre cette science, fasse le choix de peu d'Auteurs, mais marqués au bon coin, qu'il tient pour suspect tout ce qu'il lui parait facile à entendre, particulièrement dans les noms *mystérieux* des choses, & dans le secret des opérations. La vérité est tachée sous un voile très obscur, les Philosophes ne dirent jamais plus vrai que lorsqu'ils parlent obscurément. Il y a toujours de l'artifice, & une espèce de supercherie dans les endroits où ils semblent parler avec le plus d'ingénuité. » Il dit aussi (Can. 25.) : « Les Philosophes ont coutume de s'exprimer en termes ambigus & équivoques, ils paraissent même très souvent se contredire. S'ils expliquent leurs mystères de cette façon, ce n'est pas à dessein d'altérer ou de détruire la vérité, mais afin de la cacher sous ces détours, & de la rendre moins sensible. C'est pour cela que leurs écrits sont pleins de termes synonymes, homonymes, & qui peuvent donner le change. Leur usage est aussi de s'expliquer par des figures hiéroglyphiques & pleines d'énigmes, par des fables & des symboles. Il suffit de lire ces Auteurs pour y reconnaître ce langage. Quant aux fables d'Orphée, de Thésée & d'Hélène, nous les avons expliquées dans les Livres précédents.

La Sibylle lui répondit: Fils d'Anchyse & des Dieux, il est aisé de descendre aux Enfers, la porte de ce lieu obscur est ouverte jour & nuit (Ibid. v. 126.) ; mais l'embarras est d'en revenir, & de remontée au séjour des vivants (7). Il en est peu qui puissent le faire. Il faut être fils des Dieux, il faut par une sublime vertu s'être rendu semblable aux Immortels, ou avoir du moins mérité l'affection de Jupiter toujours équitable. Au milieu de ce lieu font de vastes forêts environnées du noir Cocyte. Mais puisque vous montrez une si grande envie de passer deux fois le lac du Styx, & de voir deux fois le séjour ténébreux du

Tartare, je veux bien seconder vos désirs. Ecoutez donc ce que vous avez à faire pour réussir, & retenez bien ce que je vais vous dire.

(7) La Sibylle a raison de dire que l'entrée de ce lieu est ouverte jour & nuit, puisque les Philosophes disent qu'en tout temps & en tout lieu on peut faire l'œuvre. Mais ce n'est pas le tout que d'y entrer ; il faut être au fait des opérations, savoir faire l'extraction du mercure, & deviner de quel mercure parlent les Philosophes. C'est précisément à cela que d'Espagnet fait l'application de ces paroles de la Sibylle, *Pauci quos oequus*, &c. Car comme le dit le même Auteur (Cant. 36.) : Pour empêcher de distinguer quel est le mercure dont parlent les Philosophes, & le cacher dans des ténèbres plus obscures, ils en ont parlé comme s'il y en avait de plusieurs fortes ; & l'ont nommé Mercure dans tous les états de l'œuvre où il se trouve, & dans chaque opération. Après la première préparation ils l'appellent leur Mercure, & Mercure sublimé ; dans la seconde, qu'ils nomment la première, parce que les Auteurs ne font point mention de cette première, ils appellent ce mercure, Mercure des corps, ou Mercure des Philosophes ; parce qu'alors le Soleil y est réincrudé ; le tout devient chaos ; c'est leur Rebis ; c'est leur tout, parce que tout ce qui est nécessaire à l'œuvre s'y trouve. Quelquefois même ils ont donné le nom de Mercure à leur élixir, ou médecine tingente, & absolument fixe, quoique le nom de Mercure ne convienne guère qu'à une substance volatile.

Il faut donc être fils des Dieux pour se tirer d'embarras, & suivre exactement les enseignements de la Sibylle ; si l'on veut passer deux fois le lac du Styx, & voir deux fois le séjour du Tartare, c'est-à-dire, faire la préparation de la pierre ou du Soufre, & puis l'élixir. Dans chaque opération on voit une fois le noir Styx & le ténébreux Tartare, c'est-à-dire, la matière au noir.

Un arbre épais cache dans la multitude de ses branches un rameau flexible, dont la tige & les feuilles sont d'or. Il est consacré à Proserpine. Il n'est point de forêts, point de bocages, point de vallées couvertes où l'on ne le trouve (8).

(8) Cet arbre est le même que celui où était suspendue la Toison d'or ; c'est la même allégorie expliquée dans le second livre. Mais la difficulté est de reconnaître cette branche ; car les Philosophes, dit d'Espagnet (Can. 15.), ont donné une attention plus particulière à cacher ce rameau d'or, que toute autre chose ; & celui-là seul peut l'arracher, ajoute le même Auteur d'après les paroles de la Sibylle : *qui*

Maternas agnoscit aves.
..... Et geminae cui forte columboe.

Ipsa sub ora viri calo venere volantes.

Il n'est pas étonnant que les Philosophes se soient appliqués à cacher ce rameau d'or, puisqu'il est devant les yeux de tout le monde (Comosp. Epilog. & in Œnigm.), qu'il se trouve partout, que tout le monde en fait usage, & que tout en provient. Il est connu des jeunes & des vieux, dit l'Auteur du Traité qui a pour titre, *Gloria mundi* ; il se trouve dans les champs, les forêts, les montagnes & les vallées. Mais on le méprise, parce qu'il est trop commun. La force ni le fer ne sont point nécessaires pour l'arracher ; c'est la science de l'œuvre. Ce rameau est le même que cette plante appelée *Moly*, que Mercure donna à Ulysse (Odyss. 1. 10. v. 302 & suiv.) pour se tirer des mains de Circé.

Sic utique loquutus Mercurius proebuit remedium
Ex terra evulsum ; & mihi naturam ejus monstravit
Radice quidem, nigrum erat, lacti autem simile flore ;
Et Moly ipsum vocant Dii ; difficile vero effossu
Viris utique mortalibus.

On voit par-là qu'Homère & Virgile sont d'accord ; mais le premier indique plus précisément la chose, puisqu'il marque la couleur de la racine & de la fleur. Les Auteurs anciens qui pensaient bien qu'Homère n'écrivait qu'allégoriquement, ne se sont pas avisés de chercher cette plante dans le nombre des autres. Ils ont pensé qu'Homère n'avait voulu signifier par-là que l'érudition & l'éloquence. On peut voir à cet égard Eustathius, fol. 397. lig. 8. Théocrythus, Idyll. 9. v. 35. Ils ont même voulu le prouver par la langue Hébraïque, dont plusieurs pensent que ce Poète était parfaitement instruit, de même que des cérémonies du culte des Juifs. Philostrate favorite ce sentiment (In Hetoicis, fol. 637.). Voyez aussi Photius dans sa Biblioth. fol, 482. Duport. Gnomolog. Homeric. Noël le Comte, Mythol. 1.6. ch. 6. Antholog. fol. 103. Pilne le Naturaliste a cru que cette plante croit le Cynocéphale, en latin *Antirrhinum*, & en François *mufle* de veau (L. 25. c. 4. & liv. 30.). L'Emeri dans son Dictionnaire des Plantes, pense que le Moly est une espèce d'ail, dont il donne la description sous le nom de *Moly*. Ptolem. Héphaestion en parle aussi, 1. 4. collat, *cum Scholiis Sycophron*, v. 679. On peut encore consulter là-dessus Maxime de Tyr, §. 19 ; mais les uns & les autres n'ont pas touché au but. Homère parlait à la vérité allégoriquement, mais il faisait allusion aux couleurs qui surviennent à la matière du grand œuvre pendant les opérations. La racine de cette plante est noire, parce que les Philosophes appellent racine & la clef de l'œuvre la couleur noire, qui paraît la première. La couleur blanche qui succède à la noire sont les fleurs de cette plante, ou les roses blanches d'Abraham Juif, & de Nicolas Flamel, le lis de d'Espagnet & de tant d'autres ; le narcisse que

cueillait Proserpine, quand elle fut enlevée par Pluton, &c. On voit par-là pourquoi la force & le fer sont inutiles peur arracher cette plante.

On ne saurait pénétrer dans ces lieux souterrains sans avoir cueilli ce rameau, qui porte des fruits d'or. C'est le présent que Proserpine veut qu'on lui offre. On le trouve toujours : car à peine l'a-t-on arraché, qu'il en pousse un autre de même métal. Voyez, cherchez-le de tous vos yeux ; & lorsque vous l'aurez trouvé, saisissez-le, vous l'arracherez sans peine ; si le destin vous est favorable, il viendra de lui-même ; mais s'il vous est contraire, tous vos efforts deviendront inutiles; il n'est ni force, ni fer qui puisse en venir à bout.

Vous avez encore une autre chose à faire. Vous ignorez sans doute que le corps mort d'un de vos amis infecte toute votre flotte ; allez-donc l'inhumer ; & pour expiation sacrifiez des bêtes noires: c'est par-là qu'il faut commencer (9) ; vous pourrez ensuite voir les bois Stygiens, & ces Empires inaccessibles aux vivants. Enée s'en retourna donc tout pensif avec Achate son compagnon fidèle. Ils trouvèrent sur le rivage le cadavre de Misene, fils d'Eole, que Triton avait fait noyer en le précipitant à travers les rochers dé la mer (si cependant le fait est croyable). Ils se mirent donc en devoir d'exécuter les ordres de la Sibylle, & pour cet effet ils se transportèrent dans une forêt ancienne, & en coupèrent du bois pour former le bûcher. Enée pendant ce travail regardait à travers cette forée avec des yeux avides de découvrir le rameau d'or dont la Sibylle lui avait parlé.

(9) Proserpine exige qu'on lui présente ce rameau d'or ; il n'est pas même possible d'aller à elle sans l'avoir. Mais avant de le cueillir, il faut inhumer celui qui a toujours accompagné Hector jusqu'à la mort, & que Triton avait fait périr parmi les rochers de la mer. C'est-à-dire, qu'il faut mettre dans le vase le mercure fixé en pierre dans la mer philosophique, & continuer le régime de l'œuvre ; alors la matière se disposera à la putréfaction & à l'inhumation philosophique, comme faisaient les compagnons d'Enée à l'égard du corps de Misene, auxquels if laisse le soin des funérailles, pendant qu'il cherche le rameau d'or. On sait ce qu'il tant entendre par la mort & les funérailles, nous en avons parlé bien des fois dans les livres précédons. Virgile, qui ne voulait pas donner cette histoire comme vraie, mais comme une pure allégorie, a soin d'en prévenir le Lecteur une fois pour toute, en disant (V. 173.) : *Si credere dignum est*.

Ce n'est donc qu'après l'inhumation de Misene qu'Enée pouvait voir le lac du Styx, & l'Empire ténébreux de Pluton ; & c'est pendant les funérailles, pendant que les Troyens pleurent sur r le corps du défunt ; qu'ils environnent le bûcher

de feuillages noirs (V. 213.) ; qu'ils lavent le cadavre, & lui font des onctions ; c'est alors qu'Enée trouve ce rameau tant désiré, sous la conduite des deux colombes.

Morien (Entret. du Roi Calid.) parle en plusieurs endroits de ce corps infecte & puant qu'il faut inhumer, qu'il l'appelle *l'immondice du mort*. Philalèthe emploie le même terme dans son Traité *De vera confectione lapidis*, pag. 48. & il dit, que la graisse, le plomb, l'huile de Saturne, la magnésie noire, le venin igné, les ténèbres, le *Tartare*, la terre noire, le fumier, le voile noir, l'esprit fétide, l'immondice du mort, le menstrue puant, sont tous des termes synonymes, qui ne signifient que la même chose, c'est-à-dire, la matière parvenue au noir.

Quant aux colombes, d'Espagnet a employé la même allégorie, & dit (Can. 42 & 52.) : que l'entrée du Jardin des Hespérides est gardée par des bêtes féroces, qu'on ne peut adoucir qu'avec les attributs de Diane, & les colombes de Vénus, Philalèthe a parlé aussi plus d'une fois de ces colombes, dans ton Traité *Introitus apertus ad occlusum Regis palatium*. Sans elles, dit cet Auteur, il n'est pas possible d'y parvenir. Qu'on fasse attention à ce que signifient les attributs de Diane, & l'on verra qu'il n'est pas plus facile de pénétrer dans le séjour de Proserpine sans leur secours, qu'il était possible de prendre la ville de Troye sans les flèches d'Hercule : c'est pour cela que les colombes vinrent à Enée en volant, & furent aussi en volant le reposer sous l'arbre double, qui caché le rameau d'or. Le Cosmopolite fait mention de cet arbre (Enigme.) en ces termes : « Je fus ensuite conduit par Neptune dans une prairie, où il y avait un jardin, dans lequel étaient plusieurs arbres dignes d'attention, & parfaitement beaux. Entre plusieurs on en voyait deux principaux, plus élevés que les autres, *sortis d'une même racine*, donc l'un portait des fruits brillants comme le Soleil, & dont les feuilles étaient d'or, l'autre produisait des fruits blancs comme les lis, & ses feuilles étaient d'argent. Neptune appelait l'un *l'arbre Solaire*, & l'autre *l'arbre lunaire*. »

Lorsque les colombes arrivèrent près d'Enée, elles se posèrent sur le gazon ; c'est la prairie du Cosmopolite. Elles s'écartèrent de l'entrée du puant Enfer, parce que la matière se volatilise pendant la putréfaction. Elles furent se reposer sous l'arbre Solaire, c'est-à-dire, que la volatilisation cesse dès que les parties volatiles se fixent en une matière que les Philosophes appellent or.

Sur ces entrefaites deux colombes (V. 190.) vinrent à lui en volant, & se reposèrent sur le gazon. Il les reconnut pour les oiseaux consacrés à sa mère, & le cœur plein de joie, il leur adressa la parole en ces termes : Servez-moi de guides, & dirigez mes pas dans l'endroit de la forêt, où croît ce rameau d'or. Et

vous, Déesse ma mère, ne m'abandonnez pas dans l'incertitude où je suis.

Ayant ainsi parlé, il se mit en marche, observant avec attention les signes que les colombes lui donnaient, & la route qu'elles prenaient. Elles prirent leur vol, & furent aussi loin que la vue pouvoir s'étendre. Mais lorsqu'elles arrivèrent à l'entrée du puant Enfer, elles s'en écartèrent promptement, & furent se poser, suivant le désir d'Enée, sur le double arbre, donc les rameaux ont la brillante couleur d'or.

Enée ayant aperçu le rameau (V. 110.) tant désiré, le saisit avec ardeur, & le porta dans l'antre de la Sibylle. Il rejoignit ensuite ses compagnons occupés aux funérailles de Misene. Chorinée en recueillit les ossements & les enferma dans une urne d'airain (10). Enée lui éleva un tombeau, & se rendit vers la Sibylle pour se conformer aux conseils qu'elle lui avait donnés. Son antre était élevé, pierreux, gardé par un lac noir, & environné d'une sombre forêt. Les oiseaux ne sauraient voler par-dessus impunément (11); car une vapeur noire & puante s'exhale de l'ouverture, s'élevé jusqu'à la convexité du ciel, & les fait tomber dedans.

(10) Virgile ne dit pas qu'on mît les ossements de Misene dans une urne d'or, ni d'argent, comme Homère dit qu'on avoir enfermé ceux d'Hector & ceux de Patrocle ; mais dans une d'airain : & ce n'est pas sans raison. Ce sont trois états où se trouve la matière, bien différents les uns des autres. Celui qui est représenté par Misene est le premier des trois ; le temps même où la matière est en putréfaction, & c'est alors que les Philosophes l'appellent *airain*, *laton* qu'il faut blanchir. Blanchissez le laton, & déchirez vos livres, ils vous font alors inutiles, dit Morien (Entretien du Roi Calid.). Les Sages dans cet art l'on appelé dans cet état *chyle*, *plomb*, *Saturne*, & quelquefois *cuivre* ou *airain*, à cause de la couleur noire & de son impureté dont il faut le purger (Philalèthe. loc. cit. p. 43.). « Par ce moyen, dit Riplée, (récapitulation de son Traité) vous aurez un soufre noir, puis blanc, puis citrin, & enfin rouge, sorti d'une seule & même matière des métaux ; c'est ce qui a fait dire aux Philosophes : Quand vous ignoreriez tout le reste, si vous savez connaître notre laton ou airain : » Cuisez donc cet airain, ajoute Philalèthe après avoir cité ce trait de Riplée, cuisez cet airain, & ôtez-lui sa noirceur en l'imbibant, en l'arrosant jusqu'à ce qu'il blanchisse. Notre airain, dit Jean Dastin, se cuit d'abord & devient noir, il est alors proprement notre laton qu'il faut blanchir.

Voilà l'urne d'airain dans laquelle ont mis les ossements de Misene. Ceux de Patrocle furent mis dans de l'argent, & ceux d'Hector dans de l'or, parce que l'un signifiait la couleur blanche de la matière appelée *argent*, ou or *blanc*,

lorsqu'elle est dans cet état ; & l'autre indiquait la couleur rouge appelée or.

Enée sacrifia ensuite quatre taureaux noirs (V. 243.), en invoquant Hécate, dont la puissance se fait sentir dans le Ciel & dans les Enfers. Il offrit une brebis noire à la Nuit, mère des Eumenides, & à la Terre sa sœur ; & immola enfin une vache stérile à Proserpine, & finit par des sacrifices à Pluton.

(11) Les oiseaux ne pouvaient passer en volant sur l'ouverture de l'antre qui sert d'entrée à l'Enfer, sans y tomber ; parce que la matière qui se volatilise, signifiée par les oiseaux, retombe dans le fond du vase après être montée jusqu'au sommet. L'espace qui se trouve vide entre la matière & ce sommet, est appelle *Ciel* par les Philosophes : ils donnent aussi le nom de *Ciel* à la matière qui se colore.

La noirceur qui survient à la matière ne pouvait être mieux désignée que par les sacrifices & les immolations d'animaux noirs qu'Enée fait à Hécate, à la Nuit & à Pluton.

La Sibylle entra dans cette ouverture effrayante (V. 270.), & Enée l'y suivit d'un pas ferme. Ils marchaient l'un & l'autre dans une obscurité semblable à celle où sur la fin du jour on commence à ne plus distinguer la couleur des objets. On trouve à l'entrée de ce lieu, les soins, les soucis, les maladies, la mort, le sommeil & les songes. On y voit divers monstres, tels que les Centaures (12), les Scyllas à deux formes, Briarée, l'Hydre de Lerne, la Chimère, les Gorgones, les Harpies, & les Ombres à trois corps.

(12) Virgile présente ici sous un seul point de vue tout ce que les Fables renferment d'hideux, d'horrible & d'effrayant ; on dirait qu'il a voulu nous apprendre que toutes ces Fables différentes n'ont qu'un même objet, que ce l'ont des allégories de la même chose, & qu'en vain chercha-t-on à les expliquer différemment. C'est ce but que je me suis proposé dans cet Ouvrage, toutes mes explications ne tendant qu'à cela. On peut se rappeler celles que j'ai données jusqu'ici ; on verra que j'ai expliqué tous ces monstres delà même manière, c'est-à-dire, de la dissolution qui se fait pendant que la matière est noire : j'ai tiré mes preuves des Ouvrages des Philosophes, & je les ai expliquées selon les circonstances ; on peut donc y avoir recours. Mais Virgile suit pas à pas ce qui se passe dans l'œuvre, & nous conduit insensiblement. Des monstres il va au fleuve Achéron, tout bourbeux ; ce qui forme la boue, ou le sur mer philosophique ; & les fables du Cocyte indiquent les par-tirs de la matière dont la réunion compose la pierce. De là il vient à Charon. Au portrait qu'il en fait, peut-on méconnaître la couleur d'un gris sale qui succède immédiatement au

noir ? Cette barbe grise de vieillard mal peignée, ces haillons de toile malpropres qui le couvrent, sont un symbole des plus faciles à entendre. La commission qu'il a seul de passer les ombres au-delà du noir & bourbeux Achéron, indique parfaitement qu'on ne peut passer de la couleur noire à la blanche, sans la couleur grise intermédiaire. L'Erèbe qui fut père de Charon, & la Nuit sa mère, nous font encore mieux comprendre quel il était.

Tel est le chemin qui mené au fleuve Achéron, plein de la boue du Styx & du sable du Cocyte. Charon, l'affreux Charon, est le garde de ces eaux ; sa barbe est à demi blanche, sale, & mal peignée ; un haillon de toile mal-propre lui sert de vêtement : c'est lui qui est chargé de passer de l'autre côté les ombres qui se présentent.

Une multitude innombrable (V. 305 & suiv.) d'ombres erraient & voltigeaient sur les bords du fleuve, & priaient instamment Charon de les passer. Il repoussait brutalement toutes celles donc les corps n'avaient pas été inhumés ; mais enfin au bout d'un temps, il les prenait dans sa barque (13).

(13) Il eût été bien difficile d'exprimer la volatilisation de la matière pendant & après la putréfaction, par une allégorie plus expressive que celle des ombres errantes & voltigeantes sur les bords du Styx, la chose s'explique d'elle-même. Mais pourquoi Charon refusait-il de passer celles dont les corps étaient sans sépulture ? La raison en est fort simple. Tant que les parties volatiles errent & voltigent dans le haut du vase au-dessus du lac philosophique, elles ne sont point réunies à la terre des Philosophes, qui passe de la couleur noire à la grise, signifiée par Charon ; cette terre nage comme une île flottante, & a donné occasion de feindre la barque. Lorsque ces parties volatiles sont au bout d'un temps réunies à cette terre, le temps qui leur est fixé pour errer est fini ; elles retournent d'où elles étaient parties, & passent avec les autres. Virgile a parfaitement bien exprimé ce qu'il faut entendre par cette inhumation, c'est-à-dire, cette réunion des parties volatiles voltigeantes, avec celles qui sont au fond du vase, d'où elles croient séparées. *Sedibus hunc refer ante suis, & conde sepulchro*, dit Virgile, v. 152, en parlant de Misene, & v. 327, en parlant des ombres :

Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta

Transportare prius, quam sedibus ossa quiurunt.

La Sibylle & Enée (V. 384.) continuèrent leur route, & s'approchèrent du Styx. Charon les ayant aperçus de sa barque, adressa ces paroles à Enée : Qui que vous soyez qui vous présentez en armes sur le rivage de ce fleuve, parlez, que

venez-vous faire ici ? Retirez-vous ; ce séjour est celui des ombres, de la nuit & du sommeil. Il ne m'est pas permis d'admettre les vivants dans ma barque ; Je me suis bien repenti d'y avoir reçu Hercule, Thésée & Pirithoüs, quoique fils des Dieux, & d'une valeur extraordinaire. Le premier eut la hardiesse d'y lier Cerbère, gardien du Tartare, & de l'emmener ; les deux autres eurent la témérité de vouloir enlever Proserpine. La Sibylle voyant Charon en colère, lui dit : apaisez-vous, cessez de vous échauffer, nous ne venons pas dans le dessein de faire aucune violence. Que le gardien dans son antre aboie éternellement, si bon lui semble, & que Proserpine demeure tranquille tant qu'elle voudra à la porte de Pluton, nous ne nous y opposerons pas. Enée est un héros recommandable par sa piété ; le désir seul de voir son père l'amené ici. Si une envie aussi religieuse ne fait point d'impression sur vous reconnaissez ce rameau d'or. Enée le lira pour lors de dessous son habit, où il le tenait caché.

A l'aspect de ce rameau Charon se radoucit, & après l'avoir admiré assez longtemps, il conduisit sa barque au rivage où était Enée. Il en éloigna les ombres ; & ayant introduit Enée dans son bord avec la Sibylle, il les passa de l'autre coté du fleuve limoneux. Là se trouve le Cerbère à trois gueules, dont les aboiements affreux retentissent dans tout le royaume de Pluton. Dès qu'il aperçut Enée, il hérissa les couleuvres qui lui couvrent le cou ; mais la Sibylle l'endormit, en jetant dans sa gueule béante une composition soporifique de miel & d'autres ingrédients (14) ; il l'engloutit avidement, mais sa propriété fit son effet. Cerbère se coucha, tout de son long, & l'immensité de son corps remplissait tout l'antre. Enée débarqua aussitôt, & s'empara de l'entrée.

(14) Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit dans le second Livre, au sur jet de la composition que Médée donne à Jason, pour endormir le Dragon, gardien de la Toison d'or. Le Lecteur voit bien que ce l'ont deux allégories tout-à-fait semblables, & qu'elles doivent par conséquent être expliquées & entendues de la même manière ; ce qui forme une nouvelle preuve, qui justifie l'idée que je veux donner de cette descente d Enée aux Enfers. Le Dragon constitué gardien du Jardin des Hespérides, y a encore un rapport très immédiat, Cerbère était frère des deux, ne comme eux de Typhon & d'Echidna. L'hydre de Lerne, le serpent Python, le Sphinx, la Chimère, étaient aussi sortis du même père & de la même mère que Cerbère. Cette parenté explique ce qu'ils étaient, & ce qu'on doit en, penser.

Dès qu'il eut fait quelques pas, il entendis les pleurs & les cris des enfants, que la mort cruelle, a arrachés de la mamelle de leurs mères, les gémissements de ceux que l'on a condamnés injustement à la mort ; chacun y a la place déterminée, & va subir l'interrogatoire de Minos. Auprès, de ces deniers sont

ceux qui se sont eux-mêmes, donnés, la mort par ennui de la vie, dont ils voudraient bien jouir aujourd'hui, dussent-ils même y être sujets aux travaux les plus pénibles, & plongés dans la dernière misère. On en voit une infinité d'autres répandus ça & là, & qui versent des larmes amères : les Amants & les Amantes, à qui les soins & les soucis ont donné la mort ; Phèdre, Procris, Eriphyle, Evadnes, Pasiphaé, Laodomie, Cénéus & Didon. Dès qu'Enée l'aperçut, il fut à elle : & lui parla, mais les, excuses du Héros ne firent point d'impression sur elle ; elle lui tourna le dos, prit la fuite, & fut joindre Sichée son époux, qui payait son amour d'un retour partait, & qui vouloir la consoler dans son affliction. De la Enée fut aux lieux occupés, par ceux qui croient fait un nom par leurs travaux militaires. Le premier qui se présenta à ses yeux fin Tydée, puis Parchénopée & Adraste. Il vit ensuite entre autres Troyens morts pendant la guerre de Troye, Glaucus, Médonte, Thersiloque, Anténor, Polybete, favori de Cérès, & Idée cocher de Priam. La plupart des Grecs qui aperçurent Enée avec ses armes brillantes, furent saisis de crainte ; les uns s'enfuirent, les autres se mirent à jeter des cris. Il vit Déïphobe fils de Priam, & en le voyant il ne put retenir un soupir, parce que Déïphobe lui parut des oreilles, du nez & des mains cruellement mutilé (15).

(15) Cette énumération des ombres que vît Enée, semble n'être placée là que pour orner le récit, & le rendre plus intéressant, mais il n'en est pas de même de la description qu'il fait du Tartare. Tisiphone la cruelle exécutrice des supplices auxquels les Dieux condamnent les criminels, & les criminels eux-mêmes sont désignés par leurs supplices. On y voit les Titans, Othus & Ephialtes, ces deux Géants énormes dont parle Homère, liv. 11. de l'Odyssée, Salmonée, Tytius, les Lapithes, Ixion, son fils Pirithoüs & ton ami Thésée, Phlégyas, &c. On croit même que Virgile a voulu faire allusion à quelques personnes vivantes de son temps, en désignant les crimes dont le bruit public les disait coupables, & qu'il parlait d'eux sous des noms empruntés de la Fable. Aussi Virgile ne dit pas qu'Enée y fût, mais que la Sibylle lui raconta ce qui s'y passait. Le portrait que ce Poète fait du Tartare, semble être mis a dessein, pour désigner les souffleurs & chercheurs de pierre philosophale, qui travaillent sans principes, & qui passent toute leur vie dans des travaux fatigants, dont ils ne retirent que les maladies & la misère. Nous avons déjà dit que Pirithoüs en était le symbole. Les autres le sont encore d'une manière plus déterminée. Ixion qui n'embrasse qu'une nuée, y est attaché à une route qui tourne sans cesse ; pour nous donner à entendre que les souffleurs ne recueillent de leurs travaux que des vapeurs, & la fumée des matières qu'ils emploient, & que ce sont une espèce de gens condamnés à un travail perpétuel & infructueux. Sisyphe y roule un rocher pesant, & fait tous ses efforts pour le monter au sommet d'une montagne,

lorsqu'il croit être sur le point de l'y placer, le rocher lui échappe des mains, & retombe au pied de la montagne, où il va le rechercher, pour recommencer le même travail avec aussi peu de fruit. C'est ici le vrai portrait de ces souffleurs de bonne foi, qui travaillent jour & nuit dans l'espérance de réussir, parce qu'ils croient être dans le bon chemin, mais après bien des fatigues, lorsqu'ils sont parvenus presque au point qu'ils attendaient, ou leurs vaisseaux se cassent, ou quelque autre accident leur arrive, & ils se trouvent au même point où ils étaient lorsqu'ils ont commencé, ils ne se rebutent point, dans l'espérance de mieux réussir une autre fois. Les Danaïdes, qui puisent sans cesse de l'eau qui leur échappe, parce que le vase est percé, représentent parfaitement ceux qui puisent toujours dans leur bourse & dan celle d'autrui, des biens qui leur échappent, sans qu'il leur reste autre chose que les vases, où ces biens s'évanouissent & se perdent. On peut juger des autres par ceux-ci.

Ils tenaient ensemble conversation, lorsque la Sibylle craignant qu'elle ne s'étendît trop loin, avertie Enée que l'aurore commençait à paraître, & que le temps fixé pour de telles opérations avançait. Enée, lui dit-elle, voilà la nuit qui se passe, & nous perdons le temps à pleurer. C'est ici-où le chemin (16) se partage en deux ; l'un mène aux murs ou Palais de Pluton & aux Champs-Élysées, l'autre qui est à gauche, con-duit au Tartare. Enée ayant levé les yeux, aperçut tout à coup de grands murs élevés sur le rocher qui était à gauche; il était environné d'un fleuve de flammes très rapide, qu'on nomme Phlégéton, & qui fait un grand bruit par le choc des cailloux qu'il roule. En face était une grande & vaste porte, aux deux côtés de laquelle étaient posées deux colonnes de diamants, que les habitants du ciel même ne sauraient tailler avec le fer ; une roue de fer s'élevait dans les airs, Tisiphone en garde l'entrée jour & nuit.

(l6) Le chemin qui conduit au Tartare est celui que prennent les gens dont je viens de parler, celui qui mène aux Champs-Élysées est celui que suit Enée, & avec lui les Philosophes hermétiques. Les premiers trouvent dès l'entrée Tisiphone & les furies, & ils ne rencontrent au bout qu'un air empressé, un séjour sombre & ténébreux, avec un travail pénible & infructueux. Les seconds au contraire, assurés de leur fait, parce qu'ils onc la Sibylle pour guide, aperçoivent dès l'abord les murs & la porte du Palais du Dieu des richesses ; tout ce que la nature a de plus agréable se présente à leurs yeux. On peut se rappeler a cette occasion ce que j'ai rapporté d'après les Philosophes, au sujet du séjour de Bacchus à Nisa, & de Proserpine en Sicile ; c'est une description des Champs-Élysées sous autre nom.

Il suffit de gémir comme Enée sur le fort malheureux de ceux qui n'étant pas guidés par la Prêtresse d'Apollon, prennent le chemin du Tartare ; mais il ne faut pas les sur ivre, c'est même perdre le temps que de s'amuser à les contempler : il vaut mieux continuer sa route & aller placer le rameau d'or.

L'aurore commençait à paraître lorsqu'ils aperçurent les murs du palais, c'est-à-dire, que la couleur noire, signifiée paria nuit, commençait à faire place à la couleur blanche, appelée lumière & jour par les Philosophes. Ils marchèrent donc ; & étant arrivés à la porte, Enée y plaça le rameau d'or ; parce que la matière dans cet état de blancheur imparfaite, commence à se fixer, & à devenir par conséquent or des Philosophes. C'est pourquoi l'on dit qu'Enée enfonça son rameau dans le seuil de la porte, car la porte indique l'entrée d'une maison, comme cette couleur de blanc imparfait est un signe du commencement de la fixation.

Apres ce récit, la vieille Prêtresse d'Apollon dit à Enée : il est temps de continuer notre route & de finir l'ouvrage que nous avons entrepris ; je vois déjà les murs de la demeure des Cyclopes, & les portes du Palais voûté, où nous devons déposer le rameau d'or. Ils marchèrent donc, étant arrivés a ces portes, Enée se lava le corps, & enfonça son rameau dans le seuil même. Ce qu'ayant exécuté, ils se transportèrent dans ces lieux fortunés, où l'on ne respire qu'un air suave, & où la béatitude a établi son séjour.

On y voit les Troyens (V. 662.) qui se sont sacrifiés pour leur patrie, les Prêtres d'Apollon qui ont vécu religieusement, & qui ont parlé de ce Dieu de la manière qu'il convient, ceux qui onc inventé ou cultivé les arts, & ceux qui se sont rendus recommandables par leurs bienfaits (17) ; tous le dont ceint d'une bandelette blanche, & un diadème de même couleur. La Sibylle leur adressa à tous ces paroles, & à Musée en particulier (18) : Dites-nous, âmes bienheureuses, dites-nous, illustre Musée, où trouverons-nous Anchise ? En quel endroit de ces lieux fait-il son séjour ? C'est l'envie de le voir qui nous amené, & qui nous a fait traverser les grands fleuves de l'Enfer. Nous n'avons point de retraite fixe, leur répondit Musée, nous habitons tous également ces agréables rivages, ces prairies verdoyantes & toujours arrosées : mais, si vous le voulez, montons sur cette élévation, & nous palerons de l'autre côté.

(17) Ils entrèrent ensuite dans ce lieu de délices, de joie & de satisfaction, dont tous les habitants ont un diadème blanc. Voilà le progrès insensible de l'œuvre ; voilà les différentes nuances des couleurs qui se succèdent. On à vu le noir représenté par la nuit, l'obscurité de l'antre de la Sibylle par les eaux noires des fleuves de l'Enfer, & la dissolution de la matière par les monstres qui habitent

les bords de ces fleuves, la couleur grise, par la barbe de Charon & ses sales habillements ; le blanc un peu plus développé, par le jour que répand l'aurore, & l'apparence des murs du Palais. Voilà enfin le blanc tout-à-fait manifesté par les bandelettes blanches, & le diadème des habitants des Champs-Élysées.

(19) La Sibylle adressa la parole à Musée en particulier; & pourquoi? C'est que Musée passe pour un de ceux qui avaient puisé en Egypte la connaissance de la généalogie dorée des Dieux, & qui a peut-être le premier transporté dans la Grèce leur Théogonie. Il avait parlé d'Apollon, ou l'or philosophique, de la manière qu'il convenait de le faire, il avait même cultivé l'art qui apprend à le faire, & à en parler. Ce n'est donc pas sans raison qu'on feint que la Sibylle s'adressa à lui pour trouver ce qu'Enée cherchait.

Musée y étant monté avec eux, leur fit remarquer ces campagnes brillantes, dont l'éclat éblouissait les yeux. Ils descendirent ensuite de l'autre côté, & aperçurent Anchise, qui parcourait avec des yeux attentifs les ombres Troyennes & autres, qui devaient aller joindre les immortels. Il repassait sans douce dans son esprit ceux qui lui appartenaient par les liens du sang, leur état, leurs mœurs, leurs actions. Il aperçut sur ces entrefaites Enée qui venait à lui ; des larmes de joie mouillèrent ses joues ; il lui tendit les bras, en lui disant : Vous voila donc venu, & l'amour paternel vous a fait vaincre les travaux d'un voyage si pénible : je vous vois, je vous parle, je comptais jusqu'aux quarts d'heure dans l'impatience de vous voir, & mon espérance n'a point été vaine. Combien de terres combien de mers avez-vous parcourus ! combien de dangers avez-vous essuyés ! que j'ai eu d'inquiétudes à cause de vous ! Je craignais bien fort que la Libye ne ruinât votre projet (15).

(19) La Libye est au touchant de l'Egypte ; c'est une partie de l'Afrique, qui eut anciennement les nous d'Olympie, Océanie, Coryphé, Hespérie, Ortygie, Ethiopie, Cyrenne, Ophiusse. Anehise avait raison de dire qu'il avait craint pour Enée au sujet de la Libye ; puisque le régime le plus difficile de l'œuvre est, selon tous les Philosophes, celui qu'il faut garder pour parvenir à sa couleur noire, & pour en sortir, car le noir est la clef de l'œuvre, & c'est la première couleur solide qui doit survenir à la matière ; elle est te signe de la dissolution & de la corruption qui doit nécessairement précéder toute génération. Si l'on presle trop le feu, disent les Philosophes, la couleur rouge paraîtra avant la noire, on brûlera les fleurs, & l'on fera frustré de l'on attente. Donnez donc toute votre attention, ajoutent-ils, au régime du feu, cuisez votre matière, jusqu'à ce qu'elle devienne noire, parce que c'est la marque de la dissolution & de la putréfaction ; quand vous y ferez parvenu, continuez vos soins pour blanchir votre laiton (Philalèthe, Enarrat. Méthod. p. 80.), lorsqu'il sera blanc,

réjouissez-vous alors, car le temps des peines est passé : *dealbate latonem, & rumpite libros*.

Enée lui répondit : Depuis que la mort nous avait séparés, la tristesse s'était emparée de mon cœur, vous étiez toujours présent à mon esprit, & l'ardent défit de vous voir m'amène ici. J'ai laissé ma flotte sur les rivages Tyrrhéniens, ne soyez point inquiet d'elle : permettez que je vous embrasse, & ne me privez pas de cette satisfaction. En exprimant ainsi sa joie, il versait des larmes abondantes, il tendit trois fois les bras pour l'embrasser, & trois fois l'ombre d'Anchise, semblable à l'image d'un songe, s'évanouit de ses mains.

Pendant cette conversation, Enée vit à coté d'eux un bosquet situé dans une vallée écartée ; c'était une demeure tranquille pour ses habitants, & le fleuve Léthé l'environnait de toutes parts ; une multitude innombrable d'ombres de toutes les Nations voltigeaient tour autour, & ressemblaient à un essaim d'abeilles, qui dans un beau jour d'été fondent en troupes, & voltigent autour des lys & des fleurs qui émaillent une prairie. (20). Enée, tout étonné de ce Spectacle, demanda ce que c'était que ce fleuve, & cette troupe d'hommes répandus sur son rivage, Anchise l'en instruit, en ces termes : Dès le commencement un certain esprit igné fut infusé dans le Ciel, la Terre, la Mer, la Lune & les Astres Titaniens ou terrestres ; cet esprit leur donne la vie, & les entretient ; une âme ensuit répandue par tout le corps, donne le mouvement à toute la masse. De là sont venues toutes les espèces d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux & de poissons ; cet esprit igné est le principe de leur vigueur ; son origine est céleste, & il leur est communiqué pat les semences qui les ont produits. Anchise les conduisit ensuite au milieu de cette multitude d'ombres qu'ils avaient vues, & étant monté sur une petite élévation, pour mieux voir tout son monde, & les passer en vue l'un après l'autre, il désigna à Enée tous ceux qui dans l'Italie devaient dans la suite des temps descendre de lui, & soutenir la gloire du nom Troyen.

(20) Cette affectation de Virgile à citer d'abord les lys, qui est une fleur extrêmement blanche & peu commune dans les prairies, semble n'avoir eu d'autre but que de confirmer l'idée de la matière parvenue au blanc, qu'il avait d'abord désignée par les bandelettes blanches, qui ceignent le front des habitants des Champs-Élysées. On dirait même qu'il n'a pas poussé au-delà la description de l'œuvre, s'il n'avait ajouté que beaucoup d'autres fleurs émaillent les prairies. Quelque variétés que soient ces fleurs en total, on fait que prises chacune en particulier, elles ne sont communément que toutes blanches, ou jaunes, ou rouges, ou nuancées de quelques-unes de ces couleurs. Virgile avait désigné la blanche en particulier par les lys, il s'est contenté d'indiquer les

deux autres en général, qui marquent la suite de l'œuvre jusqu'au rouge. La réponse que fait Anchise à Enée le prouve parfaitement. Cet esprit igné répandu dans la matière, est précisément celui que les Philosophes hermétiques disent être dans leur magistère parfait, à qui ils ont donné aussi le nom de Microcosme, ou petit Monde, comme étant un abrogé de tout ce que le Macrocosme à de parfait. Il est, disent-ils, le principe de tout ; c'est de lui que tout est fait ; il produit le vin dans la vigne, l'huile dans l'olivier, la farine dans le grain, la semence dans les plantes, la couleur dans les fleurs, le goût dans les aliments, il est le principe radical & vivifiant des mixtes & de tous les corps, c'est l'esprit universel corporifié, & qui se spécifie suivant les différentes espèces des individus des trois règnes de la nature. Le magistère est, dit d'Espagnet, une minière de feu céleste. Il faut observer à cet égard que Virgile a eu foin de distinguer les affres terrestres d'avec les célestes, afin que le Lecteur ne les confondît pas ; c'est pour cela qu'ils a appelés Titaniens, parce qu'on fait que les Titans étaient fils de la Terre. Les astres terrestres font les métaux, auxquels la Chimie a donné les noms des Planètes. Virgile ajoute que ce feu est d'origine céleste, parce que, suivant Hermès (Table d'Emeraude.), le Soleil est son père, & la Lune sa mère. Tous les Philosophes Hermétiques le disent comme lui. On remplirait un volume de citations à ce sujet ; j'en ai même rapporté un assez bon nombre dans le cours de cet Ouvrage. Quand le magistère a donc acquis sa perfection, il est alors ce feu concentré, cet esprit igné de la nature, qui a la propriété de corriger les imperfections des corps, de les purifier de ce qu'ils ont d'impur, de ranimer leur vigueur, & de produire tous les effets que les Philosophes lui attribuent. C'est enfin une médecine de l'esprit, puisqu'elle rend son possesseur exempt de toutes les passions d'avarice, d'ambition, d'envie, de jalousie, & autres qui tyrannisent sans cesse le cœur humain. En effet, ayant la source des richesses & de la santé, que peut-on désirer davantage dans le monde ? On n'aspirerait guère aux honneurs, si la misère y était attachée. On n'envie pas le bien & la fortune d'autrui, quand on en a de quoi se satisfaire, & en rendre les autres participants. Les Philosophes ont donc raison de dire que la science hermétique est le partage des hommes prudents, sages, pieux, & craignant Dieu ; que s'ils n'étaient pas tels lorsque Dieu a permis qu'ils en eussent la possession, ils le sont devenus dans la suite.

FIN.